



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

PHILOSOPHIE

II

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS
CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

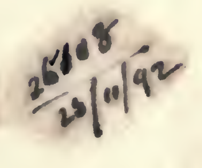
ÉTUDE SUR DIDEROT

ET

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE AU XVIIIe SIÈCLE

PAR J. ASSÉZAT

TOME DEUXIÈME





PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1875

PENSÉES

SUR

L'INTERPRÉTATION

DE LA NATURE

*

1754

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Quatre volumes de l'*Encyclopédie* avaient paru ; Diderot était encore tout plein de Bacon [1] ; mais il sentait le besoin de rappeler à ses collaborateurs les principes qui devaient les diriger, et de donner, en même temps, au public un résumé de ces principes, moins technique que celui contenu dans le *Prospectus* et dans le *Discours préliminaire* de l'œuvre qu'il venait d'entreprendre. Ce furent ces raisons plus que la thèse de Baumann qui le poussèrent à écrire les *Pensées sur l'interprétation de la Nature.*

Le volume parut en 1754, sans indication de lieu d'origine, si nous nous en rapportons aux exemplaires que nous avons consultés, sous la rubrique de *Londres* (*Paris*), si nous en croyons l'édition Brière et la *France littéraire,* de Quérard. C'est un in-12 de 206 pages, sans compter la table, non paginée, imprimé avec soin et élégance. Il peut y avoir eu deux éditions simultanées. Il se rattache à cette publication une particularité bibliographique curieuse. Lorsque Naigeon voulut en parler dans ses *Mémoires sur Diderot,* il se rappela que l'ouvrage était, dans le principe, terminé par un feuillet contenant une *Prière* d'une inspiration toute particulière ; mais que, Diderot s'étant ravisé, trois exemplaires seulement de cette pièce compromettante avaient été tirés. Il rechercha en vain l'un de ces exemplaires et se contenta de citer, de la *Prière,* un paragraphe qui, disait-il, lui était resté en mémoire.

L'éditeur de 1821, averti, reprit les recherches ainsi commencées et ne put rencontrer non plus aucun des exemplaires favorisés ; mais il

1. C'est aux *Cogitata et visa de interpretatione Naturæ* du chevalier que Diderot a emprunté le titre et « pour ainsi dire le *premier jet* » de ces *Pensées,* ainsi que le fait remarquer Naigeon.

trouva enfin dans l'édition des *Œuvres de Diderot,* publiée à Londres (*Amsterdam*) en 1773, ce morceau évidemment imprimé après coup et portant cet avis : *Le relieur aura soin de placer cette Prière immédiatement après les* Pensées sur l'interprétation de la Nature, *page* 72. Et, tout heureux de cette découverte, il la communiqua au public.

Nous ferons comme lui, mais non sans une petite observation. Le paragraphe cité par Naigeon n'existe pas dans le texte reproduit d'après l'édition de 1773. Il y a de plus dans ce texte une lacune certaine à l'endroit où, après s'être adressé à Dieu, l'auteur s'adresse aux hommes. Nous avons cru pouvoir prendre sur nous d'intercaler le paragraphe de Naigeon où il nous a paru prendre sa place naturelle et de marquer à l'endroit de la lacune la transition par un seul mot. Nous espérons qu'on nous pardonnera cette intervention personnelle dont personne ne se serait sans doute aperçu en l'absence de notre aveu.

Les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* ont contribué plus qu'aucun autre des ouvrages de Diderot à le faire taxer d'orgueil et d'obscurité; d'orgueil, à cause de ce début fastueux : *Jeune homme, prends et lis,* début qui faisait dire à Frédéric II : « Voilà un livre que je ne lirai pas. Il n'est pas fait pour moi qui suis un barbon. » D'obscurité, parce qu'en effet il y a plus de vues de l'esprit, plus d'hypothèses que de faits observés et d'affirmations. On se croyait aussi en droit de trouver mauvais qu'au moment où les mathématiques étaient cultivées avec tant d'éclat par les Bernouilli, les Euler, les Clairaut, les D'Alembert, un homme, qui se piquait aussi de les aimer et de les connaître, vînt déclarer que le règne des mathématiques était fini et que celui des sciences naturelles commençait.

Et cependant, ainsi que la suite l'a prouvé, rien n'était plus juste que cette assertion. Les mathématiciens du XVIII[e] siècle avaient posé, comme le dit Diderot, « les colonnes d'Hercule » de cette science qui n'a point eu de grandes découvertes à enregistrer depuis, et qui n'en a probablement plus à attendre. Les sciences naturelles et physico-chimiques sont, au contraire, entrées, avec l'*Encyclopédie,* dans la voie nouvelle où elles sont encore, et où tous les jours elles avancent sans qu'on puisse prévoir le terme glorieux où devront s'arrêter leurs conquêtes.

C'est donc une grande idée qui domine dans ce livre, et qui en fait un des plus importants de l'œuvre de Diderot; Auguste Comte ne s'est pas trompé lorsqu'il lui a fait une place d'honneur dans la *Bibliothèque positiviste.*

S'il y a quelques conjectures hasardées dans ces pages, il faut les juger en se rappelant cette parole de l'auteur : « Pour éclairer les hommes il ne s'agit pas toujours de rencontrer la vérité, mais bien de les mettre en train de méditer sur une tentative heureuse ou

malheureuse. » Et les tentatives de ce genre, il ne les a point épargnées.

S'il y a quelques obscurités, ce que nous n'avons pas remarqué pour notre compte, il faut penser que les Abraham Chaumeix, les Fréron, les Palissot, les Moreau étaient à l'affût et qu'il était bon de ne leur pas fournir bénévolement des armes. En soumettant leur science et leur sagacité à une épreuve un peu difficile, Diderot savait qu'ils ne le comprendraient pas et qu'il ne parlait en réalité qu'à ses véritables clients : les philosophes.

C'est grâce à cette habileté permise qu'il dut de n'être attaqué que faiblement par ses ennemis. On répéta le : *Jeune homme, prends et lis,* sur tous les tons; les *Petites Lettres sur les grands philosophes,* les *Mémoires sur les Cacouacs* et leur *Catéchisme,* la *Dunciade* et toutes ces satires plus bêtes encore que méchantes, raillèrent, appelèrent Diderot Lycophron, mais ne purent trouver matière à une accusation méritant la Bastille.

En fait d'appréciations contemporaines, laissant de côté ces pamphlets que Diderot ne lisait pas, nous renverrons seulement à l'article de la *Correspondance* de Grimm, enthousiaste à la fois du fond et de la forme des *Pensées,* et à Clément, juge en général impartial, mais bourgeoisement attardé, qui écrit : « Vous trouverez là, tantôt un verbiage ténébreux aussi frivole que savant, tantôt une fausse suite de réflexions *à bâtons rompus;* mais si vous avez le courage de suivre l'auteur dans sa caverne, elle pourra s'éclairer de temps en temps de quelques lueurs heureuses... Quel dommage que cet écrivain, à qui on ne peut refuser une abondance d'idées, une sagacité rare et beaucoup plus de lumières qu'il n'appartient à un seul homme, soit encore si merveilleux, si hérissé, si désespérément métaphysicien ! »

Dans les notes qui sont jointes au catalogue de sa bibliothèque (*Bibliothèque de l'Arsenal*), M. le marquis de Paulmy s'exprime ainsi : « Ce livre hardi est plus métaphysique que physique. C'est dans cet ouvrage que Diderot attaque le *Système de la Nature,* de Maupertuis, qui n'avait encore paru qu'en latin sous le nom d'un professeur d'Erlangen. Cette attaque et quelques autres l'obligèrent à se découvrir et à faire imprimer en français sa *Vénus physique* [1]. »

Voltaire ne paraît pas avoir eu connaissance des *Pensées sur l'interprétation de la Nature.* Il n'aurait point été satisfait de la pointe finale contre les newtoniens, et, au nom du déisme, il aurait protesté comme son ami Frédéric. Il est probable, d'ailleurs, qu'il n'aurait pas compris grand'chose à ces vues d'ensemble et à ce style si nourri, si simplement majestueux.

1. Il y a là une erreur : la *Vénus physique* avait paru en 1745 et avait été réfutée dès 1746, par Basset des Rosiers, sous le titre d'*Anti-Vénus physique.*

M. Damiron trouve encore dans cet ouvrage des traces vagues, mais très-vagues, d'une croyance en Dieu et en l'âme humaine. M. Bersot (*Études sur le* XVIIIe *siècle*) est moins complaisant, mais il expose l'ensemble de la philosophie de Diderot et complète les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* par les *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement.* Nous croyons que c'est ainsi qu'il faut agir. Quoique cette dernière pièce ait été écrite beaucoup plus tard (1770), elle a eu évidemment pour but de compléter l'*Interprétation de la Nature.* A partir de la *Lettre sur les Aveugles,* la philosophie de Diderot était faite ; nous ne le verrons plus changer. Ses concessions ne sont dès lors que des complaisances conseillées par la prudence, mais sans valeur réelle. Nous donnerons donc les *Principes sur la matière et le mouvement* comme annexe aux *Pensées.* C'est d'ailleurs la tradition.

En 1869 a paru un petit volume de la *Bibliothèque nationale* qui contient, sous le titre de *Mélanges philosophiques* de Diderot, l'*Interprétation de la Nature,* les *Pensées philosophiques,* le *Supplément au Voyage de Bougainville,* le *Dialogue avec la Maréchale.*

AUX JEUNES GENS

QUI SE DISPOSENT A L'ÉTUDE

DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE

Jeune homme, prends et lis. Si tu peux aller jusqu'à la fin de cet ouvrage, tu ne seras pas incapable d'en entendre un meilleur. Comme je me suis moins proposé de t'instruire que de t'exercer, il m'importe peu que tu adoptes mes idées ou que tu les rejettes, pourvu qu'elles emploient toute ton attention. Un plus habile t'apprendra à connaître les forces de la nature; il me suffira de t'avoir fait essayer les tiennes. Adieu.

P. S. *Encore un mot, et je te laisse. Aie toujours présent à l'esprit que la* nature *n'est pas* Dieu; *qu'un* homme *n'est pas une* machine; *qu'une* hypothèse *n'est pas* un fait : *et sois assuré que tu ne m'auras point compris, partout où tu croiras apercevoir quelque chose de contraire à ces principes.*

DE

L'INTERPRÉTATION

DE LA NATURE

« Quæ sunt in luce tuemur
E tenebris. »
Lucret. *De Rerum natura*, lib. VI.

I.

C'est de la nature que je vais écrire. Je laisserai les pensées se succéder sous ma plume, dans l'ordre même selon lequel les objets se sont offerts à ma réflexion; parce qu'elles n'en représenteront que mieux les mouvements et la marche de mon esprit. Ce seront, ou des vues générales sur l'art expérimental, ou des vues particulières sur un phénomène qui paraît occuper tous nos philosophes, et les diviser en deux classes. Les uns ont, ce me semble, beaucoup d'instruments et peu d'idées; les autres ont beaucoup d'idées et n'ont point d'instruments. L'intérêt de la vérité demanderait que ceux qui réfléchissent daignassent enfin s'associer à ceux qui se remuent, afin que le spéculatif fût dispensé de se donner du mouvement; que le manœuvre eût un but dans les mouvements infinis qu'il se donne; que tous nos efforts se trouvassent réunis et dirigés en même temps contre la résistance de la nature; et que, dans cette espèce de ligue philosophique, chacun fît le rôle qui lui convient.

II.

Une des vérités qui aient été annoncées de nos jours avec le plus de courage et de force[1], qu'un bon physicien ne perdra

1. Voyez l'*Histoire naturelle générale et particulière* (par Buffon et Daubenton), vol. I, Discours I. (Diderot.)

point de vue, et qui aura certainement les suites les plus avantageuses; c'est que la région des mathématiciens est un monde intellectuel, où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses perd absolument cet avantage, quand on l'apporte sur notre terre. On en a conclu que c'était à la philosophie expérimentale à rectifier les calculs de la géométrie; et cette conséquence a été avouée, même par les géomètres. Mais à quoi bon corriger le calcul géométrique par l'expérience? N'est-il pas plus court de s'en tenir au résultat de celle-ci? d'où l'on voit que les mathématiques, transcendantes surtout, ne conduisent à rien de précis sans l'expérience; que c'est une espèce de métaphysique générale, où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles; et qu'il resterait au moins à faire un grand ouvrage qu'on pourrait appeler l'*Application de l'expérience à la géométrie,* ou *Traité de l'aberration des mesures.*

III.

Je ne sais s'il y a quelque rapport entre l'esprit du jeu et le génie mathématicien; mais il y en a beaucoup entre un jeu et les mathématiques. Laissant à part ce que le sort met d'incertitude d'un côté, ou le comparant avec ce que l'abstraction met d'inexactitude de l'autre, une partie de jeu peut être considérée comme une suite indéterminée de problèmes à résoudre, d'après des conditions données. Il n'y a point de question de mathémathiques à qui la même définition ne puisse convenir, et la *chose* du mathématicien n'a pas plus d'existence dans la nature que celle du joueur. C'est, de part et d'autre, une affaire de convention. Lorsque les géomètres ont décrié les métaphysiciens, ils étaient bien éloignés de penser que toute leur science n'était qu'une métaphysique. On demandait un jour : Qu'est-ce qu'un métaphysicien? Un géomètre répondit : C'est un homme qui ne sait rien. Les chimistes, les physiciens, les naturalistes, et tous ceux qui se livrent à l'art expérimental, non moins outrés dans leurs jugements, me paraissent sur le point de venger la métaphysique, et d'appliquer la même définition au géomètre. Ils disent : A quoi servent toutes ces profondes théories des corps célestes, tous ces énormes calculs de l'astronomie rationnelle, s'ils ne dispensent point

Bradley[1] ou Le Monnier[2] d'observer le ciel? Et je dis : heureux le géomètre, en qui une étude consommée des sciences abstraites n'aura point affaibli le goût des beaux-arts; à qui Horace et Tacite seront aussi familiers que Newton; qui saura découvrir les propriétés d'une courbe, et sentir les beautés d'un poëte; dont l'esprit et les ouvrages seront de tous les temps, et qui aura le mérite de toutes les académies! Il ne se verra point tomber dans l'obscurité; il n'aura point à craindre de survivre à sa renommée.

IV.

Nous touchons au moment d'une grande révolution dans les sciences. Au penchant que les esprits me paraissent avoir à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la nature, et à la physique expérimentale, j'oserais presque assurer qu'avant qu'il soit cent ans, on ne comptera pas trois grands géomètres en Europe. Cette science s'arrêtera tout court, où l'auront laissée les Bernouilli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine, les D'Alembert et les La Grange. Ils auront posé les colonnes d'Hercule. On n'ira point au delà. Leurs ouvrages subsisteront dans les siècles à venir, comme ces pyramides d'Égypte, dont les masses chargées d'hiéroglyphes réveillent en nous une idée effrayante de la puissance et des ressources des hommes qui les ont élevées.

V.

Lorsqu'une science commence à naître, l'extrême considération qu'on a dans la société pour les inventeurs; le désir de connaître par soi-même une chose qui fait beaucoup de bruit; l'espérance de s'illustrer par quelque découverte; l'ambition de partager un titre avec des hommes illustres, tournent tous les

1. Astronome anglais (1692-1762) qui, en découvrant le phénomène de l'*aberration de la lumière,* donna le premier une démonstration satisfaisante du mouvement de translation de la terre autour du soleil.

2. Astronome français (1715-1799). Il n'avait encore publié, au moment où Diderot écrivait, que les *Institutions astronomiques* (traduites de l'anglais), et un volume de ses *Observations de la lune, du soleil et des étoiles fixes,* pour servir à la physique céleste et aux usages de la navigation (1751-75). Il fut le maître de Lalande.

esprits de ce côté. En un moment, elle est cultivée par une infinité de personnes de caractères différents. Ce sont, ou des gens du monde, à qui leur oisiveté pèse; ou des transfuges, qui s'imaginent acquérir dans la science à la mode une réputation, qu'ils ont inutilement cherchée dans d'autres sciences, qu'ils abandonnent pour elle; les uns s'en font un métier; d'autres y sont entraînés par goût. Tant d'efforts réunis portent assez rapidement la science jusqu'où elle peut aller. Mais, à mesure que ses limites s'étendent, celles de la considération se resserrent. On n'en a plus que pour ceux qui se distinguent par une grande supériorité. Alors la foule diminue; on cesse de s'embarquer pour une contrée où les fortunes sont devenues rares et difficiles. Il ne reste à la science que des mercenaires à qui elle donne du pain, et que quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer longtemps encore après que le prestige est dissipé, et que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux. On regarde toujours ces travaux comme des tours de force qui font honneur à l'humanité. Voilà l'abrégé historique de la géométrie, et celui de toutes les sciences qui cesseront d'instruire ou de plaire; je n'en excepte pas même l'histoire de la nature.

VI.

Quand on vient à comparer la multitude infinie des phénomènes de la nature avec les bornes de notre entendement et la faiblesse de nos organes, peut-on jamais attendre autre chose de la lenteur de nos travaux, de leurs longues et fréquentes interruptions et de la rareté des génies créateurs, que quelques pièces rompues et séparées de la grande chaîne qui lie toutes choses?... La philosophie expérimentale travaillerait pendant les siècles des siècles, que les matériaux qu'elle entasserait, devenus à la fin par leur nombre au-dessus de toute combinaison, seraient encore bien loin d'une énumération exacte. Combien ne faudrait-il pas de volumes pour renfermer les termes seuls par lesquels nous désignerions les collections distinctes de phénomènes, si les phénomènes étaient connus? Quand la langue philosophique sera-t-elle complète? Quand elle serait complète, qui, d'entre les hommes, pourrait la savoir? Si l'Éternel, pour manifester sa toute-puissance plus évidemment encore que par

les merveilles de la nature, eût daigné développer le mécanisme universel sur des feuilles tracées de sa propre main, croit-on que ce grand livre fût plus compréhensible pour nous que l'univers même? Combien de pages en aurait entendu ce philosophe qui, avec toute la force de tête qui lui avait été donnée, n'était pas sûr d'avoir seulement embrassé les conséquences par lesquelles un ancien géomètre a déterminé le rapport de la sphère au cylindre? Nous aurions, dans ces feuilles, une mesure assez bonne de la portée des esprits, et une satire beaucoup meilleure de notre vanité. Nous pourrions dire : Fermat alla jusqu'à telle page; Archimède était allé quelques pages plus loin. Quel est donc notre but? L'exécution d'un ouvrage qui ne peut jamais être fait et qui serait fort au-dessus de l'intelligence humaine s'il était achevé. Ne sommes-nous pas plus insensés que les premiers habitants de la plaine de Sennaar? Nous connaissons la distance infinie qu'il y a de la terre aux cieux, et nous ne laissons pas que d'élever la tour. Mais est-il à présumer qu'il ne viendra point un temps où notre orgueil découragé abandonne l'ouvrage? Quelle apparence que, logé étroitement et mal à son aise ici-bas, il s'opiniâtre à construire un palais inhabitable au delà de l'atmosphère? Quand il s'y opiniâtrerait, ne serait-il pas arrêté par la confusion des langues, qui n'est déjà que trop sensible et trop incommode dans l'histoire naturelle? D'ailleurs, l'utile circonscrit tout. Ce sera l'utile qui, dans quelques siècles, donnera des bornes à la physique expérimentale, comme il est sur le point d'en donner à la géométrie. J'accorde des siècles à cette étude, parce que la sphère de son utilité est infiniment plus étendue que celle d'aucune science abstraite, et qu'elle est, sans contredit, la base de nos véritables connaissances.

VII.

Tant que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont nos opinions; ce sont des notions, qui peuvent être vraies ou fausses, accordées ou contredites. Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait ou par une chaîne ininterrompue d'expériences, ou par une chaîne ininterrompue de raisonnements, qui tient d'un bout

à l'observation, et de l'autre à l'expérience; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace, entre des raisonnements, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ces poids, le fil deviendrait le jouet de la moindre agitation qui se ferait dans l'air.

VIII.

On peut comparer les notions, qui n'ont aucun fondement dans la nature, à ces forêts du Nord dont les arbres n'ont point de racines. Il ne faut qu'un coup de vent, qu'un fait léger, pour renverser toute une forêt d'arbres et d'idées.

IX.

Les hommes en sont à peine à sentir combien les lois de l'investigation de la vérité sont sévères, et combien le nombre de nos moyens est borné. Tout se réduit à revenir des sens à la réflexion, et de la réflexion aux sens : rentrer en soi et en sortir sans cesse, c'est le travail de l'abeille. On a battu bien du terrain en vain, si on ne rentre pas dans la ruche chargée de cire. On a fait bien des amas de cire inutile, si on ne sait pas en former des rayons.

X.

Mais, par malheur, il est plus facile et plus court de se consulter soi que la nature. Aussi la raison est-elle portée à demeurer en elle-même, et l'instinct à se répandre au dehors. L'instinct va sans cesse regardant, goûtant, touchant, écoutant; et il y aurait peut-être plus de physique expérimentale à apprendre en étudiant les animaux, qu'en suivant les cours d'un professeur. Il n'y a point de charlatanerie dans leurs procédés. Ils tendent à leur but, sans se soucier de ce qui les environne : s'ils nous surprennent, ce n'est point leur intention. L'étonnement est le premier effet d'un grand phénomène : c'est à la philosophie à le dissiper. Ce dont il s'agit dans un cours de philosophie expérimentale, c'est de renvoyer son auditeur plus instruit, et non plus stupéfait. S'enorgueillir des phénomènes de la nature, comme si l'on en était soi-même l'auteur, c'est

imiter la sottise d'un éditeur[1] des *Essais*, qui ne pouvait entendre le nom de Montaigne sans rougir. Une grande leçon qu'on a souvent occasion de donner, c'est l'aveu de son insuffisance. Ne vaut-il pas mieux se concilier la confiance des autres, par la sincérité d'un *je n'en sais rien*, que de balbutier des mots, et se faire pitié à soi-même, en s'efforçant de tout expliquer? Celui qui confesse librement qu'il ne sait pas ce qu'il ignore, me dispose à croire ce dont il entreprend de me rendre raison.

XI.

L'étonnement vient souvent de ce qu'on suppose plusieurs prodiges où il n'y en a qu'un ; de ce qu'on imagine, dans la nature, autant d'actes particuliers qu'on nombre de phénomènes, tandis qu'elle n'a peut-être jamais produit qu'un seul acte. Il semble même que, si elle avait été dans la nécessité d'en produire plusieurs, les différents résultats de ces actes seraient isolés ; qu'il y aurait des collections de phénomènes indépendantes les unes des autres, et que cette chaîne générale, dont la philosophie suppose la continuité, se romprait en plusieurs endroits. L'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de tout ; et sans l'idée de tout, plus de philosophie.

XII.

Il semble que la nature se soit plue à varier le même mécanisme d'une infinité de manières différentes[2]. Elle n'abandonne un genre de productions qu'après en avoir multiplié les individus sous toutes les faces possibles. Quand on considère le règne animal, et qu'on s'aperçoit que, parmi les quadrupèdes, il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions et les parties, surtout intérieures, entièrement semblables à un autre quadrupède, ne croirait-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier

1. Coste (?) qui avait, en effet, beaucoup mis du sien dans les notes de son édition de Montaigne. (Londres, 1724.)

2. Voyez l'*Histoire naturelle* (de Buffon), Histoire de l'Ane ; et un petit ouvrage latin, intitulé : *Dissertatio inauguralis metaphysica, de universali naturæ systemate, pro gradu doctoris habita*, imprimé à Erlangen en 1751, et apporté en France par M. de M... (Maupertuis) en 1753. (Diderot.) Gœthe, dans ses travaux d'histoire naturelle, a, comme Geoffroy Saint-Hilaire, développé ce point de vue.

animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes? Imaginez les doigts de la main réunis, et la matière des ongles si abondante que, venant à s'étendre et à se gonfler, elle enveloppe et couvre le tout; au lieu de la main d'un homme, vous aurez le pied d'un cheval[1]. Quand on voit les métamorphoses successives de l'enveloppe du prototype, quel qu'il ait été, approcher un règne d'un autre règne par des degrés insensibles, et peupler les confins des deux règnes (s'il est permis de se servir du terme de *confins* où il n'y a aucune division réelle), et peupler, dis-je, les confins des deux règnes, d'êtres incertains, ambigus, dépouillés en grande partie des formes, des qualités et des fonctions de l'un, et revêtus des formes, des qualités, des fonctions de l'autre, qui ne se sentirait porté à croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres? Mais, que cette conjecture philosophique soit admise avec le docteur Baumann[2], comme vraie, ou rejetée avec M. de Buffon comme fausse, on ne niera pas qu'il ne faille l'embrasser comme une hypothèse essentielle au progrès de la physique expérimentale, à celui de la philosophie rationnelle, à la découverte et à l'explication des phénomènes qui dépendent de l'organisation. Car il est évident que la nature n'a pu conserver tant de ressemblance dans les parties, et affecter tant de variété dans les formes, sans avoir souvent rendu sensible dans un être organisé ce qu'elle a dérobé dans un autre. C'est une femme qui aime à se travestir, et dont les différents déguisements, laissant échapper tantôt une partie, tantôt une autre, donnent quelque espérance à ceux qui la suivent avec assiduité, de connaître un jour toute sa personne.

1. Voyez l'*Histoire naturelle générale et particulière,* Description du Cheval, par M. Daubenton. (DIDEROT.)

2. Baumann était le pseudonyme de Maupertuis pour la thèse inaugurale citée dans l'avant-dernière note. Cette thèse reparut en français un peu après la publication de l'*Interprétation de la Nature,* sous ce titre : *Essai sur la fonction des corps organisés,* avec un avertissement de l'éditeur (l'abbé Trublet), Berlin (Paris), 1754. In-12. On la donnait comme une traduction, mais, ainsi que le fait remarquer Grimm, c'était le « vrai original » malheureusement « défiguré par une préface fort plate » où Fréron et Diderot sont mis sur la même ligne. Dans les *OEuvres* de Maupertuis, Lyon, 1768 (1756), cette dissertation porte le titre de : *Système de la Nature,* comme le livre de d'Holbach, avec lequel il ne faut pas la confondre.

XIII.

On a découvert qu'il y a dans un sexe le même fluide séminal que dans l'autre sexe. Les parties qui contiennent ce fluide ne sont plus inconnues. On s'est aperçu des altérations singulières qui surviennent dans certains organes de la femelle, quand la nature la presse fortement de rechercher le mâle[1]. Dans l'approche des sexes, quand on vient à comparer les symptômes du plaisir de l'un aux symptômes du plaisir de l'autre, et qu'on s'est assuré que la volupté se consomme dans tous les deux par des élancements également caractérisés, distincts et battus, on ne peut douter qu'il n'y ait aussi des émissions semblables du fluide séminal. Mais où et comment se fait cette émission dans la femme? que devient le fluide? quelle route suit-il? c'est ce qu'on ne saura que quand la nature, qui n'est pas également mystérieuse en tout et partout, se sera dévoilée dans une autre espèce : ce qui arrivera apparemment de l'une de ces deux manières; ou les formes seront plus évidentes dans les organes, ou l'émission du fluide se rendra sensible à son origine et sur toute sa route, par son abondance extraordinaire. Ce qu'on a vu distinctement dans un être ne tarde pas à se manifester dans un être semblable. En physique expérimentale, on apprend à apercevoir les petits phénomènes dans les grands; de même qu'en physique rationnelle, on apprend à connaître les grands corps dans les petits.

XIV.

Je me représente la vaste enceinte des sciences, comme un grand terrain parsemé de places obscures et de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier sur le terrain les centres de lumières. L'un appartient au génie qui crée; l'autre à la sagacité qui perfectionne.

1. Voyez dans l'*Histoire naturelle générale et particulière*, le Discours sur la Génération. (Diderot.) — Tout le système de Buffon, au sujet de la génération, est erroné, et ce qu'en déduit Diderot l'est également.

XV.

Nous avons trois moyens principaux : l'observation de la nature, la réflexion et l'expérience. L'observation recueille les faits; la réflexion les combine; l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la nature soit assidue, que la réflexion soit profonde, et que l'expérience soit exacte. On voit rarement ces moyens réunis. Aussi les génies créateurs ne sont-ils pas communs.

XVI.

Le philosophe, qui n'aperçoit souvent la vérité que comme le politique maladroit aperçoit l'occasion, par le côté chauve, assure qu'il est impossible de la saisir, dans le moment où la main du manœuvre est portée par le hasard sur le côté qui a des cheveux. Il faut cependant avouer que parmi ces manouvriers d'expériences, il y en a de bien malheureux : l'un d'eux emploiera toute sa vie à observer des insectes, et ne verra rien de nouveau; un autre jettera sur eux un coup d'œil en passant, et apercevra le polype[1], ou le puceron hermaphrodite[2].

XVII.

Sont-ce les hommes de génie qui ont manqué à l'univers? nullement. Est-ce en eux défaut de méditation et d'étude? encore moins. L'histoire des sciences fourmille de noms illustres; la surface de la terre est couverte des monuments de nos travaux. Pourquoi donc possédons-nous si peu de connaissances certaines? par quelle fatalité les sciences ont-elles fait si peu de progrès? sommes-nous destinés à n'être jamais que des enfants? j'ai déjà annoncé la réponse à ces questions. Les sciences abstraites ont

1. Découvert et étudié par Trembley. Voyez *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce à bras en forme de cornes*. Leyde, 1744.

2. Voyez *Histoire des insectes,* par M. de Réaumur. C'est Bonnet qui, en 1740, remarqua le premier ce fait de la reproduction singulière du puceron, appelée aujourd'hui parthénogenèse, parce qu'en réalité les êtres intermédiaires qui se produisent alors proviennent d'une fécondation antérieure et non de l'hermaphrodisme du puceron, comme on le croyait au moment de cette découverte. Voir aussi la *Physiologie* de Haller. La partie concernant la *Génération* a été traduite en français en 1774.

occupé trop longtemps et avec trop peu de fruit les meilleurs esprits; ou l'on n'a point étudié ce qu'il importait de savoir, ou l'on n'a mis ni choix, ni vues, ni méthode dans ses études; les mots se sont multipliés sans fin, et la connaissance des choses est restée en arrière.

XVIII.

La véritable manière de philosopher, c'eût été et ce serait d'appliquer l'entendement à l'entendement; l'entendement et l'expérience aux sens; les sens à la nature; la nature à l'investigation des instruments; les instruments à la recherche et à la perfection des arts, qu'on jetterait au peuple pour lui apprendre à respecter la philosophie.

XIX.

Il n'y a qu'un seul moyen de rendre la philosophie vraiment recommandable aux yeux du vulgaire; c'est de la lui montrer accompagnée de l'utilité. Le vulgaire demande toujours : *à quoi cela sert-il?* et il ne faut jamais se trouver dans le cas de lui répondre : *à rien;* il ne sait pas que ce qui éclaire le philosophe et ce qui sert au vulgaire sont deux choses fort différentes, puisque l'entendement du philosophe est souvent éclairé par ce qui nuit, et obscurci par ce qui sert.

XX.

Les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont la véritable richesse du philosophe. Mais un des préjugés de la philosophie rationnelle, c'est que celui qui ne saura pas nombrer ses écus, ne sera guère plus riche que celui qui n'aura qu'un écu. La philosophie rationnelle s'occupe malheureusement beaucoup plus à rapprocher et à lier les faits qu'elle possède, qu'à en recueillir de nouveaux.

XXI.

Recueillir et lier les faits, ce sont deux occupations bien pénibles; aussi les philosophes les ont-ils partagées entre eux. Les uns passent leur vie à rassembler des matériaux, manœuvres

utiles et laborieux; les autres, orgueilleux architectes, s'empressent à les mettre en œuvre. Mais le temps a renversé jusqu'aujourd'hui presque tous les édifices de la philosophie rationnelle. Le manœuvre poudreux apporte tôt ou tard, des souterrains où il creuse en aveugle, le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête; elle s'écroule; et il ne reste que es matériaux confondus pêle-mêle, jusqu'à ce qu'un autre génie téméraire en entreprenne une combinaison nouvelle. Heureux le philosophe systématique à qui la nature aura donné, comme autrefois à Épicure, à Lucrèce, à Aristote, à Platon, une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes et sublimes! l'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour; mais sa statue restera debout au milieu des ruines; et la pierre qui se détachera de la montagne ne la brisera point, parce que les pieds n'en sont pas d'argile.

XXII.

L'entendement a ses préjugés; le sens, son incertitude; la mémoire, ses limites; l'imagination, ses lueurs; les instruments, leur imperfection. Les phénomènes sont infinis; les causes, cachées; les formes, peut-être transitoires. Nous n'avons contre tant d'obstacles que nous trouvons en nous, et que la nature nous oppose au dehors, qu'une expérience lente, qu'une réflexion bornée. Voilà les leviers avec lesquels la philosophie s'est proposé de remuer le monde.

XXIII.

Nous avons distingué deux sortes de philosophie, l'expérimentale et la rationnelle. L'une a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, saisit tout ce qui lui tombe sous les mains, et rencontre à la fin des choses précieuses. L'autre recueille ces matières précieuses, et tâche de s'en former un flambeau; mais ce flambeau prétendu lui a, jusqu'à présent, moins servi que le tâtonnement à sa rivale, et cela devait être. L'expérience multiplie ses mouvements à l'infini; elle est sans cesse en action; elle met à chercher des phénomènes tout le temps que la raison emploie à chercher des analogies. La philosophie expérimentale ne sait ni ce qui lui viendra, ni ce qui

ne lui viendra pas de son travail; mais elle travaille sans relâche. Au contraire, la philosophie rationnelle pèse les possibilités, prononce et s'arrête tout court. Elle dit hardiment : *on ne peut décomposer la lumière :* la philosophie expérimentale l'écoute, et se tait devant elle pendant des siècles entiers; puis tout à coup elle montre le prisme[1], et dit : *la lumière se décompose.*

XXIV.

ESQUISSE DE LA PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

La physique expérimentale s'occupe en général de l'*existence*, des *qualités*, et de l'*emploi*.

L'EXISTENCE embrasse l'*histoire*, la *description*, la *génération*, la *conservation* et la *destruction*.

L'*histoire* est des lieux, de l'importation, de l'exportation, du prix, des préjugés, etc...

La *description*, de l'intérieur et de l'extérieur, par toutes les qualités sensibles.

La *génération*, prise depuis la première origine jusqu'à l'état de perfection.

La *conservation*, de tous les moyens de fixer dans cet état.

La *destruction*, prise depuis l'état de perfection jusqu'au dernier degré connu de *décomposition* ou de *dépérissement*; de *dissolution* ou de *résolution*.

Les QUALITÉS sont générales ou particulières.

J'appelle *générales* celles qui sont communes à tous les êtres, et qui n'y varient que par la quantité.

J'appelle *particulières*, celles qui constituent l'être tel; ces dernières sont ou de la substance *en masse*, ou de la substance *divisée* ou *décomposée*.

L'EMPLOI s'étend à la *comparaison*, à l'*application* et à la *combinaison*.

La *comparaison* se fait ou par les ressemblances, ou par les différences.

L'*application* doit être la plus étendue et la plus variée qu'il est possible.

La *combinaison* est analogue ou bizarre.

1. Newton est, comme on le sait, l'auteur de cette grande découverte.

XXV.

Je dis *analogue* ou *bizarre*, parce que tout a son résultat dans la nature; l'expérience la plus extravagante, ainsi que la plus raisonnée. La philosophie expérimentale, qui ne se propose rien, est toujours contente de ce qui lui vient; la philosophie rationnelle est toujours instruite, lors même que ce qu'elle s'est proposé ne lui vient pas.

XXVI.

La philosophie expérimentale est une étude innocente, qui ne demande presque aucune préparation de l'âme. On n'en peut pas dire autant des autres parties de la philosophie. La plupart augmentent en nous la fureur des conjectures. La philosophie expérimentale la réprime à la longue. On s'ennuie tôt ou tard de deviner maladroitement.

XXVII.

Le goût de l'observation peut être inspiré à tous les hommes; il semble que celui de l'expérience ne doive être inspiré qu'aux hommes riches.

L'observation ne demande qu'un usage habituel des sens; l'expérience exige des dépenses continuelles. Il serait à souhaiter que les grands ajoutassent ce moyen de se ruiner, à tant d'autres moins honorables qu'ils ont imaginés. Tout bien considéré, il vaudrait mieux qu'ils fussent appauvris par un chimiste, que dépouillés par des gens d'affaires; entêtés de la physique expérimentale qui les amuserait quelquefois, qu'agités par l'ombre du plaisir qu'ils poursuivent sans cesse et qui leur échappe toujours. Je dirais volontiers aux philosophes dont la fortune est bornée, et qui se sentent portés à la physique expérimentale, ce que je conseillerais à mon ami, s'il était tenté de la jouissance d'une belle courtisane :

Laïdem habeto, dummodo te Laïs non habeat [1].

1. Mot d'Aristippe.

C'est un conseil que je donnerais encore à ceux qui ont l'esprit assez étendu pour imaginer des systèmes, et qui sont assez opulents pour les vérifier par l'expérience : ayez un système, j'y consens; mais ne vous en laissez pas dominer : *Laïdem habeto.*

XXVIII.

La physique expérimentale peut être comparée, dans ses bons effets, au conseil de ce père qui dit à ses enfants, en mourant, qu'il y avait un trésor caché dans son champ; mais qu'il ne savait point en quel endroit. Ses enfants se mirent à bêcher le champ; ils ne trouvèrent pas le trésor qu'ils cherchaient; mais ils firent dans la saison une récolte abondante à laquelle ils ne s'attendaient pas.

XXIX.

L'année suivante, un des enfants dit à ses frères : J'ai soigneusement examiné le terrain que notre père nous a laissé, et je pense avoir découvert l'endroit du trésor. Écoutez, voici comment j'ai raisonné. Si le trésor est caché dans le champ, il doit y avoir, dans son enceinte, quelques signes qui marquent l'endroit; or j'ai aperçu des traces singulières vers l'angle qui regarde l'orient; le sol y paraît avoir été remué. Nous nous sommes assurés par notre travail de l'année passée, que le trésor n'est point à la surface de la terre; il faut donc qu'il soit caché dans ses entrailles : prenons incessamment la bêche, et creusons jusqu'à ce que nous soyons parvenus au souterrain de l'avarice. Tous les frères, entraînés moins par la force de la raison que par le désir de la richesse, se mirent à l'ouvrage. Ils avaient déjà creusé profondément sans rien trouver; l'espérance commençait à les abandonner et le murmure à se faire entendre, lorsqu'un d'entre eux s'imagina reconnaître la présence d'une mine, à quelques particules brillantes. C'en était, en effet, une de plomb qu'on avait anciennement exploitée, qu'ils travaillèrent et qui leur produisit beaucoup. Telle est quelquefois la suite des expériences suggérées par les observations et les idées systématiques de la philosophie rationnelle. C'est ainsi que les chimistes et les géomètres, en s'opiniâtrant à la solution de problèmes, peut-être impossibles, sont parvenus à des découvertes plus importantes que cette solution.

XXX.

La grande habitude de faire des expériences donne aux manouvriers d'opérations les plus grossiers un pressentiment qui a le caractère de l'inspiration. Il ne tiendrait qu'à eux de s'y tromper comme Socrate, et de l'appeler un *démon familier*. Socrate avait une si prodigieuse habitude de considérer les hommes et de peser les circonstances, que, dans les occasions les plus délicates, il s'exécutait secrètement en lui une combinaison prompte et juste, suivie d'un pronostic dont l'événement ne s'écartait guère[1]. Il jugeait des hommes comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit, par sentiment. Il en est de même en physique expérimentale, de l'instinct de nos grands manouvriers. Ils ont vu si souvent et de si près la nature dans ses opérations, qu'ils devinent avec assez de précision le cours qu'elle pourra suivre dans le cas où il leur prend envie de la provoquer par les essais les plus bizarres. Ainsi le service le plus important qu'ils aient à rendre à ceux qu'ils initient à la philosophie expérimentale, c'est bien moins de les instruire du procédé et du résultat, que de faire passer en eux cet esprit de divination par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés.

XXXI.

Comment cet esprit se communique-t-il ? Il faudrait que celui qui en est possédé descendît en lui-même pour reconnaître distinctement ce que c'est; substituer au démon familier des notions intelligibles et claires, et les développer aux autres. S'il trouvait, par exemple, que c'est *une facilité de supposer ou d'apercevoir des oppositions ou des analogies, qui a sa source dans une connaissance pratique des qualités physiques des êtres considérés solitairement, ou de leurs effets réciproques, quand on les considère en combinaison*, il étendrait cette idée : il l'ap-

1. C'est l'explication de ceux qui ne veulent pas voir dans Socrate un halluciné comme Pascal. Ce n'est pas celle de Lélut qui, dans le *Démon de Socrate* et dans l'*Amulette de Pascal*, croit à un état maladif du cerveau chez ces deux célèbres visionnaires.

puierait d'une infinité de faits qui se présenteraient à sa mémoire; ce serait une histoire fidèle de toutes les extravagances apparentes qui lui ont passé par la tête. Je dis *extravagances;* car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions ou des ressemblances si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paraissent ni plus bizarres, ni plus décousus? Il n'y a quelquefois pas une proposition qui ne puisse être contredite, soit en elle-même, soit dans sa liaison avec celle qui la précède ou qui la suit. C'est un tout si précaire, et dans les suppositions et dans les conséquences, qu'on a souvent dédaigné de faire ou les observations ou les expériences qu'on en concluait.

EXEMPLES.

XXXII.

PREMIÈRES CONJECTURES.

1. Il est un corps que l'on appelle *môle.* Ce corps singulier s'engendre dans la femme; et, selon quelques-uns, sans le concours de l'homme. De quelque manière que le mystère de la génération s'accomplisse, il est certain que les deux sexes y coopèrent. La môle ne serait-elle point un assemblage, ou de tous les éléments qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les éléments qui émanent de l'homme dans ses différentes approches de la femme? Ces éléments qui sont tranquilles dans l'homme, répandus et retenus dans certaines femmes d'un tempérament ardent, d'une imagination forte, ne pourraient-ils pas s'y échauffer, s'y exalter, et y prendre de l'activité? ces éléments qui sont tranquilles dans la femme, ne pourraient-ils pas y être mis en action, soit par une présence sèche et stérile, et des mouvements inféconds et purement voluptueux de l'homme, soit par la violence et la contrainte des désirs provoqués de la femme, sortir de leurs réservoirs, se porter dans la matrice, s'y arrêter, et s'y combiner d'eux-mêmes? La môle ne serait-elle point le résultat de cette combinaison solitaire ou des éléments émanés de la femme, ou des éléments fournis par l'homme? Mais si la môle est le résul-

tat d'une combinaison telle que je la suppose, cette combinaison aura ses lois aussi invariables que celles de la génération. La môle aura donc une organisation constante. Prenons le scalpel, ouvrons des môles, et voyons; peut-être même découvrirons-nous des môles distinguées par quelques vestiges relatifs à la différence des sexes. Voilà ce que l'on peut appeler l'art de procéder de ce qu'on ne connaît point à ce qu'on connaît moins encore. C'est cette habitude de déraison que possèdent dans un degré surprenant ceux qui ont acquis ou qui tiennent de la nature le génie de la physique expérimentale; c'est à ces sortes de rêves qu'on doit plusieurs découvertes. Voilà l'espèce de divination qu'il faut apprendre aux élèves, si toutefois cela s'apprend.

2. Mais si l'on vient à découvrir, avec le temps, que la môle ne s'engendre jamais dans la femme sans la coopération de l'homme, voici quelques conjectures nouvelles, beaucoup plus vraisemblables que les précédentes, qu'on pourra former sur ce corps extraordinaire. Ce tissu de vaisseaux sanguins, qu'on appelle le *placenta*, est, comme on sait, une calotte sphérique, une espèce de champignon qui adhère, par sa partie convexe, à la matrice, pendant tout le temps de la grossesse; auquel le cordon ombilical sert comme de tige; qui se détache de la matrice dans les douleurs de l'enfantement, et dont la surface est égale quand une femme est saine et que son accouchement est heureux. Les êtres n'étant jamais, ni dans leur génération, ni dans leur conformation, ni dans leur usage, que ce que les résistances, les lois du mouvement et l'ordre universel les déterminent à être, s'il arrivait que cette calotte sphérique, qui ne paraît tenir à la matrice que par application et contact, s'en détachât peu à peu par ses bords, dès le commencement de la grossesse, en sorte que les progrès de la séparation suivissent exactement ceux de l'accroissement du volume, j'ai pensé que ces bords, libres de toute attache, iraient toujours en s'approchant et en affectant la forme sphérique; que le cordon ombilical, tiré par deux forces contraires, l'une des bords séparés et convexes de la calotte qui tendrait à le raccourcir, et l'autre du poids du fœtus, qui tendrait à l'allonger, serait beaucoup plus court que dans les cas ordinaires; qu'il viendrait un moment où ces bords coïncideraient, s'uniraient entièrement, et formeraient

une espèce d'œuf, au centre duquel on trouverait un fœtus bizarre dans son organisation, comme il l'a été dans sa production, oblitéré, contraint, étouffé, et que cet œuf se nourrirait jusqu'à ce que sa pesanteur achevât de détacher la petite partie de sa surface qui resterait adhérente, qu'il tombât isolé dans la matrice, et qu'il en fût expulsé par une sorte de ponte, comme l'œuf de la poule, avec lequel il a quelque analogie, du moins par sa forme[1]. Si ces conjectures se vérifiaient dans une môle, et qu'il fût cependant démontré que cette môle s'est engendrée dans la femme sans aucune approche de l'homme, il s'ensuivrait évidemment que le fœtus est tout formé dans la femme, et que l'action de l'homme ne concourt qu'au développement.

XXXIII.

SECONDES CONJECTURES.

Supposé que la terre ait un noyau solide de verre[2], ainsi qu'un de nos plus grands philosophes le prétend, et que ce noyau soit revêtu de poussière, on peut assurer qu'en conséquence des lois de la force centrifuge, qui tend à approcher les corps libres de l'équateur, et à donner à la terre la forme d'un sphéroïde aplati, les couches de cette poussière doivent être moins épaisses aux pôles que sous aucun autre parallèle ; que peut-être le noyau est à nu aux deux extrémités de l'axe, et que c'est à cette particularité qu'il faut attribuer la direction de l'aiguille aimantée et les aurores boréales qui ne sont probablement que des courants de matière électrique[3].

Il y a grande apparence que le magnétisme et l'électricité dépendent des mêmes causes. Pourquoi ne seraient-ce pas des effets du mouvement de rotation du globe et de l'énergie des

1. C'est en effet de cette façon que s'explique aujourd'hui la formation des môles, qui sont les restes des enveloppes du germe anormalement développées après la mort, et souvent la résorption de tout ou partie, d'un embryon ou même d'un fœtus. Quant aux môles créées sans fécondation antérieure, ce ne sont que des caillots de sang ou des polypes : de *fausses môles*.

2. C'est-à-dire de matière en fusion en partie consolidée ou vitrifiée, suivant le langage d'alors. C'est la théorie de Buffon.

3. Pour la dernière partie de cette conjecture au moins, l'explication de Diderot est non plus probable, mais certaine.

matières dont il est composé, combinée avec l'action de la lune? Le flux et reflux, les courants, les vents, la lumière, le mouvement des particules libres du globe, peut-être même celui de toute sa croûte entière sur son noyau, etc., opèrent d'une infinité de manières un frottement continuel; l'effet des causes, qui agissent sensiblement et sans cesse, forme à la suite des siècles un produit considérable; le noyau du globe est une masse de verre; sa surface n'est couverte que de détriments de verre, de sables, et de matières vitrifiables; le verre est, de toutes les substances, celle qui donne le plus d'électricité par le frottement: pourquoi la masse totale de l'électricité terrestre ne serait-elle pas le résultat de tous les frottements opérés, soit à la surface de la terre, soit à celle de son noyau? Mais de cette cause générale, il est à présumer qu'on déduira, par quelques tentatives, une cause particulière qui constituera entre deux grands phénomènes, je veux dire la position de l'aurore boréale et la direction de l'aiguille aimantée, une liaison semblable à celle dont on a constaté l'existence entre le magnétisme et l'électricité, en aimantant des aiguilles sans aimant, et par le moyen seul de l'électricité. On peut avouer ou contredire ces notions, parce qu'elles n'ont encore de réalité que dans mon entendement. C'est aux expériences à leur donner plus de solidité, et c'est au physicien à en imaginer qui séparent les phénomènes, ou qui achèvent de les identifier.

XXXIV.

TROISIÈMES CONJECTURES.

La matière électrique répand, dans les lieux où l'on électrise, une odeur sulfureuse sensible; sur cette qualité, les chimistes n'étaient-ils pas autorisés à s'en emparer? Pourquoi n'ont-ils pas essayé, par tous les moyens qu'ils ont en main, des fluides chargés de la plus grande quantité possible de matière électrique? On ne sait seulement pas encore si l'eau électrisée dissout plus ou moins promptement le sucre que l'eau simple. Le feu de nos fourneaux augmente considérablement le poids de certaines matières, telles que le plomb calciné; si le feu de l'électricité, constamment appliqué sur ce métal en calcination,

augmentait encore cet effet, n'en résulterait-il pas une nouvelle analogie entre le feu électrique et le feu commun? On a essayé si ce feu extraordinaire ne porterait point quelque vertu dans les remèdes, et ne rendrait point une substance plus efficace, un topique plus actif; mais n'a-t-on pas abandonné trop tôt ces essais? Pourquoi l'électricité ne modifierait-elle pas la formation des cristaux et leurs propriétés? Combien de conjectures à former d'imagination, et à confirmer ou détruire par l'expérience[1]! *Voyez l'article suivant.*

XXXV.

QUATRIÈMES CONJECTURES.

La plupart des météores, les feux follets, les exhalaisons, les étoiles tombantes, les phosphores naturels et artificiels, les bois pourris et lumineux, ont-ils d'autres causes que l'électricité? Pourquoi ne fait-on pas sur ces phosphores les expériences nécessaires pour s'en assurer? Pourquoi ne pense-t-on pas à reconnaître si l'air, comme le verre, n'est pas un corps électrique par lui-même, c'est-à-dire un corps qui n'a besoin que d'être frotté et battu pour s'électriser? Qui sait si l'air, chargé de matière sulfureuse, ne se trouverait pas plus ou moins électrique que l'air pur? Si l'on fait tourner avec une grande rapidité, dans l'air, une verge de métal qui lui oppose beaucoup de surface, on découvrira si l'air est électrique, et ce que la verge en aura reçu d'électricité. Si, pendant l'expérience, on brûle du soufre et d'autres matières, on reconnaîtra celles qui augmenteront et celles qui diminueront la qualité électrique de l'air. Peut-être l'air froid des pôles est-il plus susceptible d'électricité que l'air chaud de l'équateur; et comme la glace est électrique et que l'eau ne l'est point, qui sait si ce n'est pas à l'énorme quantité de ces glaces éternelles, amassées vers le pôle, et peut-être mues sur le noyau de verre plus découvert aux pôles qu'ailleurs, qu'il faut attribuer les phénomènes de la direction de l'aiguille aimantée, et de l'apparition des aurores boréales qui semblent dépendre également de l'électricité, comme nous l'avons insinué dans nos *conjectures secondes?* L'observation a

1. La plupart de ces expériences ont été faites et ont donné des résultats dont Diderot pouvait à peine prévoir l'importance.

rencontré un des ressorts les plus généraux et les plus puissants de la nature ; c'est à l'expérience à en découvrir les effets.

XXXVI.

CINQUIÈMES CONJECTURES.

1. Si une corde d'instrument est tendue, et qu'un obstacle léger la divise en deux parties inégales, de manière qu'il n'empêche point la communication des vibrations de l'une des parties à l'autre, on sait que cet obstacle détermine la plus grande à se diviser en portions vibrantes, telles que les deux parties de la corde rendent un unisson, et que les portions vibrantes de la plus grande sont comprises chacune entre deux points immobiles. La résonnance du corps n'étant point la cause de la division de la plus grande, mais l'unisson des deux parties étant seulement un effet de cette division, j'ai pensé que, si on substituait à la corde d'instrument une verge de métal, et qu'on la frappât violemment, il se formerait sur sa longueur des ventres et des nœuds[1] ; qu'il en serait de même de tout corps élastique sonore ou non ; que ce phénomène, qu'on croit particulier aux cordes vibrantes, a lieu d'une manière plus ou moins forte dans toute percussion ; qu'il tient aux lois générales de la communication du mouvement ; qu'il y a, dans les corps choqués, des parties oscillantes infiniment petites, et des nœuds ou points immobiles infiniment proches ; que ces parties oscillantes et ces nœuds sont les causes du frémissement que nous éprouvons par la sensation du toucher dans les corps après le choc, tantôt sans qu'il y ait de translation locale, tantôt après que la translation locale a cessé ; que cette supposition est conforme à la nature du frémissement qui n'est pas de toute la surface touchée à toute la surface de la partie sensible qui touche, mais d'une infinité de points répandus sur la surface du corps touché, vibrant confusément entre une infinité de points immobiles ; qu'apparemment, dans les corps continus élastiques, la force d'inertie, distribuée uniformément dans la masse, fait en un point quelconque la fonction d'un petit obstacle relativement à un autre point ; qu'en supposant la partie frappée d'une corde vibrante infiniment petite, et

1. Ce qui est très-exact, comme tout ce qui suit.

conséquemment les ventres infiniment petits, et les nœuds infiniment près, on a, selon une direction et pour ainsi dire sur une seule ligne, une image de ce qui s'exécute en tout sens dans un solide choqué par un autre; que, puisque la longueur de la partie interceptée de la corde vibrante étant donnée, il n'y a aucune cause qui puisse multiplier sur l'autre partie le nombre des points immobiles; que puisque ce nombre est le même, quelle que soit la force du coup, et que puisqu'il n'y a que la vitesse des oscillations qui varie dans le choc des corps, le frémissement sera plus ou moins violent; mais que le rapport en nombre des points vibrants aux points immobiles sera le même, et que la quantité de matière en repos dans ces corps sera constante, quelles que soient la force du choc, la densité du corps, la cohésion des parties. Le géomètre n'a donc plus qu'à étendre le calcul de la corde vibrante au prisme, à la sphère, au cylindre, pour trouver la loi générale de la distribution du mouvement dans un corps choqué; loi qu'on était bien éloigné de rechercher jusqu'à présent, puisqu'on ne pensait pas même à l'existence du phénomène, et qu'on supposait au contraire la distribution du mouvement uniforme dans toute la masse; quoique dans le choc le frémissement indiquât, par la voie de la sensation, la réalité de points vibrants répandus entre des points immobiles : je dis *dans le choc*, car il est vraisemblable que, dans les communications de mouvement où le choc n'a aucun lieu, un corps est lancé comme le serait la molécule la plus petite, et que le mouvement est uniformément de toute la masse à la fois. Aussi le frémissement est-il nul dans tous ces cas; ce qui achève d'en distinguer le cas du choc.

2. Par le principe de la décomposition des forces, on peut toujours réduire à une seule force toutes celles qui agissent sur un corps : si la quantité et la direction de la force qui agit sur le corps sont données, et qu'on cherche à déterminer le mouvement qui en résulte, on trouve que le corps va en avant, comme si la force passait par le centre de gravité; et qu'il tourne de plus autour du centre de gravite, comme si ce centre était fixe et que la force agît autour de ce centre comme autour d'un point d'appui. Donc, si deux molécules s'attirent réciproquement, elles se disposeront l'une par l'autre, selon les lois de leurs attractions, leurs figures, etc. Si ce système de deux molécules en

attire une troisième dont il soit réciproquement attiré, ces trois molécules se disposeront les unes par rapport aux autres, selon les lois de leurs attractions, leurs figures, etc., et ainsi de suite des autres systèmes et des autres molécules. Elles formeront toutes un système *A*, dans lequel, soit qu'elles se touchent ou non, soit qu'elles se meuvent ou soient en repos, elles résisteront à une force qui tendrait à troubler leur coordination, et tendront toujours, soit à se restituer dans leur premier ordre, si la force perturbatrice vient à cesser, soit à se coordonner relativement aux lois de leurs attractions, à leurs figures, etc., et à l'action de la force perturbatrice, si elle continue d'agir. Ce système *A* est ce que j'appelle un corps élastique. En ce sens général et abstrait, le système planétaire, l'univers n'est qu'un corps élastique : le chaos est une impossibilité; car il est un ordre essentiellement conséquent aux qualités primitives de la matière.

3. Si l'on considère le système *A* dans le vide, il sera indestructible, imperturbable, éternel; si l'on en suppose les parties dispersées dans l'immensité de l'espace, comme les qualités, telles que l'attraction, se propagent à l'infini, lorsque rien ne resserre la sphère de leur action[1], ces parties, dont les figures n'auront point varié, et qui seront animées des mêmes forces, se coordonneront derechef comme elles étaient coordonnées, et reformeront, dans quelque point de l'espace et dans quelque instant de la durée, un corps élastique.

4. Il n'en sera pas ainsi, si l'on suppose le système *A* dans l'univers; les effets n'y sont pas moins nécessaires; mais une action des causes, déterminément telle, y est quelquefois impossible, et le nombre de celles qui se combinent est toujours si grand dans le système général ou corps élastique universel, qu'on ne sait ce qu'étaient originairement les systèmes ou corps élastiques particuliers, ni ce qu'ils deviendront. Sans prétendre donc que l'attraction constitue dans le plein la dureté et l'élasticité, telles que nous les y remarquons, n'est-il pas évident que cette propriété de la matière suffit seule pour les constituer dans le vide, et donner lieu à la raréfaction, à la condensation, et à tous les phénomènes qui en dépendent? Pourquoi donc ne serait-elle pas la cause première de ces phénomènes dans notre

1. Voyez à ce sujet la note de Diderot, à la fin de ces *Pensées*.

système général, où une infinité de causes qui la modifieraient feraient varier à l'infini la quantité de ces phénomènes dans les systèmes ou corps élastiques particuliers? Ainsi un corps élastique plié ne se rompra que quand la cause, qui en rapproche les parties en un sens, les aura tellement écartées dans le sens contraire, qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques; un corps élastique choqué ne s'éclatera que quand plusieurs de ses molécules vibrantes auront été portées, dans leur première oscillation, à une distance des molécules immobiles entre lesquelles elles sont répandues, telle qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques. Si la violence du choc était assez grande pour que les molécules vibrantes fussent toutes portées au delà de la sphère de leur attraction sensible, le corps serait réduit dans ses éléments. Mais entre cette collision, la plus forte qu'un corps puisse éprouver, et la collision qui n'occasionnerait que le frémissement le plus faible, il y en a une, ou réelle ou intelligible, par laquelle tous les éléments du corps, séparés, cesseraient de se toucher, sans que leur système fût détruit, et sans que leur coordination cessât. Nous abandonnerons au lecteur l'application des mêmes principes à la condensation, à la raréfaction, etc. Nous ferons seulement encore observer ici la différence de la communication du mouvement par le choc, et de la communication du mouvement sans le choc. La translation d'un corps sans le choc étant uniformément de toutes ses parties à la fois, quelle que soit la quantité du mouvement communiquée par cette voie, fût-elle infinie, le corps ne sera point détruit; il restera entier jusqu'à ce qu'un choc, faisant osciller quelques-unes de ses parties, entre d'autres qui demeurent immobiles, le ventre des premières oscillations ait une telle amplitude, que les parties oscillantes ne puissent plus revenir à leur place, ni rentrer dans la coordination systématique.

5. Tout ce qui précède ne concerne proprement que les corps élastiques simples, ou les systèmes de particules de même matière, de même figure, animées d'une même quantité et mues selon une même loi d'attraction. Mais si toutes ces qualités sont variables, il en résultera une infinité de corps élastiques mixtes. J'entends, par un corps élastique mixte, un système composé de

deux ou plusieurs systèmes de matières différentes, de différentes figures, animées de différentes quantités et peut-être même mues selon des lois différentes d'attraction, dont les particules sont coordonnées les unes entre les autres, par une loi qui est commune à toutes, et qu'on peut regarder comme le produit de leurs actions réciproques. Si l'on parvient, par quelques opérations, à simplifier le système composé, en en chassant toutes les particules d'une espèce de matière coordonnée, ou à le composer davantage, en y introduisant une matière nouvelle dont les particules se coordonnent entre celles du système et changent la loi commune à toutes; la dureté, l'élasticité, la compressibilité, la rarescibilité, et les autres affections qui dépendent, dans le système composé, de la différente coordination des particules, augmenteront ou diminueront, etc. Le plomb, qui n'a presque point de dureté ni d'élasticité, diminue encore en dureté et augmente en élasticité, si on le met en fusion, c'est-à-dire, si on coordonne entre le système composé des molécules qui le constituent plomb, un autre système composé de molécules d'air, de feu, etc., qui le constituent plomb fondu.

6. Il serait très-aisé d'appliquer ces idées à une infinité d'autres phénomènes semblables, et d'en composer un traité fort étendu. Le point le plus difficile à découvrir, ce serait par quel mécanisme les parties d'un système, quand elles se coordonnent entre les parties d'un autre système, le simplifient quelquefois, en en chassant un système d'autres parties coordonnées, comme il arrive dans certaines opérations chimiques. Des attractions, selon des lois différentes, ne paraissent pas suffire pour ce phénomène; et il est dur d'admettre des qualités répulsives. Voici comment on pourrait s'en passer. Soit un système *A* composé des systèmes *B* et *C*, dont les molécules sont coordonnées les unes entre les autres, selon quelque loi commune à toutes. Si l'on introduit dans le système composé *A*, un autre système *D*, il arrivera de deux choses l'une; ou que les particules du système *D* se coordonneront entre les parties du système *A*, sans qu'il y ait de choc; et, dans ce cas, le système *A* sera composé des systèmes *B*, *C*, *D*: ou que la coordination des particules du système *D* entre les particules du système *A* sera accompagnée de choc. Si le choc est tel que

les particules choquées ne soient point portées dans leur première oscillation au delà de la sphère infiniment petite de leur attraction, il y aura, dans le premier moment, trouble ou multitude infinie de petites oscillations. Mais ce trouble cessera bientôt; les particules se coordonneront; et il résultera de leur coordination un système *A* composé des systèmes *B*, *C*, *D*. Si les parties du système *B*, ou celles du système *C*, ou les unes et les autres sont choquées dans le premier instant de la coordination, et portées au delà de la sphère de leur attraction par les parties du système *D*; elles seront séparées de la coordination systématique pour n'y plus revenir, et le système *A* sera un système composé des systèmes *B* et *D*, ou des systèmes *C* et *D*; ou ce sera un système simple des seules particules coordonnées du système *D* : et ces phénomènes s'exécuteront avec des circonstances qui ajouteront beaucoup à la vraisemblance de ces idées, ou qui peut-être la *détruiront entièrement*. Au reste, j'y suis arrivé en partant *du frémissement d'un corps élastique choqué*. La séparation ne sera jamais spontanée où il y aura *coordination*; elle pourra l'être où il n'y aura que *composition*. La *coordination* est encore un principe d'*uniformité*, même dans un *tout* hétérogène.

XXXVII.

SIXIÈMES CONJECTURES.

Les productions de l'art seront communes, imparfaites et faibles, tant qu'on ne se proposera pas une imitation plus rigoureuse de la nature. La nature est opiniâtre et lente dans ses opérations. S'agit-il d'éloigner, de rapprocher, d'unir, de diviser, d'amollir, de condenser, de durcir, de liquéfier, de dissoudre, d'assimiler, elle s'avance à son but par les degrés les plus insensibles. L'art, au contraire, se hâte, se fatigue et se relâche. La nature emploie des siècles à préparer grossièrement les métaux; l'art se propose de les perfectionner en un jour. La nature emploie des siècles à former les pierres précieuses, l'art prétend les contrefaire en un moment. Quand on posséderait le véritable moyen, ce ne serait pas assez; il faudrait encore savoir l'appliquer. On est dans l'erreur, si l'on s'imagine que, le produit de l'intensité de l'action multipliée

par le temps de l'application étant le même, le résultat sera le même. Il n'y a qu'une application graduée, lente et continue qui transforme. Toute autre application n'est que destructive. Que ne tirerions-nous pas du mélange de certaines substances dont nous n'obtenons que des composés très-imparfaits, si nous procédions d'une manière analogue à celle de la nature. Mais on est toujours pressé de jouir; on veut voir la fin de ce qu'on a commencé. De là tant de tentatives infructueuses; tant de dépenses et de peines perdues; tant de travaux que la nature suggère et que l'art n'entreprendra jamais, parce que le succès en paraît éloigné. Qui est-ce qui est sorti des grottes d'Arcy[1], sans être convaincu, par la vitesse avec laquelle les stalactites s'y forment et s'y réparent, que ces grottes se rempliront un jour et ne formeront plus qu'un solide immense? Où est le naturaliste qui, réfléchissant sur ce phénomène, n'ait pas conjecturé qu'en déterminant des eaux à se filtrer peu à peu à travers des terres et des rochers, dont les stillations seraient reçues dans des cavernes spacieuses, on ne parvînt avec le temps à en former des carrières artificielles d'albâtre, de marbre et d'autres pierres, dont les qualités varieraient selon la nature des terres, des eaux et des rochers? Mais à quoi servent ces vues sans le courage, la patience, le travail, les dépenses, le temps, et surtout ce goût antique pour les grandes entreprises dont il subsiste encore tant de monuments qui n'obtiennent de nous qu'une admiration froide et stérile?

XXXVIII.

SEPTIÈMES CONJECTURES.

On a tenté tant de fois, sans succès, de convertir nos fers en un acier qui égalât celui d'Angleterre et d'Allemagne et qu'on pût employer à la fabrication des ouvrages délicats. J'ignore quels procédés on a suivis; mais il m'a semblé qu'on eût été conduit à cette découverte importante par l'imitation et la perfection d'une manœuvre très-commune dans les ateliers des ouvriers en

1. Les grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne) sont restées célèbres. On y a trouvé de nombreux squelettes d'animaux antédiluviens. Au moment où en parlait Diderot, il venait de paraître une *Nouvelle description des grottes d'Arci en Bourgogne,* par M. M... (Morand) s. l. n. d. (1752), in-8°.

fer. On l'appelle *trempe en paquet.* Pour tremper en paquet, on prend de la suie la plus dure, on la pile, on la délaie avec de l'urine, on y ajoute de l'ail broyé, de la savate déchiquetée et du sel commun; on a une boîte de fer; on en couvre le fond d'un lit de ce mélange; on place sur ce lit un lit de différentes pièces d'ouvrages en fer; sur ce lit, un lit de mélange; et ainsi de suite, jusqu'à ce que la boîte soit pleine; on la ferme de son couvercle; on l'enduit exactement à l'extérieur d'un mélange de terre grasse bien battue, de bourre et de fiente de cheval; on la place au centre d'un tas de charbon proportionné à son volume; on allume le charbon; on laisse aller le feu, on l'entretient seulement; on a un vaisseau plein d'eau fraîche; trois ou quatre heures après qu'on a mis la boîte au feu, on l'en tire; on l'ouvre; on fait tomber les pièces qu'elle renferme dans l'eau fraîche, qu'on remue à mesure que les pièces tombent. Ces pièces sont trempées en paquet; et si l'on en casse quelques-unes, on en trouvera la surface convertie en un acier très-dur et d'un grain très-fin, à une petite profondeur. Cette surface en prend un poli plus éclatant et en garde mieux les formes qu'on lui a données à la lime. N'est-il pas à présumer que, si l'on exposait, *stratum super stratum,* à l'action du feu et des matières employées dans la trempe en paquet, du fer bien choisi, bien travaillé, réduit en feuilles minces, telles que celles de la tôle, ou en verges très-menues, et précipité au sortir du fourneau d'aciérage dans un courant d'eaux propres à cette opération, il se convertirait en acier? si, surtout, on confiait le soin des premières expériences à des hommes qui, accoutumés depuis longtemps à employer le fer, à connaître ses qualités et à remédier à ses défauts, ne manqueraient pas de simplifier les manœuvres et de trouver des matières plus propres à l'opération.

XXXIX.

Ce qu'on montre de physique expérimentale dans des leçons publiques, suffit-il pour procurer cette espèce de délire philosophique? je n'en crois rien. Nos faiseurs de cours d'expériences ressemblent un peu à celui qui penserait avoir donné un grand repas parce qu'il aurait eu beaucoup de monde à sa table. Il faudrait donc s'attacher principalement à irriter l'appétit, afin que

plusieurs, emportés par le désir de le satisfaire, passassent de la condition de disciples à celle d'amateurs, et de celle-ci à la profession de philosophes. Loin de tout homme public ces réserves si opposées aux progrès des sciences! Il faut révéler et la chose et le moyen. Que je trouve les premiers hommes qui découvrirent les nouveaux calculs, grands dans leur invention! que je les trouve petits dans le mystère qu'ils en firent! Si Newton se fût hâté de parler, comme l'intérêt de sa gloire et de la vérité le demandait, Leibnitz ne partagerait pas avec lui le nom d'inventeur[1]. L'Allemand imaginait l'instrument, tandis que l'Anglais se complaisait à étonner les savants par les applications surprenantes qu'il en faisait. En mathématiques, en physique, le plus sûr est d'entrer d'abord en possession, en produisant ses titres au public. Au reste, quand je demande la révélation du moyen, j'entends de celui par lequel on a réussi : on ne peut être trop succinct sur ceux qui n'ont point eu de succès.

XL.

Ce n'est pas assez de révéler; il faut encore que la révélation soit entière et claire. Il est une sorte d'obscurité que l'on pourrait définir *l'affectation des grands maîtres*. C'est un voile qu'ils se plaisent à tirer entre le peuple et la nature. Sans le respect qu'on doit aux noms célèbres, je dirais que telle est l'obscurité qui règne dans quelques ouvrages de Stahl[2] et dans les *Principes mathématiques* de Newton. Ces livres ne demandaient qu'à être entendus pour être estimés ce qu'ils valent; et il n'en eût pas coûté plus d'un mois à leurs auteurs pour les rendre clairs; ce mois eût épargné trois ans de travail et d'épuisement à mille bons esprits. Voilà donc à peu près trois mille ans de perdus pour autre chose. Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire. Si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes. Diront-ils qu'il est des ouvrages qu'on ne mettra jamais à la portée du commun des esprits? S'ils le disent, ils montreront seu-

1. Il s'agit ici de la querelle pour la priorité de la découverte du *calcul différentiel*.

2. Le *Specimen Becherianum;* la *Zimotechnie;* les *Trecenta*. Voyez l'article Chimie, de l'*Encyclopédie*. (Diderot.)

lement qu'ils ignorent ce que peuvent la bonne méthode et la longue habitude.

S'il était permis à quelques auteurs d'être obscurs, dût-on m'accuser de faire ici mon apologie, j'oserais dire que c'est aux seuls métaphysiciens proprement dits. Les grandes abstractions ne comportent qu'une lueur sombre. L'acte de la généralisation tend à dépouiller les concepts de tout ce qu'ils ont de sensible. A mesure que cet acte s'avance, les spectres corporels s'évanouissent; les notions se retirent peu à peu de l'imagination vers l'entendement; et les idées deviennent purement intellectuelles. Alors le philosophe spéculatif ressemble à celui qui regarde du haut de ces montagnes dont les sommets se perdent dans les nues : les objets de la plaine ont disparu devant lui; il ne lui reste plus que le spectacle de ses pensées, et que la conscience de la hauteur à laquelle il s'est élevé et où il n'est peut-être pas donné à tous de le suivre et de respirer.

XLI.

La nature n'a-t-elle pas assez de son voile, sans le doubler encore de celui du mystère; n'est-ce pas assez des difficultés de l'art? Ouvrez l'ouvrage de Franklin[1]; feuilletez les livres des chimistes, et vous verrez combien l'art expérimental exige de vues, d'imagination, de sagacité, de ressources : lisez-les attentivement, parce que s'il est possible d'apprendre en combien de manières une expérience se retourne, c'est là que vous l'apprendrez. Si, au défaut de génie, vous avez besoin d'un moyen technique qui vous dirige, ayez sous les yeux une table des qualités qu'on a reconnues jusqu'à présent dans la matière; voyez, entre ces qualités, celles qui peuvent convenir à la substance que vous voulez mettre en expérience; assurez-vous qu'elles y sont; tâchez ensuite d'en connaître la quantité; cette quantité se mesurera presque toujours par un instrument, où l'application uniforme d'une partie analogue à la substance pourra se faire, sans interruption et sans reste, jusqu'à l'entière exhaustion de la qualité. Quant à l'existence, elle ne se constatera que par des

1. Diderot veut ici parler de l'ouvrage de Franklin ayant pour titre : *Expériences et observations sur l'électricité,* traduit en 1752 par Dalibard.

moyens qui ne se suggèrent pas. Mais si l'on n'apprend point comment il faut chercher, c'est quelque chose, du moins, que de savoir ce qu'on cherche. Au reste, ceux qui seront forcés de s'avouer à eux-mêmes leur stérilité, soit par une impossibilité bien éprouvée de rien découvrir, soit par une envie secrète qu'ils porteront aux découvertes des autres, le chagrin involontaire qu'ils en ressentiront, et les petites manœuvres qu'ils mettraient volontiers en usage pour en partager l'honneur, ceux-là feront bien d'abandonner une science qu'ils cultivent sans avantage pour elle, et sans gloire pour eux.

XLII.

Quand on a formé dans sa tête un de ces systèmes qui demandent à être vérifiés par l'expérience, il ne faut ni s'y attacher opiniâtrément, ni l'abandonner avec légèreté. On pense quelquefois de ses conjectures qu'elles sont fausses, quand on n'a pas pris les mesures convenables pour les trouver vraies. L'opiniâtreté a même ici moins d'inconvénient que l'excès opposé. A force de multiplier les essais, si l'on ne rencontre pas ce que l'on cherche, il peut arriver qu'on rencontre mieux. Jamais le temps qu'on emploie à interroger la nature n'est entièrement perdu. Il faut mesurer sa constance sur le degré de l'analogie. Les idées absolument bizarres ne méritent qu'un premier essai. Il faut accorder quelque chose de plus à celles qui ont de la vraisemblance, et ne renoncer, que quand on est épuisé, à celles qui promettent une découverte importante. Il semble qu'on n'ait guère besoin de préceptes là-dessus. On s'attache naturellement aux recherches à proportion de l'intérêt qu'on y prend.

XLIII.

Comme les systèmes dont il s'agit ne sont appuyés que sur des idées vagues, des soupçons légers, des analogies trompeuses : et même, puisqu'il faut le dire, sur des chimères que l'esprit échauffé prend facilement pour des vues, il n'en faut abandonner aucun, sans auparavant l'avoir fait passer par l'épreuve de l'*inversion*. En philosophie purement rationnelle, la vérité est assez

souvent l'extrême opposé de l'erreur; de même en philosophie expérimentale, ce ne sera pas l'expérience qu'on aura tentée, ce sera son contraire qui produira le phénomène qu'on attendait. Il faut regarder principalement aux deux points diamétralement opposés. Ainsi, dans la seconde de nos rêveries, après avoir couvert l'équateur du globe électrique, et découvert les pôles, il faudra couvrir les pôles, et laisser l'équateur à découvert; et comme il importe de mettre le plus de ressemblance qu'il est possible entre le globe expérimental et le globe naturel qu'il représente, le choix de la matière dont on couvrira les pôles ne sera pas indifférent. Peut-être faudrait-il y pratiquer des amas d'un fluide, ce qui n'a rien d'impossible dans l'exécution, et ce qui pourrait donner dans l'expérience quelque nouveau phénomène extraordinaire, et différent de celui qu'on se propose d'imiter.

XLIV.

Les expériences doivent être répétées pour le détail des circonstances et pour la connaissance des limites. Il faut les transporter à des objets différents, les compliquer, les combiner de toutes les manières possibles. Tant que les expériences sont éparses, isolées, sans liaison, irréductibles, il est démontré, par l'irréduction même, qu'il en reste encore à faire. Alors il faut s'attacher uniquement à son objet, et le tourmenter, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'on ait tellement enchaîné les phénomènes, qu'un d'eux étant donné tous les autres le soient : travaillons d'abord à la réduction des effets, nous songerons après à la réduction des causes. Or, les effets ne se réduiront jamais qu'à force de les multiplier. Le grand art dans les moyens qu'on emploie pour exprimer d'une cause tout ce qu'elle peut donner, c'est de bien discerner ceux dont on est en droit d'attendre un phénomène nouveau, de ceux qui ne produiront qu'un phénomène travesti. S'occuper sans fin de ces métamorphoses, c'est se fatiguer beaucoup et ne point avancer. Toute expérience qui n'étend pas la loi à quelque cas nouveau, ou qui ne la restreint pas par quelque exception, ne signifie rien. Le moyen le plus court de connaître la valeur de son essai, c'est d'en faire l'antécédent d'un enthymème, et d'examiner le conséquent. La conséquence est-elle exactement la même que celle que l'on a déjà tirée d'un autre essai?

on n'a rien découvert; on a tout au plus confirmé une découverte. Il y a peu de gros livres de physique expérimentale que cette règle si simple ne réduisît à un petit nombre de pages; et il est un grand nombre de petits livres qu'elle réduirait à rien.

XLV.

De même qu'en mathématiques, en examinant toutes les propriétés d'une courbe on trouve que ce n'est que la même propriété présentée sous des faces différentes; dans la nature, on reconnaîtra, lorsque la physique expérimentale sera plus avancée, que tous les phénomènes, ou de la pesanteur, ou de l'élasticité, ou de l'attraction, ou du magnétisme, ou de l'électricité, ne sont que des faces différentes de la même affection. Mais, entre les phénomènes connus que l'on rapporte à l'une de ces causes, combien y a-t-il de phénomènes intermédiaires à trouver pour former les liaisons, remplir les vides et démontrer l'identité? c'est ce qui ne peut se déterminer. Il y a peut-être un phénomène central qui jetterait des rayons, non-seulement à ceux qu'on a, mais encore à tous ceux que le temps ferait découvrir, qui les unirait et qui en formerait un système. Mais au défaut de ce centre de correspondance commune, ils demeureront isolés; toutes les découvertes de la physique expérimentale ne feront que les rapprocher en s'interposant, sans jamais les réunir, et quand elles parviendraient à les réunir, elles en formeraient un cercle continu de phénomènes où l'on ne pourrait discerner quel serait le premier et quel serait le dernier. Ce cas singulier, où la physique expérimentale, à force de travail, aurait formé un labyrinthe dans lequel la physique rationnelle, égarée et perdue, tournerait sans cesse, n'est pas impossible dans la nature, comme il l'est en mathématiques. On trouve toujours en mathématiques, ou par la synthèse ou par l'analyse, les propositions intermédiaires qui séparent la propriété fondamentale d'une courbe de sa propriété la plus éloignée.

XLVI.

Il y a des phénomènes trompeurs qui semblent, au premier coup d'œil, renverser un système, et qui, mieux connus, achè-

veraient de le confirmer. Ces phénomènes deviennent le supplice du philosophe, surtout lorsqu'il a le pressentiment que la nature lui en impose et qu'elle se dérobe à ses conjectures par quelque mécanisme extraordinaire et secret. Ce cas embarrassant aura lieu toutes les fois qu'un phénomène sera le résultat de plusieurs causes conspirantes ou opposées. Si elles conspirent, on trouvera la quantité du phénomène trop grande pour l'hypothèse qu'on aura faite; si elles sont opposées, cette quantité sera trop petite. Quelquefois même elle deviendra nulle; et le phénomène disparaîtra, sans qu'on sache à quoi attribuer ce silence capricieux de la nature. Vient-on à en soupçonner la raison? on n'en est guère plus avancé. Il faut travailler à la séparation des causes, décomposer le résultat de leurs actions et réduire un phénomène très-compliqué à un phénomène simple ; ou du moins manifester la complication des causes, leur concours ou leur opposition, par quelque expérience nouvelle; opération souvent délicate, quelquefois impossible. Alors le système chancelle; les philosophes se partagent; les uns lui demeurent attachés; les autres sont entraînés par l'expérience qui paraît le contredire, et l'on dispute jusqu'à ce que la sagacité ou le hasard, qui ne se repose jamais, plus fécond que la sagacité, lève la contradiction et remette en honneur des idées qu'on avait presque abandonnées.

XLVII.

Il faut laisser l'expérience à sa liberté ; c'est la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve, et que d'en voiler le côté qui contredit. C'est l'inconvénient qu'il y a, non pas à avoir des idées, mais à s'en laisser aveugler, lorsqu'on tente une expérience. On n'est sévère dans son examen que quand le résultat est contraire au système. Alors on n'oublie rien de ce qui peut faire changer de face au phénomène ou de langage à la nature. Dans le cas opposé, l'observateur est indulgent; il glisse sur les circonstances; il ne songe guère à proposer des objections à la nature; il l'en croit sur son premier mot; il n'y soupçonne point d'équivoque, et il mériterait qu'on lui dît : « Ton métier est d'interroger la nature, et tu la fais mentir ou tu crains de la faire expliquer. »

XLVIII.

Quand on suit une mauvaise route, plus on marche vite, plus on s'égare. Et le moyen de revenir sur ses pas, quand on a parcouru un espace immense? L'épuisement des forces ne le permet pas; la vanité s'y oppose sans qu'on s'en aperçoive; l'entêtement des principes répand sur tout ce qui environne un prestige qui défigure les objets. On ne les voit plus comme ils sont, mais comme il conviendrait qu'ils fussent. Au lieu de réformer ses notions sur les êtres, il semble qu'on prenne à tâche de modeler les êtres sur ses notions. Entre tous les philosophes, il n'y en a point en qui cette fureur domine plus évidemment que dans les méthodistes. Aussitôt qu'un méthodiste a mis dans son système l'homme à la tête des quadrupèdes, il ne l'aperçoit plus dans la nature que comme un animal à quatre pieds. C'est en vain que la raison sublime dont il est doué se récrie contre la dénomination d'*animal* et que son organisation contredit celle de *quadrupède*; c'est en vain que la nature a tourné ses regards vers le ciel : la prévention systématique lui courbe le corps vers la terre. La raison n'est, suivant elle, qu'un instinct plus parfait; elle croit sérieusement que ce n'est que par défaut d'habitude que l'homme perd l'usage de ses jambes quand il s'avise de transformer ses mains en deux pieds.

XLIX.

Mais c'est une chose trop singulière que la dialectique de quelques méthodistes, pour n'en pas donner un échantillon. L'homme, dit Linnæus[1], n'est ni une pierre, ni une plante; c'est donc un animal. Il n'a pas un seul pied; ce n'est donc pas un ver. Ce n'est pas un insecte puisqu'il n'a point d'antennes. Il n'a point de nageoires; ce n'est donc pas un poisson. Ce n'est pas un oiseau, puisqu'il n'a point de plumes. Qu'est-ce donc que l'homme? il a la bouche du quadrupède. Il a quatre pieds; les deux de devant lui servent à l'attouchement, les deux de

1. *Fauna Suecica, præf.*, édition de Stockholm, 1746; in-8°. Il y a des exemplaires avec des titres datés de Leyde (Lugd.-Batavorum). (Br.)

derrière au marcher. C'est donc un quadrupède. « Il est vrai, continue le méthodiste, qu'en conséquence de mes principes d'histoire naturelle, je n'ai jamais su distinguer l'homme du singe ; car il y a certains singes qui ont moins de poils que certains hommes : ces singes marchent sur deux pieds, et ils se servent de leurs pieds et de leurs mains comme les hommes. D'ailleurs la parole n'est point pour moi un caractère distinctif ; je n'admets, selon ma méthode, que des caractères qui dépendent du nombre, de la figure, de la proportion et de la situation. » Donc votre méthode est mauvaise, dit la logique. « Donc l'homme est un animal à quatre pieds, » dit le naturaliste.

L.

Pour ébranler une hypothèse, il ne faut quelquefois que la pousser aussi loin qu'elle peut aller. Nous allons faire l'essai de ce moyen sur celle du docteur d'Erlangen, dont l'ouvrage, rempli d'idées singulières et neuves, donnera bien de la torture à nos philosophes. Son objet est le plus grand que l'intelligence humaine puisse se proposer ; c'est le système universel de la nature. L'auteur commence par exposer rapidement les sentiments de ceux qui l'ont précédé, et l'insuffisance de leurs principes pour le développement général des phénomènes. Les uns n'ont démandé que l'*étendue* et le *mouvement*. D'autres ont cru devoir ajouter à l'étendue, l'*impénétrabilité*, la *mobilité* et l'*inertie*. L'observation des corps célestes, ou plus généralement la physique des grands corps, a démontré la nécessité d'une force par laquelle toutes les parties tendissent ou pesassent les unes vers les autres, selon une certaine loi ; et l'on a admis l'*attraction* en raison simple de la masse, et en raison réciproque du carré de la distance. Les opérations les plus simples de la chimie, ou la physique élémentaire des petits corps, a fait recourir à des *attractions* qui suivent d'autres lois ; et l'impossibilité d'expliquer la formation d'une plante ou d'un animal, avec les attractions, l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité, le mouvement, la matière ou l'étendue, a conduit le philosophe Baumann à supposer encore d'autres propriétés dans la nature. Mécontent des *natures plastiques*, à qui l'on fait exécuter toutes

les merveilles de la nature sans matière et sans intelligence; des *substances intelligentes subalternes*, qui agissent sur la matière d'une manière inintelligible; de la *simultanéité de la création et de la formation des substances*, qui, contenues les unes dans les autres, se développent dans le temps par la continuation d'un premier miracle; et de l'*extemporanéité de leur production* qui n'est qu'un enchaînement de miracles réitérés à chaque instant de la durée; il a pensé que tous ces systèmes peu philosophiques n'auraient point eu lieu, sans la crainte mal fondée d'attribuer des modifications très-connues à un être dont l'essence nous étant inconnue, peut être par cette raison même, et malgré notre préjugé, très-compatible avec ces modifications. Mais quel est cet être? quelles sont ces modifications. Le dirai-je? Sans doute, répond le docteur Baumann. L'être corporel est cet être; ces modifications sont le *désir*, l'*aversion*, la *mémoire* et l'*intelligence*; en un mot, toutes les qualités que nous reconnaissons dans les animaux, que les Anciens comprenaient sous le nom d'*âme sensitive*, et que le docteur Baumann admet, proportion gardée des formes et des masses, dans la particule la plus petite de matière, comme dans le plus gros animal. S'il y avait, dit-il, du péril à accorder aux molécules de la matière quelques degrés d'intelligence, ce péril serait aussi grand à les supposer dans un éléphant ou dans un singe, qu'à les reconnaître dans un grain de sable. Ici le philosophe de l'académie d'Erlangen emploie les derniers efforts pour écarter de lui tout soupçon d'athéisme; et il est évident qu'il ne soutient son hypothèse, avec quelque chaleur, que parce qu'elle lui paraît satisfaire aux phénomènes les plus difficiles, sans que le matérialisme en soit une conséquence. Il faut lire son ouvrage pour apprendre à concilier les idées philosophiques les plus hardies, avec le plus profond respect pour la religion. Dieu a créé le monde, dit le docteur Baumann; et c'est à nous à trouver, s'il est possible, les lois par lesquelles il a voulu qu'il se conservât, et les moyens qu'il a destinés à la reproduction des individus. Nous avons le champ libre de ce côté; nous pouvons proposer nos idées; et voici les principales idées du docteur.

L'élément séminal, extrait d'une partie semblable à celle qu'il doit former dans l'animal, sentant et pensant, aura quelque

mémoire de sa situation première; de là, la conservation des espèces, et la ressemblance des parents.

Il peut arriver que le fluide séminal surabonde ou manque de certains éléments; que ces éléments ne puissent s'unir par oubli, ou qu'il se fasse des réunions bizarres d'éléments surnuméraires? de là, ou l'impossibilité de la génération, ou toutes les générations monstrueuses possibles.

Certains éléments auront pris nécessairement une facilité prodigieuse à s'unir constamment de la même manière; de là, s'ils sont différents, une formation d'animaux microscopiques variée à l'infini; de là, s'ils sont semblables, les polypes, qu'on peut comparer à une grappe d'abeilles infiniment petites, qui, n'ayant la mémoire vive que d'une seule situation, s'accrocheraient et demeureraient accrochées selon cette situation qui leur serait la plus familière.

Quand l'impression d'une situation présente balancera ou éteindra la mémoire d'une situation passée, en sorte qu'il y ait indifférence à toute situation, il y aura stérilité; de là, la stérilité des mulets.

Qui empêchera des parties élémentaires, intelligentes et sensibles de s'écarter à l'infini de l'ordre qui constitue l'espèce? de là, une infinité d'espèces d'animaux sortis d'un premier animal; une infinité d'êtres émanés d'un premier être; un seul acte dans la nature.

Mais chaque élément perdra-t-il, en s'accumulant et en se combinant, son petit degré de sentiment et de perception? nullement, dit le docteur Baumann. Ces qualités lui sont essentielles. Qu'arrivera-t-il donc? le voici. De ces perceptions d'éléments rassemblés et combinés, il en résultera une perception unique, proportionnée à la masse et à la disposition ; et ce système de perceptions dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire du *soi* et concourra à former la conscience du *tout*, sera l'âme de l'animal. « Omnes elementorum perceptiones conspirare, et in unam fortiorem et magis perfectam perceptionem coalescere videntur. Hæc forte ad unamquamque ex aliis perceptionibus se habet in eadem ratione qua corpus organisatum ad elementum. Elementum quodvis, post suam cum aliis copulationem, cum suam perceptionem illarum perceptionibus confudit, et *sui conscientiam* perdidit, primi elementorum status

memoria nulla superest, et nostra nobis origo omnino abdita manet[1]. »

C'est ici que nous sommes surpris que l'auteur, ou n'ait pas aperçu les terribles conséquences de son hypothèse, ou que, s'il a aperçu les conséquences, il n'ait pas abandonné l'hypothèse. C'est maintenant qu'il faut appliquer notre méthode à l'examen de ses principes. Je lui demanderai donc si l'univers, ou la collection générale de toutes les molécules sensibles et pensantes, forme un tout, ou non. S'il me répond qu'elle ne forme point un tout, il ébranlera d'un seul mot l'existence de Dieu, en introduisant le désordre dans la nature; et il détruira la base de la philosophie, en rompant la chaîne qui lie tous les êtres. S'il convient que c'est un tout où les éléments ne sont pas moins ordonnés que les portions, ou réellement distinctes, ou seulement intelligibles le sont dans un élément, et les éléments dans un animal, il faudra qu'il avoue qu'en conséquence de cette copulation universelle, le monde, semblable à un grand animal, a une âme; que, le monde pouvant être infini, cette âme du monde, je ne dis pas est, mais peut être un système infini de perceptions, et que le monde peut être Dieu. Qu'il proteste tant qu'il voudra contre ces conséquences, elles n'en seront pas moins vraies; et, quelque lumière que ses sublimes idées puissent jeter dans les profondeurs de la nature, ces idées n'en seront pas moins effrayantes. Il ne s'agissait que de les généraliser pour s'en apercevoir. L'acte de la généralisation est pour les hypothèses du métaphysicien ce que les observations et les expériences réitérées sont pour les conjectures du physicien. Les conjectures sont-elles justes? plus on fait d'expériences, plus les conjectures se vérifient. Les hypothèses sont-elles vraies? plus on étend les conséquences, plus elles embrassent de vérités, plus elles acquièrent d'évidence et de force. Au contraire, si les conjectures et les hypothèses sont frêles et mal fondées, ou l'on découvre un fait, ou l'on aboutit à une vérité contre laquelle elles échouent. L'hypothèse du docteur Baumann développera, si l'on veut, le mystère le plus incompréhensible de la nature, la formation des animaux, ou plus généralement celle de tous les corps organisés;

1. Voyez à la position 52, et à la page 78, ce morceau; et dans les pages antérieures et postérieures, des applications très-fines et très-vraisemblables des mêmes principes à d'autres phénomènes. (Diderot.)

la collection universelle des phénomènes et l'existence de Dieu seront ses écueils. Mais quoique nous rejetions les idées du docteur d'Erlangen, nous aurions bien mal conçu l'obscurité des phénomènes qu'il s'était proposé d'expliquer, la fécondité de son hypothèse, les conséquences surprenantes qu'on en peut tirer, le mérite des conjectures nouvelles sur un sujet dont se sont occupés les premiers hommes dans tous les siècles, et la difficulté de combattre les siennes avec succès, si nous ne les regardions comme le fruit d'une méditation profonde, une entreprise hardie sur le système universel de la nature et la tentative d'un grand philosophe.

LI.

DE L'IMPULSION D'UNE SENSATION.

Si le docteur Baumann eût renfermé son système dans de justes bornes et n'eût appliqué ses idées qu'à la formation des animaux, sans les étendre à la nature de l'âme, d'où je crois avoir démontré contre lui qu'on pouvait les porter jusqu'à l'existence de Dieu, il ne se serait point précipité dans l'espèce de matérialisme la plus séduisante, en attribuant aux molécules organiques le désir, l'aversion, le sentiment et la pensée. Il fallait se contenter d'y supposer une sensibilité mille fois moindre que celle que le Tout-Puissant a accordée aux animaux les plus voisins de la matière morte. En conséquence de cette sensibilité sourde et de la différence des configurations, il n'y aurait eu pour une molécule organique quelconque qu'une situation la plus commode de toutes, qu'elle aurait sans cesse cherchée par une inquiétude automate, comme il arrive aux animaux de s'agiter dans le sommeil, lorsque l'usage de presque toutes leurs facultés est suspendu, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la disposition la plus convenable au repos. Ce seul principe eût satisfait, d'une manière assez simple et sans aucune conséquence dangereuse, aux phénomènes qu'il se proposait d'expliquer, et à ces merveilles sans nombre qui tiennent si stupéfaits tous nos observateurs d'insectes; et il eût défini l'animal en général, *un système de différentes molécules organiques qui, par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd que celui qui a créé la matière en général leur a donné, se sont combinées*

jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure et à son repos.

LII.

DES INSTRUMENTS ET DES MESURES.

Nous avons observé ailleurs que, puisque les sens étaient la source de toutes nos connaissances, il importait beaucoup de savoir jusqu'où nous pouvions compter sur leur témoignage : ajoutons ici que l'examen des suppléments de nos sens, ou des instruments, n'est pas moins nécessaire. Nouvelle application de l'expérience; autre source d'observations longues, pénibles et difficiles. Il y aurait un moyen d'abréger le travail; ce serait de fermer l'oreille à une sorte de scrupules de la philosophie rationnelle (car la philosophie rationnelle a ses scrupules) et de bien connaître dans toutes les quantités jusqu'où la précision des mesures est nécessaire. Combien d'industrie, de travail et de temps perdus à mesurer qu'on eût bien employés à découvrir !

LIII.

Il est, soit dans l'invention, soit dans la perfection des instruments, une circonspection qu'on ne peut trop recommander au physicien; c'est de se méfier des analogies, de ne jamais conclure ni du plus au moins, ni du moins au plus; de porter son examen sur toutes les qualités physiques des substances qu'il emploie. Il ne réussira jamais, s'il se néglige là-dessus; et quand il aura bien pris toutes ses mesures, combien de fois n'arrivera-t-il pas encore qu'un petit obstacle, qu'il n'aura point prévu ou qu'il aura méprisé, sera la limite de la nature et le forcera d'abandonner son ouvrage lorsqu'il le croyait achevé?

LIV.

DE LA DISTINCTION DES OBJETS.

Puisque l'esprit ne peut tout comprendre, l'imagination tout prévoir, le sens tout observer et la mémoire tout retenir; puis-

que les grands hommes naissent à des intervalles de temps si éloignés et que les progrès des sciences sont tellement suspendus par les révolutions, que des siècles d'étude se passent à recouvrer les connaissances des siècles écoulés, c'est manquer au genre humain que de tout observer indistinctement. Les hommes extraordinaires par leurs talents se doivent respecter eux-mêmes et la postérité dans l'emploi de leur temps. Que penserait-elle de nous, si nous n'avions à lui transmettre qu'une insectologie complète, qu'une histoire immense d'animaux microscopiques? aux grands génies les grands objets, les petits objets aux petits génies. Il vaut autant que ceux-ci s'en occupent que de ne rien faire.

LV.

DES OBSTACLES.

Et puisqu'il ne suffit pas de vouloir une chose, qu'il faut en même temps acquiescer à tout ce qui est presque inséparablement attaché à la chose qu'on veut, celui qui aura résolu de s'appliquer à l'étude de la philosophie, s'attendra non-seulement aux obstacles physiques qui sont de la nature de son objet, mais encore à la multitude des obstacles moraux qui doivent se présenter à lui, comme ils se sont offerts à tous les philosophes qui l'ont précédé. Lors donc qu'il lui arrivera d'être traversé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré, qu'il sache se dire à lui-même : « N'est-ce que dans mon siècle, n'est-ce que pour moi qu'il y a eu des hommes remplis d'ignorance et de fiel, des âmes rongées par l'envie, des têtes troublées par la superstition? » S'il croit quelquefois avoir à se plaindre de ses concitoyens, qu'il sache se parler ainsi : « Je me plains de mes concitoyens : mais s'il était possible de les interroger tous et de demander à chacun d'eux lequel il voudrait être de l'auteur des *Nouvelles Ecclésiastiques*[1] ou de Montesquieu; de l'auteur des *Lettres Américaines*[2] ou de Buffon;

1. Les *Nouvelles Ecclésiastiques,* qui parurent de 1728 à 1803, furent fondées par l'abbé Ph. Boucher. Elles eurent d'autres rédacteurs aussi oubliés que le fondateur.

2. Les *Lettres à un Amériquain* (sic) sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon et sur les Observations microscopiques de M. Needham sont de l'abbé de Lignac. Elles

en est-il un seul qui eût un peu de discernement et qui pût balancer sur le choix? Je suis donc certain d'obtenir, un jour, les seuls applaudissements dont je fasse quelque cas, si j'ai été assez heureux pour les mériter. »

Et vous, qui prenez le titre de philosophes ou de beaux esprits, et qui ne rougissez point de ressembler à ces insectes importuns qui passent les instants de leur existence éphémère à troubler l'homme dans ses travaux et dans son repos, quel est votre but? qu'espérez-vous de votre acharnement? Quand vous aurez découragé ce qui reste à la nation d'auteurs célèbres et d'excellents génies, que ferez-vous en revanche pour elle? quelles sont les productions merveilleuses par lesquelles vous dédommagerez le genre humain de celles qu'il en aurait obtenues?... Malgré vous, les noms des Duclos, des D'Alembert et des Rousseau; des de Voltaire, des Maupertuis et des Montesquieu; des de Buffon et des Daubenton, seront en honneur parmi nous et chez nos neveux; et si quelqu'un se souvient un jour des vôtres : « Ils ont été, dira-t-il, les persécuteurs des premiers hommes de leur temps; et si nous possédons la préface de l'*Encyclopédie*, l'*Histoire du siècle de Louis XIV*, l'*Esprit des Lois*, et l'*Histoire de la Nature*, c'est qu'heureusement il n'était pas au pouvoir de ces gens-là de nous en priver. »

LVI.

DES CAUSES.

1. A ne consulter que les vaines conjectures de la philosophie et la faible lumière de notre raison, on croirait que la chaîne des causes n'a point eu de commencement, et que celle des effets n'aura point de fin. Supposez une molécule déplacée, elle ne s'est point déplacée d'elle-même; la cause de son déplacement a une autre cause; celle-ci, une autre, et ainsi de suite, sans qu'on puisse trouver de limites *naturelles* aux causes, dans la durée qui a précédé. Supposez une molécule déplacée, ce

parurent en 1751, Hambourg, 5 vol. in-12. L'abbé trouve que les savants qu'il critique abusent de « paradoxes révoltants » ; et, content de son rôle, il termine en disant : « Plaignons ces messieurs, et ne leur envions point leur imagination si féconde. »

déplacement aura un effet; cet effet, un autre effet, et ainsi de suite, sans qu'on puisse trouver de limites *naturelles* aux effets, dans la durée qui suivra. L'esprit épouvanté de ces progrès à l'infini des causes les plus faibles et des effets les plus légers, ne se refuse à cette supposition et à quelques autres de la même espèce que par le préjugé qu'il ne se passe rien au delà de la portée de nos sens, et que tout cesse où nous ne voyons plus : mais une des principales différences de l'observateur de la nature et de son interprète, c'est que celui-ci part du point où les sens et les instruments abandonnent l'autre; il conjecture, par ce qui est, ce qui doit être encore; il tire de l'ordre des choses des conclusions abstraites et générales, qui ont pour lui toute l'évidence des vérités sensibles et particulières; il s'élève à l'essence même de l'ordre; il voit que la co-existence *pure et simple* d'un être sensible et pensant, avec un enchaînement quelconque de causes et d'effets, ne lui suffit pas pour en porter un jugement absolu; il s'arrête là; s'il faisait un pas de plus, il sortirait de la nature.

DES CAUSES FINALES.

2. Qui sommes-nous, pour expliquer les fins de la nature? Ne nous apercevrons-nous point que c'est presque toujours aux dépens de sa puissance que nous préconisons sa sagesse; et que nous ôtons à ses ressources plus que nous ne pouvons jamais accorder à ses vues? Cette manière de l'interpréter est mauvaise, même en théologie naturelle. C'est substituer la conjecture de l'homme à l'ouvrage de Dieu; c'est attacher la plus importante des vérités théologiques au sort d'une hypothèse. Mais le phénomène le plus commun suffira pour montrer combien la recherche de ces causes est contraire à la véritable science. Je suppose qu'un physicien, interrogé sur la nature du lait, réponde que c'est un aliment qui commence à se préparer dans la femelle, quand elle a conçu, et que la nature destine à la nourriture de l'animal qui doit naître; que cette définition m'apprendra-t-elle sur la formation du lait? que puis-je penser de la destination prétendue de ce fluide et des autres idées physiologiques qui l'accompagnent, lorsque je sais qu'il y a eu des hommes qui ont fait jaillir le lait de leurs mamelles; que l'anastomose des artères

épigastriques et mammaires[1] me démontre que c'est le lait qui cause le gonflement de la gorge, dont les filles mêmes sont quelquefois incommodées à l'approche de l'évacuation périodique; qu'il n'y a presque aucune fille qui ne devînt nourrice, si elle se faisait téter; et que j'ai sous les yeux une femelle d'une espèce si petite, qu'il ne s'est point trouvé de mâle qui lui convînt, qui n'a point été couverte, qui n'a jamais porté, et dont les tettes se sont gonflées de lait, au point qu'il a fallu recourir aux moyens ordinaires pour la soulager? Combien n'est-il pas ridicule d'entendre des anatomistes attribuer sérieusement à la pudeur de la nature une ombre qu'elle a également répandue sur des endroits de notre corps où il n'y a rien de déshonnête à couvrir? L'usage que lui supposent d'autres anatomistes fait un peu moins d'honneur à la pudeur de la nature, mais n'en fait pas davantage à leur sagacité. Le physicien, dont la profession est d'instruire et non d'édifier, abandonnera donc le *pourquoi*, et ne s'occupera que du *comment*. Le *comment* se tire des êtres; le *pourquoi*, de notre entendement; il tient à nos systèmes; il dépend du progrès de nos connaissances. Combien d'idées absurdes, de suppositions fausses, de notions chimériques, dans ces hymnes que quelques défenseurs téméraires des causes finales ont osé composer à l'honneur du Créateur? Au lieu de partager les transports de l'admiration du Prophète, et de s'écrier pendant la nuit, à la vue des étoiles sans nombre dont les cieux sont éclairés, *Cœli enarrant gloriam Dei* (David, *psalm.* xviii, ℣ i.) ils se sont abandonnés à la superstition de leurs conjectures. Au lieu d'adorer le Tout-Puissant dans les êtres mêmes de la nature, ils se sont prosternés devant les fantômes de leur imagination. Si quelqu'un, retenu par le préjugé, doute de la solidité de mon reproche, je l'invite à comparer le traité que Galien a écrit de l'usage des parties du corps humain, avec la physiologie de Boërhaave; et la physiologie de Boërhaave, avec celle de Haller : j'invite la postérité à comparer ce que ce dernier ouvrage contient de vues systématiques et passagères, avec ce que la physiologie deviendra dans

1. Cette découverte anatomique est de M. Bertin, et c'est une des plus belles qui se soit faite de nos jours. (Diderot.) — La découverte fut niée et Bertin dut soutenir une polémique très-vive contre Ferrein, avec lequel il était déjà en dissidence sur un autre point. Voyez *Lettres sur le nouveau système de la voix et sur les artères lymphatiques,* adressées par Bertin, sous le voile de l'anonyme, à Gunz, professeur à Leipzig (1748).

les siècles suivants. L'homme fait un mérite à l'Éternel de ses petites vues; et l'Éternel qui l'entend du haut de son trône, et qui connaît son intention, accepte sa louange imbécile, et sourit de sa vanité.

LVII.

DE QUELQUES PRÉJUGÉS.

Il n'y a rien, ni dans les faits de la nature, ni dans les circonstances de la vie, qui ne soit un piége tendu à notre précipitation. J'en atteste la plupart de ces axiomes généraux, qu'on regarde comme le bon sens des nations. On dit, *il ne se passe rien de nouveau sous le ciel;* et cela est vrai pour celui qui s'en tient aux apparences grossières. Mais qu'est-ce que cette sentence pour le philosophe, dont l'occupation journalière est de saisir les différences les plus insensibles? Qu'en devait penser celui qui assura que sur tout un arbre il n'y aurait pas deux feuilles *sensiblement* du même vert? Qu'en penserait celui qui réfléchissant sur le grand nombre des causes, même connues, qui doivent concourir à la production d'une nuance de couleur précisément telle, prétendrait, sans croire outrer l'opinion de Leibnitz, qu'il est démontré, par la différence des points de l'espace où les corps sont placés, combinée avec ce nombre prodigieux de causes, qu'il n'y a peut-être jamais eu, et qu'il n'y aura peut-être jamais dans la nature, deux brins d'herbe *absolument* du même vert? Si les êtres s'altèrent successivement, en passant par les nuances les plus imperceptibles, le temps, qui ne s'arrête point, doit mettre, à la longue, entre les formes qui ont existé très-anciennement, celles qui existent aujourd'hui, celles qui existeront dans les siècles reculés, la différence la plus grande; et le *nil sub sole novum* n'est qu'un préjugé fondé sur la faiblesse de nos organes, l'imperfection de nos instruments, et la brièveté de notre vie. On dit en morale, *quot capita, tot sensus;* c'est le contraire qui est vrai : rien n'est si commun que des têtes, et si rare que des avis. On dit en littérature, *il ne faut point disputer des goûts :* si l'on entend qu'il ne faut point disputer à un homme que tel est son goût, c'est une puérilité. Si l'on entend qu'il n'y a ni bon ni mauvais dans le goût, c'est une fausseté. Le philosophe examinera sévèrement tous ces axiomes de la sagesse populaire.

LVIII.

QUESTIONS.

Il n'y a qu'une manière possible d'être homogène. Il y a une infinité de manières différentes possibles d'être hétérogène. Il me paraît aussi impossible que tous les êtres de la nature aient été produits avec une matière parfaitement homogène, qu'il le serait de les représenter avec une seule et même couleur. Je crois même entrevoir que la diversité des phénomènes ne peut être le résultat d'une hétérogénéité quelconque. J'appellerai donc *éléments*, les différentes matières hétérogènes nécessaires pour la production générale des phénomènes de la nature; et j'appellerai *la nature*, le résultat général actuel, ou les résultats généraux successifs de la combinaison des éléments. Les éléments doivent avoir des différences essentielles; sans quoi tout aurait pu naître de l'homogénéité, puisque tout y pourrait retourner. Il est, il a été, ou il sera une combinaison naturelle, ou une combinaison artificielle, dans laquelle un élément est, a été ou sera porté à sa plus grande division possible. La molécule d'un élément dans cet état de division dernière, est indivisible d'une indivisibilité absolue, puisqu'une division ultérieure de cette molécule étant hors des lois de la nature et au delà des forces de l'art, n'est plus qu'intelligible. L'état de division dernière possible dans la nature ou par l'art n'étant pas le même, selon toute apparence, pour des matières essentiellement hétérogènes, il s'ensuit qu'il y a des molécules essentiellement différentes en masse, et toutefois absolument indivisibles en elles-mêmes. Combien y a-t-il de matières absolument hétérogènes ou élémentaires? nous l'ignorons. Quelles sont les différences essentielles des matières, que nous regardons comme absolument hétérogènes ou élémentaires? nous l'ignorons. Jusqu'où la division d'une matière élémentaire est-elle portée, soit dans les productions de l'art, soit dans les ouvrages de la nature; nous l'ignorons, etc., etc., etc. J'ai joint les combinaisons de l'art à celles de la nature; parce qu'entre une infinité de faits que nous ignorons, et que nous ne saurons jamais, il en est un qui nous est encore caché : savoir, si la division d'une matière élémentaire n'a point été, n'est point ou ne sera pas portée plus loin dans quelque opéra-

tion de l'art, qu'elle ne l'a été, ne l'est, et ne le sera dans aucune combinaison de la nature abandonnée à elle-même. Et l'on va voir, par la première des questions suivantes, pourquoi j'ai fait entrer, dans quelques-unes de mes propositions, les notions du passé, du présent et de l'avenir; et pourquoi j'ai inséré l'idée de succession dans la définition que j'ai donnée de la nature.

1. Si les phénomènes ne sont pas enchaînés les uns aux autres, il n'y a point de philosophie. Les phénomènes seraient tous enchaînés, que l'état de chacun d'eux pourrait être sans permanence. Mais si l'état des êtres est dans une vicissitude perpétuelle; si la nature est encore à l'ouvrage, malgré la chaîne qui lie les phénomènes, il n'y a point de philosophie. Toute notre science naturelle devient aussi transitoire que les mots. Ce que nous prenons pour l'histoire de la nature, n'est que l'histoire très-incomplète d'un instant. Je demande donc si les métaux ont toujours été et seront toujours tels qu'ils sont; si les plantes ont toujours été et seront toujours telles qu'elles sont; si les animaux ont toujours été et seront toujours tels qu'ils sont[1], etc.? Après avoir médité profondément sur certains phénomènes, un doute qu'on vous pardonnerait peut-être, ô sceptiques, ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été et qu'il sera.

2. De même que dans les règnes animal et végétal, un individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit et passe; n'en serait-il pas de même des espèces entières? Si la foi ne nous apprenait que les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons; et s'il était permis d'avoir la moindre incertitude sur leur commencement et sur leur fin, le philosophe abandonné à ses conjectures ne pourrait-il pas soupçonner que l'animalité avait de toute éternité ses éléments particuliers, épars et confondus dans la masse de la matière; qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir, parce qu'il était possible que cela se fît; que l'embryon formé de ces éléments a passé par une infinité d'organisations et de développements; qu'il a eu, par succession, du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des senti-

1. « Chaque soulèvement de ces chaînes de montagnes dont nous pouvons déterminer l'ancienneté relative, a été signalé par la destruction des espèces antérieures et l'apparition de nouvelles organisations. » Humboldt. *Cosmos,* 1853.

ments, des passions, des signes, des gestes, des sons, des sons articulés, une langue, des lois, des sciences, et des arts; qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développements; qu'il a peut-être encore d'autres développements à subir et d'autres accroissements à prendre, qui nous sont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état stationnaire; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étaient entrées; qu'il disparaîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme, et avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée[1]? La religion nous épargne bien des écarts et bien des travaux. Si elle ne nous eût point éclairés sur l'origine du monde et sur le système universel des êtres, combien d'hypothèses différentes que nous aurions été tentés de prendre pour le secret de la nature? Ces hypothèses étant toutes également fausses, nous auraient paru toutes à peu près également vraisemblables. La question, *pourquoi il existe quelque chose*, est la plus embarrassante que la philosophie pût se proposer; et il n'y a que la révélation qui y réponde.

3. Si l'on jette les yeux sur les animaux et sur la terre brute qu'ils foulent aux pieds; sur les molécules organiques et sur le fluide dans lequel elles se meuvent; sur les insectes microscopiques, et sur la matière qui les produit et qui les environne, il est évident que la matière en général est divisée en matière morte et en matière vivante. Mais comment se peut-il faire que la matière ne soit pas une, ou toute vivante, ou toute morte? La matière vivante est-elle toujours vivante? Et la matière morte est-elle toujours et réellement morte? La matière vivante ne meurt-elle point? La matière morte ne commence-t-elle jamais à vivre[2]?

4. Y a-t-il quelque autre différence assignable entre la

1. Toute la théorie moderne du *transformisme* tient dans cette page, qui trouvera son complément dans le *Rêve de D'Alembert*.

2. C'est cette question qui donne un si vif intérêt et une si grande portée aux expériences sur l'*hétérogénèse* ou *génération spontanée* de certains organismes microscopiques inférieurs, et à la lutte entamée, dans ces dernières années, entre MM. Pouchet, Joly, etc., et M. Pasteur. La victoire paraît en ce moment s'être prononcée en faveur des adversaires de l'hétérogénie; mais le sort des armes est changeant et la science officielle n'est pas toujours la science vraie.

matière morte et la matière vivante, que l'organisation, et que la spontanéité réelle ou apparente du mouvement?

5. Ce qu'on appelle matière vivante, ne serait-ce pas seulement une matière qui se meut par elle-même? Et ce qu'on appelle une matière morte, ne serait-ce pas une matière mobile par une autre matière?

6. Si la matière vivante est une matière qui se meut par elle-même, comment peut-elle cesser de se mouvoir sans mourir?

7. S'il y a une matière vivante et une matière morte par elles-mêmes, ces deux principes suffisent-ils pour la production générale de toutes les formes et de tous les phénomènes?

8. En géométrie, une quantité réelle jointe à une quantité imaginaire donne un tout imaginaire; dans la nature, si une molécule de matière vivante s'applique à une molécule de matière morte, le tout sera-t-il vivant, ou sera-t-il mort?

9. Si l'agrégat peut être ou vivant ou mort, quand et pourquoi sera-t-il vivant? quand et pourquoi sera-t-il mort?

10. Mort ou vivant, il existe sous une forme. Sous quelque forme qu'il existe, quel en est le principe?

11. Les moules sont-ils principes des formes? Qu'est-ce qu'un moule? Est-ce un être réel et préexistant? ou n'est-ce que les limites intelligibles de l'énergie d'une molécule vivante unie à de la matière morte ou vivante; limites déterminées par le rapport de l'énergie en tout sens, aux résistances en tout sens? Si c'est un être réel et préexistant, comment s'est-il formé?

12. L'énergie d'une molécule vivante varie-t-elle par elle-même, ou ne varie-t-elle que selon la quantité, la qualité, les formes de la matière morte ou vivante à laquelle elle s'unit?

13. Y a-t-il des matières vivantes spécifiquement différentes de matières vivantes? ou toute matière vivante est-elle essentiellement une et propre à tout? J'en demande autant des matières mortes.

14. La matière vivante se combine-t-elle avec de la matière vivante? Comment se fait cette combinaison? Quel en est le résultat? J'en demande autant de la matière morte.

15. Si l'on pouvait supposer toute la matière vivante, ou toute la matière morte, y aurait-il jamais autre chose que de la matière morte, ou que de la matière vivante? ou les molécules

vivantes ne pourraient-elles pas reprendre la vie, après l'avoir perdue, pour la reperdre encore; et ainsi de suite, à l'infini?

Quand je tourne mes regards sur les travaux des hommes et que je vois des villes bâties de toutes parts, tous les éléments employés, des langues fixées, des peuples policés, des ports construits, les mers traversées, la terre et les cieux mesurés; le monde me paraît bien vieux. Lorsque je trouve les hommes incertains sur les premiers principes de la médecine et de l'agriculture, sur les propriétés des substances les plus communes, sur la connaissance des maladies dont ils sont affligés, sur la taille des arbres, sur la forme de la charrue, la terre ne me paraît habitée que d'hier. Et si les hommes étaient sages, ils se livreraient enfin à des recherches relatives à leur bien-être, et ne répondraient à mes questions futiles que dans mille ans au plus tôt : ou peut-être même, considérant sans cesse le peu d'étendue qu'ils occupent dans l'espace et dans la durée, ils ne daigneraient jamais y répondre.

PRIÈRE

J'ai commencé par la Nature, qu'ils ont appelée ton ouvrage; et je finirai par toi, dont le nom sur la terre est Dieu.

O Dieu! je ne sais si tu es; mais je penserai comme si tu voyais dans mon âme, j'agirai comme si j'étais devant toi.

Si j'ai péché quelquefois contre ma raison, ou ta loi, j'en serai moins satisfait de ma vie passée; mais je n'en serai pas moins tranquille sur mon sort à venir, parce que tu as oublié ma faute aussitôt que je l'ai reconnue.

Je ne te demande rien dans ce monde; car le cours des choses est nécessaire par lui-même, si tu n'es pas; ou par ton décret, si tu es.

J'espère à tes récompenses dans l'autre monde, s'il y en a un; quoique tout ce que je fais dans celui-ci, je le fasse pour moi.

Si je suis le bien, c'est sans effort; si je laisse le mal, c'est sans penser à toi.

Je ne pourrais m'empêcher d'aimer la vérité et la vertu, et de haïr le mensonge et le vice, quand je saurais que tu n'es pas, ou quand je croirais que tu es et que tu t'en offenses.

Me voilà tel que je suis, portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire, ou, peut-être, ta créature.

Mais si je suis bienfaisant et bon, qu'importe à mes semblables que ce soit par un bonheur d'organisation, par des actes libres de ma volonté, ou par le secours de ta grâce?

Et toutes les fois [jeune homme], que tu réciteras ce symbole de notre philosophie, tu liras aussi ce qui suit :

[Il n'appartient qu'à l'honnête homme d'être athée.

Le méchant qui nie l'existence de Dieu est juge et partie : c'est un homme qui craint, et qui sait qu'il doit craindre un vengeur à venir des mauvaises actions qu'il a commises.

L'homme de bien, au contraire, qui aimerait tant à se flatter d'un rémunérateur futur de ses vertus, lutte contre son propre intérêt.

L'un plaide pour lui-même, l'autre plaide contre lui. Le premier ne peut jamais être certain du vrai motif qui détermine sa façon de philosopher. L'autre ne peut douter qu'il ne soit entraîné par l'évidence dans une opinion si opposée aux espérances les plus douces et les plus flatteuses dont il pourrait se bercer[1].]

Puisque Dieu a permis, ou que le mécanisme universel qu'on appelle Destin a voulu que nous fussions exposés, pendant la vie, à toutes sortes d'événements; si tu es homme sage, et meilleur père que moi, tu persuaderas de bonne heure à ton fils qu'il est le maître de son existence, afin qu'il ne se plaigne pas de toi qui la lui as donnée.

1. Le passage entre crochets est celui que, comme nous l'avons dit dans la *Notice préliminaire,* nous empruntons à Naigeon.

OBSERVATION

SUR UN ENDROIT DE LA PAGE 32

Je t'ai dit, jeune homme, que *les qualités, telles que l'attraction, se propageaient à l'infini lorsque rien ne limitait la sphère de leur action.* On t'objectera « que j'aurais même pu dire *qu'elles se propageaient uniformément.* On ajoutera peut-être qu'on ne conçoit guère comment une qualité s'exerce *à distance*, sans aucun intermède; mais qu'il n'y a point d'absurdités et qu'il n'y en eut jamais, ou que c'en est une de prétendre qu'elle s'exerce dans le vide diversement, à différentes distances; qu'alors on n'aperçoit rien, soit au dedans, soit au dehors d'une portion de matière, qui soit capable de faire varier son action; que Descartes, Newton, les philosophes anciens et modernes ont tous supposé qu'un corps, animé dans le vide de la quantité de mouvement la plus petite, irait à l'infini, uniformément, en ligne droite; que la distance n'est donc par elle-même ni un obstacle ni un véhicule; que toute qualité, dont l'action varie selon une raison quelconque inverse ou directe de la distance, ramène nécessairement au plein et à la philosophie corpusculaire; et que la supposition du vide et celle de la variabilité de l'action d'une cause sont deux suppositions contradictoires. » Si l'on te propose ces difficultés, je te conseille d'en aller chercher la réponse chez quelque Newtonien; car je t'avoue que j'ignore comment on les résout.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES

SUR

LA MATIÈRE ET LE MOUVEMENT

(1770)

En plaçant ce fragment dans son article *Diderot,* de la *Philosophie ancienne et moderne,* de l'*Encyclopédie méthodique*, Naigeon s'exprime ainsi :

« Cet écrit n'a jamais été imprimé; une dissertation, publiée en 1770 par un anonyme, en a été l'occasion. Un ami de l'auteur et qui l'était aussi de Diderot le pria d'examiner cette dissertation et de lui en dire franchement son avis. Cet examen a produit les réflexions qu'on va lire. On y reconnaît surtout combien l'étude de la chimie, dont Diderot s'était occupé pendant plusieurs années, avec cette aptitude qu'il avait pour toutes les sciences, lui avait été utile. Les applications qu'il a su faire depuis de ces connaissances si nécessaires et sans lesquelles il ne peut y avoir ni bonne physique ni bonne philosophie font regretter qu'il n'ait pas pris plus tôt les leçons de Rouelle. C'est dans le laboratoire de ce grand chimiste qu'il aurait trouvé la réponse à la plupart des questions qui terminent ses *Pensées sur l'interprétation de la Nature,* ou plutôt il ne les aurait jamais proposées : car une grande partie de ces doutes, si difficiles à éclaircir par la métaphysique, même la plus hardie, se résolvent facilement par la chimie.

« C'est sur le manuscrit autographe de Diderot que je publie ce fragment précieux de sa philosophie. »

Je ne sais en quel sens les philosophes ont supposé que la matière était indifférente au mouvement et au repos. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que tous les corps gravitent les uns sur les autres ; c'est que toutes les particules des corps gravitent les

unes sur les autres; c'est que, dans cet univers, tout est en translation ou *in nisu*, ou en translation et *in nisu* à la fois.

Cette supposition des philosophes ressemble peut-être à celle des géomètres, qui admettent des points sans aucune dimension; des lignes, sans largeur ni profondeur; des surfaces, sans épaisseur; ou peut-être parlent-ils du repos relatif d'une masse à une autre. Tout est dans un repos relatif en un vaisseau battu par la tempête. Rien n'y est en un repos absolu, pas même les molécules agrégatives, ni du vaisseau, ni des corps qu'il renferme.

S'ils ne conçoivent pas plus de tendance au repos qu'au mouvement, dans un corps quelconque, c'est qu'apparemment ils regardent la matière comme homogène; c'est qu'ils font abstraction de toutes les qualités qui lui sont essentielles; c'est qu'ils la considèrent comme inaltérable dans l'instant presque indivisible de leur spéculation; c'est qu'ils raisonnent du repos relatif d'un agrégat à un autre agrégat; c'est qu'ils oublient que, tandis qu'ils raisonnent de l'indifférence du corps au mouvement ou au repos, le bloc de marbre tend à sa dissolution; c'est qu'ils anéantissent par la pensée, et le mouvement général qui anime tous les corps, et leur action particulière des uns sur les autres qui les détruit tous; c'est que cette indifférence, quoique fausse en elle-même, mais momentanée, ne rendra pas les lois du mouvement erronées.

Le corps, selon quelques philosophes, est, par lui-même, sans action et sans force; c'est une terrible fausseté, bien contraire à toute bonne physique, à toute bonne chimie : par lui-même, par la nature de ses qualités essentielles, soit qu'on le considère en molécules, soit qu'on le considère en masse, il est plein d'action et de force.

Pour vous représenter le mouvement, ajoutent-ils, *outre la matière existante, il vous faut imaginer une force qui agisse sur elle.* Ce n'est pas cela : la molécule, douée d'une qualité propre à sa nature, par elle-même est une force active. Elle s'exerce sur une autre molécule qui s'exerce sur elle. Tous ces paralogismes-là tiennent à la fausse supposition de la matière homogène. Vous qui imaginez si bien la matière en repos, pouvez-

vous imaginer le feu en repos? Tout, dans la nature, a son action diverse, comme cet amas de molécules que vous appelez le *feu.* Dans cet amas que vous appelez *feu,* chaque molécule a sa nature, son action.

Voici la vraie différence du repos et du mouvement; c'est que le repos absolu est un concept abstrait qui n'existe point en nature, et que le mouvement est une qualité aussi réelle que la longueur, la largeur et la profondeur. Que m'importe ce qui se passe dans votre tête? Que m'importe que vous regardiez la matière comme homogène ou comme hétérogène? Que m'importe que, faisant abstraction de ses qualités, et ne considérant que son existence, vous la voyiez en repos? Que m'importe qu'en conséquence vous cherchiez une cause qui la meuve? Vous ferez de la géométrie et de la métaphysique tant qu'il vous plaira; mais moi, qui suis physicien et chimiste; qui prends les corps dans la nature, et non dans ma tête; je les vois existants, divers, revêtus de propriétés et d'actions, et s'agitant dans l'univers comme dans le laboratoire, où une étincelle ne se trouve point à côté de trois molécules combinées de salpêtre, de charbon et de soufre, sans qu'il s'ensuive une explosion nécessaire.

La pesanteur n'est point *une tendance au repos;* c'est une tendance au mouvement local.

Pour que la matière soit mue, dit-on encore, *il faut une action, une force;* oui, ou extérieure à la molécule, ou inhérente, essentielle, intime à la molécule, et constituant sa nature de molécule ignée, aqueuse, nitreuse, alkaline, sulfureuse : quelle que soit cette nature, il s'ensuit force, action d'elle hors d'elle, action des autres molécules sur elle.

La force, qui agit sur la molécule, s'épuise; la force intime de la molécule ne s'épuise point. Elle est immuable, éternelle. Ces deux forces peuvent produire deux sortes de *nisus;* la première, un *nisus* qui cesse; la seconde, un *nisus* qui ne cesse jamais. Donc il est absurde de dire que la matière a une opposition réelle au mouvement.

La quantité de force est constante dans la nature; mais la somme des *nisus* et la somme des translations sont variables. Plus

la somme des *nisus* est grande, plus la somme des translations est petite ; et, réciproquement, plus la somme des translations est grande, plus la somme des *nisus* est petite. L'incendie d'une ville accroît tout à coup d'une quantité prodigieuse la somme des translations.

Un atome remue le monde ; rien n'est plus vrai ; cela l'est autant que l'atome remué par le monde : puisque l'atome a sa force propre, elle ne peut être sans effet.

Il ne faut jamais dire, quand on est physicien, *le corps comme corps ;* car ce n'est plus faire de la physique ; c'est faire des abstractions qui ne mènent à rien.

Il ne faut pas confondre l'action avec la masse. Il peut y avoir grande masse et petite action. Il peut y avoir petite masse et grande action. Une molécule d'air fait éclater un bloc d'acier. Quatre grains de poudre suffisent pour diviser un rocher.

Oui, sans doute, quand on compare un agrégat homogène à un autre agrégat de même matière homogène ; quand on parle de l'action et de la réaction de ces deux agrégats ; leurs énergies relatives sont en raison directe des masses. Mais quand il s'agit d'agrégats hétérogènes, de molécules hétérogènes, ce ne sont plus les mêmes lois. Il y a autant de lois diverses, qu'il y a de variétés dans la force propre et intime de chaque molécule élémentaire et constitutive des corps.

Le corps résiste au mouvement horizontal. Qu'est-ce que cela signifie? On sait bien qu'il y a une force générale et commune à toutes les molécules du globe que nous habitons, force qui les presse selon une certaine direction perpendiculaire, ou à peu près, à la surface du globe ; mais cette force générale et commune est contrariée par cent mille autres. Un tube de verre échauffé fait voltiger les feuilles de l'or. Un ouragan remplit l'air de poussière ; la chaleur volatilise l'eau, l'eau volatilisée emporte avec elle des molécules de sel ; tandis que cette masse d'airain presse la terre, l'air agit sur elle, met sa première surface en une chaux métallique[1], commence la destruction de

1. Oxyde.

ce corps : ce que je dis des masses doit être entendu des molécules.

Toute molécule doit être considérée comme actuellement animée de trois sortes d'actions; l'action de pesanteur ou de gravitation; l'action de sa force intime et propre à sa nature d'eau, de feu, d'air, de soufre; et l'action de toutes les autres molécules sur elle : et il peut arriver que ces trois actions soient convergentes ou divergentes. Convergentes, alors la molécule a l'action la plus forte dont elle puisse être douée. Pour se faire une idée de cette action la plus grande possible, il faudrait, pour ainsi dire, faire une foule de suppositions absurdes, placer une molécule dans une situation tout à fait métaphysique.

En quel sens peut-on dire qu'un corps résiste d'autant plus au mouvement, que sa masse est plus grande? Ce n'est pas dans le sens que, plus sa masse est grande, plus sa pression contre un obstacle est faible; il n'y a pas un crocheteur qui ne sache le contraire : c'est seulement relativement à une direction opposée à sa pression. Dans cette direction, il est certain qu'il résiste d'autant plus au mouvement, que sa masse est plus grande. Dans la direction de la pesanteur, il n'est pas moins certain que sa pression ou force, ou tendance au mouvement, s'accroît en raison de sa masse. Qu'est-ce que tout cela signifie donc? Rien.

Je ne suis point surpris de voir tomber un corps, pas plus que de voir la flamme s'élever en haut; pas plus que de voir l'eau agir en tout sens, et peser, eu égard à sa hauteur et à sa base, en sorte qu'avec une médiocre quantité de fluide, je puis faire briser les vases les plus solides; pas plus que de voir la vapeur en expansion dissoudre les corps les plus durs dans la machine de Papin, élever les plus pesants dans la machine à feu. Mais j'arrête mes yeux sur l'amas général des corps; je vois tout en action et en réaction; tout se détruisant sous une forme; tout se recomposant sous une autre; des sublimations, des dissolutions, des combinaisons de toutes les espèces, phénomènes incompatibles avec l'homogénéité de la matière; d'où je conclus qu'elle est hétérogène; qu'il existe une infinité d'éléments divers dans la nature; que chacun de ces éléments, par sa diversité,

a sa force particulière, innée, immuable, éternelle, indestructible; et que ces forces intimes au corps ont leurs actions hors du corps : d'où naît le mouvement ou plutôt la fermentation générale dans l'univers.

Que font les philosophes dont je réfute ici les erreurs et les paralogismes? Ils s'attachent à une seule et unique force, peut-être commune à toutes les molécules de la matière ; je dis *peut-être*, car je ne serais point surpris qu'il y eût dans la nature telle molécule qui, jointe à une autre, rendît le mixte résultant plus léger. Tous les jours, dans le laboratoire, on volatilise un corps inerte par un corps inerte : et lorsque ceux qui, ne considérant pour toute action dans l'univers que celle de la gravitation, en ont conclu l'indifférence de la matière au repos ou au mouvement, ou plutôt la tendance de la matière au repos, ils croient avoir résolu la question, tandis qu'ils ne l'ont pas seulement effleurée.

Lorsqu'on regarde le corps comme plus ou moins résistant, et cela non comme pesant ou tendant au centre des graves, on lui reconnaît déjà une force, une action propre et intime ; mais il en a bien d'autres, entre lesquelles les unes s'exercent en tout sens, et d'autres ont des directions particulières.

La supposition d'un être quelconque, placé hors de l'univers matériel, est impossible. Il ne faut jamais faire de pareilles suppositions, parce qu'on n'en peut jamais rien inférer.

Tout ce qu'on dit de l'impossibilité de l'accroissement du mouvement ou de la vitesse, porte à-plomb contre l'hypothèse de la matière homogène. Mais qu'est-ce que cela fait à ceux qui déduisent le mouvement dans la matière, de son hétérogénéité? La supposition d'une matière homogène est bien sujette à d'autres absurdités.

Si on ne s'obstine pas à considérer les choses dans sa tête, mais dans l'univers, on se convaincra, par la diversité des phénomènes, de la diversité des matières élémentaires ; de la diversité des forces ; de la diversité des actions et des réactions ; de la nécessité du mouvement : et, toutes ces vérités admises, on ne dira plus : je vois la matière comme existante ; je la vois

d'abord en repos ; car on sentira que c'est faire une abstraction dont on ne peut rien conclure. L'existence n'entraîne ni le repos ni le mouvement ; mais l'existence n'est pas la seule qualité des corps.

Tous les physiciens qui supposent la matière indifférente au mouvement et au repos, n'ont pas des idées nettes de la résistance. Pour qu'ils pussent conclure quelque chose de la résistance, il faudrait que cette qualité s'exerçât indistinctement en tout sens, et que son énergie fût la même selon toute direction. Alors ce serait une force intime, telle que celle de toute molécule ; mais cette résistance varie autant qu'il y a de directions dans lesquelles le corps peut être poussé ; elle est plus grande verticalement qu'horizontalement.

La différence de la pesanteur et de la force d'inertie, c'est que la pesanteur ne résiste pas également selon toutes directions ; au lieu que la force d'inertie résiste également selon toutes directions.

Et pourquoi la force d'inertie n'opérerait-elle pas l'effet de retenir le corps dans son état de repos et dans son état de mouvement, et cela par la seule notion de résistance proportionnée à la quantité de matière? La notion de résistance pure s'applique également au repos et au mouvement ; au repos, quand le corps est en mouvement ; au mouvement, quand le corps est en repos. Sans cette résistance, il ne pourrait y avoir de choc avant le mouvement, ni d'arrêt après le choc ; car le corps ne serait rien.

Dans l'expérience de la boule suspendue par un fil, la pesanteur est détruite. La boule tire autant le fil, que le fil tire la boule. Donc la résistance du corps vient de la seule force d'inertie.

Si le fil tirait plus la boule que la pesanteur, la boule monterait. Si la boule était plus tirée par la pesanteur que par le fil, elle descendrait, etc., etc.

INTRODUCTION

AUX

GRANDS PRINCIPES

OU

RÉCEPTION D'UN PHILOSOPHE

(Écrit vers 1763. — Publié en 1798.)

AVERTISSEMENT DE NAIGEON

DANS L'ÉDITION DE 1798

M. de Mont..., militaire fort dévot, crédule même jusqu'à la superstition, comme le sont plus ou moins tous les hommes peu instruits, ayant fait lire à Diderot le premier Dialogue, ce philosophe y reconnut sans peine l'ouvrage d'un théologien, d'un de ces hommes qui se croient modestement les interprètes de la Divinité, et un moyen d'union entre elle et les faibles mortels. Il ne fut pas surpris, mais indigné du ton qui règne dans cet écrit, ou plutôt dans cette satire, où bien loin d'exposer fidèlement, ainsi que l'exigeaient la justice et le respect qu'on doit à la vérité, la doctrine des incrédules modernes, on ne trouve partout que les définitions inexactes et les fausses idées d'un controversiste ignorant ou de mauvaise foi, substituées à celles des philosophes, et les vrais principes de ceux-ci exagérés, portés à l'extrême, afin de rendre les uns et les autres tout à la fois ridicules et odieux. Quoique très-éloigné par caractère, comme par réflexion, de tout ce qui pouvait l'engager dans une dispute avec un prêtre, espèce d'homme qu'il ne faut avoir ni pour ami ni pour ennemi, Diderot proposa à M. de Mont..., que la diatribe anti-philosophique du théologien avait fortifié dans ses préjugés, de répondre à cette déclamation et d'en faire sentir le vague et la faiblesse. Cette réponse, qui est excellente, ainsi que les notes qu'il y joignit, ne lui coûta que le temps de l'écrire. M. de Mont..., qu'elle n'avait pas fait changer d'opinion, mais qu'elle avait rendu, sur plusieurs points importants, un peu moins sûr de son fait, la jugea digne d'une réfutation, et se hâta même, dans cette vue, de la communiquer au théologien. Celui-ci, qui, sans être lié avec Diderot, le rencontrait quelquefois dans une société qui leur était commune, cessa dès lors de garder le voile de l'anonyme, et joua tout son jeu. Plein de confiance dans ses propres forces, et fier d'entrer en lice avec un philosophe qui jouissait déjà d'une grande réputation, il entreprit

de répondre sérieusement, et avec ordre, au Dialogue où Diderot introduit le prosélyte répondant par lui-même. Mais, si, comme on ne le voit que trop souvent, un sophiste très-délié, très-subtil, peut donner à une mauvaise cause quelque apparence de justice, et fasciner avec art les yeux de quelques juges prévenus ou sans lumières, tous ses moyens de séduction n'ont aucun effet sur des esprits droits et pénétrants. Diderot ne trouva, comme il s'y attendait, dans la réponse du théologien, que ces misérables lieux communs, dont, à la honte de la raison humaine, les différentes écoles de théologie retentissent tous les jours depuis près de vingt siècles, et qui suffiraient seuls pour prouver la fausseté du christianisme, quand l'absurdité de cette triste superstition ne serait pas d'ailleurs démontrée par le simple exposé des faits et des dogmes qui lui servent de fondements. Le silence lui parut d'abord le parti le plus sage qu'il eût à prendre dans cette circonstance assez délicate : mais la crainte de se compromettre, en mettant dans tout leur jour les paralogismes de son adversaire, céda au désir de faire triompher la vérité des vains sophismes d'un ergoteur, qui, par sottise ou par malice, confond tout pour tout obscurcir; et il envoya à M. de Mont..., sa réponse à l'Examen du Prosélyte répondant par lui-même. Soit que le théologien sentît en effet toute la force du coup que les raisonnements de Diderot portaient à l'édifice ruineux du christianisme, supposition que le caractère bien connu des prêtres, et en général la fausseté de leur esprit ne permet guère d'admettre; soit plutôt que, sans être convaincu, il jugeât du moins nécessaire de combattre avec d'autres armes un ennemi contre lequel celles qu'il avait d'abord employées s'étaient brisées, il ne crut pas devoir ramasser le gant que Diderot lui avait jeté d'une main ferme et hardie; et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, il remit sa défense à un autre temps qui ne vint point, et quitta une arène où la vanité, qui dans la plupart des hommes ne va guère, même dans ses excès, jusqu'à leur cacher, et éteindre en eux le sentiment de leur faiblesse, l'avertissait qu'il ne pouvait plus descendre, sans s'exposer publiquement à une défaite honteuse.

Ces éclaircissements m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de ce petit écrit, qu'on ne peut guère entendre, sans en connaître le motif et l'à-propos.

INTRODUCTION

AUX

GRANDS PRINCIPES

OU

RÉCEPTION D'UN PHILOSOPHE

UN SAGE, LE PROSÉLYTE, LE PARRAIN.

LE SAGE.

Que nous présentez-vous?

LE PARRAIN.

Un enfant qui veut devenir un homme.

LE SAGE.

Que demande-t-il?

LE PARRAIN.

La sagesse.

LE SAGE.

Quel âge a-t-il?

LE PARRAIN.

Vingt-deux ans.

LE SAGE.

Est-il marié?

LE PARRAIN.

Non. Il ne se mariera même pas; mais il veut marier les prêtres et les moines.

LE SAGE.

De quelle nation est-il?

LE PARRAIN.

Il est né en France; mais il s'est fait naturaliser sauvage.

LE SAGE.

De quelle religion?

LE PARRAIN.

Ses parents l'avaient fait catholique; il s'est fait ensuite protestant : maintenant il désire devenir philosophe.

LE SAGE.

Voilà de très-bonnes dispositions. Il faut actuellement examiner ses principes. Jeune homme, que croyez-vous?

LE PROSÉLYTE.

Rien que ce qui peut se démontrer.

LE SAGE.

Le passé, n'étant plus, ne peut se démontrer.

LE PROSÉLYTE.

Je ne le crois pas.

LE SAGE.

L'avenir, n'étant pas encore, ne peut se démontrer.

LE PROSÉLYTE.

Je ne le crois pas.

LE SAGE.

Le présent est passé, quand on le démontre.

LE PROSÉLYTE.

Je ne crois que ce qui me fait plaisir.

LE SAGE.

Fort bien. Par conséquent vous ne croyez pas au témoignage des hommes.

LE PROSÉLYTE.

Non, lorsqu'il me contredit.

LE SAGE.

Croyez-vous au témoignage de Dieu?

LE PROSÉLYTE.

Non, dès qu'il me vient par les hommes.

LE SAGE.

Croyez-vous en Dieu?

LE PROSÉLYTE.

C'est selon : si l'on entend par là la nature, la vie universelle, le mouvement général, j'y crois; si l'on entend même une suprême

intelligence, qui ayant tout disposé, laisse agir les causes secondes, soit encore; mais je ne vais pas plus loin.

LE SAGE.

Croyez-vous à la révélation?

LE PROSÉLYTE.

Je la crois le ressort employé par les prêtres, pour dominer sur les peuples.

LE SAGE.

Croyez-vous aux histoires qui la rapportent?

LE PROSÉLYTE.

Non; parce que tous les hommes sont trompés, ou trompeurs.

LE SAGE.

Croyez-vous aux témoignages dont on l'appuie?

LE PROSÉLYTE.

Non, parce que je ne les examine point.

LE SAGE.

Croyez-vous que la Divinité exige quelque chose des hommes?

LE PROSÉLYTE.

Non; sinon qu'ils suivent leur instinct.

LE SAGE.

Croyez-vous qu'elle demande un culte?

LE PROSÉLYTE.

Non, puisqu'il ne peut lui être utile.

LE SAGE.

Que croyez-vous de l'âme?

LE PROSÉLYTE.

Qu'elle peut bien n'être que le résultat de nos sensations.

LE SAGE.

De son immortalité?

LE PROSÉLYTE.

Que c'est une hypothèse.

LE SAGE.

Que croyez-vous de l'origine du mal?

LE PROSÉLYTE.

Je crois que c'est la civilisation et les lois qui l'ont fait naître, l'homme étant bon par lui-même.

LE SAGE.

Quels sont, à votre avis, les devoirs de l'homme?

LE PROSÉLYTE.

Il ne doit rien, étant né libre et indépendant.

LE SAGE.

Que croyez-vous de juste ou d'injuste?

LE PROSÉLYTE.

Que ce sont pures affaires de convention.

LE SAGE.

Des peines et des récompenses éternelles?

LE PROSÉLYTE.

Que ce sont des inventions politiques, pour contenir la multitude.

LE SAGE.

Bon; voilà un jeune homme fort éclairé. Rien n'empêche qu'il ne soit agrégé, s'il répond aux questions que prescrit la formule. Croyez-vous que la foi n'est qu'une crédulité superstitieuse, faite pour les ignorants et les imbéciles?

LE PROSÉLYTE.

Je le crois, car cela est démontré.

LE SAGE.

Croyez-vous que la charité bien ordonnée est de faire son bien, à quelque prix que ce puisse être?

LE PROSÉLYTE.

Je le crois, car cela est démontré.

LE SAGE.

Renoncez-vous au fanatisme de la continence, de la pénitence et de la mortification?

LE PROSÉLYTE.

J'y renonce.

LE SAGE.

Renoncez-vous à la bassesse de l'humilité et du pardon des offenses?

LE PROSÉLYTE.

'y renonce.

LE SAGE.

Renoncez-vous aux prétendus avantages de la pauvreté, des afflictions et des souffrances?

LE PROSÉLYTE.

J'y renonce.

LE SAGE.

Promettez-vous de reconnaître la raison pour souverain arbitre de ce qu'a pu ou dû faire l'Être suprême?

LE PROSÉLYTE.

Je le promets.

LE SAGE.

Promettez-vous de reconnaître l'infaillibilité des sens?

LE PROSÉLYTE.

Je le promets.

LE SAGE.

Promettez-vous de suivre fidèlement la voix de la nature et des passions?

LE PROSÉLYTE.

Je le promets.

LE SAGE.

Voilà ce qui s'appelle un homme. Maintenant, pour vous rendre totalement la liberté, je vous débaptise au nom des auteurs d'*Émile*, de *l'Esprit* et du *Dictionnaire philosophique*. Vous voilà à présent un vrai philosophe, et au nombre des heureux disciples de la Nature. Par le pouvoir qu'elle vous donne, ainsi qu'à nous, allez, arrachez, détruisez, renversez, foulez aux pieds les mœurs et la religion; révoltez les peuples contre les souverains; affranchissez les mortels du joug des lois divines et humaines : vous confirmerez votre doctrine par des miracles; et voici ceux que vous ferez : vous aveuglerez ceux qui voient; vous rendrez sourds ceux qui entendent, et vous ferez boiter ceux qui marchent droit. Vous produirez des serpents sous des fleurs, et tout ce que vous toucherez se convertira en poison.

LE PROSÉLYTE

RÉPONDANT PAR LUI-MÊME

UN SAGE, LE PROSÉLYTE, LE PARRAIN.

LE SAGE.

Que nous présentez-vous?

LE PARRAIN.

Un jeune homme de bonne foi, qui cherche la vérité.

LE SAGE.

Est-il instruit?

LE PARRAIN.

Il se pique d'ignorer bien des choses que les autres croient savoir.

LE SAGE.

Est-il marié?

LE PARRAIN.

Non, mais il espère l'être. Il regarde le célibat comme un attentat contre la nature, et le mariage comme une dette que chacun doit payer à la société.

LE SAGE.

De quelle nation est-il?

LE PARRAIN.

Du pays où les enfants jettent des pierres à leurs maîtres[1].

1. Il n'y a guère que deux pays en Europe où l'on cultive la philosophie, en France et en Angleterre. En Angleterre, les philosophes sont honorés, respectés, montent aux charges, sont enterrés avec les rois. Voit-on que l'Angleterre s'en trouve plus mal pour cela? En France, on les décrète, on les bannit, on les persécute, on les accable de mandements, de satires, de libelles. Ce sont eux cependant qui nous éclairent et qui soutiennent l'honneur de la nation. N'ai-je pas raison de dire que les Français sont des enfants, qui jettent des pierres à leurs maîtres? (Diderot.)

LE SAGE.

De quelle religion?

LE PARRAIN.

Il suit celle qu'il a trouvée écrite au fond de son cœur; celle qui rend à l'Être suprême l'hommage le plus pur et le plus digne de lui; celle qui n'a pas son existence dans certains temps et dans certains lieux, mais qui est de tous les temps et de tous les lieux; celle qui a guidé les Socrate et les Aristide; celle qui durera jusqu'à la fin des temps, parce que le code en est gravé dans le cœur humain, tandis que les autres ne feront que passer comme toutes les institutions humaines, que le torrent des siècles emmène et emporte avec lui.

LE SAGE.

Jeune homme, que croyez-vous?

LE PROSÉLYTE.

Tout ce qui est prouvé, mais non pas au même degré. Il y a des preuves de différents ordres qui emportent chacune un différent degré de croyance. La preuve physique et mathématique doit passer avant la preuve morale, comme celle-ci doit l'emporter sur la preuve historique. Écartez-vous de là, vous n'êtes plus sûr de rien; et c'est du renversement de cet ordre que sont nées toutes les erreurs qui couvrent la terre. C'est la préférence qu'on a donnée à la preuve historique sur les autres, qui a donné cours à toutes les fausses religions[1]. Une fois qu'il a été reçu que le témoignage des hommes devait prévaloir sur le témoignage de la raison, la porte a été ouverte à toutes les absurdités; et l'autorité, substituée partout aux principes les plus évidents, a fait de l'univers entier une école de mensonge.

LE SAGE.

Croyez-vous au témoignage des hommes?

LE PROSÉLYTE.

Oui, lorsque je les connais éclairés et de bonne foi; mais il y a tant de fourbes et d'ignorants!

LE SAGE.

Croyez-vous au témoignage de Dieu?

1. Toutes les religions positives sont fondées sur la preuve historique. (DIDEROT.)

LE PROSÉLYTE.

Au témoignage de Dieu? Est-ce que Dieu parle? Je croyais que Dieu ne parlait que par ses ouvrages, par les cieux, par la terre, par le moucheron comme par l'éléphant; et voilà le langage auquel je reconnais la Divinité. Mais Dieu a-t-il jamais parlé autrement?

LE SAGE.

Oui, il a parlé à ses favoris.

LE PROSÉLYTE.

A qui? Est-ce à Zoroastre? est-ce à Noé? est-ce à Moïse? est-ce à Mahomet? Ils sont une foule qui se vantent que Dieu leur a parlé. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'il leur a tenu à tous un langage différent. Lequel croire! Imposteurs! pourquoi cherchez-vous à me séduire? Qu'ai-je à faire de vos prétendues révélations? N'ai-je pas assez de la voix de ma conscience? C'est là que Dieu me parle bien plus sûrement que par votre bouche; qu'il parle uniformément à tous les hommes, au sauvage comme au philosophe, au Lapon comme à l'Iroquois. Vos dogmes trompeurs se succèdent et se détruisent les uns les autres; la voix de la conscience est toujours et partout la même : ne venez pas, par vos fausses doctrines, obscurcir cette lumière divine. Croyez-vous que si Dieu voulait m'apprendre quelque chose de plus que ce qu'il a gravé lui-même dans mon âme, il irait se servir de vous? N'est-ce pas lui qui me fait respirer, qui me fait penser? A-t-il besoin d'organes pour me faire connaître sa volonté? Allez loin de moi, et craignez que ce Dieu, dont vous osez vous dire les interprètes, ne vous punisse d'avoir emprunté son nom pour me tromper.

LE SAGE.

Croyez-vous en Dieu?

LE PROSÉLYTE.

J'ai répondu d'avance à cette question.

LE SAGE.

Croyez-vous qu'il exige quelque chose des hommes?

LE PROSÉLYTE.

Ce qu'il exige, il ne le leur fera pas dire par d'autres.

LE SAGE.

Croyez-vous qu'il demande un culte?

LE PROSÉLYTE.

Faible mortel! quel besoin la Divinité pourrait-elle avoir de tes hommages? Penses-tu que tu puisses ajouter quelque chose à son bonheur, à sa gloire? Honore-toi toi-même en t'élevant à l'auteur de ton être; mais tu ne peux rien pour lui; il est trop au-dessus de ton néant. Songe surtout que si quelque culte pouvait lui plaire, ce serait celui du cœur. Mais qu'importe de quelle manière tu lui exprimes tes sentiments? Ne les lit-il pas dans ton âme? Qu'importe dans quelle attitude, quel langage, quels vêtements tu lui adresses tes prières? Est-il comme ces rois de la terre, qui ne reçoivent les demandes de leurs sujets qu'avec de certaines formalités? Garde-toi de rabaisser l'Être éternel à tes petitesses. Songe que s'il était un culte qui fût seul agréable à ses yeux, il l'aurait fait connaître à toute la terre; qu'il reçoit avec la même bonté les vœux du musulman, du catholique et de l'Indien; du sauvage qui lui adresse ses cris dans le fond des forêts, comme du pontife qui le prie sous la tiare.

LE SAGE.

Croyez-vous à la révélation?

LE PROSÉLYTE.

Il y a autant de révélations sur la terre qu'il y a de religions[1]. Partout les hommes ont cherché à appuyer leurs imaginations de l'autorité du ciel. Chaque révélation se prétend fondée sur des preuves incontestables. Chacune dit avoir l'évidence pour soi. J'examine, je les vois toutes se contredire les unes les autres, et toutes contredire la raison; je vois partout des amas d'absurdités qui me font pitié pour la faiblesse de l'esprit humain; et je me dis : A quoi sert de tromper les hommes? Pourquoi ajouter des fictions ridicules aux vérités éternelles que Dieu nous enseigne par notre raison? Ne voit-on pas qu'on les décrédite par cet indigne alliage; et que, pour ne pouvoir tout croire, on en vient enfin à ne croire plus rien? Pourquoi ne pas s'en tenir à ces notions primitives et évidentes

1. Il faut excepter la religion du sage Confucius; et cet exemple seul doit suffire pour détromper ceux qui croient que l'erreur est nécessaire pour gouverner les hommes. Point de miracles, point d'inspirations, point de merveilleux dans cette religion; et cependant y a-t-il un peuple sur la terre mieux gouverné que le peuple de la Chine? (Diderot.) — Cette croyance, fondée sur les récits des missionnaires, était générale au XVIIIe siècle.

qui se trouvent gravées dans le cœur de tous les hommes? Une religion fondée sur ces notions simples ne trouverait point d'incrédules ; elle ne ferait qu'un seul peuple de tous les hommes ; elle ne couvrirait pas la terre de sang dans des temps d'ignorance, et ne serait pas un fantôme méprisé dans les siècles éclairés. Mais ce ne sont pas des philosophes qui ont fait les religions ; elles sont l'ouvrage d'ignorants enthousiastes, ou d'égoïstes ambitieux.

LE SAGE.

Croyez-vous aux histoires qui rapportent la révélation?

LE PROSÉLYTE.

Pas plus qu'à Hérodote ou à Tite-Live, lorsqu'ils me racontent des miracles.

LE SAGE.

Croyez-vous aux témoignages dont on l'appuie?

LE PROSÉLYTE.

J'admets pour un moment l'authenticité de ces témoignages ; quelle force auront-ils contre les notions les plus claires et les plus évidentes?

LE SAGE.

Que croyez-vous de l'âme?

LE PROSÉLYTE.

Je ne parle pas de ce que je ne puis connaître.

LE SAGE.

De son immortalité?

LE PROSÉLYTE.

Ne connaissant pas son essence, comment puis-je savoir si elle est immortelle? Je sais que j'ai commencé, ne dois-je pas présumer de même que je finirai? Cependant l'image du néant me fait frémir ; j'élève mon esprit à l'Être suprême, et je lui dis : Grand Dieu, toi qui m'as donné le bonheur de te connaître, ne me l'as-tu accordé que pour en jouir pendant quelques jours passagers? Vais-je être replongé dans cet horrible gouffre du néant, où je suis resté enseveli depuis la naissance de l'éternité jusqu'au moment où ta bonté m'en a tiré? Si tu pouvais te rendre sensible au sort d'un être qui est l'ouvrage de tes mains, n'éteins pas le flambeau de la vie que tu m'as donnée ; après avoir admiré tes merveilleux ouvrages dans ce monde, fais que dans un autre je puisse être ravi dans la contemplation de leur auteur.

LE SAGE.

Que croyez-vous de l'origine du mal?

LE PROSÉLYTE.

Je ne dirai pas avec Pope que tout est bien. Le mal existe; et il est une suite nécessaire des lois générales de la nature[1], et non l'effet d'une ridicule pomme. Pour que le mal ne fût pas, il faudrait que ces lois fussent différentes. Je dirai de plus que j'ai fait plusieurs fois mon possible pour concevoir un monde sans mal, et que je n'ai jamais pu y parvenir[2].

LE SAGE.

Quels sont, à votre avis, les devoirs de l'homme?

LE PROSÉLYTE.

De se rendre heureux. D'où dérive la nécessité de contribuer au bonheur des autres, ou, en d'autres termes, d'être vertueux.

LE SAGE.

Que croyez-vous du juste et de l'injuste?

LE PROSÉLYTE.

La justice est la fidélité à tenir les conventions établies. La justice ne peut consister en telles ou telles actions déterminées,

1. J'ai vu de savants systèmes, j'ai vu de gros livres écrits sur l'origine du mal; et je n'ai vu que des rêveries. Le mal tient au bien même; on ne pourrait ôter l'un sans l'autre; et ils ont tous les deux leur source dans les mêmes causes. C'est des lois données à la matière, lesquelles entretiennent le mouvement et la vie dans l'univers, que dérivent les désordres physiques, les volcans, les tremblements de terre, les tempêtes, etc. C'est de la sensibilité, source de tous nos plaisirs, que résulte la douleur. Quant au mal moral, qui n'est autre chose que le vice ou la préférence de soi aux autres, il est un effet nécessaire de cet amour-propre, si essentiel à notre conservation, et contre lequel de faux raisonneurs ont tant déclamé. Pour qu'il n'y ait point de vices sur la terre, c'est aux législateurs à faire que les hommes n'y trouvent aucun intérêt. (Diderot.)

2. Je ne sais s'il peut y avoir un système où tout serait bien; mais je sais bien qu'il est impossible de le concevoir. Otez la faim et la soif aux animaux, qu'est-ce qui les avertira de pourvoir à leurs besoins? Otez-leur la douleur, qu'est-ce qui les préviendra sur ce qui menace leur vie? A l'égard de l'homme, toutes ses passions, comme l'a démontré un philosophe de nos jours*, ne sont que le développement de la sensibilité physique. Pour faire que l'homme soit sans passions, il n'y a pas d'autre moyen que de le rendre automate. Pope a très-bien prouvé, d'après Leibnitz, que le monde ne saurait être que ce qu'il est; mais lorsqu'il en a conclu que tout est bien, il a dit une absurdité; il devait se contenter de dire que tout est nécessaire. (Diderot.)

* Condillac.

puisque les actions auxquelles on donne le nom de justes, varient selon les pays; et que ce qui est juste dans l'un, est injuste dans l'autre. La justice ne peut donc être autre chose que l'observation des lois.

LE SAGE.

Que croyez-vous des peines et des récompenses éternelles?

LE PROSÉLYTE.

Peines éternelles? Dieu clément!

LE SAGE.

Croyez-vous que l'espérance des biens futurs ne vaut pas le moindre des plaisirs présents?

LE PROSÉLYTE.

L'espérance, qu'elle soit bien ou mal fondée, est toujours un bien réel; et un dévot musulman, dans l'espérance des célestes houris qu'il ne possédera jamais, peut avoir plus de plaisir qu'un sultan dans la jouissance de tout son sérail.

LE SAGE.

Croyez-vous que la charité bien ordonnée est de faire son bien à quelque prix que ce puisse être?

LE PROSÉLYTE.

Je crois que c'est l'opinion de ceux qui, sous le prétexte de leur salut, désertent la société à laquelle ils devraient tous leurs services, et qui, pour gagner le ciel, se rendent inutiles à la terre.

LE SAGE.

Renoncez-vous au fanatisme de la continence[1], de la pénitence et de la mortification?

LE PROSÉLYTE.

Oh! de tout mon cœur.

LE SAGE.

Renoncez-vous à la bassesse de l'humilité et du pardon des offenses?

LE PROSÉLYTE.

L'humilité est mensonge; où est celui qui se méprise lui-même? Et si cet homme existe, malheur à lui! Il faut s'estimer pour être estimable. Quant au pardon des offenses, il est d'une

1. Il faut avoir soin de distinguer la chasteté de la continence. La continence est un vice, puisqu'elle va contre les intentions de la nature; la chasteté est l'abstinence des plaisirs de l'amour, hors des cas légitimes. (Diderot.)

grande âme; et c'était une vertu morale avant d'être une vertu chrétienne.

LE SAGE.

Renoncez-vous à la pauvreté, aux afflictions, aux souffrances?

LE PROSÉLYTE.

Je voudrais bien qu'il dépendît de moi d'y renoncer.

LE SAGE.

Promettez-vous de reconnaître la raison pour souverain arbitre de ce qu'a pu ou dû faire l'Être suprême.

LE PROSÉLYTE.

Dieu peut tout, sans doute, quoique cependant il ne soit pas en son pouvoir de changer les essences[1]; mais il ne s'ensuit pas de là que Dieu a fait tout ce qu'il a pu faire. Dieu a-t-il fait réellement ce que vous lui attribuez? Voilà ce que la raison a droit d'examiner; et, lorsqu'on nie certaines choses, ce n'est pas à la puissance de Dieu, c'est au témoignage des hommes qu'on refuse de croire.

LE SAGE.

Promettez-vous de reconnaître l'infaillibilité des sens[2]?

1. D'après ce principe, reconnu dans les écoles sans être entendu, Dieu ne peut pas faire que la partie soit plus grande que le tout; que trois ne fassent qu'un; parce qu'il est de l'essence de la partie d'être plus petite que le tout, et de l'essence de trois de faire trois. L'un ou l'autre lui est aussi impossible que de faire un bâton sans deux bouts, ou un triangle sans trois côtés. (DIDEROT.)

2. Les détracteurs des sens ne voient pas qu'en récusant leur témoignage, ils renversent les dogmes même qu'ils veulent établir. Car sur quoi est fondée la vérité de ces dogmes? Vous me répondez que c'est sur la parole de Dieu. Mais qui vous a dit que ceux qui ont cru entendre cette parole n'ont pas été trompés par leurs sens? Qui vous a dit que vos sens ne vous ont pas trompés aussi, lorsque vous avez cru apprendre cette parole de leur bouche? Dans quel cas faut-il rejeter leur autorité? Dans quel cas faut-il l'admettre? Je suppose que Dieu vienne me révéler lui-même les mystères, et me dire que du pain n'est pas du pain; pourquoi, dans ce cas-là, m'en rapporterais-je plutôt à mon oreille qu'à mes yeux, à mes mains, à mon palais, à mon odorat, qui m'assurent le contraire? Pourquoi ne me tromperais-je pas aussi bien en croyant entendre certaines paroles, qu'en croyant voir, toucher, sentir, goûter du pain? N'y a-t-il pas, au contraire, quatre à parier contre un, que c'est mon oreille qui me trompe; et dans cette contradiction de mes sens entre eux, ne dois-je pas, selon les règles de la raison, déférer au rapport du plus grand nombre? qu'on argumente, qu'on subtilise tant qu'on voudra, je défie de répondre à cette objection d'une manière à satisfaire un homme de bon sens. D'ailleurs, j'ai supposé Dieu me parlant par lui-même; que sera-ce lorsque sa parole ne me sera transmise qu'à travers une longue succession d'hommes ignorants ou menteurs, et que l'incertitude historique viendra se joindre aux autres difficultés? (DIDEROT.)

LE PROSÉLYTE.

Oui, lorsqu'ils ne seront pas contredits par la raison.

LE SAGE.

Promettez-vous de suivre fidèlement la voix de la nature et des passions?

LE PROSÉLYTE.

Que nous dit cette voix? de nous rendre heureux. Doit-on et peut-on lui résister? Non ; l'homme le plus vertueux et le plus corrompu lui obéissent également. Il est vrai qu'elle leur parle un langage bien différent ; mais que tous les hommes soient éclairés ; et elle leur parlera à tous le langage de la vertu[1].

1. On a tort de s'en prendre aux passions des crimes des hommes; c'est leurs faux jugements qu'il faut en accuser. Les passions nous inspirent toujours bien, puisqu'elles ne nous inspirent que le désir du bonheur; c'est l'esprit qui nous conduit mal, et qui nous fait prendre de fausses routes pour y parvenir. Ainsi nous ne sommes criminels que parce que nous jugeons mal; et c'est la raison, et non la nature qui nous trompe. Mais, me dira-t-on, l'expérience est contraire à votre opinion; et nous voyons que les personnes les plus éclairées sont souvent les plus vicieuses. Je réponds que ces personnes sont en effet très-ignorantes sur leur bonheur; et là-dessus, je m'en rapporte à leur cœur : s'il est un seul homme sur la terre qui n'ait pas eu sujet de se repentir d'une mauvaise action par lui commise, qu'il me démente dans le fond de son âme. Eh! que serait la morale, s'il en était autrement? Que serait la vertu? On serait insensé de la suivre, si elle nous éloignait de la route du bonheur; et il faudrait étouffer dans nos cœurs l'amour qu'elle nous inspire pour elle, comme le penchant le plus funeste. Cela est affreux à penser. Non; le chemin du bonheur est le chemin même de la vertu. La fortune peut lui susciter des traverses; mais elle ne saurait lui ôter ce doux ravissement, cette pure volupté qui l'accompagne. Tandis que les hommes et le sort sont conjurés contre lui, l'homme vertueux trouve, dans son cœur, avec abondance, le dédommagement de tout ce qu'il souffre. Le témoignage de soi, voilà la source des vrais biens et des vrais maux; voilà ce qui fait la félicité de l'homme de bien parmi les persécutions et les disgrâces; et le tourment du méchant, au milieu des faveurs de la fortune. (Diderot.)

EXAMEN DU PROSÉLYTE

RÉPONDANT PAR LUI-MÊME

Je ne croyais pas, monsieur, qu'une plaisanterie sur les partisans déraisonnables de la raison dût vous mettre en dépense d'une profession de foi. Quoique vous nommiez ainsi ce second dialogue, je n'imagine pas que ce soit votre dernier mot. J'y reconnais bien ce que vos maîtres ont dit en plusieurs manières : ce sont leurs sentiments; mais sont-ce les vôtres? Vous avez voulu exercer votre esprit en répondant à une plaisanterie par une autre (quoique j'avoue qu'elle est déplacée dans cette matière, et que j'ai eu tort de vous en donner l'exemple), ou, encore plein de raisonnements spécieux, vous vous persuadez de croire comme eux, parce que vous craignez de croire autrement. Leur système est si commode, qu'il doit vous inspirer de la défiance : on n'est point vertueux à si bon marché.

Quoi qu'il en soit, si malheureusement ce que vous avez écrit est d'abondance de cœur comme d'esprit, je ne suis pas fâché que vous l'ayez fait. Ces opinions, ces maximes philosophiques fermentaient avec violence dans votre esprit; à présent que vous les avez répandues au dehors, vous pourrez raisonner avec plus de sang-froid. Si vous voulez examiner avec moi dans ces dispositions les réponses du prosélyte, je ne doute pas que vous ne rabattiez beaucoup de leur justesse; et que vous ne conveniez que ce qui paraît plein de force dans la chaleur de l'enthousiasme, en perd beaucoup au tribunal d'un jugement froid et rassis. C'est là que je vous traduis, pour discuter avec moi, sans aigreur, les raisonnements de votre candidat philosophe. Permettez que je lui dise, non à vous :

1° Si vous êtes de bonne foi, avouez que vous vous êtes moins occupé à vous instruire de la religion, qu'à lire les écrits de ses adversaires; que vous avez penché tout d'un côté; que vous avez désiré trouver la vérité dans les objections, et craint de la rencontrer dans les preuves.

2° Tout le monde est d'accord avec vous sur la sainteté du

mariage; mais le bon sens s'indigne des déclamations perpétuelles des célibataires mondains, par goût et par libertinage, contre ceux qui embrassent cet état dans des vues de religion et de pénitence.

3° L'Angleterre n'a pas gagné, pour les mœurs, plus que la France, à la philosophie du temps; c'est dans ces deux pays qu'elles sont le plus dépravées. Au reste, malgré le respect des Anglais pour la philosophie, ils n'ont pas paru disposés, en dernier lieu, à élever au ministère les célèbres qu'on accable de mandements.

4° Qu'entendez-vous par l'hommage le plus pur et le plus digne? Y en a-t-il un au-dessus de celui de la religion chrétienne? L'amour et la foi. Voilà les deux fondements de cette religion. Peut-il y avoir de religion sans amour? Or peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas; et peut-on connaître autrement que par la foi?

5° *Il suit celle qu'il a trouvée écrite au fond de son cœur.* Ah! mon cher, si vous prenez ce qui est écrit dans votre cœur pour la loi de Dieu, vous lui faites écrire bien des sottises. Vous y trouverez écrit l'orgueil, l'envie, l'avarice, la malignité, la lubricité, et l'alphabet de tous les vices. Les égarements de toute espèce où la nature humaine s'abandonne, livrée à elle-même, ne prouvent que trop que ce n'est pas au bien que notre cœur nous porte; et que l'homme avait besoin d'un autre guide.

6° Il est clair qu'il y a différentes preuves pour différents ordres de choses; qu'il n'en faut demander pour chaque objet que dans la classe qui lui est analogue. Mais la croyance leur est également due, quand dans leur ordre elles ont le degré de perfection. C'est l'usage de la religion de les administrer telles; c'est celui de ses adversaires de tout confondre par le renversement dont vous vous plaignez. Ils demandent des preuves mathématiques dans des choses qui n'en sont pas susceptibles; ils admettent les historiques quand elles leur sont favorables; ils les rejettent quand elles les contredisent. Pour les faits, il ne peut y avoir d'autres preuves que les historiques; la religion est fondée sur la révélation qui est un fait; et c'est la raison même qui adopte ce fait, fondé sur l'authenticité des monuments et l'unanimité des suffrages.

7° *Est-ce que Dieu parle?* La demande est singulière; et pourquoi ne parlerait-il pas? Pourquoi celui qui a créé la parole ne parlerait-il pas? pourquoi celui qui a fait l'œil ne verrait-il pas? pourquoi celui qui a fait l'oreille n'entendrait-il pas? Il parle par ses ouvrages, soit; il manifeste ce qu'il peut, mais non pas ce qu'il veut.

Il peut parler par inspiration, et il l'a fait; il peut parler sous des formes sensibles, et il l'a fait. Qui peut lui refuser ce pouvoir, et se soustraire à sa volonté énoncée?

8° Ah! mon cher, vous n'êtes plus ce jeune homme de bonne foi, qui cherche la vérité modestement; vous avez pris votre parti, et parti violent. Cette tirade fanatico-déiste l'emporte sur la licence de vos maîtres; elle est presque mot pour mot dans un de leurs ouvrages; mais vous y avez ajouté des invectives qu'ils n'ont pas eu l'audace de proférer, et qui sont toujours des raisons contre ceux qui s'en servent. *Ils sont,* dites-vous, *une foule qui se vantent que Dieu leur a parlé;* mais sont-ils une foule qui le prouvent? *Est-ce à Zoroastre? Est-ce à Mahomet?* Non, puisqu'ils ne le prouvent pas. *Est-ce à Moïse?* Oui, parce qu'il le prouve par les preuves les plus solides, les plus authentiques dont un fait puisse être appuyé. On veut vous séduire. Et qu'en revient-il aux auteurs du projet? Quelle séduction que celle qui vous indique les moyens d'être l'objet de la complaisance de votre maître, et vous empêche de devenir celui de son indignation? Vous croyez être en relation intime et directe avec lui; qu'il parle à votre conscience. Ingrat! vous ne la devez, cette conscience, qu'aux premiers principes de la religion où vous êtes né. Sans eux elle serait peut-être celle du cannibale qui dévore ses pareils; celle du Madégasse qui vit dans le sang, et meurt le poignard à la main; celle du nègre qui vend son père et ses enfants; celle du Lapon, qui prostitue sa famille. Aussi privilégiés que vous, ils prétendront de même que c'est Dieu qui les inspire; et vous le rendrez ainsi auteur et complice des abominations qui font la honte de notre espèce; oui, la révélation se retirera de vous, puisque vous la rejetez; mais vous resterez dans l'horreur du vide et des ténèbres, jouet misérable de vos opinions et de celles d'autrui.

9° Vous avez rejeté et invectivé la révélation; mais vous ne l'avez pas confondue : on peut être riche en expressions, et pauvre en preuves. Vous ne croyez pas aux histoires qui la rapportent : ne croyez donc aucun fait, car il ne vous parvient que par l'histoire. Il est aussi certain qu'Euclide n'était pas Américain, qu'il l'est que le triangle est la moitié du parallélogramme; il est aussi certain qu'il y avait un chandelier d'or dans le temple de Jérusalem, qu'il l'est, qu'il y a des lampes dans nos églises; le même genre de témoignage qui m'assure que Démosthènes était orateur en Grèce, me rend certain que saint Paul était prédicateur de l'Évangile; le pyr-

rhonisme historique a ses bornes; au delà, il devient extravagance.

10° *Quelle force auront des témoignages contre des notions évidentes?* Celle de nous faire connaître qu'il y a des choses au-dessus de notre raison. Je vous demande, moi, quelle force auront des notions contre des faits évidemment authentiques? L'impossibilité de comprendre une chose n'est pas une raison pour nous de la rejeter. Nous ne concevons rien de ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Vous ne concevez pas comment un enfant vient au monde, comment un gland produit un chêne, comment votre volonté remue votre bras; mais le fait va sans égard pour le raisonnement. La raison démontre que naturellement le peuple juif devrait être éteint; et le peuple juif subsiste contre toute raison.

11° *Si la Divinité exige quelque chose des hommes, elle ne le leur fera pas dire par d'autres.* Non, sans leur donner le moyen de prouver leur mission, pour que le simple ne soit pas la dupe de l'imposteur. Aussi a-t-elle pris cette précaution dans le cas où elle s'est servie des hommes.

12° *Si quelque culte pouvait lui plaire, ce serait celui du cœur.* Faites donc une juste application des termes. Le culte n'est pas dans le cœur; c'est la religion qui y réside; c'est l'amour qui en est l'essentiel, et que Dieu demande. Le culte est l'expression du sentiment; et l'âme ne peut s'en passer, sans tomber dans l'aridité et la froideur.

13° Que pouvez-vous donc connaître si vous ne connaissez pas votre âme, et si vous ne sentez pas qu'elle n'est pas matérielle? Assurément rien ne vous est intime. La prière, par laquelle vous demandez à Dieu l'immortalité, est très-belle. C'est dommage que vous ne la lui adressiez que lorsque vous êtes échauffé au combat contre son Église, ceux qui adorent sa parole, et ceux qui font une étude particulière de ses lois.

14° Qu'est-ce donc que ces lois de la nature, qui produisent le mal? La nature a-t-elle d'autres lois que celles que Dieu lui a données? Or Dieu ne peut vouloir ni ordonner le mal. Dites donc que le mal est une négation qui ne subsiste pas par elle-même, mais par l'opposition à la loi de Dieu. Où donc est, s'il vous plaît, le ridicule du fruit défendu? Que vouliez-vous que Dieu défendît à un homme nouvellement créé? pouvait-il éprouver son obéissance autrement que sur quelque objet à son usage actuel? S'il lui eût défendu celui de sa femme, vous seriez encore à naître. La sagesse

de Dieu se trouve dans les plus petites choses; et le ridicule de ceux qui le jugent dans leurs plus victorieux arguments.

15° La définition que vous donnez de la justice n'est point exacte; car on peut être fidèle à des conventions très-injustes. C'est mettre l'effet avant la cause, que de faire consister la justice dans l'observation des lois, puisque les lois elles-mêmes ont été faites sur la justice. Vous qui voulez que Dieu vous révèle tout, et qui ne voulez de religion que votre conscience, quelle lumière y a-t-il répandu, si vous ne connaissez point de justice naturelle, si la vôtre dépend des conventions d'autrui? Vous oubliez que, suivant vos principes, cette lumière éclaire le sauvage, le philosophe, le Lapon, l'Iroquois. La justice et la vertu sont la conformité de notre volonté à celle de Dieu.

16° Une plaisanterie n'est pas une raison. A qui persuaderez-vous que, depuis David jusqu'à Pascal et Fénelon, la religion révélée n'a eu pour sectateurs que des ignorants et des imbéciles? La prévention la plus outrée ne l'a jamais prétendu; mais a été forcée de convenir que la même foi, annoncée aux simples et aux pauvres si chers à la Divinité, avait subjugué, chemin faisant, ce que chaque siècle a produit de plus grand en puissance et en génie.

17° Ce n'est pas déserter la société, que de l'instruire par ses leçons et l'édifier par ses exemples. Quand même on ne la déserterait pas, elle force bientôt ceux qui ne veulent pas participer à sa corruption, de l'abandonner. Trouvez-vous d'ailleurs que ceux dont les principes autorisent le suicide, aient bonne grâce de vouloir empêcher ceux qui se trouvent mal du monde de s'en retirer?

18° *Quel est l'homme qui se méprise lui-même?* Celui qui se connaît mieux que les autres. Qui que nous soyons, chétifs mortels, nous sommes toujours si peu de chose! Hélas! le mépris réciproque des hommes prouve ce qu'ils valent.

19° La voix de la nature vous dit de vous rendre heureux; mais vraiment la religion ne vous dit pas autre chose. Elle fait plus; elle vous crie : ne faites point cela, pour n'être point à présent et éternellement malheureux; faites ceci, pour être actuellement et éternellement heureux. Vous cherchez le bonheur : mais cherchez-le donc, non dans vos sens insatiables, mais là où il est, et où il sera *nunc et semper*. Vous voulez que tous les hommes soient éclairés, pour être vertueux : mais qui les éclairera? Un autre homme sujet à la prévention, à l'erreur? Où allumera-t-il sa lumière? Ah! mon cher, laissez-vous éclairer par celui qui a dit : *fiat lux*.

RÉPONSE DE DIDEROT

A L'EXAMEN DU PROSÉLYTE RÉPONDANT PAR LUI-MÊME

J'ai été très-honoré, monsieur, de la critique que vous avez faite de mon dialogue en réponse au vôtre : je vous dois surtout des remerciements pour le ton de modération et de douceur avec lequel vous m'avez combattu ; voilà comme on devrait toujours chercher la vérité. Comme mon dessein n'est pas d'entrer en controverse réglée, je ne ferai pas de réponse suivie à cette seconde pièce : je me contenterai de quelques remarques sur certains endroits qui m'ont paru peu justes. J'espère que la liberté avec laquelle je continuerai de m'expliquer, ne vous déplaira pas. Tous les hommes ne peuvent pas avoir les mêmes sentiments; mais tous sont obligés d'être sincères : et on n'est pas coupable pour être dans l'erreur, mais pour trahir la vérité. Venons à votre examen.

Avouez, dites-vous d'abord, *que vous avez moins travaillé à vous instruire de la religion, qu'à lire les écrits de ses adversaires; que vous avez penché tout d'un côté*, etc. Cette imputation n'est pas dans l'équité. Quelle preuve avez-vous de la partialité que vous m'attribuez, si ce n'est que je ne pense pas comme vous?

Il faut distinguer les célibataires par goût et par commodité, d'avec ceux qui embrassent cet état par des motifs de religion. Les uns et les autres ont tort; que ce soit par goût, ou par un zèle mal entendu qu'on embrasse le célibat, la société n'y perd pas moins. Mais, direz-vous, la religion le conseille. C'est ce qui dépose contre elle.

L'Angleterre n'a pas gagné, pour les mœurs, plus que la France, à la philosophie ; c'est dans ces deux pays qu'elles sont le plus dépravées. Il faut être de bien mauvaise humeur contre la philosophie, pour l'accuser d'avoir corrompu les mœurs en

France et en Angleterre, tandis qu'il y a tant d'autres causes sensibles de cette corruption.

Ah! mon cher, si vous prenez ce qui est écrit dans votre cœur pour la loi de Dieu, vous lui faites écrire bien des sottises. Vous qui m'accusez d'abuser des termes, n'en abusez-vous pas vous-même ici? N'est-il pas clair que, par cœur, j'entends en cette occasion la conscience, et non pas les passions?

Ils demandent des preuves démonstratives dans des choses qui n'en sont pas susceptibles. On sait bien que les faits historiques ne sont pas susceptibles de preuves démonstratives; et c'est pour cela même qu'ils ne peuvent jamais prévaloir contre des vérités démontrées. Quelque bien prouvé que soit un fait, il n'est jamais aussi évident qu'un axiome de géométrie; le fait peut rigoureusement être faux, l'axiome ne peut pas l'être. Il est possible que cent historiens à la fois se trompent ou veuillent me tromper, lorsqu'ils m'assurent qu'il y a eu une ville de Troie; il est impossible que le rayon ne soit pas la moitié du diamètre. Mais, d'ailleurs, quels sont les faits du christianisme si authentiquement prouvés? Sont-ce les ténèbres qui couvrirent toute la surface de la terre à la mort de Jésus-Christ, pendant que les historiens contemporains, ni grecs ni romains, n'en ont pas dit un mot? Est-ce le soleil arrêté par Josué durant une demi-journée, tandis qu'aucun autre auteur n'a jamais parlé de ce phénomène? La religion chrétienne a pour elle, dites-vous, l'universalité des témoignages; cela est bientôt dit : cependant, combien d'historiens opposés aux historiens sacrés; combien peut-être qui ont été falsifiés; combien qui ont été supprimés, pendant que le peu qu'il y avait de livres était entre les mains des moines? Dans le fond, cette unanimité de suffrages, dont se vante le christianisme, se réduit à ceux de son parti.

La demande est singulière, est-ce que Dieu parle? Je veux convenir que Dieu avait besoin d'emprunter l'organe de la parole, pour faire connaître sa volonté aux hommes; je veux convenir qu'il ne pouvait communiquer immédiatement cette connaissance à notre âme, comme il lui communique le sentiment et la pensée? Pourquoi a-t-il chargé Pierre et Paul de m'en instruire? Pourquoi ne me l'a-t-il pas annoncé lui-même? Pourquoi y a-t-il même les trois quarts des hommes qui n'en-

tendront jamais parler de ceux que, selon vous, Dieu a faits dépositaires de sa volonté ?

Ingrat ! vous ne la devez, cette conscience, dont vous parlez tant, qu'aux premiers principes de la religion où vous êtes né. La conscience est de tous les temps ; elle n'est pas un fruit de la religion chrétienne, mais un présent du Créateur ; elle parlait aux Grecs et aux Romains comme elle parle aux Français : c'est aller contre des vérités trop connues, que de nier celle-là. Quant aux usages que vous citez de quelques nations barbares, ils ne prouvent rien ; on sait bien que les sauvages résistent quelquefois, ainsi que nous, à la voix de la conscience : d'ailleurs, parmi ces usages, il y en a qu'il serait aisé de justifier ; mais cela nous mènerait trop loin.

Vous ne croyez pas aux histoires qui rapportent la révélation ; ne croyez donc aucun fait, car il ne nous parvient que par l'histoire. Quelle différence ! Vous mettez dans la même classe les faits qui s'accordent avec la physique et la raison, et ceux que la physique et la raison démentent. C'est cette conformité, ou cette opposition qui me fait discerner les vrais d'avec les faux. Je crois, sur la foi des historiens, que César a existé : mais s'ils me disaient que César était à Rome et dans les Gaules en même temps ; que César a fait un voyage dans la lune, etc., je ne les croirais plus. La vérité est sans cesse confondue dans l'histoire avec l'erreur, comme l'or et le plomb sont mêlés ensemble dans la mine ; la raison est le creuset qui les sépare. Les deux propositions qui suivent sont deux sophismes. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi certain qu'Euclide n'était pas Américain, qu'il est certain que le triangle est la moitié du parallélogramme ; qu'il soit aussi sûr qu'il y avait un chandelier d'or au temple de Jérusalem, qu'il est sûr qu'il y a des lampes dans nos églises ; avec une pareille logique, je ne suis pas surpris que nous ne soyons pas, vous et moi, d'accord.

Vous demandez quelle force auront des témoignages contre des notions évidentes ? Celle de nous faire connaître qu'il y a des choses au-dessus de la raison. Le témoignage des hommes, quoi que vous en puissiez dire, n'aura jamais le pouvoir de faire croire à un homme raisonnable que deux et deux font trois ; en me disant qu'il y a des choses au-dessus de la raison, on ne me

fera pas croire des absurdités. Sans doute il y a des choses supérieures à notre raison ; mais je rejetterai hardiment tout ce qui y répugne, tout ce qui la choque. Quelle est cette manière de raisonner, qui met le témoignage des hommes au-dessus de l'évidence, comme si ce qui est évident pouvait être faux, comme si l'évidence n'était pas la marque infaillible de la vérité? Ceux qui veulent payer les autres de ces raisons, peuvent-ils en effet s'en contenter eux-mêmes?

La raison démontre que naturellement la nation juive devrait être éteinte. La raison démontre, au contraire, que les Juifs se mariant et faisant des enfants, la nation juive doit subsister. Mais, direz-vous, d'où vient qu'on ne voit plus ni Carthaginois, ni Macédoniens? La raison en est qu'ils ont été incorporés dans d'autres peuples ; mais la religion des Juifs, et celle des peuples chez lesquels ils habitent, ne leur permettant pas de s'incorporer avec eux, ils doivent faire une nation à part. D'ailleurs, les Juifs ne sont pas le seul peuple qui subsiste ainsi dispersé ; depuis un grand nombre d'années, les Guèbres et les Banians sont dans le même cas.

Non sans leur donner le moyen de prouver leur mission. Et comment l'ont-ils prouvée? Par des miracles. Mais d'où vient que les Juifs, témoins des miracles éclatants de Moïse, ne s'y rendaient pas? D'où vient qu'ils se révoltaient continuellement contre lui? C'était, direz-vous, des cœurs endurcis. Mais moi, qui n'ai jamais vu les miracles de Moïse, et qui suis venu cinq mille ans après lui, suis-je bien coupable d'être aussi endurci qu'eux?

L'âme ne peut se passer de culte, sans tomber dans l'aridité et la froideur. Qu'il y ait un culte, soit ; mais que chacun puisse suivre celui de son pays ; et que ceux qui prient Dieu en latin ne damnent pas ceux qui le prient en anglais ou en arabe.

Que pouvez-vous donc connaître, si vous ne connaissez pas votre âme, et si vous ne sentez pas qu'elle n'est pas matière? Ame, matière ! où sommes-nous? qui nous éclairera dans ces ténèbres ? Vous qui connaissez si bien mon âme, expliquez-moi donc ce que c'est?

J'avoue que je n'entends rien à ceci : *Dites donc que le mal est une négation qui ne subsiste pas par elle-même, mais par l'opposition à la loi de Dieu.* Je ne dois m'en prendre sans doute

qu'à mon peu d'intelligence. A l'égard du péché originel, il était bien juste assurément qu'Adam fût châtié pour avoir mangé la pomme; mais vous et moi qui n'y avons pas touché, et tant d'autres qui n'ont pas même entendu prononcer le nom d'Adam, pourquoi en sommes-nous punis? Un pauvre Hottentot n'est-il pas bien malheureux d'être destiné en naissant aux flammes éternelles, parce qu'un homme, il y a six mille ans, a mangé une pomme dans un jardin[1]?

Si la justice n'est pas la fidélité à tenir les conventions établies, qu'est-elle donc? La définition que vous en donnez ne lui convient pas plus qu'à toutes les autres vertus qui sont également une conformité à la volonté de Dieu. Mais, dites-vous, la justice ne peut pas être la fidélité à observer les conventions ou les lois, puisque les lois elles-mêmes ont été faites sur la justice. Les hommes, avant de faire les lois, avaient-ils, en effet, des notions de justice, et est-ce sur ces notions que les lois ont été faites? Pour résoudre cette question, examinons comment les premières lois durent être formées. C'est la propriété acquise par le travail, ou par droit de premier occupant, qui fit sentir le premier besoin des lois. Deux hommes qui semèrent chacun un champ, ou qui entourèrent un terrain d'un fossé, et qui se dirent réciproquement : Ne touche pas à mes grains ou à mes fruits, et je ne toucherai pas aux tiens, furent les premiers législateurs. Ces conventions supposent-elles en eux aucune notion de justice? et avaient-ils besoin, pour les faire, d'autre connaissance que celle de leur intérêt commun? Il ne paraît pas. Comment donc acquirent-ils les idées du juste et de l'injuste? Elles se formèrent, dans leur esprit, de l'observation et de l'inobservation des conventions. L'une fut désignée par le nom de justice, l'autre par celui d'injustice; et les actes de ces deux relations opposées s'appelèrent justes et injustes. J'insiste donc, et je dis que la justice ne peut être autre chose que l'observation des lois[2].

Ce n'est pas déserter la société, que de l'instruire par ses

1. On répond judicieusement à cela, que tout le genre humain était renfermé dans l'individu du premier homme; que tous les hommes ont péché en lui, et qu'il est juste qu'ils soient punis avec lui. Je ne sais si ce raisonnement est plus extravagant qu'injurieux à la justice de Dieu. (Diderot.)

2. Qu'on définisse la justice de tant de manières qu'on voudra, toute autre définition sera obscure, et sujette à contestation. (Diderot.)

leçons et l'édifier par ses exemples. Les exemples édifiants des moines! Est-ce l'assassinat de Henri III, de Henri IV, celui du roi de Portugal, arrivé de nos jours, qui vous édifient? Quelle aveugle prévention en faveur de ces misérables peut vous faire parler ainsi? Avez-vous oublié tous les maux qu'ils ont faits à votre nation; les horreurs de la Ligue, que leurs cris fanatiques ont excitée; le massacre de la Saint-Barthélemi, dont ils ont été les instigateurs; et tous les torrents de sang qu'ils ont fait répandre en France pendant deux cents ans de guerre de religion? Ils en feraient répandre encore, si les mêmes circonstances revenaient; ils n'ont pas changé d'esprit; ils gémissent de voir le siècle éclairé. Que les temps d'ignorance reparaissent, vous les verrez sortir encore des ténèbres de leur cloître, pour gouverner et bouleverser les États. Par quel inconcevable aveuglement a-t-on pu laisser subsister jusqu'à nos jours ces sociétés pernicieuses? Je ne parlerai point ici de leurs mœurs; mais tous ceux qui ont été à portée de les connaître savent dans quel excès de dissolution et de déréglement ils vivent dans leurs maisons. Cette classe d'hommes est devenue encore plus vile de nos jours; elle n'est plus composée que de gens de la lie du peuple, qui aiment mieux vivre lâchement aux dépens de la charité publique, que de gagner honnêtement leur vie dans un atelier ou derrière une charrue. Ainsi, ils ne se contentent pas de priver la société de travail; ils enlèvent encore les fruits du leur aux citoyens utiles. Puisse l'homme de génie[1], placé actuellement au timon de l'État, joindre aux grands services qu'il a déjà rendus à la nation, celui de réformer, au profit de la nation, ces corps nombreux qui la rongent et la dépeuplent! En conservant à la patrie plus de quatre-vingt mille citoyens qui lui sont enlevés à chaque génération, il méritera plus d'elle que par des victoires et des conquêtes. Une postérité nouvelle, qui, sans lui, n'aurait point été, le bénira un jour de lui avoir donné la vie; et ainsi il sera le bienfaiteur de la race présente et des races à venir.

1. M. le duc de Choiseul. (Diderot.) — C'est cette indication qui nous a conduit à rectifier la date de 1767 attribuée jusqu'ici à cet écrit. C'est en 1764 que le duc de Choiseul signa l'ordre de suppression des jésuites, et certainement si Diderot avait écrit en 1767, un fait si important aurait modifié dans sa forme l'expression de son vœu. L'*Émile*, dont il est question dans le dernier paragraphe du premier morceau, avait paru et avait été condamné au feu en 1762.

ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT ET DIDEROT

LE RÊVE DE D'ALEMBERT

SUITE DE L'ENTRETIEN

(Écrit en 1769. — Publié en 1830.)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Dans une de ses lettres à Mlle Voland, datée du 2 septembre 1769, Diderot s'exprime ainsi : « Je crois vous avoir dit que j'avais fait un dialogue entre D'Alembert et moi. En le relisant il m'a pris fantaisie d'en faire un second et il a été fait. Les interlocuteurs sont D'Alembert qui rêve, Bordeu et l'amie de D'Alembert, Mlle de l'Espinasse. Il est intitulé *le Rêve de D'Alembert*. Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse ; aussi ne les verra-t-elle jamais ! Mais ce qui va bien vous surprendre, c'est qu'il n'y a pas un mot de religion et pas un seul mot déshonnête. Après cela je vous défie de deviner ce que ce peut être. »

Le 11 septembre il revient sur ce sujet et dit : « Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond à la noblesse du ton, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages ; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les bornes étroites de la philosophie ancienne, et j'y aurais trop perdu. Cela est de la plus haute extravagance, et tout à la fois de la philosophie la plus profonde ; il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées : j'aime mieux qu'on dise : « Mais cela n'est pas si insensé qu'on croirait bien, » que de dire : « Écoutez-moi, voici des choses très-sages. »

Ce qui est vrai, c'est qu'il y a dans ces dialogues des choses très-sages, très-vraies et que Diderot y montre une connaissance approfondie de la physiologie, qui commençait à être une science expérimentale sérieuse et dont il devançait même les conclusions.

Mais, comme il le fait remarquer, il y a aussi des choses très-folles, et ce sont les applications qu'il fait de ses idées à la morale sociale. Elles sont folles parce qu'elles s'attaquent à des conventions, à des pré-

jugés, et que, lorsqu'on touche à ces arches saintes, on risque sa tranquillité, sa liberté, et qu'on peut être justement taxé de folie.

Aussi Diderot ne publia-t-il pas ces dialogues, et ne les communiqua-t-il qu'à peu de personnes. Naigeon lui-même n'en avait point de copie et il n'en parle dans ses *Mémoires* que d'après des notes prises par lui sur le manuscrit. Cependant Mlle de l'Espinasse se fâcha et fit faire par D'Alembert des reproches amers à Diderot, qui se décida à brûler son travail; « sacrifice, dit Naigeon, que D'Alembert exigea impérieusement, mais qu'à la place de Diderot, peut-être il n'eût pas fait. »

Ce qui prouve la bonne foi de Diderot lors de cette exécution, c'est ce qu'on lit dans la lettre d'envoi qui accompagne ses *Éléments de physiologie* (inédits) qu'on trouvera dans la section *Sciences* de notre édition.

« J'ai satisfait à votre désir, écrit-il, autant que la difficulté du travail et le peu d'intervalle que vous m'avez accordé me le permettaient. J'espère que l'historique de ces dialogues en excusera les défauts.

« Le plaisir de se rendre compte à soi-même de ses opinions les avait produits; l'indiscrétion de quelques personnes les tira de l'obscurité; l'amour alarmé en désira le sacrifice; l'amitié tyrannique l'exigea; l'amitié trop facile y consentit; ils furent lacérés. Vous avez voulu que j'en rapprochasse les morceaux; je l'ai fait...

« Ce n'est ici qu'une statue brisée, mais si brisée qu'il fut presque impossible à l'artiste de la réparer. Il est resté autour de lui nombre de fragments dont il n'a pu retrouver la place.

« En changeant le nom des interlocuteurs, ces dialogues ont encore perdu le mérite de la comédie. »

Nous n'avons pas cette variante annoncée. Les *Éléments de physiologie* sont seulement les notes très-détaillées et très-intéressantes qui avaient servi à la reconstituer. Diderot avait peut-être appris à temps que l'œuvre qu'il croyait détruite ne l'était point et que, s'il en avait sacrifié le texte, d'autres en avaient conservé la copie.

Et cela heureusement, car, dit-il dans l'écrit que nous citons, « ces dialogues étaient, avec un certain mémoire de mathématiques que je me résoudrai peut-être à publier un jour, les seuls d'entre mes ouvrages dans lesquels je me complaisais. »

C'est dans les quatre volumes de *Mémoires*, etc., publiés en 1830, que ces dialogues ont paru pour la première fois. Ce sont sans doute les mêmes que Meister et Naigeon ont parfois désignés sous ces titres: *Entretiens sur l'origine des êtres; de l'Observation des phénomènes du corps vivant* et *de la Connaissance de l'homme physique.*

ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT ET DIDEROT

D'ALEMBERT.

J'avoue qu'un Être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace; un Être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes; un Être dont je n'ai pas la moindre idée; un Être d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. Mais d'autres obscurités attendent celui qui le rejette; car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

DIDEROT.

Pourquoi non?

D'ALEMBERT.

Cela est dur à croire.

DIDEROT.

Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier.

D'ALEMBERT.

Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

DIDEROT.

Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

D'ALEMBERT.

Mais l'un n'est pas l'autre.

DIDEROT.

Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte.

D'ALEMBERT.

Je ne vous entends pas.

DIDEROT.

Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile.

D'ALEMBERT.

Cette façon de voir est nouvelle.

DIDEROT.

Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout à coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

D'ALEMBERT.

Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité? Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte? Une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

DIDEROT.

A merveille. Vous l'avez dit.

D'ALEMBERT.

Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

DIDEROT.

Il y a sans doute cette différence entre le bloc de marbre et le tissu de chair; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

D'ALEMBERT.

Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organisation intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple pour faire passer une force morte à l'état de force vive; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

DIDEROT.

C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

D'ALEMBERT.

Et ce phénomène aussi commun, quel est-il, s'il vous plaît?

DIDEROT.

Je vais vous le dire, puisque vous voulez en avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

D'ALEMBERT.

Toutes les fois que je mange!

DIDEROT.

Oui; car en mangeant, que faites-vous? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même; vous en faites de la chair; vous l'animalisez; vous le rendez sensible; et ce que vous exécutez sur un aliment, je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre.

D'ALEMBERT.

Et comment cela?

DIDEROT.

Comment? je le rendrai comestible.

D'ALEMBERT.

Rendre le marbre comestible, cela ne me paraît pas facile.

DIDEROT.

C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D'ALEMBERT.

Doucement, s'il vous plaît : c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez[1] ou d'un autre...

DIDEROT.

Cela ne fait rien à Falconet; la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de la considération présente, aucun de la considération à venir[2].

D'ALEMBERT.

Allons, pulvérisez donc.

DIDEROT.

Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à l'humus ou terre végétale; je les pétris bien ensemble; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais?

D'ALEMBERT.

Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

DIDEROT.

Non, mais il y a un moyen d'union, d'appropriation, entre l'humus et moi, un *latus*, comme vous dirait le chimiste.

D'ALEMBERT.

Et ce *latus*, c'est la plante?

DIDEROT.

Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

D'ALEMBERT.

Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

1. De l'Académie de sculpture; auteur du monument de Maupertuis (le père) dans l'église Saint-Roch, monument dont Grimm disait : « Il ne rendra pas à M. Huez l'immortalité qu'il donne au père de Maupertuis. »

2. Allusion aux idées défendues par Falconet dans sa correspondance, alors en pleine activité, avec Diderot, *sur le désir de transmettre son nom à la postérité.*

DIDEROT.

Je fais donc de la chair ou de l'âme, comme dit ma fille, une matière activement sensible; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense.

D'ALEMBERT.

J'en conviens. Avec tout cela l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

DIDEROT.

Avant que de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux? Rien.

D'ALEMBERT.

Comment rien! On ne fait rien de rien.

DIDEROT.

Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin[1], eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé; le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule; le voilà, s'accroissant successivement et s'avançant à l'état de fœtus; voilà le moment de sa sortie de l'obscure prison arrivé; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom; tiré des Enfants-Trouvés; attaché à la mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait? En mangeant et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digérez, distillez *in vasi licito, et*

1. Mère de D'Alembert.

fiat homo secundum artem. Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal, n'emploierait que des agents matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

D'ALEMBERT.

Vous ne croyez donc pas aux germes préexistants?

DIDEROT.

Non.

D'ALEMBERT.

Ah! que vous me faites plaisir!

DIDEROT.

Cela est contre l'expérience et la raison : contre l'expérience qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge; contre la raison qui nous apprend que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'ALEMBERT.

Mais sans ces germes préexistants, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

DIDEROT.

Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange, s'achemine peut-être à l'état de grand animal; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète[1].

D'ALEMBERT.

Comment avez-vous dit cela?

1. Voir les *Pensées sur l'interprétation de la nature,* question 2.

DIDEROT.

Je vous disais... Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

D'ALEMBERT.

Qu'est-ce que cela fait? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

DIDEROT.

Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps?

D'ALEMBERT.

Pourquoi non? Le temps n'est rien pour la nature.

DIDEROT.

Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil?

D'ALEMBERT.

D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

DIDEROT.

Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. Rallumez cet astre, et à l'instant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles entre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas.

D'ALEMBERT.

Et pourquoi les mêmes éléments épars venant à se réunir, ne rendraient-ils pas les mêmes résultats?

DIDEROT.

C'est que tout se tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un instant passé, recrée un nouveau monde.

D'ALEMBERT.

C'est ce qu'un penseur profond ne saurait nier. Mais pour en revenir à l'homme, puisque l'ordre général a voulu qu'il fût; rappelez-vous que c'est au passage de l'être sentant à l'être pensant que vous m'avez laissé.

DIDEROT.

Je m'en souviens.

D'ALEMBERT.

Franchement vous m'obligeriez beaucoup de me tirer de là. Je suis un peu pressé de penser.

DIDEROT.

Quand je n'en viendrais pas à bout, qu'en résulterait-il contre un enchaînement de faits incontestable?

D'ALEMBERT.

Rien, sinon que nous serions arrêtés là tout court.

DIDEROT.

Et pour aller plus loin, nous serait-il permis d'inventer un agent contradictoire dans ses attributs, un mot vide de sens, inintelligible?

D'ALEMBERT.

Non.

DIDEROT.

Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant, par rapport à lui-même?

D'ALEMBERT.

C'est la conscience d'avoir été lui, depuis le premier instant de sa réflexion jusqu'au moment présent.

DIDEROT.

Et sur quoi cette conscience est-elle fondée?

D'ALEMBERT.

Sur la mémoire de ses actions.

DIDEROT.

Et sans cette mémoire?

D'ALEMBERT.

Sans cette mémoire il n'aurait point de lui[1], puisque, ne sentant son existence que dans le moment de l'impression, il n'aurait aucune histoire de sa vie. Sa vie serait une suite interrompue de sensations que rien ne lierait.

DIDEROT.

Fort bien. Et qu'est-ce que la mémoire? d'où naît-elle?

D'ALEMBERT.

D'une certaine organisation qui s'accroît, s'affaiblit et se perd quelquefois entièrement.

1. Nous disons maintenant de *moi*.

DIDEROT.

Si donc un être qui sent et qui a cette organisation propre à la mémoire, lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la conscience de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense.

D'ALEMBERT.

Cela me paraît; il ne me reste plus qu'une difficulté.

DIDEROT.

Vous vous trompez; il vous en reste bien davantage.

D'ALEMBERT.

Mais une principale; c'est qu'il me semble que nous ne pouvons penser qu'à une seule chose à la fois, et que pour former, je ne dis pas ces énormes chaînes de raisonnements qui embrassent dans leur circuit des milliers d'idées, mais une simple proposition, on dirait qu'il faut avoir au moins deux choses présentes, l'objet qui semble rester sous l'œil de l'entendement, tandis qu'il s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou niera.

DIDEROT.

Je le pense; ce qui m'a fait quelquefois comparer les fibres de nos organes à des cordes vibrantes sensibles. La corde vibrante sensible oscille, résonne longtemps encore après qu'on l'a pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de résonnance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes vibrantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux-là une troisième, toutes les trois une quatrième, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer la limite des idées réveillées, enchaînées, du philosophe qui médite ou qui s'écoute dans le silence et l'obscurité. Cet instrument a des sauts étonnants, et une idée réveillée va faire quelquefois frémir une harmonique qui en est à un intervalle incompréhensible. Si le phénomène s'observe entre des cordes sonores, inertes et séparées, comment n'aurait-il pas lieu entre des points vivants et liés, entre des fibres continues et sensibles?

D'ALEMBERT.

Si cela n'est pas vrai, cela est au moins très-ingénieux. Mais

on serait tenté de croire que vous tombez imperceptiblement dans l'inconvénient que vous vouliez éviter.

DIDEROT.

Quel?

D'ALEMBERT.

Vous en voulez à la distinction des deux substances.

DIDEROT.

Je ne m'en cache pas.

D'ALEMBERT.

Et si vous y regardez de près, vous faites de l'entendement du philosophe un être distinct de l'instrument, une espèce de musicien qui prête l'oreille aux cordes vibrantes, et qui prononce sur leur consonnance ou leur dissonance.

DIDEROT.

Il se peut que j'aie donné lieu à cette objection, que peut-être vous ne m'eussiez pas faite si vous eussiez considéré la différence de l'instrument philosophe et de l'instrument clavecin. L'instrument philosophe est sensible; il est en même temps le musicien et l'instrument. Comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend; comme animal, il en a la mémoire. Cette faculté organique, en liant les sons en lui-même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi. Il y a une impression qui a sa cause au dedans ou au dehors de l'instrument, une sensation qui naît de cette impression, une sensation qui dure; car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible; une autre impression qui lui succède, et qui a pareillement sa cause au dedans et au dehors de l'animal; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels.

D'ALEMBERT.

J'entends. Ainsi donc, si ce clavecin sensible et animé était

encore doué de la faculté de se nourrir et de se reproduire, il vivrait et engendrerait de lui-même, ou avec sa femelle, de petits clavecins vivants et résonnants.

DIDEROT.

Sans doute. A votre avis, qu'est-ce autre chose qu'un pinson, un rossignol, un musicien, un homme? Et quelle autre différence trouvez-vous entre le serin et la serinette? Voyez vous cet œuf? c'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf? une masse insensible avant que le germe y soit introduit; et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore? une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie? par la chaleur. Qui produira la chaleur? le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore; de la chair qui se forme; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie; j'entends ses cris à travers la coque; il se couvre de duvet; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison; la voilà brisée; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit; il a toutes vos affections; toutes vos actions, il les fait. Prétendrez-vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative? Mais les petits enfants se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une machine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élement caché qui en attendait le

développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément? Occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point? Comment est-il venu, ou s'est-il échappé, sans se mouvoir? Où était-il? Que faisait-il là ou ailleurs? A-t-il été créé à l'instant du besoin? Existait-il? Attendait-il un domicile? Homogène, il était matériel; hétérogène, on ne conçoit ni son inertie avant le développement, ni son énergie dans l'animal développé. Écoutez-vous, et vous aurez pitié de vous-même; vous sentirez que, pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, ou produit de l'organisation, vous renoncez au sens commun, et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités.

D'ALEMBERT.

Une supposition! Cela vous plaît à dire. Mais si c'était une qualité essentiellement incompatible avec la matière?

DIDEROT.

Et d'où savez-vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité? Entendez-vous mieux la nature du mouvement, son existence dans un corps, et sa communication d'un corps à un autre?

D'ALEMBERT.

Sans concevoir la nature de la sensibilité, ni celle de la matière, je vois que la sensibilité est une qualité simple, une, indivisible et incompatible avec un sujet ou suppôt divisible.

DIDEROT.

Galimatias métaphysico-théologique. Quoi? est-ce que vous ne voyez pas que toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière est revêtue, sont essentiellement indivisibles? Il n'y a ni plus ni moins d'impénétrabilité. Il y a la moitié d'un corps rond, mais il n'y a pas la moitié de la rondeur; il y a plus ou moins de mouvement, mais il n'y a ni plus ni moins mouvement; il n'y a ni la moitié, ni le tiers, ni le quart d'une tête, d'une oreille, d'un doigt, pas plus que la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Si dans l'univers il n'y a pas une molé-

cule qui ressemble à une autre, dans une molécule pas un point qui ressemble à un autre point, convenez que l'atome même est doué d'une qualité, d'une forme indivisible; convenez que la division est incompatible avec les essences des formes, puisqu'elle les détruit. Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez produit, quoique vous ne puissiez expliquer la liaison de la cause à l'effet. Soyez logicien, et ne substituez pas à une cause qui est et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune.

D'ALEMBERT.

Mais si je me dépars de cette cause?

DIDEROT.

Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de bois, l'homme est de chair. Le serin est de chair, le musicien est d'une chair diversement organisée ; mais l'un et l'autre ont une même origine, une même formation, les mêmes fonctions et la même fin.

D'ALEMBERT.

Et comment s'établit la convention des sons entre vos deux clavecins?

DIDEROT.

Un animal étant un instrument sensible parfaitement semblable à un autre, doué de la même conformation, monté des mêmes cordes, pincé de la même manière par la joie, par la douleur, par la faim, par la soif, par la colique, par l'admiration, par l'effroi, il est impossible qu'au pôle et sous la ligne il rende des sons différents. Aussi trouvez-vous les interjections à peu près les mêmes dans toutes les langues mortes et vivantes. Il faut tirer du besoin et de la proximité l'origine des sons conventionnels. L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé qu'en rendant tel son il s'ensuivait tel effet hors de lui, que d'autres instruments sensibles pareils à lui ou d'autres animaux semblables s'approchaient, s'éloignaient, demandaient, offraient, blessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à la formation de ces sons; et remarquez qu'il n'y a dans le commerce des hommes que des bruits

et des actions. Et pour donner à mon système toute sa force, remarquez encore qu'il est sujet à la même difficulté insurmontable que Berkeley[1] a proposée contre l'existence des corps. Il y a un moment de délire où le clavecin sensible a pensé qu'il était le seul clavecin qu'il y eût au monde, et que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui.

D'ALEMBERT.

Il y a bien des choses à dire là-dessus.

DIDEROT.

Cela est vrai.

D'ALEMBERT.

Par exemple, on ne conçoit pas trop, d'après votre système, comment nous formons des syllogismes, ni comment nous tirons des conséquences.

DIDEROT.

C'est que nous n'en tirons point : elles sont toutes tirées par la nature. Nous ne faisons qu'énoncer des phénomènes conjoints, dont la liaison est ou nécessaire ou contingente, phénomènes qui nous sont connus par l'expérience : nécessaires en mathématiques, en physique et autres sciences rigoureuses ; contingents en morale, en politique et autres sciences conjecturales.

D'ALEMBERT.

Est-ce que la liaison des phénomènes est moins nécessaire dans un cas que dans un autre ?

DIDEROT.

Non ; mais la cause subit trop de vicissitudes particulières qui nous échappent, pour que nous puissions compter infailliblement sur l'effet qui s'ensuivra. La certitude que nous avons qu'un homme violent s'irritera d'une injure, n'est pas la même que celle qu'un corps qui en frappe un plus petit le mettra en mouvement.

D'ALEMBERT.

Et l'analogie ?

1. Berkeley, le philosophe qui, dans la *Promenade du sceptique*, prend un fleuve pour un cristal solide et les montagnes pour des vapeurs, posait comme principe que l'esprit immatériel ne peut percevoir directement les choses matérielles, mais seulement les idées de ces choses ; d'où il concluait que le monde n'existait pas en dehors de notre esprit.

DIDEROT.

L'analogie, dans les cas les plus composés, n'est qu'une règle de trois qui s'exécute dans l'instrument sensible. Si tel phénomène connu en nature est suivi de tel autre phénomène connu en nature, quel sera le quatrième phénomène conséquent à un troisième, ou donné par la nature, ou imaginé à l'imitation de la nature? Si la lance d'un guerrier ordinaire a dix pieds de long, quelle sera la lance d'Ajax? Si je puis lancer une pierre de quatre livres, Diomède doit remuer un quartier de rocher. Les enjambées des dieux et les bonds de leurs chevaux seront dans le rapport imaginé des dieux à l'homme. C'est une quatrième corde harmonique et proportionnelle à trois autres dont l'animal attend la résonnance qui se fait toujours en lui-même, mais qui ne se fait pas toujours en nature. Peu importe au poëte, il n'en est pas moins vrai. C'est autre chose pour le philosophe; il faut qu'il interroge ensuite la nature qui, lui donnant souvent un phénomène tout à fait différent de celui qu'il avait présumé, alors il s'aperçoit que l'analogie l'a séduit.

D'ALEMBERT.

Adieu, mon ami, bonsoir et bonne nuit.

DIDEROT.

Vous plaisantez; mais vous rêverez sur votre oreiller à cet entretien, et s'il n'y prend pas de la consistance, tant pis pour vous, car vous serez forcé d'embrasser des hypothèses bien autrement ridicules.

D'ALEMBERT.

Vous vous trompez; sceptique je me serai couché, sceptique je me lèverai.

DIDEROT.

Sceptique! Est-ce qu'on est sceptique?

D'ALEMBERT.

En voici bien d'une autre? N'allez-vous pas me soutenir que je ne suis pas sceptique? Et qui le sait mieux que moi?

DIDEROT.

Attendez un moment.

D'ALEMBERT.

Dépêchez-vous, car je suis pressé de dormir.

DIDEROT.

Je serai court. Croyez-vous qu'il y ait une seule question discutée sur laquelle un homme reste avec une égale et rigoureuse mesure de raison pour et contre?

D'ALEMBERT.

Non, ce serait l'âne de Buridan.

DIDEROT.

En ce cas, il n'y a donc point de sceptique, puisqu'à l'exception des questions de mathématiques, qui ne comportent pas la moindre incertitude, il y a du pour et du contre dans toutes les autres. La balance n'est donc jamais égale, et il est impossible qu'elle ne penche pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance.

D'ALEMBERT.

Mais je vois le matin la vraisemblance à ma droite, et l'après-midi elle est à ma gauche.

DIDEROT.

C'est-à-dire que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi.

D'ALEMBERT.

Et le soir, quand je me rappelle cette circonstance si rapide de mes jugements, je ne crois rien, ni du matin, ni de l'après-midi.

DIDEROT.

C'est-à-dire que vous ne vous rappelez plus la prépondérance des deux opinions entre lesquelles vous avez oscillé; que cette prépondérance vous paraît trop légère pour asseoir un sentiment fixe, et que vous prenez le parti de ne plus vous occuper de sujets aussi problématiques, d'en abandonner la discussion aux autres, et de n'en pas disputer davantage.

D'ALEMBERT.

Cela se peut.

DIDEROT.

Mais si quelqu'un vous tirait à l'écart, et vous questionnant d'amitié, vous demandait, en conscience, des deux partis quel est celui où vous trouvez le moins de difficultés, de bonne foi, seriez-vous embarrassé de répondre, et réaliseriez-vous l'âne de Buridan?

D'ALEMBERT.

Je crois que non.

DIDEROT.

Tenez, mon ami, si vous y pensez bien, vous trouverez qu'en tout, notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'avons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus.

D'ALEMBERT.

Je crois que vous avez raison.

DIDEROT.

Et moi aussi. Bonsoir, mon ami, et *memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

D'ALEMBERT.

Cela est triste.

DIDEROT.

Et nécessaire. Accordez à l'homme, je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera.

D'ALEMBERT.

Et que voulez-vous qu'il en arrive? Mais qu'est-ce que cela me fait? Qu'il en arrive ce qui pourra. Je veux dormir, bonsoir.

RÊVE DE D'ALEMBERT

INTERLOCUTEURS

D'ALEMBERT, MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE,
LE MÉDECIN BORDEU.

BORDEU.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Est-ce qu'il est malade?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je le crains; il a eu la nuit la plus agitée.

BORDEU.

Est-il éveillé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pas encore.

BORDEU.

Après s'être approché du lit de D'Alembert et lui avoir tâté le pouls et la peau.

Ce ne sera rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous croyez?

BORDEU.

J'en réponds. Le pouls est bon... un peu faible... la peau moite... la respiration facile [1].

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

N'y a-t-il rien à lui faire?

BORDEU.

Rien.

1. Bordeu est auteur de *Recherches sur le pouls* (1756, in-12), qui déterminèrent ses contemporains à s'occuper avec beaucoup plus d'attention qu'ils ne le faisaient jusqu'alors des pronostics qu'on peut tirer de l'intensité de l'ondée sanguine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tant mieux, car il déteste les remèdes.

BORDEU.

Et moi aussi. Qu'a-t-il mangé à souper?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il n'a rien voulu prendre. Je ne sais où il avait passé la soirée, mais il est revenu soucieux.

BORDEU.

C'est un petit mouvement fébrile qui n'aura point de suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

En rentrant, il a pris sa robe de chambre, son bonnet de nuit, et s'est jeté dans son fauteuil, où il s'est assoupi.

BORDEU.

Le sommeil est bon partout; mais il eût été mieux dans son lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il s'est fâché contre Antoine, qui le lui disait; il a fallu le tirailler une demi-heure pour le faire coucher.

BORDEU.

C'est ce qui m'arrive tous les jours, quoique je me porte bien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quand il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire, car il dort comme un enfant, il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, à écarter ses couvertures, et à parler haut.

BORDEU.

Et qu'est-ce qu'il disait? de la géométrie?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non; cela avait tout l'air du délire. C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de fibres sensibles. Cela m'a paru si fou que, résolue de ne le pas quitter de la nuit et ne sachant que faire, j'ai approché une petite table du pied de son lit, et je me suis mise à écrire tout ce que j'ai pu attraper de sa rêvasserie.

BORDEU.

Bon tour de tête qui est bien de vous. Et peut-on voir cela?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Sans difficulté ; mais je veux mourir, si vous y comprenez quelque chose.

BORDEU.

Peut-être.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, êtes-vous prêt?

BORDEU.

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Écoutez. « Un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... A ce point vivant il s'en applique un autre, encore un autre; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... (En disant cela, il se tâtait partout.) Mais comment cette unité s'est-elle faite? (Eh! mon ami, lui ai-je dit, qu'est-ce que cela vous fait? dormez... Il s'est tu. Après un moment de silence, il a repris comme s'il s'adressait à quelqu'un.) Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal!... un tout! un système un, lui, ayant la conscience de son unité! Je ne le vois pas, non, je ne le vois pas... » Docteur, y entendez-vous quelque chose?

BORDEU.

A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous êtes bien heureux... « Ma difficulté vient peut-être d'une fausse idée. »

BORDEU.

Est-ce vous qui parlez?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non, c'est le rêveur.

Je continue... Il a ajouté, en s'apostrophant lui-même : « Mon ami D'Alembert, prenez-y garde, vous ne supposez que de la contiguïté où il y a continuité... Oui, il est assez malin pour me dire cela... Et la formation de cette continuité? Elle ne l'embarrassera guère... Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante...

D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une... Avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une... La sensibilité devient commune à la masse commune... En effet, pourquoi non?... Je distinguerai par la pensée sur la longueur de la fibre animale tant de parties qu'il me plaira, mais la fibre sera continue, une... oui, une... Le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes, forme la continuité... et c'est le cas de l'union, de la cohésion, de la combinaison, de l'identité la plus complète qu'on puisse imaginer... Oui, philosophe, si ces molécules sont élémentaires et simples; mais si ce sont des agrégats, si ce sont des composés?... La combinaison ne s'en fera pas moins, et en conséquence l'identité, la continuité... Et puis l'action et la réaction habituelles... Il est certain que le contact de deux molécules vivantes est tout autre chose que la contiguïté de deux masses inertes... Passons, passons; on pourrait peut-être vous chicaner; mais je ne m'en soucie pas; je n'épilogue jamais... Cependant reprenons. Un fil d'or très-pur, je m'en souviens, c'est une comparaison qu'il m'a faite; un réseau homogène, entre les molécules duquel d'autres s'interposent et forment peut-être un autre réseau homogène, un tissu de matière sensible, un contact qui assimile, de la sensibilité active ici, inerte là, qui se communique comme le mouvement, sans compter, comme il l'a très-bien dit, qu'il doit y avoir de la différence entre le contact de deux molécules sensibles et le contact de deux molécules qui ne le seraient pas; et cette différence, quelle peut-elle être?... une action, une réaction habituelles... et cette action et réaction avec un caractère particulier... Tout concourt donc à produire une sorte d'unité qui n'existe que dans l'animal... Ma foi, si ce n'est pas de la vérité, cela y ressemble fort... » Vous riez, docteur; est-ce que vous trouvez du sens à cela?

BORDEU.

Beaucoup.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il n'est donc pas fou?

BORDEU.

Nullement.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Après ce préambule, il s'est mis à crier : « Mademoiselle de l'Espinasse! mademoiselle de l'Espinasse! — Que voulez-vous? — Avez-vous vu quelquefois un essaim d'abeilles s'échapper de leur ruche?... Le monde, ou la masse générale de la matière, est la ruche... Les avez-vous vues s'en aller former à l'extrémité de la branche d'un arbre une longue grappe de petits animaux ailés, tous accrochés les uns aux autres par les pattes?... Cette grappe est un être, un individu, un animal quelconque... Mais ces grappes devraient se ressembler toutes... Oui, s'il n'admettait qu'une seule matière homogène... Les avez-vous vues? — Oui, je les ai vues. — Vous les avez vues? — Oui, mon ami, je vous dis que oui. — Si l'une de ces abeilles s'avise de pincer d'une façon quelconque l'abeille à laquelle elle s'est accrochée, que croyez-vous qu'il en arrive? Dites donc. — Je n'en sais rien. — Dites toujours... Vous l'ignorez donc, mais le philosophe ne l'ignore pas, lui. Si vous le voyez jamais, et vous le verrez ou vous ne le verrez pas, car il me l'a promis, il vous dira que celle-ci pincera la suivante; qu'il s'excitera dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux; que le tout s'agitera, se remuera, changera de situation et de forme; qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris, et que celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger, serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes... » Eh bien, docteur?

BORDEU.

Eh bien, savez-vous que ce rêve est fort beau, et que vous avez bien fait de l'écrire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Rêvez-vous aussi?

BORDEU.

Si peu, que je m'engagerais presque à vous dire la suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je vous en défie.

BORDEU.

Vous m'en défiez?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui.

BORDEU.

Et si je rencontre?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si vous rencontrez, je vous promets... je vous promets de vous tenir pour le plus grand fou qu'il y ait au monde.

BORDEU.

Regardez sur votre papier et écoutez-moi : L'homme qui prendrait cette grappe pour un animal se tromperait; mais, mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous qu'il juge plus sainement? Voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal? amollissez les pattes par lesquelles elles se tiennent; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. Entre ce nouvel état de la grappe et le précédent, il y a certainement une différence marquée; et quelle peut être cette différence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal un, et qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux?... Tous nos organes...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tous nos organes!

BORDEU.

Pour celui qui a exercé la médecine et fait quelques observations...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Après!

BORDEU.

Après? Ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'en suis confondue; c'est cela, et presque mot pour mot. Je puis donc assurer à présent à toute la terre qu'il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve.

BORDEU.

On s'en doutait. Est-ce là tout?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oh que non, vous n'y êtes pas. Après votre radotage ou le sien, il m'a dit : « Mademoiselle? — Mon ami. — Approchez-vous... encore... encore... J'aurais une chose à vous proposer.

— Qu'est-ce? — Tenez cette grappe, la voilà, vous la croyez bien là, là; faisons une expérience. — Quelle? — Prenez vos ciseaux; coupent-ils bien? — A ravir. — Approchez doucement, tout doucement, et séparez-moi ces abeilles, mais prenez garde de les diviser par la moitié du corps, coupez juste à l'endroit où elles se sont assimilées par les pattes. Ne craignez rien, vous les blesserez un peu, mais vous ne les tuerez pas... Fort bien, vous êtes adroite comme une fée... Voyez-vous comme elles s'envolent chacune de son côté? Elles s'envolent une à une, deux à deux, trois à trois. Combien il y en a! Si vous m'avez bien compris... vous m'avez bien compris? — Fort bien. — Supposez maintenant... supposez... » Ma foi, docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais; il parlait si bas, cet endroit de mon papier est si barbouillé que je ne le saurais lire.

BORDEU.

J'y suppléerai, si vous voulez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si vous pouvez.

BORDEU.

Rien de plus facile. Supposez ces abeilles si petites, si petites que leur organisation échappât toujours au tranchant grossier de votre ciseau: vous pousserez la division si loin qu'il vous plaira sans en faire mourir aucune, et ce tout, formé d'abeilles imperceptibles, sera un véritable polype que vous ne détruirez qu'en l'écrasant. La différence de la grappe d'abeilles continues, et de la grappe d'abeilles contiguës, est précisément celle des animaux ordinaires, tels que nous, les poissons, et des vers, des serpents et des animaux polypeux; encore toute cette théorie souffre-t-elle quelques modifications... (Ici mademoiselle de l'Espinasse se lève brusquement et va tirer le cordon de la sonnette). Doucement, doucement, mademoiselle, vous l'éveillerez, et il a besoin de repos.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'y pensais pas, tant j'en suis étourdie. (Au domestique qui entre.) Qui de vous a été chez le docteur?

LE DOMESTIQUE.

C'est moi, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Y a-t-il longtemps?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas une heure que j'en suis revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

N'y avez-vous rien porté?

LE DOMESTIQUE.

Rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Point de papier?

LE DOMESTIQUE.

Aucun.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà qui est bien, allez... Je n'en reviens pas. Tenez, docteur, j'ai soupçonné quelqu'un d'eux de vous avoir communiqué mon griffonnage.

BORDEU.

Je vous assure qu'il n'en est rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A présent que je connais votre talent, vous me serez d'un grand secours dans la société. Sa rêvasserie n'en est pas demeurée là.

BORDEU.

Tant mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous n'y voyez donc rien de fâcheux?

BORDEU.

Pas la moindre chose.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il a continué... « Eh bien, philosophe, vous concevez donc des polypes de toute espèce, même des polypes humains?... Mais la nature ne nous en offre pas. »

BORDEU.

Il n'avait pas connaissance de ces deux filles qui se tenaient par la tête, les épaules, le dos, les fesses et les cuisses, qui ont vécu ainsi accolées jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et qui sont

mortes à quelques minutes l'une de l'autre[1]. Ensuite il a dit?...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Des folies qui ne s'entendent qu'aux Petites-Maisons. Il a dit : « Cela est passé ou cela viendra. Et puis qui sait l'état des choses dans les autres planètes? »

BORDEU.

Peut-être ne faut-il pas aller si loin.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

« Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains! Les mâles se résolvant en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant... (Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer.) L'homme se résolvant en une infinité d'hommes atomiques, qu'on renferme entre des feuilles de papier comme des œufs d'insectes, qui filent leurs coques, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs coques et qui s'échappent en papillons, une société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un seul, cela est tout à fait agréable à imaginer... (Et puis les éclats de rire ont repris.) Si l'homme se résout quelque part en une infinité d'hommes animalcules, on y doit avoir moins de répugnance à mourir; on y répare si facilement la perte d'un homme, qu'elle y doit causer peu de regrets. »

BORDEU.

Cette extravagante supposition est presque l'histoire réelle de toutes les espèces d'animaux subsistants et à venir. Si l'homme ne se résout pas en une infinité d'hommes, il se résout, du moins, en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future et dernière. Qui sait si ce n'est pas la pépinière d'une seconde génération d'êtres, séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développements successifs?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que marmottez-vous là tout bas, docteur?

BORDEU.

Rien, rien, je rêvais de mon côté. Mademoiselle, continuez de lire.

1. Hélène et Judith. Voir l'*Histoire naturelle de l'homme*, dans Buffon : *Sur les monstres.*

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

« Tout bien considéré, pourtant, j'aime mieux notre façon de repeupler, a-t-il ajouté... Philosophe, vous qui savez ce qui se passe là où ailleurs, dites-moi, la dissolution de différentes parties n'y donne-t-elle pas des hommes de différents caractères? La cervelle, le cœur, la poitrine, les pieds, les mains, les testicules... Oh! comme cela simplifie la morale!... Un homme né, une femme provenue... (Docteur, vous me permettrez de passer ceci...) Une chambre chaude, tapissée de petits cornets, et sur chacun de ces cornets une étiquette : guerriers, magistrats, philosophes, poëtes, cornet de courtisans, cornet de catins, cornet de rois. »

BORDEU.

Cela est bien gai et bien fou. Voilà ce qui s'appelle rêver, et une vision qui me ramène à quelques phénomènes assez singuliers.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ensuite il s'est mis à marmotter je ne sais quoi de graines, de lambeaux de chair mis en macération dans de l'eau, de différentes races d'animaux successifs qu'il voyait naître et passer. Il avait imité avec sa main droite le tube d'un microscope, et avec sa gauche, je crois, l'orifice d'un vase. Il regardait dans le vase par ce tube, et il disait : « Voltaire en plaisantera tant qu'il voudra, mais l'Anguillard[1] a raison; j'en crois mes yeux; je les vois : combien il y en a! comme ils vont! comme ils viennent! comme ils frétillent!... » Le vase où il apercevait tant de générations momentanées, il le comparait à l'univers; il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Cette idée lui paraissait grande; il la trouvait tout à fait conforme à la bonne philosophie qui étudie les grands corps dans les petits. Il disait : « Dans la goutte d'eau de Needham, tout s'exécute et se passe en un clin d'œil. Dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps? moins que la goutte que j'ai prise avec la

1. C'est ainsi que Voltaire appelait Needham qui, se fiant à son microscope et ne connaissant pas les explications ingénieuses des panspermistes de nos jours, croyait naïvement que les anguillules qu'il voyait naître dans de la farine délayée et en fermentation provenaient de cette farine et non des germes d'anguilles dont il paraît que l'atmosphère est pleine. Voir *Questions sur les miracles,* 17e lettre.

pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne. Suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente, même suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la Terre. Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin; il n'en a jamais eu d'autre, et n'en aura jamais d'autre.

« Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une molécule, pas une molécule qui ressemble à elle-même un instant : *Rerum novus nascitur ordo,* voilà son inscription éternelle... » Puis il ajoutait en soupirant : « O vanité de nos pensées! ô pauvreté de la gloire et de nos travaux! ô misère! ô petitesse de nos vues! Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir... Mademoiselle de l'Espinasse, où êtes-vous? — Me voilà. » — Alors son visage s'est coloré. J'ai voulu lui tâter le pouls, mais je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. Sa bouche s'était entr'ouverte, son haleine était pressée; il a poussé un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore; il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention, et j'étais toute émue sans savoir pourquoi, le cœur me battait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques moments, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres; il disait tout bas : « Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme... J'y aurais moins de regret... Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle, si cela pouvait se recueillir, être enfermé dans un flacon et envoyé de grand matin à Needham... » Docteur, et vous n'appelez pas cela de la déraison?

BORDEU.

Auprès de vous, assurément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

BORDEU.

Cela produit ordinairement cet effet.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Point du tout; sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi...cro...

BORDEU.

Un microcosme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est son mot. Il admirait la sagacité des anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : « Si lorsque Épicure assurait que la terre contenait les germes de tout, et que l'espèce animale était le produit de la fermentation, il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s'était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu?... Et vous l'avez sous vos yeux cette image, et elle ne vous apprend rien... Qui sait si la fermentation et ses produits sont épuisés? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie? Qui sait quelle race nouvelle peut résulter derechef d'un amas aussi grand de points sensibles et vivants? Pourquoi pas un seul animal? Qu'était l'éléphant dans son origine? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, car tous les deux sont également possibles; ils ne supposent que le mouvement et les propriétés diverses de la matière... L'éléphant, cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation! Pourquoi non? Le rapport de ce grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermisseau à la molécule de farine qui l'a produit; mais le vermisseau n'est qu'un vermisseau... C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation lui ôte son merveilleux... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité; et ce prodige n'en est plus un...

Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état sensible, rien ne doit plus m'étonner... Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs!... Cependant, puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé? Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant[1]?... Laissez passer la race présente des animaux subsistants; laissez agir le grand sédiment inerte quelques millions de siècles. Peut-être faut-il, pour renouveler les espèces, dix fois plus de temps qu'il n'en est accordé à leur durée. Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le grand travail de nature. Vous avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées; qu'ils vous suffisent : tirez-en de justes conséquences, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable, ni passager absolus, garantissez-vous du sophisme de l'éphémère... » Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère?

BORDEU.

C'est celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier?

BORDEU.

Précisément; cela est léger et profond.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grâce de celui-ci? nous les entendrions.

BORDEU.

Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

1. Voir Lucrèce, *De rerum natura,* livre V. Il faut penser souvent à cet ancêtre en lisant Diderot.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Qu'appelez-vous un sujet grave?

BORDEU.

Mais la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée, et toutes les questions auxquelles cela tient.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Moi, j'appelle cela des folies auxquelles je permets de rêver quand on dort, mais dont un homme de bon sens qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est que les unes sont si claires qu'il est inutile d'en chercher la raison, d'autres si obscures qu'on n'y voit goutte, et toutes de la plus parfaite inutilité.

BORDEU.

Croyez-vous, mademoiselle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Croyez-vous qu'on puisse prendre parti sur l'intelligence suprême, sans savoir à quoi s'en tenir sur l'éternité de la matière et ses propriétés, la distinction des deux substances, la nature de l'homme et la production des animaux?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir?

BORDEU.

Et comment le saurez-vous, si vous ne les examinez point? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

BORDEU.

Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il me semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois... mais attendez... Il faut que j'aille voir ce qui se passe entre ces rideaux... il dort... Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse, mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus; les limites des deux parties se confondent et n'en font plus qu'une.

BORDEU.

Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique l'une ou l'autre; alors la distinction renaît. Il y a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre main ou votre cuisse qu'on a piquée, et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied, ce n'est pas même votre main piquée; c'est elle qui souffre, mais c'est autre chose qui le sait et qui ne souffre pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais je crois que c'est ma tête.

BORDEU.

Toute votre tête?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non, tenez, docteur, je vais m'expliquer par une comparaison, les comparaisons sont presque toute la raison des femmes et des poëtes. Imaginez une araignée...

D'ALEMBERT.

Qui est-ce qui est là?... Est-ce vous, mademoiselle de l'Espinasse?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Paix, paix... (Mademoiselle de l'Espinasse et le docteur gardent le silence pendant quelque temps, ensuite mademoiselle de l'Espinasse dit à voix basse :) Je le crois rendormi.

BORDEU.

Non, il me semble que j'entends quelque chose.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous avez raison ; est-ce qu'il reprendrait son rêve?

BORDEU.

Écoutons.

D'ALEMBERT.

Pourquoi suis-je tel? c'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs? au pôle? mais sous la ligne? mais dans Saturne?... Si une distance de quelques mille lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres?... Et si tout est un flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques millions de siècles? Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée?... pourquoi non?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai?... Si cela est, ah! qu'il est malheureux le Saturnien!... Plus de sens, plus de besoins.

BORDEU.

Il a raison; les organes produisent les besoins, et réciproquement les besoins produisent les organes[1].

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, délirez-vous aussi?

BORDEU.

Pourquoi non? J'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras.

1. Lamarck n'a point dit autre chose dans sa *Philosophie zoologique* (1809). Buffon, à qui on prétend qu'il a emprunté cette idée, n'en avait parlé qu'incidemment à la fin de sa vie. Ce sont de Maillet, Robinet et Diderot les véritables inventeurs. Bordeu, auquel on reproche beaucoup de paradoxes, était, quoique animiste, bien capable d'adopter celui-là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous mentez.

BORDEU.

Il est vrai; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quelle folie!

BORDEU.

C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pincette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le dos, revenir par devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête[1].

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Une tête! une tête! c'est bien peu de chose; j'espère que la galanterie effrénée... Vous me faites venir des idées bien ridicules.

BORDEU.

Paix.

D'ALEMBERT.

Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme; tout minéral est plus ou moins plante; toute plante est

1. M. le professeur Broca, d'après des crânes parisiens, M. Prichard, d'après des crânes anglais, ont avancé que le volume des cerveaux actuels dépassait notablement celui des cerveaux antérieurs de même provenance. M. Broca a prouvé que l'accroissement portait sur la partie antérieure, siége des facultés intellectuelles.

plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban[1] du père Castel... Oui, père Castel, c'est votre ruban et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes! laissez là vos individus; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne? Que voulez-vous donc dire avec vos individus? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Architas! vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance?... non, je vais à un terme... Et les espèces?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point?... Non, sans doute, je ne meurs point

1. Nous avons déjà rencontré le père Castel dans la *Lettre sur les sourds et muets* où son instrument, le *clavecin oculaire,* est représenté comme formé d'une succession d'éventails; mais comme cet instrument ne fut jamais réalisé, Diderot lui donne ici la forme qu'il croit lui convenir le mieux, et qu'il indique dans l'article *Clavecin,* de l'*Encyclopédie.* Les couleurs devaient venir se peindre sur un ruban. Leur succession par quart de ton forme cet enchaînement où « il n'y a rien de précis » dont parle D'Alembert.

en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il ne dit plus rien.

BORDEU.

Non; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront des progrès, plus elle se vérifiera.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et nous, où en étions-nous?

BORDEU.

Ma foi, je ne m'en souviens plus; il m'a rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais!

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Attendez, attendez,... j'en étais à mon araignée.

BORDEU.

Oui, oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ébranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même?...

BORDEU.

Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est cela.

BORDEU.

Votre idée est on ne saurait plus juste; mais ne voyez-vous pas que c'est à peu près la même qu'une certaine grappe d'abeilles?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ah ! cela est vrai ; j'ai fait de la prose sans m'en douter.

BORDEU.

Et de la très-bonne prose, comme vous allez voir. Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant, n'en a pas la moindre idée. Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os, ses nerfs, ses membranes, ne sont, à proprement parler, que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étênd, jette une multitude de fils imperceptibles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà ma toile ; et le point originaire de tous ces fils c'est mon araignée.

BORDEU.

A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Où sont les fils ? où est placée l'araignée ?

BORDEU.

Les fils sont partout ; il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent ; et l'araignée est nichée dans une partie de votre tête que je vous ai nommée, les méninges, à laquelle on ne saurait presque toucher sans frapper de torpeur toute la machine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, ou le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles, que tout presse sur moi et que je presse sur tout ?

BORDEU.

C'est que les impressions s'affaiblissent en raison de la distance d'où elles partent.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si l'on frappe du coup le plus léger à l'extrémité d'une longue poutre, j'entends ce coup, si j'ai mon oreille placée à l'autre extrémité. Cette poutre toucherait d'un bout sur la terre et de l'autre bout dans Sirius, que le même effet serait produit. Pourquoi tout étant lié, contigu, c'est-à-dire la poutre existante et réelle, n'entends-je pas ce qui se passe dans l'espace immense qui m'environne, surtout si j'y prête l'oreille?

BORDEU.

Et qui est-ce qui vous a dit que vous ne l'entendiez pas plus ou moins? Mais il y a si loin, l'impression est si faible, si croisée sur la route; vous êtes entourée et assourdie de bruits si violents et si divers; c'est qu'entre Saturne et vous il n'y a que des corps contigus, au lieu qu'il y faudrait de la continuité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est bien dommage.

BORDEU.

Il est vrai, car vous seriez Dieu. Par votre identité avec tous les êtres de la nature, vous sauriez tout ce qui se fait; par votre mémoire, vous sauriez tout ce qui s'y est fait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ce qui s'y fera?

BORDEU.

Vous formeriez sur l'avenir des conjectures vraisemblables, mais sujettes à erreur. C'est précisément comme si vous cherchiez à deviner ce qui va se passer au dedans de vous, à l'extrémité de votre pied ou de votre main.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'avait pas aussi ses méninges, ou qu'il ne réside pas dans quelque recoin de l'espace une grosse ou petite araignée dont les fils s'étendent à tout?

BORDEU.

Personne, moins encore si elle n'a pas été ou si elle ne sera pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Comment cette espèce de Dieu-là...

BORDEU.

La seule qui se conçoive...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pourrait avoir été, ou venir et passer?

BORDEU.

Sans doute; mais puisqu'il serait matière dans l'univers, portion de l'univers, sujet à vicissitudes, il vieillirait, il mourrait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais voici bien une autre extravagance qui me vient.

BORDEU.

Je vous dispense de la dire, je la sais.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voyons, quelle est-elle?

BORDEU.

Vous voyez l'intelligence unie à des portions de matière très-énergiques, et la possibilité de toutes sortes de prodiges imaginables. D'autres l'ont pensé comme vous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous m'avez devinée, et je ne vous en estime pas davantage. Il faut que vous ayez un merveilleux penchant à la folie.

BORDEU.

D'accord. Mais que cette idée a-t-elle d'effrayant? Ce serait une épidémie de bons et de mauvais génies; les lois les plus constantes de la nature seraient interrompues par des agents naturels; notre physique générale en deviendrait plus difficile, mais il n'y aurait point de miracles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

En vérité, il faut être bien circonspect sur ce qu'on assure et sur ce qu'on nie.

BORDEU.

Allez, celui qui vous raconterait un phénomène de ce genre aurait l'air d'un grand menteur. Mais laissons là tous ces êtres imaginaires, sans en excepter votre araignée à réseaux infinis : revenons au vôtre et à sa formation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'y consens.

D'ALEMBERT.

Mademoiselle, vous êtes avec quelqu'un : qui est-ce qui cause là avec vous?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est le docteur.

D'ALEMBERT.

Bonjour, docteur : que faites-vous ici si matin?

BORDEU.

Vous le saurez : dormez.

D'ALEMBERT.

Ma foi, j'en ai besoin. Je ne crois pas avoir passé une autre nuit aussi agitée que celle-ci. Vous ne vous en irez pas que je ne sois levé.

BORDEU.

Non. Je gage, mademoiselle, que vous avez cru qu'ayant été à l'âge de douze ans une femme la moitié plus petite, à l'âge de quatre ans encore une femme la moitié plus petite, fœtus une petite femme, dans les testicules[1] de votre mère une femme très-petite, vous avez pensé que vous aviez toujours été une femme sous la forme que vous avez, en sorte que les seuls accroissements successifs que vous avez pris ont fait toute la différence de vous à votre origine, et de vous telle que vous voilà.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'en conviens.

BORDEU.

Rien cependant n'est plus faux que cette idée. D'abord vous n'étiez rien. Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère; ce point devint un fil délié, puis un faisceau de fils. Jusque-là, pas le moindre vestige de cette forme agréable que vous avez : vos yeux, ces beaux yeux, ne ressemblaient non plus à des yeux que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à une anémone. Chacun des brins du faisceau de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier : abstraction faite des organes dans lesquels les brins du faisceau se métamorphosent, et auxquels ils donnent naissance. Le faisceau est un système purement sensible; s'il persistait sous cette forme, il serait susceptible de toutes les impressions relatives à la sensibilité pure, comme le froid, le chaud, le doux, le rude. Ces impressions

1. Lisez *ovaires*.

successives, variées entre elles, et variées chacune dans leur intensité, y produiraient peut-être la mémoire, la conscience du soi, une raison très-bornée. Mais cette sensibilité pure et simple, ce toucher, se diversifie par les organes émanés de chacun des brins ; un brin formant une oreille, donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son ; un autre formant le palais, donne naissance à une seconde espèce de toucher que nous appelons saveur ; un troisième formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur ; un quatrième formant un œil, donne naissance à une quatrième espèce de toucher que nous appelons couleur.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais, si je vous ai bien compris, ceux qui nient la possibilité d'un sixième sens, un véritable hermaphrodite, sont des étourdis. Qui est-ce qui leur a dit que nature ne pourrait former un faisceau avec un brin singulier qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu ?

BORDEU.

Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes ? Vous avez raison ; il y a plaisir à causer avec vous : vous ne saisissez pas seulement ce qu'on vous dit, vous en tirez encore des conséquences d'une justesse qui m'étonne.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous m'encouragez.

BORDEU.

Non, ma foi, je vous dis ce que je pense.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je vois bien l'emploi de quelques-uns des brins du faisceau ; mais les autres, que deviennent-ils ?

BORDEU.

Et vous croyez qu'une autre que vous aurait songé à cette question ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Certainement.

BORDEU.

Vous n'êtes pas vaine. Le reste des brins va former autant d'autres espèces de toucher, qu'il y a de diversité entre les organes et les parties du corps.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et comment les appelle-t-on? Je n'en ai jamais entendu parler.

BORDEU.

Ils n'ont pas de nom.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est qu'il n'y a pas autant de différence entre les sensations excitées par leur moyen qu'il y en a entre les sensations excitées par le moyen des autres organes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Très-sérieusement vous pensez que le pied, la main, les cuisses, le ventre, l'estomac, la poitrine, le poumon, le cœur ont leurs sensations particulières?

BORDEU.

Je le pense. Si j'osais, je vous demanderais si parmi ces sensations qu'on ne nomme pas...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je vous entends. Non. Celle-là est toute seule de son espèce, et c'est dommage. Mais quelle raison avez-vous de cette multiplicité de sensations plus douloureuses qu'agréables dont il vous plaît de nous gratifier?

BORDEU.

La raison? c'est que nous les discernons en grande partie. Si cette infinie diversité de toucher n'existait pas, on saurait qu'on éprouve du plaisir ou de la douleur, mais on ne saurait où les rapporter. Il faudrait le secours de la vue. Ce ne serait plus une affaire de sensation, ce serait une affaire d'expérience et d'observation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quand je dirais que j'ai mal au doigt, si l'on me demandait pourquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai mal, il faudrait que je répondisse non pas que je le sens, mais que je sens du mal et que je vois que mon doigt est malade.

BORDEU.

C'est cela. Venez que je vous embrasse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Très-volontiers.

D'ALEMBERT.

Docteur, vous embrassez mademoiselle, c'est fort bien fait à vous.

BORDEU.

J'y ai beaucoup réfléchi, et il m'a semblé que la direction et le lieu de la secousse ne suffiraient pas pour déterminer le jugement si subit de l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'en sais rien.

BORDEU.

Votre doute me plaît. Il est si commun de prendre des qualités naturelles pour des habitudes acquises et presque aussi vieilles que nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et réciproquement.

BORDEU.

Quoi qu'il en soit, vous voyez que dans une question où il s'agit de la formation première de l'animal, c'est s'y prendre trop tard que d'attacher son regard et ses réflexions sur l'animal formé ; qu'il faut remonter à ses premiers rudimens, et qu'il est à propos de vous dépouiller de votre organisation actuelle, et de revenir à un instant où vous n'étiez qu'une substance molle, filamenteuse, informe, vermiculaire, plus analogue au bulbe et à la racine d'une plante qu'à un animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les rues, je ne serais ni la première ni la dernière à m'y conformer. Ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. Vous m'avez dit que chaque brin du faisceau formait un organe particulier ; et quelle preuve que cela est ainsi ?

BORDEU.

Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois ; mutilez le faisceau d'un de ses brins ; par exemple, du brin qui formera les yeux ; que croyez-vous qu'il en arrive ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que l'animal n'aura point d'yeux peut-être.

BORDEU.

Ou n'en aura qu'un placé au milieu du front.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce sera un Cyclope.

BORDEU.

Un Cyclope.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Le Cyclope pourrait donc bien ne pas être un être fabuleux.

BORDEU.

Si peu, que je vous en ferai voir un quand vous voudrez [1].

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qui sait la cause de cette diversité?

BORDEU.

Celui qui a disséqué ce monstre et qui ne lui a trouvé qu'un filet optique. Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois. Supprimez un autre brin du faisceau, le brin qui doit former le nez, l'animal sera sans nez. Supprimez le brin qui doit former l'oreille, l'animal sera sans oreilles, ou n'en aura qu'une, et l'anatomiste ne trouvera dans la dissection ni les filets olfactifs, ni les filets auditifs, ou ne trouvera qu'un de ceux-ci. Continuez la suppression des brins, et l'animal sera sans tête, sans pieds, sans mains; sa durée sera courte, mais il aura vécu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et il y a des exemples de cela?

BORDEU.

Assurément. Ce n'est pas tout. Doublez quelques-uns des brins du faisceau, et l'animal aura deux têtes, quatre yeux, quatre oreilles, trois testicules, trois pieds, quatre bras, six doigts à chaque main. Dérangez les brins du faisceau, et les organes seront déplacés : la tête occupera le milieu de la poitrine, les poumons seront à gauche, le cœur à droite. Collez ensemble deux brins, et les organes se confondront; les bras s'attacheront au corps; les cuisses, les jambes et les pieds se réuniront, et vous aurez toutes les sortes de monstres imaginables.

1. Buffon renvoie pour ce cyclope, qui était une fille, au *Mercure de France*, année 1766. Il était né le 12 octobre et avait été moulé par Mlle Biheron.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais il me semble qu'une machine aussi composée qu'un animal, une machine qui naît d'un point, d'un fluide agité, peut-être de deux fluides brouillés au hasard, car on ne sait guère alors ce qu'on fait; une machine qui s'avance à sa perfection par une infinité de développements successifs ; une machine dont la formation régulière ou irrégulière dépend d'un paquet de fils minces, déliés et flexibles, d'une espèce d'écheveau où le moindre brin ne peut être cassé, rompu, déplacé, manquant, sans conséquence fâcheuse pour le tout, devrait se nouer, s'embarrasser encore plus souvent dans le lieu de sa formation que mes soies sur ma tournette.

BORDEU.

Aussi en souffre-t-elle beaucoup plus qu'on ne pense. On ne dissèque pas assez, et les idées sur sa formation sont bien éloignées de la vérité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A-t-on des exemples remarquables de ces difformités originelles, autres que les bossus et les boiteux, dont on pourrait attribuer l'état maléficié à quelque vice héréditaire ?

BORDEU.

Il y en a sans nombre, et tout nouvellement vient de mourir à la Charité de Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, des suites d'une fluxion de poitrine, un charpentier né à Troyes, appelé Jean-Baptiste Macé [1], qui avait les viscères intérieurs de la poitrine et de l'abdomen dans une situation renversée, le cœur à droite précisément comme vous l'avez à gauche ; le foie à gauche ; l'estomac, la rate, le pancréas à l'hypocondre droit; la veine-porte au foie du côté gauche ce qu'elle est au foie du côté droit; même transposition au long canal des intestins; les reins, adossés l'un à l'autre sur les vertèbres des lombes, imitaient la figure d'un fer à cheval. Et qu'on vienne après cela nous parler de causes finales !

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est singulier.

1. Ces faits de transposition des organes sont assez communs. Buffon, d'après Méry, Winslow, Riolan, en rapporte plusieurs. Nous ne citons que ceux que Diderot a pu connaître. On en a constaté d'autres de nos jours.

BORDEU.

Si Jean-Baptiste Macé a été marié et qu'il ait eu des enfants...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien, docteur, ces enfants...

BORDEU.

Suivront la conformation générale; mais quelqu'un des enfants de leurs enfants, au bout d'une centaine d'années, car ces irrégularités ont des sauts, reviendra à la conformation bizarre de son aïeul[1].

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et d'où viennent ces sauts?

BORDEU.

Qui le sait? Pour faire un enfant on est deux, comme vous savez. Peut-être qu'un des agents répare le vice de l'autre, et que le réseau défectueux ne renaît que dans le moment où le descendant de la race monstrueuse prédomine et donne la loi à la formation du réseau. Le faisceau de fils constitue la différence originelle et première de toutes les espèces d'animaux. Les variétés du faisceau d'une espèce font toutes les variétés monstrueuses de cette espèce.

(Après un long silence, mademoiselle de l'Espinasse sortit de sa rêverie et tira le docteur de la sienne par la question suivante :)

Il me vient une idée bien folle.

BORDEU.

Quelle?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme le monstre de l'homme.

BORDEU.

Cette idée vous serait venue bien plus vite encore, si vous eussiez su que la femme a toutes les parties de l'homme, et que la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans; qu'un fœtus femelle ressemble, à s'y tromper, à un fœtus mâle; que la partie qui occasionne l'erreur s'affaisse dans le fœtus femelle à mesure

1. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui les phénomènes d'atavisme.

que la bourse intérieure s'étend ; qu'elle ne s'oblitère jamais au point de perdre sa première forme ; qu'elle garde cette forme en petit ; qu'elle est susceptible des mêmes mouvements ; qu'elle est aussi le mobile de la volupté ; qu'elle a son gland, son prépuce, et qu'on remarque à son extrémité un point qui paraîtrait avoir été l'orifice d'un canal urinaire qui s'est fermé ; qu'il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, intervalle qu'on appelle le périnée, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une vulve faufilée ; que les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe ; que les eunuques n'en ont point, que leurs cuisses se fortifient, que leurs hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent, et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la conformation caractéristique de l'autre. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en femmes, se rangent parmi elles sur les chariots, s'accroupissent pour pisser, et en affectent les mœurs et les usages... Mais nous voilà bien loin de notre objet. Revenons à notre faisceau de filaments animés et vivants.

D'ALEMBERT.

Je crois que vous dites des ordures à mademoiselle de l'Espinasse.

BORDEU.

Quand on parle science, il faut se servir des mots techniques.

D'ALEMBERT.

Vous avez raison ; alors ils perdent le cortége d'idées accessoires qui les rendraient malhonnêtes. Continuez, docteur. Vous disiez donc à mademoiselle que la matrice n'est autre chose qu'un scrotum retourné de dehors en dedans, mouvement dans lequel les testicules ont été jetés hors de la bourse qui les renfermait, et dispersés de droite et de gauche dans la cavité du corps ; que le clitoris est un membre viril en petit ; que ce membre viril de femme va toujours en diminuant, à mesure que la matrice ou le scrotum retourné s'étend, et que...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, oui, taisez-vous, et ne vous mêlez pas de nos affaires.

BORDEU.

Vous voyez, mademoiselle, que dans la question de nos sensations en général, qui ne sont toutes qu'un toucher diversifié, il faut laisser là les formes successives que le réseau prend, et s'en tenir au réseau seul.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j'en reviens toujours à mon araignée; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la douleur ou le plaisir sans l'éprouver.

BORDEU.

Que c'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi.

BORDEU.

Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions qui font la pensée et le raisonnement.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et cette comparaison se fait où?

BORDEU.

A l'origine du réseau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ce réseau?

BORDEU.

N'a à son origine aucun sens qui lui soit propre : ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siége, écoute, juge et prononce.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il ne souffre point.

BORDEU.

Non : l'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort. Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et d'où savez-vous cela? Est-ce qu'on a jamais fait renaître et mourir un homme à discrétion?

BORDEU.

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et comment cela?

BORDEU.

Je vais vous le dire; c'est un fait curieux. La Peyronie[1], que vous pouvez avoir connu, fut appelé auprès d'un malade qui avait reçu un coup violent à la tête. Ce malade y sentait de la pulsation. Le chirurgien ne doutait pas que l'abcès au cerveau ne fût formé, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il rase le malade et le trépane. La pointe de l'instrument tombe précisément au centre de l'abcès. Le pus était fait; il vide le pus; il nettoie l'abcès avec une seringue. Lorsqu'il pousse l'injection dans l'abcès, le malade ferme les yeux; ses membres restent sans action, sans mouvement, sans le moindre signe de vie; lorsqu'il repompe l'injection et qu'il soulage l'origine du faisceau du poids et de la pression du fluide injecté, le malade rouvre les yeux, se meut, parle, sent, renaît et vit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est singulier; et ce malade guérit-il?

BORDEU.

Il guérit; et, quand il fut guéri, il réfléchit, il pensa, il raisonna, il eut le même esprit, le même bon sens, la même pénétration, avec une bonne portion de moins de sa cervelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce juge-là est un être bien extraordinaire.

BORDEU.

Il se trompe quelquefois lui-même; il est sujet à des préventions d'habitude : on sent du mal à un membre qu'on n'a

1. Fr. de La Peyronie (1678-1747), premier chirurgien du roi Louis XV, fondateur, avec Quesnay, de l'Académie de chirurgie. L'observation qui suit se trouve dans le tome Ier des *Mémoires de l'Académie de chirurgie*.

plus. On le trompe quand on veut : croisez deux de vos doigts l'un sur l'autre, touchez une petite boule, et il prononcera qu'il y en a deux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est qu'il est comme tous les juges du monde, et qu'il a besoin d'expérience, sans quoi il prendra la sensation de la glace pour celle du feu.

BORDEU.

Il fait bien autre chose : il donne un volume presque infini à l'individu, ou il se concentre presque dans un point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je ne vous entends pas.

BORDEU.

Qu'est-ce qui circonscrit votre étendue réelle, la vraie sphère de votre sensibilité?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ma vue et mon toucher.

BORDEU.

De jour; mais la nuit, dans les ténèbres, lorsque vous rêvez surtout à quelque chose d'abstrait, le jour même, lorsque votre esprit est occupé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Rien. J'existe comme en un point; je cesse presque d'être matière, je ne sens que ma pensée; il n'y a plus ni lieu, ni mouvement, ni corps, ni distance, ni espace pour moi : l'univers est anéanti pour moi, et je suis nulle pour lui.

BORDEU.

Voilà le dernier terme de la concentration de votre existence; mais sa dilatation idéale peut être sans bornes. Lorsque la vraie limite de votre sensibilité est franchie, soit en vous rapprochant, en vous condensant en vous-même, soit en vous étendant au dehors, on ne sait plus ce que cela peut devenir.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous avez raison. Il m'a semblé plusieurs fois en rêve...

BORDEU.

Et aux malades dans une attaque de goutte...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que je devenais immense.

BORDEU.

Que leur pied touchait au ciel de leur lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que mes bras et mes jambes s'allongeaient à l'infini, que le reste de mon corps prenait un volume proportionné; que l'Encelade de la fable n'était qu'un pygmée; que l'Amphitrite d'Ovide, dont les longs bras allaient former une ceinture immense à la terre, n'était qu'une naine en comparaison de moi, et que j'escaladais le ciel, et que j'enlaçais les deux hémisphères.

BORDEU.

Fort bien. Et moi j'ai connu une femme en qui le phénomène s'exécutait en sens contraire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi! elle se rapetissait par degrés, et rentrait en elle-même?

BORDEU.

Au point de se sentir aussi menue qu'une aiguille : elle voyait, elle entendait, elle raisonnait, elle jugeait; elle avait un effroi mortel de se perdre; elle frémissait à l'approche des moindres objets; elle n'osait bouger de sa place.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà un singulier rêve, bien fâcheux, bien incommode.

BORDEU.

Elle ne rêvait point; c'était un des accidents de la cessation de l'écoulement périodique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et demeurait-elle longtemps sous cette menue, imperceptible forme de petite femme?

BORDEU.

Une heure, deux heures, après lesquelles elle revenait successivement à son volume naturel.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et la raison de ces sensations bizarres?

BORDEU.

Dans leur état naturel et tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle ou imaginaire du corps. Je dis réelle

ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ainsi, c'est au physique comme au moral que nous sommes sujets à nous croire plus grands que nous ne le sommes?

BORDEU.

Le froid nous rapetisse, la chaleur nous étend, et tel individu peut se croire toute sa vie plus petit ou plus grand qu'il ne l'est réellement. S'il arrive à la masse du faisceau d'entrer en un éréthisme violent, aux brins de se mettre en érection, à la multitude infinie de leurs extrémités de s'élancer au delà de leur limite accoutumée, alors la tête, les pieds, les autres membres, tous les points de la surface du corps seront portés à une distance immense, et l'individu se sentira gigantesque. Ce sera le phénomène contraire si l'insensibilité, l'apathie, l'inertie gagne de l'extrémité des brins, et s'achemine peu à peu vers l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je conçois que cette expansion ne saurait se mesurer, et je conçois encore que cette insensibilité, cette apathie, cette inertie de l'extrémité des brins, cet engourdissement, après avoir fait un certain progrès, peut se fixer, s'arrêter...

BORDEU.

Comme il est arrivé à La Condamine : alors l'individu sent comme des ballons sous ses pieds.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il existe au delà du terme de sa sensibilité, et s'il était enveloppé de cette apathie en tout sens, il nous offrirait un petit homme vivant sous un homme mort.

BORDEU.

Concluez de là que l'animal qui dans son origine n'était qu'un point, ne sait encore s'il est réellement quelque chose de plus. Mais revenons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Où?

BORDEU.

Où? au trépan de La Peyronie... Voilà bien, je crois, ce que vous me demandiez, l'exemple d'un homme qui vécut et mourut alternativement... Mais il y a mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'est-ce que ce peut être?

BORDEU.

La fable de Castor et de Pollux réalisée; deux enfants dont la vie de l'un était aussitôt suivie de la mort de l'autre, et la vie de celui-ci aussitôt suivie de la mort du premier.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oh! le bon conte. Et cela dura-t-il longtemps?

BORDEU.

La durée de cette existence fut de deux jours qu'ils se partagèrent également et à différentes reprises, en sorte que chacun eut pour sa part un jour de vie et un jour de mort.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je crains, docteur, que vous n'abusiez un peu de ma crédulité. Prenez-y garde, si vous me trompez une fois, je ne vous croirai plus.

BORDEU.

Lisez-vous quelquefois la *Gazette de France?*

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Jamais, quoique ce soit le chef-d'œuvre de deux hommes d'esprit[1].

BORDEU.

Faites-vous prêter la feuille du 4 de ce mois de septembre, et vous verrez qu'à Rabastens, diocèse d'Alby, deux filles naquirent dos à dos, unies par leurs dernières vertèbres lombaires, leurs fesses et la région hypogastrique. L'on ne pouvait tenir l'une debout que l'autre n'eût la tête en bas. Couchées, elles se regardaient; leurs cuisses étaient fléchies entre leurs troncs, et leurs jambes élevées; sur le milieu de la ligne circulaire commune qui les attachait par leurs hypogastres on discernait leur sexe, et entre la cuisse droite de l'une qui correspondait à la cuisse gauche de sa sœur, dans une cavité il y avait un petit anus par lequel s'écoulait le méconium.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà une espèce assez bizarre.

1. Depuis 1763 la *Gazette de France* avait été confiée par le gouvernement à Arnaud et à Suard.

BORDEU.

Elles prirent du lait qu'on leur donna dans une cuiller. Elles vécurent douze heures comme je vous l'ai dit, l'une tombant en défaillance lorsque l'autre en sortait, l'autre morte tandis que l'autre vivait. La première défaillance de l'une et la première vie de l'autre fut de quatre heures ; les défaillances et les retours alternatifs à la vie qui succédèrent furent moins longs ; elles expirèrent dans le même instant. On remarqua que leurs nombrils avaient aussi un mouvement alternatif de sortie et de rentrée ; il rentrait à celle qui défaillait, et sortait à celle qui revenait à la vie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et que dites-vous de ces alternatives de vie et de mort ?

BORDEU.

Peut-être rien qui vaille ; mais comme on voit tout à travers la lunette de son système, et que je ne veux pas faire exception à la règle, je dis que c'est le phénomène du trépané de La Peyronie doublé en deux êtres conjoints ; que les réseaux de ces deux enfants s'étaient si bien mêlés qu'ils agissaient et réagissaient l'un sur l'autre ; lorsque l'origine du réseau de l'une prévalait, il entraînait le réseau de l'autre qui défaillait à l'instant ; c'était le contraire, si c'était le réseau de celle-ci qui dominât le système commun. Dans le trépané de La Peyronie, la pression se faisait de haut en bas par le poids d'un fluide ; dans les deux jumelles de Rabastens, elle se faisait de bas en haut par la traction d'un certain nombre des fils du réseau : conjecture appuyée par la rentrée et la sortie alternative des nombrils, sortie dans celle qui revenait à la vie, rentrée dans celle qui mourait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et voilà deux âmes liées.

BORDEU.

Un animal avec le principe de deux sens et de deux consciences.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

N'ayant cependant dans le même moment que la jouissance d'une seule ; mais qui sait ce qui serait arrivé si cet animal-là eût vécu ?

BORDEU.

Quelle sorte de correspondance l'expérience de tous les moments de la vie, la plus forte des habitudes qu'on puisse imaginer, aurait établie entre ces deux cerveaux?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Des sens doubles, une mémoire double, une imagination double, une double application, la moitié d'un être qui observe, lit, médite, tandis que son autre moitié repose : cette moitié-ci reprenant les mêmes fonctions, quand sa compagne est lasse; la vie doublée d'un être doublé.

BORDEU.

Cela est possible? et la nature amenant avec le temps tout ce qui est possible, elle formera quelque étrange composé.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que nous serions pauvres en comparaison d'un pareil être[1]!

BORDEU.

Et pourquoi? Il y a déjà tant d'incertitudes, de contradictions, de folies dans un entendement simple, que je ne sais plus ce que cela deviendrait avec un entendement double... Mais il est dix heures et demie, et j'entends du faubourg jusqu'ici un malade qui m'appelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Y aurait-il bien du danger pour lui à ce que vous ne le vissiez pas?

BORDEU.

Moins peut-être qu'à le voir[2]. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire ensemble, et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Restez donc.

D'ALEMBERT.

Docteur, encore un mot, et je vous envoie à votre patient. A travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de

1. Nous avons déjà signalé (tome Ier, p. 402, *note*) ce qu'il y a d'erroné dans cette supposition. Malgré les rapports des deux corps, les deux cerveaux sont indépendants, et la vie dans ces conditions n'est pas le doublement des facultés d'un seul être, mais la gêne dans l'exercice de ces facultés chez deux êtres malencontreusement associés.

2. On accusait Bordeu de professer le scepticisme à l'égard de l'art qu'il exerçait avec tant d'habileté et de conscience.

ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules que j'apportai en naissant, comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi?

BORDEU.

Vous nous l'avez dit en rêvant.

D'ALEMBERT.

Est-ce que j'ai rêvé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Toute la nuit, et cela ressemblait tellement à du délire, que j'ai envoyé chercher le docteur ce matin.

D'ALEMBERT.

Et cela pour des pattes d'araignée qui s'agitaient d'elles-mêmes, qui tenaient alerte l'araignée et qui faisaient parler l'animal. Et l'animal, que disait-il?

BORDEU.

Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui; et j'ajouterais par la lenteur des vicissitudes. Si vous eussiez passé en un clin d'œil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient éteints, qui se traînait avec peine, plus différent encore de lui-même au dedans qu'à l'extérieur, était le même qui la veille marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus doux et les plus violents? Vous n'eussiez pas entendu vos propres ouvrages, vous ne vous fussiez pas reconnu vous-même, vous n'eussiez reconnu personne, personne ne vous eût reconnu; toute la scène du monde aurait changé. Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait entre vous jeune et vous devenu subitement décrépit. Songez que, quoique votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre existence n'ont jamais été l'histoire

de votre vie. Qu'aurait donc été pour vous le temps de votre jeunesse que rien n'eût lié au moment de votre décrépitude? D'Alembert décrépit n'eût pas eu le moindre souvenir de D'Alembert jeune.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût eu le temps de prendre l'esprit du corps.

D'ALEMBERT.

Qu'est-ce que vous dites là?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant.

D'ALEMBERT.

Allez, vous extravaguez avec vos moines, vos abeilles, votre grappe et votre couvent.

BORDEU.

Pas tant que vous croiriez bien. S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés; chaque organe a la sienne.

D'ALEMBERT.

Comment avez-vous dit?

BORDEU.

J'ai dit que l'estomac veut des aliments, que le palais n'en veut point, et que la différence du palais et de l'estomac avec l'animal entier, c'est que l'animal sait qu'il veut, et que l'estomac et le palais veulent sans le savoir; c'est que l'estomac ou le palais sont l'un à l'autre à peu près comme l'homme et la brute. Les abeilles perdent leurs consciences et retiennent leurs appétits ou volontés. La fibre est un animal simple, l'homme est un animal composé; mais gardons ce texte pour une autre fois. Il faut un événement bien moindre qu'une décrépitude pour ôter à l'homme la conscience du soi. Un moribond reçoit les sacrements avec une piété profonde; il s'accuse de ses fautes; il demande pardon à sa femme; il embrasse ses enfants; il appelle ses amis; il parle à son médecin; il commande à ses

domestiques; il dicte ses dernières volontés; il met ordre à ses affaires, et tout cela avec le jugement le plus sain, la présence d'esprit la plus entière; il guérit, il est convalescent, et il n'a pas la moindre idée de ce qu'il a dit ou fait dans sa maladie. Cet intervalle, quelquefois très-long, a disparu de sa vie. Il y a même des exemples de personnes qui ont repris la conversation ou l'action que l'attaque subite du mal avait interrompue.

D'ALEMBERT.

Je me souviens que, dans un exercice public, un pédant de collége, tout gonflé de son savoir, fut mis ce qu'ils appellent au sac, par un capucin qu'il avait méprisé. Lui, mis au sac! Et par qui? par un capucin! Et sur quelle question? Sur le futur contingent! sur la science moyenne qu'il a méditée toute sa vie! Et en quelle circonstance? devant une assemblée nombreuse! devant ses élèves! Le voilà perdu d'honneur. Sa tête travaille si bien sur ces idées qu'il en tombe dans une léthargie qui lui enlève toutes les connaissances qu'il avait acquises.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais c'était un bonheur.

D'ALEMBERT.

Ma foi, vous avez raison. Le bon sens lui était resté; mais il avait tout oublié. On lui rapprit à parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commençait à épeler très-passablement. Cet homme n'était point un inepte; on lui accordait même quelque éloquence.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Puisque le docteur a entendu votre conte, il faut qu'il entende aussi le mien. Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, dont je ne me rappelle pas le nom...

BORDEU.

C'est un M. de Schullemberg de Winterthour; il n'avait que quinze à seize ans.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce jeune homme fit une chute dans laquelle il reçut une commotion violente à la tête.

BORDEU.

Qu'appelez-vous une commotion violente? Il tomba du haut d'une grange; il eut la tête fracassée, et resta six semaines sans connaissance.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi qu'il en soit, savez-vous quelle fut la suite de cet accident? la même qu'à votre pédant: il oublia tout ce qu'il savait; il fut restitué à son bas âge; il eut une seconde enfance, et qui dura. Il était craintif et pusillanime; il s'amusait à des joujoux. S'il avait mal fait et qu'on le grondât, il allait se cacher dans un coin; il demandait à faire son petit tour et son grand tour. On lui apprit à lire et à écrire; mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui rapprendre à marcher[1]. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle.

BORDEU.

Ce sont des gravures, les planches de M. Zulyer sur les insectes, d'après le système de Linnæus. Je connaissais ce fait; il est arrivé dans le canton de Zurich en Suisse, et il y a nombre d'exemples pareils. Dérangez l'origine du faisceau, vous changez l'animal; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et l'animal est sous le despotisme ou sous l'anarchie.

BORDEU.

Sous le despotisme, c'est fort bien dit. L'origine du faisceau commande, et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Sous l'anarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef, et où il n'y a plus d'autorité suprême.

BORDEU.

A merveille. Dans les grands accès de passion, dans les délires, dans les périls imminents, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière.

BORDEU.

C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. Je ne connais qu'un moyen de guérir;

1. De pareils effets se présentent souvent dans les cas d'aphasie.

il est difficile, mais sûr ; c'est que l'origine du réseau sensible, cette partie qui constitue le soi, puisse être affectée d'un motif violent de recouvrer son autorité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'en arrive-t-il ?

BORDEU.

Il en arrive qu'il la recouvre en effet, ou que l'animal périt. Si j'en avais le temps, je vous dirais là-dessus deux faits singuliers.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais, docteur, l'heure de votre visite est passée, et votre malade ne vous attend plus.

BORDEU.

Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà une bouffée d'humeur tout à fait honnête ; mais vos histoires ?

BORDEU.

Pour aujourd'hui vous vous contenterez de celle-ci : Une femme tomba à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant ; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffements, des convulsions, des gonflements de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. Elle aimait passionnément, et elle crut s'apercevoir que son amant, fatigué de sa maladie, commençait à se détacher ; alors elle résolut de guérir ou de périr. Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle c'était tantôt le maître qui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. S'il arrivait que l'action des filets du réseau fût égale à la réaction de leur origine, elle tombait comme morte ; on la portait sur son lit où elle restait des heures entières sans mouvement et presque sans vie ; d'autres fois elle en était quitte pour des lassitudes, une défaillance générale, une extinction qui semblait devoir être finale. Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violents ; elle montait, elle descendait ses escaliers ; elle sciait du bois, elle bêchait la terre. L'organe de sa volonté, l'origine du faisceau

se roidissait ; elle se disait à elle-même : vaincre ou mourir. Après un nombre infini de victoires et de défaites, le chef resta le maître, et les sujets devinrent si soumis que, quoique cette femme ait éprouvé toutes sortes de peines domestiques, et qu'elle ait essuyé différentes maladies, il n'a plus été question de vapeurs.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est brave, mais je crois que j'en aurais bien fait autant.

BORDEU.

C'est que vous aimeriez bien si vous aimiez [1], et que vous êtes ferme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'entends. On est ferme, si, d'habitude ou d'organisation, l'origine du faisceau domine les filets; faible, au contraire, si elle en est dominée.

BORDEU.

Il y a bien d'autres conséquences à tirer de là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais votre autre histoire, et vous les tirerez après.

BORDEU.

Une jeune femme avait donné dans quelques écarts. Elle prit un jour le parti de fermer sa porte au plaisir. La voilà seule, la voilà mélancolique et vaporeuse. Elle me fit appeler. Je lui conseillai de prendre l'habit de paysanne, de bêcher la terre toute la journée, de coucher sur la paille et de vivre de pain dur. Ce régime ne lui plut pas. Voyagez donc, lui dis-je. Elle fit le tour de l'Europe, et retrouva la santé sur les grands chemins.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce n'est pas là ce que vous aviez à dire ; n'importe, venons à vos conséquences.

BORDEU.

Cela ne finirait point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tant mieux. Dites toujours.

1. Le mot était juste. Très-peu de temps après la date de cette conversation supposée, en 1772, Mlle de L'Espinasse écrivait au marquis de Mora ces lettres passionnées qui « brûlent le papier. »

BORDEU.

Je n'en ai point le courage.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est que du train dont nous y allons on effleure tout, et l'on n'approfondit rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Qu'importe? nous ne composons pas, nous causons.

BORDEU.

Par exemple, si l'origine du faisceau rappelle toutes les forces à lui, si le système entier se meut pour ainsi dire à rebours, comme je crois qu'il arrive dans l'homme qui médite profondément, dans le fanatique qui voit les cieux ouverts, dans le sauvage qui chante au milieu des flammes, dans l'extase, dans l'aliénation volontaire ou involontaire...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien?

BORDEU.

Eh bien, l'animal se rend impassible, il n'existe qu'en un point. Je n'ai pas vu ce prêtre de Calame[1], dont parle saint Augustin, qui s'aliénait au point de ne plus sentir des charbons ardents; je n'ai pas vu dans le cadre[2] ces sauvages qui sourient à leurs ennemis, qui les insultent et qui leur suggèrent des tourments plus exquis que ceux qu'on leur fait souffrir; je n'ai pas vu dans le cirque ces gladiateurs qui se rappelaient en expirant la grâce et les leçons de la gymnastique; mais je crois tous ces faits, parce que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, un effort aussi extraordinaire qu'aucun de ceux-là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, racontez-le-moi. Je suis comme les enfants, j'aime les faits merveilleux, et quand ils font honneur à l'espèce humaine, il m'arrive rarement d'en disputer la vérité.

BORDEU.

Il y avait dans une petite ville de Champagne, Langres, un bon curé, appelé le ou de Moni, bien pénétré, bien imbu de la

1. Voir tome Ier, *Pensées philosophiques,* pensée LI.
2. C'est le supplice que Chateaubriand appelle le Cadre de feu. Voir *Atala.*

vérité de la religion. Il fut attaqué de la pierre, il fallut le tailler. Le jour est pris, le chirurgien, ses aides et moi nous nous rendons chez lui; il nous reçoit d'un air serein, il se déshabille, il se couche, on veut le lier; il s'y refuse; « placez-moi seulement, dit-il, comme il convient; » on le place. Alors il demande un grand crucifix qui était au pied de son lit; on le lui donne, il le serre entre ses bras, il y colle sa bouche. On opère, il reste immobile, il ne lui échappe ni larmes ni soupirs, et il était délivré de la pierre, qu'il l'ignorait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est beau; et puis doutez après cela que celui à qui l'on brisait les os de la poitrine avec des cailloux ne vît les cieux ouverts.

BORDEU.

Savez-vous ce que c'est que le mal d'oreilles?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Tant mieux pour vous. C'est le plus cruel de tous les maux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Plus que le mal de dents que je connais malheureusement?

BORDEU.

Sans comparaison. Un philosophe de vos amis en était tourmenté depuis quinze jours, lorsqu'un matin il dit à sa femme: Je ne me sens pas assez de courage pour toute la journée... Il pensa que son unique ressource était de tromper artificiellement la douleur. Peu à peu il s'enfonça si bien dans une question de métaphysique ou de géométrie, qu'il oublia son oreille. On lui servit à manger, il mangea sans s'en apercevoir; il gagna l'heure de son coucher sans avoir souffert. L'horrible douleur ne le reprit que lorsque la contention d'esprit cessa, mais ce fut avec une fureur inouïe, soit qu'en effet la fatigue eût irrité le mal, soit que la faiblesse le rendît plus insupportable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Au sortir de cet état, on doit en effet être épuisé de lassitude; c'est ce qui arrive quelquefois à cet homme qui est là.

BORDEU.

Cela est dangereux, qu'il y prenne garde.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je ne cesse de le lui dire, mais il n'en tient compte.

BORDEU.

Il n'en est plus le maître, c'est sa vie; il faut qu'il en périsse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cette sentence me fait peur.

BORDEU.

Que prouvent cet épuisement, cette lassitude? Que les brins du faisceau ne sont pas restés oisifs, et qu'il y avait dans tout le système une tension violente vers un centre commun.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si cette tension ou tendance violente dure, si elle devient habituelle?

BORDEU.

C'est un tic de l'origine du faisceau; l'animal est fou, et fou presque sans ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est qu'il n'en est pas du tic de l'origine comme du tic d'un des brins. La tête peut bien commander aux pieds, mais non pas le pied à la tête; l'origine à un des brins, non pas le brin à l'origine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et la différence, s'il vous plaît? En effet, pourquoi ne pensé-je pas partout? C'est une question qui aurait dû me venir plus tôt.

BORDEU.

C'est que la conscience n'est qu'en un endroit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà qui est bientôt dit.

BORDEU.

C'est qu'elle ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensa-

tion continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et si mon doigt pouvait avoir de la mémoire?...

BORDEU.

Votre doigt penserait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'est-ce donc que la mémoire?

BORDEU.

La propriété du centre, le sens spécifique de l'origine du réseau, comme la vue est la propriété de l'œil; et il n'est pas plus étonnant que la mémoire ne soit pas dans l'œil, qu'il ne l'est que la vue ne soit pas dans l'oreille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous éludez plutôt mes questions que vous n'y satisfaites.

BORDEU.

Je n'élude rien, je vous dis ce que je sais, et j'en saurais davantage, si l'organisation de l'origine du réseau m'était aussi connue que celle de ses brins, si j'avais eu la même facilité de l'observer. Mais si je suis faible sur les phénomènes particuliers, en revanche, je triomphe sur les phénomènes généraux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ces phénomènes généraux sont?

BORDEU.

La raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'entends. Toutes ces qualités ne sont que des conséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramifications.

BORDEU.

A merveille. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches? De là les poëtes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faible? De là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie? De là les imbéciles. Le système entier énergique, bien d'accord,

bien ordonné? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes; le chien a l'odorat, le poisson l'ouïe, l'aigle la vue; D'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien, Voltaire poëte; effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun autre et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce.

BORDEU.

Et les habitudes qui subjuguent; le vieillard qui aime les femmes, et Voltaire qui fait encore des tragédies. (En cet endroit le docteur se mit à rêver et mademoiselle de l'Espinasse lui dit :)

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous rêvez.

BORDEU.

Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A quoi rêvez-vous?

BORDEU.

A propos de Voltaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien?

BORDEU.

Je rêve à la manière dont se font les grands hommes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et comment se font-ils?

BORDEU.

Comment la sensibilité...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

La sensibilité?

BORDEU.

Ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ah! docteur, quel blasphème.

BORDEU.

Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je me reconnais.

BORDEU.

Le grand homme, s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à l'affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements et à conserver à l'origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera; on l'étonnera difficilement; il aura quarante-cinq ans; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poëte, grand musicien, grand médecin; il régnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut; il aura cassé l'anse et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène, il est au parterre; c'est lui qui est le sage.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Dieu me garde de la société de ce sage-là.

BORDEU.

C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violents, que vous passerez votre vie à rire et à pleurer, et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je m'y résous.

BORDEU.

Et vous espérez en être plus heureuse?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'en sais rien.

BORDEU.

Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition?

BORDEU.

Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai du plaisir pur; ma censure en est beaucoup plus sévère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des âmes aussi mobiles que la vôtre? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela m'est arrivé.

BORDEU.

Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

De la vie! docteur, cela est grave.

BORDEU.

Oui, de la vie. Il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul événement suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle; alors, en dépit des distractions, de la variété des amusements, des conseils des amis, de ses propres

efforts, les brins portent opiniâtrément des secousses funestes à l'origine du faisceau ; le malheureux a beau se débattre, le spectacle de l'univers se noircit pour lui ; il marche avec un cortége d'idées lugubres qui ne le quittent point, et il finit par se délivrer de lui-même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous me faites peur.

D'ALEMBERT, levé, en robe de chambre et en bonnet de nuit.

Et du sommeil, docteur, qu'en dites-vous? c'est une bonne chose.

BORDEU.

Le sommeil, cet état où, soit lassitude, soit habitude, tout le réseau se relâche et reste immobile ; où, comme dans la maladie, chaque filet du réseau s'agite, se meut, transmet à l'origine commune une foule de sensations souvent disparates, décousues, troublées ; d'autres fois si liées, si suivies, si bien ordonnées que l'homme éveillé n'aurait ni plus de raison, ni plus d'éloquence, ni plus d'imagination ; quelquefois si violentes, si vives, que l'homme éveillé reste incertain sur la réalité de la chose...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien, le sommeil?

BORDEU.

Est un état de l'animal où il n'y a plus d'ensemble : tout concert, toute subordination cesse. Le maître est abandonné à la discrétion de ses vassaux et à l'énergie effrénée de sa propre activité. Le fil optique s'est-il agité? L'origine du réseau voit ; il entend si c'est le fil auditif qui le sollicite. L'action et la réaction sont les seules choses qui subsistent entre eux ; c'est une conséquence de la propriété centrale, de la loi de continuité et de l'habitude. Si l'action commence par le brin voluptueux que la nature a destiné au plaisir de l'amour et à la propagation de l'espèce, l'image réveillée de l'objet aimé sera l'effet de la réaction à l'origine du faisceau. Si cette image, au contraire, se réveille d'abord à l'origine du faisceau, la tension du brin voluptueux, l'effervescence et l'effusion du fluide séminal seront les suites de la réaction.

D'ALEMBERT.

Ainsi il y a le rêve en montant et le rêve en descendant. J'en ai eu un de ceux-là cette nuit : pour le chemin qu'il a pris, je l'ignore.

BORDEU.

Dans la veille le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur. Dans le sommeil, c'est de l'exercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui. Il n'y a point de distraction dans le rêve; de là sa vivacité : c'est presque toujours la suite d'un éréthisme, un accès passager de maladie. L'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières : de là son désordre. Les concepts y sont quelquefois aussi liés, aussi distincts que dans l'animal exposé au spectacle de la nature. Ce n'est que le tableau de ce spectacle réexcité : de là sa vérité, de là l'impossibilité de le discerner de l'état de veille : nulle probabilité d'un de ces états plutôt que de l'autre; nul moyen de reconnaître l'erreur que l'expérience.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et l'expérience se peut-elle toujours?

BORDEU.

Non.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si le rêve m'offre le spectacle d'un ami que j'ai perdu, et me l'offre aussi vrai que si cet ami existait; s'il me parle et que je l'entende; si je le touche et qu'il fasse l'impression de la solidité sur mes mains; si, à mon réveil, j'ai l'âme pleine de tendresse et de douleur, et mes yeux inondés de larmes; si mes bras sont encore portés vers l'endroit où il m'est apparu, qui me répondra que je ne l'ai pas vu, entendu, touché réellement?

BORDEU.

Son absence. Mais, s'il est impossible de discerner la veille du sommeil, qui est-ce qui en apprécie la durée? Tranquille, c'est un intervalle étouffé entre le moment du coucher et celui du lever : trouble, il dure quelquefois des années. Dans le premier cas, du moins, la conscience du soi cesse entièrement. Un rêve qu'on n'a jamais fait, et qu'on ne fera jamais, me le diriez-vous bien?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, c'est qu'on est un autre.

D'ALEMBERT.

Et dans le second cas, on n'a pas seulement la conscience du soi, mais on a encore celle de sa volonté et de sa liberté. Qu'est-ce que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de l'homme qui rêve?

BORDEU.

Qu'est-ce? c'est la même que celle de l'homme qui veille : la dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est; et je défie l'esprit le plus délié d'y apercevoir la moindre différence.

D'ALEMBERT.

Vous croyez?

BORDEU.

Et c'est vous qui me faites cette question! vous qui, livré à des spéculations profondes, avez passé les deux tiers de votre vie à rêver les yeux ouverts, et à agir sans vouloir ; oui, sans vouloir, bien moins que dans votre rêve. Dans votre rêve vous commandiez, vous ordonniez, on vous obéissait; vous étiez mécontent ou satisfait, vous éprouviez de la contradiction, vous trouviez des obstacles, vous vous irritiez, vous aimiez, vous haïssiez, vous blâmiez, vous alliez, vous veniez. Dans le cours de vos méditations, à peine vos yeux s'ouvraient le matin que, ressaisi de l'idée qui vous avait occupé la veille, vous vous vêtiez, vous vous asseyiezà votre table, vous méditiez, vous traciez des figures, vous suiviez des calculs, vous dîniez, vous repreniez vos combinaisons, quelquefois vous quittiez la table pour les vérifier; vous parliez à d'autres, vous donniez des ordres à votre domestique, vous soupiez, vous vous couchiez, vous vous endormiez sans avoir fait le moindre acte de volonté. Vous n'avez été qu'un point; vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu. Est-ce qu'on veut, de soi? La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque réminiscence du passé, de quelque passion, de quelque projet dans l'avenir. Après cela je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous, très-compliquée, mais une.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Nécessaire?

BORDEU.

Sans doute. Tâchez de concevoir la production d'une autre action, en supposant que l'être agissant soit le même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il a raison. Puisque j'agis ainsi, celui qui peut agir autrement n'est plus moi; et assurer qu'au moment où je fais ou dis une chose, j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre. Mais, docteur, et le vice et la vertu? La vertu, ce mot si saint dans toutes les langues, cette idée si sacrée chez toutes les nations!

BORDEU.

Il faut le transformer en celui de bienfaisance, et son opposé en celui de malfaisance. On est heureusement ou malheureusement né; on est irrésistiblement entraîné par le torrent général qui conduit l'un à la gloire, l'autre à l'ignominie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et l'estime de soi, et la honte, et le remords?

BORDEU.

Puérilité fondée sur l'ignorance et la vanité d'un être qui s'impute à lui-même le mérite ou le démérite d'un instant nécessaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et les récompenses, et les châtiments?

BORDEU.

Des moyens de corriger l'être modifiable qu'on appelle méchant, et d'encourager celui qu'on appelle bon.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et toute cette doctrine n'a-t-elle rien de dangereux?

BORDEU.

Est-elle vraie ou est-elle fausse?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je la crois vraie.

BORDEU.

C'est-à-dire que vous pensez que le mensonge a ses avantages, et la vérité ses inconvénients.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je le pense.

BORDEU.

Et moi aussi : mais les avantages du mensonge sont d'un moment, et ceux de la vérité sont éternels; mais les suites fâcheuses de la vérité, quand elle en a, passent vite, et celles du mensonge ne finissent qu'avec lui. Examinez les effets du mensonge dans la tête de l'homme, et ses effets dans sa conduite; dans sa tête, ou le mensonge s'est lié tellement quellement avec la vérité, et la tête est fausse; ou il est bien et conséquemment lié avec le mensonge, et la tête est erronée. Or, quelle conduite pouvez-vous attendre d'une tête ou inconséquente dans ses raisonnements, ou conséquente dans ses erreurs?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Le dernier de ces vices, moins méprisable, est peut-être plus à redouter que le premier.

D'ALEMBERT.

Fort bien : voilà donc tout ramené à de la sensibilité, de la mémoire, des mouvements organiques; cela me convient assez. Mais l'imagination? mais les abstractions?

BORDEU.

L'imagination...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Un moment, docteur : récapitulons. D'après vos principes, il me semble que, par une suite d'opérations purement mécaniques, je réduirais le premier génie de la terre à une masse de chair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la sensibilité du moment, et que l'on ramènerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus profond qu'on puisse imaginer à la condition de l'homme de génie. L'un de ces deux phénomènes consisterait à mutiler l'écheveau primitif d'un certain nombre de ses brins, et à bien brouiller le reste; et le phénomène inverse à restituer à l'écheveau les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement. Exemple : J'ôte à Newton les deux brins auditifs, et plus de sensations de sons; les brins olfactifs, et plus de sensations d'odeurs; les brins optiques, et plus de sensations de couleurs;

les brins palatins, et plus de sensations de saveurs ; je supprime ou brouille les autres, et adieu l'organisation du cerveau, la mémoire, le jugement, les désirs, les aversions, les passions, la volonté, la conscience du soi, et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité.

BORDEU.

Deux qualités presque identiques ; la vie est de l'agrégat, la sensibilité est de l'élément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je reprends cette masse et je lui restitue les brins olfactifs, elle flaire ; les brins auditifs, et elle entend ; les brins optiques, et elle voit ; les brins palatins, et elle goûte. En démêlant le reste de l'écheveau, je permets aux autres brins de se développer, et je vois renaître la mémoire, les comparaisons, le jugement, la raison, les désirs, les aversions, les passions, l'aptitude naturelle, le talent, et je retrouve mon homme de génie, et cela sans l'entremise d'aucun agent hétérogène et inintelligible[1].

BORDEU.

A merveille : tenez-vous-en là, le reste n'est que du galimatias... Mais les abstractions ? mais l'imagination ? L'imagination, c'est la mémoire des formes et des couleurs. Le spectacle d'une scène, d'un objet, monte nécessairement l'instrument sensible d'une certaine manière ; il se remonte ou de lui-même, ou il est remonté par quelque cause étrangère. Alors il frémit au dedans ou il résonne au dehors ; il se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus.

D'ALEMBERT.

Mais son récit exagère, omet des circonstances, en ajoute, défigure le fait ou l'embellit, et les instruments sensibles adjacents conçoivent des impressions qui sont bien celles de l'instrument qui résonne, mais non celle de la chose qui s'est passée.

BORDEU.

Il est vrai, le récit est historique ou poétique.

1. Voir la *Lettre sur les sourds et muets*.

D'ALEMBERT.

Mais comment s'introduit cette poésie ou ce mensonge dans le récit?

BORDEU.

Par les idées qui se réveillent les unes les autres, et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poëte au chant.

D'ALEMBERT.

Cela est juste.

BORDEU.

Il y a dans tout chant une gamme. Cette gamme a ses intervalles; chacune de ses cordes a ses harmoniques, et ces harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passage dans la mélodie, et que le chant s'enrichit et s'étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi embrouiller la question par ce style figuré? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées; je dirais qu'entre ces idées il y a du choix; je dirais... que ce seul sujet traité à fond fournirait un livre.

D'ALEMBERT.

Vous avez raison; ce qui ne m'empêchera pas de demander au docteur s'il est bien persuadé qu'une forme qui ne ressemblerait à rien, ne s'engendrerait jamais dans l'imagination, et ne se produirait point dans le récit.

BORDEU.

Je le crois. Tout le délire de cette faculté se réduit au talent de ces charlatans qui, de plusieurs animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature.

D'ALEMBERT.

Et les abstractions?

BORDEU.

Il n'y en a point; il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage

plus rapide et plus commode. Ce sont les signes du langage qui ont donné naissance aux sciences abstraites. Une qualité commune à plusieurs actions a engendré les mots vice et vertu; une qualité commune à plusieurs êtres a engendré les mots laideur et beauté. On a dit un homme, un cheval, deux animaux; ensuite on a dit un, deux, trois, et toute la science des nombres a pris naissance. On n'a nulle idée d'un mot abstrait. On a remarqué dans tous les corps trois dimensions, la longueur, la largeur, la profondeur; on s'est occupé de chacune de ces dimensions, et de là toutes les sciences mathématiques. Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée. On a exclu l'idée en séparant le signe de l'objet physique, et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet physique que la science redevient une science d'idées; de là le besoin, si fréquent dans la conversation, dans les ouvrages, d'en venir à des exemples. Lorsque, après une longue combinaison de signes, vous demandez un exemple, vous n'exigez autre chose de celui qui parle, sinon de donner du corps, de la forme, de la réalité, de l'idée au bruit successif de ses accents, en y appliquant des sensations éprouvées.

D'ALEMBERT.

Cela est-il bien clair pour vous, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pas infiniment, mais le docteur va s'expliquer.

BORDEU.

Cela vous plaît à dire. Ce n'est pas qu'il n'y ait peut-être quelque chose à rectifier et beaucoup à ajouter à ce que j'ai dit; mais il est onze heures et demie, et j'ai à midi une consultation au Marais.

D'ALEMBERT.

Le langage plus rapide et plus commode! Docteur, est-ce qu'on s'entend? est-ce qu'on est entendu?

BORDEU.

Presque toutes les conversations sont des comptes faits... Je ne sais plus où est ma canne... On n'y a aucune idée présente à l'esprit... Et mon chapeau... Et par la raison seule qu'aucun homme ne ressemble parfaitement à un autre, nous n'entendons jamais précisément, nous ne sommes jamais précisément enten-

dus ; il y a du plus ou du moins en tout : notre discours est toujours en deçà ou au delà de la sensation. On aperçoit bien de la diversité dans les jugements, il y en a mille fois davantage qu'on n'aperçoit pas, et qu'heureusement on ne saurait apercevoir... Adieu, adieu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Encore un mot, de grâce.

BORDEU.

Dites donc vite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous souvenez-vous de ces sauts dont vous m'avez parlé?

BORDEU.

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Croyez-vous que les sots et les gens d'esprit aient de ces sauts-là dans les races?

BORDEU.

Pourquoi non?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tant mieux pour nos arrière-neveux ; peut-être reviendra-t-il un Henri IV.

BORDEU.

Peut-être est-il tout revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous devriez venir dîner avec nous.

BORDEU.

Je ferai ce que je pourrai, je ne promets pas ; vous me prendrez si je viens.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Nous vous attendrons jusqu'à deux heures.

BORDEU.

J'y consens.

SUITE DE L'ENTRETIEN[1]

INTERLOCUTEURS

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE, BORDEU.

Sur les deux heures le docteur revint. D'Alembert était allé dîner dehors, et le docteur se trouva en tête-à-tête avec mademoiselle de l'Espinasse. On servit. Ils parlèrent de choses assez indifférentes jusqu'au dessert; mais lorsque les domestiques furent éloignés, mademoiselle de l'Espinasse dit au docteur :

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Allons, docteur, buvez un verre de malaga, et vous me répondrez ensuite à une question qui m'a passé cent fois par la tête, et que je n'oserais faire qu'à vous.

BORDEU.

Il est excellent ce malaga... Et votre question?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que pensez-vous du mélange des espèces?

BORDEU.

Ma foi, la question est bonne aussi. Je pense que les hommes ont mis beaucoup d'importance à l'acte de la génération, et qu'ils ont eu raison; mais je suis mécontent de leurs lois tant civiles que religieuses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

BORDEU.

Qu'on les a faites sans équité, sans but et sans aucun égard à la nature des choses et à l'utilité publique.

1. Ce sont ces pages ajoutées que ne devait jamais voir M[lle] Voland.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tâchez de vous expliquer.

BORDEU.

C'est mon dessein... Mais attendez... (Il regarde à sa montre.) J'ai encore une bonne heure à vous donner ; j'irai vite, et cela nous suffira. Nous sommes seuls, vous n'êtes pas une bégueule, vous n'imaginerez pas que je veuille manquer au respect que je vous dois ; et, quel que soit le jugement que vous portiez de mes idées, j'espère de mon côté que vous n'en conclurez rien contre l'honnêteté de mes mœurs.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Très-assurément ; mais votre début me chiffonne.

BORDEU.

En ce cas changeons de propos.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non, non : allez votre train. Un de vos amis qui nous cherchait des époux, à moi et à mes deux sœurs, donnait un sylphe à la cadette, un grand ange d'annonciation à l'aînée, et à moi un disciple de Diogène ; il nous connaissait bien toutes trois. Cependant, docteur, de la gaze, un peu de gaze.

BORDEU.

Cela s'en va sans dire, autant que le sujet et mon état en comportent.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela ne vous mettra pas en frais... Mais voilà votre café... prenez votre café.

BORDEU, après avoir pris son café.

Votre question est de physique, de morale et de poétique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

De poétique !

BORDEU.

Sans doute ; l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont, est de la vraie poésie. Cette fois-ci, au lieu d'Hippocrate, vous me permettrez donc de citer Horace. Ce poëte, ou faiseur, dit quelque part : *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci* ; le mérite suprême est d'avoir réuni l'agréable à l'utile. La perfection consiste à concilier ces deux points. L'action agréable et utile doit occuper la première place

dans l'ordre esthétique; nous ne pouvons refuser la seconde à l'utile; la troisième sera pour l'agréable; et nous reléguerons au rang infime celle qui ne rend ni plaisir ni profit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Jusque-là je puis être de votre avis sans rougir. Où cela nous mènera-t-il?

BORDEU.

Vous l'allez voir : mademoiselle, pourriez-vous m'apprendre quel profit ou quel plaisir la chasteté et la continence rigoureuse rendent soit à l'individu qui les pratique, soit à la société?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ma foi, aucun.

BORDEU.

Donc, en dépit des magnifiques éloges que le fanatisme leur a prodigués, en dépit des lois civiles qui les protégent, nous les rayerons du catalogue des vertus, et nous conviendrons qu'il n'y a rien de si puéril, de si ridicule, de si absurde, de si nuisible, de si méprisable, rien de pire, à l'exception du mal positif, que ces deux rares qualités...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

On peut accorder cela.

BORDEU.

Prenez-y garde, je vous en préviens, tout à l'heure vous reculerez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Nous ne reculons jamais.

BORDEU.

Et les actions solitaires?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien?

BORDEU.

Eh bien, elles rendent du moins du plaisir à l'individu, et notre principe est faux, ou...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi, docteur!...

BORDEU.

Oui, mademoiselle, oui, et par la raison qu'elles sont aussi indifférentes, et qu'elles ne sont pas aussi stériles. C'est un

besoin, et quand on n'y serait pas sollicité par le besoin, c'est toujours une chose douce. Je veux qu'on se porte bien, je le veux absolument, entendez-vous? Je blâme tout excès, mais dans un état de société tel que le nôtre, il y a cent considérations raisonnables pour une, sans compter le tempérament et les suites funestes d'une continence rigoureuse, surtout pour les jeunes personnes; le peu de fortune, la crainte parmi les hommes d'un repentir cuisant, chez les femmes celle du déshonneur, qui réduisent une malheureuse créature qui périt de langueur et d'ennui, un pauvre diable qui ne sait à qui s'adresser, à s'expédier à la façon du cynique. Caton, qui disait à un jeune homme sur le point d'entrer chez une courtisane: « Courage, mon fils,... » lui tiendrait-il le même propos aujourd'hui? S'il le surprenait, au contraire, seul, en flagrant délit, n'ajouterait-il pas : cela est mieux que de corrompre la femme d'autrui, ou que d'exposer son honneur et sa santé?... Et quoi! parce que les circonstances me privent du plus grand bonheur qu'on puisse imaginer, celui de confondre mes sens avec les sens, mon ivresse avec l'ivresse, mon âme avec l'âme d'une compagne que mon cœur se choisirait, et de me reproduire en elle et avec elle; parce que je ne puis consacrer mon action par le sceau de l'utilité, je m'interdirai un instant nécessaire et délicieux! On se fait saigner dans la pléthore; et qu'importe la nature de l'humeur surabondante, et sa couleur, et la manière de s'en délivrer? Elle est tout aussi superflue dans une de ces indispositions que dans l'autre; et si, repompée de ses réservoirs, distribuée dans toute la machine, elle s'évacue par une autre voie plus longue, plus pénible et dangereuse, en sera-t-elle moins perdue? La nature ne souffre rien d'inutile; et comment serais-je coupable de l'aider, lorsqu'elle appelle mon secours par les symptômes les moins équivoques? Ne la provoquons jamais, mais prêtons-lui la main dans l'occasion; je ne vois au refus et à l'oisiveté que de la sottise et du plaisir manqué. Vivez sobre, me dira-t-on, excédez-vous de fatigue. Je vous entends : que je me prive d'un plaisir; que je me donne de la peine pour éloigner un autre plaisir. Bien imaginé!

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà une doctrine qui n'est pas bonne à prêcher aux enfants.

BORDEU.

Ni aux autres. Cependant me permettrez-vous une supposition? Vous avez une fille sage, trop sage, innocente, trop innocente; elle est dans l'âge où le tempérament se développe. Sa tête s'embarrasse, la nature ne la secourt point : vous m'appelez. Je m'aperçois tout à coup que tous les symptômes qui vous effrayent naissent de la surabondance et de la rétention du fluide séminal; je vous avertis qu'elle est menacée d'une folie[1] qu'il est facile de prévenir, et qui quelquefois est impossible à guérir; je vous en indique le remède. Que ferez-vous?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A vous parler vrai, je crois... mais ce cas n'arrive point...

BORDEU.

Détrompez-vous; il n'est pas rare; et il serait fréquent, si la licence de nos mœurs n'y obviait... Quoi qu'il en soit, ce serait fouler aux pieds toute décence, attirer sur soi les soupçons les plus odieux, et commettre un crime de lèse-société que de divulguer ces principes. Vous rêvez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, je balançais à vous demander s'il vous était jamais arrivé d'avoir une pareille confidence à faire à des mères.

BORDEU.

Assurément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et quel parti ces mères ont-elles pris?

BORDEU.

Toutes, sans exception, le bon parti, le parti sensé... Je n'ôterais pas mon chapeau dans la rue à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine; il me suffirait qu'on l'appelât un infâme. Mais nous causons sans témoins et sans conséquence; et je vous dirai de ma philosophie ce que Diogène tout nu disait au jeune et pudique Athénien contre lequel il se préparait à lutter : « Mon fils, ne crains rien, je ne suis pas si méchant que celui-là. »

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, je vous vois arriver, et je gage...

1. Nymphomanie.

BORDEU.

Je ne gage pas, vous gagneriez. Oui, mademoiselle, c'est mon avis.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Comment! soit qu'on se renferme dans l'enceinte de son espèce, soit qu'on en sorte?

BORDEU.

Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous êtes monstrueux.

BORDEU.

Ce n'est pas moi, c'est ou la nature ou la société. Écoutez, mademoiselle, je ne m'en laisse point imposer par des mots, et je m'explique d'autant plus librement que je suis net et que la pureté de mes mœurs ne laisse prise d'aucun côté. Je vous demanderai donc, de deux actions également restreintes à la volupté, qui ne peuvent rendre que du plaisir sans utilité, mais dont l'une n'en rend qu'à celui qui la fait et l'autre le partage avec un être semblable mâle ou femelle, car le sexe ici, ni même l'emploi du sexe n'y fait rien, en faveur de laquelle le sens commun prononcera-t-il?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ces questions-là sont trop sublimes pour moi.

BORDEU.

Ah! après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure; eh bien! il faut vous traiter comme telle... Voilà qui est fait... On ne dit plus mot de Mme du Barry... Vous voyez, tout s'arrange; on croyait que la cour allait être bouleversée. Le maître a fait en homme sensé; *Omne tulit punctum*; il a gardé la femme qui lui fait plaisir, et le ministre qui lui est utile... Mais vous ne m'écoutez pas... Où en êtes-vous?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'en suis à ces combinaisons qui me semblent toutes contre nature.

BORDEU.

Tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors de nature, je n'en excepte pas même la chasteté et la continence

volontaires qui seraient les premiers des crimes contre nature, si l'on pouvait pécher contre nature, et les premiers des crimes contre les lois sociales d'un pays où l'on pèserait les actions dans une autre balance que celle du fanatisme et du préjugé.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je reviens sur vos maudits syllogismes, et je n'y vois point de milieu, il faut ou tout nier ou tout accorder... Mais tenez, docteur, le plus honnête et le plus court est de sauter pardessus le bourbier et d'en revenir à ma première question : Que pensez-vous du mélange des espèces?

BORDEU.

Il n'y a point à sauter pour cela; nous y étions. Votre question est-elle de physique ou de morale?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

De physique, de physique.

BORDEU.

Tant mieux; la question de morale marchait la première, et vous la décidez. Ainsi donc...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

D'accord... sans doute c'est un préliminaire, mais je voudrais... que vous séparassiez la cause de l'effet. Laissons la vilaine cause de côté.

BORDEU.

C'est m'ordonner de commencer par la fin; mais puisque vous le voulez, je vous dirai que, grâce à notre pusillanimité, à nos répugnances, à nos lois, à nos préjugés, il y a très-peu d'expériences faites[1]; qu'on ignore quelles seraient les copulations tout à fait infructueuses; les cas où l'utile se réunirait à l'agréable; quelles sortes d'espèces on se pourrait promettre de tentatives variées et suivies; si les Faunes sont réels ou fabu-

1. Restif de la Bretonne, dans la *Philosophie de M. Nicolas,* prétend que des expériences en tous genres ont été faites à Potsdam par Frédéric II. C'est probablement faux; mais on est aujourd'hui en droit de penser que de pareils métissages sont impossibles au même titre que celui du lapin et de la poule cité plus loin, quoiqu'il ait pour garant un véritable savant : Réaumur. Haller dit à ce propos : « Quoique je me fasse grand honneur de l'amitié de M. de Réaumur, je n'ai jamais pu me persuader qu'il y ait eu, comme il le dit, une vraie copulation du lapin avec la poule. » *Physiologie* (dans la partie concernant la *Génération*), traduite en français en 1774. Vol. I, p. 347.

leux; si l'on ne multiplierait pas en cent façons diverses les races de mulets, et si celles que nous connaissons sont vraiment stériles. Mais un fait singulier, qu'une infinité de gens instruits vous attesteront comme vrai, et qui est faux, c'est qu'ils ont vu dans la basse-cour de l'archiduc un infâme lapin qui servait de coq à une vingtaine de poules infâmes qui s'en accommodaient; ils ajouteront qu'on leur a montré des poulets couverts de poils et provenus de cette bestialité. Croyez qu'on s'est moqué d'eux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais qu'entendez-vous par des tentatives suivies?

BORDEU.

J'entends que la circulation des êtres est graduelle, que les assimilations des êtres veulent être préparées, et que, pour réussir dans ces sortes d'expériences, il faudrait s'y prendre de loin et travailler d'abord à rapprocher les animaux par un régime analogue.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

On réduira difficilement un homme à brouter.

BORDEU.

Mais non à prendre souvent du lait de chèvre, et l'on amènera facilement la chèvre à se nourrir de pain. J'ai choisi la chèvre par des considérations qui me sont particulières.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ces considérations?

BORDEU.

Vous êtes bien hardie! C'est que... c'est que nous en tirerions une race vigoureuse, intelligente, infatigable et véloce dont nous ferions d'excellents domestiques.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Fort bien, docteur. Il me semble déjà que je vois derrière la voiture de vos duchesses cinq à six grands insolents chèvre-pieds, et cela me réjouit.

BORDEU.

C'est que nous ne dégraderions plus nos frères en les assujettissant à des fonctions indignes d'eux et de nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Encore mieux.

BORDEU.

C'est que nous ne réduirions plus l'homme dans nos colonies à la condition de la bête de somme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vite, vite, docteur, mettez-vous à la besogne, et faites-nous des chèvre-pieds.

BORDEU.

Et vous le permettrez sans scrupule?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais, arrêtez, il m'en vient un; vos chèvre-pieds seraient d'effrénés dissolus.

BORDEU.

Je ne vous les garantis pas bien moraux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il n'y aura plus de sûreté pour les femmes honnêtes; ils multiplieront sans fin, à la longue il faudra les assommer ou leur obéir. Je n'en veux plus, je n'en veux plus. Tenez-vous en repos.

BORDEU, en s'en allant.

Et la question de leur baptême?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ferait un beau charivari en Sorbonne.

BORDEU.

Avez-vous vu au Jardin du Roi, sous une cage de verre, un orang-outang qui a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, je l'ai vu.

BORDEU.

Le cardinal de Polignac lui disait un jour: « Parle, et je te baptise. »

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Adieu donc, docteur; ne nous délaissez pas des siècles, comme vous faites, et pensez quelquefois que je vous aime à la folie. Si l'on savait tout ce que vous m'avez conté d'horreurs?

BORDEU.

Je suis bien sûr que vous vous en tairez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ne vous y fiez pas, je n'écoute que pour le plaisir de redire. Mais encore un mot, et je n'y reviens de ma vie.

BORDEU.

Qu'est-ce?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ces goûts abominables, d'où viennent-ils?

BORDEU.

Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, et de la corruption de la tête dans les vieillards; de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu.

SUPPLÉMENT

AU

VOYAGE DE BOUGAINVILLE

OU

DIALOGUE ENTRE *A.* ET *B.*

SUR L'INCONVÉNIENT D'ATTACHER
DES IDÉES MORALES A CERTAINES ACTIONS PHYSIQUES
QUI N'EN COMPORTENT PAS

At quanto meliora monet, pugnantiaque istis,
Dives opis Natura suæ, tu si modo recte
Dispensare velis, ac non fugienda petendis
Immiscere! Tuo vitio rerumne labores,
Nil referre putas?

HORAT. *Sat.* lib. I, *sat.* II, vers. 73 et seq.

(Ecrit en 1772 — publié en 1796)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Bougainville (Louis-Antoine), mathématicien, militaire et marin, ccomplit, de 1766 à 1769, le premier voyage autour du monde exécuté ar un Français. La relation de ce voyage parut en 1771. Elle eut un rand retentissement et elle devait, tout naturellement, éveiller l'atten-ion de Diderot. Il en fit un premier examen qu'il destinait très-proba-lement à la *Correspondance* de Grimm, mais qui ne figure pas dans ce ui en a été publié. Grimm avait en 1766 (15 décembre) assez vivement ttaqué M. de Bougainville, à qui il reprochait de ne pas ajouter foi aux roportions colossales des Patagons; peut-être ne voulut-il pas paraître déjuger en louant un homme qu'il avait accusé de corriger parfois s opinions d'après ses intérêts. Cette première note de Diderot, dans quelle on voit déjà le germe du *Supplément au Voyage de Bougain-lle,* se trouvait dans les manuscrits inédits de l'Ermitage, et nous ons cru devoir la donner ici comme la préface obligée de ce *Supplé-ent.* Les quelques répétitions qui se présenteront dans les premières ges seront même utiles pour faire bien sentir les procédés de travail nployés par Diderot et prouver qu'il improvisait moins qu'on ne l'a dit.

Cette rédaction primitive est de la fin de 1771, ainsi que le prou-ra la note page 206. Quant au *Supplément,* il fut composé quelque mps après, mais il resta également inédit. Diderot, dans la dernière riode de sa vie, répugnant à toute idée de publicité, écrivait pour lui ul et pour ses amis; il laissait alors aller sa plume sans aucune pré-ution, prêtait ses manuscrits, dont qui voulait prenait copie, puis mblait les oublier. Celui-ci tomba entre les mains d'un homme qui it de la société de D'Alembert et de Mlle de l'Espinasse et qui ne le ssa pas perdre.

Cet homme soigneux était l'abbé Bourlet de Vauxcelles. Naigeon en fait un portrait peu flatté, non parce que l'abbé avait publié avant lu cet ouvrage de Diderot, mais parce qu'il avait accompagné cette publi cation d'une diatribe contre l'auteur, qu'il accusait d'avoir, par cett « joyeuseté de philosophe, été le véritable instituteur de la *sans-culot terie,* dont le nom, digne de la chose, n'a été connu qu'après elle; » e d'avoir « appris aux Chaumette et aux Hebert à déclamer contre le trois maîtres du genre humain : le grand ouvrier, les magistrats et le prêtres. »

Cette sainte colère avait attendu pour s'exprimer la fin de la périod révolutionnaire. Le recueil intitulé *Opuscules philosophiques et litté raires,* qui contient le *Supplément au Voyage de Bougainville* et le *Dia logue avec la Maréchale,* est de 1796 (Paris). On se demande commen l'abbé avait pu conserver si longtemps dans son portefeuille une pièc à tel point dangereuse, qu'elle avait, même inédite, inspiré les Chau mette et les Hébert! Était-ce par l'effet d'un avertissement d'en haut L'aurait-il communiquée au public si les agitations politiques ne lu avaient pas paru donner à son recueil un certain à-propos... com mercial? N'y a-t-il là qu'une de ces inadvertances dont l'abbé de Vaux celles était coutumier? Il est difficile de percer ce mystère.

Nous parlons d'inadvertance. C'était en effet l'un des défauts de c prêtre, qui fut un assez pauvre écrivain et un prédicateur plus médiocr encore. Naigeon, piqué au vif par son procédé à l'égard d'un homme qu l'avait reçu familièrement, rapporte, mais non pour l'excuser, comm nous l'essayons bénévolement, qu'un jour, voulant demander à D'Alem bert et à Diderot, en présence de Mlle de l'Espinasse, leur opinion su un sermon qu'il devait prononcer le dimanche suivant, l'abbé d Vauxcelles se laissa tellement emporter par l'enthousiasme qu'il oubli de sauter un passage dans lequel il attaquait très-vivement les doctrine et la personne de ses hôtes. Ceux-ci, quelque peu étonnés d'être les confi dents de cette critique assez dure, lui représentèrent que, dans les terme où il se trouvait avec eux, il serait au moins convenable qu'il adoucît un peu ses expressions. L'abbé avoua en effet qu'il était allé trop loin et promit, non point d'adoucir, mais de supprimer tout à fait ce passage, dont il n'avait pas d'abord mesuré la portée. Il partit sur cette assurance et le dimanche d'après il prononça son sermon. Malheureusement, par une nouvelle inadvertance, il se trouva que le fameux passage en fut la partie la plus développée et la plus vigoureuse.

On ne reçut plus l'abbé de Vauxcelles chez Mlle de l'Espinasse. Il n'avait pas pensé qu'on se défierait de ses promesses et qu'on irait écouter son sermon.

Il y a dans ce dialogue, à côté des négligences de style habituelles à

Diderot, quelques passages vraiment remarquables. Meister citait le discours du vieillard comme « un des plus beaux morceaux d'éloquence sauvage qui existent en aucune langue. » Quant aux idées, elles sont discutables. Il y en a quelques-unes qui se rapprochent de celles que l'auteur avait sans doute soufflées à Rousseau lorsque celui-ci écrivit son *Discours* pour l'Académie de Dijon. Il les a reprises, mais à son point de vue spécial, qui est toujours dirigé plutôt vers les questions morales que vers celles de la politique. Il ne touche à ce monstre vers a fin que fort légèrement et avec cette réserve qu'il faut corriger les dées avant de toucher aux institutions.

L'enthousiasme qu'il manifeste pour les coutumes de Taïti était en partie justifié par la peinture que Bougainville avait faite de cette *Vouvelle Cythère* comme il l'appela d'abord. Peut-être même Diderot ıvait-il eu d'autres témoignages plus directs. Il y avait parmi les exploateurs, comme passager, un prince de Nassau qu'il a pu connaître et ntendre : il avait dédié *le Père de famille* à la princesse de Nassauaarbrück. Il existe en outre un manuscrit, conservé actuellement à la ibliothèque du Muséum de Paris, et dont l'auteur était un volontaire ui avait pris part à l'expédition.

Ce manuscrit, en trois cahiers, est intitulé « *Journal de navigation* our servir à moi, Charles-Félix-Pierre Fesche, volontaire sur la frégate u roi *la Boudeuse*, commandée par M. le chevalier de Bougainville, ıpitaine de vaisseau, armée en partie à Nantes, en partie à Brest, dans ınnée 1766, ladite frégate montant ving-six pièces de canon de douze deux cent vingt hommes d'équipage, destinée à faire le tour du onde; commencé le 4 octobre 1766. »

Le volontaire Fesche, qui n'écrit pas en philosophe, mais en voyageur ns prétention, tombe, comme Diderot, dans l'admiration en présence s mœurs des Taïtiens, et cette admiration le pousse à faire des réflexions rt analogues, pour le fond, à celles que nous lirons tout à l'heure. ne nous paraîtrait pas déplacé d'en donner ici quelques échantillons l'effervescence sensuelle à la vue de la première femme qui aborda la égate et fut présentée aux voyageurs par les vieillards qui l'accompaaient n'y était exprimée un peu trop naïvement. Il nous suffira de citer tte phrase : « Mais la décence, le monstre qui combat si souvent les lontés des hommes, vient s'opposer à nos désirs véhéments et nous t invoquer vainement le dieu qui préside au plaisir, afin qu'il nous nde invisible un instant ou qu'il fascine seulement les yeux des assisnts. » La pudeur y est qualifiée de « blâmable » avec ce léger correctif ans doute. » C'est « la corruption de nos mœurs » qui nous fait ouver trop libres celles de Taïti. C'est cette même corruption qui ne us permet pas d'accomplir comme les indigènes les rites de leurs

cérémonies nuptiales et qui « nous fait trouver du mal dans une action dans laquelle ces gens, avec raison, ne trouvent que du bien. » Le tout se termine par cette réflexion : « Il n'y a que celui qui fait ou qui croit faire mal qui craigne la lumière. »

Nous avons cité cette façon de voir d'un témoin oculaire dans la seule intention de montrer combien Diderot est excusable de s'être laissé aller à amplifier encore, à propos d'un sujet qui prêtait tant à des comparaisons tout à l'avantage des habitudes des sauvages. La corruption des mœurs à la fin du XVIIIe siècle était réelle, et le masque dont elle se couvrait ne faisait pas illusion aux philosophes qui, en vantant l'état de nature, croyaient plutôt faire une satire à la Tacite que donner des règles de conduite.

C'est donc à tort qu'on voudrait voir ici un code de réforme sociale et dans Diderot l'apôtre de la communauté des femmes et du partage des biens. Quelques louanges qu'il donne aux Taïtiens, il n'en croit pas autant de bien qu'il en dit. Il ne connaissait pas d'ailleurs certains détails qui allaient un peu trop directement contre sa thèse, comme l'infanticide, une des plaies vives de cette société aussi corrompue au fond que la nôtre, et il a écrit en réalité un roman avec Taïti ni plus ni moins que Fénelon avec Salente.

Sainte-Beuve explique les idées de Diderot sur le mariage par le peu de convenance qui se trouvait entre sa femme et lui; mais il a soin de faire remarquer, précisément à propos d'un passage de ce *Supplément*, que le protagoniste de ces idées aventureuses n'en fut pas moins « celui des philosophes du siècle qui cultiva le plus pieusement les relations de père, de fils, de frère, et qui sentit et pratiqua le mieux la moralité de la famille. »

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

PAR LA FRÉGATE DU ROI LA *BOUDEUSE* ET LA FLUTE L'*ÉTOILE*

EN 1766, 1767, 1768, 1769

SOUS LE COMMANDEMENT DE M. DE BOUGAINVILLE

(INÉDIT)

L'ouvrage est dédié au roi ; il est précédé d'un discours préliminaire où l'auteur rend compte de tous les voyages entrepris autour du globe. M. de Bougainville est le premier Français qui ait tenté cette difficile et périlleuse course. Les jeunes années de M. de Bougainville ont été occupées de l'étude des mathématiques, ce qui suppose une vie sédentaire. On ne conçoit pas trop comment on passe de la tranquillité et du loisir d'une condition méditative et renfermée à l'envie de voyager ; à moins qu'on ne regarde le vaisseau comme une maison flottante où l'homme traverse des espaces immenses, resserré et immobile dans une enceinte très-étroite, parcourant les mers sur une planche comme les plages de l'univers sur la terre. Une autre contradiction apparente entre le caractère de M. de Bougainville et son entreprise, c'est son goût pour les amusements de la société. Il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats ; il vit dans le tourbillon du grand monde auquel il se prête d'aussi bonne grâce qu'aux inconstances de l'élément sur lequel il a été ballotté si longtemps. Il est aimable et gai ; c'est un véritable Français lesté d'un bord par un *Traité de calcul inté-*

gral et différentiel, de l'autre par un *Voyage autour du monde.* Il était bien pourvu de connaissances nécessaires pour profiter de sa longue tournée; il a de la philosophie, de la fermeté, du courage, des vues, de la franchise; le coup d'œil qui saisit le vrai et abrége le temps des observations; de la circonspection, de la patience; le désir de voir, de s'instruire et d'être utile; des mathématiques, des mécaniques; des connaissances en histoire naturelle, de la géométrie et de l'astronomie.

On peut rapporter les avantages de ses voyages à trois points principaux : une meilleure connaissance de notre vieux domicile et de ses habitants, plus de sûreté sur les mers qu'il a parcourues la sonde à la main, et plus de correction dans nos cartes. Les marins et les géographes ne peuvent donc se dispenser de la lecture de son ouvrage. Il est écrit sans emphase, avec le seul intérêt de la chose, de la vérité et de la simplicité. On voit par différentes citations d'anciens auteurs que Virgile était dans la tête ou dans la malle du voyageur.

M. de Bougainville part de Nantes, traverse les mers jusqu'au détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, serpente entre les îles qui forment cet archipel immense compris entre les Philippines et la Nouvelle-Hollande, rase Madagascar, le cap de Bonne-Espérance, achève son tour par l'Atlantique, tourne l'Afrique et rentre dans son pays à Saint-Malo.

Je n'aurais jamais cru que les animaux s'approchassent de l'homme sans crainte et que les oiseaux vinssent se poser sur lui, lorsqu'ils ignoraient les périls de cette familiarité; M. de Bougainville ne me laisse pas douter du fait.

L'homme a pu passer du continent dans une île; mais le chien, le cerf, la biche, le loup, les renards, comment ont-ils été transportés sur les îles?

J'invite toutes les puissances maritimes à n'envoyer dans leurs possessions d'outre-mer, pour commandants, résidents, supérieurs que des âmes honnêtes, des hommes bienfaisants, des sujets pleins d'humanité et capables de compatir aux infortunes d'un voyageur qui après avoir erré des mois entiers entre le ciel et la terre, entre la mort et la vie, avoir été battu des tempêtes, menacé cent fois de périr par naufrage, par maladie, par disette de pain et d'eau, vient, son bâtiment fracassé, se jeter expirant de fatigue et de misère aux pieds d'un monstre

d'airain qui lui refuse ou qui lui fait attendre impitoyablement les secours les plus pressants; cette dureté est un crime digne d'un châtiment sévère.

M. de Bougainville se tire avec une impartialité très-adroite de l'expulsion des jésuites du Paraguay[1], événement dont il a été témoin. Il ne dit pas sur ce fait tout ce qu'il sait; mais il n'en est pas moins évident que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves indiens comme les ilotes étaient traités à Lacédémone; les avaient condamnés à un travail opiniâtre et assidu; jouissaient de leur sueur; ne leur avaient laissé aucun des droits de propriété; les tenaient dans l'abrutissement de la superstition; se faisaient porter la vénération la plus profonde, et marchaient au milieu de ces pauvres malheureux un fouet à la main dont ils frappaient indistinctement tout âge et tout sexe; qu'ils s'étaient soustraits à l'autorité des souverains par adresse, et qu'un siècle de plus leur expulsion aurait été impossible ou la cause d'une longue guerre.

Ces Patagons dont le capitaine Byron et le docteur Maty[2] ont tant fait de bruit, M. de Bougainville les a vus à la Terre de Feu; eh bien! ce sont de bonnes gens qui vous embrassent en criant *chaoua,* qui sont forts et vigoureux, mais qui n'excèdent pas la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces et qui n'ont d'énorme que leur carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres. Comment l'homme né avec le goût pour le merveilleux verrait-il les choses comme elles sont, lorsqu'il a de plus à justifier par le prodige la peine qu'il s'est donnée pour voir? Les voyageurs entre les historiens, et les érudits entre les littérateurs, doivent être les plus crédules et les plus ébahis des hommes; ils mentent, ils exagèrent, ils trompent et cela sans mauvaise foi.

L'ouvrage de M. de Bougainville montre en plusieurs endroits l'homme sauvage communément si stupide que les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine ne l'affectent non plus que les grands phénomènes de la nature; il a toujours vu ces phénomènes; il

1. Cette expulsion eut lieu en 1768.

2. Voyez *Correspondance* de Grimm, 15 septembre 1766. Le Dr Maty était secrétaire de la Société royale de Londres; Byron (John) avait exploré la Patagonie en 1764. Tous deux croyaient à la taille colossale des Patagons, comme Pigafetta, le compagnon de Magellan.

n'y pense pas; il ne s'en émerveille point; et il lui manque une certaine quantité d'idées élémentaires qui le conduiraient à une véritable estimation des chefs-d'œuvre de l'art. C'est de la défense journalière contre les bêtes féroces que le caractère cruel qu'on lui remarque quelquefois a pu tirer sa première origine. On lui trouve de la douceur et de l'innocence dans les contrées isolées où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété; le tigre a une prétention commune avec l'homme à la possession des forêts; et c'est la plus vieille, la première des prétentions; l'homme a une prétention commune avec l'homme à la possession d'un champ dont ils occupent chacun une des extrémités.

Si vous jetez les yeux sur l'île des Lanciers[1], vous ne pourrez vous empêcher de vous demander qui est-ce qui a placé là ces hommes? Quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres? et que deviennent-ils en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre? M. de Bougainville n'en sait rien. Je répondrais à la dernière des questions, ou qu'ils s'exterminent ou qu'ils se mangent, ou que la multiplication en est retardée par quelque loi superstitieuse, ou qu'ils périssent sous le couteau sacerdotal. Je répondrais encore qu'avec le temps on a dû mettre de l'honneur à se faire égorger; toutes les institutions civiles et nationales se consacrent et dégénèrent à la longue en lois surnaturelles et divines; et réciproquement, toutes les lois surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent en dégénérant en lois civiles et nationales. C'est une des palingénésies les plus funestes au bonheur et à l'instruction de l'espèce humaine.

Le secret de dessaler l'eau de la mer selon l'appareil de Poissonnier[2] est donc une découverte d'une utilité réelle. Je

1. Dans l'archipel Pomotou. Découverte par Bougainville en 1768. Beechey la trouve inhabitée en 1826.

2. On s'occupa beaucoup à cette époque de l'appareil à distillation de l'eau de mer inventé par Poissonnier. « Faut-il que je meure, écrivait Voltaire à D'Alembert ironiquement (20 janvier 1766), sans savoir au juste si Poissonnier a dessalé l'eau de mer? Cela serait bien cruel. » Bougainville prétend qu'il dut le salut de son équipage à l'emploi qu'il fit de cet appareil. Poissonnier jouissait d'une très-grande réputation parmi les savants de son temps. Il avait réuni sur sa tête tous les honneurs, jusqu'à posséder, lui, médecin, le titre de lieutenant général des armées de l'impératrice de Russie, Élisabeth.

m'en réjouis; en vingt-quatre heures on en obtient une barrique d'eau douce.

Ah! monsieur de Bougainville, éloignez votre vaisseau des rives de ces innocents et fortunés Taïtiens; ils sont heureux et vous ne pourrez que nuire à leur bonheur. Ils suivent l'instinct de la nature, et vous allez effacer ce caractère auguste et sacré. Tout est à tous, et vous allez leur porter la funeste distinction du tien et du mien; leurs femmes et leurs filles sont communes, et vous allez allumer entre eux les fureurs de l'amour et de la jalousie. Ils sont libres, et voilà que vous enfouissez dans une bouteille de verre le titre extravagant de leur futur esclavage. Vous prenez possession de leur contrée, comme si elle ne leur appartenait pas; songez que vous êtes aussi injuste, aussi insensé d'écrire sur votre lame de cuivre : « Ce pays est à nous, » parce que vous y avez mis le pied, que si un Taïtien débarquait sur nos côtes, et qu'après y avoir mis le pied, il gravât ou sur une de nos montagnes ou sur un de nos chênes : « Ce pays appartient aux habitants du[1] Taïti. » Vous êtes le plus fort, et qu'est-ce que cela fait? Vous criez contre l'*hobbisme* social et vous l'exercez de nation à nation. Commercez avec eux, prenez leurs denrées, portez-leur les vôtres, mais ne les enchaînez pas. Cet homme dont vous vous emparez comme de la brute ou de la plante est un enfant de la nature comme vous. Quel droit avez-vous sur lui? Laissez-lui ses mœurs, elles sont plus honnêtes et plus sages que les vôtres. Son ignorance vaut mieux que toutes vos lumières; il n'en a que faire. Il ne connaissait point une vilaine maladie, vous la lui avez portée, et bientôt ses jouissances seront affreuses. Il ne connaissait point le crime ni la débauche, les jeunes filles se livraient aux caresses des jeunes gens, en présence de leurs parents, au milieu d'un cercle d'innocents habitants, au son des flûtes, entre les danses, et vous allez empoisonner leurs âmes de vos extravagantes et fausses idées et réveiller en eux des notions de vice, avec vos chimériques notions de pudeur. Enfoncez-vous dans les ténèbres avec la compagne corrompue de vos plaisirs, mais permettez aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte à la face du ciel et au grand jour. A peine vous êtes-vous montré

1. Diderot paraît croire que l'*O* que l'on met souvent avant *Taïti* a la valeur de l'article. Dans la langue du pays, il signifie plutôt : *c'est* ou *voilà*.

parmi eux qu'ils sont devenus voleurs; à peine êtes-vous descendu dans leur terre qu'elle a été teinte de sang; ce Taïtien qui vous reçut en criant *Tayo, ami, ami,* vous l'avez tué, et pourquoi l'avez-vous tué? Parce qu'il avait été séduit par l'éclat de vos guenilles européennes; il vous donnait ses fruits, sa maison, sa femme, sa fille, et vous l'avez tué pour un morceau de verre qu'il vous dérobait. Ces Taïtiens, je les vois se sauver sur les montagnes, remplis d'horreur et de crainte; sans ce vieillard respectable qui vous protége, en un instant vous seriez tous égorgés. O père respectable de cette famille nombreuse, que je t'admire, que je te loue! Lorsque tu jettes des regards de dédain sur ces étrangers sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni crainte, ni curiosité, ton silence, ton air rêveur et soucieux ne décèlent que trop ta pensée : tu gémis au dedans de toi-même sur les beaux jours de ta contrée éclipsés. Console-toi; tu touches à tes derniers instants et la calamité que tu pressens, tu ne la verras pas.

Vous vous promenez, vous et les vôtres, monsieur de Bougainville, dans toute l'île; partout vous êtes accueilli, vous jouissez de tout, et personne ne vous en empêche; vous ne trouvez aucune porte fermée, parce que l'usage des portes est ignoré; on vous invite, vous vous asseyez; on vous étale toute l'abondance du pays. Voulez-vous des jeunes filles? ne les ravissez pas; voilà leurs mères qui vous les présentent toutes nues; voilà les cases pleines d'hommes et de femmes; vous voilà possesseur de la jeune victime du devoir hospitalier. La terre se jonche de feuillages et de fleurs, les musiciens ont accordé leurs instruments, rien ne troublera la douceur de vos embrassements; on y répondra sans contrainte; l'hymne se chante, l'hymne vous invite à être homme, l'hymne invite votre amante à être femme, et femme complaisante, voluptueuse et tendre; c'est au sortir des bras de cette femme que vous avez tué son ami, son frère, son père peut-être! Enfin vous vous éloignez de Taïti, vous allez recevoir les adieux de ces bons et simples insulaires; puissiez-vous, et vous et vos concitoyens, et les autres habitants de notre Europe, être engloutis au fond des mers plutôt que de les revoir. Dès l'aube du jour ils s'aperçoivent que vous mettez à la voile; ils se précipitent sur vous, ils vous embrassent, ils pleurent. Pleurez, malheureux Taïtiens,

pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux, corrompus et méchants. Un jour vous les connaîtrez mieux, un jour ils viendront, un crucifix dans une main et le poignard dans l'autre, vous égorger ou vous forcer à prendre leurs mœurs et leurs opinions; un jour vous serez sous eux presque aussi malheureux qu'eux.

M. de Bougainville embarqua avec lui un jeune habitant du pays; à la première terre que le Taïtien aperçut, il crut que c'était la patrie du voyageur. Aotourou, c'est le nom du Taïtien, n'a cessé de soupirer après son pays et M. de Bougainville l'a renvoyé, après avoir fait toute la dépense et pris toutes les précautions possibles pour la sûreté de son voyage. O Aotourou, que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, ta maîtresse et tes compatriotes! que leur diras-tu de nous?

Les Taïtiens laissent croître leurs ongles à tous les doigts, excepté à celui du milieu de la main droite.

Le chevalier de Bournaud[1], compagnon de voyage de M. de Bougainville, avait un domestique appelé Barré. A la descente dans l'île de Taïti, les Taïtiens entourent Barré, crient que c'est une femme, et se disposent à lui faire les honneurs de l'île. Barré était en effet une fille qui, née en Bourgogne et orpheline, s'était déguisée en homme et avait été séduite par le désir de faire le tour du monde. Elle n'était ni laide ni jolie; elle avait vingt-six à vingt-sept ans, et elle avait montré pendant tout le voyage le plus grand courage et la plus scrupuleuse sagesse.

M. de Bougainville loue beaucoup les moyens par lesquels les Hollandais se sont assuré le commerce général des épices, la cannelle, le gérofle[2] et la muscade; d'abord en achetant les feuilles des arbres qui, dépouillés pendant trois ans, ne manquaient pas de périr, ensuite en détruisant les plants au loin et les renfermant dans une enceinte assez étroite pour être gardée. La première tentative pour leur enlever cette richesse réussira; et ce qui doit étonner, c'est que la chose n'ait pas été faite en moins de deux ans.

Le voyage de M. de Bougainville est suivi d'un petit voca-

1. Enseigne de vaisseau.

2. On dit plus communément *girofle;* cependant les deux formes ont toujours été employées parallèlement.

bulaire taïtien où l'on voit que l'alphabet de ce peuple n'a ni *b*, ni *c*, ni *d*, ni *f*, ni *g*, ni *q*, ni *x*, ni *y*, ni *z*, ce qui explique pourquoi Aotourou, qui était dans un certain âge, ne put jamais apprendre à parler notre langue, où il y avait trop d'articulations étrangères et trop de sons nouveaux pour ses organes inflexibles.

Après le vocabulaire, on trouve quelques observations de M. Peirère, interprète du roi, qui achève de justifier le jeune Taïtien.

Voilà le seul voyage dont la lecture m'ait inspiré du goût pour une autre contrée que la mienne. Jusqu'à présent le dernier résultat de mes réflexions avait toujours été qu'on n'était nulle part mieux que chez soi, résultat que je croyais le même pour chaque habitant de la terre en particulier, effet naturel de l'attrait du sol, attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs. Un habitant de Paris n'est pas aussi convaincu qu'il y ait des épis de blé dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce.

Je parlerai, à l'occasion du voyage de M. Anquetil[1] aux Indes, de l'esprit de voyage dont je ne suis pas grand admirateur, et j'en dirai mes raisons. Je ne me suis point étendu sur les détails les plus importants de ce tour du monde, parce qu'ils consistent presque entièrement en observations nautiques, astronomiques et géographiques, aussi essentielles à la connaissance du globe et à la sûreté de la navigation que les récits qui remplissent la plupart des autres voyageurs le sont à la connaissance de l'homme, mais moins amusants que ceux-ci. Pour en profiter, il faut recourir à l'ouvrage même de M. de Bougainville, auquel je renvoie, et dont j'avertis qu'on ne profitera guère sans être familier avec la langue des marins auxquels il me paraît que l'auteur l'a spécialement destiné, à en juger par le peu de soins qu'il a pris d'en rendre la lecture facile aux autres.

1. Il y a, dans la *Correspondance* de Grimm (janvier 1772), un article sur le *Voyage dans l'Inde* d'Anquetil-Duperron, qui accompagnait sa traduction du *Zend-Avesta* publiée en 1771. Dans cet article Zoroastre est traité « d'insigne radoteur; » on ajoute: « Il est évident que c'est perdre sa vie bien inutilement et bien laborieusement que d'aller à l'extrémité du globe chercher un recueil de sottises. » Diderot s'est expliqué moins dédaigneusement sur le *Zend-Avesta*, dans l'*Encyclopédie*. Cela nous paraît démontrer qu'il écrivait le morceau ci-dessus avant d'avoir eu connaissance de l'article de Grimm qui l'a empêché de faire le sien sur Anquetil.

SUPPLÉMENT

AU

VOYAGE DE BOUGAINVILLE

I.

JUGEMENT DU VOYAGE DE BOUGAINVILLE.

A. Cette superbe voûte étoilée, sous laquelle nous revînmes hier, et qui semblait nous garantir un beau jour, ne nous a pas tenu parole.

B. Qu'en savez-vous?

A. Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins.

B. Il est vrai; mais si ce brouillard, qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parce qu'elle est suffisamment chargée d'humidité, retombe sur la terre?

A. Mais si au contraire il traverse l'éponge, s'élève et gagne la région supérieure où l'air est moins dense, et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé?

B. Il faut attendre.

A. En attendant, que faites-vous?

B. Je lis.

A. Toujours ce voyage de Bougainville?

B. Toujours.

A. Je n'entends rien à cet homme-là. L'étude des mathématiques, qui suppose une vie sédentaire, a rempli le temps de ses jeunes années; et voilà qu'il passe subitement d'une condition méditative et retirée au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur.

B. Nullement. Si le vaisseau n'est qu'une maison flottante, et si vous considérez le navigateur qui traverse des espaces im-

menses, resserré et immobile dans une enceinte assez étroite, vous le verrez faisant le tour du globe sur une planche, comme vous et moi le tour de l'univers sur votre parquet.

A. Une autre bizarrerie apparente, c'est la contradiction du caractère de l'homme et de son entreprise. Bougainville a le goût des amusements de la société; il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats; il se prête au tourbillon du monde d'aussi bonne grâce qu'aux inconstances de l'élément sur lequel il a été ballotté. Il est aimable et gai: c'est un véritable Français lesté, d'un bord, d'un traité de calcul différentiel et intégral, et de l'autre, d'un voyage autour du globe.

B. Il fait comme tout le monde : il se dissipe après s'être appliqué, et s'applique après s'être dissipé.

A. Que pensez-vous de son Voyage?

B. Autant que j'en puis juger sur une lecture assez superficielle, j'en rapporterais l'avantage à trois points principaux : une meilleure connaissance de notre vieux domicile et de ses habitants; plus de sûreté sur des mers qu'il a parcourues la sonde à la main, et plus de correction dans nos cartes géographiques. Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ces vues : de la philosophie, du courage, de la véracité; un coup d'œil prompt qui saisit les choses et abrége le temps des observations; de la circonspection, de la patience; le désir de voir, de s'éclairer et de s'instruire; la science du calcul, des mécaniques, de la géométrie, de l'astronomie; et une teinture suffisante d'histoire naturelle.

A. Et son style?

B. Sans apprêt; le ton de la chose, de la simplicité et de la clarté, surtout quand on possède la langue des marins.

A. Sa course a été longue?

B. Je l'ai tracée sur ce globe. Voyez-vous cette ligne de points rouges?

A. Qui part de Nantes?

B. Et court jusqu'au détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, serpente entre ces îles formant l'archipel immense qui s'étend des Philippines à la Nouvelle-Hollande, rase Madagascar, le cap de Bonne-Espérance, se prolonge dans l'Atlantique, suit les côtes d'Afrique, et rejoint l'une de ses extrémités à celle d'où le navigateur s'est embarqué.

A. Il a beaucoup souffert?

B. Tout navigateur s'expose, et consent de s'exposer aux périls de l'air, du feu, de la terre et de l'eau : mais qu'après avoir erré des mois entiers entre la mer et le ciel, entre la mort et la vie; après avoir été battu des tempêtes, menacé de périr par naufrage, par maladie, par disette d'eau et de pain, un infortuné vienne, son bâtiment fracassé, tomber, expirant de fatigue et de misère, aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou lui fait attendre impitoyablement les secours les plus urgents, c'est une dureté!...

A. Un crime digne de châtiment.

B. Une de ces calamités sur laquelle le voyageur n'a pas compté.

A. Et n'a pas dû compter. Je croyais que les puissances européennes n'envoyaient, pour commandants dans leurs possessions d'outre-mer, que des âmes honnêtes, des hommes bienfaisants, des sujets remplis d'humanité, et capables de compatir...

B. C'est bien là ce qui les soucie!

A. Il y a des choses singulières dans ce voyage de Bougainville.

B. Beaucoup.

A. N'assure-t-il pas que les animaux sauvages s'approchent de l'homme, et que les oiseaux viennent se poser sur lui, lorsqu'ils ignorent le danger de cette familiarité?

B. D'autres l'avaient dit avant lui.

A. Comment explique-t-il le séjour de certains animaux dans des îles séparées de tout continent par des intervalles de mer effrayants? Qui est-ce qui a porté là le loup, le renard, le chien, le cerf, le serpent?

B. Il n'explique rien; il atteste le fait.

A. Et vous, comment l'expliquez-vous?

B. Qui sait l'histoire primitive de notre globe? Combien d'espaces de terre, maintenant isolés, étaient autrefois continus? Le seul phénomène sur lequel on pourrait former quelque conjecture, c'est la direction de la masse des eaux qui les a séparés.

A. Comment cela?

B. Par la forme générale des arrachements. Quelque jour nous nous amuserons de cette recherche, si cela vous convient.

Pour ce moment, voyez-vous cette île qu'on appelle *des Lanciers?* A l'inspection du lieu qu'elle occupe sur le globe, il n'est personne qui ne se demande qui est-ce qui a placé là des hommes? quelle communication les liait autrefois avec le reste de leur espèce? que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre?

A. Ils s'exterminent et se mangent; et de là peut-être une première époque très-ancienne et très-naturelle de l'anthropophagie, insulaire d'origine.

B. Ou la multiplication y est limitée par quelque loi superstitieuse; l'enfant y est écrasé dans le sein de sa mère foulée sous les pieds d'une prêtresse.

A. Ou l'homme égorgé expire sous le couteau d'un prêtre; ou l'on a recours à la castration des mâles...

B. A l'infibulation des femelles; et de là tant d'usages d'une cruauté nécessaire et bizarre, dont la cause s'est perdue dans la nuit des temps, et met les philosophes à la torture. Une observation assez constante, c'est que les institutions surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent, en se transformant, à la longue, en lois civiles et nationales; et que les institutions civiles et nationales se consacrent, et dégénèrent en préceptes surnaturels et divins.

A. C'est une des palingénésies les plus funestes.

B. Un brin de plus qu'on ajoute au lien dont on nous serre.

A. N'était-il pas au Paraguay au moment même de l'expulsion des jésuites?

B. Oui.

A. Qu'en dit-il?

B. Moins qu'il n'en pourrait dire; mais assez pour nous apprendre que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves Indiens, comme les Lacédémoniens avec les Ilotes; les avaient condamnés à un travail assidu; s'abreuvaient de leur sueur, ne leur avaient laissé aucun droit de propriété; les tenaient sous l'abrutissement de la superstition; en exigeaient une vénération profonde; marchaient au milieu d'eux, un fouet à la main, et en frappaient indistinctement tout âge et tout sexe. Un siècle de plus, et leur expulsion devenait impossible, ou le motif d'une longue guerre entre ces moines et le souverain, dont ils avaient peu à peu secoué l'autorité.

A. Et ces Patagons, dont le docteur Maty et l'académicien La Condamine ont fait tant de bruit?

B. Ce sont de bonnes gens qui viennent à vous, et qui vous embrassent en criant *Chaoua;* forts, vigoureux, toutefois n'excédant guère la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces; n'ayant d'énorme que leur corpulence, la grosseur de leur tête, et l'épaisseur de leurs membres.

Né avec le goût du merveilleux, qui exagère tout autour de lui, comment l'homme laisserait-il une juste proportion aux objets, lorsqu'il a, pour ainsi dire, à justifier le chemin qu'il a fait, et la peine qu'il s'est donnée pour les aller voir au loin?

A. Et du sauvage, qu'en pense-t-il?

B. C'est, à ce qu'il paraît, de la défense journalière contre les bêtes, qu'il tient le caractère cruel qu'on lui remarque quelquefois. Il est innocent et doux, partout où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété. L'homme civilisé a une prétention commune, avec l'homme civilisé, à la possession d'un champ dont ils occupent les deux extrémités; et ce champ devient un sujet de dispute entre eux.

A. Et le tigre a une prétention commune, avec l'homme sauvage, à la possession d'une forêt; et c'est la première des prétentions, et la cause de la plus ancienne des guerres... Avez-vous vu le Taïtien que Bougainville avait pris sur son bord, et transporté dans ce pays-ci?

B. Je l'ai vu; il s'appelait Aotourou. A la première terre qu'il aperçut, il la prit pour la patrie des voyageurs; soit qu'on lui en eût imposé sur la longueur du voyage; soit que, trompé naturellement par le peu de distance apparente des bords de la mer qu'il habitait, à l'endroit où le ciel semble confiner à l'horizon, il ignorât la véritable étendue de la terre. L'usage commun des femmes était si bien établi dans son esprit, qu'il se jeta sur la première Européenne qui vint à sa rencontre, et qu'il se disposait très-sérieusement à lui faire la politesse de Taïti. Il s'ennuyait parmi nous. L'alphabet taïtien n'ayant ni *b*, ni *c*, ni *d*, ni *f*, ni *g*, ni *q*, ni *x*, ni *y*, ni *z*, il ne put jamais apprendre à parler notre langue, qui offrait à ses organes inflexibles trop d'articulations étrangères et de sons nouveaux. Il ne cessait de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné. Le voyage

de Bougainville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne; jusqu'à cette lecture, j'avais pensé qu'on n'était nulle part aussi bien que chez soi; résultat que je croyais le même pour chaque habitant de la terre; effet naturel de l'attrait du sol; attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs.

A. Quoi! vous ne trouvez pas l'habitant de Paris aussi convaincu qu'il croisse des épis dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce?

B. Ma foi, non. Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.

A. O Aotourou! que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes maîtresses, tes compatriotes, que leur diras-tu de nous?

B. Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.

A. Pourquoi peu de choses?

B. Parce qu'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun terme correspondant à celles dont il a quelques idées.

A. Et pourquoi ne le croiront-ils pas?

B. Parce qu'en comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur, que de nous croire si fous.

A. En vérité?

B. Je n'en doute pas : la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées! Le Taïtien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépit. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses; entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.

A. Est-ce que vous donneriez dans la fable de Taïti?

B. Ce n'est point une fable; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le supplément de son voyage.

A. Et où trouve-t-on ce supplément?

B. Là, sur cette table.

A. Est-ce que vous ne me le confierez pas?

B. Non; mais nous pourrons le parcourir ensemble, si vous voulez.

A. Assurément, je le veux. Voilà le brouillard qui retombe, et l'azur du ciel qui commence à paraître. Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque dans les moindres choses; il faut que je sois bien bon pour vous pardonner une supériorité aussi continue!

B. Tenez, tenez, lisez : passez ce préambule qui ne signifie rien, et allez droit aux adieux que fit un des chefs de l'île à nos voyageurs. Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là.

A. Comment Bougainville a-t-il compris ces adieux prononcés dans un langue qu'il ignorait?

B. Vous le saurez. C'est un vieillard qui parle.

II.

LES ADIEUX DU VIEILLARD.

Il était père d'une famille nombreuse. A l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité[1]. Ils l'abordèrent; il leur tourna le dos, se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décelaient que trop sa pensée : il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :

« Pleurez, malheureux Taïtiens! pleurez; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceïnture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujet-

1. La présence de ce vieillard et son attitude à l'arrivée des Européens sont signalées par Bougainville.

tir à leurs extravagances et à leurs vices; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console; je touche à la fin de ma carrière; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. O Taïtiens! mes amis! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes; tu as partagé ce privilége avec nous; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorgés pour elles; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves? Orou! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous.* Ce pays est à toi! et pourquoi? parce que tu y as mis le pied? Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Taïti,* qu'en penserais-tu? Tu es le plus fort! Et qu'est-ce que cela fait? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir! Tu crois donc que le Taïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Taïtien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi? Tu es venu; nous sommes-nous jetés sur ta personne? avons-nous pillé ton vaisseau? t'avons-nous saisi et

exposé aux flèches de nos ennemis? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler? Quand jouirons-nous? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières, la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes ; vois comme ils sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes ; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c'est le mien ; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul. Je laboure la terre ; je grimpe la montagne ; je perce la forêt ; je parcours une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre ; et j'ai quatre-vingt-dix ans passés. Malheur à cette île ! malheur aux Taïtiens présents, et à tous les Taïtiens à venir, du jour où tu nous as visités ! Nous ne connaissions qu'une maladie ; celle à laquelle l'homme, l'animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse ; et tu nous en a apporté une autre : tu as infecté notre sang. Il nous faudra peut-être exterminer de nos propres mains nos filles, nos femmes, nos enfants ; ceux qui ont approché tes femmes ; celles qui ont approché tes hommes. Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de tes veines dans les nôtres ; ou nos enfants, condamnés à nourrir et à perpétuer le mal que tu as donné aux pères et aux mères, et qu'ils transmettront à

jamais à leurs descendants. Malheureux! tu seras coupable, ou des ravages qui suivront les funestes caresses des tiens, ou des meurtres que nous commettrons pour en arrêter le poison. Tu parles de crimes! as-tu l'idée d'un plus grand crime que le tien? Quel est chez toi le châtiment de celui qui tue son voisin? la mort par le fer: quel est chez toi le châtiment du lâche qui l'empoisonne? la mort par le feu : compare ton forfait à ce dernier; et dis-nous, empoisonneur de nations, le supplice que tu mérites? Il n'y a qu'un moment, la jeune Taïtienne s'abandonnait aux transports, aux embrassements du jeune Taïtien; attendait avec impatience que sa mère (autorisée par l'âge nubile) relevât son voile, et mît sa gorge à nu. Elle était fière d'exciter les désirs, et d'arrêter les regards amoureux de l'inconnu, de ses parents, de son frère; elle acceptait sans frayeur et sans honte, en notre présence, au milieu d'un cercle d'innocents Taïtiens, au son des flûtes, entre les danses, les caresses de celui que son jeune cœur et la voix secrète de ses sens lui désignaient. L'idée de crime et le péril de la maladie sont entrés avec toi parmi nous. Nos jouissances, autrefois si douces, sont accompagnées de remords et d'effroi. Cet homme noir, qui est près de toi, qui m'écoute, a parlé à nos garçons; je ne sais ce qu'il a dit à nos filles; mais nos garçons hésitent; mais nos filles rougissent. Enfonce-toi, si tu veux, dans la forêt obscure avec la compagne perverse de tes plaisirs; mais accorde aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte, à la face du ciel et au grand jour. Quel sentiment plus honnête et plus grand pourrais-tu mettre à la place de celui que nous leur avons inspiré, et qui les anime? Ils pensent que le moment d'enrichir la nation et la famille d'un nouveau citoyen est venu, et ils s'en glorifient. Ils mangent pour vivre et pour croître : ils croissent pour multiplier, et ils n'y trouvent ni vice, ni honte. Écoute la suite de tes forfaits. A peine t'es-tu montré parmi eux, qu'ils sont devenus voleurs. A peine es-tu descendu dans notre terre, qu'elle a fumé de sang. Ce Taïtien qui courut à ta rencontre, qui t'accueillit, qui te reçut en criant : *Taïo! ami, ami;* vous l'avez tué. Et pourquoi l'avez-vous tué? parce qu'il avait été séduit par l'éclat de tes petits œufs de serpents[1]. Il te donnait

1. Colliers de verroterie; perles fausses.

ses fruits; il t'offrait sa femme et sa fille; il te cédait sa cabane : et tu l'as tué pour une poignée de ces grains, qu'il avait pris sans te le demander[1]. Et ce peuple? Au bruit de ton arme meurtrière, la terreur s'est emparée de lui; et il s'est enfui dans la montagne. Mais crois qu'il n'aurait pas tardé d'en descendre; crois qu'en un instant, sans moi, vous périssiez tous. Eh! pourquoi les ai-je apaisés? pourquoi les ai-je contenus? pourquoi les contiens-je encore dans ce moment? Je l'ignore; car tu ne mérites aucun sentiment de pitié; car tu as une âme féroce qui ne l'éprouva jamais. Tu t'es promené, toi et les tiens, dans notre île; tu as été respecté; tu as joui de tout; tu n'as trouvé sur ton chemin ni barrière, ni refus : on t'invitait; tu t'asseyais; on étalait devant toi l'abondance du pays. As-tu voulu des jeunes filles? excepté celles qui n'ont pas encore le privilége de montrer leur visage et leur gorge, les mères t'ont présenté les autres toutes nues; te voilà possesseur de la tendre victime du devoir hospitalier; on a jonché, pour elle et pour toi, la terre de feuilles et de fleurs; les musiciens ont accordé leurs instruments; rien n'a troublé la douceur, ni gêné la liberté de tes caresses ni des siennes. On a chanté l'hymne, l'hymne qui t'exhortait à être homme, qui exhortait notre enfant à être femme, et femme complaisante et voluptueuse. On a dansé autour de votre couche; et c'est au sortir des bras de cette femme, après avoir éprouvé sur son sein la plus douce ivresse, que tu as tué son frère, son ami, son père, peut-être. Tu as fait pis encore; regarde de ce côté; vois cette enceinte hérissée de flèches[2]; ces armes qui n'avaient menacé que nos ennemis, vois-les tournées contre nos propres enfants : vois les malheureuses compagnes de nos plaisirs; vois leur tristesse; vois la douleur de leurs pères; vois le désespoir de leurs mères : c'est là qu'elles sont condamnées à périr par nos mains, ou par le mal que tu leur as donné. Éloi-

1. Bougainville prétend ne pas savoir pourquoi ni comment cet homme fut tué. La fuite dans la montagne de plusieurs de ses camarades à cette occasion est rapportée par le voyageur.

2. Cet isolement des femmes infectées ne fut pas maintenu bien sévèrement, et en peu d'années, grâce à la syphilis, aux liqueurs spiritueuses et aussi à cette influence pernicieuse dont la cause est encore inconnue, mais qui suit toujours l'arrivée des Européens, dans les îles océaniennes surtout, la population de Taïti, qui était d'environ 100,000 âmes aux visites de Bougainville et de Cook, se trouva réduite à la moitié, puis au tiers, puis à presque rien : 7 ou 8,000 habitants.

gne-toi, à moins que tes yeux cruels ne se plaisent à des spectacles de mort : éloigne-toi ; va, et puissent les mers coupables qui t'ont épargné dans ton voyage, s'absoudre, et nous venger en t'engloutissant avant ton retour ! Et vous, Taïtiens, rentrez dans vos cabanes, rentrez tous ; et que ces indignes étrangers n'entendent à leur départ que le flot qui mugit, et ne voient que l'écume dont sà fureur blanchit une rive déserte ! »

A peine eut-il achevé, que la foule des habitants disparut : un vaste silence régna dans toute l'étendue de l'île ; et l'on n'entendit que le sifflement aigu des vents et le bruit sourd des eaux sur toute la longueur de la côté : on eût dit que l'air et la mer, sensibles à la voix du vieillard, se disposaient à lui obéir.

B. Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

A. Ce discours me paraît véhément ; mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage, il me semble y retrouver des idées et des tournures européennes.

B. Pensez donc que c'est une traduction du taïtien en espagnol, et de l'espagnol en français. Le vieillard s'était rendu, la nuit, chez cet Orou qu'il a interpellé, et dans la case duquel l'usage de la langue espagnole s'était conservé de temps immémorial [1]. Orou avait écrit en espagnol la harangue du vieillard ; et Bougainville en avait une copie à la main, tandis que le Taïtien la prononçait.

A. Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment ; mais ce n'est pas là tout ; et ma curiosité pour le reste n'est pas légère.

B. Ce qui suit, peut-être, vous intéressera moins.

A. N'importe.

B. C'est un entretien de l'aumônier de l'équipage avec un habitant de l'île.

A. Orou ?

B. Lui-même. Lorsque le vaisseau de Bougainville approcha de Taïti, un nombre infini d'arbres creusés furent lancés sur les eaux ; en un instant son bâtiment en fut environné ; de quelque côté qu'il tournât ses regards, il voyait des démonstrations de surprise et de bienveillance. On lui jetait des provisions ; on lui tendait les bras ; on s'attachait à des cordes ; on gravissait contre

1. Queiros avait découvert Taïti en 1606 ; mais Queiros était Portugais.

des planches; on avait rempli sa chaloupe; on criait vers le rivage, d'où les cris étaient répondus; les habitants de l'île accouraient; les voilà tous à terre : on s'empare des hommes de l'équipage; on se les partage; chacun conduit le sien dans sa cabane : les hommes les tenaient embrassés par le milieu du corps; les femmes leur flattaient les joues de leurs mains. Placez-vous là; soyez témoin, par la pensée, de ce spectacle d'hospitalité; et dites-moi comment vous trouvez l'espèce humaine.

A. Très-belle.

B. Mais j'oublierais peut-être de vous parler d'un événement assez singulier. Cette scène de bienveillance et d'humanité fut troublée tout à coup par les cris d'un homme qui appelait à son secours; c'était le domestique d'un des officiers de Bougainville. De jeunes Taïtiens s'étaient jetés sur lui, l'avaient étendu par terre, le déshabillaient et se disposaient à lui faire la civilité.

A. Quoi! ces peuples si simples, ces sauvages si bons, si honnêtes?...

B. Vous vous trompez; ce domestique était une femme déguisée en homme. Ignorée de l'équipage entier, pendant tout le temps d'une longue traversée, les Taïtiens devinèrent son sexe au premier coup d'œil. Elle était née en Bourgogne; elle s'appelait Barré; ni laide, ni jolie, âgée de vingt-six ans. Elle n'était jamais sortie de son hameau; et sa première pensée de voyager fut de faire le tour du globe : elle montra toujours de la sagesse et du courage.

A. Ces frêles machines-là renferment quelquefois des âmes bien fortes.

III.

ENTRETIEN DE L'AUMÔNIER ET D'OROU.

B. Dans la division que les Taïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, l'aumônier[1] devint le partage d'Orou. L'aumônier et le Taïtien étaient à peu près du même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou n'avait alors que sa femme et trois

1. Quoique tout ce qui suit n'ait aucune prétention à l'authenticité, on sera peut-être bien aise d'apprendre que l'aumônier de *la Boudeuse* s'appelait le P. Lavaisse et qu'il était Cordelier.

filles appelées Asto, Palli et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou, qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues, et lui dit :

— Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien ; si tu dors seul, tu dormiras mal ; l'homme a besoin la nuit d'une compagne à son côté. Voilà ma femme, voilà mes filles : choisis celle qui te convient ; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfants.

La mère ajouta : — Hélas ! je n'ai point à m'en plaindre ; la pauvre Thia ! ce n'est pas sa faute.

L'aumônier répondit :

Que sa religion, son état, les bonnes mœurs et l'honnêteté ne lui permettaient pas d'accepter ces offres.

Orou répliqua :

— Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion ; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous ; de donner l'existence à un de tes semblables ; de rendre un service que le père, la mère et les enfants te demandent ; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles état ; mais ton premier devoir est d'être homme et d'être reconnaissant. Je ne te propose point de porter dans ton pays les mœurs d'Orou ; mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs de Taïti. Les mœurs de Taïti sont-elles meilleures ou plus mauvaises que les vôtres ? c'est une question facile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir ? en ce cas tes mœurs ne sont ni pires, ni meilleures que les nôtres. En peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a ? nos mœurs sont meilleures que les tiennes. Quant à l'honnêteté que tu m'objectes, je te comprends ; j'avoue que j'ai tort ; et je t'en demande pardon. Je n'exige pas que tu nuises à ta santé ; si tu es fatigué, il faut que tu te reposes ; mais j'espère que tu ne continueras pas à nous contrister. Vois le souci que tu as répandu sur tous ces visages : elles craignent que tu n'aies

remarqué en elles quelques défauts qui leur attirent ton dédain. Mais quand cela serait, le plaisir d'honorer une de mes filles, entre ses compagnes et ses sœurs, et de faire une bonne action, ne te suffirait-il pas? Sois généreux!

L'AUMÔNIER.

Ce n'est pas cela : elles sont toutes quatre également belles; mais ma religion! mais mon état!

OROU.

Elles m'appartiennent, et je te les offre : elles sont à elles, et elles se donnent à toi. Quelle que soit la pureté de conscience que la chose *religion* et la chose *état* te prescrivent, tu peux les accepter sans scrupules. Je n'abuse point de mon autorité; et sois sûr que je connais et que je respecte les droits des personnes.

Ici, le véridique aumônier convient que jamais la Providence ne l'avait exposé à une aussi pressante tentation. Il était jeune; il s'agitait, il se tourmentait; il détournait ses regards des aimables suppliantes; il les ramenait sur elles; il levait ses mains et ses yeux au ciel. — Thia, la plus jeune, embrassait ses genoux et lui disait : Étranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m'afflige pas! Honore-moi dans la cabane et parmi les miens; élève-moi au rang de mes sœurs qui se moquent de moi. Asto l'aînée a déjà trois enfants; Palli, la seconde, en a deux, et Thia n'en a point! Étranger, honnête étranger, ne me rebute pas! rends-moi mère; fais-moi un enfant que je puisse un jour promener par la main, à côté de moi, dans Taïti; qu'on voie dans neuf mois attaché à mon sein; dont je sois fière, et qui fasse une partie de ma dot, lorsque je passerai de la cabane de mon père dans une autre. Je serai peut-être plus chanceuse avec toi qu'avec nos jeunes Taïtiens. Si tu m'accordes cette faveur, je ne t'oublierai plus; je te bénirai toute ma vie; j'écrirai ton nom sur mon bras et sur celui de ton fils; nous le prononcerons sans cesse avec joie; et, lorsque tu quitteras ce rivage, mes souhaits t'accompagneront sur les mers jusqu'à ce que tu sois arrivé dans ton pays.

Le naïf aumônier dit qu'elle lui serrait les mains, qu'elle attachait sur ses yeux des regards si expressifs et si touchants; qu'elle pleurait; que son père, sa mère et ses sœurs s'éloignèrent; qu'il resta seul avec elle, et qu'en disant : Mais ma reli-

gion, mais mon état, il se trouva le lendemain couché à côté de cette jeune fille, qui l'accablait de caresses, et qui invitait son père, sa mère et ses sœurs, lorsqu'ils s'approchèrent de leur lit le matin, à joindre leur reconnaissance à la sienne.

Asto et Palli, qui s'étaient éloignées, rentrèrent avec les mets du pays, des boissons et des fruits : elles embrassaient leur sœur et faisaient des vœux sur elle. Ils déjeunèrent tous ensemble ; ensuite Orou, demeuré seul avec l'aumônier, lui dit :

— Je vois que ma fille est contente de toi ; et je te remercie. Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as répété tant de fois, et avec tant de douleur?

L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit :

— Qui est-ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent?

OROU.

C'est moi.

L'AUMÔNIER.

Eh bien! nous croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.

OROU.

Il a donc des pieds, des mains, une tête?

L'AUMÔNIER.

Non.

OROU.

Où fait-il sa demeure?

L'AUMÔNIER.

Partout.

OROU.

Ici même!

L'AUMÔNIER.

Ici.

OROU.

Nous ne l'avons jamais vu.

L'AUMÔNIER.

On ne le voit pas.

OROU.

Voilà un père bien indifférent! Il doit être vieux; car il a au moins l'âge de son ouvrage.

L'AUMÔNIER.

Il ne vieillit point : il a parlé à nos ancêtres : il leur a donné des lois ; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré ; il leur a ordonné certaines actions, comme bonnes ; il leur en a défendu d'autres, comme mauvaises.

OROU.

J'entends ; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaises, c'est de coucher avec une femme et une fille ? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes ?

L'AUMÔNIER.

Pour s'unir ; mais à certaines conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle ; une femme appartient à un homme, et n'appartient qu'à lui.

OROU.

Pour toute leur vie ?

L'AUMÔNIER.

Pour toute leur vie.

OROU.

En sorte que, s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme... mais cela n'arrive point, car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.

L'AUMÔNIER.

Non ; il les laisse faire, et ils pèchent contre la loi de Dieu (car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier), contre la loi du pays ; et ils commettent un crime.

OROU.

Je serais fâché de t'offenser par mes discours ; mais si tu le permettais, je te dirais mon avis.

L'AUMÔNIER.

Parle.

OROU.

Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature, et contraires à la raison ; faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans mains, sans tête et sans outils ; qui est partout, et qu'on ne voit nulle part ; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour

de plus; qui commande et qui n'est pas obéi; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas. Contraires à la nature, parce qu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Sur quoi ce droit serait-il fondé? Ne vois-tu pas qu'on a confondu, dans ton pays, la chose qui n'a ni sensibilité, ni pensée, ni désir, ni volonté; qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, qu'on échange sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, ne s'acquiert point; qui a liberté, volonté, désir; qui peut se donner ou se refuser pour un moment; se donner ou se refuser pour toujours; qui se plaint et qui souffre; et qui ne saurait devenir un effet de commerce, sans qu'on oublie son caractère, et qu'on fasse violence à la nature? Contraires à la loi générale des êtres. Rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous; qui commmande une constance qui n'y peut être, et qui viole la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu: qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine; au bas d'une roche qui tombe en poudre; au pied d'un arbre qui se gerce; sur une pierre qui s'ébranle? Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal. Je ne sais ce que c'est que ton grand ouvrier : mais je me réjouis qu'il n'ait point parlé à nos pères, et je souhaite qu'il ne parle point à nos enfants; car il pourrait par hasard leur dire les mêmes sottises, et ils feraient peut-être celle de le croire. Hier, en soupant, tu nous as entretenus de magistrats et de prêtres; je ne sais quels sont ces personnages que tu appelles *magistrats* et *prêtres,* dont l'autorité règle votre conduite; mais, dis-moi, sont-ils maîtres du bien et du mal? Peuvent-ils faire que ce qui est juste soit injuste, et que ce qui est injuste soit juste? dépend-il d'eux d'attacher le bien à des actions nuisibles, et le mal à des actions innocentes ou utiles? Tu ne saurais le penser, car, à ce compte, il n'y aurait ni vrai ni faux, ni bon ni mauvais, ni beau ni laid; du moins, que ce qu'il plairait à ton grand ouvrier, à tes magistrats, à tes prêtres, de prononcer tel; et, d'un moment à l'autre, tu serais obligé de changer d'idées

et de conduite. Un jour l'on te dirait, de la part de l'un de tes trois maîtres : *tue*, et tu serais obligé, en conscience, de tuer; un autre jour : *vole*; et tu serais tenu de voler ; ou : *ne mange pas de ce fruit*; et tu n'oserais en manger ; *je te défends ce légume ou cet animal*; et tu te garderais d'y toucher. Il n'y a point de bonté qu'on ne pût t'interdire; point de méchanceté qu'on ne pût t'ordonner. Et où en serais-tu réduit, si tes trois maîtres, peu d'accord entre eux, s'avisaient de te permettre, de t'enjoindre et de te défendre la même chose, comme je pense qu'il arrive souvent? Alors, pour plaire au prêtre, il faudra que tu te brouilles avec le magistrat; pour satisfaire le magistrat, il faudra que tu mécontentes le grand ouvrier; et pour te rendre agréable au grand ouvrier, il faudra que tu renonces à la nature. Et sais-tu ce qui en arrivera? c'est que tu les mépriseras tous trois, et que tu ne seras ni homme, ni citoyen, ni pieux; que tu ne seras rien; que tu seras mal avec toutes les sortes d'autorités; mal avec toi-même; méchant, tourmenté par ton cœur; persécuté par tes maîtres insensés; et malheureux, comme je te vis hier au soir, lorsque je te présentai mes filles et ma femme, et que tu t'écriais : Mais ma religion! mais mon état! Veux-tu savoir, en tous temps et en tous lieux, ce qui est bon et mauvais? Attache-toi à la nature des choses et des actions; à tes rapports avec ton semblable; à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et le bien général. Tu es en délire, si tu crois qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers, qui puisse ajouter ou retrancher aux lois de la nature. Sa volonté éternelle est que le bien soit préféré au mal, et le bien général au bien particulier. Tu ordonneras le contraire; mais tu ne seras pas obéi. Tu multiplieras les malfaiteurs et les malheureux par la crainte, par les châtiments et par les remords; tu dépraveras les consciences; tu corrompras les esprits; ils ne sauront plus ce qu'ils ont à faire ou à éviter. Troublés dans l'état d'innocence, tranquilles dans le forfait, ils auront perdu l'étoile polaire dans leur chemin. Réponds-moi sincèrement; en dépit des ordres exprès de tes trois législateurs, un jeune homme, dans ton pays, ne couche-t-il jamais, sans leur permission, avec une jeune fille?

L'AUMÔNIER.

Je mentirais si je te l'assurais.

OROU.

La femme, qui a juré de n'appartenir qu'à son mari, ne se donne-t-elle point à un autre?

L'AUMÔNIER.

Rien de plus commun.

OROU.

Tes législateurs sévissent ou ne sévissent pas : s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la nature; s'ils ne sévissent pas, ce sont des imbéciles qui ont exposé au mépris leur autorité par une défense inutile.

L'AUMÔNIER.

Les coupables, qui échappent à la sévérité des lois, sont châtiés par le blâme général.

OROU.

C'est-à-dire que la justice s'exerce par le défaut de sens commun de toute la nation; et que c'est la folie de l'opinion qui supplée aux lois.

L'AUMÔNIER.

La fille déshonorée ne trouve plus de mari.

OROU.

Déshonorée! et pourquoi?

L'AUMÔNIER.

La femme infidèle est plus ou moins méprisée.

OROU.

Méprisée! et pourquoi?

L'AUMÔNIER.

Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

OROU.

Un lâche! un séducteur! et pourquoi?

L'AUMÔNIER.

Le père, la mère et l'enfant sont désolés. L'époux volage est un libertin : l'époux trahi partage la honte de sa femme.

OROU.

Quel monstrueux tissu d'extravagances tu m'exposes là! et encore tu ne dis pas tout : car aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété; d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses; d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le

caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on ment; les filles en imposent à leurs parents; les maris à leurs femmes; les femmes à leurs maris; des filles, oui, je n'en doute pas, des filles étoufferont leurs enfants; des pères soupçonneux mépriseront et négligeront les leurs; des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort; et le crime et la débauche se montreront sous toutes sortes de formes. Je sais tout cela, comme si j'avais vécu parmi vous. Cela est, parce que cela doit être; et ta société, dont votre chef vous vante le bel ordre, ne sera qu'un ramas d'hypocrites, qui foulent secrètement aux pieds les lois; ou d'infortunés, qui sont eux-mêmes les instruments de leurs supplices, en s'y soumettant; ou d'imbéciles, en qui le préjugé a tout à fait étouffé la voix de la nature; ou d'êtres mal organisés, en qui la nature ne réclame pas ses droits.

L'AUMÔNIER.

Cela ressemble. Mais vous ne vous mariez donc point?

OROU.

Nous nous marions.

L'AUMÔNIER.

Qu'est-ce que votre mariage?

OROU.

Le consentement d'habiter une même cabane, et de coucher dans le même lit, tant que nous nous y trouverons bien.

L'AUMÔNIER.

Et lorsque vous vous y trouvez mal?

OROU.

Nous nous séparons.

L'AUMÔNIER.

Que deviennent vos enfants?

OROU.

O étranger! ta dernière question achève de me déceler la profonde misère de ton pays. Sache, mon ami, qu'ici la naissance d'un enfant est toujours un bonheur, et sa mort un sujet de regrets et de larmes. Un enfant est un bien précieux, parce qu'il doit devenir un homme; aussi, en avons-nous un tout autre

soin que de nos plantes et de nos animaux. Un enfant qui naît, occasionne la joie domestique et publique : c'est un accroissement de fortune pour la cabane, et de force pour la nation : ce sont des bras et des mains de plus dans Taïti ; nous voyons en lui un agriculteur, un pêcheur, un chasseur, un soldat, un époux, un père. En repassant de la cabane de son mari dans celle de ses parents, une femme emmène avec elle les enfants qu'elle avait apportés en dot : on partage ceux qui sont nés pendant la cohabitation commune; et l'on compense, autant qu'il est possible, les mâles par les femelles, en sorte qu'il reste à chacun à peu près un nombre égal de filles et de garçons.

L'AUMÔNIER.

Mais les enfants sont longtemps à charge avant que de rendre service.

OROU.

Nous destinons à leur entretien et à la subsistance des vieillards, une sixième partie de tous les fruits du pays; ce tribut les suit partout. Ainsi tu vois que plus la famille du Taïtien est nombreuse, plus il est riche.

L'AUMÔNIER.

Une sixième partie!

OROU.

Oui; c'est un moyen sûr d'encourager la population, et d'intéresser au respect de la vieillesse et à la conservation des enfants.

L'AUMÔNIER.

Vos époux se reprennent-ils quelquefois?

OROU.

Très-souvent; cependant la durée la plus courte d'un mariage est d'une lune à l'autre.

L'AUMÔNIER.

A moins que la femme ne soit grosse ; alors la cohabitation est au moins de neuf mois?

OROU.

Tu te trompes; la paternité, comme le tribut, suit l'enfant partout.

L'AUMÔNIER.

Tu m'as parlé d'enfants qu'une femme apporte en dot à son mari.

OROU.

Assurément. Voilà ma fille aînée qui a trois enfants; ils marchent; ils sont sains; ils sont beaux; ils promettent d'être forts : lorsqu'il lui prendra fantaisie de se marier, elle les emmènera; ils sont les siens : son mari les recevra avec joie, et sa femme ne lui en serait que plus agréable, si elle était enceinte d'un quatrième.

L'AUMÔNIER.

De lui?

OROU.

De lui, ou d'un autre. Plus nos filles ont d'enfants, plus elles sont recherchées; plus nos garçons sont vigoureux et forts, plus ils sont riches : aussi, autant nous sommes attentifs à préserver les unes des approches de l'homme, les autres du commerce de la femme, avant l'âge de fécondité; autant nous les exhortons à produire, lorsque les garçons sont pubères et les filles nubiles. Tu ne saurais croire l'importance du service que tu auras rendu à ma fille Thia, si tu lui as fait un enfant. Sa mère ne lui dira plus à chaque lune : Mais, Thia, à quoi penses-tu donc? Tu ne deviens point grosse; tu as dix-neuf ans; tu devrais avoir déjà deux enfants, et tu n'en as point. Quel est celui qui se chargera de toi? Si tu perds ainsi tes jeunes ans, que feras-tu dans ta vieillesse? Thia, il faut que tu aies quelque défaut qui éloigne de toi les hommes. Corrige-toi, mon enfant : à ton âge, j'avais été trois fois mère.

L'AUMÔNIER.

Quelles précautions prenez-vous pour garder vos filles et vos garçons adolescents?

OROU.

C'est l'objet principal de l'éducation domestique et le point le plus important des mœurs publiques. Nos garçons, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, deux ou trois ans au delà de la puberté, restent couverts d'une longue tunique, et les reins ceints d'une petite chaîne. Avant que d'être nubiles, nos filles n'oseraient sortir sans un voile blanc. Oter sa chaîne, lever son voile, sont des fautes qui se commettent rarement, parce que nous leur en apprenons de bonne heure les fâcheuses conséquences. Mais au moment où le mâle a pris toute sa force, où les symptômes virils ont de la continuité, et où l'effusion fréquente et la qualité

de la liqueur séminale nous rassurent; au moment où la jeune fille se fane, s'ennuie, est d'une maturité propre à concevoir des désirs, à en inspirer et à les satisfaire avec utilité, le père détache la chaîne à son fils et lui coupe l'ongle du doigt du milieu de la main droite. La mère relève le voile de sa fille. L'un peut solliciter une femme, et en être sollicité; l'autre, se promener publiquement le visage découvert et la gorge nue, accepter ou refuser les caresses d'un homme. On indique seulement d'avance, au garçon les filles, à la fille les garçons, qu'ils doivent préférer. C'est une grande fête que le jour de l'émancipation d'une fille ou d'un garçon. Si c'est une fille, la veille, les jeunes garçons se rassemblent autour de la cabane, et l'air retentit pendant toute la nuit du chant des voix et du son des instruments. Le jour, elle est conduite par son père et par sa mère dans une enceinte où l'on danse et où l'on fait l'exercice du saut, de la lutte et de la course. On déploie l'homme nu devant elle, sous toutes les faces et dans toutes les attitudes. Si c'est un garçon, ce sont les jeunes filles qui font en sa présence les frais et les honneurs de la fête et exposent à ses regards la femme nue, sans réserve et sans secret. Le reste de la cérémonie s'achève sur un lit de feuilles, comme tu l'as vu à ta descente parmi nous. A la chute du jour, la fille rentre dans la cabane de ses parents, ou passe dans la cabane de celui dont elle a fait choix, et y reste tant qu'elle s'y plaît.

L'AUMÔNIER.

Ainsi cette fête est ou n'est point un jour de mariage?

OROU.

Tu l'as dit.....

— *A*. Qu'est-ce que je vois là en marge?

B. C'est une note, où le bon aumônier dit que les préceptes des parents sur le choix des garçons et des filles étaient pleins de bon sens et d'observations très-fines et très-utiles; mais qu'il a supprimé ce catéchisme, qui aurait paru à des gens aussi corrompus et aussi superficiels que nous, d'une licence impardonnable; ajoutant toutefois que ce n'était pas sans regret qu'il avait retranché des détails où l'on aurait vu, premièrement, jusqu'où une nation, qui s'occupe sans cesse d'un objet important, peut être conduite dans ses recherches, sans les secours de la physique et de l'anatomie; secondement, la diffé-

rence des idées de la beauté dans une contrée où l'on rapporte les formes au plaisir d'un moment, et chez un peuple où elles sont appréciées d'après une utilité plus constante. Là, pour être belle, on exige un teint éclatant, un grand front, de grands yeux, les traits fins et délicats, une taille légère, une petite bouche, de petites mains, un petit pied... Ici, presque aucun de ces éléments n'entre en calcul. La femme sur laquelle les regards s'attachent et que le désir poursuit, est celle qui promet beaucoup d'enfants (la femme du cardinal d'Ossat), et qui les promet actifs, intelligents, courageux, sains et robustes. Il n'y a presque rien de commun entre la Vénus d'Athènes et celle de Taïti; l'une est Vénus galante, l'autre est Vénus féconde. Une Taïtienne disait un jour avec mépris à une autre femme du pays : « Tu es belle, mais tu fais de laids enfants; je suis laide, mais je fais de beaux enfants, et c'est moi que les hommes préfèrent. »

Après cette note de l'aumônier, Orou continue :

OROU.

L'heureux moment pour une jeune fille et pour ses parents, que celui où sa grossesse est constatée! Elle se lève; elle accourt; elle jette ses bras autour du cou de sa mère et de son père; c'est avec des transports d'une joie mutuelle, qu'elle leur annonce et qu'ils apprennent cet événement. Maman! mon papa! embrassez-moi; je suis grosse! — Est-il bien vrai? — Très-vrai. — Et de qui l'êtes-vous? — Je le suis d'un tel...

L'AUMÔNIER.

Comment peut-elle nommer le père de son enfant?

OROU.

Pourquoi veux-tu qu'elle l'ignore? Il en est de la durée de nos amours comme de celle de nos mariages; elle est au moins d'une lune à la lune suivante.

L'AUMÔNIER.

Et cette règle est bien scrupuleusement observée?

OROU.

Tu vas en juger. D'abord, l'intervalle de deux lunes n'est pas long; mais lorsque deux pères ont une prétention bien fondée à la formation d'un enfant, il n'appartient plus à sa mère.

L'AUMÔNIER.

A qui appartient-il donc?

OROU.

A celui des deux à qui il lui plaît de le donner; voilà tout son privilége : et un enfant étant par lui-même un objet d'intérêt et de richesse, tu conçois que, parmi nous, les libertines sont rares, et que les jeunes garçons s'en éloignent.

L'AUMÔNIER.

Vous avez donc aussi vos libertines? J'en suis bien aise.

OROU.

Nous en avons même de plus d'une sorte : mais tu m'écartes de mon sujet. Lorsqu'une de nos filles est grosse, si le père de l'enfant est un jeune homme beau, bien fait, brave, intelligent et laborieux, l'espérance que l'enfant héritera des vertus de son père renouvelle l'allégresse. Notre enfant n'a honte que d'un mauvais choix. Tu dois concevoir quel prix nous attachons à la santé, à la beauté, à la force, à l'industrie, au courage; tu dois concevoir comment, sans que nous nous en mêlions, les prérogatives du sang doivent s'éterniser parmi nous. Toi qui as parcouru diverses contrées, dis-moi si tu as remarqué dans aucune autant de beaux hommes et autant de belles femmes que dans Taïti! Regarde-moi : comment me trouves-tu? Eh bien! il y a dix mille hommes ici plus grands, aussi robustes; mais pas un plus brave que moi; aussi les mères me désignent-elles souvent à leurs filles.

L'AUMÔNIER.

Mais de tous ces enfants que tu peux avoir faits hors de ta cabane, que t'en revient-il?

OROU.

Le quatrième, mâle ou femelle. Il s'est établi parmi nous une circulation d'hommes, de femmes et d'enfants, ou de bras de tout âge et de toute fonction, qui est bien d'une autre importance que celle de vos denrées qui n'en sont que le produit.

L'AUMÔNIER.

Je le conçois. Qu'est-ce que c'est que ces voiles noirs que j'ai rencontrés quelquefois.

OROU.

Le signe de la stérilité, vice de naissance, ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes, est une libertine, celui qui relève ce voile et s'approche de la femme stérile, est un libertin.

L'AUMÔNIER.

Et ces voiles gris?

OROU.

Le signe de la maladie périodique. Celle qui quitte ce voile, et se mêle avec les hommes, est une libertine; celui qui le relève, et s'approche de la femme malade, est un libertin.

L'AUMÔNIER.

Avez-vous des châtiments pour ce libertinage?

OROU.

Point d'autre que le blâme.

L'AUMÔNIER.

Un père peut-il coucher avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un mari avec la femme d'un autre?

OROU.

Pourquoi non?

L'AUMÔNIER.

Passe pour la fornication; mais l'inceste, mais l'adultère!

OROU.

Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots, *fornication, inceste, adultère?*

L'AUMÔNIER.

Des crimes, des crimes énormes, pour l'un desquels on brûle dans mon pays.

OROU.

Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles de Taïti, ni par conséquent les mœurs de Taïti par celles de ton pays : il nous faut une règle plus sûre; et quelle sera cette règle? En connais-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière? A présent, dis-moi ce que ton crime *inceste* a de contraire à ces deux fins de nos actions? Tu te trompes, mon ami, si tu crois qu'une loi une fois publiée, un mot ignominieux inventé, un supplice décerné, tout est dit. Réponds-moi donc, qu'entends-tu par *inceste?*

L'AUMÔNIER.

Mais un *inceste*...

OROU.

Un *inceste?*... Y a-t-il longtemps que ton grand ouvrier sans tête, sans mains et sans outils, a fait le monde?

L'AUMÔNIER.

Non.

OROU.

Fit-il toute l'espèce humaine à la fois?

L'AUMÔNIER.

Non. Il créa seulement une femme et un homme.

OROU.

Eurent-ils des enfants?

L'AUMÔNIER.

Assurément.

OROU.

Supposons que ces deux premiers parents n'aient eu que des filles, et que leur mère soit morte la première; ou qu'ils n'aient eu que des garçons, et que la femme ait perdu son mari.

L'AUMÔNIER.

Tu m'embarrasses; mais tu as beau dire, l'*inceste* est un crime abominable, et parlons d'autre chose.

OROU.

Cela te plaît à dire; je me tais, moi, tant que tu ne m'auras pas dit ce que c'est que le crime abominable *inceste*.

L'AUMÔNIER.

Eh bien! je t'accorde que peut-être l'*inceste* ne blesse en rien la nature; mais ne suffit-il pas qu'il menace la constitution politique? Que deviendraient la sûreté d'un chef et la tranquillité d'un État, si toute une nation composée de plusieurs millions d'hommes, se trouvait rassemblée autour d'une cinquantaine de pères de famille.

OROU.

Le pis-aller, c'est qu'où il n'y a qu'une grande société, il y en aurait cinquante petites, plus de bonheur et un crime de moins.

L'AUMÔNIER.

Je crois cependant que, même ici, un fils couche rarement avec sa mère.

OROU.

A moins qu'il n'ait beaucoup de respect pour elle, et une tendresse qui lui fasse oublier la disparité d'âge, et préférer une femme de quarante ans à une fille de dix-neuf.

L'AUMÔNIER.

Et le commerce des pères avec leurs filles?

OROU.

Guère plus fréquent, à moins que la fille ne soit laide et peu recherchée. Si son père l'aime, il s'occupe à lui préparer sa dot en enfants.

L'AUMÔNIER.

Cela me fait imaginer que le sort des femmes que la nature a disgraciées ne doit pas être heureux dans Taïti.

OROU.

Cela me prouve que tu n'as pas une haute opinion de la générosité de nos jeunes gens.

L'AUMÔNIER.

Pour les unions de frères et de sœurs, je ne doute pas qu'elles ne soient très-communes.

OROU.

Et très-approuvées.

L'AUMÔNIER.

A t'entendre, cette passion, qui produit tant de crimes et de maux dans nos contrées, serait ici tout à fait innocente.

OROU.

Étranger! tu manques de jugement et de mémoire : de jugement, car, partout où il y a défense, il faut qu'on soit tenté de faire la chose défendue et qu'on la fasse : de mémoire, puisque tu ne te souviens plus de ce que je t'ai dit. Nous avons des vieilles dissolues, qui sortent la nuit sans leur voile noir, et reçoivent des hommes, lorsqu'il ne peut rien résulter de leur approche; si elles sont reconnues ou surprises, l'exil au nord de l'île, ou l'esclavage, est leur châtiment : des filles précoces, qui relèvent leur voile blanc à l'insu de leurs parents (et nous avons pour elles un lieu fermé dans la cabane); des jeunes gens, qui déposent leur chaîne avant le temps prescrit par la nature et par la loi (et nous en réprimandons leurs parents); des femmes à qui le temps de la grossesse paraît long; des femmes et des filles peu scrupuleuses à garder leur voile gris; mais, dans le fait, nous n'attachons pas une grande importance à toutes ces fautes; et tu ne saurais croire combien l'idée de richesse particulière ou publique, unie dans nos têtes à l'idée de population, épure nos mœurs sur ce point.

L'AUMÔNIER.

La passion de deux hommes pour une même femme, ou le goût de deux femmes ou de deux filles pour un même homme, n'occasionnent-ils point de désordres?

OROU.

Je n'en ai pas encore vu quatre exemples : le choix de la femme ou celui de l'homme finit tout. La violence d'un homme serait une faute grave ; mais il faut une plainte publique, et il est presque inouï qu'une fille ou qu'une femme se soit plainte. La seule chose que j'aie remarquée, c'est que nos femmes ont moins de pitié des hommes laids, que nos jeunes gens des femmes disgraciées ; et nous n'en sommes pas fâchés.

L'AUMÔNIER.

Vous ne connaissez guère la jalousie, à ce que je vois ; mais la tendresse maritale, l'amour maternel, ces deux sentiments si puissants et si doux, s'ils ne sont pas étrangers ici, y doivent être assez faibles.

OROU.

Nous y avons suppléé par un autre, qui est tout autrement général, énergique et durable, l'intérêt. Mets la main sur la conscience ; laisse là cette fanfaronnade de vertu, qui est sans cesse sur les lèvres de tes camarades, et qui ne réside pas au fond de leur cœur. Dis-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y a un père qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant, un mari qui n'aimât mieux perdre sa femme, que sa fortune et l'aisance de toute sa vie. Sois sûr que partout où l'homme sera attaché à la conservation de son semblable comme à son lit, à sa santé, à son repos, à sa cabane, à ses fruits, à ses champs, il fera pour lui tout ce qu'il sera possible de faire. C'est ici que les pleurs trempent la couche d'un enfant qui souffre ; c'est ici que les mères sont soignées dans la maladie ; c'est ici qu'on prise une femme féconde, une fille nubile, un garçon adolescent ; c'est ici qu'on s'occupe de leur institution, parce que leur conservation est toujours un accroissement, et leur perte toujours une diminution de fortune.

L'AUMÔNIER.

Je crains bien que ce sauvage n'ait raison. Le paysan misérable de nos contrées, qui excède sa femme pour soulager son

cheval, laisse périr son enfant sans secours, et appelle le médecin pour son bœuf.

OROU.

Je n'entends pas trop ce que tu viens de dire; mais, à ton retour dans ta patrie si bien policée, tâche d'y introduire ce ressort; et c'est alors qu'on y sentira le prix de l'enfant qui naît, et l'importance de la population. Veux-tu que je te révèle un secret? mais prends garde qu'il ne t'échappe. Vous arrivez : nous vous abandonnons nos femmes et nos filles; vous vous en étonnez; vous nous en témoignez une gratitude qui nous fait rire; vous nous remerciez, lorsque nous asseyons sur toi et sur tes compagnons la plus forte de toutes les impositions. Nous ne t'avons point demandé d'argent; nous ne nous sommes point jetés sur tes marchandises; nous avons méprisé tes denrées : mais nos femmes et nos filles sont venues exprimer le sang de tes veines. Quand tu t'éloigneras, tu nous auras laissé des enfants : ce tribut levé sur ta personne, sur ta propre substance, à ton avis, n'en vaut-il pas bien un autre? Et si tu veux en apprécier la valeur, imagine que tu aies deux cents lieues de côtes à courir, et qu'à chaque vingt milles on te mette à pareille contribution. Nous avons des terres immenses en friche; nous manquons de bras; et nous t'en avons demandé. Nous avons des calamités épidémiques à réparer; et nous t'avons employé à réparer le vide qu'elles laisseront. Nous avons des ennemis voisins à combattre, un besoin de soldats; et nous t'avons prié de nous en faire : le nombre de nos femmes et de nos filles est trop grand pour celui des hommes; et nous t'avons associé à notre tâche. Parmi ces femmes et ces filles, il y en a dont nous n'avons pu obtenir d'enfants; et ce sont celles que nous avons exposées à vos premiers embrassements. Nous avons à payer une redevance en hommes à un voisin oppresseur; c'est toi et tes camarades qui nous défrayerez; et dans cinq ou six ans, nous lui enverrons vos fils, s'ils valent moins que les nôtres. Plus robustes, plus sains que vous, nous nous sommes aperçus que vous nous surpassiez en intelligence; et, sur-le-champ, nous avons destiné quelques-unes de nos femmes et de nos filles les plus belles à recueillir la semence d'une race meilleure que la nôtre. C'est un essai que nous avons tenté, et qui pourra nous réussir. Nous avons tiré de toi et des tiens le seul parti que nous en pouvions

tirer : et crois que, tout sauvages que nous sommes, nous savons aussi calculer. Va où tu voudras ; et tu trouveras toujours l'homme aussi fin que toi. Il ne te donnera jamais que ce qui ne lui est bon à rien, et te demandera toujours ce qui lui est utile. S'il te présente un morceau d'or pour un morceau de fer ; c'est qu'il ne fait aucun cas de l'or, et qu'il prise le fer. Mais dis-moi donc pourquoi tu n'es pas vêtu comme les autres ? Que signifie cette casaque longue qui t'enveloppe de la tête aux pieds, et ce sac pointu que tu laisses tomber sur tes épaules, ou que tu ramènes sur tes oreilles ?

L'AUMÔNIER.

C'est que, tel que tu me vois, je me suis engagé dans une société d'hommes qu'on appelle, dans mon pays, des moines. Le plus sacré de leurs vœux est de n'approcher d'aucune femme, et de ne point faire d'enfants.

OROU.

Que faites-vous donc ?

L'AUMÔNIER.

Rien.

OROU.

Et ton magistrat souffre cette espèce de paresse, la pire de toutes ?

L'AUMÔNIER.

Il fait plus ; il la respecte et la fait respecter.

OROU.

Ma première pensée était que la nature, quelque accident, ou un art cruel vous avait privés de la faculté de produire votre semblable ; et que, par pitié, on aimait mieux vous laisser vivre que de vous tuer. Mais, moine, ma fille m'a dit que tu étais un homme, et un homme aussi robuste qu'un Taïtien, et qu'elle espérait que tes caresses réitérées ne seraient pas infructueuses. A présent que j'ai compris pourquoi tu t'es écrié hier au soir : *Mais ma religion ! mais mon état !* pourrais-tu m'apprendre le motif de la faveur et du respect que les magistrats vous accordent ?

L'AUMÔNIER.

Je l'ignore.

OROU.

Tu sais au moins par quelle raison, étant homme, tu t'es librement condamné à ne pas l'être?

L'AUMÔNIER.

Cela serait trop long et trop difficile à t'expliquer.

OROU.

Et ce vœu de stérilité, le moine y est-il bien fidèle?

L'AUMÔNIER.

Non.

OROU.

J'en étais sûr. Avez-vous aussi des moines femelles?

L'AUMÔNIER.

Oui.

OROU.

Aussi sages que les moines mâles?

L'AUMÔNIER.

Plus renfermées, elles sèchent de douleur, périssent d'ennui.

OROU.

Et l'injure faite à la nature est vengée. Oh! le vilain pays! Si tout y est ordonné comme ce que tu m'en dis, vous êtes plus barbares que nous.

Le bon aumônier raconte qu'il passa le reste de la journée à parcourir l'île, à visiter les cabanes, et que le soir, après avoir soupé, le père et la mère l'ayant supplié de coucher avec la seconde de leurs filles, Palli s'était présentée dans le même déshabillé que Thia, et qu'il s'était écrié plusieurs fois pendant la nuit : *Mais ma religion! mais mon état!* que la troisième nuit il avait été agité des mêmes remords avec Asto l'aînée, et que la quatrième nuit il l'avait accordée par honnêteté à la femme de son hôte.

IV.

SUITE DU DIALOGUE.

A. J'estime cet aumônier poli.

B. Et moi, beaucoup davantage les mœurs des Taïtiens, et le discours d'Orou.

A. Quoique un peu modelé à l'européenne.

B. Je n'en doute pas.

— Ici le bon aumônier se plaint de la brièveté de son séjour dans Taïti, et de la difficulté de mieux connaître les usages d'un peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité, ou assez heureux pour habiter un climat dont la fertilité lui assurait un long engourdissement, assez actif pour s'être mis à l'abri des besoins absolus de la vie, et assez indolent pour que son innocence, son repos et sa félicité n'eussent rien à redouter d'un progrès trop rapide de ses lumières. Rien n'y était mal par l'opinion et par la loi, que ce qui était mal de sa nature. Les travaux et les récoltes s'y faisaient en commun. L'acception du mot *propriété* y était très-étroite ; la passion de l'amour, réduite à un simple appétit physique, n'y produisait aucun de nos désordres. L'île entière offrait l'image d'une seule famille nombreuse, dont chaque cabane représentait les divers appartements d'une de nos grandes maisons. Il finit par protester que ces Taïtiens seront toujours présents à sa mémoire, qu'il avait été tenté de jeter ses vêtements dans le vaisseau et de passer le reste de ses jours parmi eux, et qu'il craint bien de se repentir plus d'une fois de ne l'avoir pas fait.

A. Malgré cet éloge, quelles conséquences utiles à tirer des mœurs et des usages bizarres d'un peuple non civilisé?

B. Je vois qu'aussitôt que quelques causes physiques, telles, par exemple, que la nécessité de vaincre l'ingratitude du sol, ont mis en jeu la sagacité de l'homme, cet élan le conduit bien au delà du but, et que, le terme du besoin passé, on est porté dans l'océan sans bornes des fantaisies, d'où l'on ne se retire plus. Puisse l'heureux Taïtien s'arrêter où il en est! Je vois qu'excepté dans ce recoin écarté de notre globe, il n'y a point eu de mœurs, et qu'il n'y en aura peut-être jamais nulle part.

A. Qu'entendez-vous donc par des mœurs?

B. J'entends une soumission générale et une conduite conséquente à des lois bonnes ou mauvaises. Si les lois sont bonnes, les mœurs sont bonnes; si les lois sont mauvaises, les mœurs sont mauvaises; si les lois, bonnes ou mauvaises, ne sont point observées, la pire condition d'une société, il n'y a point de mœurs. Or, comment voulez-vous que des lois s'observent quand elles se contredisent? Parcourez l'histoire des siècles et des

nations tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes, le code de la nature, le code civil, et le code religieux, et contraints d'enfreindre alternativement ces trois codes qui n'ont jamais été d'accord; d'où il est arrivé qu'il n'y a eu dans aucune contrée, comme Orou l'a deviné de la nôtre, ni homme, ni citoyen, ni religieux.

A. D'où vous conclurez, sans doute, qu'en fondant la morale sur les rapports éternels, qui subsistent entre les hommes, la loi religieuse devient peut-être superflue; et que la loi civile ne doit être que l'énonciation de la loi de nature.

B. Et cela, sous peine de multiplier les méchants, au lieu de faire des bons.

A. Ou que, si l'on juge nécessaire de les conserver toutes trois, il faut que les deux dernières ne soient que des calques rigoureux de la première, que nous apportons gravée au fond de nos cœurs, et qui sera toujours la plus forte.

B. Cela n'est pas exact. Nous n'apportons en naissant qu'une similitude d'organisation avec d'autres êtres, les mêmes besoins, de l'attrait vers les mêmes plaisirs, une aversion commune pour les mêmes peines : voilà ce qui constitue l'homme ce qu'il est, et doit fonder la morale qui lui convient.

A. Cela n'est pas aisé.

B. Cela est si difficile, que je croirais volontiers le peuple le plus sauvage de la terre, le Taïtien qui s'en est tenu scrupuleusement à la loi de la nature, plus voisin d'une bonne législation qu'aucun peuple civilisé.

A. Parce qu'il lui est plus facile de se défaire de son trop de rusticité, qu'à nous de revenir sur nos pas et de réformer nos abus.

B. Surtout ceux qui tiennent à l'union de l'homme et de la femme.

A. Cela se peut. Mais commençons par le commencement. Interrogeons bonnement la nature, et voyons sans partialité ce qu'elle nous répondra sur ce point.

B. J'y consens.

A. Le mariage est-il dans la nature?

B. Si vous entendez par le mariage la préférence qu'une femelle accorde à un mâle sur tous les autres mâles, ou celle qu'un mâle donne à une femelle sur toutes les autres femelles;

préférence mutuelle, en conséquence de laquelle il se forme une union plus ou moins durable, qui perpétue l'espèce par la reproduction des individus, le mariage est dans la nature.

A. Je le pense comme vous ; car cette préférence se remarque non-seulement dans l'espèce humaine, mais encore dans les autres espèces d'animaux : témoin ce nombreux cortége de mâles qui poursuivent une même femelle au printemps dans nos campagnes, et dont un seul obtient le titre de mari. Et la galanterie ?

B. Si vous entendez par galanterie cette variété de moyens énergiques ou délicats que la passion inspire, soit au mâle, soit à la femelle, pour obtenir cette préférence qui conduit à la plus douce, la plus importante et la plus générale des jouissances ; la galanterie est dans la nature.

A. Je le pense comme vous. Témoin cette diversité de gentillesses pratiquées par le mâle pour plaire à la femelle ; par la femelle pour irriter la passion et fixer le goût du mâle. Et la coquetterie ?

B. C'est un mensonge qui consiste à simuler une passion qu'on ne sent pas, et à promettre une préférence qu'on n'accordera pas. Le mâle coquet se joue de la femelle ; la femelle coquette se joue du mâle : jeu perfide qui amène quelquefois les catastrophes les plus funestes ; manége ridicule, dont le trompeur et le trompé sont également châtiés par la perte des instants les plus précieux de leur vie.

A. Ainsi la coquetterie, selon vous, n'est pas dans la nature?

B. Je ne dis pas cela.

A. Et la constance ?

B. Je ne vous en dirai rien de mieux que ce qu'en a dit Orou à l'aumônier. Pauvre vanité de deux enfants qui s'ignorent eux-mêmes, et que l'ivresse d'un instant aveugle sur l'instabilité de tout ce qui les entoure !

A. Et la fidélité, ce rare phénomène?

B. Presque toujours l'entêtement et le supplice de l'honnête homme et de l'honnête femme dans nos contrées ; chimère à Taïti.

A. Et la jalousie ?

B. Passion d'un animal indigent et avare qui craint de

manquer; sentiment injuste de l'homme; conséquence de nos fausses mœurs, et d'un droit de propriété étendu sur un objet sentant, pensant, voulant, et libre.

A. Ainsi la jalousie, selon vous, n'est pas dans la nature?

B. Je ne dis pas cela. Vices et vertus, tout est également dans la nature.

A. Le jaloux est sombre.

B. Comme le tyran, parce qu'il en a la conscience.

A. La pudeur?

B. Mais vous m'engagez là dans un cours de morale galante. L'homme ne veut être ni troublé ni distrait dans ses jouissances. Celles de l'amour sont suivies d'une faiblesse qui l'abandonnerait à la merci de son ennemi. Voilà tout ce qu'il peut y avoir de naturel dans la pudeur : le reste est d'institution.

— L'aumônier remarque, dans un troisième morceau que je ne vous ai point lu, que le Taïtien ne rougit pas des mouvements involontaires qui s'excitent en lui à côté de sa femme, au milieu de ses filles; et que celles-ci en sont spectatrices, quelquefois émues, jamais embarrassées. Aussitôt que la femme devint la propriété de l'homme, et que la jouissance furtive d'une fille fut regardée comme un vol, on vit naître les termes *pudeur*, *retenue*, *bienséance*; des vertus et des vices imaginaires; en un mot, on voulut élever entre les deux sexes, des barrières qui les empêchassent de s'inviter réciproquement à la violation des lois qu'on leur avait imposées, et qui produisirent souvent un effet contraire, en échauffant l'imagination et en irritant les désirs. Lorsque je vois des arbres plantés autour de nos palais, et un vêtement de cou qui cache et montre une partie de la gorge d'une femme, il me semble reconnaître un retour secret vers la forêt, et un appel à la liberté première de notre ancienne demeure. Le Taïtien nous dirait : Pourquoi te caches-tu? de quoi es-tu honteux? fais-tu le mal, quand tu cèdes à l'impulsion la plus auguste de la nature? Homme, présente-toi franchement si tu plais. Femme, si cet homme te convient, reçois-le avec la même franchise.

A. Ne vous fâchez pas. Si nous débutons comme des hommes civilisés, il est rare que nous ne finissions pas comme le Taïtien.

B. Oui, ces préliminaires de convention consument la moitié de la vie d'un homme de génie.

A. J'en conviens; mais qu'importe, si cet élan pernicieux de l'esprit humain, contre lequel vous vous êtes récrié tout à l'heure, en est d'autant plus ralenti? Un philosophe de nos jours, interrogé pourquoi les hommes faisaient la cour aux femmes, et non les femmes la cour aux hommes, répondit qu'il était naturel de demander à celui qui pouvait toujours accorder.

B. Cette raison m'a paru de tout temps plus ingénieuse que solide. La nature, indécente si vous voulez, pousse indistinctement un sexe vers l'autre : et dans un état de l'homme brute et sauvage qui se conçoit, mais qui n'existe peut-être nulle part...

A. Pas même à Taïti?

B. Non... l'intervalle qui séparerait un homme d'une femme serait franchi par le plus amoureux. S'ils s'attendent, s'ils se fuient, s'ils se poursuivent, s'ils s'évitent, s'ils s'attaquent, s'ils se défendent, c'est que la passion, inégale dans ses progrès, ne s'applique pas en eux de la même force. D'où il arrive que la volupté se répand, se consomme et s'éteint d'un côté, lorsqu'elle commence à peine à s'élever de l'autre, et qu'ils en restent tristes tous deux. Voilà l'image fidèle de ce qui se passerait entre deux êtres jeunes, libres et parfaitement innocents. Mais lorsque la femme a connu, par l'expérience ou l'éducation, les suites plus ou moins cruelles d'un moment doux, son cœur frissonne à l'approche de l'homme. Le cœur de l'homme ne frissonne point; ses sens commandent, et il obéit. Les sens de la femme s'expliquent, et elle craint de les écouter. C'est l'affaire de l'homme que de la distraire de sa crainte, de l'enivrer et de la séduire. L'homme conserve toute son impulsion naturelle vers la femme; l'impulsion naturelle de la femme vers l'homme, dirait un géomètre, est en raison composée de la directe de la passion et de l'inverse de la crainte; raison qui se complique d'une multitude d'éléments divers dans nos sociétés; éléments qui concourent presque tous à accroître la pusillanimité d'un sexe et la durée de la poursuite de l'autre. C'est une espèce de tactique où les ressources de la défense et les moyens de l'attaque ont marché sur la même ligne. On a consacré la résistance de la femme; on a attaché l'ignominie à la violence de l'homme;

violence qui ne serait qu'une injure légère dans Taïti, et qui devient un crime dans nos cités.

A. Mais comment est-il arrivé qu'un acte dont le but est si solennel, et auquel la nature nous invite par l'attrait le plus puissant; que le plus grand, le plus doux, le plus innocent des plaisirs soit devenu la source la plus féconde de notre dépravation et de nos maux?

B. Orou l'a fait entendre dix fois à l'aumônier : écoutez-le donc encore, et tâchez de le retenir.

C'est par la tyrannie de l'homme, qui a converti la possession de la femme en une propriété.

Par les mœurs et les usages, qui ont surchargé de conditions l'union conjugale.

Par les lois civiles, qui ont assujetti le mariage à une infinité de formalités.

Par la nature de notre société, où la diversité des fortunes et des rangs a institué des convenances et des disconvenances.

Par une contradiction bizarre et commune à toutes les sociétés subsistantes, où la naissance d'un enfant, toujours regardée comme un accroissement de richesses pour la nation, est plus souvent et plus sûrement encore un accroissement d'indigence dans la famille.

Par les vues politiques des souverains, qui ont tout rapporté à leur intérêt et à leur sécurité.

Par les institutions religieuses, qui ont attaché les noms de vices et de vertus à des actions qui n'étaient susceptibles d'aucune moralité.

Combien nous sommes loin de la nature et du bonheur! L'empire de la nature ne peut être détruit : on aura beau le contrarier par des obstacles, il durera. Écrivez tant qu'il vous plaira sur des tables d'airain, pour me servir des expressions du sage Marc-Aurèle, que le frottement voluptueux de deux intestins est un crime, le cœur de l'homme sera froissé entre la menace de votre inscription et la violence de ses penchants. Mais ce cœur indocile ne cessera de réclamer; et cent fois, dans le cours de la vie, vos caractères effrayants disparaîtront à nos yeux. Gravez sur le marbre : Tu ne mangeras ni de l'ixion[1], ni

1. Mieux : *Ixos,* nom d'un oiseau cité dans la Bible.

du griffon; tu ne connaîtras que ta femme; tu ne seras point le mari de ta sœur : mais vous n'oublierez pas d'accroître les châtiments à proportion de la bizarrerie de vos défenses; vous deviendrez féroces, et vous ne réussirez point à me dénaturer.

A. Que le code des nations serait court, si on le conformait rigoureusement à celui de la nature! combien d'erreurs et de vices épargnés à l'homme!

B. Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de presque toute notre misère? La voici. Il existait un homme naturel : on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel; et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel; et, dans l'un et l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue; sans cesse gémissant, sans cesse malheureux, soit qu'un faux enthousiasme de gloire le transporte et l'enivre, ou qu'une fausse ignominie le courbe et l'abatte. Cependant il est des circonstances extrêmes qui ramènent l'homme à sa première simplicité.

A. La misère et la maladie, deux grands exorcistes.

B. Vous les avez nommés. En effet, que deviennent alors toutes ces vertus conventionnelles? Dans la misère, l'homme est sans remords; et dans la maladie, la femme est sans pudeur.

A. Je l'ai remarqué.

B. Mais un autre phénomène qui ne vous aura pas échappé davantage, c'est que le retour de l'homme artificiel et moral suit pas à pas les progrès de l'état de maladie à l'état de convalescence et de l'état de convalescence à l'état de santé. Le moment où l'infirmité cesse est celui où la guerre intestine recommence, et presque toujours avec désavantage pour l'intrus.

A. Il est vrai. J'ai moi-même éprouvé que l'homme naturel avait dans la convalescence une vigueur funeste pour l'homme artificiel et moral. Mais enfin, dites-moi, faut-il civiliser l'homme, ou l'abandonner à son instinct?

B. Faut-il vous répondre net?

A. Sans doute.

B. Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le;

empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature; faites-lui des entraves de toute espèce; embarrassez ses mouvements de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effraient; éternisez la guerre dans la caverne, et que l'homme naturel y soit toujours enchaîné sous les pieds de l'homme moral. Le voulez-vous heureux et libre? ne vous mêlez pas de ses affaires : assez d'incidents imprévus le conduiront à la lumière et à la dépravation; et demeurez à jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses : examinez-les profondément; et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettait de lui imposer. Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre. Ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en les gênant : et les Calabrais sont presque les seuls à qui la flatterie des législateurs n'en ait point encore imposé.

A. Et cette anarchie de la Calabre vous plaît?

B. J'en appelle à l'expérience; et je gage que leur barbarie est moins vicieuse que notre urbanité. Combien de petites scélératesses compensent ici l'atrocité de quelques grands crimes dont on fait tant de bruit! Je considère les hommes non civilisés comme une multitude de ressorts épars et isolés. Sans doute, s'il arrivait à quelques-uns de ces ressorts de se choquer, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se briseraient. Pour obvier à cet inconvénient, un individu d'une sagesse profonde et d'un génie sublime rassembla ces ressorts et en composa une machine, et dans cette machine appelée société, tous les ressorts furent rendus agissants, réagissants les uns contre les autres, sans cesse fatigués; et il s'en rompit plus dans un jour, sous l'état de législation, qu'il ne s'en rompait en un an sous l'anarchie de nature. Mais quel fracas! quel ravage! quelle énorme destruction des petits ressorts, lorsque deux, trois, quatre de ces énormes machines vinrent à se heurter avec violence!

A. Ainsi vous préféreriez l'état de nature brute et sauvage?

B. Ma foi, je n'oserais prononcer; mais je sais qu'on a vu plusieurs fois l'homme des villes se dépouiller et rentrer dans la

forêt, et qu'on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville.

A. Il m'est venu souvent dans la pensée que la somme des biens et des maux était variable pour chaque individu ; mais que le bonheur ou le malheur d'une espèce animale quelconque avait sa limite qu'elle ne pouvait franchir, et que peut-être nos efforts nous rendaient en dernier résultat autant d'inconvénient que d'avantage ; en sorte que nous nous étions bien tourmentés pour accroître les deux membres d'une équation, entre lesquels il subsistait une éternelle et nécessaire égalité. Cependant je ne doute pas que la vie moyenne de l'homme civilisé ne soit plus longue que la vie moyenne de l'homme sauvage.

B. Et si la durée d'une machine n'est pas une juste mesure de son plus ou moins de fatigue, qu'en concluez-vous ?

A. Je vois qu'à tout prendre, vous inclineriez à croire les hommes d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés?

B. Je ne parcourrai point toutes les contrées de l'univers; mais je vous avertis seulement que vous ne trouverez la condition de l'homme heureuse que dans Taïti, et supportable que dans un recoin de l'Europe. Là, des maîtres ombrageux et jaloux de leur sécurité se sont occupés à le tenir dans ce que vous appelez l'abrutissement.

A. A Venise, peut-être?

B. Pourquoi non? Vous ne nierez pas, du moins, qu'il n'y a nulle part moins de lumières acquises, moins de morale artificielle, et moins de vices et de vertus chimériques.

A. Je ne m'attendais pas à l'éloge de ce gouvernement.

B. Aussi ne le fais-je pas. Je vous indique une espèce de dédommagement de la servitude, que tous les voyageurs ont senti et préconisé.

A. Pauvre dédommagement!

B. Peut-être. Les Grecs proscrivirent celui qui avait ajouté une corde à la lyre de Mercure.

A. Et cette défense est une satire sanglante de leurs premiers législateurs. C'est la première corde qu'il fallait couper.

B. Vous m'avez compris. Partout où il y a une lyre, il y a des cordes. Tant que les appétits naturels seront sophistiqués, comptez sur des femmes méchantes.

A. Comme la Reymer.

B. Sur des hommes atroces.

A. Comme Gardeil.

B. Et sur des infortunés à propos de rien.

A. Comme Tanié, mademoiselle de La Chaux, le chevalier Desroches et madame de La Carlière[1].

Il est certain qu'on chercherait inutilement dans Taïti des exemples de la dépravation des deux premiers, et du malheur des trois derniers. Que ferons-nous donc? reviendrons-nous à la nature? nous soumettrons-nous aux lois?

B. Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme; et, en attendant, nous nous y soumettrons. Celui qui, de son autorité privée, enfreint une mauvaise loi, autorise tout autre à enfreindre les bonnes. Il y a moins d'inconvénients à être fou avec des fous, qu'à être sage tout seul. Disons-nous à nous-mêmes, crions incessamment qu'on a attaché la honte, le châtiment et l'ignominie à des actions innocentes en elles-mêmes; mais ne les commettons pas, parce que la honte, le châtiment et l'ignominie sont les plus grands de tous les maux. Imitons le bon aumônier, moine en France, sauvage dans Taïti.

A. Prendre le froc du pays où l'on va, et garder celui du pays où l'on est.

B. Et surtout être honnête et sincère jusqu'au scrupule avec des êtres fragiles qui ne peuvent faire notre bonheur, sans renoncer aux avantages les plus précieux de nos sociétés[2]. Et ce brouillard épais, qu'est-il devenu?

A. Il est tombé.

B. Et nous serons encore libres, cette après-dînée, de sortir ou de rester?

A. Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.

1. L'histoire de Tanié, de la Reymer, de M[lle] de La Chaux et de Gardeil se trouvera dans *Ceci n'est pas un Conte,* et celle du chevalier Desroches et de M[me] de la Carlière dans l'écrit intitulé : *Sur l'inconséquence du jugement public de nos actions particulières.*

2. Cette conclusion montre, ce nous semble, que ceux qui ont accusé Diderot, à propos de cet écrit, d'avoir demandé le partage des biens et la communauté des femmes, ont poussé bien au delà des limites qu'il leur assignait lui-même ses idées réformatrices.

B. Toujours les femmes! on ne saurait faire un pas sans les rencontrer à travers son chemin.

A. Si nous leur lisions l'entretien de l'aumônier et d'Orou?

B. A votre avis, qu'en diraient-elles?

A. Je n'en sais rien.

B. Et qu'en penseraient-elles?

A. Peut-être le contraire de ce qu'elles en diraient.

SUR LES FEMMES[1]

(1772)

J'aime Thomas; je respecte la fierté de son âme et la noblesse de son caractère : c'est un homme de beaucoup d'esprit; c'est un homme de bien; ce n'est donc pas un homme ordinaire. A en juger par sa *Dissertation sur les Femmes*[2], il n'a pas assez éprouvé une passion que je prise davantage pour les peines dont elle nous console que pour les plaisirs qu'elle nous donne. Il a beaucoup pensé, mais il n'a pas assez senti. Sa tête s'est tourmentée, mais son cœur est demeuré tranquille. J'aurais écrit avec moins d'impartialité et de sagesse; mais je me serais occupé avec plus d'intérêt et de chaleur du seul être de la nature qui nous rende sentiment pour sentiment, et qui soit heureux du bonheur qu'il nous fait. Cinq ou six pages de verve répandues dans son ouvrage auraient rompu la continuité de ses observations délicates et en auraient fait un ouvrage charmant. Mais il a voulu que son livre ne fût d'aucun sexe; et il n'y a malheureusement que trop bien réussi. C'est un hermaphrodite, qui n'a ni le nerf de l'homme ni la mollesse de la femme. Cependant peu de nos écrivains du jour auraient été capables d'un travail où l'on remarque de l'érudition, de la raison, de la finesse, du style, de l'harmonie; mais pas assez de variété, de cette souplesse propre à se prêter à l'infinie diversité d'un être extrême dans sa force et dans sa faiblesse, que la

1. Ce morceau se trouve dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, année 1772, avec des changements qu'il s'est permis de faire; nous ne rapporterons que deux variantes qui nous ont paru mériter quelque intérêt. (Br.) — L'article *Sur les Femmes,* quoique court, mérite bien d'être distingué des articles de pure critique au jour le jour comme Diderot en fournissait tant à Grimm. Il fait partie de cette série qu'il appelait les *petits papiers,* « c'est-à-dire les petits chefs-d'œuvre, » ajoute Sainte-Beuve

2. *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles.* Paris, 1772, in-8°, fig.

vue d'une souris ou d'une araignée fait tomber en syncope, et qui sait quelquefois braver les plus grandes terreurs de la vie. C'est surtout dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les instants de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes étonnent, belles comme les séraphins de Klopstok, terribles comme les diables de Milton. J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère, portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvements violents avec la douceur de leurs traits les rend hideuses; elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe, sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure; et, pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. La soumission à un maître qui lui déplaît est pour elle un supplice. J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux; je l'ai vue se plonger dans le bain, et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. Cette sorte de répugnance nous est presque inconnue. Notre organe est plus indulgent. Plusieurs femmes mourront sans avoir éprouvé l'extrême de la volupté. Cette sensation, que je regarderai volontiers comme une épilepsie passagère, est rare pour elles, et ne manque jamais d'arriver quand nous l'appelons. Le souverain bonheur les fuit entre les bras de l'homme qu'elles adorent. Nous le trouvons à côté d'une femme complaisante qui nous déplaît. Moins maîtresses de leurs sens que nous, la récompense en est moins prompte et moins sûre pour elles. Cent fois leur attente est trompée. Organisées tout au contraire de nous, le mobile qui sollicite en elles la volupté est si délicat, et la source en est si éloignée, qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle ne vienne point ou qu'elle s'égare. Si vous entendez une femme médire de l'amour, et un homme de lettres déprécier la considération publique; dites de l'une que ses charmes passent, et de l'autre que son talent se perd. Jamais un homme ne s'est assis, à Delphes, sur le sacré trépied. Le rôle de Pythie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter

au point de pressentir sérieusement l'approche d'un dieu, de s'agiter, de s'écheveler, d'écumer, de s'écrier : *Je le sens, je sens, le voilà, le dieu,* et d'en trouver le vrai discours. Un solitaire[1], brûlant dans ses idées ainsi que dans ses expressions, disait aux hérésiarques de son temps : *Adressez-vous aux femmes; elles reçoivent promptement, parce qu'elles sont ignorantes; elles répandent avec facilité, parce qu'elles sont légères; elles retiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues.* Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme, il semble qu'il y ait entre elles un complot facile de domination, une sorte de ligue, telle que celle qui subsiste entre les prêtres de toutes les nations. Elles en connaissent les articles sans se les être communiqués. Naturellement curieuses, elles veulent savoir, soit pour user, soit pour abuser de tout. Dans les temps de révolution, la curiosité les prostitue aux chefs de parti. Celui qui les devine est leur implacable ennemi. Si vous les aimez, elles vous perdront, elles se perdront elles-mêmes; si vous croisez leurs vues ambitieuses, elles ont au fond du cœur ce que le poëte a mis dans la bouche de Roxane :

Malgré tout mon amour, si dans cette journée
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée;
S'il ose m'alléguer une odieuse loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi;
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.

Racine, *Bajazet,* acte I, scène III.

Toutes méritent d'entendre ce qu'un autre poëte, moins élégant, adresse à l'une d'entre elles :

C'est ainsi que, toujours en proie à leur délire,
Vos pareilles ont su soutenir leur empire,
Vous n'aimâtes jamais; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant.

1. Saint Jérôme. (Br.)

Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste;
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux[1].

Elles simuleront l'ivresse de la passion, si elles ont un grand intérêt à vous tromper; elles l'éprouveront, sans s'oublier. Le moment où elles seront tout à leur projet sera quelquefois celui même de leur abandon. Elles s'en imposent mieux que nous sur ce qui leur plaît. L'orgueil est plus leur vice que le nôtre. Une jeune femme Samoïède dansait nue, avec un poignard à la main. Elle paraissait s'en frapper; mais elle esquivait aux coups qu'elle se portait avec une prestesse si singulière, qu'elle avait persuadé à ses compatriotes que c'était un dieu qui la rendait invulnérable; et voilà sa personne sacrée. Quelques voyageurs européens assistèrent à cette danse religieuse; et, quoique bien convaincus que cette femme n'était qu'une saltimbanque très-adroite, elle trompa leurs yeux par la célérité de ses mouvements. Le lendemain, ils la supplièrent de danser encore une fois. *Non,* leur dit-elle, *je ne danserai point; le dieu ne le veut pas; et je me blesserais.* On insista. Les habitants de la contrée joignirent leur vœu à celui des Européens. Elle dansa. Elle fut démasquée. Elle s'en aperçut; et à l'instant la voila étendue à terre, le poignard dont elle était armée plongé dans ses intestins. *Je l'avais bien prévu,* disait-elle à ceux qui la secouraient, *que le dieu ne le voulait pas, et que je me blesserais.* Ce qui me surprend, ce n'est pas qu'elle ait préféré la mort à la honte, c'est qu'elle se soit laissé guérir. Et de nos jours, n'avons-nous pas vu une de ces femmes qui figuraient en bourrelet l'enfance de l'Église, les pieds et les mains cloués sur une croix[2], le côté percé d'une lance, garder le ton de son rôle au milieu des convulsions de la douleur, sous la sueur froide qui découlait de ses membres, les yeux obscurcis du voile de la mort, et s'adressant au directeur de ce troupeau de fanatiques, lui dire, non d'une voix souffrante : *Mon père, je veux dormir,* mais d'une

1. Crébillon, vers supprimés dans la scène première du deuxième acte de *Catilina.* (Br.)

2. Voir dans la *Correspondance* de Grimm, année 1761, la lettre de La Condamine sur le crucifiement des dévotes jansénistes convulsionnaires.

voix enfantine : *Papa, je veux faire dodo?* Pour un seul homme, il y a cent femmes capables de cette force et de cette présence d'esprit. C'est cette même femme, ou une de ses compagnes, qui disait au jeune Dudoyer, qu'elle regardait tendrement, tandis qu'avec une tenaille il arrachait les clous qui lui traversaient les deux pieds : *Le dieu de qui nous tenons le don des prodiges ne nous a pas toujours accordé celui de la sainteté*[1]. Mme de Staal est mise à la Bastille avec la duchesse du Maine, sa maîtresse[2]; la première s'aperçoit que Mme du Maine a tout avoué. A l'instant elle pleure, elle se roule à terre, elle s'écrie : *Ah! ma pauvre maîtresse est devenue folle!* N'attendez rien de pareil d'un homme. La femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. La femme, hystérique dans la jeunesse, se fait dévote dans l'âge avancé; la femme à qui il reste quelque énergie dans l'âge avancé, était hystérique dans sa jeunesse. Sa tête parle encore le langage de ses sens lorsqu'ils sont muets. Rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fougueuse et l'hystérisme. Lorsque la Prussienne Karsch[3] lève son œil vers le ciel enflammé d'éclairs, elle voit Dieu dans le nuage; elle le voit qui secoue d'un pan de sa robe noire des foudres qui vont chercher la tête de l'impie; elle voit la tête de l'impie. Cependant la recluse dans sa cellule se sent élever dans les airs; son âme se répand dans le sein de la Divinité; son essence se mêle à l'essence divine; elle se pâme; elle se meurt; sa poitrine s'élève et s'abaisse avec rapidité; ses compagnes, attroupées autour d'elle,

1. Du Doyer de Gastel, à la suite de La Condamine, rend compte, dans la même *Correspondance* de Grimm, du *Miracle du jour de la Saint-Jean,* 1759; c'est la sœur Françoise qui est l'héroïne de cette scène d'exaltation où les *secours,* comme on appelait ces tortures, sont des coups de hache, des coups d'épée, et finalement l'incendie du lit et de la robe de la patiente. Françoise était une fille de cinquante-huit ans, ce n'est pas elle qui fit au jeune Du Doyer l'étrange aveu rapporté par Diderot.

2. A l'occasion de la conjuration du prince de Cellamare. (Br.)

3. Il y a eu une improvisatrice prussienne de ce nom, mais plus connue sous celui de Karschin.

coupent les lacets de son vêtement qui la serre. La nuit vient; elle entend les chœurs célestes; sa voix s'unit à leurs concerts. Ensuite elle redescend sur la terre; elle parle de joies ineffables; on l'écoute; elle est convaincue; elle persuade. La femme dominée par l'hystérisme éprouve je ne sais quoi d'infernal ou de céleste. Quelquefois, elle m'a fait frissonner. C'est dans la fureur de la bête féroce[1] qui fait partie d'elle-même, que je l'ai vue, que je l'ai entendue. Comme elle sentait! comme elle s'exprimait! Ce qu'elle disait n'était point d'une mortelle. La Guyon a, dans son livre des *Torrents*[2], des lignes d'une éloquence dont il n'y a point de modèles. C'est sainte Thérèse qui a dit des démons : *Qu'ils sont malheureux! ils n'aiment point.* Le quiétisme est l'hypocrisie de l'homme pervers, et la vraie religion de la femme tendre. Il y eut cependant un homme d'une honnêteté de caractère et d'une simplicité de mœurs si rares, qu'une femme aimable put, sans conséquence, s'oublier à côté de lui et s'épancher en Dieu; mais cet homme fut le seul; et il s'appelait Fénelon. C'est une femme qui se promenait dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre, et qui disait : *Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette*

1. « La coquette a envie d'avoir A pour ami, B pour amant, C pour mari. Le premier a pour lui la confiance, le second la passion, le troisième la vanité; elle essaiera de A, se dégoûtera de B et gardera C. A règne sur le cœur, C sur la tête, et B sur ce mobile interne que les médecins appellent le *plexus nerveux,* que votre Diderot a nommé la *bête féroce,* et que nous autres savants, nous regardons comme remplaçant dans la mécanique de la femme la *machine à vapeurs.* » *Récit exact de ce qui s'est passé à la séance de la Société des Observateurs de la Femme,* le mardi 2 novembre 1802. Dans cette spirituelle parodie des faits et gestes de la *Société des Observateurs de l'Homme,* Lemontey, parlant de la décoration de la salle où se tenait la séance, dit qu'elle était décorée des « bustes de trois philosophes qui avaient particulièrement médité sur la femme : Thomas, Rousseau et Diderot. Le premier avait l'air de lire, le second de rêver, et le troisième de prêcher. La même variété se retrouvait dans les matières que le sculpteur avait employées : Thomas était en plâtre verni, Rousseau en bronze doré, et Diderot en lave brute. » Cette appréciation nous paraît aussi juste qu'ingénieuse.

2. Mme Guyon, quiétiste célèbre du XVIIe siècle, qui séduisit jusqu'à Fénelon, a été étudiée par M. Matter dans son livre le *Mysticisme en France au temps de Fénelon* Paris, Didier, 1866, in-18. Ses rêveries ont été publiées d'abord par fragments. Le traité des *Torrents* (spirituels), qui avait longtemps couru manuscrit, fut imprimé, pour la première fois, dans l'édition des *Opuscules spirituels,* Cologne, 1704, in-12. En 1790 on donna une édition complète des *OEuvres* de Mme Guyon, en quarante volumes in-8°, Paris, chez les libraires associés.

eau, afin que l'homme n'aime son Dieu que pour lui-même[1]. Ce rôle ne va qu'à une femme. Mais cette imagination fougueuse, cet esprit qu'on croirait incoercible, un mot suffit pour l'abattre. Un médecin[2] dit aux femmes de Bordeaux, tourmentées de vapeurs effrayantes, qu'elles sont menacées du mal caduc ; et les voilà guéries. Un médecin[3] secoue un fer ardent aux yeux d'une troupe de jeunes filles épileptiques ; et les voilà guéries. Les magistrats de Milet[4] ont déclaré que la première femme qui se tuera sera exposée nue sur la place publique ; et voilà les Milésiennes réconciliées avec la vie. Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. L'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle ; les autres sont malades. O femmes, vous êtes des enfants bien extraordinaires ! Avec un peu de douleur et de sensibilité (hé ! monsieur Thomas, que ne vous laissiez-vous aller à ces deux qualités, qui ne vous sont pas étrangères ?), quel attendrissement ne nous auriez-vous pas inspiré, en nous montrant les femmes assujetties comme nous aux infirmités de l'enfance, plus contraintes et plus négligées dans leur éducation, abandonnées aux mêmes caprices du sort, avec une âme plus mobile, des organes plus délicats, et rien de cette fermeté naturelle ou acquise qui nous y prépare ; réduites au silence dans l'âge adulte, sujettes à un malaise qui les dispose à devenir épouses et mères : alors tristes, inquiètes, mélancoliques, à côté de parents alarmés, non-seulement sur la santé et la vie de leur enfant, mais encore sur son caractère : car c'est à cet instant critique qu'une jeune fille devient ce qu'elle restera toute sa vie, pénétrante ou stupide, triste ou gaie, sérieuse ou légère, bonne ou méchante, l'espérance de sa mère trompée ou réalisée. Pendant une longue suite d'années, chaque lune ramènera le même malaise. Le moment qui la délivrera du despotisme de ses parents est arrivé ; son

1. Fait cité par Bayle dans les *Pensées sur la comète de 1680*. Il place la scène à Damas au temps de saint Louis.

2. Le médecin Silva, consulté à Bordeaux par une foule de jolies femmes, qui se plaignaient de vapeurs et de maux de nerfs, leur répondit : « Ce ne sont pas des maux de nerfs, c'est le mal caduc. » Le lendemain, il n'y eut plus une seule femme dans Bordeaux qui eût mal aux nerfs. (Br.)

3. Boerhaave guérit une épidémie d'hystérie en menaçant les malades du cautère.

4. Variante : « Le dégoût de vivre saisit les femmes de Milet, les magistrats déclarent que, etc. »

imagination s'ouvre à un avenir plein de chimères; son cœur nage dans une joie secrète. Réjouis-toi bien, malheureuse créature; le temps aurait sans cesse affaibli la tyrannie que tu quittes; le temps accroîtra sans cesse la tyrannie sous laquelle tu vas passer. On lui choisit un époux. Elle devient mère. L'état de grossesse est pénible presque pour toutes les femmes. C'est dans les douleurs, au péril de leur vie, aux dépens de leurs charmes, et souvent au détriment de leur santé, qu'elles donnent naissance à des enfants. Le premier domicile de l'enfant et les deux réservoirs de sa nourriture, les organes qui caractérisent le sexe, sont sujets à deux maladies incurables. Il n'y a peut-être pas de joie comparable à celle de la mère qui voit son premier-né; mais ce moment sera payé bien cher. Le père se soulage du soin des garçons sur un mercenaire; la mère demeure chargée de la garde de ses filles. L'âge avance; la beauté passe; arrivent les années de l'abandon, de l'humeur et de l'ennui. C'est par le malaise que Nature les a disposées à devenir mères; c'est par une maladie longue et dangereuse qu'elle leur ôte le pouvoir de l'être. Qu'est-ce alors qu'une femme? Négligée de son époux, délaissée de ses enfants, nulle dans la société, la dévotion est son unique et dernière ressource. Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles. Nulle sorte de vexations que, chez les peuples policés, l'homme ne puisse exercer impunément contre la femme. La seule représaille qui dépende d'elle est suivie du trouble domestique, et punie d'un mépris plus ou moins marqué, selon que la nation a plus ou moins de mœurs. Nulle sorte de vexations que le sauvage n'exerce contre sa femme. La femme, malheureuse dans les villes, est plus malheureuse encore au fond des forêts. Écoutez le discours d'une Indienne des rives de l'Orénoque; et écoutez-le, si vous le pouvez, sans en être ému. Le missionnaire jésuite, Gumilla[1], lui reprochait d'avoir fait mourir une fille dont elle était accouchée, en lui coupant le nombril trop court : « Plût à Dieu, Père, lui dit-elle, plût à Dieu qu'au moment où ma mère me mit au monde, elle eût eu assez

1. *Histoire naturelle, civile et géographique de l'Orénoque*. Un des premiers collaborateurs de Diderot, Eidous, avait traduit cet ouvrage en 1758. Avignon et Paris, 3 vol. in-12, fig.

d'amour et de compassion, pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré et tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours ! Si ma mère m'eût étouffée en naissant, je serais morte ; mais je n'aurais pas senti la mort, et j'aurais échappé à la plus malheureuse des conditions. Combien j'ai souffert ! et qui sait ce qui me reste à souffrir jusqu'à ce que je meure ? Représente-toi bien, Père, les peines qui sont réservées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompagnent dans les champs avec leur arc et leurs flèches. Nous y allons, nous, chargées d'un enfant qui pend à nos mamelles, et d'un autre que nous portons dans une corbeille. Ils vont tuer un oiseau, ou prendre un poisson. Nous bêchons la terre, nous ; et après avoir supporté toute la fatigue de la culture, nous supportons toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau ; nous, nous leur apportons des racines pour leur nourriture, et du maïs pour leur boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis ; nous, nous allons chercher du bois et de l'eau pour préparer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment ; nous, nous passons presque toute la nuit à moudre le maïs et à leur faire la chica, et quelle est la récompense de nos veilles ? Ils boivent leur chica, ils s'enivrent ; et quand ils sont ivres, ils nous traînent par les cheveux, et nous foulent aux pieds. Ah ! Père, plût à Dieu que ma mère m'eût étouffée en naissant ! Tu sais toi-même si nos plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours. Mais notre plus grand malheur, tu ne saurais le connaître. Il est triste pour la pauvre Indienne de servir son mari comme une esclave, aux champs accablée de sueurs, et au logis privée de repos ; mais il est affreux de le voir, au bout de vingt ans, prendre une autre femme plus jeune, qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle. Elle nous frappe, elle frappe nos enfants, elle nous commande, elle nous traite comme ses servantes ; et au moindre murmure qui nous échapperait, une branche d'arbre levée... Ah ! Père, comment veux-tu que nous supportions cet état ? Qu'a de mieux à faire une Indienne, que de soustraire son enfant à une servitude mille fois pire que la mort ? Plût à Dieu, Père, je te le répète, que ma mère m'eût assez aimée pour m'enterrer lorsque je naquis ! Mon cœur n'aurait pas tant à souffrir, ni mes yeux à pleurer ! »

Femmes, que je vous plains! Il n'y avait qu'un dédommagement à vos maux; et si j'avais été législateur, peut-être l'eussiez-vous obtenu. Affranchies de toute servitude, vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru. Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon; comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles; et il n'en tombe point de celle de M. Thomas[1]. Il ne suffit pas de parler des femmes, et d'en parler bien, monsieur Thomas, faites encore que j'en voie. Suspendez-les sous mes yeux, comme autant de thermomètres des moindres vicissitudes des mœurs et des usages. Fixez, avec le plus de justesse et d'impartialité que vous pourrez, les prérogatives de l'homme et de la femme; mais n'oubliez pas que, faute de réflexion et de principes, rien ne pénètre jusqu'à une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes; que les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté, nagent à la superficie de leur âme; qu'elles ont conservé l'amour-propre et l'intérêt personnel avec toute l'énergie de nature; et que, plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vraies sauvages en dedans, toutes machiavélistes, du plus au moins. Le symbole des femmes en général est celle de l'Apocalypse, sur le front de laquelle il est écrit : MYSTÈRE. Où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour elles. On a demandé si les femmes étaient faites pour l'amitié. Il y a des femmes qui sont hommes, et des hommes qui sont femmes; et j'avoue que je ne ferai jamais mon ami d'un homme-femme. Si nous avons plus de raison que les femmes, elles ont bien plus d'instinct que nous. La seule chose qu'on leur ait apprise, c'est à bien porter la feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur première aïeule. Tout ce qu'on leur

1. VARIANTE : « Affranchies de toute servitude, je vous aurais mises au-dessus de la loi; vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru. Quand on veut écrire des femmes, il faut, monsieur Thomas, tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Il faut être plein de légèreté, de délicatesse et de grâces; et ces qualités vous manquent. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue sa patte, il faut qu'il en tombe des perles, et il n'en tombe aucune de la vôtre. » — M. Villemain (*Cours de littérature*), critiquant cette phrase, était blessé, non pas d'y voir Thomas gratifié d'une patte, mais bien l'arc-en-ciel changé en encrier. L'image est peut-être en effet un peu risquée, mais elle est si expressive!

a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : Ma fille, prenez garde à votre feuille de figuier ; votre feuille de figuier va bien, votre feuille de figuier va mal. Chez une nation galante, la chose la moins sentie est la valeur d'une déclaration. L'homme et la femme n'y voient qu'un échange de jouissances. Cependant, que signifie ce mot si légèrement prononcé, si frivolement interprété : *Je vous aime?* Il signifie réellement : « Si vous vouliez me sacrifier votre innocence et vos mœurs ; perdre le respect que vous vous portez à vous-même, et que vous obtenez des autres ; marcher les yeux baissés dans la société, du moins jusqu'à ce que, par l'habitude du libertinage, vous en ayez acquis l'effronterie ; renoncer à tout état honnête ; faire mourir vos parents de douleur, et m'accorder un moment de plaisir ; je vous en serais vraiment obligé[1]. » Mères, lisez ces lignes à vos jeunes filles : c'est, en abrégé, le commentaire de tous les discours flatteurs qu'on leur adressera ; et vous ne pouvez les en prévenir de trop bonne heure. On a mis tant d'importance à la galanterie, qu'il semble qu'il ne reste aucune vertu à celle qui a franchi ce pas. C'est comme la fausse dévote et le mauvais prêtre, en qui l'incrédulité est presque le sceau de la dépravation. Après avoir commis le grand crime, ils ne peuvent avoir horreur de rien. Tandis que nous lisons dans des livres, elles lisent dans le grand livre du monde. Aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées ; au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Épicure, un Zénon, en sentinelles, et armés de piques pour la repousser. Elles sont rarement systématiques, toujours à la dictée du moment. Thomas ne dit pas un mot des avantages du commerce des femmes pour un homme de lettres ; et c'est un ingrat. L'âme des femmes n'étant pas plus honnête que la nôtre, mais la décence ne leur permettant pas de s'expliquer avec notre franchise, elles se sont fait un ramage délicat, à l'aide duquel on dit honnêtement tout ce qu'on veut quand on a été sifflé dans leur volière. Ou les femmes se taisent, ou souvent elles ont l'air de n'oser dire ce qu'elles disent. On s'aperçoit aisément que

1. Cette leçon est à peu près celle que Diderot donnait un jour à sa fille, et qu'il rapporte dans sa lettre à Mlle Voland, du 22 novembre 1768.

Jean-Jacques a perdu bien des moments aux genoux des femmes, et que Marmontel en a beaucoup employé entre leurs bras. On soupçonnerait volontiers Thomas et D'Alembert d'avoir été trop sages. Elles nous accoutument encore à mettre de l'agrément et de la clarté dans les matières les plus sèches et les plus épineuses. On leur adresse sans cesse la parole; on veut en être écouté; on craint de les fatiguer ou de les ennuyer; et l'on prend une facilité particulière de s'exprimer, qui passe de la conversation dans le style. Quand elles ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous.

RÉFUTATION

SUIVIE

DE L'OUVRAGE D'HELVÉTIUS

INTITULÉ

L'HOMME

(Écrit de 1773 à 1774 — Inédit)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

On a dit que Diderot avait collaboré activement au premier ouvrage d'Helvétius : *De l'Esprit.* Il est difficile et de nier cette collaboration et de la prouver. Il a sans doute fourni des pages. Il a certainement donné le point de départ : le paradoxe, comme il l'appelle, de la sensibilité afférente à la matière en général; mais il a dû laisser Helvétius employer ces matériaux à sa façon et les mettre lui-même dans l'ordre méthodique qu'il affectionnait. Le collaborateur ou, si on l'aime mieux, l'inspirateur reprenait donc, l'ouvrage paru, son droit de critique et il n'a pas manqué de l'exercer. Il est dans ses *Réflexions sur le livre de l'Esprit* sympathique, mais sincère. Il reproche peut-être un peu trop —c'est du reste l'usage de presque tous les critiques — à l'auteur qu'il discute de n'avoir pas le même tempérament que lui; mais c'est avec raison qu'il trouve les divisions trop méthodiques, lourdes, rendant les livres difficiles à lire et par conséquent mauvaises dans une œuvre de propagande et de combat. Des divergences de vues se font aussi sentir et c'est sans doute parce qu'il n'avait pas pu les exprimer dans toute leur force à propos du livre *De l'Esprit* que Diderot s'attacha à l'ouvrage posthume d'Helvétius : *De l'Homme.*

Lorsque cet ouvrage, fruit d'un travail opiniâtre de dix ans, fut publié par les soins du prince Galitzin, Diderot était en Hollande, logé chez ce prince-éditeur, attendant M. de Nariskin qui devait le conduire à Pétersbourg. Il commença, comme il le faisait toujours, par écrire les remarques que lui suggérait sa lecture sur les marges des deux volumes. A son retour de Russie, séjournant encore à La Haye pour y publier les plans et statuts des divers établissements d'éducation fondés par l'impératrice, il relut Helvétius et, reprenant ses notes, il les trans-

crivit en les corrigeant. Il y revint une troisième fois et c'est cette dernière rédaction, dont Naigeon connaissait l'existence, mais qu'il n'avait pas à sa disposition, qui fut transportée à l'Ermitage et que nous publions aujourd'hui pour la première fois.

Naigeon, qui attachait une très-grande importance à ce travail, en a donné quelques extraits, pris dans les notes primitives. Ils présentent peu de variantes avec le texte définitif. D'autres passages, communiqués à M. Walferdin par M. Godard, ont été placés par lui dans la préface du *Salon de 1775* qu'il a publié en 1857 dans la *Revue de Paris*. La Bibliothèque de l'Arsenal possède les feuillets supprimés de la *Correspondance* de Grimm. On y lit (année 1783) le commencement de cette *Réfutation*. On la trouvera ici complète, avec les renvois aux chapitres d'Helvétius correspondants.

Nous avons cru devoir réunir sous le même couvert, malgré la différence des dates, les deux critiques de Diderot concernant Helvétius, les *Réflexions sur l'Esprit* et la *Réfutation de l'Homme*. Elles se complètent l'une l'autre, et, quoique les deux philosophes soient d'accord sur beaucoup de points, leur divergence sur d'autres est d'une importance telle qu'il sera désormais impossible de les confondre, comme on en a l'habitude, dans le même anathème. Les objections de Diderot détruisent ce qu'a de trop étroit le système d'Helvétius et rétablissent sur des bases beaucoup plus acceptables la véritable science de l'homme.

Chemin faisant, Diderot se laisse aller à des confidences personnelles et à des épanchements qui ne peuvent qu'ajouter aux sentiments de sympathie que ceux qui l'ont étudié sans parti pris n'ont pu manquer de ressentir pour sa belle âme.

RÉFLEXIONS

SUR LE LIVRE DE L'ESPRIT

PAR M. HELVÉTIUS

1758

Aucun ouvrage n'a fait autant de bruit. La matière et le nom de l'auteur y ont contribué. Il y a quinze ans que l'auteur y travaille; il y en a sept ou huit qu'il a quitté sa place de fermier général pour prendre la femme qu'il a, et s'occuper de l'étude des lettres et de la philosophie. Il vit pendant six mois de l'année à la campagne, retiré avec un petit nombre de personnes qu'il s'est attachées; et il a une maison fort agréable à Paris. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux; car il a des amis, une femme charmante, du sens, de l'esprit, de la considération dans ce monde, de la fortune, de la santé et de la gaîté... Les sots, les envieux et les bigots ont dû se soulever contre ses principes; et c'est bien du monde... L'objet de son ouvrage est de considérer l'esprit humain sous différentes faces, et de s'appuyer partout de faits. Ainsi il traite d'abord de l'esprit humain en lui-même. Il le considère ensuite relativement à la vérité et à l'erreur... Il paraît attribuer la sensibilité à la matière en général; système qui convient fort aux philosophes et contre lequel les superstitieux ne peuvent s'élever sans se précipiter dans de grandes difficultés. Les animaux sentent, on n'en peut guère douter : or, la sensibilité est en eux ou une propriété de la matière, ou une qualité d'une substance spirituelle. Les superstitieux n'osent avouer ni l'un ni l'autre... L'auteur de *l'Esprit* réduit toutes les fonctions intellectuelles à la sensibilité. Apercevoir ou sentir, c'est la même chose, selon lui. Juger ou sentir, c'est la même chose... Il ne

reconnaît de différence entre l'homme et la bête, que celle de l'organisation. Ainsi, allongez à un homme le museau; figurez-lui le nez, les yeux, les dents, les oreilles comme à un chien; couvrez-le de poils; mettez-le à quatre pattes; et cet homme, fût-il un docteur de Sorbonne, ainsi métamorphosé, fera toutes les fonctions du chien; il aboiera, au lieu d'argumenter; il rongera des os, au lieu de résoudre des sophismes; son activité principale se ramassera vers l'odorat; il aura presque toute son âme dans le nez; et il suivra un lapin ou un lièvre à la piste, au lieu d'éventer un athée ou un hérétique... D'un autre côté, prenez un chien; dressez-le sur les pieds de derrière, arrondissez-lui la tête, raccourcissez-lui le museau, ôtez-lui le poil et la queue, et vous en ferez un docteur, réfléchissant profondément sur les mystères de la prédestination et de la grâce... Si l'on considère qu'un homme ne diffère d'un autre homme que par l'organisation, et ne diffère de lui-même que par la variété qui survient dans les organes; si on le voit balbutiant dans l'enfance, raisonnant dans l'âge mûr, et balbutiant derechef dans la vieillesse; ce qu'il est dans l'état de santé et de maladie, de tranquillité et de passion, on ne sera pas éloigné de ce système... En considérant l'esprit relativement à l'erreur et à la vérité, M. Helvétius se persuade qu'il n'y a point d'esprit faux. Il rapporte tous nos jugements erronés à l'ignorance, à l'abus des mots et à la fougue des passions... Si un homme raisonne mal, c'est qu'il n'a pas les données pour raisonner mieux. Il n'a pas considéré l'objet sous toutes ses faces. L'auteur fait l'application de ce principe au luxe, sur lequel on a tant écrit pour et contre. Il fait voir que ceux qui l'ont défendu avaient raison, et que ceux qui l'ont attaqué avaient aussi raison dans ce qu'ils disaient les uns et les autres. Mais ni les uns ni les autres n'en venaient à la comparaison des avantages et des désavantages, et ne pouvaient former un résultat, faute de connaissances. M. Helvétius résout cette grande question; et c'est un des plus beaux endroits de son livre... Ce qu'il dit de l'abus des mots est superficiel, mais agréable. En général, c'est le caractère principal de l'ouvrage, d'être agréable à lire dans les matières les plus sèches, parce qu'il est semé d'une infinité de traits historiques qui soulagent. L'auteur fait l'application de l'abus des mots à la matière, au temps et à l'espace.

Il est ici fort court et fort serré; et il n'est pas difficile de deviner pourquoi. Il y en a assez pour mettre un bon esprit sur la voie, et pour faire jeter les hauts cris à ceux qui nous jettent de la poussière aux yeux par état... Il applique ce qu'il pense des erreurs de la passion à l'esprit de conquête et à l'amour de la réputation; et en faisant raisonner deux hommes à qui ces deux passions ont troublé le jugement, il montre comment les passions nous égarent en général. Ce chapitre est encore fourré d'historiettes agréables, et d'autres traits hardis et vigoureux. Il y a un certain prêtre égyptien qui gourmande très-éloquemment quelques incrédules, de ce qu'ils ne voient dans le bœuf Apis qu'un bœuf; et ce prêtre ressemble à beaucoup d'autres... Voilà en abrégé l'objet et la matière du premier discours. Il y en a trois autres dont nous parlerons dans la suite.

Après avoir considéré l'esprit en lui-même, M. Helvétius le considère par rapport à la société. Selon lui, l'intérêt général est la mesure de l'estime que nous faisons de l'esprit, et non la difficulté de l'objet ou l'étendue des lumières. Il en pouvait citer un exemple bien frappant. Qu'un géomètre place trois points sur son papier; qu'il suppose que ces trois points s'attirent tous les trois dans le rapport inverse du carré des distances, et qu'il cherche ensuite le mouvement et la trace de ces trois points. Ce problème résolu, il le lira dans quelques séances d'Académie : on l'écoutera; on imprimera sa solution dans un recueil ou elle sera confondue avec mille autres, et oubliée; et à peine en sera-t-il question ni dans le monde, ni entre les savants. Mais si ces trois points viennent à représenter les trois corps principaux de la nature; que l'un s'appelle la terre, l'autre, la lune, et le troisième le soleil; alors la solution du problème des trois points représentera la loi des corps célestes : le géomètre s'appellera Newton; et sa mémoire vivra éternellement parmi les hommes. Cependant que les trois points ne soient que trois points, ou que ces trois points représentent trois corps célestes, la sagacité est la même, mais l'intérêt est tout autre, et la considération publique aussi. Il faut porter le même jugement de la probité. L'auteur la considère en elle-même, ou relativement à un particulier, à une petite société, à une nation, à différents siècles, à différents

pays, et à l'univers entier. Dans tous ces rapports, l'intérêt est toujours la mesure du cas qu'on en fait. C'est même cet intérêt qui la constitue : en sorte que l'auteur n'admet point de justice ni d'injustice absolue. C'est son second paradoxe... Ce paradoxe est faux en lui-même, et dangereux à établir : faux parce qu'il est possible de trouver dans nos besoins naturels, dans notre vie, dans notre existence, dans notre organisation et notre sensibilité qui nous exposent à la douleur, une base éternelle du juste et de l'injuste, dont l'intérêt général et particulier fait ensuite varier la notion en cent mille manières différentes. C'est, à la vérité, l'intérêt général et particulier qui métamorphose l'idée de juste et d'injuste; mais son essence en est indépendante. Ce qui paraît avoir induit notre auteur en erreur, c'est qu'il s'en est tenu aux faits qui lui ont montré le juste ou l'injuste sous cent mille formes opposées, et qu'il a fermé les yeux sur la nature de l'homme, où il en aurait reconnu les fondements et l'origine... Il me paraît n'avoir pas eu une idée exacte de ce qu'on entend par la probité relative à tout l'univers. Il en a fait un mot vide de sens : ce qui ne lui serait point arrivé, s'il eût considéré qu'en quelque lieu du monde que ce soit, celui qui donne à boire à l'homme qui a soif, et à manger à celui qui a faim, est un homme de bien; et que la probité relative à l'univers n'est autre chose qu'un sentiment de bienfaisance qui embrasse l'espèce humaine en général; sentiment qui n'est ni faux ni chimérique... Voilà l'objet et l'analyse du discours, où l'auteur agite encore, par occasion, plusieurs questions importantes, telles que celles des vraies et des fausses vertus, du bon ton, du bel usage, des moralistes, des moralistes hypocrites, de l'importance de la morale, des moyens de la perfectionner.

L'objet de son troisième discours, c'est l'esprit considéré, ou comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation. Ici, l'auteur se propose de montrer que, de toutes les causes par lesquelles les hommes peuvent différer entre eux, l'organisation est la moindre; en sorte qu'il n'y a point d'homme en qui la passion, l'intérêt, l'éducation, les hasards n'eussent pu surmonter les obstacles de la nature, et en faire un grand homme; et qu'il n'y a pas non plus un grand homme, dont le défaut de passion, d'intérêt, d'éducation et de certains hasards n'eussent

pu faire un stupide, en dépit de la plus heureuse organisation. C'est son troisième paradoxe. *Credat judœus Apella...* L'auteur est obligé ici d'apprécier toutes les qualités de l'âme, considérées dans un homme relativement à un autre; ce qu'il fait avec beaucoup de sagacité : et quelque répugnance qu'on ait à recevoir un paradoxe aussi étrange que le sien, on ne le lit pas sans se sentir ébranlé... Le faux de tout ce discours me paraît tenir à plusieurs causes, dont voici les principales : 1° l'auteur ne sait pas, ou paraît ignorer la différence prodigieuse qu'il y a entre les effets (quelque légère que soit celle qu'il y a entre les causes), lorsque les causes agissent longtemps et sans cesse; 2° il n'a pas considéré ni la variété des caractères, l'un froid, l'autre lent; l'un triste, l'autre mélancolique, gai, etc.; ni l'homme dans ses différents âges; dans la santé et dans la maladie; dans le plaisir et dans la peine; en un mot, combien il diffère de lui-même en mille circonstances où il survient le plus léger dérangement dans l'organisation. Une légère altération dans le cerveau réduit l'homme de génie à l'état d'imbécillité. Que fera-t-il de cet homme, si l'altération, au lieu d'être accidentelle et passagère, est naturelle? 3° il n'a pas vu qu'après avoir fait consister toute la différence de l'homme à la bête dans l'organisation, c'est se contredire que de ne pas faire consister aussi toute la différence de l'homme de génie à l'homme ordinaire dans la même cause. En un mot, tout le troisième discours me semble un faux calcul, où l'on n'a fait entrer ni tous les éléments, ni les éléments qu'on a employés, pour leur juste valeur. On n'a pas vu la barrière insurmontable qui sépare l'homme que la nature a destiné à quelque fonction, de l'homme qui n'y apporte que du travail, de l'intérêt, de l'attention, des passions... Ce discours, faux dans le fond, est rempli de beaux détails sur l'origine des passions, sur leur énergie, sur l'avarice, sur l'ambition, l'orgueil, l'amitié, etc... L'auteur avance, dans le même discours, sur le but des passions, un quatrième paradoxe; c'est que le plaisir physique est le dernier objet qu'elles se proposent; ce que je crois faux encore. Combien d'hommes qui, après avoir épuisé dans leur jeunesse tout le bonheur physique qu'on peut espérer des passions, deviennent les uns avares, les autres ambitieux, les autres amoureux de la gloire! Dira-t-on qu'ils ont en vue, dans leur passion nouvelle, ces biens

mêmes dont ils sont dégoûtés?... De l'esprit, de la probité, des passions, M. Helvétius passe à ce que ces qualités deviennent sous différents gouvernements, et surtout sous le despotisme. Il n'a manqué à l'auteur que de voir le despotisme comme une bête assez hideuse pour donner à ces chapitres plus de coloris et de force. Quoique remplis de vérités hardies, ils sont un peu languissants.

Le quatrième discours de M. Helvétius considère l'esprit sous ses différentes faces : c'est ou le génie, ou le sentiment, ou l'imagination, ou l'esprit proprement dit, ou l'esprit fin, ou l'esprit fort, ou le bel esprit, ou le goût, ou l'esprit juste, ou l'esprit de société, ou l'esprit de conduite, ou le bon sens, etc. D'où l'auteur passe à l'éducation et au genre d'étude qui convient selon la sorte d'esprit qu'on a reçue... Il est aisé de voir que la base de cet ouvrage est posée sur quatre grands paradoxes... La sensibilité est une propriété générale de la matière. Apercevoir, raisonner, juger, c'est sentir : premier paradoxe... Il n'y a ni justice, ni injustice absolue. L'intérêt général est la mesure de l'estime des talents, et l'essence de la vertu : second paradoxe... C'est l'éducation et non l'organisation qui fait la différence des hommes ; et les hommes sortent des mains de la nature, tous presque également propres à tout : troisième paradoxe... Le dernier but des passions sont les biens physiques : quatrième paradoxe... Ajoutez à ce fonds une multitude incroyable de choses sur le culte public, les mœurs et le gouvernement ; sur l'homme, la législation et l'éducation ; et vous connaîtrez toute la matière de cet ouvrage. Il est très-méthodique ; et c'est un de ses défauts principaux : premièrement, parce que la méthode, quand elle est d'appareil, refroidit, appesantit et ralentit ; secondement, parce qu'elle ôte à tout l'air de liberté et de génie ; troisièmement, parce qu'elle a l'aspect d'argumentation ; quatrièmement, et cette raison est particulière à l'ouvrage, c'est qu'il n'y a rien qui veuille être prouvé avec moins d'affectation, plus dérobé, moins annoncé qu'un paradoxe. Un auteur paradoxal ne doit jamais dire son mot, mais toujours ses preuves : il doit entrer furtivement dans l'âme de son lecteur, et non de vive force. C'est le grand art de Montaigne, qui ne veut jamais prouver, et qui va toujours prouvant, et me ballottant du blanc au noir, et du noir au blanc. D'ailleurs, l'appareil

de la méthode ressemble à l'échafaud qu'on laisserait toujours subsister après que le bâtiment est élevé. C'est une chose nécessaire pour travailler, mais qu'on ne doit plus apercevoir quand l'ouvrage est fini. Elle marque un esprit trop tranquille, trop maître de lui-même. L'esprit d'invention s'agite, se meut, se remue d'une manière déréglée ; il cherche. L'esprit de méthode arrange, ordonne, et suppose que tout est trouvé... Voilà le défaut principal de cet ouvrage. Si tout ce que l'auteur a écrit eût été entassé comme pêle-mêle, qu'il n'y eût eu que dans l'esprit de l'auteur un ordre sourd, son livre eût été infiniment plus agréable, et, sans le paraître, infiniment plus dangereux... Ajoutez à cela qu'il est rempli d'historiettes : or, les historiettes vont à merveille dans la bouche et dans l'écrit d'un homme qui semble n'avoir aucun but, et marcher en dandinant et nigaudant; au lieu que ces historiettes n'étant que des faits particuliers, on exige de l'auteur méthodique des raisons en abondance et des faits avec sobriété... Parmi les faits répandus dans le livre de l'*Esprit*, il y en a de mauvais goût et de mauvais choix. J'en dis autant des notes. Un ami sévère eût rendu en cela un bon service à l'auteur. D'un trait de plume, il en eût ôté tout ce qui déplaît... Il y a dans cet ouvrage des vérités qui contristent l'homme, annoncées trop crûment... Il y a des expressions qui se prennent dans le monde communément en mauvaise part, et auxquels l'auteur donne, sans en avertir, une acception différente. Il aurait dû éviter cet inconvénient... Il y a des chapitres importants, qui ne sont que croqués... Dix ans plus tôt, cet ouvrage eût été tout neuf; mais aujourd'hui l'esprit philosophique a fait tant de progrès, qu'on y trouve peu de choses nouvelles... C'est proprement la préface de l'*Esprit des lois*, quoique l'auteur ne soit pas toujours du sentiment de Montesquieu... Il est inconcevable que ce livre, fait exprès pour la nation, car partout il est clair, partout amusant, ayant partout du charme, les femmes y paraissant partout comme les idoles de l'auteur, étant proprement le plaidoyer des subordonnés contre leurs supérieurs, paraissant dans un temps où tous les ordres foulés sont assez mécontents, où l'esprit de fronde est plus à la mode que jamais, où le gouvernement n'est ni excessivement aimé, ni prodigieusement estimé; il est bien étonnant que, malgré cela, il ait révolté presque tous les esprits.

C'est un paradoxe à expliquer... Le style de cet ouvrage est de toutes les couleurs, comme l'arc-en-ciel : folâtre, poétique, sévère, sublime, léger, élevé, ingénieux, grand, éclatant, tout ce qu'il plaît à l'auteur et au sujet... Résumons. Le livre de l'*Esprit* est l'ouvrage d'un homme de mérite. On y trouve beaucoup de principes généraux qui sont faux ; mais, en revanche, il y a une infinité de vérités de détail. L'auteur a monté la métaphysique et la morale sur un haut ton ; et tout écrivain qui voudra traiter la même matière, et qui se respectera, y regardera de près. Les ornements y sont petits pour le bâtiment. Les choses d'imagination sont trop faites : il n'y a rien qui aime tant le négligé et l'ébouriffé que la chose imaginée. La clameur générale contre cet ouvrage montre peut-être combien il y a d'hypocrites de probité. Souvent les preuves de l'auteur sont trop faibles, eu égard à la force des assertions ; les assertions étant surtout énoncées nettement et clairement. Tout considéré, c'est un furieux coup de massue porté sur les préjugés en tout genre. Cet ouvrage sera donc utile aux hommes. Il donnera par la suite de la considération à l'auteur ; et quoiqu'il n'y ait pas le génie qui caractérise l'*Esprit des lois* de Montesquieu, et qui règne dans l'*Histoire naturelle* de Buffon, il sera pourtant compté parmi les grands livres du siècle.

RÉFUTATION

SUIVIE

DE L'OUVRAGE D'HELVÉTIUS

INTITULÉ

L'HOMME

TOME PREMIER

PRÉFACE

Page 1[1]. — *Si j'eusse donné ce livre de mon vivant, je me serais exposé à la persécution, et n'aurais accumulé sur moi ni richesses, ni dignités nouvelles.*

On verra dans la suite combien cet aveu est contraire aux principes de l'auteur. Et pourquoi l'aurait-il donc donné?

Page 10. — *La nation (française) est aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle crise salutaire ne lui rendra sa liberté; c'est par la consomption qu'elle périra. La conquête est le seul remède à ses malheurs; et c'est le hasard et les circonstances qui décident de l'efficacité d'un tel remède.*

L'expérience actuelle prouve le contraire. Que les honnêtes gens qui occupent à présent les premières places de l'État les conservent seulement pendant dix ans, et tous nos malheurs seront réparés.

Le rétablissement de l'ancienne magistrature a ramené le temps de la liberté.

1. Il faut se rapporter, pour ces renvois, à l'édition originale où les notes sont séparées du texte, mais, comme l'indication des chapitres est exacte et que ces chapitres sont généralement courts, il est facile de suivre cette *Réfutation* avec une édition quelconque du livre d'Helvétius.

Nous avons vu longtemps les bras de l'homme lutter contre les bras de la nature ; mais les bras de l'homme se lassent, et les bras de la nature ne se lassent point.

Un royaume tel que celui-ci, se compare fort bien à une énorme cloche mise en volée. Une longue suite d'enfants imbéciles s'attachent à la corde, et font tous leurs efforts pour arrêter la cloche dont ils diminuent successivement les oscillations; mais il survient tôt ou tard un bras vigoureux qui lui restitue tout son mouvement.

Sous quelque gouvernement que ce soit, la nature a posé des limites au malheur des peuples. Au-delà de ces limites, c'est ou la mort, ou la fuite, ou la révolte. Il faut rendre à la terre une portion de la richesse qu'on en obtient; il faut que l'agriculteur et le propriétaire vivent. Cet ordre des choses est éternel, le despote le plus inepte et le plus féroce ne saurait l'enfreindre.

J'écrivais avant la mort de Louis XV[1] : « Cette préface est hardie : l'auteur y prononce sans ménagement que nos maux sont incurables. Et peut-être aurais-je été de son avis, si le monarque régnant avait été jeune. »

On demandait un jour comment on rendait les mœurs à un peuple corrompu. Je répondis : *Comme Médée rendit la jeunesse à son père, en le dépeçant et le faisant bouillir.....* Alors, cette réponse n'aurait pas été très-déplacée.

SECTION I.

L'auteur emploie les quinze chapitres qui forment cette section à établir son paradoxe favori, « que l'éducation seule fait toute la différence entre des individus à peu près bien organisés..... » condition dans laquelle il ne fait entrer ni la force, ni la faiblesse, ni la santé, ni la maladie, ni aucune de ces qualités physiques ou morales qui diversifient les tempéraments et les caractères.

1. Avant mai 1774, c'est-à-dire dans les premières notes sur l'*Homme,* dont la rédaction a été reprise jusqu'à trois fois.

INTRODUCTION

CHAPITRE I.

Page 2. — *J'ai regardé l'esprit, le génie et la vertu comme le produit de l'instruction.*

— Seule?

— *Cette idée me paraît toujours vraie.*

— Elle est fausse, et c'est par cette raison qu'elle ne sera jamais assez prouvée.

— *On m'a accordé que l'éducation avait sur le génie, sur le caractère des hommes et des peuples plus d'influence qu'on ne l'aurait cru.*

— Et c'est tout ce qu'on pouvait vous accorder.

Page 4. — *Si l'organisation nous fait presque entier ce que nous sommes, à quel titre reprocher au maître l'ignorance et la stupidité de ses élèves.*

Je ne connais pas de système plus consolant pour les parents et plus encourageant pour les maîtres. Voilà son avantage.

Mais je n'en connais pas de plus désolant pour les enfants qu'on croit également propres à tout; de plus capable de remplir les conditions de la société d'hommes médiocres, et d'égarer le génie qui ne fait bien qu'une chose; ni de plus dangereux par l'opiniâtreté qu'il doit inspirer à des supérieurs qui, après avoir appliqué longtemps et sans fruit une classe d'élèves à des objets pour lesquels ils n'avaient aucune disposition naturelle, les rejetteront dans le monde où ils ne seront plus bons à rien. On ne donne pas du nez à un lévrier, on ne donne pas la vitesse du lévrier à un chien-couchant; vous aurez beau faire, celui-ci gardera son nez, et celui-là gardera ses jambes.

CHAPITRE II.

Page 5. — *L'homme naît ignorant, il ne naît point sot; et ce n'est pas même sans peine qu'il le devient.*

C'est presque le contraire qu'il fallait dire. L'homme naît toujours ignorant, très-souvent sot; et quand il ne l'est pas, rien de plus aisé que de le rendre tel, ni malheureusement de plus conforme à l'expérience.

La stupidité et le génie occupent les deux extrémités de

l'échelle de l'esprit humain. Il est impossible de déplacer la stupidité; il est facile de déplacer le génie.

Page 6. — *En fait de stupidité il en est de deux sortes : l'une naturelle, l'autre acquise.*

Je voudrais bien savoir comment on vient à bout de la stupidité naturelle. Tous les hommes sont classés entre la plus grande pénétration possible et la stupidité la plus complète : entre M. d'Alembert et M. d'Outrelot; et en dépit de toute institution, chacun reste à peu près sur son échelon. Qu'il me soit permis de tâter un homme, et bientôt je discernerai ce qu'il tient de l'application et ce qu'il tient de la nature. Celui qui n'a pas ce tact, prendra souvent l'instrument pour l'ouvrage, et l'ouvrage pour l'instrument.

Il y a entre chaque échelon un petit degré impossible à franchir, et pour pallier l'inégalité naturelle, il faut un travail opiniâtre d'un côté, et une négligence presque aussi continue de l'autre.

L'homme que la nature a placé sur son échelon s'y tient ferme et sans effort. L'homme qui s'est élancé sur un échelon supérieur à celui qu'il tenait de la nature, y chancelle, y est toujours mal à son aise; il médite profondément le problème que l'autre résout tandis qu'on lui attache des papillottes.

Ici l'auteur confond la stupidité avec l'ignorance.

Page 7. — *L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance, il ne s'élève plus jusqu'à la vérité; il a perdu la tendance qui le portait vers elle.....*

Et cette tendance naturelle ou acquise est la même dans tous?

L'homme qui ne sait rien peut apprendre; il ne s'agit que d'en allumer en lui le désir.

Et ce désir, tous en sont également susceptibles?

Page 8. — *Que fait un instituteur? Que désire-t-il? D'éjointer les ailes du génie.*

Il y a donc du génie antérieur à l'institution[1].

Les anciens conserveront sur les modernes tant en morale qu'en politique et en législation, une supériorité qu'ils devront non à l'organisation, mais à l'institution.

Et qu'est-ce que cela prouve?

1. Au XVIIIe siècle ce mot avait encore le sens qu'il a dans Montaigne. Nous avons conservé *instituteur* et remplacé *institution*, dans ce sens, par *éducation*.

— Qu'une nation diffère peu d'une autre nation.

— Qui vous le nie?

— Que les Français, élevés comme les Romains, auraient aussi leur César, leur Scipion, leur Pompée, leur Cicéron.

— Pourquoi non ? Donc chez quelque nation que ce fût, la bonne éducation ferait un grand homme, un Annibal, un Alexandre, un Achille, d'un Thersite, d'un individu quelconque! Persuadez cela à qui vous voudrez, mais non pas à moi.

Pourquoi ces noms illustres sont-ils si rares chez ces nations même où tous les citoyens recevaient l'éducation que vous préconisez.

Monsieur Helvétius, une petite question : Voilà cinq cents enfants qui viennent de naître; on va vous les abandonner pour être élevés à votre discrétion; dites-moi combien nous rendrez-vous d'hommes de génie? Pourquoi pas cinq cents? Pressez bien toutes vos réponses, et vous trouverez qu'en dernière analyse elles se résoudront dans la différence d'organisation, source primitive de la paresse, de la légèreté, de l'entêtement et des autres vices ou passions.

Page 12. — *Les vrais précepteurs de notre enfance sont les objets qui nous environnent.*

— Il est vrai : mais comment nous instruisent-ils?

— Par la sensation.

— Or est-il possible que l'organisation étant différente, la sensation soit la même?

Telle est sa diversité, que si chaque individu pouvait se créer une langue analogue à ce qu'il est, il y aurait autant de langues que d'individus; un homme ne dirait ni bonjour, ni adieu comme un autre.

— Mais il n'y aurait donc plus ni vrai, ni bon, ni beau?

— Je ne le pense pas; la variété de ces idiomes ne suffirait pas pour altérer ces idées.

CHAPITRE III.

Page 13. — *Plus les chutes sont douloureuses, plus elles sont instructives...*

— J'en conviens. Mais y a-t-il deux enfants au monde pour qui la même chute fût également douloureuse, en général, pour

qui une sensation quelconque puisse être identique? Voilà donc une première barrière insurmontable entre leurs progrès; et cette barrière où est-elle placée? Dans l'organisation. L'un reste étendu sur la place et s'écrie : Je suis mort. L'autre se relève sans mot dire, se secoue, et s'en va.

Il y a certaines actions de l'enfance où toute la destinée d'un homme est écrite. Alcibiade et Caton ont répété toute leur vie deux mots de leurs premières années: *Gare toi-même*[1]... *Lâche*[2]... Si Helvétius eût bien pesé ces expressions de caractère, antérieures à toute éducation, de l'âge de la jaquette et des osselets, il eût senti que c'est la nature qui fait ces enfants-là, et non la leçon. L'art de convertir le plomb en or est une alchimie moins ridicule que celle de faire un Régulus du premier venu. Toutes ces lignes-là de l'auteur ne sont que de la poudre de projection[3].

Page 15. — Deux frères voyagent[4], l'un à travers des montagnes escarpées, l'autre par des vallons fleuris. A leur retour, ils s'entretiennent de ce qu'ils ont vu, et il se fait entre eux un échange de sensations. L'image de l'horreur de la nature passe de la tête de l'un dans le cerveau de l'autre; et le premier s'enivre de la peinture de ses charmes. L'un veut aller frémir à son tour à l'aspect des abîmes, au fracas des torrents; l'autre se coucher mollement sur l'herbe tendre et s'endormir au murmure des ruisseaux. C'est que l'un est brave, et que son frère est voluptueux. N'allez pas contrarier ces penchants naturels, vous n'en feriez que deux sujets médiocres.

CHAPITRE IV.

Page 17. — *On enferme un enfant dans une chambre, il y est seul; il voit des fleurs, il les considère*[5]...

1. C'est le mot d'Alcibiade, jouant dans la rue et se couchant devant la roue de la voiture du charretier qui lui criait *gare!*

2. Il s'agit ici de Caton d'Utique refusant de céder à Pompædius qui le tient suspendu à la fenêtre et le menace de le lâcher.

3. Au moyen de laquelle les alchimistes prétendaient faire de l'or.

4. Dans l'*Homme,* les deux frères ont suivi, l'un, le père, par des chemins escarpés, l'autre, la mère, par des routes plus fréquentées, et Helvétius conclut comme Diderot, à la puissance de l'accident à l'égard de l'éducation; mais il s'arrête sans parler de l'échange des sensations entre les deux frères et sans rechercher leur caractère primordial.

5. Helvétius ajoute : « Son désœuvrement semble donner plus de finesse au

J'y consens. Mais un autre enfant diversement né, ou s'endormira s'il est lâche, ou grommellera entre ses dents des mots injurieux contre son père ou son instituteur, s'il est vindicatif. Lâche ou vindicatif, il ne saura pas seulement s'il y avait à côté de lui un pot de fleurs.

CHAPITRE V.

Page 18. — *Des idées dépendantes du caractère*[1]...

— Monsieur Helvétius, vous écoutez-vous? et le caractère n'est-il pas un effet de l'organisation?

CHAPITRE VI.

Page 19. — *Deux frères élevés chez leurs parents ont le même précepteur, ont à peu près les mêmes objets sous les yeux, ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge est la seule qui paraisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle? suppose-t-on à cet effet deux frères jumeaux? Soit. Mais auront-ils eu la même nourrice? Qu'importe? il importe beaucoup, comment douter de l'influence du caractère de la nourrice sur celui du nourrisson?*

Non, monsieur Helvétius, non, il n'importe rien, puisque, selon vous, l'éducation répare tout. Tâchez donc de vous entendre. Vous raisonneriez juste, si vous conveniez que la diversité de la première nourriture affectant l'organisation, le mal est sans remède; mais ce n'est pas là votre avis.

Page 20. — *Dans la carrière des sciences et des arts que tous deux parcouraient d'abord d'un pas égal, si le premier est arrêté par quelque maladie, s'il laisse prendre au second trop d'avance sur lui l'étude lui devient odieuse.*

Si le premier est arrêté par quelque maladie? Et en est-il

sens de sa vue... il a, comme le remarque Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent. » Malgré l'objection de Diderot l'observation d'Helvétius n'est pas fausse. La querelle vient seulement de ce que l'un, produit du travail, généralise et que l'autre, génie naturel, veut qu'on particularise.

1. Helvétius peint, dans ce court chapitre, les enfants entrant au collége à sept ou huit ans, et ayant déjà des idées en partie acquises de leurs parents et dépendantes de leur état, de leur caractère, de leur fortune.

une plus constante, plus incurable que la faiblesse ou quelque autre vice d'organisation?

S'il laisse prendre trop d'avance? Et n'y a-t-il pas des enfants naturellement avancés ou retardés?

Et rien n'est-il plus décourageant pour un enfant que de suppléer par le travail à la facilité qui lui manque? et n'est-ce pas alors que le châtiment est injuste, et souvent même impuissant?

Page *ibid.* — *C'est l'émulation qui crée les génies, et c'est le désir de s'illustrer qui crée les talents.*

Mon cher philosophe, ne dites pas cela; mais dites que ce sont les causes qui les font éclore, et personne ne vous contredira.

L'émulation et le désir ne mettent pas le génie où il n'est pas.

Il y a mille choses que je trouve tellement au-dessus de mes forces, que l'espérance d'un trône, le désir même de sauver ma vie ne me les feraient pas tenter; et ce que je dis dans ce moment, il n'y a pas un seul instant de mon existence où je ne l'aie senti et pensé.

CHAPITRE VII.

Page 22. — *Le hasard a la plus grande part à la formation du caractère.*

Mais à trois ans un enfant est sournois, triste ou gai, vif ou lent; têtu, impatient, colère, etc.; et dans le reste de sa vie, le hasard se présenterait sans cesse avec une fourche, qu'il repousserait la nature sans la réformer : *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.*

Page 23. — *Les caractères les plus tranchés sont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidents.*

C'est une grande erreur que de prendre la conduite d'un homme, même sa conduite habituelle, pour son caractère.

On est naturellement lâche, on a le ton et le maintien d'un homme brave; mais est-on brave pour cela?

On est naturellement colère, mais la circonstance, la bienséance de l'état, l'intérêt commandent la patience, on se contient; est-on patient pour cela?

Les caractères d'emprunt sont plus tranchés que les caractères naturels.

Interrogez le médecin, et il vous dira que le caractère qu'on a n'est pas toujours celui qu'on montre, et que le premier est le produit de la fibre raide ou molle, du sang doux ou brûlant, de la lymphe épaisse ou fluide, de la bile âcre ou savonneuse, et de l'état des parties dures ou fluides de notre machine. Votre enfant est-il voluptueux? Faites-le chasser tout le jour, et faites-lui boire le soir une décoction de nénuphar; cela vaudra mieux qu'un chapitre de Sénèque.

Helvétius a dit plus haut : *Si l'organisation nous fait presque en entier ce que nous sommes, à quel titre reprocher au maître la stupidité de son élève?*

Lorsqu'il prononce ici que le hasard a la plus grande part à la formation du caractère, ne voit-il pas qu'on peut lui rétorquer son raisonnement et lui dire : « Si le hasard a la plus grande part à la formation de notre caractère, à quel titre reprocher au maître la méchanceté de son élève? »

Se proposer de montrer l'éducation comme l'unique différence des esprits, la seule base du génie, du talent et des vertus; ensuite abandonner au hasard le succès de l'éducation et la formation du caractère : il me semble que c'est réduire tout à rien, et faire en même temps la satire et l'apologie des instituteurs.

CHAPITRE VIII.

Donnez-moi la mère de Vaucanson[1], et je n'en ferai pas davantage le flûteur automate. Envoyez-moi en exil, ou enfermez-moi dix ans à la Bastille, et je n'en sortirai pas *le Paradis perdu*[2] à la main. Tirez-moi de la boutique d'un marchand de

1. « *Pour premier exemple je citerai Vaucanson.* Sa dévote mère avait un directeur; il habitait une cellule à laquelle la salle de l'horloge servait d'antichambre... C'est là que seul, désœuvré, le fils pleurait d'ennui, tandis que sa mère pleurait de repentir... Cependant, comme dans l'état de désœuvrement, il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson, bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connaître la cause et sa curiosité s'éveille, etc. » *De l'Homme.*

2. « Un hasard de la même espèce alluma le génie de Milton. » *De l'Homme.*

laine[1], enrôlez-moi dans une troupe de comédiens, et je ne composerai ni *Hamlet*, ni *le King Lear*, ni *le Tartuffe*, ni *les Femmes savantes*, et mon grand-père avec son *plût à Dieu* n'aura dit qu'une sottise[2]. J'ai été plus amoureux que Corneille[3], j'ai fait aussi des vers pour celle que j'aimais; mais je n'ai fait ni *le Cid*, ni *Rodogune*. Oui, monsieur Helvétius, on vous objectera que de pareils hasards ne produisent de pareils effets que sur des hommes organisés d'une certaine manière, et vous ne répondrez rien qui vaille à cette objection.

Il en est de ces hasards comme de l'étincelle qui enflamme un tonneau d'esprit-de-vin, ou qui s'éteint dans un baquet d'eau.

Page 26. — *Le génie ne peut être que le produit d'une attention forte...* (et page 27) *Le génie est un produit de hasards.*

On conviendra que voilà d'étranges assertions. Je me rongerais les doigts jusqu'au sang que le génie ne me viendrait pas. J'ai beau rêver à tous les hasards heureux qui pourraient me le donner, je n'en devine aucun.

Mais accordons à l'auteur qu'avec une attention forte et concentrée dans un seul objet important, on acquerra du génie. Vous verrez que, de quelque manière qu'on soit organisé, on est maître de s'appliquer fortement! Il y a des hommes, et c'est le grand nombre, incapables d'aucune longue et violente contention d'esprit. Ils sont toute leur vie ce que Newton, Leibnitz, Helvétius étaient quelquefois. Que faire de ces gens-là? Des commis.

Page *ibid.* — *La seule disposition qu'en naissant l'homme*

1. « Si Shakespeare eût, comme son père, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce et sa province, s'il ne se fût point associé à des libertins, n'eût point volé des daims dans le parc d'un lord, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, et qu'enfin, ennuyé d'être un acteur médiocre, il ne se fût pas fait auteur; l'insensé Shakespeare n'eût jamais été le célèbre Shakespeare. » *De l'Homme.*

2. « Le grand-père de Molière aimait la comédie, il y menait souvent son petit-fils. Le jeune homme vivait dans la dissipation; le père s'en apercevant, demande en colère si l'on veut faire de son fils un comédien. *Plût à Dieu,* répond le grand-père, *qu'il fût aussi bon acteur que Monrose!* Ce mot frappe le jeune Molière; il prend en dégoût son métier, et la France doit son plus grand comique au hasard de cette réponse. » *De l'Homme.*

3. « Corneille aime, il fait des vers pour sa maîtresse, devient poëte, compose *Mélite,* puis *Cinna, Rodogune,* etc. » *De l'Homme.*

apporte à la science est la faculté de comparer et de combiner.

Soit. Mais cette faculté est-elle la même dans tous les individus? Si elle est variable d'un enfant ou d'un homme à un autre, est-il toujours possible d'en réparer le défaut? S'il arrive que cette inégalité se compense à la longue, ce ne peut être que par l'exercice, le travail et des frais qui retardent d'autant les progrès dans la carrière. L'un de ces coursiers aura atteint le but avant que l'autre ait délié ses muscles inflexibles et ses jambes raides. Entre ces derniers, combien garderont toujours une allure lourde et pesante!

Page 27. — *Lui-même cependant* (Rousseau) *est un exemple du pouvoir du hasard... Quel accident particulier le fit entrer dans la carrière de l'éloquence? C'est son secret; je l'ignore.*

Moi, je le sais et je vais le dire. L'Académie de Dijon proposa pour sujet de prix : *Si les sciences étaient plus nuisibles qu'utiles à la société.* J'étais alors au château de Vincennes. Rousseau vint m'y voir, et par occasion me consulter sur le parti qu'il prendrait dans cette question. « Il n'y a pas à balancer, lui dis-je, vous prendrez le parti que personne ne prendra. — Vous avez raison, » me répondit-il; et il travailla en conséquence.

Je laisse là Rousseau, je reviens à Helvétius et je lui dis : Ce n'est plus moi qui suis à Vincennes, c'est le citoyen de Genève. J'arrive. La question qu'il me fit, c'est moi qui la lui fais; il me répond comme je lui répondis. Et vous croyez que j'aurais passé trois ou quatre mois à étayer de sophismes un mauvais paradoxe; que j'aurais donné à ces sophismes-là toute la couleur qu'il leur donna; et qu'ensuite je me serais fait un système philosophique de ce qui n'avait été d'abord qu'un jeu d'esprit? *Credat judæus Apella, non ego.*

Rousseau fit ce qu'il devait faire, parce qu'il était lui. Je n'aurais rien fait, ou j'aurais fait tout autre chose, parce que j'aurais été moi.

Et lorsque Helvétius finit le paragraphe de Rousseau par ces mots : *Rousseau, ainsi qu'une infinité d'hommes illustres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvre du hasard...* je demande si cela peut avoir d'autre sens que le suivant : c'était un baril de poudre à canon ou d'or fulminant qui serait peut-

être resté sans explosion sans l'étincelle qui partit de Dijon et qui l'enflamma?

Prétendre avec l'auteur que ce fut l'étincelle qui fit la poudre à canon ou l'or fulminant, cela ne serait ni plus ni moins absurde que de prétendre que ce fut l'or fulminant ou la poudre à canon qui fit l'étincelle.

Rousseau n'est non plus un chef-d'œuvre du hasard, que le hasard ne fut un chef-d'œuvre de Rousseau.

Si l'impertinente question de Dijon n'avait pas été proposée, Rousseau en aurait-il été moins capable de faire son discours?

On sut que Démosthène était éloquent quand il eut parlé; mais il l'était avant que d'avoir ouvert la bouche.

Il y a des milliers de siècles que la rosée du ciel tombe sur des rochers sans les rendre féconds. Les terres ensemencées l'attendent pour produire, mais ce n'est pas elle qui les ensemencera.

Combien d'hommes sont morts, et combien d'autres mourront sans avoir montré ce qu'ils étaient! Je les comparerais volontiers à de superbes tableaux cachés dans une galerie obscure où le soleil n'entrera jamais, et où ils sont destinés à périr sans avoir été ni vus ni admirés.

Soyons circonspects dans notre mépris; il pourrait aisément tomber sur un homme qui vaut mieux que nous.

Ce que je pense de ces petits hasards auxquels Helvétius attribue la formation d'un grand homme, je le penserais volontiers de ces autres petits hasards auxquels on attribue tout aussi gratuitement la destruction des grands empires.

Les empires mûrissent et se pourrissent à la longue comme les fruits. Dans cet état, l'événement le plus frivole amène la dissolution de l'empire, et la secousse la plus légère la chute du fruit; mais et la chute et la dissolution avaient été préparées par une longue suite d'événements. Un moment plus tard, et l'empire se serait dissous et le fruit serait tombé de lui-même.

Veut-on une comparaison plus juste encore? Un homme est sain et vigoureux en apparence. Il lui survient un petit bouton à la cuisse; ce petit bouton est accompagné d'une démangeaison légère : il se frotte, voilà le petit bouton écorché, et l'écorchure, qui n'a pas le diamètre d'une ligne, le centre d'une gangrène dont les progrès rapides font tomber en pourriture et

la cuisse et la jambe et la machine entière. Est-ce l'écorchure légère, est-ce le petit bouton ou l'intempérance continue de cet homme que je regarderai comme la véritable cause de sa mort?

Page 28. — *Faut-il, pour défendre son opinion, soutenir que l'homme absolument brute, l'homme sans art, sans industrie et inférieur à tout sauvage connu, est cependant et plus vertueux et plus heureux que le citoyen policé de Londres et d'Amsterdam? Rousseau le soutient.*

Je trouve que Jean-Jacques a bien faiblement attaqué l'état social. Qu'est-ce que l'état social? C'est un pacte qui rapproche, unit et arcboute les uns contre les autres une multitude d'êtres auparavant isolés. Celui qui méditera profondément la nature de l'état sauvage et celle de l'état policé, se convaincra bientôt que le premier est nécessairement un état d'innocence et de paix, et l'autre un état de guerre et de crime; bientôt il s'avouera qu'il se commet et qu'il doit se commettre plus de scélératesses de toute espèce, en un jour, dans une des trois grandes capitales de l'Europe qu'il ne s'en commet et qu'il ne s'en peut commettre en un siècle dans toutes les hordes sauvages de la terre. Donc l'état sauvage est préférable à l'état policé. Je le nie. Il ne suffit pas de m'avoir démontré qu'il y a plus de crimes, il faudrait encore me démontrer qu'il y a moins de bonheur.

CHAPITRE IX.

Page 55. — *La religion païenne n'a point de dogmes.*

Cela est-il bien vrai? Les dieux avaient chacun leur histoire. Quel nom donner à cette histoire? On appelait impie, on persécutait, on condamnait à mort celui qui rejetait en doute les galanteries de Vénus ou qui se moquait des amours de Jupiter. Un eumolpide n'était guère moins intolérant qu'un vicaire de paroisse.

Les fêtes du paganisme étaient rares.

Vous n'avez pas consulté là-dessus les *Fastes* d'Ovide. Je crois qu'ils les avaient plus fréquentes, mais peut-être moins rigoureusement observées que les nôtres.

Page 58. — *Il est facile de changer les opinions religieuses d'un peuple.*

Je n'en crois rien. En général, on ne sait comment un préjugé s'établit, et moins encore comment il cesse chez un peuple. Demain, le roi ferait pendre un de ses frères pour un crime, que le supplice n'en serait pas moins déshonorant parmi nous; après-demain, il ferait asseoir à sa table le père d'un pendu, que les filles de ce père ne trouveraient pas des époux, même parmi les courtisans. S'il est si difficile de détruire des erreurs qui n'ont pour elles que leur généralité et leur vétusté, comment vient-on à bout de celles qui sont aussi générales, aussi vieilles et plus accompagnées de terreurs, appuyées de la menace des dieux, sucées avec le lait et prêchées par des bouches respectées et stipendiées à cet effet? Je ne connais qu'un seul et unique moyen de renverser un culte, c'est d'en rendre les ministres méprisables par leurs vices et par leur indigence. [Les philosophes ont beau s'occuper à démontrer l'absurdité du christianisme, cette religion ne sera perdue que quand on verra à la porte de Notre-Dame ou de Saint-Sulpice des gueux en soutane déguenillée offrir la messe, l'absolution et les sacrements au rabais, et que quand on pourra demander des filles à ces gredins-là. C'est alors qu'un père un peu sensé menacerait son fils de lui tordre le cou, s'il voulait être prêtre. S'il faut que le christianisme s'abolisse, c'est comme le paganisme cessa; et][1] le paganisme ne cessa que quand on vit les prêtres de Sérapis demander l'aumône aux passants, à l'entrée de leurs superbes édifices, que quand ils se mêlèrent d'intrigues amoureuses, et que les sanctuaires furent occupés par des vieilles qui avaient à côté d'elles une oie fatidique, et qui s'offraient à dire aux jeunes garçons et aux jeunes filles leur bonne aventure pour un sou ou deux liards de notre monnaie[2]. Quel est donc le moment qu'il faudrait hâter? Celui où les habitués de Saint-Roch diront à nos neveux : « Qui veut une messe? Qui en veut une pour un sou, pour deux sous, pour un liard? » et qu'on lira au-dessus de leurs confessionnaux comme à la porte des barbiers : *Céans on absout de toutes sortes de crimes à juste prix.*

1. Naigeon avait cité ce passage dans ses *Mémoires*, à partir de : *En général...* mais la partie entre crochets fut supprimée dans l'édition Brière de ces *Mémoires*. Nous retrouverons la même idée exprimée presque dans les mêmes termes dans le *Discours d'un philosophe à un roi*, pièce également inédite.

2. La citation de Naigeon s'arrête ici.

malfaiteurs

here (in the house)

La substitution de la déesse Renommée[1] à la sainte Vierge est une chimère qui ne se réaliserait pas dans mille ans.

La réunion du titre de *Summus Pontifex* et d'*Imperator* ne me paraît pas sans conséquence fâcheuse[2].

Ce serait un grand mal qu'un médecin fût prêtre; c'en serait peut-être un bien plus grand qu'un prêtre fût roi.

Je hais tous les oints du Seigneur sous quelque titre que ce soit.

Le prêtre (dites-vous) *sera toujours en lui subordonné au souverain.*

D'où savez-vous cela? Pouvoir s'autoriser du nom de Dieu pour faire le mal, cela est bien commode.

Tenez, monsieur Helvétius, c'est que Dieu est une mauvaise machine dont on ne peut rien faire qui vaille; c'est que l'alliage du mensonge et de la vérité est toujours vicieux, et qu'il ne faut ni prêtres, ni dieux.

Page 59. — *Que le magistrat soit revêtu de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle, et toute contradiction entre les préceptes religieux et les préceptes patriotiques disparaîtra.*

Oui, si le magistrat est toujours un homme de bien. Mais si c'est un fripon, comme c'est le cas ordinaire, il n'en sera que cent fois plus puissant et plus dangereux.

L'auteur termine le chapitre XV par cette conclusion intrépide : *que l'inégalité apparente entre l'esprit des divers hommes ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.*

Il me semble que tout infectés des mêmes préjugés et soumis à la même mauvaise éducation, si l'on aperçoit de l'inégalité entre les esprits c'est à l'inégale aptitude à en avoir qu'il faut la rapporter.

Page 60. — Ici l'auteur me paraît tourmenté de quelque scrupule. *Quelle que soit l'éducation nationale, on ne fera pas* (dit-il) *des gens de génie de tous les citoyens.*

1. « Chacun honorait dans les bardes les distributeurs de la gloire et les prêtres du temple de la Renommée... Que chez un peuple la raison soit tolérée, elle substituera la religion de la Renommée à toute autre. » *De l'Homme.*

2. « La réunion des puissances temporelle et spirituelle dans les mêmes mains est indispensable. » *De l'Homme.*

Je le crois. Pour des gens d'esprit et de sens, il nous en promet tant qu'il nous plaira. Cela est bien contraire à la nature de l'homme, à la nature de la société et à l'expérience de tous les siècles. Eh! philosophe, mon ami, chez ces Grecs, chez ces Romains dont vous faites tant de cas, on compte par ses doigts les hommes de génie, et les sots et les fous y foisonnèrent autant que parmi nous. C'est qu'il est dans l'ordre éternel que le monstre appelé homme de génie soit toujours infiniment rare, et que l'homme d'esprit et de sens ne soit jamais commun.

Quel livre que celui d'Helvétius, s'il eût été écrit au temps et dans la langue de Montaigne! Il serait autant au-dessus des *Essais* que les *Essais* sont au-dessus de tous les moralistes qui ont paru depuis.

Je ne sais quel cas Helvétius faisait de Montaigne et si la lecture lui en était bien familière, mais il y a beaucoup de rapport entre leur manière de voir et de dire. Montaigne est cynique, Helvétius l'est aussi; ils ont l'un et l'autre les pédants en horreur; la science des mœurs est pour tous deux la science par excellence; ils accordent beaucoup aux circonstances et aux hasards; ils ont de l'imagination, beaucoup de familiarité dans le style, de la hardiesse et de la singularité dans l'expression, des métaphores qui leur sont propres. Helvétius au temps de Montaigne en aurait eu à peu près le style, et Montaigne au temps d'Helvétius aurait à peu près écrit comme lui; c'est-à-dire qu'il eût eu moins d'énergie et plus de correction, moins d'originalité et plus de méthode.

NOTES.

Page 63. — Vous, mon ami Naigeon, qui avez si bien étrillé le Russe endiamanté Czernischew, pour avoir préféré les Anglais aux Français, je vous dénonce et recommande le n° 9 de cette page; surtout n'oubliez pas que celui qui suppose aux philosophes français l'esprit général de la nation, ne connaît ni leurs ouvrages ni leurs personnes[1].

1. La note à laquelle se rapporte ce paragraphe concerne Saville, qui pensait comme Czernischew que les Français étaient inférieurs aux Anglais, parce qu'il ne leur était pas permis de s'occuper des « trois seuls objets dignes de réflexion : la nature, la religion et le gouvernement, » faute de liberté politique.

Page 64[1]. — Pourquoi, malgré le choix des sujets et le meilleur emploi de leurs talents, la société de Jésus a-t-elle produit si peu de grands hommes? Helvétius en donne plusieurs bonnes raisons; mais la principale, qu'il a omise, c'est qu'ils étaient rapetissés, épuisés, abrutis par douze années de préceptorat : ils employaient à ramper avec des enfants, le temps propre à étendre les ailes du génie.

Page *ibid.*[2] — On fait de bons Savoyards tant qu'on veut; pour de grands généraux, de grands ministres, de grands magistrats, c'est autre chose. Quelque stupide qu'on soit, on sait bientôt ramoner une cheminée; on n'apprend pas tout aussi facilement à purger une société de son luxe, de ses préjugés, de ses vices et de ses mauvaises lois. Helvétius fait flèche de tout bois.

Page 65[3]. — Je ne sais si le génie se décèle dès l'enfance; pour le caractère, il n'est pas permis d'en douter. Cependant Helvétius attribue indistinctement la création de l'un et de l'autre à l'éducation et au hasard, à l'exclusion de la nature et de l'organisation.

Je pense qu'un enfant entraîné vers une science ou vers un art par un penchant irrésistible qui se décèle dès son enfance, ne sera peut-être que médiocre; mais je ne doute point qu'appliqué à toute autre chose, il ne fût mauvais.

Page 66[4]. — *Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents !*

Les hommes de génie[5] sont, ce me semble, bientôt comptés, et les accidents stériles sont innombrables. C'est que les accidents ne produisent rien, pas plus que la pioche du manœuvre qui fouille les mines de Golconde ne produit le diamant qu'elle en fait sortir.

Qui que tu sois, homme de génie ou stupide, homme de bien ou méchant, renfonce-toi le plus avant que tu pourras dans l'histoire de ta vie, et tu retrouveras toujours à l'origine des événements qui t'ont mené soit au bonheur, soit au malheur,

1. Note du chapitre VII.
2. Note du chapitre VII.
3. Note du chapitre VIII.
4. Note du chapitre VIII.
5. Paragraphe cité par Naigeon.

soit à l'illustration, soit à l'obscurité, quelque circonstance frivole à laquelle tu rapporteras toute ta destinée. Mais sot, sois bien assuré qu'abstraction faite de cette fatale circonstance, tu serais arrivé au mépris par un autre chemin. Mais méchant, ne doute pas qu'abstraction faite de cet incident que tu charges d'imprécations, tu ne fusses tombé dans le malheur de quelque autre côté. Mais homme de génie, tu t'ignores, si tu penses que c'est ce hasard qui t'a fait ; tout son mérite est de t'avoir produit : il a tiré le rideau qui te dérobait, à toi-même et aux autres, le chef-d'œuvre de la nature. Il ne manque au génie et à la sottise, au vice et à la vertu, que le temps pour obtenir leur véritable chance. L'honnête homme, l'habile homme peut mourir trop tôt; pour l'imbécile et le méchant, ils meurent toujours à temps.

Page 67[1]. — Jean-Jacques est tellement né pour le sophisme, que la défense de la vérité s'évanouit entre ses mains ; on dirait que sa conviction étouffe son talent. Proposez-lui deux moyens dont l'un péremptoire, mais didactique, sentencieux et sec; l'autre précaire, mais propre à mettre en jeu son imagination et la vôtre, à fournir des images intéressantes et fortes, des mouvements violents, des tableaux pathétiques, des expressions figurées, à étonner l'esprit, à émouvoir le cœur, à soulever le flot des passions ; c'est à celui-ci qu'il s'arrêtera... Je le sais par expérience. Il se soucie bien plus d'être éloquent que vrai, disert que démonstratif, brillant que logicien, de vous éblouir que de vous éclairer. Quelque éloge qu'Helvétius en fasse, il ne croyait pas qu'un seul de ses ouvrages allât à la postérité ; c'est ainsi qu'il s'en expliquait avec moi, mais à voix basse ; il craignait les querelles littéraires, et il avait raison.

Page 69[2]. — Cet éloge des passions est vrai ; mais comment ne s'aperçoit-on pas, en le faisant, qu'on forge des armes contre soi? L'éducation ou les hasards rendront-ils passionnés les hommes nés froids? Les passions ne sont-elles pas des effets du tempérament, et le tempérament est-il autre chose qu'un résultat de l'organisation? Vous aurez beau prêcher celui qui ne sent pas, vous soufflez sur des charbons éteints ; s'il y a une étincelle

1. Note du chapitre VIII. « Rousseau dans ses ouvrages m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses lecteurs. » *De l'Homme.*

2. Note du chapitre IX.

votre souffle pourra susciter de la flamme, mais il faut que la première étincelle y soit.

En vérité toute cette sublime extravagance d'Helvétius aurait fourni une excellente scène à Molière, le pendant de celle du Pyrrhonien[1] : « Sans passion, point de besoins, point de désirs; sans besoins et sans désirs, point d'esprit, point de raison; » c'est Helvétius qui le dit. Mais qu'il nous apprenne donc comme l'éducation ou des accidents pourront créer une passion vraie dans celui à qui la nature l'a refusée. J'aimerais autant assurer qu'on inspirera la fureur des femmes à un eunuque : et combien d'hommes que la nature a châtrés! les uns manquent de testicules pour une chose, d'autres en manquent pour une autre. Il faut que chacun s'accouple avec la Muse qui lui convient, la seule avec laquelle il se sent et se retrouve; il est nul ou n'a qu'une fausse érection avec les autres : elles en seraient mal caressées.

A l'entendre, on dirait qu'on n'a qu'à vouloir pour être. Que cela n'est-il vrai!

Page 72[2]. — *Les femmes devraient concevoir tant de vénération pour leur beauté et leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes déjà distingués par leur génie, leur courage et leur probité.*

Idée platonique, vision contraire à la nature. Il faut qu'elles couronnent un vieux héros, mais il faut qu'elles couchent avec un jeune homme. La gloire et le plaisir sont deux choses fort diverses.

Par ce moyen leurs faveurs deviendraient un encouragement aux talents et aux vertus[3]. — D'accord; mais la propagation de l'espèce, que deviendrait-elle?

Toutes les fois qu'on invente un moyen de s'honorer, si ce moyen est contraire à la nature, il arrive toujours qu'on n'a réussi qu'à étendre la voie du déshonneur.

Voulez-vous avoir bien des femmes déshonorées? honorez celles qui se jetteront[4] sur le bûcher de leurs maris. N'en avez-

1. Marphurius, dans le *Mariage forcé*, le double de Trouillogan du *Pantagruel* de Rabelais.
2. Note du chapitre x.
3. La fin du chapitre a été citée par Naigeon.
4. VARIANTE. Qui se jettent. (Naigeon.)

vous pas encore assez? attachez leur honneur à la chasteté. En voulez-vous davantage? sacrifiez leur penchant à l'ambition, à la fortune et à toutes ces vanités étrangères à l'organe sexuel, à qui vous n'inspirerez jamais d'autre instinct que le sien. Il a son objet comme l'œil, et le législateur qui condamnerait, sous peine d'ignominie, l'œil à ne regarder que certains objets importants, serait fou.

Quelque avantage qu'on imagine à priver les femmes de la propriété de leur corps, pour en faire un effet public, c'est une espèce de tyrannie dont l'idée me révolte, une manière raffinée d'accroître leur servitude qui n'est déjà que trop grande. Qu'elles puissent dire à un capitaine, à un magistrat, à quelque autre citoyen illustre que ce soit : « Oui, vous êtes un grand homme, mais vous n'êtes pas mon fait. La patrie vous doit des honneurs, mais qu'elle ne s'acquitte pas à mes dépens. Je suis libre, dites-vous, et par le sacrifice de mon goût et de mes sens vous m'assujettissez à la fonction la plus vile de la dernière des esclaves. Nous avons des aversions qui nous sont propres et que vous ne connaissez ni ne pouvez connaître. Nous sommes au supplice, nous, dans des instants qui auraient à peine le plus léger désagrément pour vous. Vous disposez de vos organes comme il vous plaît; les nôtres moins indulgents ne sont pas même toujours d'accord avec notre cœur, ils ont quelquefois leur choix séparé. Ne voulez-vous tenir entre vos bras qu'une femme que vous aimez, ou votre bonheur exige-t-il que vous en soyez aimé? Vous suffit-il d'être heureux, et seriez-vous assez peu délicat pour négliger le bonheur d'une autre? Quoi, parce que vous avez massacré les ennemis de l'État, il faut que nous nous déshabillions en votre présence, que votre œil curieux parcoure nos charmes, et que nous nous associions aux victimes, aux taureaux, aux génisses dont le sang teindra les autels des dieux, en action de grâces de votre victoire! Il ne vous resterait plus qu'à nous défendre d'être passives comme elles. Si vous êtes un héros, ayez-en les sentiments : refusez-vous à une récompense que la patrie n'est pas en droit de vous accorder, et ne nous confondez pas avec le marbre insensible qui se prêtera sans se plaindre au ciseau du statuaire. Qu'on ordonne à l'artiste votre statue, mais qu'on ne m'ordonne pas d'être la mère de vos enfants. Qui vous a dit que mon choix n'était pas fait? et pour-

quoi faut-il que le jour de votre triomphe soit marqué des larmes de deux malheureux? L'enthousiasme de la patrie bouillonnait au fond de votre cœur, vous vous couvrîtes de vos armes et vous allâtes chercher notre ennemi. Attendez que le même enthousiasme me sollicite d'arracher moi-même mes vêtements et de courir au-devant de vos pas, mais ne m'en faites pas une loi. Lorsque vous marchâtes au combat, ce ne fut point à la loi, ce fut à votre cœur magnanime que vous obéîtes; qu'il me soit permis d'obéir au mien. Ne vous lasserez-vous point de nous ordonner des vertus, comme si nous étions incapables d'en avoir de nous-mêmes? Ne vous lasserez-vous point de nous faire des devoirs chimériques, où nous ne voyons que trop d'estime ou trop de mépris? Trop de mépris, lorsque vous en usez avec nous comme la branche de laurier qui se laisse cueillir et plier sans murmure; trop d'estime, si nous sommes la plus belle couronne que vous puissiez ambitionner. Vous ne contraindrez pas mon hommage, si vous pensez qu'il n'y a d'hommage flatteur que celui qui est libre. Mais je me tais et je rougis de parler au défenseur de mon pays, comme je parlerais à mon ravisseur. »

Qui est-ce qui voudrait d'une femme qui oserait s'exprimer ainsi? Et parce que la pudeur lui ferme la bouche, est-il honnête d'abuser de son silence et de sa personne?

SECTION II.

Helvétius continue sur le même texte, savoir : que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE I.

Page 82. — *Lorsque, éclairé par Locke, on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées..... on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.*

Dites par Aristote, qui a dit expressément le premier qu'il n'y avait rien dans l'entendement qui n'eût été antérieurement

dans la sensation. Dites par Hobbes, qui longtemps avant Locke avait déduit, dans son petit et sublime *Traité de la nature humaine,* du principe d'Aristote presque toutes les conséquences qu'on en pouvait tirer.

Page 83. — *Cependant si des expériences contraires prouvaient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une autre cause qu'on serait forcé de chercher l'explication de ce phénomène.*

Lorsque je vois un homme d'esprit devenu stupide à la suite d'un violent accès de fièvre, et, réciproquement, un sot penser et parler, dans le délire, comme un homme d'esprit; lorsque j'en vois un autre perdre la raison et le sens commun par une chute, par une contusion à la tête, tous ses autres organes étant restés dans un état sain : puis-je m'empêcher d'en conclure que la perfection des opérations intellectuelles dépend principalement de la conformation du cerveau et du cervelet? et puis-je douter de la certitude de ma conclusion, lorsque je compare les progrès de l'esprit avec le développement des organes dans les différents âges de l'homme?

Page 84. — *Locke aperçoit entre les esprits moins de différence qu'on ne pense.*

Mais moins de différence n'est pas nulle différence, et je croirai aussi tôt qu'on pourra donner à l'animal appelé *le Paresseux,* l'agilité du singe ou la vivacité de l'écureuil, qu'à l'homme lourd et pesant le caractère de l'homme vif.

Je crois, dit Locke, *pouvoir assurer que de cent hommes, il y en a plus de quatre-vingt-dix qui sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles à la société, par l'instruction qu'ils ont reçue.*

Locke dit bons ou méchants, il ne dit pas ingénieux ou stupides.

Quand la bonté et la méchanceté tiendraient autant à l'organisation que le génie et la stupidité, il ne faudrait pas les confondre, non plus que les dispositions intérieures et les actions. Je m'explique.

Un homme naturellement méchant a senti par l'expérience et la réflexion les inconvénients de la méchanceté; il reste méchant et fait le bien.

Un homme à demi sot a senti par l'expérience et par la réflexion les avantages de l'esprit; il voudrait bien en avoir, mais il a beau faire, il n'en a point : il pense, agit et parle comme un sot.

Un père sévère contraint son fils à une bonne action ; ce père serait une bête féroce, si, le prenant par les cheveux et le frappant, il lui disait : *Maroufle, fais donc de l'esprit*. Le lieutenant de police ne le ferait pas enfermer pour avoir maltraité son enfant, mais pour en avoir exigé ce que la nature lui avait refusé.

Quintilien parle d'une paresse d'esprit innée et propre à certains hommes ; or comment Quintilien reconnaîtrait-il ce vice primitif d'organisation et le concilierait-il avec une égale aptitude à l'instruction?

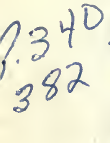
Il dit que les esprits lourds et inhabiles aux sciences ne sont pas plus dans la nature que les monstres[1]. Combien de monstres ! Quintilien aurait montré beaucoup plus de jugement, s'il eût associé les imbéciles aux hommes de génie et qu'il eût regardé les uns et les autres comme des monstres.

Et puis une réflexion à laquelle je ne saurais me refuser, et dont je conseille l'usage à tout lecteur comme d'un principe de critique très-délicat et très-sûr : c'est qu'il se mêle dans les discours et les écrits des hommes les plus modérés et les plus judicieux, toujours un peu d'exagération de métier. Locke et Quintilien traitent de l'éducation et ils se persuaderont à eux-mêmes que tous nos enfants en sont également susceptibles ; et s'ils réussissent à nous le persuader à nous qui sommes pères, plus Locke aura de lecteurs, plus Quintilien aura de disciples. Mais qu'en arrive-t-il? C'est qu'un sot sort un sot de l'école de Quintilien ; et qu'avec les soins les plus assidus et tous les beaux principes de Locke, je n'ai rien fait qui vaille de mon fils.

Les meilleurs écoliers sont communément ceux qui donnent le moins de peine au maître. Et il n'est pas rare que les enfants les moins élevés[2] soient les meilleurs sujets.

Où trouver la raison de ces phénomènes? Dans l'inégale aptitude à l'instruction. Et d'où naît cette inégale aptitude? De la nature ingrate ou indulgente, de la diversité de l'organisation.

1. Voir Quintiliani *Oratoriæ institutionis liber primus,* c. 1.
2. Dont on s'est peu occupé.



Je ne prétends pas qu'il en soit toujours ainsi; mais pour détruire le paradoxe d'Helvétius, il suffit que ce cas soit fréquent.

Je vais plus loin : je propose à Helvétius d'interroger tous les maîtres de Paris, et s'il s'en trouve un seul qui soit de son avis, je baisse la tête et je me tais.

Mais si l'on fait des enfants tout ce qu'on veut, pourquoi Helvétius n'a-t-il pas fait de sa fille aînée ce que Nature a fait de sa fille cadette[1]? Il faut qu'il ait été bien entêté de son système pour avoir tenu ferme contre une démonstration journalière et domestique de sa fausseté.

CHAPITRE II.

Page 88. — *L'âme est un principe de vie à la connaissance et à la nature duquel on ne s'élève point sans les ailes de la théologie.*

Et avec ces belles ailes de chauve-souris à quoi s'élève-t-on? A rien; on circule dans les ténèbres. Et pourquoi gâter un ouvrage avec ces flagorneries-là? La postérité ne vous entendra pas, et les théologiens vos contemporains ne vous en aimeront pas davantage.

Page *ibid.* — *M. Robinet...* S'il est l'auteur de l'ouvrage *De la Nature* publié sous son nom, j'ai ouï dire à quelques-uns de nos philosophes qu'il ne l'entendait pas.

Page 90. — *L'homme doit à la mémoire ses idées et son esprit.*

Et sa mémoire, grande ou petite, ingrate ou fidèle, tenace ou passagère, à quoi la doit-il? N'est-il pas d'expérience qu'on n'a jamais réussi à en donner jusqu'à un certain degré à des enfants qui en manquaient? N'est-il pas d'expérience que rien n'est si variable entre les hommes? Voilà donc pour quelques-uns une barrière insurmontable dans la carrière des arts et des sciences, et une très-grande inégalité dans l'aptitude naturelle de tous, soit à l'acquisition des idées, soit à la formation de l'esprit.

1. Ces deux filles inégalement douées eurent cependant à peu près le même sort. Elles épousèrent, l'aînée, le comte de Mun, dont le fils fut pair de France sous la Restauration; la cadette, le comte d'Andlau.

D'Alembert lit une fois une démonstration de géométrie et il la sait par cœur. A la dixième fois je tâtonne encore.

D'Alembert ne l'oublie plus. Au bout de quelques jours, à peine m'en reste-t-il quelques traces.

Tout étant égal d'ailleurs, comment peut-il arriver que dans le même temps d'étude je fasse le même chemin que lui?

Si *la mémoire se perd ou s'affaiblit par un coup, une chute, une maladie*... un enfant ne peut-il pas naître avec cet organe vicié par la nature comme par l'accident? Que direz-vous de cet enfant? lui accorderez-vous la même aptitude à l'instruction?

N'en sommes-nous pas là presque tous, si l'on nous compare à M. de Guibert [1] ou à M. de Villoison [2]? Ces deux espèces de prodiges ne démontrent-ils pas qu'il y a une organisation propre à la mémoire? Et si je n'ai pas reçu cette organisation, qui est-ce qui me la donnera?

— Vous n'en avez pas besoin, direz-vous, pour être un grand homme.

— Cela se peut; mais n'en faites donc pas dépendr e l'étendu des idées et la force de l'esprit.

CHAPITRE V.

Page 102. — *Dire comme les docteurs de l'école, qu'un mode ou une manière d'être n'est point un corps ou n'a point d'étendue, rien de plus clair. Mais faire de ce mode un être et même un être spirituel, rien, selon moi, de plus absurde.*

Aussi ne le font-ils pas. Ils ne disent pas que la pensée est un être spirituel, mais ils disent que c'est un mode incompatible avec la matière, ce qui est fort différent; et ils en concluent l'existence d'un être spirituel.

Je ne prétends pas que leur système en soit plus sensé, mais je vois beaucoup d'inconvénient à le mal exposer. En lisant cet

1. Auteur d'un *Traité de tactique* et de tragédies. Il ouvrait un livre et en retenait immédiatement six lignes mot à mot. En le rouvrant pour vérifier, il saisissait tout de suite quatre autres lignes.

2. Dansse de Villoison avait aussi une mémoire prodigieuse. Il venait, en 1773, quoique fort jeune, de faire paraître avec un luxe d'érudition étonnant le *Lexique d'Apollonius* sur Homère.

endroit, « Tenez, diront-ils, voilà comme ils nous entendent et comme ils nous réfutent. »

CHAPITRE VI.

Page 103. — *Sentir c'est juger*.

Cette assertion, comme elle est énoncée, ne me paraît pas rigoureusement vraie. Le stupide sent, mais peut-être ne juge-t-il pas. L'être totalement privé de mémoire sent, mais il ne juge pas ; le jugement suppose la comparaison de deux idées. La difficulté consiste à savoir comment se fait cette comparaison, car elle suppose deux idées présentes. Helvétius aurait coupé un terrible nœud, s'il nous avait expliqué bien clairement comment nous avons deux idées présentes à la fois, ou comment ne les ayant pas présentes à la fois, cependant nous les comparons [1].

J'avais peut-être de l'humeur lorsque j'ai lu ce sixième chapitre, mais voici mon observation ; bonne ou mauvaise, elle restera. De toute cette métaphysique de l'auteur, il résulte que les jugements, ou la comparaison des objets entre eux, suppose quelque intérêt de les comparer ; or cet intérêt émane nécessairement du désir d'être heureux, désir qui prend sa source dans la sensibilité physique. Voilà une conclusion tirée de bien loin ; elle convient plutôt à l'animal en général qu'à l'homme. Passer brusquement de la sensibilité physique, c'est-à-dire de ce que je ne suis pas une plante, une pierre, un métal, à l'amour du bonheur ; de l'amour du bonheur à l'intérêt ; de l'intérêt à l'attention ; de l'attention à la comparaison des idées ; je ne saurais m'accommoder de ces généralités-là : je suis homme, et il me faut des causes propres à l'homme. L'auteur ajoute qu'en remontant de deux crans plus haut ou en descendant d'un cran plus bas, il passait de la sensibilité physique à l'organisation, de l'organisation à l'existence, et qu'il eût dit : J'existe, j'existe sous cette forme ; je sens, je juge ; je veux être heureux parce que je sens ; j'ai intérêt à comparer mes idées, puisque je veux être heureux. Quelle utilité retirerai-je d'une enfilade de conséquences qui conviennent

1. « C'est cette même difficulté qu'aucun métaphysicien ne s'est proposée, et que Diderot a si bien éclaircie dans le second volume de ses *Dialogues* » (Rêve de D'Alembert). N.

également au chien, à la belette, à l'huître, au dromadaire? Si Jean-Jacques nie ce syllogisme, il a tort; s'il le trouve frivole, il pourrait bien avoir raison.

Descartes avait dit : « Je pense, donc j'existe. »

Helvétius veut qu'on dise : « Je sens, donc je veux sentir agréablement. »

J'aime mieux Hobbes qui prétend que pour tirer une conséquence qui menât à quelque chose, il fallait dire : « Je sens, je pense, je juge, donc une portion de matière organisée comme moi peut sentir, penser et juger. »

En effet, si après cette première enjambée on en fait une seconde, on est déjà bien loin.

Qui croirait qu'après une marche aussi franche et aussi ferme, le dernier de ces philosophes s'est aussi laissé gagner par la terreur et a terminé son sublime ouvrage *De la Nature de l'homme*[1] par des visions si étranges, si superstitieuses, si folles, qu'on en est presque aussi indigné que surpris?

Sentir, c'est penser, ou l'on ne pense pas, si l'on n'a senti... Sont-ce deux propositions si diverses que la première étant trouvée, l'on puisse regarder l'autre comme une découverte bien merveilleuse?

Si, partant du seul phénomène de la sensibilité physique, propriété générale de la matière ou résultat de l'organisation, il en eût déduit avec clarté toutes les opérations de l'entendement, il eût fait une chose neuve, difficile et belle.

J'estimerai davantage encore celui qui, par l'expérience ou l'observation, démontrera rigoureusement ou que la sensibilité physique appartient aussi essentiellement à la matière que l'impénétrabilité, ou qui la déduira sans réplique de l'organisation.

J'invite tous les physiciens et tous les chimistes à rechercher ce que c'est que la substance animale, sensible et vivante.

Je vois clairement dans le développement de l'œuf et quelques autres opérations de la nature, la matière inerte en apparence, mais organisée, passer par des agents purement physiques, de l'état d'inertie à l'état de sensibilité et de vie, mais la liaison nécessaire de ce passage m'échappe.

1. Ce livre, *De la Nature humaine,* venait d'être traduit en français par le baron d'Holbach; Londres (Amsterdam), 1772, petit in-8°. Diderot s'attaque ici au chapitre XI.

Il faut que les notions de matière, d'organisation, de mouvement, de chaleur, de chair, de sensibilité et de vie soient encore bien incomplètes.

Il faut en convenir, l'organisation ou la coordination de parties inertes ne mène point du tout à la sensibilité, et la sensibilité générale des molécules de la matière n'est qu'une supposition, qui tire toute sa force des difficultés dont elle débarrasse, ce qui ne suffit pas en bonne philosophie. Et puis revenons à notre auteur.

Est-il bien vrai que la douleur et le plaisir physiques, peut-être les seuls principes des actions de l'animal, soient aussi les seuls principes des actions de l'homme?

Sans doute[1], il faut être organisé comme nous et sentir pour agir; mais il me semble que ce sont là les conditions essentielles et primitives, les données *sine qua non,* mais que les motifs immédiats et prochains de nos aversions et de nos désirs sont autre chose.

Sans alcali et sans sable, il n'y a point de verre; mais ces éléments sont-ils la cause de la transparence?

Sans terrains incultes et sans bras on ne défriche point; mais sont-ce là les motifs de l'agriculteur quand il défriche?

Prendre des conditions pour des causes, c'est s'exposer à des paralogismes puérils et à des conséquences insignifiantes.

Si je disais : Il faut être pour sentir, il faut sentir pour être animal ou homme, il faut être animal ou homme pour être avare, ambitieux et jaloux ; donc la jalousie, l'ambition, l'avarice ont pour principes l'organisation, la sensibilité, l'existence... pourriez-vous vous empêcher de rire? Et pourquoi? C'est que je prendrais la condition de toute action animale en général pour le motif de l'action de l'individu d'une espèce d'animal qu'on appelle homme.

Tout ce que je fais, assurément je le fais pour sentir agréablement, ou de peur de sentir douloureusement; mais le mot *sentir* n'a-t-il qu'une seule acception?

N'y a-t-il que du plaisir physique à posséder une belle femme? N'y a-t-il que de la peine physique à la perdre ou par la mort ou par l'inconstance?

1. La fin de ce chapitre a été citée par Naigeon (*Mémoires*), sauf le deuxième et le troisième paragraphe.

La distinction du physique et du moral n'est-elle pas aussi solide que celle d'animal qui sent et d'animal qui raisonne?

Ce qui appartient à l'être qui sent et ce qui appartient à l'être qui réfléchit ne se trouvent-ils pas tantôt réunis, tantôt séparés dans presque toutes les actions qui font le bonheur ou le malheur de notre vie, bonheur et malheur qui supposent la sensation physique comme condition, c'est-à-dire qu'il ne faut pas être un chou?

Tant il était important de ne pas faire de *sentir* et de *juger* deux opérations parfaitement identiques.

CHAPITRE VII.

Voici son titre : *La sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, de notre sociabilité.*

Remarquez bien qu'il ne dit pas une condition primitive, essentielle, comme l'impénétrabilité l'est au mouvement, ce qui est incontestable, mais la cause, la cause unique, ce qui me semble presque aussi évidemment faux.

Page 108. — *C'est pour se nourrir, se vêtir, c'est pour parer sa femme ou sa maîtresse... que ce laboureur fatigue.*

Mais parer sa femme ou sa maîtresse, est-ce d'un animal qui sent ou d'un homme qui juge? Lorsqu'on l'embellit, c'est quelquefois pour susciter un plaisir physique dans les autres; pour l'éprouver soi, quand on aime, c'est un apprêt superflu.

Page 109. —*Qu'est-ce qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? La crainte de l'ennui.*

Mais l'ennui est-il de l'animal ou de l'homme? Et celui qui joue pour se récréer? Et celui qui joue parce qu'il excelle au jeu?

Qu'est-ce qui nous fait aimer le gros jeu?

La paresse, qui, de tous les moyens de faire une grande fortune, choisit le plus hasardeux, mais le plus court. L'avidité qui se jette sur la dépouille d'un autre, sans égard à son désespoir. L'orgueil, etc. Qu'est-ce qu'il y a d'animal et de physique dans ces différents motifs?

Pourquoi secourt-on celui qui souffre? C'est qu'on s'identifie avec lui.

Mais cette honnête et sublime identification, de qui est-elle? Est-ce de l'homme physique ou de l'homme moral?

Jamais on n'a dit tant de choses vraies et tiré tant de fausses conséquences, montré tant d'esprit et si peu de logique. Il faut être étrangement entêté d'une opinion pour assurer que celui qui ouvre sa bourse à l'indigent, se propose secrètement d'avoir un bon lit, un bon souper et de coucher avec sa voisine.

J'en demande pardon au lecteur, je vais dire une chose ordurière, une chose sale, du plus mauvais goût, un propos de la halle, mais plus décisif que mille raisonnements. Eh bien! monsieur Helvétius, tous les projets d'un grand roi, toutes les fatigues d'un grand ministre ou d'un grand magistrat, toutes les méditations d'un politique, d'un homme de génie se réduisent donc à f..... un coup le matin et à faire un étron le soir. Et vous appelez cela faire de la morale et connaître l'homme?

Niez-vous les belles actions clandestines? Les déparez-vous toutes par l'espoir d'un hasard qui les révélera? Où est le but physique de ces actions?

Que se propose celui qui sacrifie sa vie? Codrus et Décius allaient-ils chercher quelque jouissance physique dans un sépulcre, au fond d'un abîme?

Le malfaiteur qui s'achemine au lieu de son supplice éprouve sans doute une douleur physique; mais est-ce la seule? Ne la distinguez-vous point des coups de barre du bourreau?

Le remords n'est que la prévoyance du mal physique auquel le crime découvert nous exposerait.

Oui, voilà peut-être le remords du scélérat; mais n'en connaissez-vous pas un autre?

Il y a des peines et des plaisirs de pure opinion qui nous transportent ou qui nous désolent, sans aucun rapport, soit implicite, soit explicite, à des suites physiques. J'aurais souvent préféré une attaque de goutte à une marque légère de mépris.

Il faut que je marche pour aller rue Sainte-Anne[1] causer avec un certain philosophe que j'aime, ou m'entretenir plus doucement encore avec une femme de son voisinage; mais n'y vais-je que parce que j'ai des pieds? Ces deux actions sont sans doute réductibles en dernière analyse à de la sensibilité phy-

1. Demeure d'Helvétius. De 1792 à 1814 la rue *Sainte-Anne* s'appela rue Helvétius.

sique, mais comme condition et non comme cause, but ou motif.

Page 112.—Développez le sentiment de l'amitié, et quand, à force de le défigurer, vous n'en aurez fait que de la peine ou du plaisir physique, ne vous étonnez pas si l'on vous regarde comme un homme atroce ou comme un raisonneur absurde.

Page 113. — Vous me parlez encore de la jouissance d'une belle esclave ou d'un beau tableau; et comment m'en parlez-vous? De la jouissance de l'esclave, comme un gourmand qui dévore un pluvier; du beau tableau comme un physicien qui considère le spectre solaire. Ce sont pourtant des plaisirs bien différents.

Pour caresser l'esclave, pour admirer le tableau, il faut sentir, j'en conviens, mais c'est comme il faut exister.

Sans amour pour les belles esclaves et pour les beaux tableaux, cet homme eût été indifférent à la découverte d'un trésor. Cela est faux en tout sens.

Et quand ce serait l'espoir de jouir demain de votre maîtresse qui vous rendrait heureux aujourd'hui, le seriez-vous d'un plaisir physique? Vous confondez le plaisir de l'attente et celui de la jouissance, comme vous avez confondu la douleur actuelle avec la douleur de prévoyance. Lorsque vous vous mourez de faim, qu'éprouvez-vous? La défaillance, la contraction de l'estomac, une sensation particulière et cruelle des organes de la déglutition : qu'ont de commun ces symptômes avec la faim que vous prévoyez, avec vos inquiétudes, votre trouble, votre désespoir? Il y a si peu de rapport entre ces deux peines, et votre attention est tellement fixée sur le mal qui vous menace, que toute sensation corporelle en est suspendue. Ce n'est plus vous que vous apercevez, c'est l'image d'un homme agonisant, défaillant et expirant dans des transes horribles : image effrayante de ce que vous serez dans un jour, dans deux jours, dans trois jours. Si vous voyiez un homme mourant de faim, vous ne balanceriez pas à dire, cet homme meurt de faim. Si vous voyiez un homme menacé de mourir de faim, le devineriez-vous? nullement. La faim est un besoin, ce besoin non satisfait devient une maladie; direz-vous que la maladie et la crainte de tomber malade soient une même chose? La faim est dans le gosier, l'œsophage, l'estomac et toute la longueur du canal intestinal;

la crainte de la famine, comme toutes les autres craintes, est dans l'entendement.

Rien ne m'arrive que je n'y voie l'espérance d'un bien ou la crainte d'un mal.

— Mais parce que ce bien et ce mal supposent la sensibilité physique, ils sont physiques?

L'auteur se trompe quelquefois parce qu'il est trop fin, et quelquefois parce qu'il ne l'est pas assez.

Il y a un bonheur circonscrit qui reste en moi et qui ne s'étend pas au delà. Il y a un bonheur expansif qui se propage, qui se jette sur le présent, qui embrasse l'avenir, et qui se repaît de jouissances morales et physiques, de réalités et de chimères, entassant pêle-mêle de l'argent, des éloges, des tableaux, des statues et des baisers.

Page 114. — Vous supposez un « homme impassible. » Mais un homme impassible à votre manière est un bloc de marbre. Vous demandez que ce bloc de marbre pense et ne sente pas; ce sont deux absurdités : un bloc de marbre ne saurait penser, et il ne saurait non plus penser sans sentir, que sentir sans penser. Qu'entendez-vous donc par impassible?

— Inaccessible à toute douleur corporelle.

— Soit. Qu'en concluez-vous? Qu'il n'aura ni plaisir ni peine? Je le nie. S'il se plaît à penser ou à étendre ses connaissances, il pensera; s'il ne se plaît pas à penser, il restera stupide.

— Mais s'il reste stupide, c'est que n'ayant aucun intérêt à exercer cette faculté que je lui ai réservée, il ne l'exercera pas.

— Et vous croyez qu'il ne pourra pas avoir l'intérêt de la curiosité?

— Je le crois.

— Et vous croyez qu'on ne fait rien pour soi seul?

— Je le crois.

— Et vous croyez qu'il n'y a aucune sorte de vanité concentrée?

— Je le crois.

— Que bien que cet être chimérique soit d'une espèce différente de la mienne, il dédaignera mon éloge, surtout s'il connaît toute la force de mon esprit et toute l'étendue de mes lumières?

— Assurément.

— Et que quand Newton luttait contre Leibnitz, c'était par une rivalité de jouissances corporelles ?

— Ils en voulaient à mon estime. Je l'avoue. Et par conséquent à tous les avantages qu'elle promet.

— A des vins excellents ?

— Pourquoi non ?

— A de belles femmes ?

— Pourquoi non ?

— Mon ami, vous extravaguez.

Page *ibid.* — Votre comparaison du pouvoir à une lettre de change est charmante[1] ; mais cette lettre de change est payable en argent pour celui-ci, en houris pour celui-là, en réputation ou cliquetis pour un troisième. Dites-moi, Helvétius, ou plutôt demandons à Thomas qui fait tant de cas de la considération publique[2], que si c'était un fer rouge il ne balancerait pas à la saisir avec les dents, s'il refuserait le laurier d'Homère ou de Virgile, à la condition d'en être réduit pendant toute sa vie au vêtement le plus déguenillé, au plus étroit nécessaire, à un petit grenier sous le toit, en un mot à la privation absolue de tout ce qu'on entend par les douceurs sensuelles de la vie, de toutes les satisfactions attachées et à l'ambition, et à l'opulence, et à la volupté. Si Thomas répond que non, moi qui ne suis pas aussi fanatique de gloire littéraire, j'accepte le lot et la condition ; j'accepte pour cette seule jouissance, l'impassibilité à toutes les autres. Je pense ; j'écris l'*Iliade* avec des doigts de marbre ; quand je passe, vous vous écriez : Le voilà le bloc merveilleux qui a écrit l'*Iliade*... et je suis satisfait.

Permettez-moi une autre supposition un peu plus sensée que la vôtre. Vous êtes roi, vous devez la couronne et la vie à un héros, votre sujet. Vous êtes reconnaissant, mais votre bienfaiteur jouit du repos, de la santé, de la fortune et de la sagesse : tout ce que votre puissance lui prodiguerait de bonheur phy-

1. « Suis-je muni d'une telle lettre, je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus, et par conséquent tous les plaisirs dont cette somme est représentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir, je tire pareillement à vue sur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaisirs. Les effets de la richesse et du pouvoir sont à peu près semblables parce que la richesse est un pouvoir. » *De l'Homme.*

2. Ducis appelait Thomas un chartreux du monde.

sique, il le méprise ou le possède. Ne vous reste-t-il plus rien à faire pour le bonheur de cet homme-là?

— Mais non.

— Vous vous trompez.

— Quoi donc?

— Une statue.

— Et à quoi bon cette statue?

— Hélas! à lui restituer la jouissance de tout ce qu'il possède.

— Mais il est donc fou?

— Pas trop.

— Mais il n'avait donc pas la sagesse?

— Et qu'importe qu'il eût ou n'eût pas la sagesse? Il ne lui manquait rien de tout ce que vous regardez comme le mobile de toutes nos actions, l'unique objet de nos désirs; et son cœur enfant criait: « La statue, la statue, moi, je veux la statue... Le ruban, le ruban, moi je veux le ruban.

« — Mais, sot enfant, tu n'auras pas sitôt le ruban que tu perdras le repos et la santé.

« — Je tâcherai de recouvrer l'un et l'autre.

« — Que tu seras envié.

« — Il vaut mieux faire envie que pitié.

« — Que tu seras forcé à des dépenses au-dessus de ta fortune.

« — Je me ruinerai.

« — Que, ruiné, tu seras privé de tous les plaisirs de la vie.

« — Il n'en est point sans le ruban; le ruban, je veux le ruban.

« — Mais tiens, lis ce livre, et tu verras qu'on n'ambitionne le ruban que pour acquérir ce que tu perdras.

« — Ce livre est fort beau, je le crois sans l'avoir lu; mais il ne sait ce qu'il dit. Le ruban, le ruban, je veux le ruban, moi... »

— Voilà l'histoire des dix-neuf vingtièmes des hommes; et croyant écrire celle de l'espèce humaine, vous n'avez tout au plus écrit que la vôtre, et parce que la femme était votre ruban, vous avez supposé que c'était le ruban de tous les autres. *Trahit sua quemque voluptas.*

Page 115. — Partout où il n'y a point d'honneurs qui distinguent un citoyen d'un citoyen, partout où la gloire littéraire

est inconnue, il faut suppléer à cette monnaie par une autre. La femme ne pourrait être la monnaie d'une belle action chez un peuple d'eunuques. Mais cela même prouve le contraire de votre thèse.

Page 116. — *Il faut pour aller à la sape que l'écu donné au soldat soit le représentatif d'une pinte d'eau-de-vie ou de la nuit d'une vivandière.*

Cela n'est pas toujours vrai. Il y a tel soldat qui refuserait l'écu qui ne représenterait qu'une pinte d'eau-de-vie, ou la nuit d'une vivandière : témoin celui qui, à ce fameux siége de Lille[1] si bien défendue par Boufflers, s'exposa à être tué comme dix autres qui l'avaient précédé, et qui, lorsqu'on lui offrit les cent louis promis à celui qui instruirait des travaux de l'assiégeant, répondit : *Mon capitaine, reprenez vos cent louis, cela ne se fait pas pour de l'argent.* Celui qui voit bien l'honneur ne voit rien au delà. Celui à qui on a donné Briseïs en récompense du péril qu'il a couru, ne s'y est pas exposé pour avoir Briseïs. Achille, lequel des deux veux-tu, ou Briseïs sans combattre, ou la victoire sans Briseïs? Celui qui est Achille répond : Je veux combattre, je veux vaincre.

CHAPITRE VIII.

Page 118. — Helvétius et d'autres traduisent le mot de Hobbes, *Malus est robustus puer,* l'enfant robuste est un méchant enfant, ce qui n'est pas toujours vrai; mais ce qui l'est toujours, c'est que le méchant est un enfant robuste; et c'est ainsi que je traduis.

Page 121. — *Veut-on faire des dupes? l'on exagère la force du sentiment et de l'amitié.*

L'on a sans doute quelquefois ce motif sourd et secret, mais l'a-t-on toujours? Est-il le seul qu'on ait? N'arrive-t-il pas qu'on soit la dupe de son propre cœur? Ne peut-on pas se croire meilleur qu'on ne l'est? Est-il si rare de voir des enthousiastes doués d'une imagination gigantesque, qui disent vrai en parlant des fantômes de leur tête? Ils en parlent comme les

1. En 1708.

peureux des revenants, ils les ont vus comme ils les peignent; ce n'est ni mensonge, ni politique, c'est erreur.

CHAPITRE X.

Page 127. — *Plaisir et douleur sont et seront toujours les seuls principes des actions des hommes.*

J'en conviens; et cet ouvrage est rempli d'une infinité de maximes et d'observations auxquelles je dirais également, j'en conviens, mais ajouterais-je, je nie la conséquence. Vous n'admettez que des plaisirs et des douleurs corporelles, et j'en ai éprouvé d'autres. Celles-ci, vous les ramenez à la sensibilité physique comme cause; moi, je prétends que ce n'est que comme condition éloignée, essentielle et primitive. Je vous contredis, donc j'existe. Fort bien. Mais je vous contredis parce que j'existe. Cela n'est pas, pas plus que : il faut un pistolet pour faire sauter la cervelle; donc je fais sauter la cervelle parce que j'ai un pistolet.

Page 128. — *Parmi les savants il en est, dit-on, qui loin du monde se condamnent à vivre dans la retraite; or comment se persuader que dans ceux-ci, l'amour des talents ait été fondé sur l'amour des plaisirs physiques, et surtout sur celui des femmes? Comment concilier ces inconciliables?*

C'est qu'ils ne se concilient point. Vous vous faites une objection insoluble; vous y répondez pourtant[1]; bien? c'est autre chose. Que d'esprit en pure perte!

Laissez là toutes ces subtilités dont un bon esprit ne peut se payer, et croyez que quand Leibnitz s'enferme à l'âge de vingt ans, et passe trente ans sous sa robe de chambre, enfoncé dans les profondeurs de la géométrie ou perdu dans les ténèbres de la métaphysique, il ne pense non plus à obtenir un poste, à coucher avec une femme, à remplir d'or un vieux bahut, que s'il touchait à son dernier moment. C'est une machine à réflexion, comme le métier à bas est une machine à

1. Helvétius répond en s'appuyant sur l'exemple des avares : « L'état de désir est un état de plaisir. » Naigeon a cité une grande partie de ce chapitre.

ourdissage; c'est un être qui se plaît à méditer; c'est un sage ou un fou, comme il vous plaira, qui fait un cas infini de la louange de ses semblables, qui aime le son de l'éloge comme l'avare le son d'un écu; qui a aussi sa pierre de touche et son trébuchet pour la louange, comme l'autre a le sien pour l'or, et qui tente une grande découverte pour se faire un grand nom et éclipser par son éclat celui de ses rivaux, l'unique et le dernier terme de son désir.

Vous, c'est la Gaussin[1], lui, c'est Newton, qu'il a sur le nez[2].

Voilà le bonheur qu'il envie et dont il jouit.

— Puisqu'il est heureux, dites-vous, il aime les femmes.

— Je l'ignore.

— Puisqu'il aime les femmes, il emploie le seul moyen qu'il ait de les obtenir.

— Si cela est, entrez chez lui, présentez-lui les plus belles femmes et qu'il en jouisse, à la condition de renoncer à la solution de ce problème; il ne le voudra pas.

— Il ambitionne les dignités.

— Offrez-lui la place de premier ministre, s'il consent de jeter au feu son traité de l'*Harmonie préétablie;* il n'en fera rien.

Et vous, eussiez-vous brûlé le livre *de l'Esprit* ou le *Traité de l'Homme* que j'examine, pour jouir de Mme Helvétius, vous, né voluptueux, vous qui auriez cruellement compromis son bonheur et le vôtre, si vous eussiez survécu seulement six mois à la publication de votre ouvrage? Je n'en crois rien[3].

— Il est avare, il a la soif ardente de l'or.

— Forcez sa porte, entrez dans son cabinet, le pistolet à la main, et dites-lui : Ou ta bourse, ou ta découverte du *Calcul des fluxions*... et il vous livrera la clef de son coffre-fort en souriant. Faites plus : étalez sur sa table toute la séduction de la richesse, et proposez-lui un échange; et il vous tournera le dos de dédain. Que la découverte qu'il refuse de vous céder, vous l'ayez faite et que vous soyez assez généreux pour lui en abandonner l'honneur, pourvu que, sa bibliothèque incendiée,

1. Actrice du Théâtre-Français, morte au moment où Diderot écrivait.
2. Passage supprimé dans l'édition des *Mémoires* de Naigeon.
3. Alinéa supprimé dans l'édition Brière des *Mémoires* de Naigeon.

il se résolve à perdre sa vie dans la dissipation, l'abondance, les plaisirs, la jouissance de tous ces biens physiques qu'il poursuit à son insu et par une voie si pénible et si ridicule; vous ne le déterminerez pas plus qu'un hibou à se faire oiseau de jour, ou un aigle à se faire oiseau de nuit.

C'est qu'il est un principe qui a échappé à l'auteur, et ce principe, c'est que la raison de l'homme est un instrument qui correspond à toute la variété de l'instinct animal; que la race humaine rassemble les analogues de toutes les sortes d'animaux; et qu'il n'est non plus possible de tirer un homme de sa classe qu'un animal de la sienne, sans les dénaturer l'un et l'autre, et sans se fatiguer beaucoup pour n'en faire que deux sottes bêtes. J'accorde que l'homme combine des idées, ainsi que le poisson nage et l'oiseau vole; mais chaque homme est entraîné par son organisation, son caractère, son tempérament, son aptitude naturelle à combiner de préférence telles et telles idées plutôt que telles ou telles autres. Le hasard et plus encore les besoins de la vie disposent de nous à leur gré; qui le sait mieux que moi? C'est la raison pour laquelle pendant environ trente ans de suite, contre mon goût, j'ai fait l'*Encyclopédie* et n'ai fait que deux pièces de théâtre. C'est la raison pour laquelle les talents sont déplacés et les états de la société remplis d'hommes malheureux ou de sujets médiocres, et que celui qui aurait été un grand artiste, n'est qu'un pauvre sorbonniste ou un plat jurisconsulte. Et voilà la véritable histoire de la vie, et non toutes ces suppositions sophistiques où je remarque beaucoup de sagacité sans nulle vérité; des détails charmants et des conséquences absurdes; et toujours le portrait de l'auteur proposé comme le portrait de l'homme.

[Toutes ces assertions d'Helvétius que signifient-elles? Qu'il était né voluptueux, et qu'en circulant dans le monde, il s'était souvent heurté contre des personnels et des fripons.

Et de ce que je viens de dire, que conclure? Qu'on n'aime pas toujours la gloire, la richesse et les honneurs, comme la monnaie qui paiera les plaisirs sensuels. L'auteur en convient des vieillards. Et pourquoi un jeune homme communément organisé ne naîtrait-il pas avec les dispositions aux travers, aux vertus, aux vices de l'âge avancé?

Combien d'enfants, pour me servir de l'expression prover-

biale, nés *du bois dont on fait les vielles,* c'est-à-dire propres à tout et bons à rien !

L'avarice est le vice des vieillards, et il y a des enfants avares. J'ai vu deux frères dans la première enfance, l'un donnant tout, l'autre serrant tout, et tous les deux journellement exposés sans effet à la réprimande contradictoire de leurs parents : l'aîné est resté dissipateur, le cadet avare,

Le prince de Galitzin[1] a deux enfants, un petit garçon bon, doux, simple; une petite fille rusée, fine et tendant à ses vues, toujours par des voies détournées. Leur mère en est désolée; jusqu'à présent il n'y a rien qu'elle n'ait fait pour donner de la franchise à sa petite fille, sans y avoir réussi. D'où naît la différence de ces deux enfants à peine âgés de quatre ans et tous les deux également élevés et soignés par leurs parents? Que Mimi se corrige ou ne se corrige pas, jamais Dimitri son frère ne se tirera comme elle des intrigues de la cour. La leçon du maître n'équivaudra jamais à la leçon de nature[2].]

Sans aucun besoin ni de richesse, ni de plaisirs sensuels, Helvétius compose et publie son premier ouvrage. On sait toutes les persécutions qu'il essuya. Au milieu d'un orage qui fut violent et qui dura longtemps, il s'écriait : « J'aimerais mieux mourir que d'écrire encore une ligne. » Je l'écoutais et je lui dis : « J'étais un jour à ma fenêtre; j'entends un grand bruit sur les tuiles qui n'en sont pas éloignées. Un moment après, deux chats tombent dans la rue : l'un reste mort sur la place; l'autre, le ventre meurtri, les pattes froissées et le museau ensanglanté, se traîne au pied d'un escalier, et là il se disait : « Je veux « mourir si je remonte jamais sur les tuiles. Que vais-je « chercher là? une souris qui ne vaut pas le morceau friand « que je puis ou recevoir sans péril de la main de ma maî- « tresse ou voler à son cuisinier; une chatte qui me viendra « chercher sous la remise, si je sais l'y attendre ou l'y appe- « ler... » Je ne sais jusqu'où il poussa cette philosophie; mais tandis qu'il se livrait à ces réflexions assez sages, la douleur de sa chute se dissipe, il se tâte, il se lève, il met deux pattes sur le premier degré de l'escalier, et voilà mon chat sur le même

1. Diderot logeait chez ce prince quand il écrivait cette *Réfutation.*

2. Tout le passage entre crochets ne se trouve pas dans les *Mémoires* de Naigeon.

toit dont il était tombé et où il ne devait regrimper de sa vie. L'animal fait pour se promener sur les faîtes, s'y promène. »

Sans aucun besoin ni de richesse, ni d'honneurs, ni d'aucuns plaisirs sensuels, ou avec les moyens faciles de se les procurer, Helvétius fait un second ouvrage, et remonte sur le même faîte d'où la seconde chute eût été bien plus fâcheuse que la première. *Te ipsum concute*; sondez les autres, c'est fort bien fait, mais ne vous ignorez pas vous-même. Quel était votre but, lorsque vous écriviez un ouvrage qui ne devait paraître qu'après votre mort? Quel est le but de tant d'autres auteurs anonymes? D'où naît dans l'homme cette fureur de tenter une action au moment où elle devient périlleuse? Que direz-vous de tant de philosophes, nos contemporains et nos amis, qui gourmandent si fièrement les prêtres et les rois? Ils ne peuvent se nommer; ils ne peuvent avoir en vue ni la gloire, ni l'intérêt, ni la volupté; où est la femme avec laquelle ils veulent coucher, le poste que leur ambition se promet, le flot de la richesse qui refluera sur eux? J'en connais, et vous en connaissez vous-même qui jouissent de tous ces avantages qu'ils dédaignent, parce qu'ils ne font pas leur bonheur, et dont ils seraient privés sur la plus légère indiscrétion de leurs amis, sur le moindre soupçon du magistrat. Comment résoudrez-vous en dernière analyse à des plaisirs sensuels, sans un pitoyable abus des mots, ce généreux enthousiasme qui les expose à la perte de leur liberté, de leur fortune, de leur honneur même et de leur vie? Ils sont indignés de nos préjugés; ils gémissent sur des erreurs qui font le supplice de notre vie; du milieu des ténèbres où nous nous agitons, fléaux réciproques les uns des autres, on entend leurs voix qui nous appellent à un meilleur sort : c'est ainsi qu'ils se soulagent du besoin qu'ils ont de réfléchir et de méditer, et qu'ils cèdent au penchant qu'ils ont reçu de la nature cultivée par l'éducation, et à la bonté de leur cœur lassé de voir et de souffrir sans murmure les maux dont cette pauvre humanité est si cruellement et depuis si longtemps accablée. Ils la vengeront; oui, ils la vengeront; ils se le disent à eux-mêmes; et je ne sais quel est le dernier terme de leur projet, si ce dangereux honneur ne l'est pas.

Je vous entends, ils se flattent qu'un jour on les nommera, et que leur mémoire sera éternellement honorée parmi les hommes. Je le veux; mais qu'a de commun cette vanité héroïque

avec la sensibilité physique et la sorte de récompense abjecte que vous en déduisez?

— Ils jouissent d'avance de la douce mélodie de ce concert lointain de voix à venir et occupées à les célébrer, et leur cœur en tressaillit[1] de joie.

— Après?

— Et ce tressaillement du cœur ne suppose-t-il pas la sensibilité physique?

— Oui, comme il suppose un cœur qui tressaille; mais la condition sans laquelle la chose ne peut être en est-elle le motif? Toujours, toujours le même sophisme.

Mon ami, votre vaisseau fait eau de toutes parts, et je pourrais le couler à fond par l'exemple de quelques hommes qui ont encouru l'ignominie et qui l'ont supportée dans le silence pendant une longue suite d'années, soutenus du seul espoir de confondre un jour leurs injustes concitoyens, par l'exécution de projets d'une utilité publique qu'ils méditaient en secret. Ils pouvaient mourir sans vengeance; ils sont parvenus à l'extrême vieillesse avant que de se venger.

Quel rapport y a-t-il entre l'héroïsme insensé de quelques hommes religieux et les biens de ce monde? Ce n'est pas de coucher avec une jolie femme, de s'enivrer de vins délicieux, de se plonger dans un torrent de voluptés sensuelles; ils s'en privent ici-bas, et ils n'en espèrent point là-haut : ce n'est pas de regorger de richesses; ils donnent ce qu'ils en ont, et se sont persuadés qu'il est plus difficile à l'homme riche de se sauver qu'au chameau de passer par le trou d'une aiguille : ils n'ambitionnent point de poste éminent; le premier principe de leur morale est le dédain d'honneurs corrupteurs et passagers. Voilà ce qu'il faut expliquer. Quand on établit une loi générale, il faut qu'elle embrasse tous les phénomènes, et les actions de la sagesse et les écarts de la folie[2].

Malgré les défauts que je reprends dans votre ouvrage, ne croyez pas que je le méprise. Il y a cent belles, très-belles pages; il fourmille d'observations fines et vraies, et tout ce qui me blesse, je le rectifierais en un trait de plume.

1. Diderot dit indifféremment *tressaillit,* comme Montesquieu, et *tressaille* comme nous écrivons aujourd'hui.

2. La citation de Naigeon finit ici.

Au lieu d'affirmer que l'éducation, et l'éducation seule fait les hommes ce qu'ils sont, dites seulement que *peu s'en faut que vous ne le croyiez.*

Dites que *souvent* nos travaux, nos sacrifices, nos peines, nos plaisirs, nos vices, nos vertus, nos passions, nos goûts, l'amour de la gloire, le désir de la considération publique ont un but relatif aux voluptés sensuelles; et personne ne vous contredira.

Dites que la diversité de l'organisation, les fluides, les solides, le climat, les aliments ont *moins d'influence* sur les talents qu'on ne le pense communément, et nous serons de votre avis.

Dites que les lois, les mœurs, le gouvernement sont *les causes principales* de la diversité des nations, et que si cette institution publique ne suffit pas pour égaler un individu, elle met de niveau une grande masse d'hommes à une grande masse; et nous baisserons la tête devant l'expérience des siècles qui nous apprend que Démosthène, que la Grèce ne reproduira pas, peut se montrer un jour ou sous les frimas de la zone glaciale, ou sous le ciel d'airain de la zone torride.

Votre logique n'est pas aussi rigoureuse qu'elle pouvait l'être. Vous généralisez trop vos conclusions, mais vous n'en êtes pas moins un grand moraliste, un très-subtil observateur de la nature humaine, un grand penseur, un excellent écrivain, et même un beau génie. Tâchez, s'il vous plaît, de vous contenter, vous de ce mérite, et vos amis de cet éloge.

La différence qu'il y a entre vous et Rousseau, c'est que les principes de Rousseau sont faux et les conséquences vraies; au lieu que vos principes sont vrais et vos conséquences fausses. Les disciples de Rousseau, en exagérant ses principes, ne seront que des fous[1]; et les vôtres, en tempérant vos conséquences, seront des sages.

Vous êtes de bonne foi en prenant la plume; Rousseau n'est de bonne foi que quand il la quitte : il est la première dupe de ses sophismes.

Rousseau croit l'homme de la nature bon; et vous le croyez mauvais.

1. Combien cela était vrai! et comme la preuve n'a pas tardé!

Rousseau croit que la société n'est propre qu'à dépraver l'homme de la nature; et vous croyez qu'il n'y a que de bonnes lois sociales qui puissent corriger le vice originel de la nature.

Rousseau s'imagine que tout est au mieux dans les forêts et tout au plus mal dans les villes; vous pensez que tout est assez mal dans les villes, mais que tout est au pis dans les forêts.

Rousseau écrit contre le théâtre, et fait une comédie; préconise l'homme sauvage ou qui ne s'élève point, et compose un traité d'éducation. Sa philosophie, s'il en a une, est de pièces et de morceaux; la vôtre est une. J'aimerais peut-être mieux être lui que vous, mais j'aimerais mieux avoir fait vos ouvrages que les siens.

Si j'avais son éloquence et votre sagacité, je vaudrais mieux que tous les deux.

CHAPITRE XI.

Ici l'auteur, sorti du paradoxe que les désirs et les aversions se réduisent en dernière analyse à la poursuite des plaisirs sensibles et à la fuite des peines physiques, revient au paradoxe de l'inégalité des talents.

Page 131. — *Les mémoires extraordinaires font les érudits, et la méditation les hommes de génie.*

Le second est faux. Il y a des hommes à qui l'on peut dire : Médite, médite tant que tu voudras, tu ne trouveras rien. Frappe là jusqu'à demain, on ne te répondra pas, il n'y a personne... Et le premier est un résultat d'organisation particulier. Appliquez celui-ci à l'érudition, celui-là à la méditation, et vous aurez un pauvre penseur et un érudit du commun : l'un n'inventera rien, l'autre perdra le don naturel.

Page 133. — *Qu'un Français passe quelques années à Londres ou à Florence, il saura bientôt l'anglais et l'italien.*

Cela est contraire à l'expérience, quelles qu'en soient les raisons. De toutes les nations européennes la française est celle qui montre le moins d'aptitude aux langues vivantes étrangères.

La nature donne donc plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités.

Je l'ignore.

Il n'est qu'une différence réelle et remarquable entre les mémoires, c'est l'étendue...

Et la ténacité donc? Il me semble que ceux qui apprennent facilement oublient de même, et que ceux à qui il en coûte pour apprendre retiennent longtemps.

CHAPITRE XII.

Page 134. — *Il y a cinq sens.*

Oui, voilà les cinq témoins : mais le juge ou le rapporteur? Il y a un organe particulier, le cerveau, auquel les cinq témoins font leur rapport. Cet organe méritait bien un examen particulier.

Il y a deux sortes de stupides : les uns le sont par des sens hébétés, les autres avec des sens exquis, par une mauvaise conformation du cerveau. C'est où j'attends l'auteur, qui jusqu'à présent a pris l'outil nécessaire à l'ouvrage pour la raison de l'ouvrier, et qui s'est épuisé à dire : il faut une scie pour scier, et qui n'a pas vu qu'on ne sciait pas par la raison qu'on avait une scie.

Il faut sentir pour être orateur, érudit, poëte, philosophe, mais on n'est pas philosophe, poëte, orateur, érudit parce que l'on sent. Pour désirer et goûter les plaisirs, pour prévoir et éviter les peines, il faut de la sensibilité physique. Mais pour connaître et éviter les peines, pour désirer et goûter les plaisirs, il y a toujours un motif qui se résout en autre chose que la sensibilité physique qui, principe du goût et de l'aversion en général, n'est la raison d'aucune aversion, d'aucun goût particulier. La sensibilité physique est à peu près la même dans tous, et chacun a son bonheur particulier.

Page *ibid.* — *Tous n'ont pas les mêmes oreilles, cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les musiciens, tous les danseurs d'un opéra et tous les soldats d'un bataillon partent également en mesure.*

Premièrement, cela n'est pas vrai ; et quand cela serait vrai, tous auraient-ils la même disposition à l'art musical, en seraient-ils également affectés, en ferait-on indistinctement des musiciens?

Nulle induction concluante à tirer des symptômes extérieurs, Celui-ci ne sent que faiblement et paraît transporté; celui-là est pénétré d'une sensation profonde et paraît immobile et froid.

Il en est arrivé à Helvétius comme aux chercheurs ou de la quadrature du cercle ou de la pierre philosophale : c'est de laisser le problème insoluble, et de rencontrer, chemin faisant, quelques vérités précieuses. Son livre en est un tissu. Les hommes n'en seront pas plus égaux; mais la nature humaine en sera mieux connue. L'éducation ne nous donnera pas ce que la nature nous aura refusé; mais nous n'aurons plus de confiance dans cette ressource. Tous nos désirs, toutes nos affections ne s'en résoudront pas davantage en voluptés sensuelles; mais le fond de la caverne sera mieux éclairé. L'ouvrage sera toujours utile et agréable.

Ibid. — Si entre les hommes les plus parfaitement organisés il en est si peu de spirituels, c'est que l'esprit n'est pas le résultat de la finesse des sens combinée avec la bonne éducation : c'est qu'il est encore autre chose que l'excellence et des sens et de l'enseignement ne donne pas.

Page 135. — *Les femmes de génie sont rares.*

— D'accord.

— Elles sont mal élevées.

— Très-mal... Mais leur organisation délicate, mais leur assujettisement à une maladie périodique, à des grossesses, à des couches, leur permettent-ils cette force et cette continuité de méditation que vous appelez la créatrice du génie et à laquelle vous attribuez toute importante découverte? Elles font les premiers pas plus vite, mais elles sont plutôt lasses et s'arrêtent plus promptement. Moins nous en espérons, plus nous sommes faciles à contenter. Les femmes et les grands s'illustrent à peu de frais ; ils ne sont entourés que de flatteurs.



Le petit nombre de femmes de génie fait exception et non pas règle.

Ibid.[1] — C'est qu'il ne faut pas examiner les sens relativement à l'effet général de leur concours, sans y faire entrer l'organe corrélatif, la tête. Séparer dans cette comparaison un

1. « De quelque manière qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des enfants est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des sens. » *De l'Homme.*

des termes de l'autre, c'est arriver à l'erreur. Il n'en est pas ainsi de l'examen particulier de chacun d'eux, considéré relativement à son objet.

Tout étant égal d'ailleurs, celui qui a le palais obtus ne sera pas aussi bon cuisinier que celui qui l'a délicat.

Le myope sera moins bon observateur des astres, moins bon peintre, moins bon statuaire, moins bon juge d'un tableau que celui qui a la vue excellente.

Si votre enfant manque d'odorat, il mourra de faim dans la boutique d'un parfumeur.

S'il n'a pas le toucher exquis, il ne tournera jamais également un petit pivot, et Romilly[1] vous le renverra.

Quel plaisir voulez-vous qu'il prenne, quelle perfection voulez-vous qu'il atteigne dans l'art d'imiter la nature par les sons, s'il a le tympan racorni et l'oreille dure ou fausse? Il bâillera à l'Opéra.

Il a ses cinq sens excellents, mais la tête est mal organisée : les témoins sont fidèles, mais le juge est corrompu; il ne sera jamais qu'un sot.

Page 137. — Comment, monsieur Helvétius, le choix du lait n'est pas indifférent dans l'enfance, et celui des aliments l'est dans l'âge adulte!

La différence de la latitude[2] *n'a aucune influence sur les esprits.*

Je n'en crois rien, ne fût-ce que par la raison que toute cause a son effet, et que toute cause constante, quelque petite qu'elle soit, produit un grand effet avec le temps. Si elle parvient à constituer l'esprit ou le caractère national, c'est beaucoup, surtout relativement à la culture des beaux-arts où la différence du bon à l'excellent n'est pas de l'épaisseur d'un cheveu.

Ces assertions générales sur le ciel, le climat, les saisons, les aliments sont trop vagues, pour devenir décisives dans une matière aussi délicate.

Croit-on qu'il soit indifférent aux habitants d'une contrée, à leur manière de se nourrir, de se vêtir, de s'occuper, de sentir, de penser, d'être humide ou sèche, couverte de forêts ou

1. Célèbre horloger, Suisse d'origine, établi à Paris.
2. « Et de la nourriture. » *De l'Homme.*

découverte, aride et montagneuse, plate ou marécageuse, plongée dans des nuits de dix-huit heures et ensevelie sous les neiges pendant huit mois?

Les commerçants de Paris vous diront quel vent règne en Italie.

Ceux que la fureur de l'histoire naturelle conduit aux Iles, y perdent subitement leur enthousiasme et tombent dans l'inaction et la paresse.

Les jours de chaleur nous accablent, et nous sommes incapables de travailler et de penser.

Si le climat et les aliments influent sur les corps, ils influent nécessairement sur les esprits.

Pourquoi nos jeunes peintres, revenus d'Italie, ont-ils à peine passé quelques années à Paris, qu'ils peignent gris?

Il n'y a presque pas un homme, dans quelque contrée que ce soit, dont l'humeur ne se ressente plus ou moins de l'état nébuleux ou serein de l'atmosphère.

Une atmosphère sereine donne-t-elle de la gaieté, une atmosphère nébuleuse de la tristesse? on s'en apercevra plus ou moins dans le caractère et dans les ouvrages.

Ne donnons pas trop d'énergie à ces causes, mais n'en réduisons pas l'effet à rien.

Le climat influe sur le gouvernement sans doute, mais le gouvernement influe bien d'une autre manière sur les esprits; j'en conviens; cependant sous le même gouvernement et sous différents climats il est impossible que les esprits se ressemblent.

Les plantes des montagnes sont sèches, nerveuses et énergiques; les plantes de la plaine sont molles, succulentes et faibles.

Les habitants de la montagne sont secs, musculeux et courageux; les habitants de la plaine sont gras, lâches, mous et replets : et hommes et animaux.

Les habitants des montagnes deviennent asthmatiques; les habitants de la plaine périssent hydropiques.

Comment! le local exercera si puissamment son empire sur la machine entière; et l'âme qui n'en est qu'une portion, et l'esprit qui n'est qu'une qualité de l'âme, et les productions de l'esprit en tout genre ne s'en ressentiront pas!

En quelle contrée trouve-t-on les crétins? Dans la contrée

des goîtres, où l'on appelle les cous sans goître *cous de grue*; et voilà comme on juge des cous quand on boit de mauvaise eau.

C'est qu'il est bien difficile de faire de la bonne métaphysique et de la bonne morale sans être anatomiste, naturaliste, physiologiste et médecin.

Page 137. — *Les pères les plus spirituels n'engendrent souvent que de sots enfants.*

Il m'en est venu une raison assez singulière que je donne pour ce qu'elle vaut : c'est qu'il en est des ressemblances de l'esprit comme de celles du corps, qui ont des sauts. Le trisaïeul de cet homme spirituel était peut-être un homme de génie.

Ensuite je dirai à l'auteur : Ces sots enfants, issus de parents qui ont de l'esprit, sont cependant bien organisés. N'assurez donc pas qu'ils ont été engendrés sots, mais soutenez fort et ferme qu'ils auraient eu autant d'esprit que leur père, s'ils avaient reçu la même éducation, et que les soins qu'on aurait pris de les élever eussent été secondés des mêmes hasards. Vous avez parlé dans cet endroit selon la vérité, mais non pas tout à fait selon votre système, comme il arrivera toujours, d'inadvertance, à ceux qui soutiendront des paradoxes. Pour les surprendre en contradiction, il n'y a qu'à les laisser dire.

Ibid. — *Il est des hommes de génie de toute taille, de toutes sortes de conformation.*

Croyez-vous qu'il y en ait beaucoup à tête en pain de sucre, à tête aplatie, à crâne étroit, au regard éteint? Les yeux gros et bêtes ne tiennent-ils pas ordinairement ce qu'ils promettent? Et les bouches béantes, et les mâchoires pendantes, etc.?

Un homme d'esprit a quelquefois l'air d'une bête; mais il est bien plus rare qu'une bête ait l'air d'un homme d'esprit; et lorsqu'on se trompe, c'est que l'homme bête est bien plus bête qu'on ne le croyait.

D'où je conclus que toutes ces assertions sont hasardées, et que pour les accuser d'erreur ou les admettre comme des vérités, nous avons besoin d'observations très-fines qui n'ont jamais été faites, et qui ne se feront peut-être jamais. Quel est l'anatomiste qui se soit avisé de comparer l'intérieur de la tête d'un stupide à l'intérieur de la tête d'un homme d'esprit? Les têtes n'ont-elles pas aussi leurs physionomies en dedans? et ces

physionomies, si l'anatomiste expérimenté les connaissait, ne lui diraient-elles pas tout ce que les physionomies extérieures lui annoncent à lui et à d'autres personnes avec tant de certitude qu'elles m'ont protesté ne s'y être jamais trompé?

Avec un peu plus d'attention, l'auteur aurait soupçonné que dans la combinaison des éléments qui constituent l'homme d'esprit, il en avait omis un, et peut-être le plus important, et son soupçon n'aurait pas été trop mal fondé.

Cet élément, quel est-il? — Le cerveau.

Un seul fait bien connu aurait modifié toutes ses assertions ; c'est que le rachitisme qui étend la capacité de la tête outre mesure, rend l'intelligence des enfants précoce.

Page 138. — *Mais supposons dans l'homme un sens extrêmement fin; qu'en arriverait-il?*

Je vais vous le dire : c'est qu'il serait réduit à la condition animale; il ne serait plus un être se perfectionnant en tout genre, mais un être voyant. Je m'explique.

Pourquoi l'homme est-il perfectible et pourquoi l'animal ne l'est-il pas?

L'animal ne l'est pas, parce que sa raison, s'il en a une, est dominée par un sens despote qui la subjugue. Toute l'âme du chien est au bout de son nez, et il va toujours flairant. Toute l'âme de l'aigle est dans son œil, et l'aigle va toujours regardant. Toute l'âme de la taupe est dans son oreille, et elle va toujours écoutant.

Mais il n'en est pas ainsi de l'homme. Il est entre ses sens une telle harmonie qu'aucun ne prédomine assez sur les autres pour donner la loi à son entendement; c'est son entendement au contraire, ou l'organe de sa raison qui est le plus fort. C'est un juge qui n'est ni corrompu ni subjugué par aucun des témoins; il conserve toute son autorité, et il en use pour se perfectionner : il combine toutes sortes d'idées et de sensations, parce qu'il ne sent rien fortement.

Ainsi l'homme en qui l'ouïe prédominerait les autres sens à un extrême degré, ne leur laisserait qu'autant d'exercice que la propagation de l'espèce et la conservation de l'individu en exigeraient; dans tous les autres instants, il serait comme la taupe dont l'antre retentit du moindre petit bruit, un être écoutant, et toujours écoutant.

D'où il s'ensuit que l'homme de génie et la bête se touchent, parce qu'il y a dans l'un et l'autre un organe prédominant qui les entraîne invinciblement à une seule sorte d'occupation, qu'ils exécutent parfaitement.

Le même principe poussé plus loin expliquerait comment la jeune hirondelle, qui n'a jamais fait de nid, s'en tire aussi bien que sa mère; comment le jeune renard, qui n'a jamais croqué de poulet, force une basse-cour aussi adroitement que son père. Mais ce n'est pas le lieu d'exposer ma philosophie; ma tâche est d'examiner la philosophie d'un autre.

Ibid. — Ces sensations toujours stériles conserveraient le même rapport entre elles.

Cela se peut; mais comme les sens s'instruisent réciproquement, le rapport des sensations de l'organe exquis varierait nécessairement avec les autres. Combien de choses cet homme nous apprendrait! combien de faits il nous donnerait à vérifier! combien il en vérifierait lui-même par des expériences dont il pourrait toujours annoncer le résultat! De combien de termes il enrichirait la langue! Songez que les observations de son œil merveilleux ne pourraient jamais être en contradiction réelle avec les observations de nos yeux ordinaires. Supposez qu'un homme eût la vue assez fine pour discerner les particules de l'air, du feu et de l'eau; de bonne foi cet homme ne nous servirait de rien. J'aimerais autant assurer qu'un sens de plus lui aurait été accordé en pure perte pour lui-même et pour les autres.

Ibid. — Une sensation n'est qu'un fait de plus.

Une sensation fortuite n'est qu'un fait de plus; mais une sensation produite par un organe exquis et prodigieux est une multitude prodigieuse de faits; c'est la réunion du télescope et du microscope. Le microscope n'a-t-il enrichi la physique que d'un fait?

Un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'esprit.

Parler ainsi, après avoir dit ailleurs que l'éducation, qu'un hasard fait le génie! Est-ce qu'entre tous les hasards possibles l'observation de tel ou tel fait n'est pas le plus heureux?...

Il y a tel fait auquel la science ou l'art doit sa naissance, et tel autre auquel il doit ses progrès.

Helvétius dit blanc et noir, selon le besoin.

Ibid. — *Un tel homme parviendrait à des résultats incommunicables aux autres.*

Pourquoi donc? Si nous ne pouvions arriver à ses résultats par le discours, pourquoi n'y arriverions-nous pas par l'éducation et par l'expérience? Mais il y a plus : ce qu'il apercevrait serait relatif à la longueur, largeur, profondeur, solidité et autres qualités physiques, sur lesquelles il pourrait s'expliquer très-clairement; et telle serait la différence entre un sens perfectionné et un sens nouveau. « L'homme au sens perfectionné ne nous entretenant que de qualités connues, serait toujours intelligible; l'autre nous entretenant au contraire de qualités inconnues, ne pourrait jamais être entendu. »

Nous sentons tous diversement, et nous parlons tous de même.

Si l'on saisit assez généralement les vérités contenues dans les ouvrages des Locke et des Newton, qu'est-ce que cela prouve? Que tous assez généralement étaient capables de les découvrir? Je le nie.

Page 139. — A proprement parler, les sensations d'un homme sont incommunicables à un autre, parce qu'elles sont diverses. Si les signes sont communs, c'est par disette.

Je suppose que Dieu donnât subitement à chaque individu une langue de tout point analogue à ses sensations, on ne s'entendrait plus. De l'idiome de Pierre à l'idiome de Jean, il n'y aurait pas un seul synonyme, si ce n'est peut-être les mots *exister*, *être*, et quelques autres qui désignent des qualités si simples, que la définition en est impossible; et puis toutes les sciences mathématiques[1].

Page 140. — *S'il est des siècles où semblables à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparaissent tout à coup dans un empire, qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cause physique*[2].

J'y consens; mais qu'on n'oublie pas que ce qui est à peu près vrai dans la comparaison d'une nation à une autre, est de toute fausseté dans la même société et dans la comparaison d'un

1. Voyez la *Lettre sur les sourds et muets*, t. Ier, pour l'intelligence de cette page.

2. « ... mais morale. Dans tous les gouvernements où l'on récompense les talents, ces récompenses, comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. » *De l'Homme.*

individu à un autre. Point de nation sous le pôle, sous l'Équateur dont on ne puisse faire sortir des Homères, des Virgiles, des Démosthènes, des Cicérons, de grands législateurs, de grands capitaines, de grands magistrats, de grands artistes; mais ces hommes seront rares partout, quel que soit le gouvernement. Il serait absurde d'en attribuer la formation au hasard et à l'éducation; il ne le serait pas moins d'assurer qu'on puisse faire un Platon, un Montesquieu, de tout être communément bien organisé. Quant à la diversité seule des climats, je croirais volontiers qu'il en est des esprits, ainsi que de certains fruits, bons partout, mais excellents dans certaine contrée.

Ibid. — Soutient-on que c'est au feu de la jeunesse qu'on doit les belles compositions des grands hommes.

Non; mais ce qu'on soutient et avec juste raison, c'est qu'elles ne peuvent être le produit de la vieillesse. La jeunesse a trop de verve et n'a pas assez de jugement; la vieillesse n'a ni assez de verve ni assez de jugement; et une ou deux exceptions rares ne prouvent rien.

Page 141. — *Le Voltaire de soixante ans n'est pas le Voltaire de trente, cependant ils ont également d'esprit.*

Si cela est, dites donc à Voltaire de nous donner aujourd'hui quelque chose que nous puissions comparer à *Brutus* ou à *Mahomet:* car si le Voltaire de soixante ans est le Voltaire de trente, pourquoi celui de quatre-vingt-deux ou trois ans ne serat-il pas celui de soixante? Le Corneille de *Pertharite* était-il le Corneille des *Horaces* ou de *Cinna?*

Ibid[1]. — Je n'ai jamais vu deux hommes qui sautassent auss haut, qui courussent aussi vite, qui tirassent aussi juste, qui jouassent aussi bien à la paume, et moins encore deux hommes qui eussent également d'esprit, parce qu'il était impossible que cela fût.

— Vous auriez donc pu en assigner la différence?

— Pas toujours; mais je l'aurais souvent sentie; et quand je ne l'aurais ni assignée ni sentie, elle y aurait été; et il y aurait eu quelqu'un d'un tact plus fin qui l'aurait discernée.

1. « Si deux hommes, sans être parfaitement similaires, peuvent sauter aussi haut, courir aussi vite, tirer aussi juste, jouer aussi bien à la paume, deux hommes sans être précisément les mêmes, peuvent donc avoir également d'esprit. » *De l'Homme.*

Ibid. — *L'avocat gagne ou perd le même nombre de causes; le médecin tue ou guérit le même nombre de malades; le génie rend le même nombre de productions.*

Les deux premières comparaisons font pitié, et la dernière est ou d'un homme de mauvaise foi, ou d'un homme qui ne sait ce que c'est que le génie et qui n'en a pas un grain. Dans les deux premières comparaisons, Helvétius confond le talent avec la pratique. Pendant une année, un avocat perd toutes les causes qu'il plaide, l'année suivante il les gagne toutes; ainsi du médecin. Pour l'homme de génie, il est si peu maître de lui-même, qu'il ne sait ce qu'il fera; et voilà la raison pour laquelle les académies étouffent presque les hommes de cette trempe en les assujettissant à une tâche réglée. Mais je laisse ce texte qui me mènerait trop loin.

Page 142. — *La perfection de l'organisation extérieure suppose celle de l'intérieure.*

C'est-à-dire qu'un bel homme est toujours spirituel, qu'une belle femme est toujours une femme d'esprit. Comment peut-on être absurde jusqu'à ce point?

Ibid. — *C'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomène de l'inégalité des esprits.*

Qu'est-ce que cela signifie? Il y a donc de l'inégalité entre les esprits? et cette inégalité a donc une cause?

— Oui, le hasard et l'instruction.

— Cette cause n'est donc pas inconnue.

CHAPITRE XIII.

Page 145. — *Si les Malais, dit M. Poivre*[1], *eussent été plus voisins de la Chine, cet empire eût été bientôt conquis.*

Je le crois.

Et la forme de son gouvernement changée.

Je le nie. On ne s'est jamais demandé pourquoi les lois et les mœurs chinoises se sont maintenues au milieu des invasions de cet empire; le voici : c'est qu'il ne faut qu'une poignée d'hommes pour conquérir la Chine, et qu'il en faudrait des

1. Voir les *Voyages d'un Philosophe;* imprimés à l'insu de l'auteur, en 1768. Livre qui a eu un grand retentissement.

millions pour la changer. Soixante mille hommes se sont emparés de cette contrée; qu'y deviennent-ils? Ils se sont dispersés entre soixante millions, c'est mille hommes pour chaque million; or, croit-on que mille hommes puissent changer les lois, les mœurs, les usages, les coutumes d'un million d'hommes? Le vainqueur se conforme au vaincu, dont la masse le domine : c'est un ruisseau d'eau douce qui se perd dans une mer d'eau salée, une goutte d'eau qui tombe dans un tonneau d'esprit de vin. La durée du gouvernement chinois est une conséquence nécessaire non de sa bonté, mais bien de l'excessive population de la contrée; et tant que cette cause subsistera, l'empire changera de maîtres sans changer de constitution : les Tartares se feront Chinois, mais les Chinois ne se feront pas Tartares. Je ne connais que la superstition d'un vainqueur intolérant qui pût ébranler l'administration et les lois nationales, parce que cette fureur religieuse est capable des choses les plus extraordinaires, comme de massacrer en une nuit plusieurs millions de dissidents. Une religion nouvelle ne s'introduit pas, chez aucun peuple, sans révolution dans la législation et les mœurs. Garantissez la Chine de cet événement, répondez-moi que les enfants de quelque empereur ne se partageront point ce vaste pays, et ne craignez rien ni pour les progrès de sa population ni pour la durée de ses mœurs.

Page 148. — *Pourquoi les amateurs n'égalent-ils presque jamais leurs maîtres? Pourquoi l'avantage de l'organisation ne répare-t-il pas le défaut d'attention?*

C'est qu'entre les élèves celui qui se fatigue le plus est souvent celui qui avance le moins, et que toute l'application du premier ne saurait suppléer au défaut des dispositions naturelles.

C'est qu'en tout il faut joindre l'étude et l'étude la plus longue et la plus suivie aux qualités naturelles les plus heureuses, ce que les amateurs ne font pas.

CHAPITRE XIV.

Page 148. — *Les hommes, à la présence des mêmes objets, peuvent sans doute éprouver des sensations différentes; mais*

peuvent-ils, en conséquence, apercevoir des rapports différents entre ces mêmes objets?

Je n'entends pas apparemment le sens de cette question, car celui qu'elle présente naturellement ne permet pas la réponse négative de l'auteur.

Qu'est-ce que l'esprit, la finesse, la pénétration, sinon la facilité d'apercevoir dans un être, entre plusieurs êtres que la multitude a regardés cent fois, des qualités, des rapports qu'aucuns n'ont aperçus? Qu'est-ce qu'une comparaison juste, nouvelle et piquante, qu'est-ce qu'une métaphore hardie, qu'est-ce qu'une expression originale, si ce n'est celle de quelques rapports singuliers entre des êtres connus qu'on nous rapproche et fait toucher par quelque côté?

Tous n'aperçoivent point toutes les propriétés des êtres. Aucuns ne les sentent et ne les aperçoivent rigoureusement de la même manière. Très-peu saisissent tous les points par lesquels on peut établir entre eux des points de contact. Beaucoup moins encore sont capables de rendre d'une manière forte, précise, intéressante et les qualités d'un être qu'ils ont étudié et les rapports qu'ils ont aperçus entre différents êtres.

Page 149. — *Un coup fait de la douleur à deux êtres dans le rapport de 2 à 1 ; un coup double produira une douleur double dans l'un et l'autre ou dans le rapport de 4 à 2 ou de 2 à 1*[1].

Combien d'inexactitudes et d'affirmations hasardées dans tout cela!

Qu'est-ce qui vous a dit que le plaisir et la douleur soient dans le rapport constant des impressions?

Un mouvement de joie s'excite dans deux êtres par un récit; la suite du récit double l'impression dans l'un et l'autre, et voilà Jean qui rit de plus belle et Pierre qui se trouve mal. Le plaisir s'est transformé en douleur, la quantité qui était positive est devenue négative.

Le coup simple les fait crier tous deux ; le coup double rend le cri de l'un plus aigu et tue l'autre.

Non, monsieur, non, les objets ne nous frappent point dans une proportion constante et uniforme, et c'est là ce qui constitue la différence des êtres robustes et délicats : l'un s'évanouit et perd la tête, lorsqu'un autre est à peine ému.

1. Cette citation n'est pas textuelle ; mais l'idée est exactement rendue.

On ne saurait accroître à discrétion ni le plaisir ni la douleur le plaisir extrême se transforme en douleur : l'extrême douleur amène le transport, le délire, l'insensibilité et la mort.

Ibid. — *Les seules affections dont l'influence sur les esprits soit sensible, sont les affections dépendantes de l'éducation et des préjugés.*

Je ne crois pas qu'il soit possible de rien dire de plus absurde.

Quoi donc! est-ce l'éducation et le préjugé seuls qui rendent en général les femmes craintives et pusillanimes ou la conscience de leur faiblesse, conscience qui leur est commune avec tous les animaux délicats, conscience qui met l'un en fuite au moindre bruit, et arrête l'autre fièrement à l'aspect du péril et de l'ennemi.

Toutes ces pages n'en peuvent imposer qu'à un esprit superficiel, qu'une antithèse ingénieuse séduit.

Page 151. — *N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du nord; que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Etna; avec ces matériaux quel tableau composer? Celui des montagnes qui défendent l'entrée du jardin d'Armide... Le genre de nos idées et de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes, mais de l'espèce d'objets que le hasard grave dans leur mémoire et de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.*

Et cela dépend de cette cause unique! Mais entre dix mille hommes qui auront entendu le mugissement du Vésuve, qui auront senti trembler la terre sous leurs pas, et qui se seront sauvés devant le flot de la lave enflammée qui s'échappait des flancs entr'ouverts de la montagne; entre dix mille que les images riantes du printemps auront touchés, un seul à peine en saura faire une sublime description, parce que le sublime, soit en peinture, soit en poésie, soit en éloquence, ne naît pas toujours de l'exacte description des phénomènes, mais de l'émotion que le génie spectateur en aura éprouvée, de l'art avec lequel il me communiquera le frémissement de son âme, des comparaisons dont il se servira, du choix de ses expressions, de l'harmonie dont il frappera mon oreille, des idées et des sentiments qu'il saura réveiller en moi. Il y a peut-être un assez grand nombre d'hommes capables de peindre un objet en naturaliste, en historien, mais en poëte, c'est autre chose. En un mot, je voudrais bien

savoir comment l'intérêt, l'éducation, le hasard, donnent de la chaleur à l'homme froid, de la verve à l'esprit réglé, de l'imagination à celui qui n'en a point. Plus j'y rêve, plus le paradoxe de l'auteur me confond. Si cet artiste n'est pas né ivre, la meilleure instruction ne lui apprendra jamais qu'à contrefaire plus ou moins maussadement l'ivresse. De là tant de plats imitateurs de Pindare et de tous les auteurs originaux. Pourquoi les vrais originaux n'ont-ils jamais fait que de mauvaises copies?

Mais, monsieur Helvétius, vous qui employez assez souvent le mot *original*, pourriez-vous me dire ce que c'est? Si vous me dites que c'est l'éducation ou le hasard des circonstances qui fait un original, pourrai-je m'empêcher de rire?

Selon moi, un *original* est un être bizarre qui tient sa façon singulière de voir, de sentir et de s'exprimer de son caractère. Si l'homme original n'était pas né, on est tenté de croire que ce qu'il a fait n'aurait jamais été fait, tant ses productions lui appartiennent.

Mais en ce sens, direz-vous, tous les hommes sont des originaux; car quel est l'homme qui puisse faire exactement ce qu'un autre fait?

Vous avez raison, mais vous vous seriez épargné cette objection, si vous ne m'eussiez pas interrompu, car j'allais ajouter que son caractère devait trancher fortement avec celui des autres hommes, en sorte que nous ne lui reconnaissions presque aucune sorte de ressemblance qui lui ait servi de modèle, soit dans les temps passés, soit entre ses contemporains. Ainsi, Collé, est un original dans sa versification et ses chansons; Rabelais, est un original dans son *Pantagruel*; Patelin, dans sa *Farce*; Aristophane, dans ses *Nuées*; Charleval, dans sa *Conversation du père Cannaye et du maréchal d'Hocquincourt*; Molière, dans presque toutes ses comédies, mais plus peut-être dans les burlesques que dans les autres; car qui dit original, ne dit pas toujours beau, il s'en manque de beaucoup. Il n'y a presque aucune sorte de beautés dont il n'existe des modèles antérieurs. Si Shakespeare est un original, est-ce dans ses endroits sublimes? Aucunement; c'est dans le mélange extraordinaire, incompréhensible, inimitable, de choses du plus grand goût et du plus mauvais goût, mais surtout dans la bizarrerie de celles-ci. C'est que le sublime par lui-même, j'ose le dire, n'est pas original,

il ne le devient que par une sorte de singularité qui le rend personnel à l'auteur: il faut pouvoir dire : C'est le sublime d'un tel. Ainsi : *qu'il mourût*, est le sublime de Corneille; *Tu ne dormiras plus*, est le sublime de Shakespeare. *J'ai beau laver ces mains, j'y vois toujours du sang;* ce vers est de moi, mais le sublime est de l'auteur anglais.

Mais il y a assez longtemps que je résous vos sophismes; auriez-vous la bonté de vous occuper un moment à résoudre les miens?

Vous avez connu la Riccoboni[1]; eh! c'était votre amie. Elle avait été mieux élevée et possédait à elle seule plus d'esprit, de finesse et de goût, que toute la troupe italienne fondue ensemble. Elle avait la mort dans l'âme au sortir de la scène. Elle passait les jours et les nuits à l'étude de ses rôles. Ce que je vous dis là, je le tiens d'elle. Elle s'exerçait seule, elle prenait les leçons et les conseils de ses amis et des meilleurs acteurs; elle n'a jamais pu atteindre à la médiocrité. Pourquoi cela, s'il vous plaît? C'est que l'aptitude naturelle à la déclamation lui manquait. Direz-vous qu'elle a débuté trop tard? Elle est née dans la coulisse et s'est promenée en lisières sur les planches. Qu'elle n'était pas échauffée d'un assez grand intérêt? Elle rougissait devant son amant, son amant rougissait d'elle; elle lui défendait le spectacle, il craignait d'y aller. Qu'elle ne travaillait pas assez? Il était impossible de travailler davantage. Qu'elle ignorait les principes de son art, faute de l'avoir médité? Personne ne le connaissait, ne l'avait plus approfondi et n'en parlait mieux qu'elle. Que les qualités extérieures lui manquaient? Elle n'est ni bien ni mal, et cent autres figures se sont fait pardonner leur laideur par leur talent; le son de sa voix est agréable; il ne l'eût pas été, qu'avec du naturel, de la vérité, de la chaleur, des entrailles, elle nous y aurait accoutumés. Mais c'est qu'elle ne manquait ni d'âme ni de sensibilité. Elle partageait sans doute avec tous les acteurs l'influence des causes étrangères qui développent ou qui étouffent le talent, avec cette différence que, fille d'un acteur aimé, elle avait cet avantage dont les autres sont privés. Allons, Helvétius, plus de ces subtilités dont nous ne serions satisfaits ni l'un ni l'autre.

1. Actrice médiocre qui fit de bons romans qu'on réimprime encore. On trouvera dans le *Théâtre* de Diderot une lettre d'elle à propos du *Père de famille*.

Tâchez de m'expliquer nettement ce phénomène. Ces heureux hasards auxquels vous attachez de si puissants effets, elle y était exposée tous les jours. Surtout n'oubliez pas que le spectateur qui accueillait le père d'applaudissements, ne demandait pas mieux que d'en user de même avec la fille ; mais il n'y avait pas moyen, elle était trop mauvaise, elle le disait elle-même.

Tout individu n'est donc pas propre à tout, pas même à être bon acteur, si la nature s'y oppose.

La Riccoboni était disgraciée de la nature : on le disait à Paris, on en eût dit autant à Londres, à Madrid, partout où elle eût été aussi mauvaise. Vous qui faites sonner si haut ces espèces d'expressions proverbiales communes à toutes les nations, prétendez-vous que celles-ci et tant d'autres où le refus de la nature et le vice d'organisation sont employés, sont vides de sens ?

Et moi donc, vous m'allez voir tout à l'heure le pendant de la Riccoboni. J'étais jeune, j'étais amoureux et très-amoureux. Je vivais avec des Provençaux qui dansaient du soir au matin, et qui du soir au matin donnaient la main à celle que j'aimais et l'embrassaient sous mes yeux ; ajoutez à cela que j'étais jaloux. Je prends le parti d'apprendre à danser : je vais clandestinement, de la rue de la Harpe jusqu'au bout de la rue Montmartre, prendre leçon ; je garde le maître fort longtemps. Je le quitte de dépit de ne rien apprendre ; je le reprends une seconde, une troisième fois, et le quitte avec autant de douleur et aussi peu de succès. Que me manquait-il pour être un grand danseur ? L'oreille ? je l'avais excellente. La légèreté ? Je n'étais pas lourd, il s'en fallait bien. L'intérêt ? on ne pouvait être animé d'un plus violent. Ce qui me manquait ? la mollesse, la flexibilité, la grâce qui ne se donnent point.

Mais après avoir tout fait inutilement pour apprendre à danser, j'appris à tirer des armes très-passablement, sans peine et sans autre motif que celui de m'amuser.

CHAPITRE XV.

Page 151. — *Qu'est-ce que l'esprit en lui-même ? L'aptitude à voir les ressemblances et les différences, les convenances et les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers.*

Cette aptitude est-elle naturelle ou acquise?

— Elle est naturelle.

— Est-elle la même dans tous?

— Dans tous les hommes communément bien organisés.

— Et son principe, quel est-il?

— La sensibilité physique.

— Et la sensibilité?

— Comme l'aptitude, dont les effets ne varient que par l'éducation, les hasards et l'intérêt.

— Et l'organisation, pourvu qu'elle ne soit pas monstrueusement viciée, n'y fait rien?

— Rien.

— Quelle différence mettez-vous entre l'homme et la brute?

— L'organisation.

— En sorte que si vous allongez les oreilles d'un docteur de Sorbonne, que vous le couvriez de poil et que vous tapissiez sa narine d'une grande membrane pituitaire, au lieu d'éventer un hérétique, il poursuivra un lièvre, ce sera un chien.

— Un chien!

— Oui, un chien. Et que si vous raccourcissez le nez du chien...

— J'entends le reste: assurément ce sera un docteur de Sorbonne, laissant là le lièvre et la perdrix et chassant à voix l'hérétique[1].

— Tous les chiens sont-ils également bons?

— Non, assurément.

— Quoi! il y en a dont ni l'instruction du piqueur, ni le châtiment, ni les hasards ne font rien qui vaille?

— N'en doutez pas.

— Et vous ne sentez pas toutes vos inconséquences?

— Quelles inconséquences?

— De placer dans l'organisation la différence des deux extrêmes de la chaîne animale, l'homme et la brute; d'employer la même cause pour expliquer la diversité d'un chien à un chien, et de la rejeter lorsqu'il s'agit des variétés d'intelligence, de sagacité, d'esprit d'un homme à un autre homme.

— Oh! l'homme, l'homme...

— Eh bien, l'homme?...

1. Raisonnement déjà esquissé dans les *Réflexions sur le livre de l'Esprit*, ci-dessus, p. 268.

— Quelque différence qu'il y ait entre les sens d'un individu et les sens d'un autre individu, cela n'y fait rien.

— Je le veux ; mais lorsqu'il s'agit de prononcer sur l'aptitude d'un homme à une chose et l'aptitude d'un autre à la même chose, n'y a-t-il rien de plus à considérer que les pieds et les mains ; le nez, les yeux, les oreilles et le toucher?

— Et quoi donc encore, puisque ce sont là les seuls organes de la sensation?

— Mais la sensation de l'œil s'arrête-t-elle dans l'œil? Est-ce lui qui assure et qui nie? La sensation de l'oreille s'arrête-t-elle dans l'oreille? Est-ce elle qui assure et qui nie? Si par supposition, un homme en était réduit à un œil vivant ou à une oreille vivante, jugerait-il, penserait-il, raisonnerait-il comme un homme complet?

— Mais cet autre organe que vous regardez comme le tribunal de l'affirmation et de la négation, on n'y entend rien.

— Il se peut qu'on ne l'ait pas encore assez étudié, il se peut même qu'en l'étudiant beaucoup on n'y entende pas davantage ; mais que s'ensuit-il de là? qu'il puisse être sain ou malsain, conformé de cette manière ou d'une autre sans aucune conséquence pour les opérations intellectuelles, c'est une assertion contre laquelle mille expériences réclament et que vous ne persuaderez à personne.

— Mais attendez, je reviens sur mes pas. Cet homme que vous avez réduit à un œil vivant a-t-il de la mémoire?

— Je consens qu'il en ait.

— S'il en a, il comparera des sensations, il raisonnera.

— Oui, comme le chien raisonne, et moins encore. J'en dirai autant de chacun des autres sens ; et l'homme d'Helvétius se réduira à la réunion de cinq animaux très-imparfaits.

— Non pas, s'il vous plaît. Ces animaux se perfectionneront par l'intérêt commun de leur conservation, par leur société.

— Et où est le lien de cette société? Comment l'œil se fait-il entendre à l'oreille, l'oreille au nez, le nez au palais, le palais au toucher? Où est leur truchement?

— Dans tout l'animal.

— Dans ses pieds? mais on coupe les pieds à l'homme sans l'abrutir. Il n'y a pas un de ses membres dont je ne puisse le priver, sans conséquence pour son jugement et pour sa raison,

si vous en exceptez la tête. Croyez-vous qu'un homme ait de l'esprit sans tête?

— Non.

— Croyez-vous que l'homme qui a l'œil mauvais puisse bien voir?

— Non.

— Et pourquoi croyez-vous donc que la conformation de sa tête soit indifférente à sa raison?

— C'est qu'il y a des hommes de génie à petit front, à grand front, à grosse tête, à petite tête, à tête longue et à tête ronde.

— Cela se peut; mais vous vous en tenez là à des formes bien générales et bien grossières; cependant j'y consens; mais dites-moi, si quelqu'un vous présentait un livre et vous proposait de prononcer s'il est bon ou mauvais à la seule inspection de sa couverture, que lui répondriez-vous?

— Qu'il est fou.

— Fort bien; et pour en juger, que lui demanderiez-vous?

— De l'ouvrir et d'en lire au moins quelques pages. Mais j'aurai beau ouvrir des têtes je n'y lirai rien.

— Et pourquoi y liriez-vous? les caractères de ce livre vivant ne vous sont pas encore connus, peut-être ne vous le seront-ils jamais; mais les dépositions des cinq témoins n'y sont pas moins consignées, combinées, comparées, confrontées. Je pourrais suivre cette comparaison beaucoup plus loin et en tirer une multitude de conséquences, mais c'en est assez et plus qu'il ne faut peut-être pour vous convaincre que vous avez négligé l'examen d'un organe sans lequel la condition des autres, plus ou moins parfaite, ne signifie rien, organe d'où émanent les étonnantes différences des hommes, relativement aux opérations intellectuelles.

Ne me parlez plus de hasards; il n'y en a point d'heureux ou féconds pour les têtes étroites.

Ne me parlez point d'intérêt; on n'en fait point concevoir de vif aux têtes apathiques.

Ne me parlez pas davantage d'attention forte et continue; les têtes faibles en sont incapables.

Ne me parlez pas davantage de sensibilité physique, qualité qui constitue l'animal et non l'homme.

Ne me parlez pas davantage de plaisirs sensuels comme prin-

cipe des actions de l'espèce entière, tandis que ce n'est que le motif des actions de l'homme voluptueux; et cessez de prendre des conditions primitives, essentielles et éloignées, pour des causes prochaines, et de gâter d'excellentes observations par des inductions absurdes.

Et ne croyez point que je plaisante; sans un correspondant et un juge commun de toutes les sensations, sans un organe commémoratif de tout ce qui nous arrive, l'instrument sensible et vivant de chaque sens aurait peut-être une conscience momentanée de son existence, mais il n'y aurait certainement aucune conscience de l'animal ou de l'homme entier.

Page 152. — *Tous n'éprouvent pas les mêmes sensations, mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même.*

Eh bien [1], ce seront des instruments accordés par tierce, par quarte ou par quinte; quoique l'accord soit le même, les sons rendus seront plus ou moins sourds, plus ou moins aigus. Voilà déjà, ce me semble, une assez grande source de variétés dépendantes de l'organisation.

Mais outre la sensibilité physique commune à toutes les parties de l'animal, il en est une autre tout autrement énergique, commune à tous les animaux et propre à un organe particulier; soit qu'en effet cette dernière sensibilité ne soit originairement que la première, mais infiniment plus exquise dans cet endroit qu'ailleurs, soit que ce soit une qualité particulière, ce que je ne décide pas : c'est la sensibilité du diaphragme, cette membrane nerveuse et mince qui coupe en deux cavités la capacité intérieure. C'est là le siége de toutes nos peines et de tous nos plaisirs; ses oscillations ou crispations sont plus ou moins fortes dans un être que dans un autre : c'est elle qui caractérise les âmes pusillanimes et les âmes fortes. Vous feriez grand plaisir à la Faculté de médecine, dont vous seriez le bienfaiteur ainsi que de toute l'espèce humaine, si vous pouviez nous apprendre comment on lui donne du ton quand elle en manque, et comment on lui en ôte quand elle en a trop. Il n'y a que l'âge qui ait quelque empire sur elle ainsi que sur la tête. C'est grâce à sa diversité qu'au même moment où je suis transporté d'admira-

1. Ce paragraphe est cité en entier dans les *Mémoires* de Naigeon.

tion et de joie, où mes larmes coulent, l'un me dit : « Je ne sens pas cela, j'ai le cœur velu... ; » l'autre me fait une plaisanterie très-burlésque. La tête fait les hommes sages : le diaphragme les hommes compatissants et moraux. Vous n'avez rien dit de ces deux organes, mais rien du tout, et vous vous imaginez avoir fait le tour de l'homme. Celui qui a le diaphragme très-mobile cherche les scènes tragiques ou les fuit, parce qu'il peut arriver qu'il en soit trop vivement affecté et qu'il reste, après le spectacle, ce que nous appelons le cœur serré. Celui qui a cet organe inflexible, raide et obtus ne les cherche ni ne les évite, elles ne lui font rien. Vous pouvez faire de cet homme ou un lieutenant criminel ou un bourreau, ou un boucher, ou un chirurgien, ou un médecin.

Comment, vous n'entendez rien aux deux grands ressorts de la machine, l'un qui constitue les hommes spirituels ou stupides, l'autre qui les sépare en deux classes, celle des âmes tendres et celle des cœurs durs, et vous écrivez un traité de l'homme !

Je me souviens de vous avoir demandé comment on donnait de l'activité à une tête lourde ; je vous demande à présent comment on inspire de la sensibilité à un cœur dur.

Mais rien ne vous arrête ; vous me soutiendrez qu'avec ces deux qualités diverses, les hommes n'en étant pas moins communément bien organisés, ils n'en sont pas moins bien disposés à toutes sortes de fonctions.

Quoi ! monsieur Helvétius, il n'y aura nulle différence entre les compositions de celui qui a reçu de la nature une imagination forte et vive avec un diaphragme très-mobile, et de celui qu'elle a privé de ces deux qualités ?

Vous qui donnez tant de force à l'impulsion d'un sexe vers l'autre, songez donc que l'homme vigoureux, mais insensible, ne sera entraîné par sa passion vers la femme que comme le taureau vers la génisse ; c'est la bête féroce de Lucrèce qui, les flancs traversés d'une flèche mortelle, se précipite sur le chasseur et le couvre de son sang. Il ne fera guère d'élégies ou de madrigaux ; il veut jouir, il se soucie peu de toucher et de plaire. Un fluide brûlant, abondant et âcre irrite les organes du plaisir ; il ne soupire pas, celui-là, il rugit ; il ne tourne pas ses regards tendres et languissants, ses paupières humides sur l'objet de sa passion, ses yeux sont étincelants et son regard

le dévore. Comme le cerf en automne, il baisse sa corne et fait marcher la biche timide devant lui; dans le coin de la forêt obscure où il l'a détournée, il s'occupe de son bonheur fortement, sans penser à celui de l'être qu'il soumet; satisfait, il le laisse et se retire. Tâchez, si vous le pouvez, de me faire un poëte tendre et délicat de cet animal-là. Il n'a qu'un mot, ou il ne l'a plus.

Page 153. — *On se fait à discrétion poëte, orateur, peintre ou géomètre.*

Comment peut-on exceller dans des genres qui supposent des qualités contradictoires? Quelle est la fonction du géomètre? De combiner des espaces, abstraction faite des qualités essentielles à la matière; point d'images, point de couleurs, grande contention de tête, nulle émotion de l'âme. Quelle est celle du poëte, du moraliste, de l'homme éloquent? De peindre et d'émouvoir.

Si l'on n'est pas homme de génie en deux genres différents, ce n'est pas seulement faute de temps, c'est encore faute d'aptitude.

La poésie et la peinture sont peut-être les deux talents qui se rapprochent le plus; cependant on citerait à peine un seul homme qui ait su faire en même temps un beau poëme et un beau tableau.

Le poëte décrit, sa description embrasse le passé, le présent et l'avenir; un long intervalle de temps, dans le peintre, n'a qu'un instant. Aussi rien n'est si ridicule et si incompatible avec l'art que le sujet d'un tableau donné avec quelque détail par un littérateur, même homme d'esprit.

Il y a bien de la différence entre les roses qui sont sur la palette de Van-Huysum et les roses qui croissent dans l'imagination de l'Arioste.

Voici trois styles bien différents; celui-ci est simple, clair, sans figure, sans mouvement, sans verve, sans couleur : c'est celui de D'Alembert et du géomètre.

Cet autre est large, majestueux, harmonieux, abondant, noble, plein d'images tantôt délicates, tantôt sublimes : c'est celui de l'historien de la nature et de Buffon.

Ce troisième est véhément, il touche, il trouble, il agite, il incline à la tendresse, à l'indignation, il élève ou calme les passions : c'est celui du moraliste et de Rousseau.

Il n'est non plus possible à ces auteurs de changer de ton qu'aux oiseaux de la forêt de changer de ramage. Invitez-les à cet essai, d'originaux qu'ils étaient, ils deviendront imitateurs et ridicules; leur chant sera d'emprunt, il se mêlera de leur chant naturel, et ils ressembleront à ces oiseaux sifflés qui commencent un air modulé et qui finissent par leur gazouillement.

Ibid. — *On ne naît point avec tel génie ou tel génie particulier.*

Cette vérité est bien nouvelle, si c'en est une; car on a pensé et dit jusqu'à présent que le génie était un don particulier de la nature qui entraînait l'homme à telle ou telle fonction dont on s'acquittait médiocrement ou mal sans lui, *invitâ Minervâ*. Hélas! les écoles sont pleines d'enfants si désireux de la gloire, si studieux, si appliqués! ils ont beau travailler, se tourmenter, pleurer quelquefois de leur peu de progrès, ils n'en avancent pas davantage; tandis que d'autres, à côté d'eux, légers, inconstants, distraits, libertins, paresseux, excellent en se jouant. Je ne t'oublierai pas, pauvre Garnier : tes parents étaient indigents, tu te faisais renfermer dans les églises de la ville, tu descendais la lampe qui éclairait nos autels, la sainte table te servait de pupitre, tu t'épuisais les yeux et la santé pendant toute la nuit; cependant je dormais profondément, et tu n'emportas jamais la place de dignité ni sur moi, ni sur trois ou quatre autres. Si Helvétius avait exercé la profession malheureuse d'instituteur d'une cinquantaine d'élèves, il eût bientôt senti la vanité de son système. Il n'y a pas un professeur dans tous nos colléges à qui ses idées ingénieuses ne fissent hausser les épaules de pitié.

Ibid. — *L'attention peut également se porter sur tout.*

— Non, monsieur, non; vous vous trompez. Il n'y a personne qui n'ait senti cette répugnance qu'on appelle justement naturelle, parce qu'elle est fondée sur un défaut d'aptitude qu'on est forcé de s'avouer par la violence des efforts et le peu de succès, et malheur à vous, si elle vous est inconnue : également propre à tout, vous n'étiez vraiment propre à rien. Le lévrier à longues jambes et à corps élancé est fait pour suivre le lièvre à la course, vous ne le ferez jamais quêter; le chien couchant à gros museau, pour battre la plaine, le nez au vent ou baissé; le braque à poil ras et touffu, pour forcer l'épaisseur

des haies et braver la pointe des ronces; le barbet pour se jeter à l'eau; et si vous vous proposez de dérouter leur allure, vous y userez beaucoup de temps et de courroies; vous crierez et vous ferez beaucoup crier ces animaux, et vous n'aurez que de mauvais chiens. L'homme est aussi une espèce animale, sa raison n'est qu'un instinct perfectible et perfectionné; et dans la carrière des sciences et des arts il y a autant d'instincts divers que de chiens dans un équipage de chasse.

Ibid. — *Pourquoi si rarement du génie en différents genres?*

La question est bonne, voyons encore une fois comme il répond.

— C'est que l'homme...

— Monsieur Helvétius, c'est que l'homme, entraîné tout entier vers l'objet favori d'une aptitude innée, n'aperçoit que celui-là. C'est que quand la nature l'aurait destiné à devenir grand homme dans une autre carrière, il n'aurait pas eu le temps de la suivre. Passez votre vie à nager, et vous ne serez plus qu'un médiocre coureur; courez jusqu'à l'âge avancé, et vous nagerez mal. Les hommes qui ont un génie sont rares; combien plus rares encore ceux qui ont reçu un double génie! Ce double présent est peut-être un malheur. Il peut arriver qu'on soit alternativement agité, ballotté par ses deux démons; qu'on commence deux grandes tâches et qu'on n'en finisse aucune; qu'on ne soit ni grand poëte ni grand géomètre, précisément parce qu'on avait une égale aptitude à la géométrie et à la poésie. J'ai entendu Euler s'écrier : *Ah! si M. D'Alembert n'avait voulu être qu'un analyste, quel analyste il eût été!...* Il faut dire à ces espèces de monstres : Optez. Faut-il trancher le mot? le système d'Helvétius est celui d'un homme de beaucoup d'esprit qui démontre à chaque ligne que l'impulsion tyrannique du génie lui est étrangère et qui en parle comme un aveugle des couleurs. Peut-être suis-je moi-même dans ce cas. Il y aura cependant cette différence entre nous, c'est que tout ce qu'il a fait, c'est à force de méditation et de travail : son premier ouvrage lui a coûté vingt ans, le second, une quinzaine d'années : tous les deux la santé et la vie. Il est un exemple excellent de ce que peuvent l'opiniâtreté et l'amour de la gloire. Il devine beaucoup de choses de la contrée dont il parle, mais moi qui m'y suis promené, je vois qu'il n'y a jamais mis le pied.

J'y ai observé deux phénomènes que voici : c'est que quand on a tout vu dans une question on n'en parle plus.

C'est que quand le génie désespère d'aller plus loin, il s'arrête, se dégoûte et s'égare dans une autre route.

La même chose lui arrive encore, lorsque les difficultés faciles à vaincre ont amené son dédain.

Ibid. — Pourquoi les hommes de génie sont-ils moins rares sous les bons gouvernements?

C'est que les enfants de parents riches se choisissent plus librement un état et sont plus maîtres de suivre leur goût naturel; c'est que le génie est un germe dont la bienfaisance hâte le développement, et que la misère publique, compagne de la tyrannie, étouffe ou retarde; c'est que sous le despotisme l'homme de génie partage peut-être plus qu'un autre l'abattement général des âmes. A ces raisons ajoutez celles de l'auteur.

Ibid. — On naît poëte, on devient orateur : Fiunt oratores, nascuntur poetæ.

Cette maxime n'est ni tout à fait vraie, ni tout à fait fausse. La poésie suppose une exaltation de tête qui tient presque à l'inspiration divine. Il vient au poëte des idées profondes dont il ignore et le principe et les suites. Fruits d'une longue méditation dans le philosophe, il en est étonné, il s'écrie : « Qui est-ce qui a inspiré tant de sagesse à cette espèce de fou-là?... » Je vois moins de verve et plus de jugement dans l'orateur; mais je pense qu'à strictement parler, Démosthène naquit orateur comme Homère était né poëte : seulement le talent de l'orateur se décèle plus tard; on est poëte au berceau, on n'est guère orateur que dans l'âge mûr. Le poëte n'a point de précepteur, toutes les circonstances de la vie nous enseignent l'art oratoire.

Ibid. — Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer; chacun en est-il capable? Oui, lorsqu'un intérêt puissant l'anime.

On sent si bien ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas, qu'enfermez-moi à la Bastille et dites-moi : « Vois-tu ce lacet? il faut dans un an, dans deux ans, dans dix ans d'ici, tendre le cou et l'accepter, ou faire une belle scène de Racine... » Je répondrai : « Ce n'est pas la peine de tant attendre; finissons, et qu'on m'étrangle sur-le-champ. »

Si ma liberté et mon salut sont attachés à la production d'une belle scène à la Corneille, je n'en désespérerai pas.

Ibid. — En tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application et la grandeur des ensembles qui constituera le génie philosophique.

Et tout homme communément bien organisé peut atteindre jusque-là.

Ibid. — Un alchimiste, un joueur de gobelets étaient des hommes rares dans les siècles d'ignorance.

Van-Helmont et Glauber furent des hommes rares. Comus[1] est un homme rare aujourd'hui.

Page 154. — *Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question? cette différence est toujours l'effet ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présents, ou de ce qu'ils ne mettent pas à la question même l'intérêt qu'il faudrait.*

Ce n'est pas tout, et il y a une source de leurs disputes peut-être plus féconde qu'aucune des précédentes.

Quelque bien organisées que soient deux têtes, il est impossible que les mêmes idées soient dans l'une et l'autre également évidentes. Je ne crois pas que ce principe puisse être contredit.

Donc il est impossible que le même raisonnement leur paraisse également concluant.

Ce raisonnement se liant avec la chaîne des idées de l'un des disputants, lui paraîtra démonstratif. Ne se liant pas, ou même croisant la chaîne des idées de l'autre; par la seule raison qu'il aurait à s'avouer plusieurs erreurs si ce raisonnement était vrai, il sera naturellement porté à le croire faux.

Page 155. — *Tous les hommes sont nés avec l'esprit juste.*

Tous les hommes sont nés sans esprit ; ils ne l'ont ni faux ni juste : c'est l'expérience des choses de la vie qui les dispose à la justesse ou à la fausseté.

Celui qui n'a jamais fait qu'un mauvais usage de ses sens aura l'esprit faux.

Celui qui, médiocrement instruit, croira tout savoir, aura l'esprit faux.

Celui qui, emporté par la suffisance ou par la vivacité, sera précipité dans ses jugements, aura l'esprit faux.

1. Le prestidigitateur Ledru, aïeul de Ledru-Rollin.

Celui qui aura attaché trop ou trop peu d'importance à quelques objets, aura l'esprit faux.

Celui qui osera prononcer dans une question qui excède la capacité de son talent naturel, aura l'esprit faux.

Rien n'est si rare que la logique : une infinité d'hommes en manquent, presque toutes les femmes n'en ont point.

Celui qui est sujet à des préventions aura l'esprit faux.

Celui qui s'entête ou par amour-propre, ou par esprit de singularité, ou par goût pour le paradoxe, aura l'esprit faux.

Et celui qui a trop de confiance et celui qui n'en a pas assez dans sa raison, aura l'esprit faux.

Tous les intérêts, tous les préjugés, toutes les passions, tous les vices, toutes les vertus sont capables de fausser l'esprit.

D'où je conclus qu'un esprit juste de tout point est un être de raison.

Nous sommes tous nés avec l'esprit juste! Mais qu'est-ce qu'un esprit juste? C'est celui qui nie ou affirme des choses ce qu'il en faut affirmer ou nier. Et nous apportons tous en naissant ce précieux don? et quand la nature nous l'aurait donné, il serait en notre pouvoir de le conserver?

Quelque envie que j'aie d'être du sentiment d'Helvétius, pourquoi ne le puis-je pas? Pourquoi persisté-je à croire qu'une des plus fortes inconséquences de cet auteur, c'est d'avoir placé la différence de l'homme et de la brute dans la diversité de l'organisation, et d'exclure cette cause lorsqu'il s'agit d'expliquer la différence d'un homme à un homme? Pourquoi lui paraît-il démontré que tout homme est également propre à tout, et que son stupide portier a autant d'esprit que lui, du moins en puissance, et pourquoi cette assertion me paraît-elle à moi la plus palpable des absurdités? Pourquoi toute sa subtilité, toute son éloquence, tous ses raisonnements ne m'ont-ils pas déterminé à prononcer avec lui que nos aversions et nos goûts se résolvent, en dernière analyse, au désir ou à la crainte de peines ou de plaisirs sensuels et physiques?

Un homme communément bien organisé est capable de tout.

Croyez cela, Helvétius, si cela vous convient; mais songez que c'est sous peine de vous fendre la tête inutilement, comme il m'est arrivé, sur des questions dont vous n'atteindrez jamais le fond. Je me cite, parce que j'ai la conscience de mes efforts,

et l'expérience de mon opiniâtreté. Je n'ai pu trouver la vérité, et je l'ai cherchée avec plus de qualités que vous n'en exigez. Je vous dirai plus : s'il y a des questions en apparence assez compliquées qui m'ont paru simples à l'examen, il y en a de très-simples en apparence que j'ai jugées au-dessus de mes forces. Par exemple, je suis convaincu que dans une société même aussi mal ordonnée que la nôtre, où le vice qui réussit est souvent applaudi, et la vertu qui échoue presque toujours ridicule, je suis convaincu, dis-je, qu'à tout prendre, on n'a rien de mieux à faire pour son bonheur que d'être un homme de bien ; c'est l'ouvrage, à mon gré, le plus important et le plus intéressant à faire, c'est celui que je me rappellerais avec le plus de satisfaction dans mes derniers moments. C'est une question que j'ai méditée cent fois et avec toute la contention d'esprit dont je suis capable ; j'avais, je crois, les données nécessaires ; vous l'avouerai-je ? je n'ai pas même osé prendre la plume pour en écrire la première ligne. Je me disais : Si je ne sors pas victorieux de cette tentative, je deviens l'apologiste de la méchanceté : j'aurai trahi la cause de la vertu, j'aurai encouragé l'homme au vice. Non, je ne me sens pas bastant[1] pour ce sublime travail ; j'y consacrerais inutilement toute ma vie.

Voulez-vous une question plus simple ? la voici. Le philosophe appelé au tribunal des lois, doit-il ou ne doit-il pas y avouer ses sentiments au péril de sa vie ?

Socrate fit-il bien ou mal de rester dans la prison ?... Et combien d'autres questions qui appartiennent plus au caractère qu'à la logique ! Oserez-vous blâmer l'homme courageux et sincère qui aime mieux périr que de se rétracter, que de flétrir par sa rétractation son propre caractère et celui de sa secte ? Si le rôle de ce personnage est grand, noble et beau dans la tragédie ou l'imitation, pourquoi serait-il insensé ou ridicule dans la réalité ?

Quel est le meilleur des gouvernements pour un grand empire ? et par quelles précautions solides réussirait-on à limiter l'autorité souveraine ?

Y a-t-il un seul cas où il soit permis à un sujet de porter la main sur son roi ? et si par hasard il y en avait un, quel est-il ?

1. Suffisant.

En quelle circonstance un simple particulier se peut-il croire l'interprète de toutes les volontés?

L'éloquence est-elle une bonne ou une mauvaise chose? Faut-il sacrifier aux hasards d'une révolution le bonheur de la génération présente pour le bonheur de la génération à venir?

L'état sauvage est-il préférable à l'état policé?

Ce ne sont pas là des problèmes d'enfants; et vous croyez que tout homme a reçu de la nature l'aptitude à les résoudre? Sans sotte modestie, je vous supplie de m'en excepter. Le président de Montesquieu y aurait mis toutes ses forces et une bonne partie de sa vie.

Parmi un assez grand nombre d'hommes mi eux organisés et mieux élevés qu'on ne l'est communément, pourquoi celui qui lève le voile de la vérité par quelque coin important obtient-il tant de célébrité? Pourquoi s'épuiser en admiration et en éloges sur ce que tous auraient été capables de faire, si l'intérêt et le hasard l'avaient permis? Vous vous calomniez vous-même: allez, mon cher philosophe, vous n'êtes l'enfant d'aucune de ces causes vulgaires. Hercule au berceau étouffa des serpents, et le jeune Cromwel, en jaquette, dans la brasserie de son père, tenait à la main la hache dont il devait faire tomber la tête de Charles Ier. Ramenez par la pensée les mêmes circonstances, multipliez-les de toutes celles qu'il vous plaira d'imaginer, combinez-les à votre volonté, et peut-être réussirez-vous à reproduire l'assassin d'un roi ; mais cet assassin ne sera pas Cromwel.

Chacun est poëte à sa manière, éloquent à sa manière, brave à sa manière, fait de la peinture, de la sculpture, de la gravure, même de la géométrie, de la mécanique, de l'astronomie comme soi et non comme un autre. Je parle de ceux qui excellent. Entre ces manières, il y en a une qui marque plus de finesse, plus de sagacité, plus de génie: Bernoulli résout en une ligne le problème de la courbe de la plus vite descente[1]. Un habile sculpteur est bien loin d'un sculpteur excellent; un grand poëte est bien loin d'Homère, de Virgile et de Racine. D'où naît cette diversité? Pourquoi n'a-t-on jamais vu un homme de

1. Ce problème proposé par Jean Bernoulli, professeur à Bâle, fut résolu à la fois par Jacques Bernoulli son frère, Leibnitz, Newton et le marquis de l'Hospital. La ligne porte le nom de *brachystochrone*.

génie faire comme un autre homme de génie qu'il avait sous ses yeux et qui même lui servait de modèle?

Page 155. — *Il n'est point d'autre sorte d'esprit que celui qui compare juste.*

Cela se peut; mais il y a bien de la différence entre la manière dont les esprits justes comparent, surtout dans les questions de quelque étendue. Les uns s'avancent laborieusement à la conclusion par un labyrinthe tortueux qui vous excède de fatigue; les autres, tels que les célestes coursiers, y arrivent d'un saut; quelques-uns réunissent encore la sagacité à la promptitude par le choix des moyens. Il y en a qu'on appelle originaux parce qu'il semble que personne qu'eux n'eût pris le chemin, n'eût employé le moyen qu'ils ont imaginé.

CHAPITRE XVI.

Page 156. — *Si tous les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques, c'est qu'ils sont indifférents à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations.*

Indifférents! Demandez cela à l'architecte, au peintre, au perspecteur[1], au commis des finances, à l'ingénieur, au mécanicien, au maçon, au constructeur de vaisseaux, à l'opticien, à l'arpenteur, au géographe, à l'astronome, à presque toutes les classes de l'Académie des sciences.

Voulez-vous voir tous ces artistes sortir d'une tranquillité fondée sur l'immobilité de leurs principes? Qu'il s'élève entre eux un homme ou qui attaque une formule, une pratique usuelle comme vicieuse et fautive, ou qui en propose une nouvelle, et vous verrez la chaleur des protecteurs de la méthode ancienne et celle des agresseurs de la méthode nouvelle. Plusieurs grands géomètres sont morts en protestant contre le calcul infinitésimal, qu'ils regardaient comme une méthode peu géométrique. A quel moment les disputes cessèrent-elles? Lorsqu'il fut évidemment démontré que ce calcul avait toute la rigueur du calcul ordinaire.

Helvétius confond ici, et dans beaucoup d'autres endroits, des choses bien différentes : c'est la facilité d'apprendre et celle d'inventer. Il est donné sans doute à beaucoup d'hommes

1. Au dessinateur en perspective.

d'apprendre de la géométrie, mais non pas d'être géomètres; d'entendre la métaphysique, mais non d'être métaphysiciens. En n'accordant le titre d'inventeur qu'à celui qui fait faire un pas de plus à la science ou par la perfection de l'instrument, ou par quelque manière de l'appliquer, et rayant par conséquent de cette classe presque tous les purs et simples soluteurs de problèmes, on trouvera que dans les sciences mathématiques, qui sont, à la vérité, les plus à la portée des esprits ordinaires, les inventeurs ne sont pas communs.

Un homme montre quelquefois plus de génie dans son erreur qu'un autre dans la découverte d'une vérité. Je vois plus de tête dans l'*Harmonie préétablie* de Leibnitz, ou dans son *Optimisme* que dans tous les ouvrages des théologiens du monde, que dans les plus grandes découvertes soit en géométrie, soit en mécanique, soit en astronomie.

La solution du problème de la quadrature du cercle, si elle est possible et qu'elle se fasse jamais, fera plus d'honneur sans doute au géomètre, mais ne mettra peut-être pas ses efforts de niveau avec les tentatives infructueuses de Grégoire de Saint-Vincent[1], ni même avec l'approximation d'Archimède.

Est-ce en se baissant pour ramasser une vérité qui était à ses pieds ou dans le circuit immense et infructueux qu'il a fait pour la rencontrer où elle n'était pas, que tel homme a montré l'étendue de son esprit?

Si avec une sorte de justice, l'utilité n'était pas la mesure commune de notre estime et de nos éloges, l'histoire des erreurs de l'homme lui ferait peut-être autant d'honneur que celle de ses découvertes.

Indépendamment de l'utilité, il est encore un autre motif de notre admiration pour les inventeurs, c'est la difficulté, bien constatée par les travaux infructueux d'une longue suite de grands hommes au-dessus desquels l'inventeur semble s'élever par son succès. Pour le bien de l'espèce humaine, il importe qu'une vérité soit promptement découverte; pour l'honneur de l'inventeur, il importe qu'elle ait échappé longtemps à la recherche de ses prédécesseurs. La perfection du calcul intégral hono-

1. *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni X libris :* Anvers, 1667, in-fol. Selon Montucla jamais on n'a poursuivi cet important problème avec plus de génie et d'assiduité.

rera plus celui qui l'exécutera qu'elle n'eût honoré Leibnitz ou Newton. J'en dis autant de la méthode générale d'obtenir les racines des équations de tous les degrés : elle eût moins étonné à la naissance de l'algèbre qu'elle n'étonnerait aujourd'hui.

Page 159. — Il ne faut pas dire que l'intérêt pécuniaire soit un motif vil et méprisable[1] : 1° parce qu'isolé et seul, il ne l'est pas ; 2° parce qu'il n'est exclusif d'aucun autre ; 3° parce qu'il est mille conditions honnêtes qui ne peuvent avoir que celui-là.

L'intérêt pécuniaire n'avilit que quand il est seul le mobile d'une action qui doit se faire par honneur. Celui qui ne remporte une victoire que par l'espoir du pillage est un homme vil. Le laboureur qui cultive sa terre pour en obtenir des denrées et de l'argent n'est pas méprisable, parce qu'il ne peut élever sa pensée et ennoblir ses travaux par la considération de la prospérité publique. Il semble que l'honneur devrait être l'esprit de tous les corps, et l'intérêt celui des individus dont ils sont composés.

CHAPITRE XX.

Page 180. — *Il faut s'avancer à la suite de l'expérience et ne la jamais précéder.*

Cela est vrai ; mais fait-on des expériences au hasard? L'expérience n'est-elle pas souvent précédée d'une supposition, d'une analogie, d'une idée systématique que l'expérience confirmera ou détruira? Je pardonne à Descartes d'avoir imaginé ses règles du mouvement, mais ce que je ne lui pardonne point, c'est de ne s'être pas assuré par l'expérience si elles étaient ou n'étaient pas, dans la nature, telles qu'il les avait imaginées. La méditation est si douce et l'expérience est si fatigante, que je ne suis point étonné que celui qui pense soit si rarement celui qui expérimente.

CHAPITRE XXII.

Page 192. — Il s'agit d'expliquer à Helvétius comment les Augustin, les Cyprien, les Athanase et tant d'autres qui n'étaient

1. « Parmi les hommes peu sont honnêtes et le mot intérêt doit en conséquence réveiller, dans la plupart d'entre eux, l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet aussi vil et aussi méprisable. » *De l'Homme.*

pas des sots, embrassèrent la sottise du christianisme et pourquoi quelques-uns périrent pour sa défense.

C'est qu'Helvétius et moi nous nous serions faits unitaires dans Athènes, sous Socrate; chrétiens sous Constantin; disciples d'Aristote, il y a deux cents ans; malebranchistes ou cartésiens, il y en a cent; newtonianistes, il y en a trente. C'est qu'avides d'illustration, si, dans le cours de nos premières années, la société se trouve divisée en deux factions, l'on se jette dans l'une ou dans l'autre, selon son goût, son tour d'esprit, son caractère et ses liaisons. Le mélancolique se fait disciple de Jansénius, le voluptueux s'enrôle sous Molina. La dispute dure, on se persécute, on s'extermine pour des sottises. Le dégoût et la lassitude surviennent; la vérité se montre à quelques hommes sensés : la discussion d'une seule erreur conduit à des principes qui en attaquent cent autres. Et qu'importe d'où vienne le talent? que le germe en soit dans l'organisation, ou qu'il soit acquis de toute pièce, il n'en est pas moins égaré par les circonstances. On passe sa vie à se creuser sur des inepties, le temps et la nécessité y donnent de l'importance, on n'en revient plus. Si j'avais écrit les douze volumes in-folio d'Augustin sur la grâce, je ferais dépendre de ce système le bonheur de l'univers; si j'étais contraint d'aller toutes les nuits chanter des matines, j'imaginerais, je crois, que c'est mon chant nocturne qui éteint la foudre dans les mains de l'Éternel prêt à frapper le pécheur qui dort. C'est ainsi que, par l'importance que l'on attache à des devoirs frivoles, on échappe à l'ennui.

Le Christ, ou Paul son disciple [1], a dit que l'Église avait besoin d'hérésies; je ne sais s'il a senti toute la force de son idée. Ces hérésies sont comme les tonneaux vides qu'on jette à la baleine : tandis que le monstre terrible s'amuse de ces tonneaux, le vaisseau échappe au danger. Tandis que les esprits s'occupent de l'hérésie, le gros de la doctrine échappe à l'examen; mais il faut que le moment fatal arrive, c'est celui où la dispute cesse : alors on tourne contre le tronc des armes aiguisées sur les branches, à moins qu'une nouvelle hérésie ne succède à la première : un nouveau tonneau qui amuse la baleine.

1. C'est Paul : *Oportet hæreses esse,* Première épître aux Corinthiens, xi, ℣ 19.

CHAPITRE XXIII.

Page 193. — *Les plus sublimes vérités, une fois simplifiées et réduites aux moindres termes, se réduisent en faits, et dès lors ne présentent plus à l'esprit que cette proposition : le blanc est blanc, le noir est noir.*

Mais cette réduction est-elle toujours possible? On résout tout problème par analyse ou par synthèse. La synthèse descend des premiers principes à une conclusion qui en est très-éloignée, et l'analyse remonte de cette conclusion éloignée aux premiers principes. Il est vrai que dans l'une et l'autre méthode, chaque pas est identique à celui qui le précède ou le suit, mais cette identité est-elle toujours facile à saisir? Est-elle également évidente pour tous les esprits? La suite des pas n'est-elle pas souvent très-longue, et tout esprit est-il en état de la suivre et de l'avoir présente? La conviction n'est pas la certitude et la mémoire de toutes ces identités, et cela dans l'ordre démonstratif; car la démonstration ne résulte pas seulement de chacune d'elles, ni même de leur somme, mais de leur enchaînement. Fermat, je crois, qui n'était pas une tête étroite, disait de la démonstration du rapport du cylindre à la sphère, trouvée par Archimède : *Memini me vim illius demonstrationis nunquam percepisse totam;* j'ai mémoire de n'avoir jamais senti toute la force de cette démonstration. Il n'y a point de géomètre, si grand qu'il soit, qui ne vous avoue qu'il s'est lui-même perdu quelquefois sur la longueur de ses démonstrations.

Mais celui qui peut entendre la solution du problème de la précession des équinoxes était-il en état de la trouver? Non. Cette réduction d'une vérité éloignée à un fait simple n'est pas l'ouvrage de tout esprit. Il n'y a point de mauvais édit du souverain qu'on ne puisse réduire à cette conclusion : Donc, sire, votre bon plaisir est que nous brûlions nos moissons; mais y a-t-il beaucoup d'hommes capables, je ne dis pas de faire, mais d'entendre cette proposition?

Ce n'est pas seulement en géométrie, c'est dans tout art et toute science que les vérités sont identiques. La science de l'univers entier se réduit à un fait dans l'entendement divin. Les vérités sont donc identiques en économie politique, pour-

quoi donc la solution de ces problèmes est-elle à peine au niveau des plus vastes têtes? C'est par cette identité même qui ne permet pas de remuer une pierre, sans qu'il en résulte une infinité de contre-coups dont il faut calculer les effets ensemble et séparément; c'est qu'il faut y faire entrer les opinions, les préjugés et les usages. Trois excellents esprits ont agité la question de la liberté du commerce des grains [1]; mille autres ont lu, médité leurs ouvrages avec un intérêt proportionné à une question où il s'agit de la subsistance et de la vie d'un peuple entier. Où en est-elle? Au premier pas; et M. Turgot prétend que le bien ou le mal de son édit ne sera évident que dans une dizaine d'années.

Page 195. — *Le génie a-t-il aperçu et démontré clairement une vérité, à l'instant les esprits ordinaires la saisissent.*

Cela n'est pas vrai. Pendant longtemps il n'y eut que trois hommes en Europe qui entendissent la petite géométrie de Descartes.

Quoi de plus identique que les vérités de la science des combinaisons et des probabilités? Tâchez de résoudre quelques-uns de ces problèmes; tâchez d'entendre l'ouvrage de Moivre, intitulé *De la Doctrine des chances* [2].

Lisez Bernoulli, et il vous dira que l'art des probabilités présente des questions qui ne sont ni plus ni moins difficiles que la quadrature du cercle.

Si ces questions sont solubles, et cela par des hommes communément organisés, pourquoi ne l'ont-elles pas été par les premiers génies?

— C'est la faute du hasard.

— C'est bientôt dit, la faute du hasard.

Il n'y a aucun temps où les hautes vérités deviennent communes, et les principes de mathématiques, de philosophie naturelle de Newton ne seront jamais une lecture vulgaire.

1. Galiani, Morellet*, Turgot. L'édit de Turgot rétablissait la liberté du commerce des grains. Peu de temps après le moment où Diderot écrivait ces lignes, la querelle recommençait, et Necker, Linguet, Mallet du Pan y prenaient part (1775).

2. En anglais, in-8°, 1716. Abraham Moivre, né à Vitry, en Champagne, s'était établi à Londres où il mourut en 1756. Il était calviniste et avait suivi sa famille expatriée à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. C'était un des amis les plus distingués de Newton et il fut choisi comme un des juges de la dispute entre ce dernier et Leibnitz sur la priorité de la découverte du calcul infinitésimal.

*- Réfutation des Dialogues sur le commerce des blés (1770)

Page 196. — *Le système de Newton est partout enseigné.*

C'est-à-dire qu'on y expose sans démonstration les conclusions de son système, mais les démonstrations sont restées et resteront toujours lettres closes pour la généralité des hommes.

Interrogez D'Alembert, et il vous dira qu'il y a tel corollaire si profond qu'il n'est pas bien sûr de l'entendre.

Tout ce chapitre XXIII n'est qu'un tissu de paralogismes dont les images et le style n'empêchent point le dégoût.

Ibid. — La découverte du carré de l'hypoténuse, citée en exemple, est bien d'un ignorant en mathématiques. Jamais il n'y eut de démonstration si simple, même au moment de l'invention [1].

— L'unique privilége du génie est d'avoir frayé la route.

— Et ce privilége, d'où lui vient-il?

— Du hasard...

Cela est aussi trop plaisant.

Il y a [2] donc des vérités réservées à certains hommes particuliers... Soit que vous parliez de leur découverte, soit que vous parliez de leur difficulté, je n'en doute pas.

Page 197. — *Or, concevoir leurs idées, c'est avoir la même aptitude à l'esprit.*

Quelle assertion, grand Dieu! Inventer une chose ou l'entendre, et l'entendre avec un maître, c'est la même chose!

J'ai connu un homme qui n'avait pas lu quatre fables de La Fontaine, deux ou trois scènes de Racine ou de Corneille, qu'il croyait les avoir faites; il était si voisin des idées de ces auteurs, que ce n'était qu'une réminiscence pour lui. Les uns trouvaient sa folie plaisante, d'autres s'indignaient d'une vanité aussi outrée. C'était l'homme d'Helvétius qui ne voyait rien au-dessus de son petit talent.

CHAPITRE XXIV.

Page 198 — *Le hasard est le maître de tous les inventeurs.*

Le maître? dites le valet, car c'est lui qui les sert. Vous ver-

1. « S'il était des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever... la découverte du carré de l'hypoténuse ne serait connue que d'un nouveau Pythagore. » *De l'Homme.*

2. Helvétius dit : « il y *aurait* donc. »

rez que c'est le hasard qui conduisit Newton de la chute d'une poire au mouvement de la lune, et du mouvement de la lune au système de l'univers; vous verrez que le hasard en aurait conduit un autre à la même découverte. Newton n'en pensait pas ainsi; quand on lui demandait comment il y était arrivé, il répondait: *A force de méditer...* Et vous verrez que la méditation d'un autre aurait eu le même résultat; et quand elle aurait produit le même résultat, vous verrez que tout homme eût été capable de méditer aussi profondément.

Ibid. — Il faut plus d'attention pour suivre la démonstration d'une vérité déjà connue que pour en découvrir une nouvelle.

Cela peut être vrai, cela peut être faux. Communément, un bon écolier entend en deux ou trois heures de réflexion ce qui en a coûté deux ou trois mois à l'inventeur épuisé de tentatives inutiles.

Mais quand il en serait toujours ainsi, que s'ensuivrait-il? Que l'esprit d'invention est aussi grand dans l'auteur que dans son lecteur. Pense-t-il sérieusement qu'il soit aussi facile de suivre une page de son livre que d'en écrire une pareille? lui qui passait une, deux, trois matinées à décomposer un mot et à arriver à un résultat de quatre lignes, d'autant plus claires qu'il avait employé plus de temps et de sagacité à les éclaircir.

Page 199. — Quelle misérable comparaison que celle des petites ruses d'une jeune fille, et des méditations d'un Archimède et d'un Galilée[1]! On peut se payer soi-même cette monnaie-là, mais les autres ne s'en contentent pas.

Au reste, monsieur Helvétius, n'allez pas imaginer que j'accorde tout ce que je ne contredis pas.

NOTES.

Page 200. — *Ils ne sont pas mélancoliques, parce qu'ils méditent.*

Mais ils sont plus enclins que les autres à la méditation, parce qu'ils sont atteints de mélancolie.

1. « Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. » *De l'Homme.*

La mélancolie est une habitude de tempérament avec laquelle on naît et que l'étude ne donne pas. Si l'étude la donnait, tous les hommes studieux en seraient attaqués, ce qui n'est pas vrai.

Ibid. — La gloire est le besoin de quelques-uns.

Si la gloire est leur besoin, ce ne sont donc plus ni les femmes, ni un bon lit, ni une bonne table, ni la richesse, ni les honneurs, ni aucune des voluptés sensuelles.

Triste ou gai, on est studieux, mais le caractère gai dissipe et distrait. Rabelais entre deux bouteilles oublie sa bibliothèque. A côté d'une jolie femme, la montre de Fontenelle ne marque plus l'heure [1]. Le mélancolique au contraire fuit la société, il n'est bien qu'avec lui-même, il aime la retraite et le silence, ce qui signifie presque, il pense et médite sans cesse.

Au sortir de la méditation, l'homme gai retrouve sa gaieté, et le mélancolique reste mélancolique.

Ibid. — Ce n'est communément ni la femme svelte, ni la femme replète que l'homme préfère ; s'il est jeune et pressé, c'est la femme facile. Si la fureur de jouir ne le promène plus, le je ne sais quoi qui l'enchaîne, à son insu, est l'image de quelque vertu dont il a le modèle dans son imagination, et qu'il trouve empreinte sur le front de la femme qu'il aime.

Page 205. — Je ne voudrais ni assurer ni nier que l'homme sauvage ait ou n'ait aucune idée de justice, et qu'il pût massacrer son semblable avec aussi peu de répugnance qu'il perce de sa flèche le cerf ou le taureau.

Je serais assez porté à croire que le sauvage qui enlève au sauvage la provision de fruits qu'il a faite, s'enfuit, et que par sa fuite il s'accuse lui-même d'injustice, tandis que le spolié, par sa colère et sa poursuite, lui fait le même reproche.

Les lois ne nous donnent pas les notions de justice ; il me semble qu'elles les supposent.

Au reste, cette question est une de celles auxquelles je voudrais avoir pensé plus longtemps avant que de prononcer.

Lorsque vous avez défini l'homme, vous avez dit que c'était un animal qui combine des idées. Quelles idées combine-t-il, si ce

1. Réponse de Fontenelle à la duchesse du Maine qui lui demandait la différence qu'il y avait entre elle et une pendule : « C'est que la pendule marque les heures et que Votre Altesse les fait oublier. »

n'est celles de son repos, de son bonheur, de sa sécurité, idées très-voisines de la notion de justice? *Utilitas justi prope mater et æqui.*

Si un homme seul était plus fort que tous les hommes qui l'entourent, peut-être vieillirait-il sans avoir d'autres idées claires que celles de la force et de la faiblesse; mais il ne tarde pas à connaître le ressentiment, puisqu'il l'éprouve, et à savoir que la flèche qui le frappera par derrière traversera sa poitrine, l'étendra mort sur place, et que cette flèche peut partir de la main d'un enfant. Qu'en conclura-t-il? Qu'il est dangereux de faire injure à l'enfant.

L'homme fort n'est pas un homme de bronze. S'il était de bronze, il ne serait plus de la même espèce que l'homme de chair; et j'avoue qu'il n'y aurait plus de morale commune entre eux; car la morale est fondée sur l'identité d'organisation, source des mêmes besoins, des mêmes peines, des mêmes plaisirs, des mêmes aversions, des mêmes désirs, des mêmes passions.

Polyphème n'était pas le semblable d'Ulysse; il n'avait qu'un œil qu'Ulysse lui creva.

Dans presque tous les raisonnements de l'auteur, les prémisses sont vraies et les conséquences sont fausses, mais les prémisses sont pleines de finesse et de sagacité.

Il est difficile de trouver ses raisonnements satisfaisants, mais il est facile de rectifier ses inductions et de substituer la conclusion légitime à la conclusion erronée qui ne pèche communément que par trop de généralité. Il ne s'agit que de la restreindre.

Il dit : L'éducation fait tout. *Dites :* L'éducation fait beaucoup.

Il dit : L'organisation ne fait rien. *Dites :* L'organisation fait moins qu'on ne pense.

Il dit : Nos peines et nos plaisirs se résolvent toujours en peines et plaisirs sensuels. *Dites :* Assez souvent.

Il dit : Tous ceux qui entendent une vérité l'auraient pu découvrir. *Dites :* Quelques-uns.

Il dit : Il n'y a aucune vérité qui ne puisse être mise à la portée de tout le monde. *Dites :* Il y en a peu.

Il dit : L'intérêt supplée parfaitement au défaut de l'organisation. *Dites :* Plus ou moins, selon le défaut.

Il dit : Le hasard fait les hommes de génie. *Dites :* Il les place dans des circonstances heureuses.

Il dit : Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la contention d'esprit et du travail. *Dites :* On vient à bout de beaucoup de choses.

Il dit : L'instruction est la source unique de la différence entre les esprits. *Dites :* C'est une des principales.

Il dit : On ne fait rien d'un homme qu'on ne puisse faire d'un autre. *Dites :* Cela me semble quelquefois.

Il dit : L'influence du climat est nulle sur les esprits. *Dites :* On lui accorde trop.

Il dit : C'est la législation, le gouvernement qui rendent seuls un peuple stupide ou éclairé. *Dites :* Je l'accorde de la masse ; mais il y eut un Sâadi, de grands médecins, sous les califes.

Il dit : Le caractère dépend entièrement des circonstances. *Dites :* Je crois qu'elles le modifient.

Il dit : On fait à l'homme le tempérament qu'on lui veut ; et quel que soit celui qu'il a reçu de la nature, il n'en a ni plus ni moins d'aptitude au génie. *Dites :* Le tempérament n'est pas toujours un obstacle invincible aux progrès de l'esprit.

Il dit : Les femmes sont susceptibles de la même éducation que les hommes. *Dites :* On pourrait les élever mieux qu'on ne fait.

Il dit : Tout ce qui émane de l'homme se résout, en dernière analyse, à de la sensibilité physique. *Dites :* Comme condition, mais non comme motif.

Il dit : Il en coûte souvent plus pour entendre une démonstration que pour trouver une vérité. *Dites :* Mais cela ne prouve point l'égalité du génie.

Il dit : Tous les hommes communément bien organisés sont également propres à tout. *Dites :* A beaucoup de choses.

Il dit : L'échelle prétendue qui sépare les esprits est une chimère. *Dites :* Elle est peut-être moins longue qu'on ne l'imagine.

Et ainsi de toutes ses assertions, aucune qui soit ou absolument vraie ou absolument fausse.

Il fallait être bien entêté ou bien maladroit pour ne s'en être pas aperçu et n'avoir pas effacé des taches légères sur lesquelles l'envie des uns, la haine des autres appuiera sans mesure, et

qui relègueront un ouvrage plein d'expérience, d'observations et de faits, dans la classe des systématiques, si justement décriés par l'auteur.

Pour tout lecteur impartial et sensé, avec ses défauts le livre d'Helvétius sera excellent. Il excitera de grands cris, parce que beaucoup d'hommes puissants y sont attaqués, parce que les hommes rares y sont relégués dans la classe commune d'où ils n'ont été tirés que par des circonstances peu flatteuses pour leur vanité; mais ces cris dureront peu, parce que l'auteur est mort et qu'il faut renoncer à la douce satisfaction de le perdre, ce qui serait infailliblement arrivé, si l'ouvrage eût été publié de son vivant.

Je le jugeai trop sévèrement sur le manuscrit : cela ne me parut qu'une paraphrase assez insipide de quelques mauvaises lignes du livre de *l'Esprit;* je le reléguai dans la classe de ces ouvrages médiocres dont la hardiesse faisait tout le mérite, et qui ne sortaient de l'obscurité que par la sentence du magistrat qui les condamnait au feu. J'ai changé d'avis; je fais cas et très-grand cas de ce traité *De l'Homme;* j'y reconnais toutes les sortes de mérite d'un bon littérateur et toutes les vertus qui caractérisent l'honnête homme et le bon citoyen. J'en recommande la lecture à mes compatriotes, mais surtout aux chefs de l'État, afin qu'ils connaissent une fois toute l'influence d'une bonne législation sur l'éclat et la félicité de l'empire, et la nécessité d'une meilleure éducation publique; afin qu'ils se défassent d'une prévention qui ne montre que leur ineptie, c'est que le savant, le philosophe, n'est qu'un sujet factieux et ne serait qu'un mauvais ministre. Je la recommande aux parents, afin qu'ils ne désespèrent pas trop aisément de leurs enfants; aux hommes vains de leurs talents, afin qu'ils sachent que la distance qui les sépare du commun de leurs semblables n'est pas aussi grande que leur orgueil se le persuade; à tous les auteurs, afin qu'ils s'étonnent de l'étrange absurdité où peut être conduit un esprit d'une trempe qui n'était pas ordinaire, mais trop fortement occupé de son opinion, et qu'ils en deviennent plus circonspects.

Il y a des endroits où Helvétius chancelle, d'autres où la contradiction est si palpable, l'objection si forte, la réponse si faible, qu'il est difficile que l'auteur n'ait pas eu quelque soupçon de son erreur. A-t-il été retenu par la mauvaise honte de se rétracter?

A-t-il voulu faire sensation et publier un ouvrage qui fût contredit et illustré par des critiques, même sensées ? A-t-il préféré d'avoir son coin séparé parmi les philosophes et par des opinions singulières, que d'être confondu dans la foule avec des vérités plus communes et des idées moins piquantes?

Il est lui-même l'exemple d'un phénomène qu'il a remarqué; c'est comment d'excellents esprits sont tombés et restés dans des erreurs palpables. Il leur suffisait d'en avoir été longtemps défenseurs. On ne convertit point celui qui a composé des in-folio sur une ineptie ; cet homme serait un héros dans son genre, s'il avait le courage de condamner au feu le travail de toute sa vie.

Un professeur en théologie trouva une réponse très-subtile à je ne sais quelle difficulté qui lui fut proposée contre la vérité de la religion ; et le voilà qui, d'incrédule qu'il était, devint croyant, précisément comme si cette objection même solidement résolue, il n'en restait plus à résoudre ; mais sa vanité était intéressée à la regarder comme la plus importante, et c'est ce qu'il fit. On retrouve à chaque pas la scène du maître de danse et du maître en fait d'armes, où nous allons rire tous les jours de nous-mêmes.

Il dit : La justesse de l'esprit dépend de la comparaison des idées et de l'attention avec laquelle on observe. *Dites :* Tout esprit n'est pas propre à comparer toutes idées ; tout esprit n'est pas capable d'attention.

Il dit : Poursuivez toujours le bonheur, ne l'atteignez jamais; c'est sous peine de retomber dans l'ennui, en l'éprouvant fort inférieur à votre attente. *Dites :* Je sais bien que c'est à la peine à assaisonner le plaisir ; je sais que sa possession répond rarement à notre attente; avec cela, monsieur Helvétius, je ne suivrai pas votre conseil : si la nature, le travail ou l'occasion m'offre le moyen d'être heureux, je le saisirai, je le saisirai vite, je ne craindrai pas de manquer de désirs. Je ne laisserai pas à mon imagination le temps de me surfaire une jouissance que je trouverais moins douce ; je tendrai mes bras au plaisir qui vient, mais je ne veux pas les tenir tendus trop longtemps, c'est une position qui fatigue. Je courrai après le plaisir qui s'éloigne, mais je ne m'excéderai pas, j'arriverais avec la lassitude et le dégoût. Illusions d'avare ou de coquette, sottes illusions, plate duperie ; aussi la coquette vieillit-elle avec douleur et regret, l'avare meurt-il désespéré.

Il dit : L'amour enhardit l'animal le plus faible. *Dites :* Oui, l'animal; mais l'homme, l'homme tendre et délicat, il bégaye, il tremble, il se déconcerte, il ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait.

Il dit : C'est sur la tige de la douleur et du plaisir physiques que se recueillent toutes nos peines et tous nos plaisirs, et je révèle une grande vérité. *Dites-lui :* Mais cette grande vérité n'est pas générale. On demandait à Saint-Mard[1] où il avait pris tout le mal qu'il pensait de l'homme. En moi, répondit-il; et sa réponse n'avait qu'un défaut, c'est de croire que tout le monde lui ressemblait.

Il dit : La grande mémoire est exclusive d'un grand esprit. *Ajoutez :* Mais la mémoire est une qualité de l'organisation; un homme organisé de cette manière n'a donc pas la même aptitude naturelle à l'esprit et au génie qu'un autre homme, et la source de leur différence sera dans l'organisation; il en sera de l'homme à grande mémoire et de l'homme à mémoire honnête comme du chien couchant et du lévrier : l'âme de l'un se porte tout entière à son nez, et l'âme de l'autre tout entière à ses yeux. Et voilà l'origine de la variété des esprits dans l'espèce humaine, et de la variété des instincts entre les animaux. Chaque être fait naturellement ce qu'il peut faire le mieux, avec le plus de plaisir et le moins de peine. Ajoutez: Vous avez oublié, monsieur Helvétius, qu'aucune organisation n'est exclusive d'aucun talent.

Il dit : L'homme de bonne société obtient peu d'estime, parce qu'il ne se rend point utile aux hommes. *Dites :* Et il les sauve de l'ennui. Un bon conteur est un homme très-essentiel où l'on s'ennuie beaucoup; il y jouit d'une grande considération on le désire, on se l'arrache. C'est le rôle de l'abbé Makarty à Constantinople, où il s'était fait conteur comme on se fait barbier. Il avait beaucoup de pratiques, et vous n'en devez pas être surpris, si vous vous rappelez ce que vous avez dit de l'ennui.

Il dit : A quoi sert une grande mémoire? *Dites :* A exclure le génie. Ce n'est pas moi, c'est vous qui le prétendez; d'où il

1. Rémond de Saint-Mard (1682-1757), auteur de *Lettres sur la décadence du goût en France,* à la suite de *Réflexions sur la Poésie*. La Haye, 1733, in-12.

arrive que vous répondez juste à l'objection qu'on ne vous fait pas, et que vous en levez une à laquelle vous ne répondrez jamais. C'est que l'homme à grande mémoire a trop de la même couleur brune sur sa palette, trop de pente à l'employer, et qu'il peint noir ou gris.

Il dit : Ne vous plaignez pas du trop peu de mémoire. *Dites :* Mais si je me plains du trop qui me raye de la classe des hommes à talent, vous me le permettrez.

Il dit : Les Sapho, les Hypathie, les Catherine furent des femmes de génie. *Ajoutez :* Et de ce petit nombre j'en conclurai une égale aptitude au génie dans l'un et dans l'autre sexe, et qu'une hirondelle fait le printemps.

Il dit : Les hommes ont été grands dans tous les recoins de terre où ils n'ont éprouvé aucune influence étrangère qui les ait rapetissés. *Dites :* Également grands, je n'en crois rien.

Il dit : La nature de l'esprit consiste à observer des rapports. *Ajoutez :* Je le veux ; mais est-ce l'oreille qui observe et compare des rapports? Non. Est-ce l'œil qui observe et compare des rapports? Non. Ils reçoivent des impressions, mais c'est ailleurs que la comparaison s'en fait. Cette opération n'est d'aucun des sens, à qui appartient-elle donc? Au cerveau, je crois. A quoi bon avoir fait le procès aux sens, si vous ne démontrez pas qu'on peut tout avec un cerveau communément bien organisé? Quoi, un vaisseau de la tête un peu plus ou moins dilaté, un de ses os un peu plus ou un peu moins enfoncé, le plus faible embarras de circulation dans le cervelet, un fluide un peu trop ou pas assez fluide, une petite piqûre dans la pie-mère rend un homme stupide ; et la conformation totale de la boîte osseuse et du fromage mou qu'elle renferme et des nerfs qui y sont implantés ne fera quoi que ce soit aux opérations de l'esprit! Je crains bien que vous n'ayez négligé dans votre calcul les deux principaux ressorts de la machine, la cervelle et le diaphragme.

Il dit : Que m'importe la diversité de l'organisation? Il me suffit qu'elle préexiste, même à la naissance. *Dites :* Oui, cela suffit pour que vous ayez tort et que votre conclusion soit fausse. Ces causes naissent différentes et n'en sont pas moins également capables des mêmes effets; cela ne se conçoit pas.

Il dit : L'usage des mauvaises eaux, des aliments grossiers, des appétits désordonnés ne font rien à l'esprit. *Ajoutez :* Bien

qu'ils abrutissent l'homme à la longue? Ni le climat, quoique ce soit une cause dont l'effet ne cesse point? Ni le local, quoique l'homme de la montagne soit vif et nerveux, et l'homme de la plaine pesant et replet. *Dites :* Si la fraîcheur des organes ne produit pas les beaux ouvrages, leur caducité produit bien les mauvais. Mais est-ce qu'il n'y a pas des enfants vieux et des vieillards jeunes? Quelle égalité raisonnable établirez-vous entre les uns et les autres? Comment ferez-vous mouvoir cette aube [1] immense, que le volume énorme des eaux accélérées du torrent meut à peine, par le filet d'eau de ce ruisseau?

Il dit : Le Voltaire de trente ans et le Voltaire de soixante ont également d'esprit. *Dites :* Où avez-vous pris cela? Le Voltaire de soixante ans est le perroquet du Voltaire de trente, et voilà ce qui vous en impose. Le vieillard ne s'enrichit plus, il vit de son bien, sa récolte est faite, ses greniers sont pleins. Son champ peut à présent devenir stérile, sans qu'il y paraisse au retranchement de sa dépense.

Il dit : On ne peut pas avoir été soi et un autre. *Ajoutez :* Il faudrait donc s'en rapporter un peu à ce qu'un autre nous dit de lui.

Il dit : Pourquoi l'heureuse disposition de nature ne contre-balance-t-elle pas dans l'amateur le petit degré d'attention de plus que le maître donne à son art? *Dites ironiquement :* Le petit degré d'attention? Mais l'art est l'amusement de l'amateur, et la fatigue journalière de toute la vie de l'artiste; et vous appelez cela un petit degré d'attention de plus?

Il dit : La jouissance d'une belle femme peut porter dans l'âme de mon voisin plus d'ivresse que dans la mienne; mais cette jouissance est pour moi comme pour lui le plus vif des plaisirs. *Dites* (et Dieu veuille toutefois que ce ne soit pas d'après votre expérience) qu'il y a des plaisirs qui piquent infiniment plus son voisin que la jouissance d'une belle femme. Dites que ce qu'il peut dire de lui, il ne faut pas le dire de son voisin, qui est un avare qui ne tirerait pas vingt louis de son coffre-fort pour coucher avec la belle Mme Helvétius.

Chacun a sa sorte d'intérêt, et sa violence n'est pas moins variable dans chaque individu que sa nature. Il y en a qui pré-

1. Roue à aubes, roue de moulin à eau.

fèrent le repos à toutes les jouissances qu'on n'obtient que par des soins. Qu'attendre de celui qui a mis son bonheur dans la paresse? Niez-vous l'existence des vrais paresseux? Nous le sommes tous par intervalles, et il y a des hommes nés las.

Il dit qu'il est étonnant que des hommes s'occupent sérieusement de tours et d'arts futiles. *Dites* qu'il ne faut pas s'étonner que quelques-uns s'occupent de ce qui en amuse un grand nombre d'autres. Chez les Romains, le peuple quittait les pièces de Térence pour des sauteurs, des funambules et autres bateleurs de cette espèce. Le poëte qui s'en plaignait avait raison ; le philosophe qui en eût été surpris, aurait mal connu le peuple.

Il dit qu'il veut détruire le merveilleux et non le mérite de l'esprit. *Dites* qu'on ne détruit point le merveilleux d'une chose utile, grande et rare par quelque cause que ce puisse être.

Si Helvétius avait eu autant de justesse que d'esprit et de sagacité, combien de choses fines et vraies il n'aurait pas dites! Il est heureux qu'il se soit trompé. Il y a toujours quelque chose à apprendre dans les ouvrages des hommes à paradoxe, tels que lui et Rousseau; et j'aime mieux leur déraison qui me fait penser, que des vérités communes qui ne m'intéressent point. S'ils ne me font pas changer d'avis, presque toujours ils tempèrent la témérité de mes assertions.

Il dit : Le mot esprit juste comprend dans sa signification étendue toutes les différentes sortes d'esprit. *Ajoutez*, vous : Est-ce qu'il y a différentes sortes d'esprit? Vous ne pouvez le nier sans contredire l'expérience, ni l'accorder sans renoncer à vos principes. Il y a des esprits vifs, des esprits lourds, mais ou ces instruments différents sont capables ou ils sont incapables des mêmes ouvrages. *Quidquid dixeris, argumentabor.*

Il dit : Les jansénistes disaient que les jésuites avaient introduit le plaisir dans un ballet, et que pour le rendre plus piquant ils l'avaient mis en culotte[1]; il faut rendre justice aux jésuites, cette accusation est fausse. *Dites*, vous : Il faut rendre

1. « Les jésuites donnèrent à Rouen, en 1750, un ballet dont l'objet était de montrer « que le plaisir forme la jeunesse aux vraies vertus, c'est-à-dire, première « entrée, aux vertus civiles; seconde entrée, aux vertus guerrières; troisième entrée, « aux vertus propres à la religion. » Ils avaient, dans ce ballet, prouvé cette vérité par des danses. La Religion personnifiée y avait un pas de deux avec le Plaisir; et, pour rendre le Plaisir plus piquant, disaient alors les jansénistes, les jésuites l'ont mis en culotte. » (*De l'Homme*, section II, chapitre XVI.)

justice aux jésuites, cette accusation est vraie, et je le prouve : c'est que les jésuites sont hommes et qu'ils n'ont aucun commerce avec les femmes. Cette raison est démonstrative dans les principes d'Helvétius.

Il dit : Les mots une fois bien définis, une question est résolue presque aussitôt que proposée. *Dites :* Les mots sont bien définis entre cet auteur et moi, et c'est par cette raison même que nous ne sommes pas d'accord.

— Mais alors la question est d'expérience et de fait, et quand on en est là, on est converti.

— Nullement ; la querelle n'a fait que changer d'objet, et la difficulté s'accroît à tel point que quelques hommes sensés ont prétendu que les faits ne prouvaient rien, tant on avait de peine à les constater et à les appliquer précisément à la question.

Il dit : Un ouvrage où l'on fixerait la véritable signification des mots ne peut s'exécuter que chez un peuple libre. J'en ai eu la pensée, et c'est moins le courage que le talent qui m'a manqué. *Dites :* Ce dictionnaire bien fait terminerait bien des disputes, mais non toutes. Les géomètres en ont entre eux, elles subsistent depuis longtemps, et je ne sais quand elles finiront.

Il dit : Il ne faut rien avancer sans s'appuyer de l'expérience. *Dites :* Cela est juste ; mais la contemplation étant sédentaire et l'expérience agitée, c'est-à-dire qu'il faut être ou Aristote, ou Newton, ou Galilée, ce que tout homme communément bien organisé peut être.

Je ne sais comment l'auteur, qui sait tant de bons mots, ne s'est pas rappelé celui-ci : on a dit qu'une épigramme heureuse était une bonne fortune, mais qui n'arrivait presque jamais qu'à un homme d'esprit.

Combien d'inventeurs, et quelle pauvre gloire à l'être, si le mérite n'en était dû qu'au hasard, à l'intérêt, au désir ou à l'instruction !

Il dit : Les plus honnêtes gens ne sont pas ceux qui reconnaissent dans l'homme le plus de vertu. *Dites franchement* à l'auteur : Je ne suis pas de votre avis. Dites qu'il est des actions difficiles dont on aurait tort de se croire capable avant que de les avoir faites. Dites que Codrus, interrogé longtemps avant son étonnant sacrifice, aurait pensé de lui comme vous pensez de vous.

On peut se promettre un courage qu'on ne se retrouve pas, une vertu qui nous abandonne au moment.

On peut se croire incapable d'un crime qu'on commet, et capable d'une grande action qu'on ne fait pas.

L'homme enivré de l'attente d'un bonheur éternel, s'ignore lui-même et fléchit le genou devant les idoles qu'il bravait au fond de son cœur, mais loin du chevalet[1].

Ne pensons ni trop bien ni trop mal de nous, sans y être autorisés par des épreuves réitérées. Attendons le dernier moment pour prononcer sur notre sort et sur notre vertu.

Mme Makaley[2] disait que jamais la vue d'un despote ou d'un prince n'avait souillé la pureté de ses regards. Mme Makaley avait vu son roi.

Il dit que des expériences sans nombre prouvent que partout les hommes sont essentiellement les mêmes. *Dites* que s'il parle d'une société d'hommes policés et libres comparée à une autre société d'hommes policés et libres, peu s'en faut que cela ne soit vrai ; que s'il veut dire que partout un homme est un homme et non pas un cheval, c'est une platitude ; et que s'il entend par là que dans une société quelconque un homme en vaut essentiellement un autre, c'est une erreur. La définition de l'homme et de l'homme d'esprit n'étant pas la même, et toute définition contenant deux idées, dont l'une est le genre prochain et l'autre la différence spécifique ou essentielle, l'homme d'esprit est essentiellement différent de l'homme, et aussi essentiellement différent que l'homme l'est de la bête.



L'organisation bonne ou mauvaise constitue entre les hommes une différence que rien peut-être ne saurait réparer. Les anatomistes, les médecins, les physiologistes vous le démontreront par un nombre infini de phénomènes : ouvrez leurs ouvrages, et vous verrez que ce ressort, quel qu'il soit, de toutes nos opérations intellectuelles souffre d'une manière presque miraculeuse de la moindre altération qui survient dans le reste de la machine ; vous verrez un léger accès de fièvre ou donner de l'esprit ou rendre stupide. N'avez-vous jamais eu le mal de tête? Vous n'avez pas dit un mot des fous ; cependant la

1. Supplice.

2. Citée par Helvétius qui l'appelle le Caton de Londres. Elle est auteur d'une *Histoire d'Angleterre*.

folie est un phénomène qui, bien considéré, vous aurait conduit à d'autres résultats que les vôtres. On voit, on entend, on flaire, on goûte, on touche aussi finement aux Petites-Maisons que dans votre cabinet de la rue Sainte-Anne, mais on y raisonne bien diversement. Que ne vous en demandiez-vous la raison? Cette question, si vous vous l'étiez faite, aurait ajouté plus d'un chapitre essentiel à votre ouvrage; peut-être vous aurait-elle mené à la vraie cause de la différence des esprits, et engagé dans la recherche des moyens, s'il y en a, de réparer le vice d'un organe principal, de ce miroir sentant, pensant, jugeant, terne, obscurci, brisé, à la décision duquel toutes nos sensations sont soumises. Vous persuaderez-vous aisément que dans une machine telle que l'homme, où tout est si étroitement lié, où tous les organes agissent et réagissent les uns sur les autres, une de ses parties, solide ou fluide, puisse être viciée impunément pour les autres? Vous persuaderez-vous bonnement que la nature des humeurs, du sang, de la lymphe, la capacité des vaisseaux de tout le corps, le système des glandes et des nerfs, la dure-mère, la pie-mère, la condition des intestins, du cœur, des poumons, du diaphragme, des reins, de la vessie, des parties de la génération, puisse varier sans conséquence pour le cerveau et le cervelet? Vous vous le persuaderez, tandis que le tiraillement d'une fibre suffit pour susciter des spasmes effrayants; le ralentissement ou l'accélération du sang pour amener le délire et la léthargie; la perte inconsidérée de quelques gouttes de sperme pour affaiblir ou accroître l'activité; la suspension ou l'embarras d'une sécrétion pour jeter dans un malaise continu; l'amputation ou le froissement de deux glandes qui semblent n'avoir aucun rapport avec les fonctions intellectuelles pour donner de la voix ou la conserver et ôter l'énergie, le courage, et presque métamorphoser un sexe en un autre? Vous ne penserez donc pas qu'il ne naît presque aucun homme sans quelques-uns de ces défauts d'organisation, ou que le temps, le régime, les exercices, les peines, les plaisirs, ne tardent pas à les introduire en nous; et vous persisterez dans l'opinion ou que la tête n'en sera pas affectée, ou que cette affection sera sans conséquence pour la combinaison des idées, pour l'attention, pour la raison et pour le jugement. Jugez à présent combien vous êtes resté loin de la solution du problème que vous vous êtes proposé; jugez de la

force que mon objection prendrait dans la bouche d'un médecin instruit qui la fortifierait de ses connaissances spéculatives et pratiques.

Lorsque vous avez demandé que l'homme, pour être également propre à toutes les opérations de l'esprit, fût communément bien organisé, vous avez fait la plus vague, la plus inintelligible, la plus indéterminée des demandes, puisque vous n'avez jamais pu y faire entrer la condition du cervelet, ni la condition du cerveau, ni celle du diaphragme, ni celle d'aucune des autres parties du corps. Tel homme me présente aujourd'hui les plus belles couleurs, de l'embonpoint, un œil vif, une constitution athlétique, et demain l'on m'apprend sa mort; tel autre, faible, délicat, pâle, maigre, exténué, me paraît avoir un pied dans la fosse, et vit de longues années, sans se plaindre d'aucune infirmité.

Page 225. — *Tout homme accoutumé aux finesses de la chicane, remonte difficilement aux premiers principes des lois.*

Dites tout homme en général, et ne regrettez pas la perte de ceux que l'habitude des formes du palais et les subtilités de la chicane ont emmaillottés. Débarrassez-les de ces langes, ils ne seront plus chicaneurs, sans en devenir plus grands publicistes; ils ne seront rien.

S'ils avaient eu quelque élévation dans l'âme, quelque étendue dans l'esprit, quelque sentiment du bien général, ou ils n'auraient pas embrassé le métier de chicaneur, ou ils s'en seraient dégoûtés.

Si l'araignée ne cesse point de tendre des toiles, c'est qu'elle est une araignée.

On naît fort ou faible. Tout étant égal d'ailleurs, l'homme né fort est moins enclin à la justice qui lie les bras nerveux, que le faible qu'elle protége et dont elle fait toute la force.

Mais si la force se joint à un sentiment profond de justice, de ces deux éléments contradictoires naîtra l'héroïsme.

J'ai fait cette réflexion pour montrer que l'amour ou l'antipathie pour certaines vertus avait sa source dans l'organisation.

Sans doute un homme en qui les fluides sont âcres, caustiques et brûlants, les réservoirs de la semence vastes et profonds,

les fibres qui tapissent le canal de l'urètre très-sensibles, le mouvement organique des parties de la génération fréquent, rapide et tenace, pourra pratiquer la continence; mais l'exercice constant de cette vertu lui sera-t-il aussi facile, s'il vit sous un climat chaud, s'il se nourrit d'aliments succulents, s'il s'abreuve de vins délicieux, qu'à celui en qui les liqueurs sont indolentes, les sécrétions faibles, la fibre molle, et qui vit sous une atmosphère pluvieuse, qui observe un régime frugal, qui ne mange que des racines et qui ne s'abreuve que de nénufar?

Concluez donc qu'il est une organisation, un régime, un climat peu propre à certaines vertus, très-favorable à certains vices, et que ces mêmes causes, qui ont tant d'influence sur le tempérament et sur le caractère, n'en ont guère moins sur les qualités de l'esprit.

SECTION III.

SECONDE PARTIE DU PREMIER VOLUME.

Le hasard cause de l'inégalité de l'esprit; le désir cause de la supériorité d'un homme sur un autre; toute découverte, toute idée neuve, faveurs du hasard. Voilà bien des propositions générales hasardées.

Un homme s'occupe de physique, d'anatomie, de mathématiques, d'histoire : la suite de quelques-unes de ses études le conduit à une conjecture que l'expérience justifie : et l'auteur appelle cela un hasard.

Descartes, algébriste et géomètre, s'aperçoit que les signes de l'algèbre peuvent également représenter des nombres, des lignes, des surfaces et des solides, et que l'expression d'une vérité algébrique peut se rendre ou traduire en figures : il invente l'application de l'algèbre à la géométrie; et l'auteur appelle cela un hasard.

Leibnitz et Newton imaginent en même temps que les signes de l'algèbre peuvent également exprimer le rapport de deux quantités finies, ou le rapport évanouissant de ces deux quantités, et ils publient la méthode du calcul différentiel et intégral; et l'auteur appelle cela un hasard.

Newton assis dans un jardin voit des fruits se détacher de

l'arbre et tomber; il réfléchit à la cause de la pesanteur, et il soupçonne que la force qui précipite les graves vers le centre de la terre, retient les corps célestes dans leurs orbites : il compare cette idée avec les observations astronomiques, et il découvre la loi de l'univers; et l'auteur appelle cela un hasard.

Galilée voit tomber les corps, il s'aperçoit que leur vitesse s'accroît à chaque instant : il cherche par l'expérience quelle est la loi de cette accélération, et il découvre que les espaces parcourus dans des temps égaux sont comme la suite des nombres impairs; et l'auteur appelle cela un hasard.

Rœmer présume que la vitesse de la lumière n'est pas instantanée; il cherche dans les tables les temps de l'immersion et de l'émersion d'un satellite de Jupiter; il observe et s'aperçoit que le satellite se voit encore lorsqu'il devrait être caché derrière la planète, et qu'on ne le voit pas encore lorsqu'il devrait en être sorti : d'où il conclut que la différence de l'immersion ou de l'émersion à l'apparition ou la disparition du satellite, est la durée précise que la lumière emploie à parcourir l'espace du satellite ou de Jupiter jusqu'à la terre; et l'auteur appelle cela un hasard.

Et comme les hasards sont faits également pour tous les hommes communément bien organisés, l'auteur conclut de là l'égalité des esprits : une méthode pour faire des gens de génie. En vérité cela fait pitié.

Dites-lui : C'est la nature, c'est l'organisation, ce sont des causes purement physiques qui préparent l'homme de génie; ce sont des causes morales qui le font éclore; c'est une étude assidue, ce sont des connaissances acquises qui le conduisent à des conjectures heureuses; ce sont ces conjectures vérifiées par l'expérience qui l'immortalisent. Il vous répondra : Moi, je ne vois dans tout cela qu'un enchaînement de hasards, dont le premier est son existence et le dernier sa découverte; et il n'y a point d'hommes communément bien organisés qui n'aient apporté en naissant l'aptitude au même sort et à la même illustration.

Cette vision me console et doit en consoler bien d'autres; car quel est l'homme assez insensé pour être humilié d'une prédilection du hasard? Quel est l'homme qui ne puisse se regarder

comme un homme de génie, si le hasard le veut? Helvétius, vous souriez, et pourquoi souriez-vous ? Je ne suis pas communément bien, je suis bien organisé; j'ai du sens, j'ai des connaissances, j'ai l'habitude de la méditation. Je ne demanderais pas mieux que de jouir d'une grande considération pendant ma vie et que de laisser un nom illustre après ma mort; un violent désir de découvrir, d'inventer, interrompt mon sommeil pendant la nuit, me poursuit pendant le jour; il ne me manque qu'un heureux hasard, je l'attends; il est vrai que c'est depuis environ cinquante ans, sans qu'il soit venu; mais qui vous a dit qu'il ne viendrait pas?... Vous souriez encore, et vous avez raison.

S'il arrive à quelque autre qu'à un D'Alembert, à un La Grange, à un Euler, ou quelque autre géomètre de la même force de perfectionner le calcul des fluxions, je jure de croire à Helvétius et à son hasard; mais je ne risque rien.

CHAPITRE I.

Page 2. — *Notre mémoire est le creuset des souffleurs*[1].

Oui, mais jetez dans un creuset, sans choix et sans projet, des matières diverses prises au hasard; et sur un essai qui vous rendra quelque chose d'utile, cent fois, mille fois vous aurez perdu votre creuset, votre temps, vos ingrédients et votre charbon.

CHAPITRE II.

Ibid. — *Une vérité entièrement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation.*

On ne pense pas à ce qu'on ne connaît point, cela est évident; mais on connaît dans toute science et dans tout art ce qu'il y a de fait, ce qui reste à faire, les obstacles à surmonter, les avantages à percevoir, l'honneur à recueillir, et l'on part de là pour méditer et tenter des expériences. Que le hasard a-t-il à démêler là dedans?

1. Alchimistes.

Ibid. — Lorsque j'entrevois une vérité elle est déjà découverte.

C'est l'occupation habituelle de mon état qui me ramène sans cesse sur les découvertes à faire pour le mener à sa perfection. En rêvant aux différents moyens de résoudre avec succès quelques-uns de ces problèmes, il s'en présente un à mon esprit, et ce moyen est l'effet de quelques faces nouvelles sous lesquelles j'ai comparé mon objet : il peut être bon ou mauvais, je l'essaye. Voilà ce qu'Helvétius entend apparemment par entrevoir une vérité. Mais qu'entrevoit-on quand on conjecture, quand on ignore le terme de sa route, quand la vérité cherchée est à l'extrémité de cette route, quand, tortueuse ou droite, on est incertain si l'on pourra la suivre jusqu'au bout, quand en la suivant jusqu'au bout on n'y rencontre qu'une illusion, son fantôme?

En se désabusant d'un moyen trompeur, il arrive quelquefois qu'on en imagine un autre qu'on croit plus solide et qui ne l'est pas davantage ; un troisième qui séduit, et qu'à l'essai on reconnaît aussi infructueux que les précédents, et ainsi pendant de longues années, jusqu'à ce qu'on réussisse ou qu'on meure à la peine.

Voilà ce que j'appelle l'histoire des erreurs ou des découvertes ; et la première, de nulle utilité pour la science, montrerait souvent plus de sagacité de la part de l'inventeur.

La fable a caché la Vérité au fond d'un puits si profond, qu'il n'est pas donné à tous les yeux de l'y apercevoir. J'appuie le philosophe sur les bords de ce puits ; il regarde : d'abord il n'aperçoit que des ténèbres ; peu à peu ces ténèbres semblent perdre de leur épaisseur ; il croit entrevoir la Vérité : son cœur en tressaillit de joie, mais bientôt il reconnaît son erreur, ce qu'il a pris pour la Vérité ne l'était pas. Son âme se flétrit, mais cependant il ne se décourage pas ; il frotte ses yeux, il redouble de contention ; il vient un moment où il s'écrie avec transport : C'est elle!... et ce l'est en effet, ou ce ne l'est pas. Il ne la cherche pas à l'aventure ; ce n'est point un aveugle qui tâtonne, c'est un homme clairvoyant qui a longtemps réfléchi sur la meilleure manière d'user de ses yeux selon les différentes circonstances. Il essaye ces méthodes ; et lorsqu'il s'est bien convaincu de leur insuffisance, que fait-il? il en cherche d'autres. Alors il ne regarde plus au fond du puits, il regarde en lui-même ; c'est là qu'il se promet de découvrir et les différentes manières dont

l'observation

on peut se cacher dans un puits, et les ruses différentes dont on peut user pour en faire sortir la Vérité qui s'y est retirée.

D'où l'on voit que ce n'est point au hasard que l'on doit sa première tentative, mais à la connaissance des imperfections de son art, connaissance qu'on tient de l'étude; et que ce n'est pas plus au hasard qu'il faut attribuer les moyens de la découverte que la découverte elle-même.

Rien ne se fait par saut dans la nature[1] et l'éclair subit et rapide qui passe dans l'esprit tient à un phénomène antérieur avec lequel on en reconnaîtrait la liaison, si l'on n'était pas infiniment plus pressé de jouir de sa lueur que d'en rechercher la cause. L'idée féconde, quelque bizarre qu'elle soit, quelque fortuite qu'elle paraisse, ne ressemble point du tout à la pierre qui se détache du toit et qui tombe sur une tête. La pierre frapperait indistinctement toute tête également exposée à sa chute. Il n'en est pas ainsi de l'idée; et il n'est pas indifférent à Fontaine[2], qui s'occupe de la perfection des nouveaux calculs, de rencontrer D'Alembert ou Clairaut, ou quelque autre géomètre. Un passant ne dit point à un autre passant : Vous m'avez volé ma pierre... et tous les jours j'entends un savant dire à un autre : Vous m'avez volé mon idée. Combien il en tombe qui ne rencontrent point de tête !

Assurément, c'est à la chaleur d'une conversation, à une dispute, une lecture, un mot, qu'on doit quelquefois le premier soupçon d'une vérité; mais à qui ce soupçon vient-il? A tous les hommes communément bien organisés. Par combien de préliminaires il a été préparé!

Page 2. — *Lorsque j'entrevois une vérité inconnue elle est déjà découverte.*

L'auteur n'a pas considéré que tout se tient dans l'entendement humain ainsi que dans l'univers, et que l'idée la plus disparate qui semble venir étourdiment croiser ma méditation actuelle, a son fil très-délié qui la lie soit à l'idée qui m'occupe, soit à quelque phénomène qui se passe au dedans ou au dehors de moi; qu'avec un peu d'attention je démêlerais ce fil et reconnaîtrais la cause du rapprochement subit et du point de contact de l'idée présente et de l'idée survenue, et que la petite se-

1. Mot de Linné : *Natura non facit saltus.*
2. Géomètre qui, en effet, perfectionna notablement le calcul intégral.

cousse qui réveille l'insecte tapi à une grande distance dans un recoin obscur de l'appartement et l'accélère près de moi, est aussi nécessaire que la conséquence la plus immédiate aux deux prémisses du syllogisme le plus serré; par conséquent que tout est hasard ou rien; et que, soit dans le cours des événements de notre vie, soit dans la longue suite de nos études, en revenant de plus en plus en arrière, on ne manque jamais d'arriver à un fait imprévu, à une circonstance futile, à un incident en apparence le plus indifférent et peut-être en réalité, parce que l'impulsion qui ne nous serait pas venue par ce choc nous aurait été donnée par un autre. Si c'est là ce qu'on a voulu dire, cela n'en valait pas la peine; si c'est autre chose, cela n'a pas le sens commun. Dans l'homme qui réfléchit, enchaînement nécessaire d'idées; dans l'homme attaché à telle ou telle profession, enchaînement nécessaire de telles ou telles idées. Dans l'homme qui agit, enchaînement d'incidents dont le plus insignifiant est aussi contraint que le lever du soleil. Double nécessité propre à l'individu, destinée ourdie depuis l'origine des temps jusqu'au moment où je suis ; et c'est l'oubli momentané de ces principes dont on est imbu qui parsème un ouvrage de contradictions. On est fataliste, et à chaque instant on pense, on parle, on écrit comme si l'on persévérait dans le préjugé de la liberté, préjugé dont on a été bercé, qui a institué la langue vulgaire qu'on a balbutiée et dont on continue de se servir, sans s'apercevoir qu'elle ne convient plus à nos opinions. On est devenu philosophe dans ses systèmes et l'on reste peuple dans son propos.



Tout s'est fait en nous parce que nous sommes nous, toujours nous, et pas une minute les mêmes.

Page 3. — *Or, si nous sommes redevables au hasard de ces premiers soupçons, et par conséquent de ces découvertes, peut-on assurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre et de les perfectionner?*

Et quand j'accorderais l'un et que je nierais l'autre; quand je prétendrais, pour me servir de votre mot, qu'il y a infiniment plus de hasard dans l'invention que dans la perfection, aurais-je si grand tort? L'invention a quelquefois l'air de tomber du ciel; la perfection semble plus réfléchie et tenir davantage à une perpétuité des efforts d'un homme surajoutés aux efforts d'un pré-

décesseur, d'un autre, d'un troisième prédécesseur, qui tous se sont relayés dans le transport du fardeau.

Autant d'Ixions qui sont venus successivement s'attacher sur la même roue, autant de Prométhées et autant de vautours qui les déchiraient.

Il y a des expériences fortuites, il n'en faut pas douter; mais à qui doivent-elles se présenter de préférence? A l'homme du métier. Entre les mains de qui doivent-elles être fécondes? Entre les mains de l'homme instruit.

C'est l'utilité plus ou moins générale, et non le degré de sagacité de l'inventeur qui donne de l'éclat à l'invention.

Helvétius le dit, et je le prouve. Qu'un géomètre marque trois points sur le papier : qu'il suppose une certaine loi d'attraction entre ces trois points et qu'il cherche leurs mouvements; sa solution ne sera qu'un effort dont la sensation ne s'étendra guère au delà d'une des salles de l'Académie. Mais au moment où il a dit : L'un de ces points est la Terre, l'autre la Lune, et le troisième le Soleil... l'Univers retentit de son nom[1].

Page 3. — *Il est des méthodes sûres pour former des savants : il n'en est point pour former des hommes de génie.*

Si Helvétius y avait bien regardé, il aurait vu que celui qui a reçu l'aptitude à la science ne doit pas moins son érudition au hasard que celui qui a reçu de la nature l'aptitude ou l'organisation du génie ne lui doit ses découvertes.

Il aurait vu qu'il n'y a pas plus ni pas moins de méthode pour faire un érudit que pour faire un homme de génie, sans présupposer une organisation propre à chacun de ses états.

Il aurait vu que cette organisation présupposée, les honneurs, les récompenses multiplieront sans nombre ces sortes de joueurs et ces événements heureux que l'auteur appelle des hasards.

Il aurait vu que, sans cette organisation présupposée, tous les moyens imaginables auraient été stériles.

En quoi consiste donc l'importance de l'éducation? Ce n'est point du tout de faire du premier enfant communément bien organisé ce qu'il plaît à ses parents d'en faire, mais de l'appliquer constamment à la chose à laquelle il est propre : à l'éru-

1. Ce passage a été cité par Naigeon. L'idée se trouve déjà dans les *Réflexions sur le Livre de l'Esprit.*

p. 410

dition, s'il est doué d'une grande mémoire; à la géométrie, s'il combine facilement des nombres et des espaces; à la poésie, si on lui reconnaît de la chaleur et de l'imagination; et ainsi des autres sciences : et que le premier chapitre d'un bon traité d'éducation doit être de la manière de connaître les dispositions naturelles de l'enfant.

CHAPITRE III.

Page 6. — *L'inégalité des esprits vient moins du partage trop inégal des dons du hasard que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.*

— Et cette différence, d'où vient-elle?

— De la différence d'attention.

— Et cette attention différente?

— De l'intérêt.

— Et l'intérêt?

— De l'instruction.

— Mais l'instruction ne donne point l'intérêt; elle le détruit quelquefois.

— Dans l'instruction je fais entrer toutes les sortes d'encouragements.

— Mais il y a mille exemples d'enfants encouragés par tous les moyens possibles dont on n'a rien fait, et d'autres découragés par tous les moyens possibles de la chose qu'ils ont faite, tantôt bien, tantôt mal ou médiocrement, en dépit de tous les obstacles qu'on leur a suscités.

Il y a je ne sais quoi de louche dans le commencement de ce IIIe chapitre. Est-ce ma faute ou celle de l'auteur? Je n'en sais rien. Helvétius dit : « Si presque tous les objets considérés avec attention ne renfermaient point en eux la semence de quelque découverte; si le hasard ne partageait pas à peu près également ses dons et n'offrait point à tous des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées grandes et neuves, l'esprit serait presque en entier le don du hasard. » J'entendrais mieux, ce me semble, s'il avait dit : « Si le hasard partageait également ses dons, s'il offrait à tous, etc. »

On reçoit avec indifférence les dons du hasard.

Voilà une façon de s'exprimer bien singulière; on dirait que

l'art des découvertes est un jeu où l'on perd par sa faute, et que le valet de Newton ait eu grand tort de laisser aller à son maître la chance des expériences sur la lumière.

Helvétius dit : C'est le hasard qui fait qu'un auteur pense à telle ou telle matière.

Dites, vous : C'est qu'il est ou géomètre ou métaphysicien, ou mécanicien. C'est son métier.

Helvétius dit : C'est le hasard qui fixe les regards de l'auteur sur tel ou tel point de la science ou de l'art.

Dites, vous : Rien n'est plus naturel et plus ordinaire que de s'attacher aux endroits où les efforts de nos prédécesseurs se sont arrêtés, et que de partir de là pour faire un pas en avant.

Un hasard, ce serait le cas où Vaucanson s'occuperait d'un éloge, et Thomas d'une machine.

Allez chez D'Alembert ou chez Fontaine, et vous les trouverez occupés à perfectionner le calcul intégral, à chercher le moyen de sommer absolument, ou par quelque prompte et facile approximation, une équation d'une forme rénitente. Allez chez Bezout, et demandez-lui ce qu'il fait, il vous dira qu'il est tourmenté de la solution générale des équations de tous les degrés.

Helvétius dit que c'est par hasard qu'on trouve la chose qu'on cherche.

Dites, vous, que la tentation est toujours précédée d'une certaine suite de raisonnements ou d'idées systématiques à vérifier par l'expérience.

Le seul hasard qu'il y ait entre deux hommes à peu près également habiles, c'est que l'un, mieux conduit que l'autre, découvre ce qu'ils étaient également capables de découvrir tous les deux. Pierre court aussi bien que Jean, mais Jean l'a malheureusement gagné de vitesse.

Lorsqu'on demanda à Newton comment il avait découvert le système du monde, il ne répondit point : par hasard ; mais il répondit : en y pensant beaucoup. Un autre aurait ajouté : et qu'il était lui.

Je sais, comme Bezout, où les progrès de l'analyse se sont arrêtés ; mais si nous nous occupons ensemble du même problème, il y a mille à parier contre un que c'est lui qui le résoudra, quand il s'agirait de ma vie et que j'y donnerais mille fois plus d'attention que lui.

Helvétius dit : *Il n'est point d'homme animé du désir ardent de la gloire qui ne se distingue toujours plus ou moins dans l'art ou la science qu'il cultive...* Laissez-le dire, cela n'est pas vrai ; il parle contre l'expérience.

Helvétius dit : *Entre deux hommes également jaloux de s'illustrer, c'est le hasard qui décide...* Laissez-le dire ; cette jalousie peut agiter l'inepte plus violemment que l'homme de génie ; et : « Je voudrais bien faire une belle découverte, » est le propos très-ordinaire d'un sot.

Helvétius dit : *Le hasard préside encore au choix des objets...* Laissez-le dire. Chacun est à son métier, tous ont les yeux tournés vers le même côté. L'un voit, parce qu'il a de bons yeux et que son regard s'adresse juste ; l'autre ne voit pas, ou parce qu'il a de mauvais yeux ou qu'il regarde à côté. Et le moment où le premier voit le mieux, ce n'est pas toujours celui où il se tue de regarder, c'est lorsqu'il est las d'une contention inutile, et qu'il laisse aller son regard superficiel et négligent sur un objet dont il est presque dégoûté.

Celui qui est tout entier à un moyen ne voit que celui-là. Celui qui plane, pour ainsi dire, au-dessus de l'objet, aperçoit plusieurs routes qui peuvent l'y conduire. Il est des circonstances où la grande attention concentrée sur un point est nuisible, et où un regard vague sert davantage.

Page 7. — *Les semences des découvertes présentées à tous par le hasard sont stériles, si l'attention ne les féconde.*

Mais l'attention seule suffit-elle pour les féconder?

CHAPITRE IV.

Page 8. — Votre comparaison des hommes à des commerçants[1] est brillante, mais est-elle juste? Il me semble qu'il y a une lutte effroyable entre tous ceux qui courent la même carrière, et que cette émulation outrée va jusqu'à l'injustice et la haine. La mer est la même. Tous tentent des découvertes ; mais l'un marche au hasard, il n'a qu'un mauvais pilote, il manque de boussole, son vaisseau est mauvais voilier.

1. « Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçants avides... » *De l'Homme.*

Il n'y en a pas un qui ne sache que le chemin de la fortune, de l'honneur, de la richesse est le même.

Page 8. — *Il est peu de Colombs; et sur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit et de richesses, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles.*

Je n'en suis pas surpris, surtout si votre système est vrai. Toutes nos pensées, tous nos travaux, toutes nos vues se résolvent en dernière analyse à des voluptés sensuelles. Que fait donc celui qui prend l'or et qui dédaigne la découverte? Il va droit au but, il est sage. Pourquoi voulez-vous qu'il fasse un long circuit pour arriver à un terme prochain?

L'auteur était tout à l'heure en pleine mer, le voilà au fond des forêts où mille tournoient et tournoieront sans rien découvrir. L'homme de génie a ouvert le sentier, la multitude l'aplanit: c'est la classe des auteurs classiques, classe qui n'est pas assez prisée, esprits nets, esprits justes qui rendent la science commune.

Page 9. — *Qu'est-ce que le besoin de la gloire? C'est le besoin du plaisir; dans tout pays où la gloire cesse d'en être représentative, le citoyen est indifférent à la gloire.*

Oui, le citoyen en général.

On ne sent comme l'auteur que dans la vieillesse. Le spectacle de l'homme illustre qui meurt de faim est sans cesse exposé aux yeux des enfants par des pères sensés. Malheureux, que veux-tu faire? Il est incertain que tu ailles à la gloire, et tu cours droit à la misère... Voilà les propos dont nos foyers retentissent, mais ils ne convertissent guère que les enfants médiocres; les autres laissent dire les parents et vont où la nature les appelle. Tout ce que l'auteur ajoute ne convient qu'à ceux qui ne sont pas vraiment appelés.

SECTION IV.

CHAPITRE I.

Page 13. — *Au moment où l'enfant se détache des flancs de la mère et s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées et sans passions.*

Sans idées, il est vrai, mais avec une disposition propre à

en concevoir, à en comparer, et en retenir certaines avec plus de goût et de facilité que d'autres. Sans passions exercées, je l'ignore; sans passions prêtes à se développer, je le nie; avec une pente égale à toutes sortes de passions, je le nie encore; avec une pente à toutes sortes de passions, je crois que je pourrais le nier. Il y a des hommes qui n'ont point connu l'avarice. Il est rare qu'on n'ait pas une passion dominante, plus rare qu'on soit également dominé par deux; tout aussi rare qu'une passion dominante ne se soit pas décelée à un œil attentif dès les premières années de la vie, longtemps avant l'âge de raison. Un enfant sournois se montre sournois à six mois; un enfant se montre vif ou balourd, impatient ou tranquille, insensible ou colère, triste ou gai. Tout ce que l'auteur ajoute ferait croire qu'il n'a jamais observé d'enfants.

Page 14. — *A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides ou les muscles donnât constamment la même manière de penser?*

Oui, on l'a remarqué. C'est sur le dérangement de cette manière habituelle de penser dans l'état de santé et sur les nouveaux symptômes ou le nouveau tour qu'elle prend, qu'est fondée une partie du pronostic du médecin.

Le moral change-t-il le physique?

Non, le moral ne change point le physique, mais il le contraint, et cette contrainte continue finit par lui ôter toute son énergie primitive et naturelle. On inspire de la hardiesse à un enfant pusillanime, de la modération à un enfant violent, de la circonspection à un enfant étourdi; on lui apprend ces choses comme on lui apprend à modérer ses cris dans la douleur : il souffre, mais il ne se plaint plus.

La nature retranche-t-elle certaines fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres? Un précepteur redresse-t-il le dos d'un bossu?

Vous raisonnez de la tête comme des pieds, des fibres du cerveau comme des os des jambes; ce sont pourtant des choses très-diverses. Ce que la nature a bien fait, une mauvaise habitude peut le gâter, le défaut d'exercice peut le détruire, comme l'un et l'autre peuvent rectifier ce qu'elle a mal fait. Le chirurgien dont l'âme se trouble et la main vacille dans les premières opérations, s'endurcit et cesse de frémir; les entrailles du mé-

decin cessent de se tourmenter, à la longue : l'un et l'autre voient les convulsions et entendent les cris du néphrétique sans s'émouvoir; l'accoucheur ne tarde pas à tirer l'enfant du sein de la mère en travail, sans éprouver le moindre sentiment de pitié ; à force de tremper ses mains dans le sang des animaux, le boucher voit couler le sang humain sans horreur. Les spectacles sanglants et les supplices publics finissent par rendre atroce toute une nation, témoin les femmes romaines qui condamnaient à la mort un mauvais gladiateur.

Il n'y a pas un mot dans tout ce chapitre que la raison et l'expérience ne contredisent.

On s'aime dans tous les pays...

Il est vrai; mais chaque individu d'une contrée s'aime à sa mode.

CHAPITRE II.

Page 16. — *Le caractère des peuples change; mais dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement apercevoir? Dans les moments de révolution où les peuples passent tout à coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier et d'audacieux qu'était un peuple, il devient faible et pusillanime.*

Cela est mal vu, ce n'est pas ainsi que la chose s'opère. Alors il reste au fond des âmes un sentiment de liberté qui s'efface peu à peu, sentiment que les ministres des tyrans reconnaissent en eux-mêmes et respectent dans les nouveaux esclaves. Ce sont les enfants des tyrans qui osent tout et les enfants subjugués des hommes libres qui souffrent tout. J'en atteste les terreurs et la garde qui entourait ce scélérat de Maupeou[1], lorsqu'il traversait la capitale pour s'acheminer au palais.

Page 17. — *Un prince usurpe-t-il sur ses peuples une autorité sans bornes? il est sûr d'en changer le caractère.*

Vous vous trompez. Ce n'est pas l'ouvrage d'un seul despote; il le commence, et ses successeurs, secondés par la lâcheté des

1. Le chancelier Maupeou, quoique habile, et peut-être parce que trop habile, est un des exemples les plus remarquables de l'impopularité que peut acquérir un ministre quand il n'a en vue que les intérêts de son maître. Le *Maupeouana* vaut presque, comme violence, pamphlétaire les *Mazarinades*.

pères, le consomment sur leurs enfants. Les pères subjugués, apprennent par leur exemple et leurs discours à leurs enfants le rôle de l'esclave : sans cesse ils disent à ceux qui portent impatiemment leurs chaînes et qui les secouent : « Prends garde, mon fils, tu te perdras... » La morale se déprave, même dans les ouvrages des philosophes. Autour de la caverne d'un tigre, c'est la sécurité et non la révolte qu'on prêche. Quand je lis dans Saâdi : *Celui-là est bien sage qui sait cacher son secret à son ami*, il est inutile de me dire dans quelle contrée et sous quel gouvernement il écrivait.

Page 18. — *Rien de meilleur, dit le roi de Prusse dans un discours prononcé à l'Académie de Berlin, que le gouvernement arbitraire sous des princes justes, humains et vertueux.*

Et c'est vous, Helvétius, qui citez en éloge cette maxime d'un tyran! Le gouvernement arbitraire[1] d'un prince juste et éclairé est toujours mauvais. Ses vertus sont la plus dangereuse et la plus sûre des séductions : elles accoutument insensiblement un peuple à aimer, à respecter, à servir son successeur quel qu'il soit, méchant et stupide. Il enlève au peuple le droit de délibérer, de vouloir ou ne vouloir pas, de s'opposer même à sa volonté, lorsqu'il ordonne le bien; cependant ce droit d'opposition, tout insensé qu'il est, est sacré : sans quoi les sujets ressemblent à un troupeau dont on méprise la réclamation, sous prétexte qu'on le conduit dans de gras pâturages. En gouvernant selon son bon plaisir, le tyran commet le plus grand des forfaits. Qu'est-ce qui caractérise le despote? est-ce la bonté ou la méchanceté? Nullement; ces deux notions n'entrent pas seulement dans sa définition. C'est l'étendue et non l'usage de l'autorité qu'il s'arroge. Un des plus grands malheurs qui pût arriver à une nation, ce seraient deux ou trois règnes d'une puissance juste, douce, éclairée, mais arbitraire : les peuples seraient conduits par le bonheur à l'oubli complet de leurs priviléges, au plus parfait esclavage. Je ne sais si jamais un tyran et ses enfants se sont avisés de cette redoutable politique; mais je ne doute aucunement qu'elle ne leur eût réussi. Malheur aux sujets en qui l'on anéantit tout ombrage sur leur liberté, même par les

1. Naigeon a cité ce paragraphe dans ses *Mémoires*, avec quelques changements sans importance.

voies les plus louables en apparence[1]. Ces voies n'en sont que plus funestes pour l'avenir. C'est ainsi que l'on tombe dans un sommeil fort doux, mais dans un sommeil de mort, pendant lequel le sentiment patriotique s'éteint, et l'on devient étranger au gouvernement de l'État. Supposez aux Anglais trois Élisabeth de suite, et les Anglais seront les derniers esclaves de l'Europe.

Page 19. — *Les hommes apportent donc en naissant ou nulle disposition, ou des dispositions à tous les vices et à toutes les vertus contraires.*

Tout ce qui précède est vrai; mais la conclusion pèche. Si l'homme apporte en naissant des dispositions ou nulle disposition à tous les vices et à toutes les vertus, c'est ce que j'ignore. C'est le médecin que je consulterais sur ce point, préférablement à tous les livres du monde. Si j'avais à en croire quelque témoignage, ce serait celui des pères de nombreuses familles; rien de plus commun que de leur entendre dire : « Celui-ci a toujours été doux, bon et franc; cet autre rusé, méchant et caché... » et appuyer leurs discours de traits de caractère de leur première enfance.

Ibid. — *Les étrangers n'aperçoivent d'abord aux Français qu'un même esprit et qu'un même caractère.*

Entre les différentes raisons de ce phénomène, Helvétius pourrait bien avoir omis la principale. Cette physionomie générale et commune est une suite de leur extrême sociabilité; ce sont des pièces dont l'empreinte s'est usée par un frottement continu. Point de nation qui ressemble plus à une seule et même famille; un Français foisonne plus dans sa ville que dix Anglais, que cinquante Hollandais, que cent musulmans dans la leur : un même homme, dans le même jour, se trouve à la cour, à la ville, à la campagne, dans une académie, dans un cercle, chez un banquier, chez un notaire, chez un procureur, un avocat, un grand seigneur, un marchand, un ouvrier, à l'église, au spectacle, chez des filles, et partout également libre et familier; on dirait qu'il n'est pas sorti de chez lui et qu'il n'a fait que changer d'appartement. Les autres capitales sont des amas de

1. *En apparence* manque dans la citation de Naigeon. C'est la seule *variante* que nous croyons utile de signaler.

maisons dont chacune a son propriétaire. Paris semble n'être qu'une grande maison commune, où tout appartient à tous jusqu'aux femmes; c'est ainsi qu'il n'y a aucune condition qui n'emprunte quelque chose de la condition au-dessus d'elle; toutes se touchent par quelques points. La cour reflète sur les grands et les grands reflètent sur les petits. De là un luxe d'imitation, le plus funeste de tous : un luxe, ostentation de l'opulence dans un petit nombre, masque de la misère dans presque tous les autres. De là une assimilation qui brouille tous les rangs : assimilation qui s'accroît par une affluence continuelle d'étrangers à qui l'on s'habitue à faire politesse, ici par l'usage, là par l'intérêt. Celui qui a fait parmi nous un séjour de sept à huit mois et qui ne nous a pas trouvés tels, ou ne s'est pas soucié de nous voir, ou nous avait apporté quelque défaut rebutant qui nous éloignait de son commerce, ou bien il était entêté de quelque prévention qui l'empêchait de nous observer avec impartialité. La première connaissance est peut-être difficile à faire, surtout pour une femme étrangère; mais la première connaissance faite en donne promptement un grand nombre d'autres.

Page 20. — *Quelle que soit notre uniformité nationale, on découvre toujours quelque différence entre les caractères et les esprits des individus; mais il faut du temps.*

Et c'est peut-être une des raisons pour laquelle la comédie est si difficile à faire parmi nous.

CHAPITRE III.

Ibid. — *L'homme le plus impérieux tremble dans la caverne du lion.*

C'est-à-dire que l'homme le plus colère, ne l'est pas entre les bras de sa maîtresse. Qu'est-ce que cela prouve?

C'est-à-dire que l'homme le plus voluptueux, lorsque ses forces sont épuisées, sent peut-être du dégoût pour les femmes. Qu'est-ce que cela prouve?

Page 21. — *L'arbre qu'on tiendra longtemps courbé perdra son élasticité.*

Je le crois, je crois même qu'il n'y a aucune qualité physi-

que dans l'animal, dans le bronze même ou le fer, qu'on ne puisse détruire; pas une qualité morale dont une longue contrainte ne vienne à bout dans l'homme.

Toutes les qualités physiques portées à l'excès se perdent. Faites plier un fleuret jusqu'à la garde, il ne se redressera plus. Prenez une verge de fer, exposez-la au feu jusqu'au moment de la fusion, et jetez-la ensuite dans de l'eau fraîche; je ne doute point que cette opération réitérée ne lui ôte la propriété de se dilater par le chaud et de se resserrer par le froid. Arc-boutez deux ressorts l'un contre l'autre, et ils finiront par ne plus se presser.

L'auteur conseillerait-il de mettre cette violence à l'éducation? Les exemples de ceux qu'une longue servitude contraire à leur caractère, a brisés, dont elle a ruiné la santé et abrégé la vie, sont-ils bien rares?

Si au lieu de faire plier ce fleuret jusqu'à la garde, vous vous en escrimez légèrement, loin de détruire son élasticité vous l'augmenterez. Il en est ainsi de l'humeur : la contrainte momentanée l'aigrira.

Les grands reviennent de la cour plus impérieux et plus insolents.

On apprend à danser à l'ours; mais l'ours qui danse est un animal bien malheureux. On ne m'apprendra jamais à danser.

Il y a des hommes qui ne prennent jamais l'esprit de leur état. Malherbe bourru dans son cabinet, était bourru dans l'antichambre du roi.

Si l'enfant qui naît, naît indifférent à tout vice, à toute vertu, à tout talent, l'éducation doit être une pour tous.

Répondez, monsieur Helvétius, faut-il élever tous les enfants de la même manière?

— Mais à peu près.

— Et pourquoi à peu près et non pas rigoureusement?

Au berceau, dans l'école, dans chaque état de la société, à la cour, au palais, à l'église, à la guerre, dans son atelier, dans sa boutique, chaque individu a son caractère.

— C'est que l'éducation n'a pas été la même.

— Elle l'aurait été, que la même diversité subsisterait, en dépit des circonstances, de toutes les leçons et de tous les incidents du hasard.

Un des symptômes d'une maladie mortelle est le changement de caractère.

Page 22. — *Pourquoi regarder chaque caractère comme l'effet d'une organisation particulière, lorsqu'on ne peut déterminer quelle est cette organisation?*

Ouvrez les ouvrages des médecins aux chapitres du tempérament, et vous y trouverez l'organisation propre à chaque caractère.

Quand on voit une chose, pour l'admettre on n'est pas obligé de l'expliquer.

CHAPITRE IV.

Page 23. — *L'amour de soi est permanent et inaltérable.*

Mais a-t-il la même énergie dans tous? Ne varie-t-il point? Ne se modifie-t-il point? Le seul point sur lequel je ne contesterai pas, c'est que chacun s'aime autant qu'il est possible à chacun de s'aimer. Mais deux hommes, oui, deux seuls hommes réduits par la nature, l'expérience ou l'institution à la même dose d'amour de soi, seraient le plus étonnant de tous les prodiges.

CHAPITRE V.

Page 24. — *Est-il des hommes sans désirs, des hommes insensibles à l'amour du pouvoir? Oui, mais ils sont en trop petit nombre pour y avoir égard.*

Mais leur existence que vous avouez, peut-être un peu trop légèrement, prouve du moins la prodigieuse diversité de ce sentiment. C'est un rapport qui croît depuis zéro jusqu'à un nombre dont j'ignore la limite.

Page 25. — Si l'éloquence dégénère sous les gouvernements despotiques, c'est moins parce qu'elle reste sans récompense[1] que parce qu'elle s'occupe d'objets frivoles et qu'elle est contrainte. Démosthène, en Grèce, parlait au peuple du salut de l'État. De quoi parlerait-il à Paris? De la dissolution d'un mariage mal assorti.

1. « Pourquoi cette éloquence, jadis si respectée, n'est-elle plus maintenant honorée ? C'est qu'elle n'ouvre plus la route des honneurs. » *De l'Homme.*

CHAPITRE VI.

Page 27. — *L'ouvrage est excellent ; il est publié, et le public ne paye point sa dette.*

Helvétius dénature tout. Cela est presque sans exemple, et j'ai vu plus souvent des ouvrages médiocres, ou même mauvais, applaudis, que des ouvrages excellents ou bons, ignorés ou décriés.

Dans le premier moment, on parle légèrement des beautés et l'on appuie sur les petits défauts. L'éloge des beautés est pour l'auteur, la critique des défauts est pour soi. Ensuite il devient un sujet d'entretien et de dispute, il fait schisme, et tant mieux. Dans la chaleur du schisme, on exagère en bien et en mal. Enfin le silence se fait, l'impartialité s'établit, et la sentence définitive se prononce. L'auteur est mécontent, parce qu'il s'est promis plus de succès qu'il n'en obtient ; parce que la petite feuille de laurier qu'on lui accorde ne le dédommage pas de la peine qu'il s'est donnée ; que cette même récompense s'est fait attendre trop longtemps, et qu'il s'est refroidi.

Page 28. — *La première jeunesse ne connaît pas l'envie.*

Dieu soit loué ! je suis resté bien jeune. J'en atteste tous ceux qui cultivent les lettres et dont je suis connu, je m'intéresse plus fortement à la perfection de l'ouvrage d'un autre qu'à la perfection du mien ; mon succès me touche moins que le succès de mon ami ; je réponds de toute ma force à la marque d'estime que je reçois de celui qui me consulte. Pourquoi m'affligerais-je des applaudissements qu'on lui donne ? J'en recueille secrètement ma part. Je n'ai jamais été blessé que d'une espèce de petite fausseté, c'est d'avoir si rarement l'avantage d'indiquer à l'auteur soit un défaut, soit une beauté sur laquelle il ne vous ait pas gagné de vitesse : ce que vous lui dites, il le savait. Pour l'oubli des pages que j'ai semées dans plusieurs ouvrages, je suis accoutumé à le rencontrer et à le pardonner.

Page 30. — *Qui peut se vanter d'avoir loué courageusement le génie ?*

Réponse. Moi, moi.

Je crois m'être bien examiné et n'avoir jamais souffert du succès d'autrui, pas même lorsque je haïssais. J'ai dit quelque-

fois : « C'est un maroufle, mais ce maroufle-là a fait un beau poëme, un bel éloge ; j'en suis bien aise, c'est toujours un bel ouvrage de plus. »

Quelle est la chose importante? est-ce que la chose sublime soit de moi ou qu'elle soit faite? Nous avons la vue bien courte. Et qu'importe quel nom on imprimera à la tête de ton livre ou l'on gravera sur ta tombe? Est-ce que tu liras ton épitaphe?

Mes amis, vous êtes aussi enfants que Mme du Barry, qui, toute fière d'un superbe équipage, disait : *Mon Dieu, que je voudrais bien me voir passer!*

Ibid. — Qui est-ce qui n'a pas ajouté un mais *à son éloge?*

Mon *mais* est venu comme celui de l'envie, avec cette différence que le *mais* de l'envie tombait toujours sur un défaut, et que le mien tombait sur une beauté omise ou manquée[1].

CHAPITRE VIII.

Page 34. — Tout ce que l'auteur dit ici de l'état sauvage[2] peut être vrai; mais je ne le suis pas. Plus civilisé que lui, j'ai apparemment trop de peine à me mettre nu ou à reprendre la peau de bête. Moins fort qu'un autre, je ne saurais goûter ce plaidoyer de la force, et je n'y crois pas.

Il me semble qu'avant toute convention sociale, s'il arrive à un sauvage de monter sur un arbre et d'y cueillir des fruits, et qu'il survienne un autre sauvage qui s'empare des fruits et du labeur du premier, celui-là s'enfuira avec son vol; que par sa fuite il décèlera la conscience d'une injustice ou d'une action qui doit exciter le ressentiment; qu'il s'avouera punissable et qu'il se donnera à lui-même, dans la force, le nom honteux dont nous nous servons dans la société. Il me semble que le spolié s'indignera, se hâtera de descendre de l'arbre, poursuivra le

1. Cette intervention personnelle de Diderot est motivée par le texte d'Helvétius qui le met en scène : « Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célèbre? On exige du moins de lui la plus grande modestie. L'envieux a reproché à Diderot jusqu'à ces mots du commencement de son *Interprétation de la Nature : Jeune homme, prends et lis.* L'on était jadis moins difficile. Le jurisconsulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, et qui suis supérieur à tout le monde.* » *De l'Homme.*

2. Ce chapitre est intitulé : *De la justice considérée dans l'homme de la nature.*

voleur et aura pareillement la conscience de l'injure qu'on lui a faite. Il me semble qu'ils auront l'un et l'autre quelque idée de la propriété ou possession prise par le travail : sans s'être expliqués, il me semble qu'il y a entre ces deux sauvages une loi primitive qui caractérise les actions, et dont la loi écrite n'est que l'interprète, l'expression et la sanction. Le sauvage n'a point de mots pour désigner le juste et l'injuste; il crie, mais son cri est-il vide de sens? n'est-ce que le cri de l'animal? La chose se passerait, comme il l'a peint, entre deux bêtes féroces; mais l'homme n'est point une bête, il ne faut pas négliger cette différence dans les jugements que l'on porte de ses actions. Conclure de l'homme à l'homme par comparaison d'un animal à un animal, de l'aigle à la colombe, du lion au cerf, du requin à la dorade, et même de l'aigle à l'aigle ou du cerf au cerf, serait-ce bien conclure? Je ne prononce pas, j'interroge. Je voudrais bien ne pas autoriser le méchant à appeler de la loi éternelle de la nature à la loi créée et conventionnelle; je voudrais bien qu'il ne lui fût pas permis de dire aux autres et de se dire à lui-même : Après tout, que fais-je? je rentre dans mes premiers droits.

Page 36. — *Justice suppose lois établies.*

Mais ne suppose-t-elle pas quelque notion antérieure dans l'esprit du législateur, quelque idée commune à tous ceux qui souscrivent à la loi? Sans quoi, lorsqu'on leur a dit : Tu feras cela, parce que cela est juste; tu ne feras point cela, parce que cela est injuste... ils n'auraient entendu qu'un vain bruit, auquel ils n'auraient point attaché de sens.

CHAPITRE IX.

Page 37. — *Malgré cet amour prétendu de l'homme pour la justice, point de despote asiatique qui ne commette l'injustice et qui ne la commette sans remords.*

Parmi ces despotes asiatiques, il y en a eu quelques-uns dont on a loué la bonté, l'humanité, la bienfaisance. Si les bêtes féroces qui leur ont succédé au pouvoir arbitraire entendent l'éloge de ces qualités avec mépris, je croirai qu'ils commettent l'injustice sans remords.

Mais si les tyrans sont méchants sans remords, d'où viennent leurs terreurs, d'où viennent tant de précautions pour leur sûreté? Il me paraît aussi difficile que l'oppresseur soit sans remords que l'opprimé sans ressentiment.

L'homme pense-t-il d'un lion qui l'attaque comme d'un tyran qui l'écrase? Non. Quelle différence met-il donc entre ces malfaiteurs, si elle ne dérive pas de quelque prérogative naturelle, de quelque idée confuse d'humanité et de justice? Mais si le persécuté a cette idée, pourquoi manquerait-elle au persécuteur? Si celui-ci ne l'a pas quand il égorge, pourquoi la réclamerait-il quand il est égorgé? Je ne prononce pas, j'interroge.

Page 38. — *C'est la crainte et la faiblesse qui font le respect du droit des gens.*

Je sais quelle est la conduite des nations policées entre elles, je ne suis inquiet que de l'opinion qu'elles ont d'elles-mêmes, et que du nom qu'elles se donnent au tribunal secret de leur conscience. Un brigand parle comme il lui plaît, mais il ne sent pas comme il voudrait.

CHAPITRE X.

Page 41. — *L'abus du pouvoir est lié au pouvoir, comme l'effet l'est à la cause.*

Titus, Trajan et Marc-Aurèle réfutent cette mauvaise maxime.

Première origine de la grande idée que les hommes attachent au mot force... Lorsque l'homme eut à disputer la forêt au tigre, la force, seule nécessaire à cette conquête, fut trop utile pour n'être pas très-estimée. Lorsqu'il fut question d'abattre la forêt, de défricher la plaine, de cultiver la terre, la force, presque seule nécessaire à ces travaux, fut trop utile pour n'être pas très-estimée. Lorsque les sociétés furent fermées, la force qui se montrait avec tant d'avantage dans les combats, dut imprimer le respect. L'estime et le respect s'accrurent lorsque la force accompagna le courage, deux qualités qui formèrent le caractère des Hercule, des Jason, des Thésée, des héros dont les noms ne se prononceront jamais sans admiration, dans les siècles même où il n'y eut aucune différence entre le personnage illustre

et le brigand. L'esprit de conquête serait encore en honneur aujourd'hui, si le philosophe, ou l'ami de l'humanité, ne l'avait avili.

CHAPITRE XI.

Page 44. — *Dans un état despotique quel respect aurait-on pour un homme honnête?*

Le même que l'on a pour une femme vertueuse dans un pays perdu de galanterie.

Telle est l'autorité imposante de la vertu dans toutes les contrées de la terre, sous toutes les sortes de gouvernements, que plus elle est rare, plus on a de vénération pour elle. Elle meurt de froid et de faim, mais on la loue.

Quelles terribles vérités des hommes vertueux, dont la mémoire ne périra jamais dans la patrie du despotisme, n'ont-ils pas eu le courage de faire entendre au despote, presque toujours au péril de leur vie, souvent impunément? Souvent il est arrivé que la voix de l'homme de bien a étonné et suspendu la férocité de ces tigres.

Page 47. — *Une des plus fortes preuves que les hommes n'aiment point la justice pour la justice même, est la bassesse avec laquelle les rois eux-mêmes honorèrent l'injustice dans la personne de Cromwel.*

Vous vous trompez. Les rois qui honorèrent l'injustice dans sa personne, en rougirent les premiers; tous les hommes honnêtes en baissèrent la vue; tous ceux qui purent s'en expliquer librement en parlèrent comme vous.

Ce qui précède sur le gouvernement républicain, me semble de toute vérité; mais le gouvernement démocratique supposant le concert des volontés, et le concert des volontés supposant les hommes rassemblés dans un espace assez étroit, je crois qu'il ne peut y avoir que de petites républiques, et que la sûreté de la seule espèce de société qui puisse être heureuse sera toujours précaire.

CHAPITRE XII.

Page 49. — *Quelque chose qu'on dise, on ne méprise point réellement celui qu'on n'ose mépriser en face.*

Cela n'est pas vrai. Irai-je me faire tuer par un spadassin, en lui disant qu'il est un fripon?

Pages 49-50. — *Si dans les siècles d'oppression la vertu a quelquefois jeté le plus grand éclat ; si lorsque Thèbes et Rome gémissaient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus naissent et s'arment, c'est que le sceptre était encore incertain dans les mains du tyran; c'est que la vertu pouvait encore ouvrir un chemin à la grandeur et à la puissance.*

En dépit de la tyrannie, de la corruption, de la bassesse et de l'inutilité de la vertu, il naît partout des hommes vertueux qui vivent et meurent dans leurs principes. Il faut avouer qu'ils sont rares.

Je sens que cet ouvrage m'attriste et qu'il m'enlève mes illusions les plus douces. Avec la lanterne de ce Diogène, j'ai peine à trouver un homme de bien, et je chercherais inutilement un peuple heureux.

Ibid. — *Quelle estime aurait-on à la cour d'un Phocas pour le caractère d'une Léontine?*

Ou je me trompe fort, ou le plus grand. C'est dans l'antre du lion qu'il est beau de le braver.

J'admire au théâtre l'homme de bien, et dans les pièces tirées de l'histoire que je connais et dans les pièces dont le fonds est de pure invention et où les noms sont fictifs. Les trois quarts des auditeurs qui s'émerveillent ou qui pleurent sont ignorants et parfaitement étrangers à Brutus, à César, à Salluste, à Tite-Live, à Tacite. J'ignore l'impression qu'un Asiatique recevrait du spectacle de ces grandes âmes grecques ou romaines; et c'est prononcer bien légèrement que d'assurer qu'il n'en serait point ému, tandis qu'on est assis sur la même banquette à côté du courtisan qui vient admirer Burrhus, après avoir fait à la Cour le rôle de Narcisse.

C'est que le scélérat ne peut mépriser la vertu, je ne sais même s'il peut la haïr.

criminel.

CHAPITRE XIII.

Page 51. — *La plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation ; ils la méprisent dans la pratique.*

Je n'en crois rien.

Page 52. — Il me semble qu'il y a dans toute cette page[1] beaucoup d'esprit et peu de vérité. Je me consulte sincèrement et il me semble que la supériorité d'un personnage antique ne m'a jamais humilié, et que jamais je n'ai ridiculisé l'héroïsme d'un de mes concitoyens. C'est que, quand je vais au spectacle, je laisse à la porte tous mes intérêts, toutes mes passions, sauf à les reprendre en sortant. Il n'en est pas ainsi de la prédication que je vais entendre à l'église.

C'est un lieu bien respectable que celui où le méchant va oublier pendant trois heures de suite ce qu'il est. Je ne sais si le magistrat en connaît toute l'utilité.

Page 53. — *Le caractère d'Énée est plus juste que celui d'Achille. Pourquoi admire-t-on ce dernier!*

C'est que le caractère d'Énée est plat et que celui d'Achille est sublime. Le peuple le croit

> Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.
> Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
>
> Horat. *De Arte poet.*, v. 121-122.

Celui qui le connaît d'après le poëte qui l'a peint, lui trouve à peine un de ces défauts. Achille est grand, Achille est juste; il respecte les lois, il est brave sans ostentation, il connaît l'amitié, il connaît la tendresse, il n'a point l'âme dure, il n'est point inflexible. C'est lui qui dit aux ambassadeurs qui viennent lui ravir Briséis, le prix de la victoire : *Approchez, envoyés des dieux, ce n'est point vous qui m'offensez.* C'est lui qui a dit à ses serviteurs : *Jetez un tapis sur ce cadavre, afin que la vue de ce malheureux père n'en soit point affligée.* C'est lui qui, après la mort de Patrocle, s'en va pendant la nuit se coucher sur les sables de la mer et mêler sa voix plaintive au tumulte des flots.

Je reviens à l'effet des spectacles. Les idées d'intérêt m'obsèdent et me troublent dans la société, mais elles disparaissent dans la région des hypothèses; là, je suis magnanime, équitable, compatissant, parce que je puis l'être sans conséquence.

1. Dans cette page Helvétius explique l'admiration pour les héros anciens, par l'impossibilité de faire la comparaison; mais, continue-t-il, « si ce grand homme est mon concitoyen... sa présence doit humilier mon orgueil. »

Rien de plus commun qu'un spectateur au théâtre, qu'un lecteur le livre à la main; rien de plus rare qu'un citoyen honnête.

CHAPITRE XIV.

Page 54. — Il est un phénomène, constant dans la nature, auquel Helvétius n'a pas fait attention, c'est que les âmes fortes sont rares, que la nature ne fait presque que des êtres communs; que c'est la raison pour laquelle les causes morales subjuguent si facilement l'organisation. Quelle que soit l'éducation publique ou particulière, quels que soient les gouvernements et la législation, sauf les temps de l'enthousiasme qui n'est et ne peut être qu'un ressort passager, la multitude ne vous montrera qu'un mélange de bonté et de méchanceté.

Helvétius avait bien plus de platonisme dans sa tête qu'il ne croyait.

La folie consiste à préférer l'intérêt d'un moment au bonheur de sa vie; la passion ne voit pas plus loin que son nez. Par quels moyens peut-on diminuer le nombre des fous et des hommes passionnés?

Il y avait tout autant de méchants et de fous et tout aussi fous et méchants dans Athènes ou dans Rome que dans Paris.

— Et de grands hommes?

— Je pense qu'ils y étaient moins rares, et c'est à quoi se réduit, à mon avis, toute l'excellence d'une législation. Pour le peuple, c'est-à-dire la multitude, elle reste la même partout.

Les fous et les méchants sont à nos côtés, nous les voyons et le nombre nous en paraît infini. Socrate et Caton en comptaient autant de leur temps.

Toute une nation dont nous sommes séparés par un long intervalle de temps se réduit dans notre tête à un petit nombre de noms fameux qui nous ont été transmis par l'histoire. Peu s'en faut que nous ne croyions qu'on ne pouvait faire un pas dans les rues d'Athènes sans coudoyer un Aristide; de même que nos neveux croiront qu'on ne pouvait faire un pas dans Paris sans coudoyer un Malesherbes ou un Turgot.

Page 55. — *L'homme n'aime dans la vertu que la richesse et la considération qu'elle lui procure.*

En général cela est vrai; en détail rien n'est plus faux.

CHAPITRE XV.

Page 56. — *Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier.*

Rien de plus contraire que cette maxime à l'effet qu'on attribue à la persécution : *Sanguis martyrum semen Christianorum.* Combien de têtes enivrées par la vapeur du sang des martyrs !

Ibid. — *Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.*

Je ne sache rien de plus contraire à l'expérience.

Ibid. — *L'intolérance dans les monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité.*

Cela, c'est une idée creuse qui n'a jamais passé par la tête d'aucun.

Page 59. — *Du moment où le fort a parlé, le faible se tait, s'abrutit et cesse de penser.*

Ce n'est point là ce qui se passe. Au moment où le fort a ordonné le silence, la fureur de parler prend au faible.

Il faut bien du temps pour abrutir une nation éclairée. Il y a longtemps qu'on y travaille ici, et il me semble que la besogne n'est pas fort avancée.

Page 60. — Helvétius, admirateur outré du roi de Prusse, ne s'est pas douté qu'il peignait son administration trait pour trait.

CHAPITRE XXII.

Dans ce chapitre, l'auteur récapitule ses paradoxes avec une intrépidité qui m'étonne. Là, je me suis aperçu qu'on avait retenu toutes les conséquences vicieuses, aucune des preuves, rien de ce long enchaînement de ces vérités neuves, piquantes, fortement exprimées, de ces observations subtiles par lesquelles on avait été conduit. De ce défaut qui me chagrine, les esprits médiocres qui font toujours le grand nombre, et l'envie, dont l'auteur prétend que personne n'est parfaitement exempt, s'en serviront avec succès pour rabaisser le prix de l'ouvrage et en arrêter l'utilité ; mais le temps le remettra à sa place.

Il y a plus de véritable substance dans un de ces chapitres que dans les quinze volumes de Nicole ; il est plus lié, plus suivi

que Montaigne ; et Charron n'a ni sa hardiesse ni sa couleur.

C'est un véritable système de morale expérimentale dont il ne s'agit que de restreindre un peu les conclusions, ce que tout erprit ordinaire peut faire.

Et pourquoi chicaner cet auteur? Après tout, les moyens qu'il propose ne sont-ils pas les meilleurs qu'on puisse employer pour multiplier chez une nation les gens de bien et les grands hommes?

CHAPITRE XXIII.

Page 87. — *L'expérience apprend que la crainte de la férule, du fouet ou d'une punition encore plus légère suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude et de la lecture et des langues.*

L'expérience apprend tout le contraire ; et j'ai vu cruellement écorcher des enfants qui n'en avançaient pas d'un pas de plus dans la lecture et l'étude des langues.

Ibid. — *Si l'étude de leur propre langue paraît en général moins pénible aux enfants que l'étude de la géométrie, c'est que...*

— C'est que cela n'est pas vrai. Il n'y en a presque pas un qui ne réussisse en géométrie, et tout aussi peu qui réussissent dans l'étude de la langue par principes.

CHAPITRE XXIV.

Page 89. — *Les stupides habitants du Kamschatka sont de la plus grande industrie à se faire des vêtements.*

Et comment cette industrie leur est-elle venue? Est-ce le produit d'une année, d'un lustre, de deux ou trois siècles? Il en est de leurs inventions comme des métiers de la manufacture de Lyon : ces prodiges ne sont point l'ouvrage d'un homme, c'est le résultat de plusieurs générations d'hommes successivement occupés, depuis la fabrique de la toile jusqu'à celle des étoffes qui nous émerveillent, de la perfection d'un même art; c'est pendant la durée de quelques mille ans qu'une longue suite de stupides se sont tourmentés au Kamschatka pour arriver où ils en sont. Qu'un bras nerveux soulève une énorme masse de

plomb, j'en serai surpris ; mais qu'une multitude d'hommes se divise entre eux cette masse, et que chacun d'eux en porte une ou deux onces, ce ne sera plus un tour de force.

NOTES.

Page 97, nº 14. — *Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite supportable? C'est qu'elle le rend un peu méprisable.*

Je n'entends pas cela. Il me semble au contraire qu'on discute avec rigueur le mérite arrogant, et qu'on se plaît à relever le mérite affable.

Page 99, nº 24. — *C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur et sa récolte et la propriété du champ qu'il labourait.*

La culture a donc fondé le droit de propriété? Et pourquoi? C'est qu'elle est pénible. La chasse et la pêche le sont-elles moins? Comment la force qui ravit tout ce qui lui convient, aurait-elle donc méconnu son injustice, lorsqu'elle s'emparait du poisson qu'un autre avait pris ou du cerf qu'il avait tué? Sans cet aveu préliminaire de la conscience, comment les hommes auraient-ils consenti des lois? Le premier législateur partit sans doute d'un fait qui renfermait l'axiome fondamental de toute morale : *Ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*; en sentait-il la vérité ou ne la sentait-il pas? Si vous répondez le premier, donc il avait quelque notion de justice antérieure à la loi; si vous répondez le second, vous dites une absurdité évidente.

— C'est de l'intérêt commun de tous, et non d'une idée de justice que sont émanées les premières lois.

— Mais comment l'intérêt aurait-il amené le concert des volontés, si chacun en particulier n'avait pas conçu qu'il était juste de faire pour tous ce que tous s'accordaient à faire pour lui? Je questionne toujours, je ne prononce pas.

Page 100, nº 27. — Le brigandage rangé par Aristote dans la classe des différentes espèces de chasse, me fait rire. Je suis tenté de rayer du nombre des sages un législateur assez étranger au sentiment d'humanité, pour défendre le vol et

l'injustice à trois ou quatre milles à la ronde, et le permettre au delà.

Page 102, nº 29. — *L'amour tant vanté de l'équité n'est donc ni naturel ni commun aux hommes.*

L'amour, soit; mais la connaissance? car sentir, connaître et pratiquer sont des choses bien diverses. Je consens que le fort opprime le faible, lorsqu'il n'est retenu par aucune crainte. Ce que j'ai peine à concevoir, c'est qu'il n'ait ni la conscience de son injustice, ni le remords de son action, c'est qu'il soit sincèrement persuadé qu'il use d'un droit légitime et qu'il serait un sot de n'en pas user. Pour moi, je ne saurais revenir jusqu'à cet état ancien d'abrutissement, où l'homme n'avait ni les idées ni la langue nécessaires pour articuler ce droit. Fut-il un temps où l'homme put être confondu avec la bête? Je ne le pense pas: il fut toujours un homme, c'est-à-dire un animal combinant des idées. Si toutefois ce temps exista, ce fut alors que toute idée de justice fut ignorée, j'en conviens; mais ce ne fut pas celui où l'homme violent et fort s'adressa au premier occupant avec cette éloquence énergique et pressée que vous lui prêtez; il n'aurait pu mieux dire quand il aurait étudié la rhétorique au Collége Royal pendant deux ans, et trois ou quatre ans la philosophie sous Hobbes. Pour éteindre en lui toute notion de justice, vous le supposez aussi stupide qu'un tigre; et pour lui faire prouver son droit du plus fort, vous le rendez aussi disert que Carnéade. Cela ne s'arrange pas.

Page 104, nº 32. — *Plus une nation est éclairée, plus elle se prête aux demandes d'un gouvernement équitable.*

Il y a plus : il faut que ces demandes soient d'une injustice révoltante, pour qu'elle s'y refuse.

La vie d'un souverain n'est exposée que chez un peuple barbare; c'est là qu'en un instant il est étranglé ou poignardé.

Que fait donc un despote en abrutissant ses sujets? Il courbe des arbres qui finissent par lui briser la cervelle, en se relevant[1].

Page 105, nº 38. — Une nation où le vice fut honoré et la vertu méprisée ne fut et ne sera jamais. Moins il y a d'honnêtes femmes, plus les femmes honnêtes sont révérées; plus il y a

1. Passage cité par Naigeon.

des méchants, plus les gens de bien sont considérés : l'horreur du crime est d'autant moindre que le crime est plus commun : le prix de la vertu est d'autant plus grand que la vertu est plus rare. Lorsque vous entendrez un éloge de la probité, dites que la nation est au dernier degré de la dépravation, puisqu'on y loue dans un particulier le devoir commun de tous. C'est alors le moment de dire à son fils, à sa fille : « Veux-tu qu'on te montre au doigt comme un phénix? n'aie point d'amant, ne sois pas une catin. — Veux-tu qu'on t'honore, qu'on t'appelle l'homme unique? ne sois pas un fripon à pendre. »

Le vice n'a pas toujours excité l'horreur qu'il méritait, mais il n'a jamais obtenu du respect; l'extrême de la bassesse est de l'excuser.

Partout où l'auteur parle de religion il substitue le mot de papisme à celui de christianisme.

Grâce à cette circonspection pusillanime, la postérité ne sachant quels étaient ses véritables sentiments, elle dira : « Quoi, cet homme qu'on a si cruellement persécuté pour sa liberté de penser, croyait à la Trinité, au péché d'Adam, à l'Incarnation! » car ces dogmes sont de toutes les sectes chrétiennes... C'est ainsi que la frayeur qu'on a des prêtres a gâté, gâte et gâtera tous les ouvrages philosophiques; a rendu Aristote alternativement agresseur et défenseur des causes finales; fit autrefois inventer la double doctrine; et a introduit dans les ouvrages modernes un mélange d'incrédulité et de superstition qui dégoûte.

J'aime une philosophie claire, nette et franche, telle qu'elle est dans le *Système de la nature* et plus encore dans le *Bon Sens*[1].

J'aurais dit à Épicure : Si tu ne crois pas aux Dieux, pourquoi les reléguer dans les intervalles des mondes ?

L'auteur du *Système de la nature* n'est pas athée dans une page, déiste dans une autre : sa philosophie est tout d'une pièce. On ne lui dira pas : Tâchez de vous entendre; nos neveux ne le citeront pas pour et contre, comme les sectateurs de tous les cultes s'attaquent et défendent par des passages également précis de leurs livres prétendus révélés où l'on trouve : Mon père et moi ne sommes qu'un ; mon père est plus grand que moi ; et dont

1. Deux ouvrages du baron d'Holbach, auxquels on prétend que Diderot n'a pas été étranger.

l'autorité s'emploie en faveur des opinions les plus contradictoires : reproche fait aux auteurs sacrés, dans des productions hétérodoxes où l'on remarque à chaque ligne le même défaut, avec cette différence qu'il est un peu plus permis à l'homme de biaiser qu'à l'Esprit-Saint.

Encore une observation, et je ferme le premier volume. Helvétius dit quelque part (je crois page 29) : *Le vœu de l'homme médiocre, c'est de n'avoir point de supérieur.*

Hélvétius, dites de tout homme, cela est dans vos principes; n'exceptez que l'homme supérieur qui peut-être se croit l'homme unique.

Nos désirs les plus illimités se réduisent à garder les avantages de notre sort et à envahir les avantages du sort d'autrui; c'est là toute la valeur de ce propos si commun et si ridicule : *je voudrais bien être à sa place.* Mécontents du présent et du passé, il n'y a point d'avenir dont nous craignions moins que du nôtre.

Avant que de passer au volume suivant, il me prend en fantaisie de réciter à Helvétius l'histoire de quelque grande découverte et d'entremêler ce récit de quelques questions.

Des parents, qui n'étaient ni pauvres ni riches, avaient plusieurs enfants ; ils faisaient cas de l'éducation, et pour assurer l'éducation de ces enfants, ils en étudiaient les dispositions naturelles... et cela vous paraît fou ? Ils crurent apercevoir dans l'aîné de deux garçons qu'il avait du goût pour la lecture et pour l'étude. Ils l'envoyèrent au collége de la province où il se distingua, et de là à Paris, dans les classes de l'université où ses maîtres ne purent jamais vaincre son dédain pour les frivolités de la scolastique. On lui mit entre les mains des cahiers d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie qu'il dévora. Entraîné par la suite à des études plus agréables, il se plut à la lecture d'Homère, de Virgile, du Tasse et de Milton, mais revenant toujours aux mathématiques, comme un époux infidèle, las de sa maîtresse, revient de temps en temps à sa femme... Monsieur Helvétius, qu'est-ce qu'il y a de merveilleux et de fortuit dans tout cela ?

A la promenade, chez lui à la chute du jour, la nuit dans l'insomnie, son habitude était de rêver négligemment à quelques questions désespérées, entre lesquelles il préférait la quadrature du cercle. Les lunules d'Hippocrate de Chio lui revenaient sans cesse, et il se disait : Il est aussi impossible qu'il y ait

une vérité stérile dans la science qu'un phénomène isolé dans la nature. Pourquoi la découverte d'Hippocrate n'a-t-elle rien produit ? Corollaire de l'égalité du carré de l'hypoténuse aux carrés des deux autres côtés, une autre vérité doit être le sien, et une autre vérité le corollaire de celle-ci; et ainsi de suite à l'infini. Je n'examine pas s'il raisonnait bien ou mal; mais il ne raisonnait pas ainsi par hasard.

Un jour, il se demande pourquoi les lunules d'Hippocrate, égales, étaient carrables ensemble et séparément ; et pourquoi, inégales, elles étaient encore carrables ensemble, et non plus séparément?

Il appelle d la différence de deux lunules inégales, et il trouve que tout espace circulaire terminé par des arcs quelconques circulaires concaves et convexes, est carrable, toutes les fois que les arcs convexes se résolvent en une somme de différences $+ n d$, et les arcs concaves en la même somme de différences, mais négative $- n d$.

Il s'aperçoit que c'est le cas des deux lunules égales carrables ensemble et de chacune d'elles carrable séparément, l'une et l'autre donnant $+ n d$ et $- n d$.

Il s'aperçoit que c'est le cas tout contraire, lorsque les deux lunules sont inégales ; l'une donnant $+ n d$ et $m d$, et l'autre $+ m d$ et $- n d$.

Je ne garantis pas la certitude de sa logique, j'expose seulement la marche de son esprit où je ne vois que le train commun de la vie.

Il se propose de former un espace terminé par des arcs déterminés concaves et convexes qui soit égal à des espaces rectilinéaires donnés + ou $- n d$. Ce premier pas n'était pas difficile.

Il ajoute une autre condition à cet espace, c'est qu'il soit composé d'espaces partiels, transponibles, mobiles, de manière qu'il en résulte par addition, supposition, ou simple déplacement, une. nouvelle valeur du tout ou du reste, égale à des espaces rectilinéaires donnés + ou $- q d$, où q soit plus ou moins grand que n.

Il trouve cet espace, ou du moins il croit l'avoir trouvé, et parconséquentune valeur de d en espaces rectilinéaires donnés, et la solution du problème.

Je demande à Helvétius s'il voit ici plus de chance que dans l'exécution d'un projet de finance et la suite d'un procès au Palais et au Châtelet ? Cependant l'histoire de cette prétendue découverte est celle de toutes les découvertes réelles. Si Helvétius me répond opiniâtrément : Hasard, hasard... je dis : Élevons des autels au hasard et plaçons son nom à la tête de tous les ouvrages de génie.

S'il avoue que c'est une affaire de logique, j'insisterai et je lui demanderai s'il croit tout esprit capable de cette logique ? S'il répond qu'oui, je lui répliquerai qu'il n'y a peut-être pas un homme au monde capable de prononcer sur la solution de mon jeune homme, sans l'avoir examinée, puisqu'il n'y en a certainement pas un en état de démontrer la possibilité ou l'impossibilité de la seconde condition de l'espace qu'il se flatte d'avoir trouvé[1].

Et puis après une histoire sérieuse, un petit conte gai.

Jupiter avait dîné chez les Galactophages (ces Galactophages n'étaient point des hommes ; car, certainement il n'y avait point encore d'hommes sur la terre solitaire et muette), et le père des dieux se proposait bien de se dédommager d'un dîner frugal par un bon souper. En attendant, on commence un whist ; on joue, on se querelle. Jupiter prend de l'humeur et crie : Est-ce qu'on ne servira point ?... On sert. Les dieux s'asseyent en tumulte, et Jupiter se trouve placé entre sa femme et Minerve sa fille ; la déesse de la Sagesse avait son père à sa droite et Momus à sa gauche. Son père lui donnait des conseils fort sérieux ; car Jupiter est sérieux, même dans le vin ; et Momus, ivre ou à jeun, toujours fou, lui serrait la main, lui pressait le genou et lui débitait des sornettes. « Ma fille, lui disait Jupiter, entre la poire et le fromage, il y a environ cinquante-cinq siècles et demi que j'accouchai de vous ; vous commencez à devenir grandelette ; que ne vous mariez-vous ? Je n'aime pas le célibat ; tous les célibataires, mâles ou femelles, sont des vauriens. Plus je vous examine, plus je vous trouve propre à bien faire et à bien élever des enfants ; vous serez une bonne épouse et une excellente mère. La virginité est une vertu bien stérile. Allons, mon enfant, promets-moi que tu t'ennuieras un jour d'être vierge... »

1. Ne serait-ce point là ce « mémoire de mathématiques » auquel Diderot fait allusion dans la lettre que nous avons citée plus haut ? (*Notice préliminaire* du Dialogue entre Diderot et D'Alembert.)

Et là-dessus, le père de Minerve et des dieux se saisit d'un grand flacon d'ambroisie, en remplit son verre, celui de Momus et celui de sa fille, et lui dit : « A ta santé, à ton premier enfant, j'en veux être le parrain ; et à la mienne... » Et puis, s'adressant à Momus : « Et toi, Momus, qu'en penses-tu? qu'une pucelle de cinq mille ans et plus est très-ridicule, n'est-il pas vrai? Mais à qui la marierons-nous bien?... » Et tout en parcourant le nombre de ceux qu'on pourrait lui donner pour époux, à chaque dieu qu'on nommait on buvait sa santé, et Minerve en était au moins pour la moitié de sa coupe. Toutes ces santés échauffèrent la tête de Jupiter et de Momus; et Minerve, au sortir de table, trouva que tout vacillait un peu dans l'Olympe. Il se faisait tard; les parties de jeu étaient finies, et chacun des immortels regagnait son dortoir, lorsque Momus, qui suivait ou qui devançait Minerve, ou qui lui donnait la main, je ne sais lequel des trois; lorsque Momus, dis-je, souffle le bougeoir de la déesse, se précipite sur elle, et, tandis qu'elle se débattait entre ses bras et s'écriait à voix basse : « Mais, Momus, est-ce que vous êtes fou?... mais vous n'y pensez pas... vous me... Si l'on nous voyait!... » la déesse de la Sagesse se laissait faire un enfant. Jusqu'à présent, on avait cru que Minerve était restée pucelle; cela n'est pas vrai : moitié de gré, moitié de force, elle fut une fois violée. Moi qui vous parle, j'ai connu très-intimement son bâtard, et c'est un de mes bons amis. Lorsque la déesse pudique sentit son sein se gonfler et que sa cuirasse inflexible refusait de se prêter à sa taille qui s'arrondissait, elle devint soucieuse. La Vérité s'en aperçut, la questionna et n'eut pas de peine à en obtenir l'aveu de son aventure. Il s'agissait de prévenir le scandale; car, si cela se savait, imaginez la surprise et le qu'en dira-t-on des dieux! Minerve, la chaste Minerve! une prude! une dévote! Pour cet effet, la Vérité lui persuada de se retirer avec elle au fond d'un puits et d'y attendre la fin de sa gestation.

— Mais est-ce que les dieux ne s'aperçurent point de l'absence de ces deux déesses?

— Non, Minerve leur en imposait par son maintien; presque tous les propos de la Vérité les blessaient; l'Olympe n'en était que plus gai. Enfin, le temps des couches de Minerve arriva; ce fut la Vérité qui lui servit de sage-femme et qui la délivra. Momus venait de temps en temps sur le bord du puits

et leur criait : « Parlez donc, belles dames ; avez-vous résolu de passer l'éternité dans votre trou ? Où en êtes-vous de votre triste besogne ? » Minerve lui répondit : « Indigne ! scélérat ! elle est faite ; va nous chercher une nourrice... » Momus va et revient avec une grosse joufflue, sans raison, sans souci, riant sans savoir pourquoi, parlant sans cesse sans savoir ce qu'elle dit. On lui donne l'enfant, elle l'emporte. Momus et Minerve s'en retournent au ciel, chacun de son côté, et la Vérité reste au fond de son puits, où elle est encore.

— Et le bâtard ?

— Je ne finirais jamais si j'entreprenais de vous raconter ses fortunes diverses. Voyez-vous cette énorme suite de volumes ?

— Mais c'est l'*Histoire universelle*, compilée par une Société de gens de lettres.

— Et la sienne.

— Eh ! vous avez raison ; le bâtard de la Folie et de la Sagesse délivrée par la Vérité, et le filleul de Jupiter, allaité par la Sottise, c'est l'homme.

Il fut toute sa vie véridique et menteur, triste et gai, sage et fou, bon et méchant, ingénieux et sot, sans qu'on ait jamais pu effacer entièrement les traits qu'il tenait de son père, de sa mère, de son parrain, de la sage-femme et de sa nourrice. Paresseux, ignorant et criard dans son enfance ; insouciant et libertin dans sa jeunesse ; ambitieux et sournois à cinquante ans ; philosophe et rabâcheur à soixante ; il mourut la tête dans le petit béguin de sa nourrice, jurant qu'il aimait son parrain à la folie, et ayant une peur du diable de l'aller trouver.

Comme j'achevais ce conte, j'ai reçu la visite d'un jeune Allemand, appelé Linschering, qui m'a raconté un fait assez singulier : c'est qu'entre ses condisciples il y en avait un, la risée de tous les autres par sa profonde inaptitude pour l'étude des langues.

Linschering en eut pitié et se proposa de le relever d'un mépris qui désolait cet enfant, en lui donnant quelque talent qui le mît de niveau avec le reste de la classe.

Il l'applique à la géométrie, et la première leçon fut la proposition la plus compliquée des Éléments, le rapport de la sphère au cylindre.

Ce problème devint le centre de tous les théorèmes et de tous

les problèmes qui conduisent à sa solution, et qu'il lui démontrait successivement à mesure qu'il en était besoin. En sorte que cet élève possédait toute la géométrie, persuadé qu'il ne savait qu'une seule proposition.

En vérité, je préférerais volontiers cette méthode à la méthode ordinaire.

Toutes les vérités y sont rapportées vers un seul unique but qui leur sert de noyau. Ce noyau, c'est la massue d'Hercule, et les autres vérités en sont comme les clous : c'est un tout que rien ne peut rompre.

La méthode ordinaire d'aller des premiers principes aux conséquences les plus immédiates laisse les vérités isolées et presque sans aucune application déterminée.

On commence par ce qui a rapport aux lignes ; de là, on passe à la mesure des surfaces, ensuite on s'occupe des solides. Ce sont, pour ainsi dire, trois cours d'études séparés et distincts : la démonstration d'une proposition très-compliquée, telle que le rapport de la sphère au cylindre, les embrasse et les lie tous les trois.

Il me semble que la science s'en établit d'une manière plus compacte et plus ferme dans l'entendement, qu'elle effraye moins le disciple, et que, peut-être, elle soulage la mémoire.

Si cela est vrai de la géométrie, cela le serait peut-être également de la mécanique, de l'astronomie et des autres parties de la mathématique, qui se réduirait ainsi à la solution d'un assez petit nombre de problèmes.

Si l'on vous eût dit, à l'âge de quinze ans : Toute la science mathématique se réduit à la solution de douze problèmes..., je ne doute point que vous ne fussiez mathématicien aujourd'hui.

La multitude des propositions nous rebute davantage que l'étendue de quelques-unes.

RÉFUTATION

SUIVIE

DE L'OUVRAGE D'HELVÉTIUS

INTITULÉ

L'HOMME

TOME SECOND.

SECTION V.

CHAPITRE I.

Comment démontre-t-on que la lune est cause du flux et reflux de la mer? C'est par la correspondance rigoureuse de la variété des marées avec la variété des mouvements de la lune. Or, quelle correspondance plus rigoureuse que celle de l'état de mon corps avec l'état de mon esprit[1]? Quelle est la vicissitude, si légère qu'elle soit, qui ne passe de mon organisation à mes fonctions intellectuelles? J'ai mal dormi, je pense mal; je digère mal, je pense mal; je souffre, et mon esprit est affaissé; je recouvre mes forces, et mon esprit sa vigueur. Le vice et la qualité de mon esprit restent ou passent selon que le dérangement de mes organes est constant ou momentané. Il y a même des circonstances singulières où le désordre de mon économie animale profite à mon esprit, et, réciproquement, où le désordre de mon esprit profite à mon corps. Un homme ne prend point

1. « Ce que je me propose dans l'examen des principales assertions de Rousseau, c'est que toutes ses erreurs sont des conséquences nécessaires de ce principe trop légèrement admis, savoir : que l'inégalité des esprits est l'effet de la perfection plus ou moins grande des organes des sens, et que nos vertus comme nos talents sont également dépendants de la diversité de nos tempéraments. » *De l'Homme.*

d'embonpoint apoplectique sans que sa tête et son esprit ne s'appesantissent. L'état sain ou malsain des organes, durable ou passager, pendant un jour ou pendant tout le cours de la vie, depuis l'instant de la naissance jusqu'au moment de la mort, est le thermomètre de l'esprit.

CHAPITRE II.

Page 13. — L'homme est-il bon ou méchant en naissant?

Si l'on ne peut donner le nom de bon qu'à celui qui a fait le bien, et le nom de méchant qu'à celui qui a fait le mal, assurément l'homme, en naissant, n'est ni bon ni méchant. J'en dis autant de l'esprit et de la sottise.

Mais l'homme apporte-t-il en naissant des dispositions organiques et naturelles à dire et faire des sottises, à se nuire à lui-même et à ses semblables, à écouter ou négliger les conseils de ses parents, à la diligence ou à la paresse, à la justice ou à la colère, au respect ou au mépris des lois? Il n'y a que celui qui n'a jamais vu deux enfants en sa vie, et qui n'entendit jamais leurs cris au berceau, qui puisse en douter. L'homme ne naît rien, mais chaque homme naît avec une aptitude propre à une chose.

— Monsieur Helvétius, vous êtes chasseur, je crois?

— Oui, je le suis.

— Voyez-vous ce petit chien-là?

— Qui a les jambes torses, le corps bas et long, le museau pointu et les pattes et la peau tachetées de feu?

— Oui. Qu'est-ce?

— C'est un basset; cette espèce a du nez, de l'ardeur, du courage : cela se fourre dans le terrier d'un renard, au hasard d'en sortir les oreilles et les flancs déchirés.

— Et cet autre?

— C'est un braque. C'est un animal infatigable : son poil dur et hérissé lui permet de s'enfoncer dans les buissons épineux et touffus; il arrête la perdrix, il chasse le lièvre à voix; il supplée lui seul à trois ou quatre chiens.

— Et cet autre?

— Ce sera un des plus beaux lévriers.

— Et ce troisième?

— Un chien couchant. Je ne puis rien vous en dire : sera-t-il docile, ne le sera-t-il pas? aura-t-il du nez ou n'en aura-t-il point? C'est une affaire de race.

— Et ce quatrième?

— Il promet un très-beau chien courant.

— Ce sont tous des chiens?

— Oui.

— Et, dites-moi, j'ai un excellent garde-chasse, il fera tout ce que je voudrai ; ne pourrais-je pas lui ordonner de faire du basset un braque, du braque un lévrier, du lévrier un chien de plaine, du chien de plaine un chien courant, et du chien courant un barbet?

— Gardez-vous-en bien.

— Et pourquoi?... Ils ne font que de naître, ils ne sont rien; propres à tout, l'éducation en disposera à mon gré.

— Vous vous moquez de moi.

— Monsieur Helvétius, vous avez raison. Mais si cependant il y avait dans l'espèce humaine la même variété d'individus que dans la race des chiens, si chacun avait son allure et son gibier?

CHAPITRE III.

Page 15. — *Mal d'autrui n'est que songe.*

Vous interprétez mal ce proverbe. C'est-à-dire que le mal qui arrive à autrui me touche moins que le même mal qui m'arrive.

CHAPITRE IV.

Page 23. — *Si le cerf aux abois m'émeut, si ses larmes font couler les miennes, ce spectacle si touchant par sa nouveauté est agréable au sauvage que l'habitude y endurcit.*

— Pourquoi le cerf aux abois vous émeut-il? Quel est le motif de votre commisération pour un animal à la place duquel vous ne vous mettez pas?

— La nouveauté.

— La nouveauté surprend et ne touche pas. Cette commisération est d'animal à animal, ou si l'on aime mieux, c'est une illusion rapide amenée par des symptômes de douleur communs

à l'homme et à l'animal, et qui nous montre un homme à la place d'un cerf.

Page 24. — Si le peuple retourne aux exécutions publiques, ce n'est point pour voir souffrir; au contraire, il va chercher un sentiment de pitié, un sujet de pérorer; à son retour, il fait un rôle, les voisins s'assemblent autour de lui, *pendentes ab ore loquentis.*

Ibid. — Je comparerais volontiers un champ de bataille[1] à une table d'un jeu ruineux. Le soldat victorieux emporte la dépouille du soldat moribond, comme le joueur fortuné la bourse du joueur désespéré. J'en use avec autrui comme il en aurait usé avec moi; pourquoi aurais-je aujourd'hui une sotte pitié que je ne trouverais pas demain?

Page 25. — *Celui qui donne des commisérations à son maître, lave ses mains dans son propre sang. C'est Saadi qui le dit.*

Mais ce poëte raconte qu'un malheureux traîné au supplice chargeait le tyran d'imprécations, que le tyran, trop éloigné du malheureux pour l'entendre, ayant demandé ce qu'il disait, un courtisan lui répondit : « Seigneur, il dit que celui qui fera miséricorde en ce monde l'obtiendra dans l'autre... » qu'un autre courtisan reprenant la parole, ajouta : « Seigneur, on te fait un mensonge; le malheureux que tu as condamné au supplice pour ses forfaits le mériterait par les imprécations qu'il vomit contre toi... — N'importe, reprit le sultan, je lui fais grâce, qu'on le lâche; j'aime mieux un mensonge qui me rend miséricordieux qu'une vérité qui me rendrait cruel. »

Page 26. — *Il est des hommes bons, mais l'humanité est en eux l'effet de l'éducation et non de la nature.*

Toujours! Je n'en crois rien. Quelque éducation qu'on eût donnée à la bête féroce qui examinait avec une joie curieuse les convulsions du capucin qu'il avait assassiné, j'ai peine à m'imaginer qu'elle en eût fait un homme bien tendre et bien compatissant.

On ne donne point ce que la nature a refusé; peut-être détruit-on ce qu'elle a donné. La culture de l'éducation améliore ses dons.

1. « Qu'on se rappelle le tableau d'un champ de bataille au moment qui suit la victoire, lorsque la plaine est encore jonchée de morts et de mourants; lorsque l'avarice et la cupidité portent leurs regards avides sur les vêtements sanglants des victimes encore palpitantes... s'en approchent et les dépouillent. » *De l'Homme.*

Ibid. — *La sensibilité physique est le seul don que nous a fait la nature.*

Mais cette sensibilité diffuse dans toutes les parties de l'homme est-elle également partagée entre elles? Cela n'est pas, cela ne peut être.

Si la portion de sensibilité physique est faible au cerveau et au diaphragme, peu d'imagination, peu de pitié, peu de bienfaisance.

La sensibilité physique est-elle égale dans tous les individus? Cela n'est pas, cela ne peut être.

Obtiendrez-vous donc les mêmes effets d'une machine en qui ce ressort est trop fort, et d'une machine en qui il est trop faible?

CHAPITRE V.

Page 28. — *Où trouve-t-on des héros? Chez des peuples plus ou moins policés.*

Il y a des héros partout : il y en a au fond des forêts du Canada que l'éducation n'a pas faits ; il y en a dans les cahutes des esclaves que la tyrannie des maîtres n'a pas détruits.

On prend à Cayenne une troupe de sauvages marrons ; on offre la vie à celui qui pendra ses camarades, aucun ne s'y résout. Un maître ordonne à un de ses nègres de les pendre tous, sous peine d'être pendu lui-même. Il y consent ; il va dans sa cabane sous prétexte de se préparer. Il prend une hache, il s'abat le poignet, revient et dit à son maître, en lui montrant son bras mutilé et ruisselant de sang : « Fais à présent de moi un bourreau, si tu peux. »

Le maître de ce nègre se conduisit bien. Il saisit d'une main le poignet sanglant de son esclave, il jette son autre bras autour de son cou et lui dit en l'embrassant : « Tu n'es plus mon esclave, tu es mon ami. »

CHAPITRE VII.

Page 37. — Comment, monsieur Helvétius, vous accordez à l'adolescence[1] une plus grande capacité d'apprendre qu'à

1. « Il en est du printemps de la vie comme du printemps de l'année... C'est dans la jeunesse de l'homme que se nouent en lui les pensées sublimes qui doivent un jour le rendre célèbre. » *De l'Homme.* — Voyez aussi Montaigne, *Essais,* liv. I, ch. LVII.

l'âge mûr, et vous convenez qu'il n'y a guère d'autre différence sensible entre ces deux âges que celle de l'organisation plus ou moins développée ; et vous n'accordez aucun effet à l'organisation de deux enfants, bien que cette organisation de deux enfants d'un même âge n'ait d'autre différence que celle de deux hommes d'âges différents !

Vous accusez Rousseau de contradiction, et vous avez raison ; mais vous lui donnez bien sa revanche. Si je vous demande en plusieurs endroits de votre premier volume d'où naît la pensée sublime qui doit illustrer tel homme, vous me répondrez nettement : d'une heureuse chance. Ici ce n'est plus cela, c'est une conséquence de l'âge, de la séve, des fleurs et d'un fruit qui se noue, un enchaînement de causes naturelles et connues.

Page 39. — *A mesure que la vieillesse approche, l'homme est moins attaché à la terre.*

Cela est-il bien vrai ?

CHAPITRE VIII.

Page 41. — *Si les caractères étaient l'effet de l'organisation, il y aurait en tout pays un certain nombre d'hommes de caractère.*

Aussi cela est-il vrai.

Pourquoi n'en voit-on communément que dans les pays libres ?

Pourquoi en voit-on quelques-uns chez les nations les plus esclaves ?

Est-il quelque maxime morale qui fasse fondre une loupe ?

Toujours l'organisation de la tête comparée à celle du pied. Mon philosophe, vous aurez remarqué sans doute que l'exercice fortifiait les organes, et vous auriez pu remarquer que l'inaction les détruit. Liez à un enfant un de ses bras en naissant, faites qu'il ne s'en serve point, et vous réduirez ce membre à rien. Pareillement une disposition naturelle à quelque vice, à quelque vertu, à quelque talent, à force d'être contrariée, peut être anéantie : l'organe reste, mais sans vigueur. Faute de marcher, nos femmes ont presque perdu l'usage de leurs jambes, mais si la nature leur avait refusé des jambes, y aurait-il quelque moyen artificiel de leur en donner ? L'avantage de l'éducation consiste à perfectionner l'aptitude naturelle, si elle est bonne, à l'étouffer ou à l'égarer, si elle est mauvaise,

mais jamais à suppléer l'aptitude qui manque. C'est à cette infructueuse opiniâtreté d'un travail ingrat que j'attribuerais volontiers la nuée des imitateurs en tout genre. Ils voient faire les autres, ils s'efforcent de faire comme eux; leurs yeux ne sont jamais tournés au dedans d'eux-mêmes, ils sont toujours attachés sur un modèle qui est au dehors. La sorte d'impulsion qu'on leur remarque, c'est le choc d'un génie étranger qui la leur communique. La nature pousse l'homme de génie, l'homme de génie pousse l'imitateur. Il n'y a point d'intermédiaire entre la nature et le génie qui est toujours interposé entre la nature et l'imitateur. Le génie attire fortement à lui tout ce qui se trouve dans la sphère de son activité, qui s'en exalte sans mesure. L'imitateur n'attire point, il est attiré; il s'aimante par le contact avec l'aimant, mais il n'est pas l'aimant.

Page 44. — *La faim se renouvelle plusieurs fois par jour et devient dans le sauvage un principe très-actif.*

Cela se peut; mais ce principe si impérieux produit moins de forfaits en cent ans parmi les sauvages, qu'à la Chine, dans le plus sage des empires, il ne s'en commet en un mois de disette.

Ce que j'ose avancer de la faim est encore plus vrai de toutes les autres passions.

Vous préférez donc l'état sauvage à l'état policé? Non. La population de l'espèce va toujours en croissant chez les peuples policés, et en diminuant chez les nations sauvages. La durée moyenne de la vie de l'homme policé excède la durée moyenne de la vie de l'homme sauvage. Tout est dit.

La contrée la plus heureuse n'est pas celle où il s'élève le moins d'orages; c'est celle qui produit le plus de fruits. J'aimerais mieux habiter les pays fertiles où la terre tremble sans cesse sous les pieds, menace d'engloutir et engloutit quelquefois les hommes et leurs habitations, que de languir sur une plaine aride, sablonneuse et tranquille. J'aurai tort lorsque je verrai les peuples de Saint-Domingue ou de la Martinique aller chercher les déserts de l'Afrique.

Oui, monsieur Rousseau, j'aime mieux le vice raffiné sous un habit de soie que la stupidité féroce sous une peau de bête.

J'aime mieux la volupté entre les lambris dorés et sur la mollesse des coussins d'un palais, que la misère pâle, sale et

hideuse étendue sur la terre humide et malsaine et recélée avec la frayeur dans le fond d'un antre sauvage.

CHAPITRE IX.

Page 49. — *Rousseau s'est dit à lui-même : Les hommes, en général, sont paresseux, par conséquent ennemis de toute étude qui les force à l'attention. Les hommes sont vains, par conséquent ennemis de tout esprit supérieur. Les hommes médiocres enfin ont une haine secrète pour les savants et pour les sciences. Que j'en persuade l'inutilité, je flatterai la vanité du stupide, je me rendrai cher aux ignorants, je serai leur maître, eux mes disciples, et mon nom, consacré par leurs éloges, remplira l'univers, etc.*

Rousseau ne s'est point dit tout cela, vous le calomniez; ce n'est point un méchant par système, c'est un orateur éloquent, la première dupe de ses sophismes.

Quelle que soit la révolution qui se fasse dans les esprits, jamais Rousseau ne tombera dans la classe des auteurs méprisés. Il sera parmi les littérateurs ce que sont parmi les peintres les mauvais dessinateurs, grands coloristes.

CHAPITRE X.

Page 53. — Dans le même chapitre où je lis un reproche que les hommes de lettres ont mérité, celui d'avoir adulé les tyrans, je lis le nom de Frédéric accolé à celui d'Antonin.

Frédéric a irrité tous les poëtes, philosophes, orateurs et savants de l'Allemagne par ses mépris.

CHAPITRE XI.

Page 54. — *Les nations sont barbares lorsqu'elles fondent des empires, et c'est lorsqu'elles reviennent à la barbarie que les empires se dissolvent*[1].

Ces deux instants de barbarie ne sont que deux dates, l'une de l'origine, l'autre de la fin. Si les peuples qui attaquèrent de tous côtés l'empire romain n'avaient pas été barbares, sa destruction aurait été bien plus rapide. Si les Romains n'étaient pas

1. Cette phrase n'est point une citation textuelle.

retombés dans la barbarie lorsqu'ils furent attaqués par les barbares, je doute qu'ils en eussent été subjugués. Je me joins ici à Helvétius contre Rousseau.

Page 56. — *En tout genre de commerce, c'est la demande qui précède l'offre.*

Je ne pense pas que cela soit toujours vrai. Un artiste ingénieux invente un objet de luxe, il l'exécute, il le produit, il plaît; à l'instant les demandes sans nombre s'adressent à lui, il y satisfait et le voilà riche. Il est vrai qu'au moment où la demande cesse, l'art disparaît.

NOTES.

Page 61. — *Ce n'est pas le sentiment du beau moral qui fait travailler l'ouvrier, mais bien la promesse de vingt-quatre sous pour boire.*

Je ne sais si c'est le premier, mais l'expérience m'a souvent appris que ce n'était pas toujours le second. Il y a tel ouvrier honnête et tellement jaloux de sa réputation, qu'on lui offrirait inutilement de l'argent pour faire un mauvais ouvrage. J'en ai connu un qui excellait dans l'art de travailler les instruments de la chirurgie dont les opérations lui étaient familières; quoique sa fortune fût peu considérable et qu'il y eût beaucoup plus à gagner à se prêter aux visions d'un mauvais chirurgien qu'à fabriquer un bon instrument, une forte somme d'argent ne l'y aurait pas déterminé : il se serait regardé comme le complice d'une opération funeste; il ne faisait aucune différence entre un ouvrier qui aurait fabriqué un pareil instrument, contre ses lumières et sa conscience, et celui qui aurait fabriqué un poignard destiné à tuer le malade.

Page 62. — *N'aperçoit-on plus dans les souffrances celles auxquelles on est soi-même sujet, on devient dur.*

Je ne crois pas que ce soit par cette raison que le médecin ou le chirurgien s'endurcit; c'est que la sensibilité s'affaiblit par l'habitude. Le médecin cesse de compatir, à peu près comme, dans une longue maladie, le malade, et dans la longue infortune, le malheureux, cessent de se plaindre, ou, plus exactement, comme, à la quatrième représentation d'une tragédie, le spectateur cesse de pleurer.

Ibid. — Les méchants comme les bons sont susceptibles d'amitié.

Cela se peut. Cependant j'ai de la peine à concevoir une véritable amitié entre les méchants : le méchant ne voit guère dans la mort de son ami que la perte d'un confident de ses forfaits. Deux méchants doivent se craindre et ne peuvent guère s'estimer.

Page 63. — *On voit des enfants enduire de cire chaude des hannetons, des cerfs-volants, les habiller en soldats, et prolonger ainsi leur mort pendant deux ou trois mois. En vain dira-t-on que ces enfants ne réfléchissent point aux douleurs qu'éprouvent ces insectes. Si le sentiment de la compassion leur était aussi naturel que celui de la crainte, il les avertirait des souffrances de l'insecte, comme la crainte les avertit du danger à la rencontre d'un animal furieux.*

La commisération ne me paraît guère moins naturelle que la crainte. L'une suppose la connaissance de la douleur, l'autre la connaissance du péril.

Page 67. — *Quelques officiers veulent des soldats automates.*

Quelle en est la cause? Ne serait-ce pas qu'aujourd'hui la discipline sert plus que l'intelligence et le courage?

Je crois que le général se soucie beaucoup d'être obéi et craint fort peu d'être jugé.

SECTION VI.

CHAPITRES III A XVIII INCLUSIVEMENT.

Page 121. — L'auteur a tellement compliqué la question du luxe, qu'après avoir lu tout ce qu'il en dit, on n'en a guère des notions plus nettes.

Je donne le nom de luxe à tout ce qui est au delà des besoins nécessaires, relativement au rang que chaque citoyen occupe dans la société.

D'après cette définition l'histoire du luxe me paraît écrite en gros caractères au-dessus des portes de toutes les maisons de la capitale.

Je divise, relativement au luxe, les citoyens en trois classes : des riches, des aisés et des pauvres.

Il n'y a point de luxe chez le riche, s'il n'accorde à ses

goûts, à ses passions, à ses fantaisies, rien qui excède les justes limites qui lui sont prescrites par sa richesse. Il a de l'or; quel emploi veut-on qu'il en fasse, si ce n'est de multiplier ses jouissances?

Il n'y a point de luxe chez le citoyen aisé, s'il n'a ni goûts, ni passions, ni fantaisies ruineuses.

Il ne peut y avoir de luxe chez le pauvre, puisqu'il manque du nécessaire à ses besoins.

Le luxe naît donc d'un usage insensé de sa fortune.

Et quelle peut être la cause de cet usage insensé, je ne dis pas dans un citoyen, mais chez toute une nation?

Cette cause? C'est le trop d'importance attachée à la richesse jointe à une distribution trop inégale de la fortune.

Alors la société se divise en deux classes : une classe très-étroite des citoyens qui sont riches et une classe très-nombreuse des citoyens qui sont pauvres.

Dans la première classe, le luxe est une ostentation de la richesse; dans la seconde, le luxe est un masque de la misère.

Cette ostentation, poussée à l'excès, amène la ruine du riche, et, de là, le peu de durée des grandes fortunes.

Ce masque comble la misère du pauvre.

Cette espèce de luxe est nécessairement suivi de la corruption des mœurs, de la décadence du goût et de la chute de tous les arts.

Par une sotte émulation il n'y a point d'extravagances dans lesquelles le riche ne se précipite, point de bassesses auxquelles le pauvre ne se détermine.

L'extérieur confond tous les rangs. Pour soutenir cet extérieur, hommes et femmes, grands et petits, tous se prostituent en cent manières diverses. L'indigence est la seule chose dont on rougisse.

On fait beaucoup de statues, mais on les fait mauvaises; on fait beaucoup de tableaux, mais on n'en fait point de bons; on fait beaucoup de pendules, de montres, mais on les fabrique mal. Rien n'est d'utilité, tout est de parade.

Si l'on suppose une répartition plus égale de la richesse et une aisance nationale proportionnée aux différentes conditions, si l'or cesse d'être la représentation de toutes les sortes de mérite, alors on verra naître un autre luxe. Ce luxe, que j'appelle le bon, produira des effets tout contraires au premier.

Si la femme du peuple veut acheter une robe, elle ne la demandera pas légère et voyante, parce qu'elle aura de quoi la payer durable, solide et bien manufacturée.

Si la fantaisie lui prend de se faire peindre, elle n'appellera point un barbouilleur.

Si elle veut une montre, il ne lui suffira pas que le bouton aplati la simule à répétition.

Il y aura peu de crimes, mais beaucoup de vices, mais de ces vices qui font le bonheur dans ce monde-ci et dont on n'est châtié que dans l'autre.

Je pense donc qu'un souverain n'aurait rien de mieux à faire que de travailler de toute sa force à la damnation de ses sujets.

Tout cela n'est que croqué, mais je fais une note et non pas un Traité.

CHAPITRE VI.

DE LA FORMATION DES PEUPLADES.

Page 90. — *Quelques familles ont passé dans une île. Je veux que le sol en soit bon, mais inculte et désert. Quel est, au moment du débarquement, le premier soin de ces familles? Celui de construire des huttes, de défricher l'étendue du terrain nécessaire à leur subsistance. Dans ce premier moment quelles sont les richesses de l'île? Les récoltes et le travail qui les produit...*

Voilà des suppositions dont j'ai peine à me contenter. Au premier moment il n'y aura point de richesse, chacun cultivera pour le besoin actuel, et le paresseux risquera de mourir de faim ; car, manquant de tout, que pourrait-il donner en échange des denrées qu'il n'aura pas recueillies ? Et celui dont les bras auront été les plus actifs et les plus forts que fera-t-il du superflu de sa récolte ? Mais ne chicanons point, et passons.

Page 91. — *Il n'est qu'un moyen de soustraire un empire au despotisme de l'armée, c'est que ses habitants soient comme à Sparte citoyens et soldats.*

Partout où tout citoyen est soldat il ne faut point d'armée. Une armée subsistante, quel qu'en soit le chef, menace la liberté des autres citoyens. Quand la présence de l'ennemi ne l'exige pas, il faut que tous les habitants soient armés ou désarmés ; ceux qui sont en corps ont trop d'avantage sur ceux qui sont isolés.

CHAPITRE VII.

Page 97. — Je dirai à l'occasion d'un peuple gouverné par des représentants et par un monarque, tel que l'Angleterre, l'idée qui me vient, peut-être vraie, peut-être fausse. On imaginait que la loi qui défendrait de corrompre les peuples, le serment de s'être conformé strictement à cette loi, et par conséquent toute liberté conservée dans la nomination des représentants, rendraient la nation anglaise la mieux gouvernée et la plus redoutable qu'il y eût au monde. Là-dessus je pensai que la représentation ne coûtant plus rien à celui qui représentait, la représentation en serait à d'autant meilleur marché pour la cour. On répondit qu'alors il n'y aurait plus que les gens de bien qui pussent arriver à la représentation ; à quoi je répliquai que Walpole avait le tarif de toutes les probités du royaume, et que le seul effet de la loi projetée, ce serait de faire baisser ce tarif [1].

CHAPITRE IX.

Page 102. — *Mais il est une autre source de l'inégalité des industries et de la parcimonie des pères qui doivent transmettre à leurs enfants quelquefois des richesses immenses. Ces fortunes sont légitimes, et je ne vois pas comment, avec justice et en respectant la loi sacrée de la propriété, on peut obvier à cette cause de luxe.*

Réponse. C'est qu'il n'y faut point obvier ; c'est que les fortunes seront légitimement réparties lorsque la répartition sera proportionnée à l'industrie et aux travaux de chacun ; c'est que cette inégalité n'aura point de suite fâcheuse ; c'est qu'au contraire elle sera la base de la félicité publique si l'on trouve un moyen je ne dis pas d'avilir, mais de diminuer l'importance de l'or ; et ce moyen, le seul que je connaisse, c'est d'abandonner toutes les dignités, toutes les places de l'État au concours.

Alors un père opulent dira à son fils : Mon fils, si tu ne veux que des châteaux, des chiens, des femmes, des chevaux, des

1. Ceci ne répond pas directement à l'observation d'Helvétius. Il ne cite l'Angleterre que pour remarquer que l'obligation pour les représentants de s'assembler dans la capitale est la cause qui leur fait séparer leur intérêt de celui des représentés.

mets délicats, des vins exquis, tu les auras; mais si tu as l'ambition d'être quelque chose dans la société, c'est ton affaire, ce n'est pas la mienne; travaille le jour, travaille la nuit, instruis-toi, car avec toute ma fortune je ne ferais pas de toi un huissier.

Alors l'éducation prendra un grand caractère, alors l'enfant en sentira toute l'importance; car s'il demande qui est-ce qui est grand chancelier de France, il arrivera souvent qu'on lui nommera le fils du menuisier ou du tailleur de son père, peut-être celui de son cordonnier.

Si les concurrents sont jugés sur leurs mœurs et leurs lumières, si les vices donnent aussi sûrement l'exclusion que l'ignorance, il y aura d'honnêtes gens et des gens habiles.

Je ne prétends pas que ce moyen soit absolument sans inconvénient, ni que, quels que soient les juges du mérite, il n'y aura ni prédilection, ni esprit de parti, ni aucune sorte de partialité; mais il y a une pudeur qui même de nos jours en a quelquefois imposé aux ministres, et je ne pense pas qu'on osât préférer un fripon ou un sot à un concurrent honnête et éclairé. Ce qui pourrait arriver de pis, c'est que, peut-être, on ne nommerait pas toujours à la place vacante celui qui en serait le plus digne.

Il n'y a que le concours du mérite aux grandes places qui puisse réduire l'or à sa juste valeur.

Dans cette supposition je demande quel motif étrange pourrait déterminer un père à se tourmenter toute sa vie pour n'accumuler que des biens et ne transmettre à son fils que les moyens d'être un avare, ou un dissipateur ou un voluptueux?

En même temps que le mérite sera plus honoré, la cupidité diminuée, le prix de l'éducation mieux senti, les fortunes seront moins inégales. Ces effets désirés s'enchaînent nécessairement les uns aux autres.

La seule richesse vraiment désirable est celle qui satisfait à tous les besoins de la vie, et qui met les pères en état de donner d'excellents maîtres à leurs enfants.

Toutes les conséquences des principes qui précèdent sont faciles à tirer.

Sans de bonnes mœurs publiques, point de vrai goût; sans instruction et sans probité, point d'honneurs à poursuivre. Un souverain peut combler son favori de richesses, mais il ne peut lui donner ni des connaissances ni de la vertu.

CHAPITRE XI.

Page 105. — Les moyens que l'auteur propose pour prévenir l'inégalité des fortunes me déplaisent. Ils gênent la liberté, ils doivent nuire à l'industrie et au commerce, et donner aux citoyens un esprit de fausseté : ils seront sans cesse occupés des moyens de cacher leurs richesses et d'en disposer à leur gré.

Page 106. — *Le riche fourni du nécessaire mettra toujours le superflu de son argent à l'achat des superfluités.*

Et qu'importe qu'il ait des magots sur sa cheminée, pourvu qu'il n'y en ait point dans nos tribunaux?

CHAPITRE XII.

Page 107. — *Un peuple sans argent, s'il est éclairé, communément est sans tyran.*

Je le crois; mais est-il bien facile aux nations de s'éclairer, sans un signe conventionnel de toutes les choses nécessaires à la vie? Détruisez ce principe moteur, et vous en verrez naître un état de stagnation générale; et cet état est-il bien favorable au progrès des sciences, des arts, et à la perfection de l'esprit humain? Tout à l'heure vous avez défendu les connaissances contre Jean-Jacques, et voilà que vous ouvrez la porte à une ignorance universelle.

CHAPITRE XIII.

Page 111. — *Celui qui peut donner de l'argent n'en donne pas toujours à la personne la plus honnête.*

Et que m'importe qu'il fasse des catins, pourvu que les catins ne fassent pas des ministres?

On peut certainement enflammer un peuple de la passion de la gloire sans l'intervention de l'or, c'est-à-dire qu'on aura des sujets très-belliqueux, des conquérants, des chevaliers, des paladins; pour des savants, je vous en défie, à moins que votre petite colonie placée comme Lacédémone, ne soit environnée de nations instruites : mais alors sa durée sera bien précaire.

La résolution générale de toutes les nations de jeter dans la mer tout leur or est absurde à supposer. Il est donc bien plus

p. 41

raisonnable de réduire la richesse à ses seuls avantages naturels par une institution qui n'exige qu'un acte pur et simple de la volonté du souverain; il ne serait même question que de généraliser une loi qui subsiste déjà dans quelques cas particuliers où les bons effets en sont évidents. Toutes les chaires de notre Faculté de droit sont abandonnées au concours, et il n'y en a pas une qui ne soit remplie par un homme de mérite.

CHAPITRE XVI.

Page 113. — *L'amour de l'argent est destructif des talents, du patriotisme et de la vertu.*

Oui, de l'argent représentatif de tout mérite, je l'accorde; de l'argent représentatif des seules voluptés, je le nie.

Pourquoi veut-on avoir de l'or, et puis quoi? encore de l'or? C'est qu'avec de l'or on a tout : de la considération, du pouvoir, des honneurs, et même de l'esprit.

Qu'avec de l'or on n'ait que les choses qui se payent, et que l'on soit privé de toutes celles qui ne s'escomptent pas, et l'or sera très-innocent; la bienfaisance, l'humanité, la commisération en seront même plus communes. Aujourd'hui que l'argent est tout, on est et l'on doit être avare d'un écu; un écu est trop de choses à la fois pour en être libéral.

Je ne sais si le ministère en serait également avide, mais il ne pourrait perdre de ses prérogatives sans que la nation en devînt moins avare.

CHAPITRE XVIII.

Page 121. — *Qui se déclare protecteur de l'ignorance, se déclare l'ennemi de l'État.*

Or, qui se déclare ennemi de l'or, sans restriction, se déclare, ou je me trompe fort, protecteur de l'ignorance.

NOTES.

Page 127. — *Le monarque doit être avare du bien de ses sujets.*

Cela me rappelle un mot de l'impératrice de Russie régnante.

Falconet était venu à Pétersbourg avec un assez grand nombre de tableaux qu'il avait recueillis en Angleterre. L'impératrice les vit et n'en prit que quelques-uns, et à un prix très-modéré, ajoutant à ce sujet que Falconet père serait mécontent, mais qu'il ne considérerait pas que ce n'était pas elle qui payait.

Ibid. — A quel signe reconnaît-on le luxe nuisible? A l'espèce de marchandise étalée sur les boutiques. Plus ces marchandises sont riches, moins il y a de proportion dans la fortune des citoyens.

Au lieu de dire plus ces marchandises sont riches, il eût peut-être été plus juste de dire : Plus ces marchandises sont mauvaises, et plus elles affichent la richesse ; plus les fortunes sont inégales, plus le luxe de misère est étendu.

Les boutiques où les marchandises sont vraiment riches sont en petit nombre et peu fréquentées. Celles où la richesse apparente des marchandises sert de masque à la misère sont sans nombre.

Page 131. — *Qu'on anéantisse la moitié des richesses d'une nation, si l'autre moitié est à peu près également répartie entre tous les citoyens, l'État sera presque également heureux et puissant.*

Je doute de l'un et je nie l'autre. Comment resterait-elle aussi puissante, si les nations circonvoisines et rivales ont conservé toute leur richesse? Comment serait-elle aussi heureuse, si ses jouissances sont moindres? Et elles le seront de tout ce que la modicité de la fortune ne permettra pas d'appeler à grands frais des contrées éloignées.

On ne boit guère de vin de Bourgogne et de Champagne dans la Suisse. Diminuez la richesse des Suisses de moitié, et l'on y en boira bien moins.

Il faut à une contrée, dit Helvétius (page 132), ou de l'argent, ou les lois de Sparte, ou le danger d'une invasion prochaine. Les lois de Sparte seraient la ruine de la nation, s'il était possible de les y introduire. C'est Helvétius qui le dit. Le danger de l'invasion sera donc d'autant plus grand que la somme de la richesse sera moindre. Comment a-t-il donc pu assurer, paragraphe précédent, que si l'on jetait dans la mer la moitié de notre or, nous n'en serions ni moins heureux ni moins puissants?

Ibid. — Le crime le plus habituel des gouvernements de l'Europe, c'est leur avidité à s'approprier tout l'argent du peuple.

On accroît la diligence des abeilles en les châtrant d'une partie de leur cire et de leur miel. Prenez tout, et les abeilles quittent la ruche; prenez-en trop, les abeilles restent et meurent.

Page 135.—*Les honneurs sont une monnaie qui hausse et baisse selon le plus ou le moins de justice avec laquelle on les distribue.*

L'avilissement des honneurs mal décernés produit au moral le même effet que l'altération des monnaies au physique.

Ibid.— A quelle cause attribuer l'extrême puissance de l'Angleterre? A son gouvernement.

Mais à quelle cause attribuer la pauvreté de l'Écosse et de l'Irlande, et l'extravagance de la guerre actuelle contre les colonies [1]? A l'avidité des commerçants de la métropole.

On vante cette nation pour son patriotisme. Je défie qu'on me montre dans l'histoire ancienne ou moderne un exemple de personnalité nationale ou d'anti-patriotisme plus marqué.

Je vois ce peuple sous l'emblème d'un enfant vigoureux qui naît avec quatre bras, mais dont un de ces bras arrache les trois autres.

Une autre observation qui tache encore à mes yeux le caractère de cette nation, c'est que ses nègres sont les plus malheureux des nègres. L'Anglais, ennemi de la tyrannie chez lui, est le despote le plus féroce quand il en est dehors.

D'où naît cette bizarrerie, si elle est réelle comme on n'en saurait douter? Se soulagerait-il au loin de l'empire de la loi qui le tient courbé dans ses foyers? Sa méchanceté serait-elle aussi celle de l'esclave débarrassé de sa chaîne? ou ne serait-ce que la suite du mépris qu'il a conçu pour celui qui a la bassesse de se soumettre à l'autorité arbitraire d'un maître?

SECTION VII.

CHAPITRE I.

Page 139.— Lorsque le roi Jacques disait qu'il était difficile d'être à la fois bon théologien et bon sujet [2], il répétait le proverbe qui dit qu'il est difficile de servir deux maîtres à la fois.

1. La guerre d'indépendance ou l'*insurgence,* comme on l'appelait en Europe, à la suite de laquelle furent institués les États-Unis d'Amérique.

2. Helvétius cite ce même mot pour prouver que le roi Jacques ne croyait pas à l'humanité des prêtres.

CHAPITRE IV.

Page 151. — *La doctrine des jésuites favorisait le larcin; cependant le magistrat qui la condamna par décence ne s'était point aperçu qu'elle eût multiplié le nombre des filous.*

C'est qu'il est une multitude de filouteries domestiques qui ne viennent point à la connaissance du magistrat.

Un prédicateur du vol renfermé dans une espèce de boîte où il parle à l'oreille de mon valet ne me semble point du tout un personnage indifférent à la sûreté de ma personne et de mes effets.

CHAPITRE V.

DU GOUVERNEMENT DES JÉSUITES.

Une observation vraie que je n'ai lue dans aucun auteur, c'est qu'on aimait un jacobin, un capucin, un autre moine, sans aimer l'ordre; au lieu que l'ami d'un jésuite était l'ami des jésuites. La plus petite partie représentait le tout.

Page 170. — Ici l'auteur est décousu. *Il n'est point de muse à laquelle on n'ait érigé un temple; point de science qu'on n'ait cultivée dans quelque académie; point d'académie où l'on n'ait proposé quelque prix pour la solution de certains problèmes d'optique, d'agriculture, d'astronomie, de mécanique, etc. Par quelle fatalité les sciences de la morale et de la politique, les plus importantes de toutes celles qui contribuent le plus à la félicité nationale, sont-elles encore sans écoles publiques?...*

Ce morceau ne tient ni à ce qui précède, ni à ce qui suit, et n'était pas assez saillant pour le conserver aux dépens de la liaison des idées. Cet endroit n'est pas le seul où l'on sente ce défaut. Quand on est instruit de la manière de travailler de l'auteur, on doit être surpris de ne pas le reconnaître plus souvent dans son ouvrage.

Page 171. — Les lois monastiques devraient être les plus parfaites, j'en conviens; pour les plus durables, je le nie. Il n'y a de durable que ce qui est conforme à la nature, qui ne cesse de réclamer ses droits.

Ni Helvétius, ni aucun des écrivains qui l'ont précédé ou suivi, n'a bien connu le caractère primitif du jésuitisme.

Lorsqu'ils se présentèrent en France et qu'on leur demanda ce qu'ils étaient : réguliers? Ils répondirent non; séculiers? Ils répondirent non, et ils avaient raison.

Leur fondateur était un militaire. Leur institution fut militaire : le Christ fut le chef de la troupe, le général en fut le colonel; le reste fut ou capitaine, ou lieutenant, ou sergent ou soldat.

Cela fait rire, mais cela n'en est pas moins vrai.

C'était un véritable ordre de chevalerie. Et quels étaient les ennemis qu'ils avaient à combattre? Le diable, ou l'incrédulité, le vice et l'ignorance. Ils faisaient des missions aux environs et au loin contre l'incrédulité. Ils prêchaient dans les villes contre le vice, ils tenaient des écoles contre l'ignorance; tous marchaient sous l'étendard de la vierge Marie, la Dulcinée de saint Ignace.

Ajoutez que l'établissement de cet ordre fut presque immédiat au temps de la chevalerie espagnole, des paladins et du don-quichottisme.

Il ne resta de l'esprit du fondateur que le fanatisme. Ils avaient tellement dégénéré sous le troisième généralat, qu'un de leurs anciens écrivains, dont le nom ne me revient pas, leur disait : « Vous êtes devenus ambitieux et politiques; vous courez après l'or; vous méprisez les études et la vertu; vous fréquentez les grands. Vous vous acheminez si promptement au vice et à la puissance, que les souverains désireront votre extinction et ne sauront comment l'exécuter. »

NOTES.

Page 173. — Il est vrai que la loi militaire contraint un soldat à fusiller son compagnon et son ami[1]; mais c'est une loi atroce contre laquelle on s'est récrié de tout temps.

Est-il juste de reprocher à une nation le vice d'un état par-

1. Helvétius prétend que cette loi « ne prouve pas de la part du gouvernement un grand respect pour l'amitié et l'obéissance à cette loi (de la part du soldat) une grande tendresse pour ses amis. » C'est une réponse aux critiques faites contre son chapitre *de l'Amitié*, dans *l'Esprit*, critiques, dit-il, d'après lesquelles « on eût cru Paris peuplé d'Orestes et de Pylades. »

ticulier? Est-il juste de reprocher à un siècle policé une loi établie dans un temps barbare?

C'est une façon de raisonner aussi singulière que celle d'un historien qui prétendrait prouver par l'exemple de Brutus que, dans les premiers temps de Rome, les pères ou n'aimaient pas leurs enfants, ou les aimaient moins que la patrie. Il n'y avait peut-être parmi tous les citoyens que cet homme capable de son action héroïque ou féroce; l'étonnement général qu'elle causa le prouve assez.

Ce serait très-mal juger de l'esprit général d'un peuple que de conclure sa force ou sa faiblesse, la pureté ou la corruption de ses mœurs, sa richesse ou sa pauvreté, des actions de quelques particuliers, et de dire : « Apicius se laissa mourir de faim, parce qu'il ne lui était plus possible de vivre avec huit ou neuf cent mille livres qui lui restaient; donc un Romain, alors, était dans la misère avec ce capital. »

Ibid. — Est-il un instant où la liberté de l'homme puisse être rapportée aux différentes opérations de son âme?

Cette phrase est louche.

Page 174. — *Il n'est presque pas un saint qui n'ait une fois dans sa vie lavé ses mains dans le sang humain.*

J'ai un souverain mépris pour les saints, mais je ne puis me résoudre à les calomnier; à moins que par les austérités qu'ils ont exercées sur eux-mêmes et auxquelles ils en ont encouragé d'autres par leur exemple et leur conseil, on ne se croie autorisé à les regarder comme des suicides ou des assassins, et c'est peut-être là la pensée de l'auteur.

Page 177. — *Pourquoi si peu d'hommes honnêtes? C'est que l'infortune poursuit presque partout la probité.*

Il n'y a point de peuple si généralement corrompu qu'on n'y puisse trouver quelques hommes vertueux; parmi ces hommes vertueux il n'y en a peut-être pas un seul qui ne fût parvenu aux honneurs et à la richesse par le sacrifice de sa vertu. Je voudrais bien savoir par quelle bizarrerie ils s'y sont refusés, quel motif ils ont eu de préférer une probité indigente et obscure au vice opulent et décoré.

Ibid. — Il est vrai, la religion fait restituer un écu, mais elle fait poignarder Henri IV.

Page 178. — Je ne puis me dispenser de rappeler ici le

discours que j'ai entendu tenir à un docteur de Sorbonne, c'était l'abbé L'Avocat, bibliothécaire de la maison. Dans ce temps le garde des sceaux Machault avait projeté l'extinction des immunités ecclésiastiques. « Voilà, disait le docteur, une querelle qui serait bientôt finie, si j'étais à la place de l'archevêque.

— Que feriez-vous?

— Ce que je ferais? j'irais trouver Mme de Pompadour et je lui dirais : Madame, vous vivez dans un commerce scandaleux avec le roi; je vous avertis que si dans la huitaine vous n'êtes pas rentrée dans la maison de votre époux, je vous excommunierai. »

Page 181. — *Si le bourreau peut tout sur les armées, dit un grand prince, il peut tout sur les villes.*

Un grand prince, dites-vous, Helvétius! dites un grand scélérat, un César Borgia. Malheur à la nation gouvernée par un souverain, je ne dis pas qui se conduit par de pareils principes, mais dont l'âme cruelle est capable de les concevoir [1].

Page 182. — *Le despotisme du chef des jésuites ne peut être nuisible.*

A son ordre, j'en conviens; mais à la société? vous ne le pensez pas.

Et si le souverain s'avisait de gouverner son empire d'après les principes de la politique jésuitique, comment croyez-vous que les autres souverains s'en trouveraient?

Une nation où tous les sujets seraient dans la main du souverain comme le bâton dans la main du vieillard, où le souverain commanderait à tous ses sujets comme le Vieux de la Montagne commandait à ses fanatiques, exterminerait incessamment toutes les autres nations ou en serait incessamment exterminée.

Que de meurtres, que d'assassinats je vois commis! quelles rivières de sang je vois couler de tous côtés! L'idée seule m'en fait frémir. Un pareil monarque serait-il menacé par un de ses voisins d'une guerre juste ou injuste? il n'aurait qu'à dire : « Qu'on aille le tuer... » et à l'instant il y aurait des milliers de bras à ses ordres.

1. L'attribution de cette maxime à un grand prince (Frédéric II) a été supprimée dans les éditions subséquentes de *l'Homme*, et la phrase a passé simplement dans le texte.

SECTION VIII.

CHAPITRE II.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Page 188. — J'ai lu ce chapitre avec le plus grand plaisir; je n'ai pas la force de le contredire en forme, mais je crains bien qu'il n'y ait un peu plus de poésie que de vérité. J'aurais plus de confiance dans les délices de la journée d'un charpentier, si c'était un charpentier qui m'en parlât, et non pas un fermier général dont les bras n'ont jamais éprouvé la dureté du bois et la pesanteur de la hache. Ce bienheureux charpentier, je le vois essuyer la sueur de son front, porter ses mains sur ses hanches et soulager par le repos la fatigue de ses reins, haleter à chaque instant, mesurer avec son compas l'épaisseur de la poutre. Peut-être est-il fort doux d'être charpentier ou scieur de pierre, mais franchement je ne veux point de ce bonheur-là, même avec l'agréable souvenir, à chaque coup de cognée ou de scie, du payement qui m'attendrait à la fin de ma journée.

Toutes les sortes de travaux soulagent également de l'ennui, mais tous ne sont pas égaux. Je n'aime point ceux qui amènent rapidement la vieillesse, et ce ne sont ni les moins utiles, ni les moins communs, ni les mieux récompensés.

La fatigue en est telle, que l'ouvrier est bien plus sensible à la cessation de son travail qu'à l'avantage de son salaire : ce n'est pas sa récompense, c'est la dureté et la longueur de sa tâche qui l'occupent pendant toute sa journée. Le mot qui lui échappe lorsque la chute du jour lui ôte la bêche de la main, ce n'est pas : « je vais donc toucher mon argent... » c'est : « m'en voilà donc quitte pour aujourd'hui. »

Et vous croyez que quand il est de retour chez lui, il est bien pressé de se jeter entre les bras de sa femme? Vous croyez qu'il y est aussi ardent qu'un oisif entre les bras de sa maîtresse? Presque tous les enfants des gens de peine ne se font que le matin d'un dimanche ou d'une fête.

J'ai pourtant fait une expérience que je vais rapporter : on en conclura tout ce qu'on voudra. Je revenais du bois de Bou-

logne avec un ami. Cet ami me dit : « Nous allons rencontrer des carrosses qui vont à Versailles; je gage que nous ne verrons un visage serein dans aucun... » Tous en effet avaient ou la tête penchée sur la poitrine, ou le corps jeté dans un des angles de leur voiture, avec un air plus rêveur et plus soucieux que je ne saurais vous le peindre. Mais ce n'est pas tout : c'est que plusieurs de ces malheureux occupés à scier la pierre le long des bords de la rivière chantaient, en mordant avec appétit dans un morceau de pain bis. Donc, me direz-vous, ce dernier était plus heureux que le premier? Oui, dans ce moment-là, ce jour-là peut-être. Mais nous ne parlons ni d'un moment, ni d'un jour. Le scieur de pierre sciait la pierre tous les jours et ne chantait pas tous les jours. L'homme de cour n'était pas tout le jour sur le chemin de Versailles, n'y allait pas tous les jours, et n'était pas toujours triste, soit qu'il y allât, soit qu'il en revînt.

Si le scieur de pierre a ressenti moins de peine d'une veine de pierre très-dure que le courtisan de l'inadvertance du monarque ou du sourcil froncé de son ministre, un regard du monarque, un mot favorable de son ministre a rendu le courtisan plus heureux que le scieur de pierre ne l'a été par une veine tendre de la pierre qui diminuait sa fatigue et abrégeait son travail.

Je ne crois pas d'un autre côté que ce seigneur qui est privé du souverain bonheur de souper dans les petits appartements, soit aussi satisfait à sa table ou à celle de ses amis, malgré la délicatesse des mets et la variété des vins les plus exquis, que le scieur de pierre, de retour du port dans sa chaumière, avec sa cruche d'eau ou son pot de mauvaise bière, à côté de sa femme et de ses enfants.

Mais si l'un est malheureux, c'est qu'il a la tête mauvaise; et que la religion, l'habitude de la misère et du travail, avec le meilleur jugement suffisent à peine à l'autre pour le réconcilier avec son état.

Enfin, Helvétius, lequel des deux aimeriez-vous mieux être, ou courtisan ou scieur de pierre? Scieur de pierre, me direz-vous. Cependant avant la fin du jour vous seriez dégoûté de la scie qu'il faudrait reprendre le lendemain; et vous auriez bientôt envoyé paître et le monarque, et son ministre et toute la cour, si votre rôle de courtisan vous déplaisait.

Croyez-moi, huit ou dix heures de scie vous auraient bientôt adouci les ennuis de l'OEil-de-Bœuf.

Je sais très-bien que chaque état a ses disgrâces. Je lisais à quinze ans, je relisais à trente, dans Horace, que nous ne sentons bien que les peines du nôtre, et je riais et de l'avocat qui envie le sort de l'agriculteur, et de l'agriculteur qui envie le sort du commerçant, et du commerçant qui envie le sort du soldat, et du soldat qui jure et tempête contre les dangers de son métier, la modicité de sa paye et la dureté de son caporal ou de son capitaine[1]; avec tout cela je m'aime mieux étendu nonchalamment dans mon fauteuil, mes rideaux tirés, mon bonnet renfoncé sur les yeux, occupé à décomposer des idées, qu'à battre le ciment, quoique je ne fasse aucune comparaison de la réprimande du piqueur et de la satire du critique rongé d'envie et plein de mauvaise foi. Certainement un coup de sifflet au théâtre fait plus de mal à un auteur que dix coups de bâton n'en font au manouvrier paresseux ou maladroit; mais, au bout de huit jours, l'auteur sifflé n'y pense plus, et le plâtre pèse toujours également sur les épaules courbées du porteur d'oiseau[2].

CHAPITRE III.

Page 193.— *L'ennui est un mal presque aussi redoutable que l'indigence.*

Voilà bien le propos d'un homme riche et qui n'a jamais été en peine de son dîner.

Je vois à la préférence qu'Helvétius donne à la condition du valet sur celle du maître, qu'il a été bon maître, et qu'il ignore la brutalité, la dureté, les humeurs, la bizarrerie, le despotisme de la plupart des autres.

Servir est la dernière des conditions, et ce n'est jamais que la paresse ou quelque autre vice qui fasse balancer entre la livrée et des crochets. Puisque ayant des épaules fortes et des jarrets nerveux ils ont mieux aimé vider une chaise percée que de porter un fardeau, c'est qu'ils avaient l'âme vile.

1. Horace, *Satires,* liv. I, sat. I.

2. C'est une planche arrondie avec bord unique à angle droit pour retenir le mortier. Deux bras fixés à cette planche passent sur chaque épaule du *goujat* qui, pour vider sa charge, fait basculer l'instrument. La description de l'*oiseau,* dans Littré, est fausse, et, par suite, l'étymologie *augeau.*



Ce n'est donc point le grand nombre des valets, c'est le très-petit nombre des bons qui doit étonner.

Ibid. — De toutes les réflexions qui se présentent sur cette page et sur la suivante, je n'en ferai qu'une, c'est qu'il y a beaucoup d'états dans la société qui excèdent de fatigue, qui épuisent promptement les forces et qui abrégent la vie, et quel que soit le salaire que vous attachiez au travail, vous n'empêcherez ni la fréquence ni la justice de la plainte de l'ouvrier.

Avez-vous jamais pensé à combien de malheureux l'exploitation des mines, la préparation de la chaux de céruse, le transport du bois flotté, la cure des fosses causent des infirmités effroyables et donnent la mort?

Il n'y a que les horreurs de la misère et l'abrutissement qui puissent réduire l'homme à ces travaux. Ah! Jean-Jacques, que vous avez mal plaidé la cause de l'état sauvage contre l'état social!

Oui, l'appétit du riche ne diffère point de l'appétit du pauvre, je crois même l'appétit de celui-ci beaucoup plus vif et plus vrai; mais pour la santé et le bonheur de l'un et de l'autre, peut-être faudrait-il mettre le pauvre au régime du riche et le riche au régime du pauvre. C'est l'oisif qui se gorge de mets succulents, c'est l'homme de peine qui boit de l'eau et mange du pain, et tous les deux périssent avant le terme prescrit par la nature, l'un d'indigestions et l'autre d'inanition. C'est celui qui ne fait rien qui s'abreuve à longs traits du vin généreux qui réparerait les forces de celui qui travaille.

Si le pauvre et le riche étaient également laborieux et frugals, tout ne serait pas compensé entre eux. La différence des aliments et des travaux, des aliments pauvres et succulents, des modérés et continus, mettraient encore une grande différence entre la durée moyenne de leur vie.

Ou passez-vous de métaux, ou permettez aux mines d'être pestilentielles.

Les mines du Hartz recèlent dans leurs immenses profondeurs des milliers d'hommes qui connaissent à peine la lumière du soleil et qui atteignent rarement l'âge de trente ans. C'est là qu'on voit des femmes qui ont eu douze maris.

Si vous fermez ces vastes tombeaux, vous ruinez l'État et vous condamnez tous les sujets de la Saxe ou à mourir de faim ou à s'expatrier.

Combien d'ateliers dans la France même, moins nombreux, mais presque aussi funestes!

Lorsque je repasse en revue la multitude et la variété des causes de la dépopulation, je suis toujours étonné que le nombre des naissances excède d'un dix-neuvième celui des morts.

Si Rousseau, au lieu de nous prêcher le retour dans la forêt, s'était occupé à imaginer une espèce de société moitié policée et moitié sauvage, on aurait eu, je crois, bien de la peine à lui répondre.

L'homme s'est rassemblé pour lutter avec le plus d'avantage contre son ennemie constante, la nature; mais il ne s'est pas contenté de la vaincre, il en a voulu triompher. Il a trouvé la cabane plus commode que l'antre et il s'est logé dans une cabane; fort bien, mais quelle énorme distance de la cabane au palais! Est-il mieux dans le palais que dans la cabane? j'en doute. Combien il s'est donné de peines pour n'ajouter à son sort que des superfluités et compliquer à l'infini l'ouvrage de son bonheur!

Helvétius a dit, avec raison, que le bonheur d'un opulent était une machine où il y avait toujours à refaire. Cela me semble bien plus vrai de nos sociétés. Je ne pense pas, comme Rousseau, qu'il fallût les détruire quand on le pourrait, mais je suis convaincu que l'industrie de l'homme est allée beaucoup trop loin, et que si elle se fût arrêtée beaucoup plus tôt et qu'il fût possible de simplifier son ouvrage, nous n'en serions pas plus mal. Le chevalier de Chastellux [1] a très-bien distingué un règne brillant d'un règne heureux; il serait tout aussi facile d'assigner la différence d'une société brillante et d'une société heureuse. Helvétius a placé le bonheur de l'homme social dans la médiocrité; et je crois qu'il y a pareillement un terme dans la civilisation, un terme plus conforme à la félicité de l'homme en général et bien moins éloigné de la condition sauvage qu'on ne l'imagine; mais comment y revenir quand on s'en est écarté, comment y rester quand on y serait? Je l'ignore. Hélas! l'état social s'est peut-être acheminé à cette perfection funeste dont nous jouissons, presque aussi nécessairement que les cheveux blancs nous couronnent dans la vieillesse. Les législateurs

1. Dans son livre : *De la félicité publique* (Amsterdam, 1772, 2 v. in-8), que Voltaire mettait au-dessus de l'*Esprit des lois*.

anciens n'ont connu que l'état sauvage. Un législateur moderne plus éclairé qu'eux, qui fonderait une colonie dans quelque recoin ignoré de la terre, trouverait peut-être entre l'état sauvage et notre merveilleux état policé un milieu qui retarderait les progrès de l'enfant de Prométhée, qui le garantirait du vautour, et qui fixerait l'homme civilisé entre l'enfance du sauvage et notre décrépitude.

CHAPITRE IV.

Page 195. — *L'idée de vertu et l'idée de bonheur se désuniront à la longue, mais ce sera l'œuvre du temps et même d'un long temps.*

Il me semble qu'Helvétius dit ailleurs que cette dissociation d'idées sera l'ouvrage d'un instant, que le tyran n'a qu'à parler, et qu'elle sera faite [1].

Ibid. — *Mais de meilleures lois établies, s'imagine-t-on que sans être également riches ou puissants, les hommes se croiront également heureux?*

L'expérience des peines de notre état et l'ignorance des peines de l'état d'autrui ne commencent-elles pas à séparer l'idée de bonheur de notre médiocrité de fortune, et à l'attacher à l'idée de la puissance et de la richesse dont nous sommes privés? Si cela est, vos bonnes lois auront servi à peu de chose.

Non certes, l'idée de bonheur ne s'associe pas à l'idée de l'or et des dignités au fond des forêts où il n'y a ni dignités ni or. Mais en est-il ainsi au centre d'une société où l'enfant et l'homme du peuple voient sans cesse autour d'eux, à leur porte, à côté d'eux ces fantômes du bonheur?

Tous nos éloges de l'état humble, de l'état aisé ont-ils persuadé à un seul citoyen que c'était celui du bonheur, et éteint dans son cœur la cupidité de l'or, l'ambition des honneurs?

CHAPITRE V.

Page 198. — *Partout où les citoyens n'ont point de part au gouvernement, où toute émulation est éteinte, quiconque est au-*

1. Voir plus haut, chap. II de la section IV, p. 380.

dessus du besoin est sans motif pour étudier et pour s'instruire.

L'auteur vivait dans une contrée telle qu'il la désigne, il était au-dessus du besoin, ou il s'est instruit sans motif, ou il y a encore des motifs de s'instruire.

Ibid. — Trop paresseux pour aller au-devant du plaisir, il voudrait que le plaisir vînt au-devant de lui.

Les exemples de ces paresseux-là ne sont pas communs. L'auteur applique à une classe nombreuse d'hommes ce qui ne convient qu'à un Français apoplectique et stupide. Les autres me paraissent poursuivre l'amusement et les plaisirs avec la même fureur qu'ils fuient l'ennui. L'atteignent-ils toujours? Ce n'est pas ce dont il s'agit.

Ibid. — On n'échappe à l'ennui qu'avec des chevaux, des chiens, des équipages, des concerts, des musiciens, des peintres, des statuaires, des fêtes et des spectacles.

Eh bien, l'on a tout cela, et l'on se ruine.

Ou je connais mal les hommes, ou tout cela (page 199) me semble outré. J'ai souvent entendu parler de malheureux qui se sont tués, jamais de riches qui aient terminé leur ennui par ce moyen si sûr et si court.

CHAPITRES VII ET VIII[1].

Page 200. — Ce n'est pas toujours l'habitude qui ôte à l'aube d'un beau jour sa fraîcheur, au lever du soleil son éclat, au chant du coq, au murmure des eaux, au bêlement du troupeau leurs sensations agréables; c'est que l'âme du possesseur de ces biens est malade; c'est que, travaillé de mille passions folles, il arrive à sa campagne comme le diable de Milton dans le jardin d'Éden. Trouvez, si vous le pouvez, l'ellébore qui purge son cerveau dérangé, et vous restituerez au spectacle de la nature des charmes dont il ne se lassera point. Tous fatigués des frivoles amusements de la ville, s'écrient avec Horace: *O rus! quando te aspiciam?* ô ma terre! ô mes champs! ô mon parc! quand te reverrai-je? tous les revoient et tous y périssent

1. Ces chapitres traitent *de l'ennui et des moyens inventés par les oisifs contre l'ennui.*

d'ennui. C'est, me direz-vous, que tous ne savent pas s'y occuper comme Horace, et vous me montrerez par votre réponse que les mœurs d'Horace ne vous sont pas mieux connues que le cœur humain. Le poëte quittait Rome, persuadé que c'était ou dans son foyer rustique, ou sous le tilleul qui ombrageait sa fontaine que la muse et son génie l'attendaient; on entassait dans sa malle Ménandre sur Aristophane et celui-ci sur Platon; à son départ il avait annoncé à ses amis non pas un, mais plusieurs chefs-d'œuvre : il arrivait, il jouissait du repos et de l'innocence des champs. Si Mécène le rappelait à la ville, il se courrouçait contre son bienfaiteur, il s'indignait qu'on crût avoir acquis sa liberté par des richesses, il offrait de les restituer si l'on y avait mis un si haut prix. La saison se passait, et il reparaissait entre ses amis sans avoir ouvert un livre, sans avoir écrit une ligne. Peut-être que par un séjour habituel le poëte eût oublié l'art des vers à la campagne, sans y éprouver un instant d'ennui. Cependant, qui fut plus recherché des grands, qui fut plus corrompu par leurs faveurs que ce poëte? Il est des âmes au fond desquelles il reste je ne sais quoi de sauvage, un goût pour l'oisiveté, la franchise et l'indépendance de la vie primitive. Ils se sentent toujours étrangers dans les villes, ils y promènent un secret dégoût qui cesse par intervalles, mais qui ne tarde pas à renaître, et qui renaît quelquefois au milieu des distractions les plus violentes et les plus agréables. Si c'est un poëte, il attribue son malaise à des importunités qui l'empêchent d'être tout à son talent; il s'en délivre, il s'éloigne, le voilà seul. Que fait-il? il erre dans les champs, il s'étend nonchalamment sur l'herbe des prés; il passe des heures entières à voir couler un ruisseau; il s'arrête près du paysan qui laboure et s'entretient avec lui des travaux rustiques; il s'assied quelquefois à la table de ses valets, il aime leurs propos, il interroge la femme de basse-cour sur ses oies, sur ses pigeons, sur ses canards; il ordonne à son jardinier d'emmeublir un terrain qui lui paraît épuisé; il fouille quelquefois lui-même le pied d'un arbre qui languit; il projette une pompe qui élève les eaux de son puits et qui soulage la femme de son jardinier de la fatigue de la tirer; il rend visite à son curé et ne s'en sépare guère sans s'être informé des pauvres de la paroisse. Il fait tout, excepté la chose qu'il était venu faire.

IX

CHAPITRE ~~XI~~[1].

Page 205. — Je rencontrai en voyage Lady *** qui passait la moitié de l'année à Paris, le reste à Londres, et qui possédait également bien les langues des deux nations. Je lui demandai si les mœurs des Français lui paraissaient plus ou moins corrompues que les mœurs des Anglais; elle me répondit que la seule différence qu'elle y mettait, c'est que le vice de ses compatriotes lui paraissait plus grossier. Elle ajoutait encore que c'était la mauvaise compagnie des femmes qui nous perdait, et qu'au contraire dans sa patrie la compagnie dangereuse pour un homme était la mauvaise compagnie des hommes.

Page 206. — *Les femmes sont donc priées de se prêter avec égard à la triste situation d'un ministre et d'être pour lui moins difficiles. Peut-être n'a-t-on rien à leur reprocher sur ce point.*

Si cela n'est pas de mauvais goût, on conviendra du moins que ces gaietés contrastent un peu avec la gravité de l'ouvrage.

CHAPITRE X[2].

Je traiterais volontiers avec la même sévérité tout le chapitre suivant. Quand j'ai lu au frontispice et quand je lis au haut de la page *de l'Homme et de son éducation,* je suis un peu surpris de lire, chapitre X : *Quelle maîtresse convient à l'oisif*; je ne sais plus si l'auteur est un apôtre des bonnes ou des mauvaises mœurs. Je crois que son ton aurait été moins licencieux s'il eût pressenti l'avantage que ses ennemis en prendraient contre lui. Il y a plus d'un endroit dans son livre dont on peut être scandalisé sans être un bigot. Quand on attaque les préjugés religieux, on ne saurait avoir ni montrer trop de retenue.

Page 207. — *Il faut des coquettes aux oisifs et de jolies filles aux occupés. La chasse des femmes, comme celle du gibier, doit être différente selon le temps qu'on y veut mettre. N'y peut-on donner qu'une heure ou deux? On va au tiré...*

1. Ce chapitre est intitulé : *De l'acquisition plus ou moins difficile des plaisirs selon le gouvernement où l'on vit et le poste qu'on y occupe.*
2. *Quelle maîtresse convient à l'oisif.*

La femme adroite se fait longtemps courir par le désœuvré...

Une femme est une table bien servie qu'on voit d'un œil différent avant ou après le repas.

Fi, fi, rayez-moi toutes ces grosses polissonneries-là. On se les permettrait à peine sur la fin d'un souper, encore faudrait-il qu'il n'y eût point de femmes.

J'en dis autant de la page 208.

Page 209. — Laissez toutes ces gentillesses-là à nos insipides petits poëtes de ruelle ; elles siéent mal dans la bouche d'un moraliste.

L'envie de plaire à tout le monde a fait dire bien des choses frivoles à cet auteur.

CHAPITRE XII.

Page 210. — *Nos femmes atteignent-elles un certain âge, quittent-elles le rouge, les amants, les spectacles? elles se font dévotes.*

Il me semble que cet usage commence à tomber et que nos femmes ne prennent ni si fréquemment ni si promptement le triste parti de la dévotion. Elles restent dans le monde, elles ont de l'indulgence pour les amusements de la jeunesse ; elles jouent, elles causent et causent bien, parce qu'elles parlent d'après l'expérience ; elles vont à la campagne, aux promenades, aux spectacles ; elles médisent peu. Leur occupation principale est celle de leur santé et l'étude de toutes les petites commodités de la vie. Elles gardent le rouge, et au lieu d'aller pleurer leurs sottises passées aux pieds d'un prêtre, elles en rient avec quelques amis intimes. Cette résolution, si toutefois elle est réelle, est la suite du mépris général de la religion : elles ont cessé d'y croire dans la jeunesse, et elles ne peuvent plus y chercher leur consolation dans la vieillesse. Autrefois, on allait à la messe au sortir des bras de son amant ; aujourd'hui, ou l'on ne va point à la messe, ou, si l'on y va, c'est par égard pour ses valets, contrainte dont on s'affranchit de jour en jour. L'incrédulité est aussi commune chez les femmes que chez les hommes, elle y est un peu moins raisonnée, mais elle y est presque aussi ferme.

CHAPITRE XIII.

Page 213. — *Le beau cesse à la longue de l'être pour moi.* Je ne crois pas cela. Ce qui est vrai reste vrai, ce qui est bon ne cesse pas de l'être, le beau est toujours beau. Il n'y a que ma sensation qui varie. Je passe devant la colonnade du Louvre sans la regarder, en est-elle moins belle pour moi? Nullement.

CHAPITRE XIV.

Page 220. — Helvétius suppose ici avec Longin et Boileau une beauté dans Homère qui n'y est point. Homère ne dit pas :

> Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux
> Et combats contre nous à la clarté des cieux...

Il dit : *Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux, et si tu as résolu de nous perdre, perds-nous du moins à la clarté des cieux.*

Ce passage devint, il y a une vingtaine d'années et plus, le sujet d'une discussion assez vive entre le jésuite Berthier et moi[1]. Je soutenais que l'Ajax de Longin et de Boileau n'était qu'un impie, et que l'Ajax d'Homère était pieux et touchant. Il m'arriva ce qui arrive presque toujours à ceux qui ne se possèdent pas assez, c'est de perdre une partie de leur avantage. Je voudrais bien savoir ce que le Journaliste m'eût répondu si je lui avais dit : Eh bien, mon père, Ajax, à votre avis, est donc un impie, un sublime impie qui défie le maître des dieux? Cependant si dans toute l'*Iliade*, si parmi tous les héros grecs il y en avait un seul qui, sur le point de s'engager dans un combat périlleux, invitât l'armée à se mettre en prière, que penseriez-vous de ce héros? l'appelleriez-vous un impie? serait-ce là le caractère que le poëte se serait proposé de lui donner ? Vous savez par cœur, je n'en doute pas, tous les noms des chefs de la Grèce ; comment appelez-vous celui-là? Est-ce Achille, Agamemnon, Patrocle, Diomède, Ajax? Certainement ce ne peut

1. Voir tome I, dans les additions à la *Lettre sur les sourds et muets,* la *Réponse au journaliste de Trévoux.*

être ce dernier; il serait trop absurde que celui qui s'adresse fièrement à Jupiter et qui lui dit : Prends ton foudre et combats contre nous... dît à l'armée : Je vais combattre; mes amis prosternez-vous devant les dieux et priez pour moi... Le militaire qui de nos jours en ferait autant, montrerait plus de religion que de bravoure. C'est pourtant Ajax lui-même, si conséquent dans Homère à son rôle. Au pied du mont Ida, voici comment il parle.

'Αλλ' ἄγετ', ὄφρ' ἂν ἐγὼ πολεμήϊα τεύχεα δύω,
Τόφρ' ὑμεῖς εὔχεσθε Διΐ Κρονίωνι ἄνακτι,
Σιγῇ ἐφ' ὑμείων, ἵνα μὴ Τρῶές γε πύθωνται,
'Ηὲ καὶ ἀμφαδίην, ἐπεὶ οὔτινα δείδιμεν ἔμπης·
Homère, *Iliade,* chant VII, v. 193 et suiv.

« Allons, mes amis, tandis que j'endosse ma cuirasse, adressez-vous au maître des dieux; priez-le à voix basse afin que les Troyens ne puissent vous entendre, ou plutôt faites votre prière tout haut, car nous ne craignons qui que ce soit. »

Ou vous avez mal entendu le poëte, ou le poëte a mal soutenu le caractère de son héros. Choisissez. Mais il n'y a pas à choisir; la faute n'est pas dans Homère, mais dans les commentateurs. Seulement il ne faut pas confondre l'erreur d'un homme de génie, tel que Longin ou Boileau, avec l'impertinence de son écho.

CHAPITRE XV.

Page 223. — *Quand une maîtresse n'est pas nouvelle, il est agréable de se trouver au rendez-vous qu'elle a donné et de ne l'y point trouver.*

Ce propos du président Hénault est celui d'un homme qui n'a jamais aimé que de jolies pécores.

CHAPITRE XVII[1].

Page 226. — Il me semble que l'auteur n'attache pas assez d'importance à plusieurs qualités rares sans lesquelles, toutefois, on n'écrit jamais bien; la pureté de la langue, le choix de l'expression propre ou figurée, sa place et l'harmonie. Un paysan, un homme du peuple aura des idées fortes, des images

1. *De la clarté du style.*

frappantes, mais il manquera des qualités précédentes qu'on ne tient point de la nature, mais que le goût seul peut donner. L'art d'écrire s'apprend, celui de penser et de sentir ne s'apprend guère.

CHAPITRE XX.

Page 239. — *Il ne faut qu'un moment pour admirer; il faut un siècle pour faire des choses admirables.*

Oui, pour admirer sans jugement; mais il y a des morceaux de sculpture qui m'ont arrêté des heures entières; je ne me suis jamais lassé, je ne me lasserai jamais devant le Laocoon, j'y souffrirai toujours en le regardant, et je m'en arracherai toujours avec peine. J'ai lu et relu vingt fois Homère; il y a des pages de Buffon dont je n'ai peut-être pas encore senti toute la perfection; mon Horace est usé et mon Racine est sale.

CHAPITRE XXI[1].

Page 240. — Je ne pense pas qu'il en soit de la jouissance d'une belle femme comme de la peinture de cette femme et de la description voluptueuse des plaisirs qu'on a trouvés sur son sein: la jouissance est plus vive, l'image dure plus longtemps. Un amateur est plus fidèle à son tableau qu'à sa maîtresse. Un homme se blase plus vite sur les objets des sens qu'un homme de bon goût sur les imitations de l'art.

J'aime mieux changer d'ennuis comme le riche que de souffrir toujours la même peine comme le journalier. J'aime mieux courir, même sans succès, après le bonheur, que rester à côté de l'infortune et de la misère.

Bonnier[2] mourut d'ennui au milieu des délices.

Je n'en crois rien. Bonnier s'ennuya et mourut de maladie.

CHAPITRE XXII.

Page 242. — *Si la félicité était toujours compagne du pouvoir, quel homme eût été plus heureux que le calife Abdoulra-*

1. *De l'état actif et passif de l'homme.*

2. « A peine avait-il formé un souhait, que la fée de la richesse venait le remplir. Bonnier était ennuyé de femmes, de concerts, de spectacles; malheureux qu'il était, il n'avait rien à désirer. » *De l'Homme.* V. sur Bonnier, *Journal* de Barbier, II, 454.

man! Cependant telle fut l'inscription qu'il fit graver sur sa tombe: « Honneurs, richesses, puissance souveraine, j'ai joui de tout. Estimé et craint des princes mes contemporains, ils ont envié mon bonheur, ils ont été jaloux de ma gloire, ils ont recherché mon amitié. J'ai, dans le cours de ma vie, exactement marqué tous les jours où j'ai goûté un plaisir pur et véritable, et dans un règne de cinquante années je n'en ai compté que quatorze... »

Le calife avait calculé ses journées comme tous ceux qui se plaignent de la vie, par les grands plaisirs qui sont assez rares et par les grandes peines qui le sont un peu moins. Si Turenne n'avait compté qu'autant de moments heureux qu'il pouvait compter de batailles gagnées, Turenne aurait pu dire comme le calife : Je n'ai eu que quatorze beaux jours.

Ibid. — On est, dit-on, bien nourri, bien couché à la Bastille, et l'on y meurt de chagrin. Pourquoi? C'est qu'on n'y vaque point à ses occupations ordinaires.

Ce n'est pas cela. C'est qu'on n'est pas maître d'y vaquer ou de n'y pas vaquer ; c'est qu'en quelque endroit que l'on soit on s'y trouve mal, ne fût-ce que pour un jour, lorsqu'on n'en saurait sortir. C'est qu'au moment où un despote vous dit : Je veux que tu restes là... il vous ramène au caractère sauvage et primitif, et si la parole est arrêtée, le cœur répond tout bas : je ne veux pas rester. Et puis, ne dirait-on pas qu'on a tout ce qui fait le bonheur d'un homme sensible, honnête, compatissant, studieux, actif, lorsqu'on est bien nourri et bien couché? L'auteur ne sait pas que celui que l'autorité tient dans une prison, innocent ou coupable, tremble pour sa vie, et qu'il n'y a que la liberté qu'on lui accordera qui puisse le délivrer de cette terrible inquiétude ; il ne sait pas ce que c'est que l'idée d'une détention qui n'aura point de fin, et il n'y a pas un des malheureux renfermés à la Bastille qui n'ait cette idée.

Page 243. — *La condition de l'ouvrier qui, par un travail modéré, pourvoit à ses besoins et à ceux de sa famille, est de toutes les conditions peut-être la plus heureuse.*

Toute condition qui ne permet pas à l'homme de tomber malade sans tomber dans la misère est mauvaise.

Toute condition qui n'assure pas à l'homme une ressource dans l'âge de la vieillesse est mauvaise.

Si le petit peuple perd la perspective effroyable de l'hôpital ou s'il la voit sans en être troublé, c'est qu'il est abruti.

Tout ce que l'auteur dit en éloge de la médiocrité sera démenti par tous ceux qui en éprouvent le malaise.

NOTES.

Page 252. — Ici l'auteur plaide la cause du divorce, mais un peu superficiellement.

Il n'a pas considéré qu'après le divorce les enfants ne peuvent guère demeurer soit à côté du père, soit à côté de la mère sans être malheureux.

La mort exécute ici le divorce. Si le survivant passe à de nouvelles noces, que deviennent les enfants du premier lit mêlés avec les enfants du second lit, sous un beau-père ou une belle-mère? On le sait.

Le divorce qui restitue à deux époux la liberté de se remarier, exige donc que les enfants leur soient soustraits. Il exige donc des tuteurs.

Qui chargerez-vous, sans fâcheuse conséquence, de la tutelle des enfants?

Rien de si difficile que de trouver de bons tuteurs. Le magistrat est le père de tous.

Faire du divorce le prix du mérite est une absurdité. Est-ce que le sot n'est pas aussi malheureux avec une mauvaise femme que l'homme du plus grand génie? Est-ce que la jouissance n'amène pas le dégoût également pour tous? Est-ce que tous les mariages ne sont pas indistinctement exposés aux incompatibilités de caractère qui font le supplice de deux époux?

SECTION IX.

CHAPITRE II.

Page 263. — *Lorsqu'une famille diminue, pourquoi ne céderait-elle pas partie de ses propriétés à des familles voisines et plus nombreuses?*

Pourquoi? c'est que cette cession forcée disposant du fruit de mon industrie blesse le droit de propriété. C'est qu'elle

anéantit toute industrie. Demandez aux pères quel est l'objet de leurs travaux; ils vous répondront, le bonheur de leurs enfants.

CHAPITRE III.

Page 271. — *Rien de moins envié que le talent d'un Voltaire ou d'un Turenne. Preuve du peu de cas qu'on en fait.*

Preuve de la difficulté d'y atteindre. Quel est l'homme assez vain pour se dire secrètement à lui-même : Travaille, en travaillant tu seras Voltaire ou Turenne. Tu n'as qu'à le vouloir.

C'est bien le contraire qu'on se dit; et il ne faut que le ressouvenir d'une très-belle page ancienne ou moderne pour faire tomber la plume des mains.

CHAPITRE IV[1].

Toutes les volontés individuelles sont ambulatoires, mais la volonté générale est permanente. Voilà la cause de la durée des lois, bonnes ou mauvaises, et de la vicissitude des goûts.

Page 274. — *Les lois nuisibles sont tôt ou tard abolies.*

Il naît un homme éclairé qui parle, et sa voix se fait entendre sinon de ses contemporains, au moins de ses neveux.

Elles ne sont pas toujours abolies, mais peu à peu elles tombent en désuétude. Telle est la loi sur l'adultère, et cette désuétude est l'effet naturel de leur vice.

Page 275. — Je ne blâme point les lois de Lycurgue, je les crois seulement incompatibles avec un grand État et avec un État commerçant.

CHAPITRE V.

Page 284. — *L'amour qu'on affecte pour la vertu dans les contrées despotiques est toujours faux.*

Je n'en crois rien. Moins commun et plus périlleux, il y doit être plus admiré.

1. *Des vraies causes des changements arrivés dans les lois des peuples.*

CHAPITRE VI.

Page 284. — *Le législateur qui donne des lois suppose tous les hommes méchants.*

Je ne crois pas cela. Si le méchant portait sur son front un caractère visible qui le distinguât, le législateur n'adresserait plus ses lois qu'à ces stigmatisés. Il sait qu'il y a des méchants, il n'y a aucun moyen de les discerner : il rend ses lois générales.

Page 285. — *L'on paraît sacrifier, mais l'on ne sacrifie jamais son bonheur à celui d'autrui.*

Et que fait donc ce Curtius quand il se jette dans un gouffre?

CHAPITRE XVIII

Page 320. — *Les mœurs et les actions des animaux prouvent qu'ils comparent, qu'ils portent des jugements; ils sont à cet égard plus ou moins raisonnables, plus ou moins ressemblants à l'homme.*

Après cet aveu, je ne conçois pas comment Helvétius accorde tant à l'organisation dans la comparaison de l'homme à l'animal, et comment il peut réduire son influence à rien dans la comparaison de l'homme à l'homme.

Page 321. — *Il faut que le raisonnement par lequel j'ai détruit le préjugé des revenants, pour opérer son effet, se présente aussi habituellement et aussi rapidement que le préjugé même.*

Et quand cela serait, vous trembleriez encore. Est-ce que la pensée a quelque pouvoir sur le mouvement intérieur? Le tic est pris. Votre tête dit : il n'y a point de revenants; non, il n'y a point de revenants; et votre cœur se trouble, et vos entrailles s'émeuvent, et le frissonnement se répand dans tous vos membres, vous avez peur. Hobbes se moque de lui-même, sa frayeur lui fait pitié; et sa frayeur dure[1].

1. Bayle n'aimait point Hobbes, qui le lui rendait bien; il prétend que le philosophe anglais avait peur des fantômes et des démons et il tâche de le prouver en soutenant cette singulière thèse qu'il devait en être ainsi, parce que la croyance à la magie et aux diableries est une conséquence nécessaire de la non-croyance en Dieu.

CHAPITRE XIX.

Page 322. — *Ce n'est donc que la conservation ou la perte des extraits de naissance qui distingue le noble du roturier?*

Qui refuserait le titre de gentilhomme à celui qui, par des extraits de naissance, de circoncision ou de baptême prouverait une descendance en ligne directe depuis Abraham jusqu'à lui?

Celui qui aurait une notion précise de la noblesse. La noblesse ne commence qu'au moment du titre accordé par le souverain; c'est ou la récompense d'un service ou la marque de sa faveur. La distinction des nobles et des roturiers est de nouvelle date. Le roturier Adam mit au monde le premier roturier. Le patriarche Abraham fut roturier, Jésus-Christ fut roturier. Je crois que l'opposé de gentil est serf, et que le premier serf qui mérita par quelque grande action, non pas d'être affranchi, mais d'être considéré à l'égal de son seigneur; le premier soldat qui fut élevé au rang de son chef fut le premier gentilhomme. La noblesse n'est ni plus ancienne ni plus nouvelle que le gouvernement féodal. Il y avait dans Athènes des esclaves et des citoyens; à Rome des esclaves, des affranchis, des citoyens ou plébéiens et des patriciens; dans les Gaules libres, des chefs et des soldats; dans les Gaules, après la destruction de l'empire romain et leur division entre les chefs barbares, des serfs, des affranchis, des seigneurs ou gentilshommes, et un chef ou souverain. Au reste, j'expose mes idées sans en garantir l'exactitude. Il faut consulter là-dessus les auteurs qui ont écrit de la noblesse, ce que je ne manquerais pas de faire si je me proposais de publier ces notes.

CHAPITRE XX.

Page 324. — *L'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur.*

Témoin Helvétius. Il va à la cour de Denis; Denis le comble de faveurs, et de ce moment il n'appellera plus Denis que le grand Prince, le prince κατ' ἐξοχὴν [1].

1. (Par excellence.) Diderot a déjà reproché plus haut à Helvétius d'avoir mis sur la même ligne Frédéric II et Antonin. Helvétius avait été appelé à Berlin et

Il fait le voyage de Londres. La manière honnête dont il a traité tous les étrangers en France et son mérite personnel lui concilient l'accueil le plus distingué des hommes de lettres et des grands; et la nation anglaise devient à ses yeux la première des nations[1].

Mais si l'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur, le ressentiment fait décrier le mérite dans un persécuteur.

Témoin Helvétius. Il publie son ouvrage *de l'Esprit;* au lieu d'en recueillir l'honneur et les éloges qu'il est en droit de s'en promettre, le voilà exposé à une longue suite de disgrâces qui flétrissent son cœur et qui aigrissent son humeur. Aussitôt il ne voit plus dans sa patrie que la plus méchante et la plus vile des nations.

Cependant il loue Catherine II, qu'il n'a point approchée et dont les bienfaits ne séduisirent point son jugement; mais il était assez bon pour s'approprier les marques de bonté que j'en avais reçues et s'en faire un devoir de reconnaissance personnel. Helvétius aimait tendrement ses compagnons d'études. Ce n'était pas un génie facile, mais c'était un beau génie, un grand penseur et un très-honnête homme.

Page 325. — *L'intérêt éclaire le souverain sur le mérite; le péril et le besoin passés, il ne le distingue plus.*

Je ne crains pas qu'on m'accuse de flatter les souverains; mais Turenne, enterré à Saint-Denis et honoré par le souverain dans ses cendres; le vainqueur des Turcs dans la dernière guerre, Romanzoff[2], comblé de gloire et de richesses par l'impératrice de Russie, et tant d'autres élèvent la voix contre le reproche d'Helvétius.

Ce dont je les accuserais plus volontiers, ce ne serait pas d'ingratitude, mais c'est d'avoir souvent accordé au vice et à la bassesse la même récompense qu'à l'héroïsme et à la vertu et confondu l'homme rare avec le faquin.

Jamais le mérite reconnu ne tombe dans l'avilissement; on oublie, mais on n'avilit point Catinat.

accueilli avec faveur par le monarque prétendu philosophe. Diderot, qui savait à quoi s'en tenir sur cette philosophie, avait refusé de passer par Berlin à son retour de Russie, malgré l'invitation qui lui en avait été faite par Frédéric.

1. Le voyage à Londres fut exécuté en 1764, un an avant le voyage en Prusse.
2. Karamsin l'appelle le *Turenne russe*.

On persécute la vérité, mais on ne la méprise pas; on la craint. Que peut-elle alors en faveur de l'humanité? Tout avec le temps. Je ne sais comment cela se fait; mais elle finit et finira éternellement par être la plus forte. Hommes rares à qui la nature a départi du génie et du courage, votre lot est assuré: une longue mémoire, des bénédictions qui ne finiront jamais. Hommes envieux, hommes ignorants, hommes hypocrites, hommes féroces, hommes lâches, le vôtre l'est aussi: l'exécration des siècles vous attend, et vos noms ou seront oubliés ou ne seront jamais prononcés sans les épithètes que je vous donne ici.

CHAPITRE XXI.

Page 326. — *L'intérêt du puissant commande plus impérieusement que la vérité aux opinions générales.*

Je n'en crois rien; mes amis, n'en croyez rien. Si vous le croyiez, vous seriez des insensés de sacrifier votre repos, votre santé, votre vie à une recherche infructueuse.

L'intérêt du puissant passe, l'empire de la vérité dure à jamais: il faut que les mers soulevées couvrent la surface du globe; il faut qu'elle soit dévorée par quelque déflagration générale; il faut qu'elle reste, cette vérité, ou que tout périsse avec elle.

Helvétius n'a raison qu'un instant, il aura tort dans la suite des siècles pour lesquels vous travaillez.

Il paraîtra, il paraîtra un jour, parce que le temps amène tout ce qui est possible, et il est possible, l'homme juste, éclairé et puissant que vous attendez.

Ces vérités enterrées dans les ouvrages des Gordon, des Sydney, des Machiavel, elles en sortent de tous côtés, et il n'y a qu'un moment qu'ils écrivaient.

Assurément elles seront employées par l'homme puissant dans les positions et les circonstances où les intérêts de sa gloire le forceront d'en faire usage; mais pourquoi l'impulsion de la bonté, de la justice, de l'humanité, fruits d'une heureuse nature ou d'une bonne institution, ne précéderait-elle, ne concourrait-elle, ne suivrait-elle pas la loi de la nécessité? Pourquoi décourager les nations, pourquoi désoler les philosophes en restreignant le nombre des causes de bonheur?

Ibid. — *C'est à la longue le puissant qui régit l'opinion.*

Cela est-il bien vrai? Un puissant se conduira comme si les droits de la propriété n'étaient rien, mais nous le fera-t-il jamais croire? Celui qui dira au lion : Seigneur, en les dévorant vous leur faites beaucoup d'honneur[1], sera aussi scélérat, mais ne sera pas plus crédule que le renard de la fable. Le distributeur des honneurs, des richesses, des châtiments s'attache les personnes, obtient des applaudissements, mais il n'asservit pas même les âmes qu'il a corrompues. Si vous croyez que l'on s'honore du titre d'esclave, que l'on méprise sincèrement l'état d'homme libre, vous vous en rapportez aux grimaces d'un malheureux dont un mot romprait le fil qui tient le glaive suspendu sur sa tête.

Je ne connais rien de plus contradictoire à vos principes que tout ce que vous avancez ici. Est-ce que l'esclave en faveur n'est pas sans cesse dans les transes du péril? Est-ce que l'esclave opprimé n'est pas toujours souffrant? Comment se peut-il faire que l'homme qui craint et l'homme qui souffre aient un vrai mépris pour l'homme qui ne craint ni ne souffre? Vous avez pris l'inaction, le silence ou l'hypocrisie pour la véritable expression du sentiment, qui las, tôt ou tard, de sa contrainte, s'échappe par un coup de poignard qui fait ruisseler le sang noir du tyran.

Si le monstre pouvait commander à l'opinion, il serait en sûreté. Et que prouvent les opinions religieuses que vous m'objectez? Il s'agit de l'homme, et vous me parlez de Dieu, d'un être fantastique, maître du juste et de l'injuste, dont j'adore les jugements et que je remercie des coups de fouet dont il me déchire, parce qu'ils sont le gage de sa commisération pour moi et presque l'assurance d'une félicité éternelle.

Le tyran est un homme que je hais au fond de mon cœur; Dieu est un tyran auprès duquel je me fais un mérite de ma patience, et je me résigne.

Page 327. — *Sans la force, que peut le bon sens?*

Tout avec le temps. Une erreur tombe et fait place à une erreur qui tombe encore; mais une vérité qui naît et une vérité qui lui succède sont deux vérités qui restent.

1. ... Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

LA FONTAINE, *fables,* livre VII, Fable I : *Les Animaux malades de la peste.*

CHAPITRE XXIII.

Page 329. — *L'intérêt est une carrière d'idées fines et grandes.*

Oui, en prenant le mot intérêt dans son acception la plus générale.

CHAPITRE XXIV.

Page 330. — L'intérêt dérobe à la connaissance du prêtre honnête homme l'atrocité de ses principes[1].

Preuve qu'il faut plus d'étoffe qu'on ne croit pour être honnête homme.

Le prêtre que je redoute le plus, ce n'est pas celui à qui son intérêt voile la cruauté de ses principes; c'est celui qui ne s'en impose point et dont les actions sont conséquentes à des principes dictés par son intérêt avoué.

La religion empêche les hommes de voir, parce qu'elle leur défend, sous des peines éternelles, de regarder.

S'il y a un enfer dans l'autre monde, les damnés y voient Dieu comme les esclaves voient leur maître dans celui-ci. S'ils pouvaient le tuer, ils le tueraient.

CHAPITRE XXX.

Page 348. — Je n'aime pas cette distinction frivole de la religion de Jésus-Christ et de la religion du prêtre [2]. Dans le fait, c'est la même, et il n'y a pas un prêtre qui n'en convînt.

Page 349. — *La tolérance soumet le prêtre au prince; l'intolérance soumet le prince au prêtre.*

Aussi n'y a-t-il point de prêtre qui ne dise que la tolérance ou l'indifférence en religion, c'est la même chose sous deux noms différents; et je crois qu'il n'y a guère de philosophes qui le niassent.

1. Le titre véritable du chapitre est : *L'intérêt cache au prêtre honnête homme les maux du papisme.*

2. « ... On doit conclure que la religion, non cette religion douce et tolérante établie par Jésus-Christ, mais celle du prêtre, celle au nom de laquelle il se déclare vengeur de la Divinité et prétend au droit de brûler et de persécuter les hommes, est une religion de discorde et de sang... » *De l'Homme.*

NOTES.

Page 357 [1]. — Presque toutes les disputes théologiques cessent au moment où elles ne donnent aucune préférence aux dignités de l'Église. Si, lorsqu'on dit au monarque : « Sire, il est janséniste ; Sire, il est moliniste, » le monarque répondait : « Mais a-t-il des mœurs ? est-il éclairé ? Je lui donne cette abbaye ; rien n'empêche que je ne le nomme à cet épiscopat vacant... » ce n'est pas le public, c'est le théologien même qui jetterait du mépris sur l'objet de la dispute ; il n'en serait plus question que dans les thèses insignifiantes du bachelier.

Page 358. — Si Poniatowski eût imité Trajan [2], il se serait comblé de gloire dans toute l'Europe ; il eût été l'idole de son pays, et sa conduite généreuse aurait étrangement déconcerté les puissances copartageantes de la Pologne. Il fallait assembler une diète, prendre le sceptre et la couronne, les déposer et dire : « Si vous en connaissez un plus digne que moi de régner sur vous, nommez-le... » Ou il eût obtenu d'un consentement unanime de la nation une autorité qu'il abdiquait, ou il eût laissé à un autre le soin de sauver la patrie du péril qui la menaçait.

SECTION X.

CHAPITRE II.

DE L'ÉDUCATION DES PRINCES.

Page 377. — Je trouve ici [3] un passage cité de Lucien, dont il n'y a pas le premier mot dans cet auteur ; mais de Lucien, ou d'un autre, ou même de moi, je ne l'en estime pas moins.

Jupiter se met à table ; il plaisante sa femme ; il adresse des mots équivoques à Vénus ; il regarde tendrement Hébé ; il claque

1. « Les princes sont-ils indifférents aux disputes théologiques ? Les orgueilleux docteurs, après s'être dit bien des injures, s'ennuient d'écrire sans être lus. Le mépris public leur impose silence. » *De l'Homme,* note du chap. VII.

2. « Trajan croit-il le gouvernement républicain préférable au monarchique ; il offre la liberté aux Romains et la leur aurait rendue s'ils eussent voulu l'accepter. » *De l'Homme,* note du chap. IX.

3. Dans ses *Notes :* il n'est pas question de Lucien dans le chapitre d'Helvétius.

la fesse à Ganymède; il fait remplir sa coupe. Tandis qu'il boit, il entend des cris s'élever des différentes contrées de la terre : les cris redoublent, il en est importuné. Il se lève d'impatience; il ouvre la trappe de la voûte céleste et dit : « La peste en Asie, la guerre en Europe, la famine en Afrique, de la grêle ici, une tempête ailleurs, un volcan... » puis il referme sa trappe, se remet à table, s'enivre, se couche, s'endort, et il appelle cela gouverner le monde.

Un des représentants de Jupiter sur la terre se lève, prépare lui-même son chocolat et son café[1], signe des ordres sans les avoir lus, ordonne une chasse, revient de la forêt, se déshabille, se met à table, s'enivre comme Jupiter, ou comme un portefaix, s'endort sur le même oreiller que sa maîtresse, et il appelle cela gouverner son empire.

CHAPITRE III.

Page 380. — *L'émulation est un des principaux avantages de l'éducation publique sur l'éducation domestique.*

J'ai passé les premières années de ma vie dans les écoles publiques, et j'ai vu quatre ou cinq élèves supérieurs à tous les autres se succéder pendant le cours entier de l'année dans les places d'honneur, et décourager le reste de la classe.

J'ai vu tous les soins du professeur se concentrer dans ce petit nombre de sujets d'élite, et tous les autres enfants négligés.

J'ai vu ces cinq ou six sujets merveilleux occupés, pendant six ou sept ans, de l'étude des langues anciennes qu'ils n'ont point apprises.

Je les ai vus tous sortir du collége sots, ignorants et corrompus.

Je les ai vus passer successivement sous six professeurs, dont chacun avait sa manière d'enseigner.

J'ai vu l'instruction générale des élèves négligée, pour en préparer deux ou trois à des actes publics.

J'ai vu cette règle, inflexible pour les enfants des pauvres, se prêter à toutes les petites fantaisies des enfants des riches.

1. A-t-on le droit de penser ici à celui que Mme Du Barry appelait *La France?* et à qui elle disait : *Eh! La France, ton café f... le camp!*

J'ai vu les enfants de ces derniers aller chercher deux fois la semaine, dans la maison paternelle, le dégoût des études et le répandre parmi leurs camarades.

Et je me suis écrié : Malheur au père qui peut faire élever son enfant à côté de lui et qui l'envoie dans une école publique.

Que reste-t-il dans le monde de cette institution de collége? Rien. Les connaissances qui distinguent dans les lettres quelques hommes élevés dans les colléges, où les ont-ils puisées? à qui les doivent-ils? A leurs études particulières. Combien de fois n'ont-ils pas regretté, dans leur cabinet, le temps qu'ils avaient perdu sur les bancs d'une école!

Que faire donc? Changer, du commencement jusqu'à la fin, la méthode de l'enseignement public.

Ensuite? Ensuite, quand on est riche, élever son enfant chez soi.

L'éducation des Grecs et des Romains se faisait dans la maison, et cette éducation en valait bien une autre.

Il serait bien singulier que tous les soins d'un instituteur, rassemblés sur un seul enfant, lui profitassent moins que les mêmes soins partagés entre cet enfant et une centaine d'autres.

Je n'approuve le couvent pour les filles que quand les mères sont malhonnêtes.

Je n'approuve le collége pour les garçons que quand les pères donnent mille écus à un bon cocher, deux mille écus à un bon cuisinier, et veulent un homme de mérite pour cinq cents francs.

CHAPITRE IV.

Page 383. — *L'éducation physique est négligée chez presque tous les peuples européens.*

L'éducation physique n'est point négligée à Pétersbourg. Le spectacle en est effrayant; et l'idée qu'on en donne dans l'ouvrage intitulé *Plans et Règlements des différents établissements de Sa Majesté impériale* [1], etc., est fidèle.

1. C'est le livre pour la publication duquel Diderot s'était arrêté en Hollande à son retour de Russie. Il est intitulé : *les Plans et les Statuts des différents établissements ordonnés par l'impératrice Catherine II pour l'éducation de la jeunesse,* écrit en langue russe par M. Betzki et traduit en langue française par M. Clerc. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1775, in-4°, ou 2 vol. in-12. Il y a une addition de l'éditeur M. D... (Diderot) pages 367, 368. Le maréchal Betzki était ministre des arts.

CHAPITRE VI.

Page 337. — *Je veux faire de mon fils un Tartini* [1].

J'approuve votre dessein. Mais votre fils a-t-il de l'oreille? a-t-il de la sensibilité? a-t-il de l'imagination? S'il manque de ces qualités que tous les maîtres du monde ne lui donneront pas, faites-en tout ce qu'il vous plaira, mais non pas un Tartini. Mille, deux mille violons ont passé les jours et les nuits les doigts sur les cordes de l'instrument, et ne sont pas devenus des Tartini; mille, deux mille ont eu le crayon à la main dès l'enfance, et il n'y a encore qu'un Raphaël. Il est bien extraordinaire que jusqu'à présent il n'y ait eu que ce hasard. Mon cher philosophe, voilà votre folie qui vous reprend.

Page 389. — *Point d'écoles publiques où l'on enseigne la science de la morale.*

Le même homme de jugement, M. Rivard [2], qui introduisit dans nos écoles publiques l'étude des mathématiques et substitua les questions à l'argumentation, s'était proposé d'enseigner, à la place de la mauvaise morale scolastique, de bons éléments du droit public et du droit civil. La chose allait s'exécuter, lorsque la Faculté de droit intervint, prétendant qu'on empiétait sur son district. Qu'en arriva-t-il? Que le droit public et le droit des gens ne furent enseignés ni dans nos colléges, ni sur les bancs de la Faculté.

CHAPITRE IX.

Page 405. — *Si mon fils apprend par l'usage du monde que les principes que je lui ai donnés dans la jeunesse ferment la voie aux honneurs et à la richesse, il y a cent à parier contre un qu'il ne verra dans moi qu'un radoteur absurde, qu'un fanatique austère, qu'il méprisera ma personne, que son mépris pour moi réfléchira sur mes maximes, et qu'il s'aban-*

1. Violoniste célèbre, qui composait, même en dormant, témoin la *Sonate du diable.*
2. Professeur de mathématiques et de philosophie au collége de Beauvais. Il a beaucoup écrit. Ses *Éléments de mathématiques* (1740), ont été longtemps classiques.

donnera à tous les vices autorisés par la forme du gouvernement et les mœurs de ses compatriotes.

En vers je vous passerais ces exagérations, en prose, je ne saurais. Lorsqu'un enfant bien élevé s'aperçoit que les préceptes de son père sont incompatibles avec les moyens usités d'arriver aux honneurs et d'acquérir de la richesse, il se trouve d'abord, comme Hercule au coin de la forêt, incertain sur le chemin qu'il suivra. Peu à peu la corruption générale le gagne, il oublie les leçons vertueuses qu'il a reçues, il s'abandonne au torrent; il connaît le bien, il l'approuve, il fait le mal. Mais au milieu du désordre il respecte son père, c'est toujours pour lui non pas un radoteur absurde, mais un homme de bien, qu'il n'a pas la force d'imiter : il n'en vient jamais ni au mépris de sa personne, ni au dédain de ses principes. Il ne s'applaudit point lui-même de ses vices, mais il s'en excuse en disant qu'il faut hurler avec les loups. Seulement, le chemin dans la carrière de la dépravation se fait plus ou moins rapidement, selon les circonstances et le caractère.

Page 407. — *La louange des hommes magnanimes est dans la bouche de tous et dans le cœur d'aucun.*

Je crois qu'elle est dans la bouche et dans le cœur de tous, parce que rien n'est plus commun que la pratique du vice après l'éloge le plus sincère de la vertu.

Ibid. — Sous le despotisme, les conseils d'un père à son fils se réduisent à cette phrase effrayante : Mon fils, sois bas, rampant, sans vertus, sans vices, sans talent, sans caractère; sois ce que la Cour veut que tu sois, et chaque instant de la vie souviens-toi que tu es esclave.

En quelque lieu du monde, sous quelque gouvernement que ce soit, je ne crois pas qu'un père ait jamais rien fait entendre de pareil à son fils. Il lui recommandera la circonspection, mais non la bassesse. S'il avait un instituteur à lui donner, je ne sais s'il confierait son éducation à un homme courageusement vertueux; mais je suis bien sûr que s'il s'adressait à son ami le plus intime, il ne lui dirait pas : « Ne connaîtriez-vous point quelque homme d'esprit, rompu au manége des cours, qui pût en inspirer les vraies maximes à mon fils et le rendre bien faux, bien vil, bien hypocrite, en un mot tout ce que vous savez qu'il faut être pour faire son chemin? »

Je ne sais pas si le Maillebois[1] a des enfants, mais s'il en a, je gage que c'est un homme de bien qui les élève ; je gage que s'il entendait cet homme leur tenir le langage que vous prétendez qu'un père tient à son fils, il ne lui épargnerait pas les épithètes de malheureux, de gueux et de scélérat, et qu'il ne le souffrirait pas un quart d'heure dans son hôtel. Je gage que si cet instituteur leur avait inspiré le patriotisme, la frugalité, une probité mâle, il n'aurait jamais l'imprudence de lui dire : « J'espérais que mes fils deviendraient à côté de moi des courtisans adroits, et tu ne m'en as fait que des héros et des hommes vertueux. »

CHAPITRE X.

Page 409. — *Quelques hommes illustres ont jeté de grandes lumières sur l'éducation, et cependant elle est restée la même.*

Ce n'a été ni l'effet de la méchanceté, ni celui de la pusillanimité de ceux qui pouvaient et devaient la réintégrer, à l'expulsion de nos mauvais instituteurs ; c'est une conséquence de leur imbécillité. Ils considérèrent les idées des réformateurs comme des chimères, et ils se prêtèrent à une vieille routine qu'ils regardèrent comme la meilleure. Tâchons de ne pas voir les hommes plus hideux qu'ils ne le sont. Le stupide croit que tout est bien comme il est.

Page 410. — Ici le philosophe Helvétius fait aux hommes courageux et éclairés la même exhortation que je leur ai faite ailleurs[2].

1. Le comte (Yves-Marie) de Maillebois, général français, fils du maréchal de France du même nom, fut déclaré calomniateur par le tribunal des maréchaux, pour un *Mémoire* relatif à la bataille d'Hastembeck et dirigé contre le maréchal d'Estrées. Enfermé à Doullens, puis (1757) mis en liberté, il passa la dernière moitié de sa vie à l'étranger. Il mourut à Liége en 1791. Il s'était réfugié dans cette ville, après avoir été décrété d'accusation par l'Assemblée nationale à laquelle il avait été dénoncé comme auteur d'un plan de contre-révolution.

2. « Le philosophe aperçoit donc, dans un plus ou moins grand lointain, le moment où la puissance adoptera le plan d'instruction présenté par la sagesse. Qu'excité par cet esprit, le philosophe s'occupe d'avance à saper les préjugés qui s'opposent à l'exécution de ce plan. » *De l'Homme.*

RÉCAPITULATION.

SECTION II.

Page 420. — *Comparer, c'est voir alternativement.*
Ne serait-ce pas plutôt voir ensemble?

CHAPITRE I.

DE L'ANALOGIE DES OPINIONS DE L'AUTEUR AVEC CELLES DE LOCKE.

Page 438. — *L'esprit n'est que l'assemblage de nos idées ; les idées viennent par les sens ; donc l'esprit n'est qu'une acquisition.*

Oui, une acquisition que tous ne sont pas en état de faire.

Ibid. — *L'attribuer à l'organisation sans pouvoir nommer son organe, c'est rappeler les qualités occultes.*

Peut-être. Mais on le nomme, c'est la tête.

Ibid. — *L'expérience et l'histoire nous apprennent que l'esprit est indépendant de la plus ou moins grande finesse des sens.*

Je ne sais jusqu'où cela est vrai.

Ibid. — *Les hommes de constitution différente sont susceptibles des mêmes passions.*

Cela est faux de tout côté. On ne se donne pas toutes les passions. On naît colère, on naît insensible, on naît brutal, on naît tendre, et les circonstances excitent ces passions dans l'homme, et quand elles seraient communes à tous les hommes ils ne les auraient point au même degré.

L'éducation fait beaucoup, mais ne fait ni ne peut tout faire. Ayez dix enfants à rendre discrets et prudents ; ils seront certainement tous moins indiscrets et moins imprudents que si l'on ne s'était pas appliqué à cultiver en eux cette vertu, mais il y en aura peut-être un ou deux sur qui l'éducation ne fera rien ou fort peu de chose.

Page 439. — *Si l'esprit, le caractère et les passions des hommes dépendaient de l'inégale perfection de leurs organes, et*

que chaque individu fût une machine différente, comment la justice du ciel ou même celle de la terre exigerait-elle les mêmes effets de machines dissemblables?

Si la justice de la terre châtie également des machines dissemblables, c'est qu'elle ne saurait ni apprécier ni tenir état de ces dissemblances.

Ibid. — Toute vertu est de précepte, parce qu'il ne s'agit pas de donner des penchants louables, mais d'empêcher de commettre des actions mauvaises.

PRINCIPES DE POLITIQUE

DES SOUVERAINS

1775

NOTICE PRÉLIMINAIRE

On lit dans la *Correspondance secrète* de Metra, à la date du 19 janvier 1776 (vol. II, p. 324) :

« Voici des notes que M. Diderot a écrites dernièrement à la marge d'une traduction de Tacite; un ami, auquel il a communiqué cet exemplaire, m'en a laissé prendre copie. »

Suivent les pensées que nous donnons sous le nouveau titre que leur attribue Naigeon : *Principes de politique des souverains.*

Naigeon, dans son *Avertissement* à ce sujet (édition des *Œuvres* de Diderot de 1798), s'exprime ainsi :

« Le manuscrit autographe de cet ouvrage a pour titre : *Notes écrites de la main d'un souverain à la marge de Tacite.* Ce souverain, c'est le roi de Prusse, qui expose ici les principes de sa politique, celle du moins que Diderot lui supposait. Comme il n'aimait pas ce prince, dont il croyait avoir à se plaindre, il lui prête souvent des maximes et des vues que Frédéric n'aurait certainement ni avouées ni défendues. En un mot, ces notes sont une espèce de testament fait *ab irato;* et que, par cela seul, il faut lire avec précaution. De retour dans ses foyers, après un long voyage; entouré de sa famille et de ses amis qui ne lui rappelaient que des souvenirs doux, Diderot, qui savait aimer, mais qui ne savait pas haïr, oublia des torts réels ou imaginaires. La raison tranquille et impartiale prit la place de la passion qui altère, qui dénature tous les objets, parce qu'elle les exagère tous. Il relut alors de sang-froid ces notes, qu'un sentiment juste ou injuste avait dictées; et que, dans l'un ou l'autre cas, la morale philosophique dont le premier article est renfermé dans ce vers de Voltaire,

Tous les humains ont besoin de clémence,

lui faisait un devoir de proscrire. Il refondit donc tout l'ouvrage; retrancha tous les passages qui pouvaient donner à un simple recueil

d'observations sur la nature humaine le caractère d'une satire; et généralisant des maximes, qui, pour n'être pas directement applicables à tel ou tel souverain, ne perdent rien de leur justesse, il substitua au premier titre de cet écrit celui de *Principes de la politique des souverains*. On y trouve néanmoins çà et là quelques paragraphes où, sans nommer le roi de Pruse, sans même le désigner par aucune opinion qui lui soit particulière, il fait parler ce prince à la première personne, et dans les principes qu'on lui attribue assez unanimement à tort ou à droit. J'en avertis ici; car on pourrait aisément s'y tromper, et croire que, dans ces divers passages où Diderot introduit-tout à coup et même assez brusquement un interlocuteur qui expose ses idées sur le gouvernement des États, c'est lui-même qui parle en son propre nom. »

Nous ne savons jusqu'à quel point Diderot a modifié, en 1775, une rédaction que la note de Naigeon ferait remonter à une époque antérieure au voyage de Russie. Ce qui est certain, c'est que Métra avait eu entre les mains la dernière expression de la pensée de l'auteur. Il n'a pas tout donné, et l'on comprend qu'il ait supprimé une cinquantaine de pensées qui auraient pu déplaire à ses correspondants princiers; mais ce qu'il a publié est, en général, textuel, sauf dans deux ou trois occasions où son témoignage ne nous sera pas inutile pour rétablir d'heureuses variantes.

Naigeon, fier d'être nommé correcteur en titre des œuvres de Diderot par Diderot lui-même (déclaration à Panckoucke, 1781), a pris ici son rôle au sérieux. On verra comment il gourmande son maître sur sa négligence à l'égard des citations. Il eût fallu, pour bien expliquer l'éclosion successive de ces pensées chez le philosophe, les suivre sur les marges mêmes du *Tacite* annoté. On aurait vu alors certains enchaînements qui sont aujourd'hui difficiles à reconstituer, qui ont échappé à Naigeon, mais qui auraient, sans aucun doute, rendu compte de l'écart qui se trouve entre le point d'arrivée et le point de départ. Le méthodique Naigeon a préféré se faire pédagogue. Nous avons conservé ses notes pour donner de lui, par lui, son véritable portrait.

PRINCIPES DE POLITIQUE
DES SOUVERAINS[1]

I.

Entre les choses qui éblouissent les hommes et qui excitent violemment leur envie, comptez l'autorité ou le désir de commander.

II.

Regardez comme vos ennemis-nés tous les ambitieux. Entre les hommes turbulents, les uns sont las ou dégoûtés de l'état actuel des choses; les autres, mécontents du rôle qu'ils font. Les plus dangereux sont des grands, pauvres et obérés, qui ont tout à gagner et rien à perdre à une révolution. *Sylla inops*[2], *unde præcipua audacia :* « Sylla n'avait rien ; et ce fut surtout son indigence qui le rendit audacieux. » L'injustice apparente ou réelle des moyens qu'on emploie contre eux, est effacée par la raison de la sécurité : ce principe passe pour constant dans toutes les sortes d'État ; cependant il n'en est pas moins atroce de perdre un particulier par la seule crainte que l'on a qu'il ne trouble l'ordre public. Il n'y a point de scélératesse à laquelle cette politique ne conduisît.

III.

Il ne faut jamais manquer de justice dans les petites choses, parce qu'on en est récompensé par le droit qu'elle accorde de

1. « Il manque à ce titre un mot nécessaire, celui *d'absolus;* car ce ne peut être que des despotes que l'auteur parle. » (Depping, B.)
2. Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. LVII. (N.)

l'enfreindre impunément dans les grandes : maxime détestable, parce qu'il faut être juste dans les grandes choses et dans les petites ; dans ces dernières, parce qu'on en exerce la justice plus facilement dans les grandes.

IV.

L'exercice de la bienfaisance, la bonté, ne réussissent point avec des hommes ivres de liberté et envieux d'autorité ; on ne fait qu'accroître leur puissance et leur audace. Cela se peut.

V.

C'est aux souverains et aux factieux que je m'adresse ; lorsque les haines[1] ont éclaté, toutes les réconciliations sont fausses.

VI.

Faire une chose et avoir l'air d'en faire une autre, cela peut être dangereux ou utile : c'est selon la circonstance, la chose et le souverain.

VII.

Prévoir des demandes et les prévenir par une rupture ; maxime détestable.

VIII.

Donner la gale à son chien ; maxime d'ingrat. J'en dis autant de la suivante : offrir, et savoir se faire refuser.

IX.

Faire tomber le choix du peuple sur Camille, ou l'ennemi du tribun ; maxime tantôt utile, tantôt nuisible : utile, si le tribun est un factieux, nuisible si le tribun est un homme de bien.

1. C'est une observation de Tacite ; mais je ne me rappelle pas dans ce moment celui de ses ouvrages où elle se trouve. Je puis seulement assurer qu'il l'a exprimée avec cette précision qui caractérise son style, et dont on ne trouve de grands modèles que dans cet historien que Racine appelle avec raison *le plus grand peintre de l'antiquité*. Voyez la préface de *Britannicus*. (N.) — Il doit s'agir ici de la fausse réconciliation de Germanicus et de Pison, *Ann.* lib. I, cap. LVII.

X.

Ignorer souvent ce qu'on sait, ou paraître savoir ce qu'on ignore, cela est très-fin ; mais je n'aime pas la finesse.

XI.

Apprendre la langue de Burrhus avec Néron, *mœrens ac laudans ;* il se désolait, mais il louait. Il fallait se désoler, mais il ne fallait pas louer. C'est ce qu'aurait fait Burrhus, s'il eût plus aimé la vérité que la vie.

XII.

Apprendre la langue de Tibère avec le peuple[1], *Verba obscura, perplexa, suspensa, eluctantia, in speciem recusantis composita.* « Mots obscurs, perplexes, indécis, esquivant toujours entre la grâce et le refus. » Oui, c'est ainsi qu'il faut en user, lorsqu'on craint et qu'on s'avoue qu'on est haï et qu'on le mérite.

XIII.

Étouffer en embrassant ; perfidie abominable.

XIV.

Froncer le sourcil sans être fâché ; sourire au moment du dépit ; pauvre ruse, dont on n'a que faire quand on est bon, et qu'on dédaigne quand on est grand.

XV.

Faire échouer par le choix des moyens ce qu'on ne saurait empêcher. J'approuve fort cette ruse, pourvu que l'on s'en serve pour empêcher le mal, et non pas pour empêcher le bien ; car il est certain qu'il y a des circonstances où l'on est forcé de suppléer à l'ongle du lion qui nous manque, par la queue du renard.

1. Ce sont plusieurs passages de Tacite que Diderot réunit ici en un seul. (N.)

XVI.

Rester l'ami du pape, quand il est abandonné de tous les cardinaux, c'est un moyen de le servir plus sûrement; c'est aussi un rôle perfide et vil : il n'est pas permis d'être un traître; et de simuler l'attachement au pape quand même le pape est un brigand.

XVII.

Placer un mouton auprès du souverain, quand on conspire contre lui. Pour bien sentir, et la méchanceté du rôle des conspirateurs, et la bassesse du rôle de mouton, il ne s'agit que d'expliquer ce que c'est qu'un mouton. On appelle ici un mouton, un valet de prison qu'on enferme avec un malfaiteur, et qui fait à ce malfaiteur l'aveu de crimes qu'il n'a pas commis, pour obtenir de ce dernier l'aveu de ceux qu'il a faits. Les cours sont pleines de moutons; c'est un rôle qui est fait par des amis, par des connaissances, par des domestiques, et surtout par les maîtresses. Les femmes ne sont jamais plus dissolues que dans les temps de troubles civils; elles se prostituent[1] à tous les chefs et à tous ceux qui les approchent, sans autre dessein que celui de connaître leurs secrets et d'en user pour leur intérêt ou celui de leur famille. Sans compter qu'elles en retirent un air d'importance dont elles sont flattées. Le cardinal de Retz avait beaucoup d'esprit, mais il était très-laid; ce qui ne l'empêcha point d'être agacé par les plus jolies femmes de la cour pendant tout le temps de la Fronde.

XVIII.

Savoir faire des coupables, c'est la seule ressource des ministres atroces pour perdre des gens de bien qui les gênent. Il est donc très-important d'être en garde contre cette espèce de méchanceté.

XIX.

Sévir contre les innocents, quand il en est besoin : il n'y a point d'honnête homme que ne puisse faire trembler cette

1. Voyez cette même idée dans l'écrit *sur les Femmes,* ci-dessus, page 253.

maxime qu'on ne manque jamais de colorer de l'intérêt public.

XX.

Penser une chose, en dire une autre; mais avoir plus d'esprit que Pompée. Pompée n'aurait pas eu besoin d'esprit, s'il avait su faire ce qui convenait à son caractère, dire vrai ou se taire, d'autant plus qu'il mentait maladroitement.

XXI.

Ne pas outrer la dissimulation; s'attrister de la mort de Germanicus, mais ne pas la pleurer. Alors les larmes, évidemment fausses, n'en imposent à personne, et ne sont que ridicules.

XXII.

Parler de son ennemi avec éloge : si c'est pour lui rendre la justice qu'il mérite, c'est bien fait ; si c'est pour l'entretenir dans une fausse sécurité et le perdre plus sûrement, c'est une perfidie.

XXIII.

Publier soi-même[1] une disgrâce : souvent c'est un acte de prudence ; cela empêche les autres de vous en faire rougir et de l'exagérer.

XXIV.

Demander la fille d'Antigone pour épouser la sœur d'Alexandre; mais être plus fin que Perdiccas. Perdiccas n'eut ni l'une ni l'autre.

1. Cette maxime paraît n'être qu'une faible réminiscence de ce beau passage de Tacite : *At Vitellius, fractis apud Cremonam rebus, nuntios cladis occultans,* stulta dissimulatione, *remedia potius malorum quam mala differebat. Quippe confitenti consultantique supererant spes viresque : quum e contrario læta omnia fingeret, falsis ingravescebat. Mirum apud ipsum de bello silentium : prohibiti per civitatem sermones,* eoque plures : *ac si liceret, vera narraturi,* quia vetabantur, atrociora vulgaverant. *Hist.* lib. III, cap. LIV.

Voilà ce qu'il faudrait graver en lettres d'or sur l'intérieur des murs du palais des souverains, sur le bureau de leurs ministres, et en général de tous ceux qui gouvernent, sous quelque dénomination que ce soit. (N.)

XXV.

Donner de belles raisons. Il serait beaucoup mieux de n'en point donner du tout, ou d'en donner de bonnes.

XXVI.

Remercier des comices quinquennales ; cela signifie dissimuler un événement qui nous déplaît, et que nous n'avons pas pu empêcher, comme fit Tibère. Il avait tout à craindre des assemblées du peuple ; il aurait fort désiré qu'elles fussent rares ou qu'elles ne se fissent plus : elles furent réglées à cinq ans ; et Tibère en remercia et le peuple et le sénat [1].

XXVII.

La fin de l'empire et la fin de la vie, événements du même jour.

XXVIII.

Ne lever jamais la main sans frapper. Il faut rarement lever la main, peut-être ne faut-il jamais frapper ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des circonstances où le geste est aussi dangereux que le coup. De là, la vérité de la maxime suivante.

XXIX.

Frapper juste.

XXX.

Proclamer César, quand il est dans Rome ; c'est ce que firent Cicéron, Atticus, et une infinité d'autres. Mais c'est ce que Caton ne fit pas.

1. Je trouve tout le contraire dans Tacite. Voyez *Annal.* lib. II, cap. XXXVI et XXXVII. Si Diderot parle d'un autre fait arrivé quelques années après, je ne m'en rappelle aucun de ce genre dont Tacite ait fait mention. Mais ma mémoire peut être ici en défaut, et j'aime mieux m'en rapporter à celle de Diderot : *cæterum fides ejus rei penes auctorem erit.* (N.)

XXXI.

Être le premier à prêter serment, à moins qu'on n'ait affaire à Catherine de Russie et qu'on ne soit le comte de Munick : cas rare. Le comte de Munick resta attaché à Pierre III jusqu'à sa mort; après la mort de Pierre III, le comte se présenta devant l'impératrice régnante, et lui dit : « Je n'ai plus de maître, et je viens vous prêter serment; je servirai Votre Majesté avec la même fidélité que j'ai servi Pierre III[1]. »

XXXII.

Ne jamais séparer le souverain de sa personne. Quelque familiarité que les grands nous accordent, quelque permission qu'ils semblent nous donner d'oublier leur rang, il ne faut jamais les prendre au mot.

XXXIII.

Appeler ses esclaves des citoyens; c'est fort bien fait; mais il vaudrait mieux n'avoir point d'esclaves.

XXXIV.

Toujours demander l'approbation dont on peut se passer; c'est un moyen très-sûr de dérober au peuple sa servitude.

XXXV.

Toujours mettre le nom du sénat avant le sien. *Ex senatus-consulto, et auctoritate Cæsaris.* On n'y manque guère, quand le sénat n'est rien.

1. Rulhière, *Histoire* ou *Anecdotes sur la Révolution de Russie, en 1762,* ne parle pas de serment offert. Quand tout espoir fut perdu de conserver le pouvoir à Pierre III, Munick se présenta à Peterhof devant Catherine au milieu de la foule. Ce fut la souveraine qui vint à lui : « Vous avez voulu me combattre? — Oui, madame, et maintenant mon devoir est de combattre pour vous. » Munick fut bientôt séduit, « soit, ajoute Rulhière, qu'il fût touché de cet accueil généreux et inattendu, soit, comme on l'a cru, que son ambition fît encore cette tentative. »

XXXVI.

N'attendre jamais le cas de la nécessité; le prévoir et le prévenir. Lorsque la majesté n'en impose plus, il est trop tard. Cette maxime, qui est excellente sur le trône, n'est pas moins bonne dans la famille et dans la société.

XXXVII.

Lorsque le peuple s'écrie : Donnons donc l'empire à César, sans quoi l'armée reste sans chef, le peuple ment. C'est un adulateur dangereux qui cède à la nécessité. Cet homme aujourd'hui si essentiel à son salut, il le tuera demain. Ce qui fait sentir l'importance de la maxime suivante.

XXXVIII.

Connaître quand le peuple veut ou fait semblant de vouloir; cette maxime n'est pas moins importante dans le camp. Connaître quand le soldat veut ou fait semblant de vouloir.

XXXIX.

Connaître quand le peuple veut, par intérêt ou par enthousiasme. La Hollande n'a voulu un *stathouder* héréditaire que par enthousiasme.

XL.

Se faire solliciter de ce qu'on veut faire; secret d'Auguste.

XLI.

Convenir que les lois sont faites pour tous, pour le souverain et pour le peuple; mais n'en rien croire. Ils parlent tous comme Servius Tullius, et en usent tous avec la loi comme Tarquin avec Lucrèce. Mais il faudrait, quand on oublie la justice, se rappeler de temps en temps le sort de Tarquin.

XLII.

Lorsque Tibère balançait entre ce qu'il devait aux lois et ce qu'il devait à ses enfants, il s'amusait.

XLIII.

J'aime le scrupule de ce pape, qui ne permit point qu'on ordonnât prêtres ses enfants avant l'âge ; mais qui les fit évêques.

XLIV.

Toujours respecter la loi qui ne nous gêne pas et qui gêne les autres. Il serait mieux de les respecter toutes.

XLV.

Un souverain ne s'accuse jamais qu'à Dieu ; mais c'est qu'il ne pèche jamais qu'envers lui : cela est clair.

XLVI.

Affranchir les esclaves lorsqu'on a besoin de leur témoignage contre un maître qu'on veut perdre. Donner[1] la robe virile à l'enfant qu'on doit mener au supplice. Faire violer[2] entre le lacet et le bourreau, la jeune vierge pour la rendre femme et punissable de mort, voilà ce qu'on appelle respecter les lois à la manière des anciens souverains : il est vrai que ceux d'aujourd'hui ne connaissent pas ces atrocités.

XLVII.

Au trait historique qui précède, on peut ajouter par explication[3], dépouiller une femme de la dignité de matrone par

1. Voyez DION *in August.* lib. XLVII, cap. VI. (N.)

2. *Tradunt temporis ejus auctores, quia triumvirali supplicio adfici virginem inauditum habebatur, a carnifice, laqueum juxta, compressam : exin oblisis faucibus, id ætatis corpora in gemonias abjecta.* Il s'agit ici de la fille de Séjan, que Tibère fit violer ainsi par le bourreau. *Tyran subtil et cruel,* dit très-bien Montesquieu, *il détruisait les mœurs pour conserver les coutumes.* Voyez TACIT. *Annal.* lib. V, cap. IX ; et *l'Esprit des lois,* liv. XII, chap. XIV. (N.)

3. VARIANTE : exemple. (Métra, *Corr. secrète.*)

l'exil, afin de décerner la mort, non contre une matrone, ce qui serait illégal ; mais bien contre une exilée, ce qui est juste et permis. Toute cette horrible morale se comprend en deux mots : infliger une première peine, juste ou injuste, pour avoir le droit d'en infliger une seconde.

XLVIII.

Je vous recommande un tel, afin qu'il obtienne par votre suffrage le grade qu'il poursuit. C'est ainsi qu'on persuade à un corps qui n'est rien, qu'il est quelque chose. Un maître n'a guère cette condescendance que lorsqu'il est faible et ne se croit pas en état de déployer toute son autorité sans quelque conséquence fâcheuse.

XLIX.

Faire parler le prêtre dans l'occasion où il est à propos de rendre le ciel responsable de l'événement; ce moyen, assez sûr, suppose toujours un peuple superstitieux ; il vaudrait bien mieux le guérir de sa superstition et ne le pas tromper.

L.

Le glaive et le poignard, *gladius et pugio*, étaient la marque de la souveraineté à Rome[1]. Le glaive pour l'ennemi, le poignard pour le tyran. Le sceptre moderne ne représente, dans la main de celui qui le porte, que le droit de vie et de mort sans formalité.

LI.

Ne point commander de crime, sans avoir pourvu à la discrétion, c'est-à-dire à la mort de celui qui l'exécute : c'est ainsi qu'un forfait en entraîne un autre. Si les complices des grands

1. J'ignore où Diderot a trouvé ce fait, que je n'ai lu dans aucun auteur. Suétone parle seulement de deux registres secrets, dont l'un avait pour titre *Gladius*, et l'autre *Pugio*. Ces deux espèces de listes ou de tables de proscription, qu'on trouva après la mort violente de Caligula, étaient écrites de sa propre main ; et on y lisait, avec des notes particulières, les noms de tous les personnages distingués de chaque ordre que ce monstre avait dessein de faire mourir avant son départ pour Alexandrie. Voyez Sueton. *In Caio*, cap. XLIX. (N.)

y réfléchissaient bien, ils verraient que leur mort, presque infaillible, est toujours la récompense de leur bassesse.

LII.

Susciter beaucoup de petits appuis contre un appui trop fort et dangereux; cela me paraît prudent.

LIII.

Quand on a été conduit au trône par une Agrippine, la reconnaissance de Néron. Il n'y a pas à balancer. Reste à savoir si un trône est d'un assez grand prix pour devoir être conservé par un parricide. On n'en couronne guère un autre qu'à la condition de régner soi-même; et voilà la raison de tant de disgrâces qui suivent les révolutions. On appelle le souverain ingrat, tandis qu'il fallait appeler le favori disgracié, homme despote.

LIV.

Quand on ne veut pas être faible, il faut souvent être ingrat; et le premier acte de l'autorité souveraine est de cesser d'être précaire.

LV.

Faire sourdement ce qu'on pourrait faire impunément avec éclat, c'est préférer le petit rôle du renard à celui du lion.

LVI.

Rugir quelquefois, cela est essentiel; sans cette précaution, le souverain est souvent exposé à une familiarité injurieuse.

LVII.

Accroître la servitude sous le nom de privilége ou de dispenses; c'est, dans l'un et l'autre cas, dire de la manière la moins offensante pour le favorisé et la plus injuste pour toute la nation, qu'on est le maître. Toute dispense est une infraction de la loi; et tout privilége est une atteinte à la liberté générale.

LVIII.

Attacher le salut de l'État à une personne; préjugé populaire, qui renferme tous les autres. Attaquer ce préjugé, crime de lèse-majesté au premier chef.

LIX.

Tout ce qui n'honore que dans la monarchie, n'est qu'une patente d'esclavage.

LX.

Souffrir le partage de l'autorité, c'est l'avoir perdue : *Aut nihil, aut Cæsar*. Aussi le peuple ne choisit ses tribuns que parmi les patriciens.

LXI.

Se presser d'ordonner ce qu'on ferait sans notre consentement; on masque au moins sa faiblesse par cette politique. Ainsi, proroger le décemvirat avant qu'Appius Claudius le demande.

LXII.

Un État chancelle quand on en ménage les mécontents. Il touche à sa ruine quand la crainte les élève aux premières dignités.

LXIII.

Méfiez-vous d'un souverain qui sait par cœur Aristote, Tacite, Machiavel et Montesquieu.

LXIV.

Rappeler de temps en temps leurs devoirs aux grands, non pour qu'ils s'amendent, mais pour qu'on sache qu'ils ont un maître. Ils s'amenderaient peut-être, s'ils étaient sûrs d'être châtiés toutes les fois qu'ils manquent à leurs devoirs.

LXV.

Celui qui n'est pas maître du soldat, n'est maître de rien.

LXVI.

Celui qui est maître du soldat, est maître de la finance.

LXVII.

Sous quelque gouvernement que ce fût, le seul moyen d'être libre ce serait d'être tous soldats; il faudrait que dans chaque condition le citoyen eût deux habits, l'habit de son état et l'habit militaire. Aucun souverain n'établira cette éducation.

LXVIII.

Il n'y a de bonnes remontrances que celles qui se feraient la baïonnette au bout du fusil.

LXIX.

Exemple[1] de la jalousie de la souveraineté[2]. Tibère donna le commandement des légions à ses deux fils, et il se fâcha que le prêtre eût fait des[3] prières pour eux. On en ferait peut-être

1. Ajouter, d'après la *Correspondance secrète :* rare.

2. Diderot, incapable de s'assujettir à ne voir dans un livre que ce qui s'y trouve, raisonne ici sur des faits qui n'ont de réalité que dans son imagination. Il brouille et confond tout. C'est entre Drusus, son propre fils, et Germanicus, son fils adoptif, que Tibère, pour se mettre lui-même plus en sûreté, partagea le commandement des légions : *Seque tutiorem rebatur, utroque filio legiones obtinente.* Mais ce n'est pas en faveur de ces deux princes que les pontifes firent des prières qui leur attirèrent de la part de l'empereur une légère réprimande (*modice perstricti*). C'est Néron et Drusus, tous les deux fils d'Agrippine et de Germanicus, que les prêtres recommandèrent aux dieux ; et ces deux princes n'ont jamais commandé les légions. Ainsi cet exemple de la jalousie de la souveraineté est mal choisi, puisqu'il s'agit, dans les deux faits que Diderot a liés mal à propos, de personnages très-différents. Voyez la note suivante. (N.)

3. Ce fait, tel que Diderot le présente ici, et séparé des circonstances qui l'accompagnent dans Tacite, est assez insignifiant : mais il n'en est pas de même, lorsqu'on le lit dans l'original. Ces mêmes circonstances que Diderot a négligées ou omises, sans doute parce qu'il a cité de mémoire, deviennent alors autant de nuances différentes du caractère de Tibère, autant de traits qui le font mieux connaître. On en va juger. Les pontifes, et à leur exemple les autres prêtres, en faisant des vœux pour la conservation de l'empereur, recommandèrent aussi aux

autant aujourd'hui. Il faut prier pour le succès des armes de Louis XIV, mais non pour le succès des armes de Turenne.

LXX.

Il me tombe sous les yeux un passage de Salluste, où il me semble que je lis le plan de l'éducation de la maison des cadets russes[1]. L'historien fait ainsi parler Marius[2] : Je n'ai point appris les lettres; je me souciais peu d'une étude qui ne donnait aucune énergie à ceux qui s'y livraient; j'ai appris des choses d'une tout autre importance pour la République. Frapper l'ennemi, susciter des secours, ne rien craindre que la mauvaise réputation, souffrir également le froid et le chaud, reposer sur la terre, supporter en même temps la disette et le travail; c'est en faisant ces choses que nos ancêtres ont illustré la République. Là on ne destine à l'état civil, à la magistrature, aux sciences, que ceux qui y sont entraînés par leur penchant naturel; les autres sont élevés comme Marius. On travaille actuellement à introduire dans cette maison un plan d'éducation morale, qui balance la vigueur de l'éducation physique. Plus l'homme est fort, plus il importe qu'il soit juste.

dieux Néron et Drusus. Tibère, qui avait toujours traité durement la famille de Germanicus (*haud unquam domui Germanici mitis*), fut très-offensé de ce qu'on égalait ainsi des enfants à un homme de son âge, et il avertit le sénat de ne point enorgueillir, désormais, par des honneurs prématurés, des têtes jeunes et légères. *Tum vero æquari adolescentes senectæ suæ, impatienter indoluit... cæterum in senatu oratione monuit in posterum, ne quis mobiles adolescentium animos præmaturis honoribus ad superbiam extolleret.* Annal. lib. IV, cap. XVII. On voit, par cet exposé, que Diderot n'est point entré dans la pensée de Tacite; et que le principe général qu'il veut établir ici, quoique vrai en lui-même et fondé sur l'expérience, ne peut pas se déduire de la conduite de Tibère dans cette circonstance. (N.) — Il nous semble que Naigeon considère trop ici, comme partout, le travail de Diderot comme un commentaire de Tacite. En réalité, Tacite n'est pour le philosophe qu'une cause occasionnelle des réflexions qui lui viennent à l'esprit et il suffit que ces réflexions soient justes en elles-mêmes.

1. Voir les *Plans et statuts de différents établissements fondés par l'impératrice Catherine II pour l'éducation de la jeunesse du royaume*, par le maréchal Betzki. Ci-dessus, note, page 451.

2. *Neque literas græcas didici : parum placebat eas discere; quippe quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt. At illa multo optuma reipublicæ doctus sum: hostem ferire, præsidia agitare; nihil metuere, nisi turpem famam; hiemem et æstatem juxta pati; humi requiescere; eodem tempore inopiam et laborem tolerare... hæc atque talia majores vestri faciundo seque remque publicam celebravere.* SALLUST. *Jugurtha*, cap. LXXXV, édit. Édimburg, 1755. (N.)

LXXI.

Peinture de la conduite du consul Rutilius à Capoue, que les soldats mutinés avaient projeté secrètement de piller. Il dit aux uns qu'ils ont assez servi, qu'ils méritent d'être stipendiés; aux autres, que brisés par l'âge et la fatigue, ils sont hors d'état de servir; il disperse par petites troupes, ou seul à seul, ceux qu'il redoute; différentes fonctions militaires lui servent de prétexte; il en occupe à des convois, à des voyages, à des commissions; il donne des congés; il en dépêche à Rome, où son collègue ne manque pas de raisons pour les retenir; il est secondé par le préteur, et la conspiration s'évanouit; ce qui prouve combien la discipline était faible, et combien la licence du soldat était redoutable.

LXXII.

Éparpiller les soldats partout où ils sont indisciplinés, comme on éparpillait les armées sous la République romaine; *Longis spatiis discreti exercitus, quod saluberrimum est ad continendam militarem fidem*[1].

LXXIII.

Il est facile de détourner les hommes nouveaux de leurs projets, si l'on sait oublier à temps sa majesté, et profiter des circonstances.

LXXIV.

Ébranler la nation pour raffermir le trône; savoir susciter une guerre; ce fut le conseil d'Alcibiade à Périclès.

LXXV.

« C'est l'affaire des dieux, ce n'est pas la nôtre. C'est au ciel à venger[2] ses injures, et à veiller que les autels et les sacrifices

1. Tacit. *Hist.* lib. I, cap. ix, fin. (N.)

2. *Deorum injurias diis curæ.* C'est un mot de Tibère, par lequel ce prince, qui avait un sens très-adroit quand la haine ou le ressentiment n'égarait pas sa raison, termine la réponse judicieuse qu'il fit au sénat dans l'affaire de Rubrius et du comédien Cassius. Voyez Tacit. *Annal.* lib. I, cap. lxxiii. (N.)

ne soient pas profanés. Nos fonctions se réduisent dans ce moment à souhaiter qu'il n'en arrive aucun malheur à la République. » Discours d'hypocrites, qui prennent le peuple par son faible.

LXXVI.

On lit, dans les *Politiques* d'Aristote[1], que, de son temps, dans quelques villes, on jurait et l'on dénonçait haine, toute haine au peuple. Cela se fait partout; mais on y jure le contraire. Cette impudence ne se conçoit pas.

LXXVII.

Helvétius n'a vu que la moitié de la contradiction. Dans les sociétés les plus corrompues, on élève la jeunesse pour être honnête; sous les gouvernements les plus tyranniques, on l'élève pour être libre[2]. Les principes de la scélératesse sont si hideux, et ceux de l'esclavage si vils, que les pères qui les pratiquent rougissent de les prêcher à leurs enfants. Il est vrai que, dans l'un et l'autre cas, l'exemple remédie à tout.

LXXVIII.

Presque pas un empire qui ait les vrais principes qui conviennent à sa constitution; c'est un amas de lois, d'usages, de coutumes, incohérents. Partout vous trouverez le parti de la cour, et le parti de l'opposition.

LXXIX.

On veut des esclaves pour soi : on veut des hommes libres pour la nation.

LXXX.

Dans les émeutes populaires on dirait que chacun est souverain, et s'arroge le droit de vie et de mort.

1. Voyez livre V, chap. IX. (Br.)
2. Voir *Réfutation de l'Homme,* ci-dessus, page 463.

LXXXI.

Les factieux attendent les temps de calamité, de disette, de guerres malheureuses, de disputes de religion; ils trouvent alors le peuple tout prêt.

LXXXII.

Longtemps avant la déposition et la mort du dernier empereur de Russie, la nation était imbue qu'il se proposait d'abolir la religion schismatique grecque, et de lui substituer la religion luthérienne.

LXXXIII.

Un souverain faible pense ce qu'un souverain fort exécute. Par exemple, tout ce qui suit :

LXXXIV.

Il faut que le peuple vive, mais il faut que sa vie soit pauvre et frugale : plus il est occupé, moins il est factieux; et il est d'autant plus occupé, qu'il a plus de peine à pourvoir à ses besoins.

LXXXV.

Pour l'appauvrir, il faut créer des gens qui le dépouillent, et dépouiller ceux-ci; c'est un moyen d'avoir l'honneur de venger le peuple, et le profit de la spoliation.

LXXXVI.

Il faut lui permettre la satire et la plainte : la haine renfermée est plus dangereuse que la haine ouverte.

LXXXVII.

Il faut être loué, cela est facile. On corrompt les gens de lettres à si peu de frais; beaucoup d'affabilité et de caresses, et un peu d'argent.

LXXXVIII.

Il faut établir la proportion et la dépendance dans tous les états; c'est-à-dire, une servitude et une misère égales. Il faut surtout exercer la justice; rien n'attache et ne corrompt le peuple plus sûrement.

LXXXIX.

Il faut que la justice soit prompte; car moins on leur laisse, moins ils ont de temps à perdre.

XC.

Ne pas permettre aux riches de voyager; encore moins aux étrangers qui se sont enrichis, de sortir sans les dépouiller.

XCI.

Tout sacrifier à l'état militaire; il faut du pain aux sujets, il[1] me faut des troupes et de l'argent.

XCII.

Tous les ordres de l'État se réduisent à deux, des soldats et leurs pourvoyeurs.

XCIII.

Ne former des alliances que pour semer des haines.

XCIV.

Allumer et faire durer la guerre entre mes voisins.

XCV.

Toujours promettre des secours, et n'en point envoyer[2].

1. Voilà un de ces articles dont j'ai parlé dans l'avertissement qui précède cet ouvrage. (N.)

2. C'est précisément ce que Catherine II, déjà oubliée, n'a cessé de faire dans la guerre aussi atroce qu'injuste que l'empereur et ses alliés ont suscitée et soutenue contre la République française. Elle promettait, tous les jours, à ce prince crédule et sans expérience, de lui envoyer douze vaisseaux de ligne et vingt-quatre mille hommes : et il les attend encore. (N.) — (Écrit en 1798, après le traité de Campo-Formio.)

XCVI.

Profiter des troubles, pour exécuter ses desseins; stipendier l'ennemi de son allié.

XCVII.

Point de ministres au loin, mais des espions.

XCVIII.

Point de ministres chez soi, mais des commis.

XCIX.

Il n'y a qu'une personne dans l'Empire, c'est moi[1].

C.

Dévaster dans la guerre; emporter tout ce qu'on peut; briser tout ce qu'on ne peut emporter.

CI.

Être le premier soldat de son armée.

CII.

Je me soucie fort peu qu'il y ait des lumières, des poëtes, des orateurs, des peintres, des philosophes; et je ne veux que de bons généraux; la science de la guerre est le seule utile.

CIII.

Je me soucie encore moins des mœurs, mais bien de la discipline militaire.

1. Voyez la note 1 dela page précédente. (N.) — Ce n'est point à la maxime XCI que commence le changement de ton de Diderot. Les *principes de politique* qu'il attribue à Frédéric II partent de la maxime LXXXIII.

CIV.

Le seul bon gouvernement ancien, est, à mon avis, celui de Lacédémone; ils auraient fini par subjuguer la Grèce entière.

CV.

Mes sujets ne seront que des ilotes sous un nom plus honnête.

CVI.

Mes idées, suivies par cinq ou six successeurs, conduiraient infailliblement à la monarchie universelle.

CVII.

Tenir constamment pour ennemi celui qu'on ne peut compter pour ami, et ne compter pour ami que celui qui a intérêt à l'être.

CVIII.

Être neutre, ou profiter de l'embarras des autres pour arranger ses affaires, c'est la même chose.

CIX.

Demander la neutralité entre soi et les autres; mais ne la point souffrir entre les autres et soi.

CX.

Marier ses soldats, ou les occuper pendant la paix à en faire d'autres.

CXI.

Faire soldats qui l'on veut.

CXII.

Point de justice du soldat à son pourvoyeur, le peuple.

CXIII.

Point de discipline du soldat à l'ennemi : la proie.

CXIV.

Secourir, ou subsister aux dépens d'autrui, c'est comme je l'entends.

CXV.

Empêcher l'émigration du citoyen par le soldat, et empêcher la désertion du soldat par le citoyen.

CXVI.

Punir le malheur dans la guerre, c'est prêcher énergiquement la maxime, *vaincre ou mourir.*

CXVII.

L'impunité pendant la paix, la certitude de la proie après la victoire; voilà le véritable honneur du soldat, c'est le seul que je lui veuille. Je n'en veux d'aucune sorte aux autres ordres de l'État.

CXVIII.

L'habitant indigent doit spolier le voyageur.

CXIX.

Mal tenir les postes dans un pays où l'on ne voyage que par nécessité.

CXX.

Le besoin satisfait, le reste appartient au fisc.

CXXI.

La discipline militaire, la plus parfaite de toutes, est bonne partout et possible partout.

CXXII.

Entre une société de fer et une société de glace ou de porcelaine, il n'y a pas à choisir.

CXXIII.

Faire des crimes. Torquatus Silanus[1] a eu des nobles, *quos ab epistolis, et libellis, et rationibus appellet, nomina summæ curæ, et meditamenta.* Pomposianus s'est fait descendre de la famille impériale[2]; il a une mappemonde; il colporte les harangues que Tite-Live a mises dans la bouche des chefs et des rois; il a donné à des esclaves les noms d'Annibal et de Magon. La statue de Marcellus est située[3] plus haut que celle de César. C'est avec de pareils moyens de perdre que personne n'est en sûreté.

CXXIV.

Alexandre dira qu'Antipater a vaincu; mais à condition qu'Antipater n'en conviendra pas.

CXXV.

Quand on sert les grands, toujours avoir moins d'esprit qu'eux. Témoin la disgrâce de Pimentel, secrétaire de Philippe II, roi d'Espagne; au sortir d'un conseil d'État, il dit à sa femme : « Madame, faites vos malles; j'ai eu la maladresse de laisser apercevoir à Philippe que j'en savais plus que lui. »

1. Voyez Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. xxxv. Je rétablis ici le texte de cet historien que Diderot cite presque toujours d'une manière peu exacte, et qu'il obscurcit souvent en supprimant sans nécessité ce qui le rendrait clair et intelligible pour tout le monde. Il faut écouter Diderot lorsqu'il raisonne; sa logique est précise et serrée; il est chaud, pathétique, éloquent, persuasif; il porte la lumière dans l'esprit; mais on ne peut trop se défier de lui quand il cite : je ne connais pas en ce genre un plus mauvais guide. Il est rare qu'il s'autorise d'un fait sans l'altérer. (N.)

2. Voyez Sueton. *in Domitiano,* cap. x. C'est sur ces différents chefs d'accusation, tous plus ou moins vagues et insignifiants, que le cruel Domitien exila Pomposianus. (N.)

3. C'est une partie de l'accusation que Romanus Hispo, cet homme dont Tacite fait un portrait si hideux, intenta contre Granius Marcellus. Voyez Tacit. *Annal.* lib. I, cap. lxxiv. (N.)

CXXVI.

Malheur à celui dont on parlera trop.

CXXVII.

Malheur à celui qui s'illustrera par ses services.

CXXVIII.

Malheur à celui qui m'aura mis dans l'alternative d'oublier ou la majesté ou la sécurité.

CXXIX.

S'ils vainquent, c'est que je leur ai prêté mes dieux et mon destin.

CXXX.

Un roi n'est ni père, ni fils, ni frère, ni parent, ni époux, ni ami. Qu'est-il donc? Roi, même quand il dort.

CXXXI.

Le courtisan ne jure que par le roi, et par son éternité.

CXXXII.

Le soldat est notre défenseur pendant la guerre, notre ennemi dans la paix; il est toujours dans un camp, il ne fait qu'en changer.

CXXXIII.

La terreur est une sentinelle qui manque un jour à son poste.

CXXXIV.

Puisse[1] Agrippine n'aller jamais à Tibur sans son fils! puisse son fils n'en revenir jamais sans elle!

1. Il y a dans le manuscrit autographe de Diderot : « Puisse l'impératrice n'aller jamais à Sarkozelo sans son fils! puisse son fils n'en revenir jamais sans elle! » (N.)

CXXXV.

Renvoyer la garde prétorienne ; ce fut là le solécisme de César, et ce solécisme-là lui coûta la vie.

CXXXVI.

Caligula se fit garder par des Bataves, et Antonin par des Germains.

CXXXVII.

Rien à demi. Pompée avait eu la tête coupée ; César était poignardé ; il fallait assassiner Antoine et Lépide. Octave était trop éloigné et trop plat pour oser quelque chose.

CXXXVIII.

La position de Tibère après la révolte de l'Illyrie, fort semblable à celle de Catherine après la révolution ; *Periculosa severitas ; flagitiosa largitio*[1].

CXXXIX.

Lorsque le prêtre favorise une innovation, elle est mauvaise; lorsqu'il s'y oppose, elle est bonne. J'en appelle à l'histoire. C'est le contraire du peuple.

CXL.

Sous Auguste, l'Empire était borné par l'Euphrate, à l'orient ; par les cataractes du Nil et les déserts d'Afrique, au midi ; par le mont Atlas, à l'occident ; et par le Danube et le Rhin, au septentrion. Cet empereur se proposait d'en restreindre les limites. Plus un empire est étendu, plus il est difficile à gouverner, et plus il importe que la capitale soit au centre. On peut en restreindre le gouvernement, en le divisant, multiplier les gouverneurs des provinces et les changer souvent.

1. Tacit. *Annal.* lib. I, cap. xxxvi. (N.)

CXLI.

Avis aux factieux. Auguste fit périr les assassins de César au bout de trois ans. Septime Sévère traita de même ceux qui tuèrent Pertinax; Domitien, l'affranchi qui prêta sa main à Néron; Vitellius [1], les meurtriers de Galba. On profite du crime; et on s'honore encore par le châtiment du criminel.

CXLII.

Après la mort du tyran Maximin, Arcadius et Honorius publièrent une loi contre le tyrannicide. L'esprit de cette loi est clair.

CXLIII.

On a dit que le prince [2] mourait, et que le sénat était immortel. On nous a bien prouvé que c'était tout le contraire.

CXLIV.

Les ordres de la souveraineté qui s'exécutent la nuit, marquent injustice ou faiblesse : n'importe. Que les peuples n'apprennent la chose que lorsqu'elle est faite.

CXLV.

« Tandis qu'ils élèvent [3] la mer et qu'ils abaissent les montagnes, nous manquons d'asile. » Qui est-ce qui parle ainsi? Catilina. A qui? A des hommes ruinés et perdus comme lui.

1. « Plures quam centum et vigenti libellos (*les requêtes des meurtriers de Galba*) præmia exposcentium, ob aliquam notabilem illa die operam, Vitellius postea invenit : omnesque conquiri et interfici jussit; non honore Galbæ, sed tradito principibus more, munimentum ad præsens, in posterum ultionem. » TACIT. *Hist.* lib. I, cap. XLIV, *in fin.* (N.)

2. *Principes mortales : rempublicam æternam esse.* C'est une des raisons dont Tibère se servit pour faire cesser les regrets que causait la mort de Germanicus, dont, selon le peuple, les funérailles n'avaient pas été célébrées avec assez de magnificence. Voyez TACIT. *Annal.* lib. III, cap. VI. (N.)

3. « Etenim quis mortalium, cui virile ingenium, tolerare potest, illis divitias superare, quas profundant in exstruendo mari, et montibus coæquandis, nobis rem familiarem etiam ad necessaria deesse? » SALLUST. *Catilin.* cap. XX. (N.)

CXLVI.

Que le peuple ne voie jamais couler le sang royal pour quelque cause que ce soit. Le supplice public d'un roi change l'esprit d'une nation pour jamais [1].

CXLVII.

Qu'est-ce que le roi? Si le prêtre osait répondre, il dirait : C'est mon licteur.

1. Il n'est pas inutile de remarquer que l'ouvrage où se trouve cette dernière réflexion, aussi juste que profonde, a été écrit en 1774; et que les Anglais même, malgré leur pénitence annuelle et leurs remords intermittents et périodiques, ne ont pas exception à cette règle générale. Sans oser se l'avouer à elle-même, ou plutôt sans s'en douter, cette nation en corps n'en est pas moins modifiée à cet égard pour tout le temps que la forme de son gouvernement sera monarchique : c'est qu'il faut peut-être plus de temps à un peuple policé pour oublier le supplice légal et public d'un de ses rois, et pour voir, même après plusieurs siècles écoulés, ses successeurs absolument du même œil et avec le même cortége de préjugés et d'illusions qu'il regardait les princes qui, avant ce grand exemple, ont régné sur lui, qu'il n'en a fallu à ce même peuple, fatigué d'une longue servitude, pour se résoudre à briser, de ses fers rompus, la tête de ses oppresseurs. Cette observation, dont on sentira d'autant mieux la vérité qu'on aura plus étudié le cœur humain, et qu'on le connaîtra mieux, suffit, ce me semble, pour inspirer à tous les Français cet esprit d'union, de concorde et de paix qui peut seul tarir la source de leurs maux. Puissent aujourd'hui ceux de mes concitoyens qui, moins par goût et par un choix réfléchi, que par l'effet du pouvoir de l'habitude et de la force des opinions préconçues, regrettent au fond de leur cœur un gouvernement aboli par la volonté nationale, et font secrètement des vœux, au moins indiscrets, pour en voir le rétablissement, examiner dans le silence de leurs passions et de leurs préjugés cette grande question! Puissent-ils, plus instruits et plus éclairés, se convaincre fortement qu'il serait impossible aujourd'hui de courber tous les Français sous le même joug dont ils se sont affranchis, sans baigner encore la France dans des flots de sang, et sans lui imprimer une nouvelle secousse qui en entraînerait nécessairement le déchirement et la ruine! Puissent, surtout, ces hommes aigris par le malheur, et que les convulsions, les désordres et les crimes de toute espèce, inséparables d'une grande révolution, n'ont que trop multipliés sur le sol de la république, abjurer enfin leurs haines, oublier, s'il se peut, le passé, ouvrir désormais leur âme à la clémence, à la commisération, à l'espérance, à l'amitié, à tous les sentiments doux et consolateurs! Puissent-ils, soumis aux sages conseils de la raison et de leur propre intérêt bien entendu, reconnaître que, tout bien considéré, tout pesé, tout calculé, ils n'ont rien de mieux à faire pour leur bonheur et pour celui de leurs concitoyens, pour assurer surtout le repos, la durée, la gloire et la prospérité de la patrie, ce nom si cher à tous les cœurs bien nés, que de se rallier en foule autour du gouvernement établi par la constitution, de le maintenir, d'en fortifier à l'envi tous les ressorts, et de donner les premiers le précepte et l'exemple du respect et de l'obéissance aux lois de l'État! (N., 1798.)

CXLVIII.

Une guerre interminable, c'est celle du peuple qui veut être libre, et du roi qui veut commander. Le prêtre est, selon son intérêt, ou pour le roi contre le peuple, ou pour le peuple contre le roi. Lorsqu'il s'en tient à prier les dieux, c'est qu'il se soucie fort peu de la chose.

CXLIX.

Créer une cognée à la disposition du peuple; créer une cognée à la disposition du sénat : voilà toute l'histoire du tribunat et de la dictature.

CL.

Savoir dire *non*, pour un souverain; pouvoir dire *non*, pour un particulier.

CLI.

A la création d'un dictateur, de républicain, l'État devenait monarchique; à la création d'un tribun, il devenait démocratique.

CLII.

Le mélange des sangs ruine l'aristocratie, et fortifie la monarchie. L'état où ce mélange est indifférent est voisin de l'état sauvage.

CLIII.

Les femmes ne sont, nulle part, aussi avilies que dans une nation où le souverain peut faire asseoir sur le trône, à côté de lui, la femme qui lui plaît le plus; là, elles ne sont rien qu'un sexe dont on a besoin.

CLIV.

Dans les aristocraties, relever plutôt les grandes familles indigentes aux dépens du fisc, que d'en souffrir la diminution ou la mésalliance.

CLV.

César par la loi *Cassia*, Auguste par la loi *Senia*[1], relevèrent le sénat épuisé de familles patriciennes; Claude introduisit dans ce corps tous les vieux citoyens, tous ceux dont les pères s'étaient illustrés. Il restait peu de ces familles que Romulus avait appelées *majorum gentium*; et Lucius Brutus, *minorum*.

CLVI.

On releva la barrière contre le peuple; car les patriciens de la loi *Cassia* et de la loi *Senia* avaient passé. Et ce sont des tyrans qui relèvent cette barrière!

CLVII.

Rien ne montre tant la grandeur de Rome que la force de ce mot, même chez les barbares dans les contrées les plus éloignées : *Je suis citoyen romain*. On y connaissait la loi *Porcia*; on s'y soumettait. On n'osait attenter à la vie d'un Romain.

CLVIII.

La loi qui défendait de mettre à mort un citoyen fut renouvelée plusieurs fois. Cicéron fut exilé pour l'avoir enfreinte contre les ennemis de la patrie; et sous Galba[2], un citoyen la réclamant, toute la distinction qu'on lui accorda, ce fut une croix plus élevée et peinte en blanc.

CLIX.

La création d'un dictateur suspendait toutes les fonctions de la magistrature, excepté celles du tribun. Il fallait, pour se mettre dans une position aussi critique, que le cas fût bien

1. Voyez Tacit. *Annal.* lib. II, cap. xxv. Diderot ne fait ici que le traduire et l'abréger. (N.)

2. « Tutorem, quod pupillum, cui substitutus hæres erat, veneno necasset, cruce adfecit : implorantique leges, et civem romanum se testificanti, quasi solatio et honore aliquo pœnam levaturus, mutari, multoque præter cæteras altiorem et dealbatam statui crucem jussit. » Sueton. *in Galb.* cap. ix. (N.)

important : toute l'autorité se partageait alors entre deux puissances opposées.

CLX.

Véturius fut mis à mort pour avoir disputé le pas au tribun.

CLXI.

L'empereur créé disait : « Je vous rends grâce du nom de César, du grand pontificat, et de la puissance tribunitienne. »

CLXII.

Il fut statué que les huit mille captifs faits à la bataille de Cannes ne seraient point rachetés. Si vous voulez connaître un beau modèle d'éloquence, vous le trouverez dans une des odes d'Horace[1], où ce poëte fait parler Régulus contre l'échange des prisonniers carthaginois et des prisonniers romains.

CLXIII.

Je ne connais pas un trait de lâcheté mieux caractérisé que la réponse du soldat à Auguste, qui lui demandait pourquoi il détournait ses regards de sa personne : *C'est que je ne puis soutenir l'éclair de tes yeux.* Le soldat qui n'est pas en état de soutenir l'éclair des yeux de son général, ne soutiendra pas aisément l'éclat des armes de l'ennemi.

CLXIV.

Galba disait à Pison[2] : *Pense à ce que tu exigerais de ton souverain, si tu étais sujet.* Ce conseil était très-sage; mais il est bien rare qu'il soit suivi.

1. La cinquième du troisième livre. (N.)

2. « Utilissimusque idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est, cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. » Tacit. *Hist.* lib. I, cap. xvi. Il est difficile de reconnaître la pensée de Tacite dans la traduction de Diderot. C'est qu'en général ce philosophe ne traduit pas plus exactement qu'il ne cite. (N.) — Ici Naigeon et la *Correspondance secrète* ne sont pas d'accord. Celle-ci dit : *Galba disait à Pison;* Naigeon dit : *Pison disait à Galba.* C'est Naigeon qui a tort

CLXV.

Lorsqu'il sagit du salut du souverain, il n'y a plus de lois. L'inquiétude, même innocente, qu'on lui cause, est un crime digne de mort. Lorsqu'il s'agit du public, relativement au bien particulier, la justice se tait; lorsqu'il s'agit de l'avantage de l'Empire, c'est la force qui parle. Il faut dormir tranquillement chez soi. Tous les auteurs ont dit : « Cette subtilité scrupuleuse que nous portons dans les affaires particulières ne peut avoir lieu dans les affaires publiques. » *Judicialis ista subtilitas in negotia publica minime cadit.*

CLXVI.

Le droit de la nature est restreint par le droit civil; le droit civil, par le droit des gens, qui cesse au moment de la guerre, dont tout le code est renfermé dans un mot : *Sois le plus fort.*

CLXVII.

« Othon ne voulut pas conserver l'empire dans un si grand péril des hommes et des choses. » *Magis pudore, ne tanto rerum hominumque periculo dominationem sibi asserere perseveraret, quam desperatione ulla, aut diffidentia copiarum*[1]. L'histoire s'écrie : *Oh! l'héroïsme!* J'aimerais mieux que cette exclamation fût d'un souverain.

CLXVIII.

« Il convient qu'un seul meure pour le peuple, et tous pour le souverain. » *Expedit unum pro populo; omnes mori pro rege.*

et nous avons dû rétablir les rôles. Dans ce discours du souverain à son héritier adoptif, il nous semble très-facile de rapprocher la traduction de Diderot de celle de Dureau de la Malle : « Ta règle de conduite à la fois la plus sûre et la plus simple, c'est de te rappeler ce que tu aimais, ce que tu blâmais dans un autre prince. » Il n'y a qu'un changement de temps.

1. Voyez Sueton. *in Othon.* cap. ix. (N.)

CLXIX.

« Le discours de Galba était avantageux pour la République ; périlleux pour lui. » *Galbæ vox pro republica honesta, ipsi anceps; legi a se militem, non emi*[1]. J'ai bien peur que ce discours de Galba ne fût qu'un compliment sans conséquence.

CLXX.

Caton le censeur ! qu'on me le ressuscite, et j'en ferai un excellent prieur ou gardien de couvent. Ce n'est pas là un chef de grande république; la sévérité déplacée est pire qu'un vice. Il divisa l'État en deux factions, et pensa le renverser. Il eût été la machine d'un profond hypocrite. Il eût allumé la guerre civile à son péril et au profit de son rival.

CLXXI.

Un des grands malheurs du vice, lorsqu'il est général, c'est de se rendre plus utile que la vertu. Galba, l'honnête Galba, fut de son temps ce qu'un homme de probité est toujours à la cour; ce qu'un souverain équitable serait de nos jours en Europe. « Le reste n'est point ajusté à cette forme ; » *nec enim ad hanc formam cætera erant*. Je ne sais si j'aurais été saint Louis; mais, aujourd'hui, il serait à peu près ce que je suis[2].

CLXXII.

Machiavel dit : *Le secret de l'empire*. Tacite, beaucoup plus sage, et nommant les choses par leur vrai nom, dit : *Le forfait de l'empire*[3].

CLXXIII.

Le véritable athéisme, l'athéisme pratique, n'est guère que sur le trône ; il n'y a rien de sacré; il n'y a ni lois divines, ni

1. Tacit. *Hist.* lib. I, cap. v. (N.) Voyez note 2, page 489.
2. C'est toujours Frédéric II qui parle.
3. Diderot n'y avait pas bien regardé. On trouve également dans Tacite : *Dominationis arcana; dominationis flagitia; arcana imperii tentari,* etc. Voyez Tacit. *Annal.* lib. II, cap. lix ; lib. XIV, cap. xi ; lib. II, cap. xxxvi ; *Hist.* lib. I, cap. iv. Le même historien dit aussi : *Arcana domus*. Voyez *Annal.* lib. I, cap. vi. (N.)

lois humaines pour la plupart des souverains; presque tous pensent que celui qui craindrait Dieu ne serait pas longtemps craint de ses sujets, et que celui qui respecterait la justice serait bientôt méprisé de ses voisins. Voilà un de ces cas, où le scélérat Machiavel dit : *Dominationis arcana*, secrets de domination, et où l'honnête Tacite dit : *Dominationis flagitia*, forfaits de domination[1].

CLXXIV.

Dans un État, il n'y a qu'un asile pour les malfaiteurs, le palais de César.

CLXXV.

Il ne faut de la morale et de la vertu qu'à ceux qui obéissent. Hélas! je sais bien qu'ils n'en pourraient manquer impunément; et que c'est le malheureux privilége de ceux qui commandent.

CLXXVI.

Quelle redoutable nation que celle où un souverain scélérat commanderait à des sujets vertueux! Mais j'y ai beaucoup pensé; cela ne se peut. Le Vieux de la Montagne ne commande qu'à des fanatiques. Le sultan ne commande qu'à des fanatiques; et si son empire se police, le fanatisme cessera. Si la barbarie de l'empire ottoman pouvait cesser et le fanatisme rester, l'Europe ne serait plus en sûreté.

CLXXVII.

Celui qui introduirait la science de la guerre dans l'Asie serait l'ennemi commun de tous. Heureusement il a manqué un chapitre, peut-être un verset au Coran, et le voici : « Apprends de l'infidèle à te défendre contre lui, et n'en apprends que cela; le reste est mauvais, laisse-le-lui. »

CLXXVIII.

Parler aux hommes, non au nom de la raison, mais au nom du ciel, c'est bien fait, si ce sont des sauvages ou des enfants.

1. Voyez la note précédente. (N.)

CLXXIX.

Ne jamais livrer le transfuge. Ce n'est pas une loi républicaine; c'en est une de tous les États.

CLXXX.

Sous Tibère [1] on mit à mort un maître pour avoir châtié un de ses esclaves, qui tenait dans sa main une drachme d'argent frappée à l'effigie de l'empereur. Il y a dans ce fait, s'il est vrai, moins encore d'atrocité que d'imbécillité. Il y avait tant d'autres moyens de perdre un honnête homme! je suis sûr que Tibère en sourit de pitié.

CLXXXI.

Romulus eut un grand art, si le même jour qu'il subjugua un ennemi, il sut en faire un citoyen, sans lui conserver de privilége [2]. Avec ce moyen, ce n'est rien.

CLXXXII.

Sentir toute la force du lien qui attache l'homme à la glèbe, sans quoi on risque de faire plus ou moins qu'on ne peut.

CLXXXIII.

L'ennemi le plus dangereux d'un souverain, c'est sa femme, si elle sait faire autre chose que des enfants.

CLXXXIV.

Persuader à ses sujets que le mal qu'on leur fait est pour leur bien.

1. « Quo (Tiberio) imperante majestatis reus visus esse nonnemo dicitur, quod servum suum, gerentem argenteum Tiberii nummum, verberasset. » PHILOSTRAT. *De vit. Apollon.* lib. I, cap. XV, édit. Olear. Lips. 1709. — Je suis bien sûr que Diderot n'avait pas lu ce fait dans Philostrate, qu'il n'a jamais ouvert. Mais, quel que soit l'auteur qui le lui a fourni, la citation est du moins exacte. Observons néanmoins que ce même fait, qui d'ailleurs est bien dans l'esprit du gouvernement de Tibère, n'est rapporté par Philostrate que comme un bruit public : *dicitur.* (N.)

2. *Annal.* lib. XI, cap. XXIV.

CLXXXV.

Persuader aux citoyens que le mal qu'on fait à ses voisins, c'est pour le bien de ses sujets. Toujours enlever des Sabines.

CLXXXVI.

Tout le temps que les autres perdent à penser ce que l'empire deviendra quand ils ne seront plus, je l'ai employé à le rendre ce que je voulais qu'il fût de mon vivant.

CLXXXVII.

Le seul éloge digne d'être envié d'un souverain, c'est la terreur de ses voisins.

CLXXXVIII.

La médecine préservative, si dangereuse dans tout autre cas, est excellente pour les souverains. *Ne noceri possit.*

CLXXXIX.

Ne rien faire qui rende odieux sans une grande utilité. Par exemple l'inceste, il tache les enfants aux yeux des peuples. C'est une cause de révolution pour le moment; et c'en est un prétexte après des siècles.

CXC.

Une autre raison, que j'ai oubliée, de ne pas mettre les lois sous la sanction de la religion; c'est qu'il y a toujours du péril à s'en affranchir; le prince est alors sous la volonté de Dieu, comme le dernier de ses sujets.

CXCI.

Tibère sut penser profondément, et dire avec finesse : « Penses-tu, Séjan, que Livie, femme de Caïus César, femme de

Drusus, pourrait se résoudre à vieillir à côté d'un chevalier romain[1]? »

CXCII.

« Le Romain se rendit maître de l'univers, toujours en secourant ses alliés[2]; » c'est Cicéron qui le dit : Cicéron est bien naïf!

CXCIII.

« Nous avons combattu en apparence pour les Fidiciniens, mais en effet pour nous. » *Pugnavimus verbo pro Fidicinis, re pro nobis.* Autre naïveté des envoyés de la Campanie au sénat. Heureusement on ne lit guère ces livres-là.

CXCIV.

« Plautus, songez à vous; faites cesser les rumeurs; vous avez des ennemis qui se servent de l'apparition de la comète pour vous diffamer; vous ferez bien de vous soustraire à leur calomnie : vos aïeux vous ont laissé des terres en Asie; sérieusement, je crois que vous feriez bien de vous y retirer, vous y jouiriez d'une jeunesse heureuse dans le repos et la sécurité. » Croirait-on que ce discours fût de Néron? Il en est pourtant. Il fallait que ce Rubellius Plautus fût bien de ses amis[3]. Cela ferait

1. « Falleris enim, Sejane, si te mansurum in eodem ordine putas, et Liviam quæ C. Cæsari, mox Druso nupta fuerit, ea mente acturam, ut cum equite romano senescat. » Tacit. *Annal.* lib. IV, cap. xl. (N.)

2. « Populum romanum, juvandis sociis, totum terrarum orbem occupasse. » (N.)

3. Lorsqu'on compare ce narré avec celui de Tacite, on voit que Diderot a mal pris le sens de cet historien, qui ne dit rien de l'amitié prétendue de Néron pour Rubellius Plautus. Tout ce qu'on voit dans le texte de Tacite, et ce qu'il fait très-bien entendre sans le dire expressément, c'est que Néron, effrayé des présages que le peuple expliquait en faveur de Rubellius Plautus, personnage d'une grande distinction, l'exila en Asie, et qu'il n'osa pas le faire mourir, dans un moment où l'intérêt de sa propre sûreté lui prescrivait de le laisser vivre. *Ergo, permotus iis Nero, componit ad Plautum literas, consuleret quieti urbis, seque prave diffamantibus subtraheret : esse illi per Asiam avitos agros, in quibus tuta et inturbida juventa frueretur.* Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. xxii. (N.) — Pourquoi Naigeon n'a-t-il pas pu sentir l'ironie dans la phrase : *Il fallait que ce Rubellius Plautus fût bien de ses amis?* C'est que ce n'est pas par la pénétration que brille Naigeon. Il est scrupuleux d'exactitude, voilà tout.

presque l'apologie de Linguet[1] et des autres scélératesses de Néron.

CXCV.

Titus fit assassiner[2] Cæcina qu'il avait invité à manger; Alexandre, Parménion; Henri III, le Guise. « Quand il s'agit de la couronne, on ne s'en fie qu'à ceux qui sont morts. » *De affectato regno, nisi occisis, non creditur.* Si cela est vrai du souverain, cela l'est bien davantage du factieux.

CXCVI.

Il n'y a nul inconvénient à voir le péril toujours urgent.

CXCVII.

César fit couper les mains à ceux qui avaient porté les armes contre lui, et les laissa vivre. Ils promenaient la terreur.

CXCVIII.

Le machiavéliste, c'est-à-dire l'homme qui calcule tout d'après son intérêt, met souvent l'amour de la justice à la place de la haine.

CXCIX.

Ou consoler par de grandes récompenses, ou proscrire les enfants des pères factieux. L'un est plus sûr; l'autre plus humain. Car, qu'est-ce qu'un enfant à qui une récompense fait oublier la mort de son père?

1. Pour comprendre l'introduction inattendue du nom de Linguet dans cette phrase, il faut se reporter à la date de 1775, que nous assignons à ces réflexions. A ce moment même, Morellet faisait paraître sa *Théorie du paradoxe* à laquelle Linguet répondait par la *Théorie du libelle*. Parmi les accusations de Morellet contre Linguet, quelques-unes étaient justes; celle d'avoir fait l'apologie de Tibère et de Néron dans son *Histoire des Révolutions de l'empire romain* (1766) était un peu exagérée. Linguet, suivant ses habitudes d'avocat, avait plaidé le pour et le contre et il lui fut facile de répliquer à Morellet, qui n'avait cité que le *pour*, en lui mettant le *contre* sous les yeux. Linguet s'étant déclaré pour Palissot, et ayant vivement attaqué les encyclopédistes, Diderot devait prendre le parti de Morellet.

2. Voyez Sueton. *in Tito*, cap. vi. (N.)

CC.

Un souverain, qui aurait quelque confiance dans ces pactes si solennellement jurés, ne serait ni plus ni moins imbécile que celui qui, étranger à nos usages, mettrait quelque valeur à ces très-humbles protestations qui terminent nos lettres.

CCI.

Si aucun souverain de l'Europe n'oserait tremper ses mains dans le sang d'un ennemi insidieusement attiré, ou dans une conférence, ou dans un repas, exemple dont les histoires sont remplies jusqu'à nos temps, c'est que les mœurs sont changées. Nous sommes moins barbares assurément; en sommes-nous moins perfides? J'en doute.

CCII.

Aucune nation de l'Europe ne garde plus fidèlement le pacte qu'elle a juré que le Turc, capable toutefois de renouveler de nos jours les anciennes atrocités. On peut dire de nous :

> ...Nil faciet sceleris pia dextera...
> Sed mala tollet anum vitiato melle cicuta.

CCIII.

« Je n'ignore pas les bruits qui courent; mais je ne veux pas que Silanus soit jugé sur des bruits[1]. Je vous conjure de négli-

1. Diderot traduit, ou plutôt paraphrase ici à sa manière un très-beau discours que Tibère prononça en présence du sénat dans l'affaire de Silanus qui s'instruisait devant lui. Mais le texte de l'historien vaut beaucoup mieux que la paraphrase du philosophe. On ne pense pas plus profondément que Tacite, et on ne s'exprime pas mieux que lui. Si Diderot ne voulait qu'abréger le discours de Tibère, il fallait du moins en bien saisir l'esprit; mais il se contente d'en traduire les deux premières lignes, et il prend le reste dans sa tête. Ce qu'il fait dire à Tibère n'a rien de remarquable : mais ce n'est pas ainsi que ce prince parle dans Tacite. Lorsqu'on ose substituer ses propres idées à celles de l'inimitable auteur des *Annales,* il faut être bien sûr de dire mieux que lui; et l'on peut d'autant moins s'en flatter, qu'il est même très-difficile de dire aussi bien. Voyez Tacit. *Annal.* lib. III, cap. lxix. (N.) — Vouloir qu'en six lignes qui servent simplement d'amorce à une maxime, Diderot ait eu l'intention de lutter d'éloquence avec Tacite, c'est bien là Naigeon.

ger l'intérêt que je prends à la chose, et la peine que cette affaire me cause, et de ne pas confondre des imputations avec des faits. » C'est ainsi qu'on parlerait de nos jours à une commission; espèce de justice et d'humanité perfide; moyen sûr de faire périr un innocent comme coupable, au lieu que les assassinats faisaient périr les coupables comme innocents; *tanquam innocentes perierant.* Plus le souverain affecte de pitié, plus la perte est certaine.

CCIV.

Le même discours a des sens bien différents dans la bouche de Tibère et dans celle de Titus. Quand Titus dira qu'il ne faut pas[1] user d'autorité, lorsqu'on peut recourir aux lois; il parlera comme un homme de bien : Tibère, au contraire, parlera comme un hypocrite[2] qui se joue des lois dont il dispose; il ne veut pas que son ennemi lui échappe : mais il veut se soustraire à l'odieux de sa condamnation en la rendant légale. Il envoie le centurion au forfait notoire, et l'innocence au sénat. C'est un modèle à étudier toute la vie.

CCV.

Tiridate disait[3] : « Le plus équitable dans la haute fortune est toujours le plus utile. Conserver son bien, s'emparer du bien d'autrui; l'un est l'éloge d'un père de famille; l'autre, l'éloge d'un roi. » Il se trouve de temps en temps des scélérats indiscrets, comme ce Tiridate, qui révèlent, très-mal à propos, la doctrine des rois.

CCVI.

Les Romains se jettent sur la Chypre. Ptolomée, leur allié, est proscrit. Alors le fisc était épuisé. La proscription de Ptolomée n'eut pas d'autre motif que la richesse de ce prince, et la pauvreté du fisc romain. Ptolomée s'empoisonne, la Chypre

1. *Nec utendum imperio, ubi legibus agi possit.* Tacit. *Annal.* lib. III, cap. LXIX. (N.)

2. Variante : fripon. (*Corr. secrète.*)

3. *Id in summa fortuna æquius, quod validius. Et sua retinere, privatæ domus; de alienis certare, regiam laudem esse.* Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. I. (N.)

devient tributaire. On la spolie. L'honnête Caton en transporte à Rome les riches dépouilles comme des guenilles; cela est tout à fait à la moderne, excepté le poison. On empoisonne, on ne s'empoisonne plus.

CCVII.

Jeter des haines entre ses ennemis, acharner deux puissances l'une contre l'autre, afin de les affaiblir et de les perdre toutes deux, c'est ce que Drusus fit dans la Germanie, et ce que Tacite[1] approuve. Et l'on blâmera ce pape, qui fomentait la querelle des Colonnes et des Ursins; tantôt favorable, tantôt contraire à l'un et l'autre parti; leur fournissant secrètement de l'argent et des armes jusqu'à ce que, réduits à la dernière nécessité par des succès et des défaites alternatives, il les étouffa sans résistance de leur part et sans fatigue de la sienne!

CCVIII.

Celui qui préfère une belle ligne dans l'histoire à l'invasion d'une province, pourrait bien n'avoir ni la province, ni la belle ligne.

CCIX.

La raison pour laquelle on crie contre les fermiers généraux en France, est précisément celle pour laquelle on les institue ailleurs.

CCX.

Disgracier ceux à qui l'on aurait des pensions à faire; cela est toujours facile.

CCXI.

Tout voir par ses yeux, tenir de la clarté dans ses affaires, et rendre la colonne de la recette la plus longue, et celle de la dépense la plus petite possible; il n'y a point de commerce ni d'empire qui ne prospèrent par ces moyens.

1. *Haud leve decus Drusus quæsivit, illiciens Germanos ad discordias.* Tacit *Annal.* lib. II, cap. LXII. (N.)

CCXII.

Plus un souverain recommande l'exercice des lois, plus il est à présumer que les magistrats sont lâches. Tibère avait continuellement dans la bouche qu'il fallait exécuter les lois ; *exercendas leges esse*.

CCXIII.

Le crime de lèse-majesté[1] *est le complément de toutes les accusations*. Ce mot de Tacite peint et l'empereur, et le sénat et le peuple.

CCXIV.

Les victoires en imposent autant au dedans qu'au dehors ; on se soumet plus volontiers à un héros qu'à un homme ordinaire ; peut-être aussi s'y mêle-t-il un peu de reconnaissance et de vanité. On est fier d'appartenir à une nation victorieuse ; on est reconnaissant envers un prince à qui l'on doit cette illustration, compagne de la sécurité.

CCXV.

Je voudrais bien savoir ce qui se passait au fond de l'âme de Tibère, écoutant gravement en silence les sénateurs disputant si le préteur avait droit de verge[2] sur les histrions : cela devait lui paraître bien plaisant.

CCXVI.

Une autre fois, il garda le même silence, tandis qu'on agitait si le sénat pouvait délibérer d'affaires publiques dans l'absence de César ; et quoique la question fût plus importante, le doute ne lui en parut pas moins plaisant. En effet, de quoi s'agissait-il entre ces graves personnages ? de savoir s'ils étaient quelque chose ou rien.

1. *Majestatis crimine, quod tum omnium accusationum complementum erat.* Tacit. *Annal.* lib. III, cap. xxxviii. (N.)
2. *Annal.* lib. I, cap. lxxvii.

CCXVII.

La liberté d'écrire et de parler impunément, marque ou l'extrême bonté du prince, ou le profond esclavage du peuple ; on ne permet de dire qu'à celui qui ne peut rien.

CCXVIII.

Un peuple fier comme le peuple romain, lorsqu'il dégénère, est pire qu'aucun autre ; car toute la force qu'il avait dans la vertu, il la porte dans le vice : c'est alors un mélange de bassesse, d'orgueil, d'atrocité, de folie ; on ne sait comment le gouverner ; l'indulgence le rend insolent, la dureté le révolte.

CCXIX.

Appeler le soldat camarade un jour de bataille, c'est accepter sa part du danger commun ; c'est descendre au rang de soldat ; c'est élever le soldat au rang de chef. Ce ne peut être que le mot d'un homme brave. Un lâche n'oserait pas le dire, ou le dirait mal. C'est le mot de Catilina : *Vel imperatore, vel milite, me utimini*[1].

CCXX.

Après la bataille de Pharsale, Labienus fit courir le bruit que César était grièvement blessé. Aux portes de Mantes, le Mayenne en fit autant. « Mes amis, dit-il, ouvrez-moi, nous avons perdu la bataille ; mais le Béarnais est mort. »

CCXXI.

Salluste a fait l'histoire de toutes les nations dans le peu de lignes qui suivent. « J'ai beaucoup lu, j'ai beaucoup entendu, j'ai beaucoup médité sur ce que la république avait achevé de grand dans la paix et dans la guerre ; je me suis interrogé moi-même sur les moyens qui avaient conduit à une heureuse fin tant d'entreprises étonnantes, et il m'a été démontré que cette

1. *Apud* Sallust. *Bell. Catilin.* cap. xxi. (N.)

énorme besogne n'avait été l'ouvrage que d'un très-petit nombre de grands hommes [1]. »

CCXXII.

Dans les grandes affaires, ne prendre conseil que de la chose et du moment.

CCXXIII.

Les plus mauvais politiques sont communément les jurisconsultes, parce qu'ils sont toujours tentés de rapporter les affaires publiques à la routine des affaires privées.

CCXXIV.

Employer les hommes à quoi ils sont propres ; chose importante, qu'aucune nation, qu'aucun gouvernement ancien ou moderne n'a si bien su que la petite société de Jésus : aussi, dans un assez court intervalle de temps est-elle parvenue à un degré de puissance et de considération dont quelques-uns de ses membres même étaient étonnés.

1. J'ai cherché ce passage dans Salluste avec assez de soin pour être à peu près sûr qu'il ne s'y trouve pas ; je soupçonne fort Diderot d'en être plutôt l'auteur que le traducteur. Il semble en effet que ce passage *nil antiquum sapit ;* ce qu'il ne faut pas entendre de la pensée, qui est solide, judicieuse, et tout à fait à l'antique, mais seulement du style de la traduction, où l'on remarque des formes de phrases et certaines expressions libres et familières qui donnent au tout un air et, pour ainsi dire, un goût moderne, que sans doute on ne trouverait pas dans l'original... Je me rappelle en ce moment un beau passage de Salluste, dont le commencement a quelque rapport avec ce que Diderot fait dire ici à cet historien. Le voici tout entier ; on jugera mieux de ce qu'il a pu fournir à l'esprit et à l'imagination de son éloquent interprète ou de son imitateur : *Nam sæpe ego cum animo meo reputans, quibus quisque rebus clarissumi viri magnitudinem invenissent; quæ res populos, nationesve magnis auctoribus auxissent; ac deindè quibus causis amplissuma regna et imperia corruissent : eadem semper bona atque mala reperiebam, omnesque victores divitias contemsisse, et victos cupivisse,* etc. SALLUST. Epistol. I, *ad Cæsar. de republ. ordin.*, IX. (N.)

ENTRETIEN

D'UN PHILOSOPHE

AVEC LA MARÉCHALE DE ***

1776

NOTICE PRÉLIMINAIRE

L'*Entretien avec la Maréchale,* car c'est ainsi qu'on le désigne habituellement, est une des perles les plus précieuses de l'écrin philosophique de Diderot. C'est aussi l'un de ses derniers *petits papiers.* Il fut publié presque aussitôt qu'écrit, et c'est encore à la *Correspondance secrète* que nous en devons la primeur. Métra, dernier venu dans ce métier de nouvelliste à l'usage de l'étranger, devait lutter de vitesse avec ses rivaux et il y réussissait souvent. Il avait — ou plutôt ses fournisseurs — des relations mondaines nombreuses et bien informées; aussi peut-on tenir pour autre chose qu'une vanterie ces mots dont il fait précéder l'*Entretien* dans son numéro du 23 juillet 1776 (vol. III, p. 152):

« A propos de productions philosophiques, voici un opuscule très-piquant que M. Diderot a tiré de son portefeuille pour en faire hommage à une belle dame qui m'a permis d'en prendre une copie. »

Cet *Entretien* reparut à la suite des *Pensées philosophiques en français et en italien,* dans un recueil où il était attribué à Thomas Crudeli, Londres (*Amsterdam*), 1777. Cette version, qui a passé jusqu'à ce jour pour l'édition originale de l'*Entretien,* est précédée de l'avis au lecteur suivant :

« Crudeli, si connu par ses poésies et par d'autres ouvrages, avait une manière de penser fort libre, et ses affaires avec l'inquisition ne prouvent que trop qu'il ne la dissimulait guère. Il a laissé quelques manuscrits, entre lesquels on a trouvé le dialogue suivant. Nous doutons qu'il ait jamais été imprimé, quoique quelques personnes prétendent le contraire. Nous l'avons traduit d'après une copie manuscrite très-incorrecte, qu'il a fallu restituer en plusieurs endroits. Les interlocutions n'étaient point distinguées : souvent on était exposé à attribuer à un des personnages ce qui appartenait à l'autre. Plus souvent cette inattention

du copiste rendait le texte original presque inintelligible. Nous demandons grâce aux savants de sa nation pour la liberté que nous avons prise de toucher à l'ouvrage d'un auteur qui mérite son estime à de si justes titres. Si nous avons commis quelques erreurs, nous osons nous flatter qu'elles seront légères. Il y a toute apparence que la dame avec laquelle le poëte s'entretient est la signora Paolina Contarini, Vénitienne, à laquelle il a dédié quelques-unes de ses odes. Ce dialogue n'est pas sans profondeur, mais elle y est partout dérobée par la naïveté et la simplicité du discours. Il serait à souhaiter que les matières importantes se traitassent toujours avec la même impartialité et dans le même esprit de tolérance. Le philosophe ne prétend point amener la dame à ses opinions; et celle-ci, de son côté, écoute ses raisons sans humeur, et ils se séparent l'un de l'autre en s'aimant et en s'estimant. En traduisant ce dialogue, il nous paraissait assister véritablement à leur conversation; nous espérons qu'on en éprouvera le même effet à la lecture. »

Une édition in-12, sans date (32 pages), dans laquelle, sur le titre, la dénomination de *Maréchale* est remplacée par celle de *Duchesse*, est fort rare.

L'abbé de Vauxcelles, dont nous avons parlé à propos du *Supplément au voyage de Bougainville*, donna à son tour l'*Entretien* à la suite de ce *Supplément*, dans son recueil d'*Opuscules philosophiques*. Depuis, il est entré dans toutes les éditions complètes et dans quelques-unes des éditions partielles de Diderot.

D'après la tradition recueillie par Naigeon, l'interlocutrice de Diderot serait la maréchale de Broglie.

Dans la *Correspondance secrète*, le nom de Diderot est partout à la place de celui de Crudeli. Il y a, en outre, d'assez nombreuses différences avec le texte adopté; nous avons signalé dans nos notes celles qui étaient de véritables variantes, mais nous ne nous sommes pas fait scrupule de corriger d'après Métra toutes les fois que nous avons cru voir dans sa rédaction un tour plus familier à Diderot, un mot plus juste, une forme plus acceptable.

Crudeli est auteur d'un recueil intitulé *Rime e prose del dottor Crudeli*, Paris, 1805, in-12. Diderot a traduit de lui un sonnet : *Pour les noces d'une dame milanaise*, qu'on trouvera dans la section *Belles-Lettres* de cette édition avec ses propres poésies.

ENTRETIEN

D'UN PHILOSOPHE

AVEC LA MARÉCHALE DE ***

J'avais je ne sais quelle affaire à traiter avec le maréchal de *** ; j'allai à son hôtel, un matin; il était absent: je me fis annoncer à madame la maréchale. C'est une femme charmante; elle est belle et dévote comme un ange; elle a la douceur peinte sur son visage; et puis, un son de voix et une naïveté de discours tout à fait avenants à sa physionomie. Elle était à sa toilette. On m'approche un fauteuil; je m'assieds, et nous causons. Sur quelques propos de ma part, qui l'édifièrent et qui la surprirent (car elle était dans l'opinion que celui qui nie la très-sainte Trinité est un homme de sac et de corde, qui finira par être pendu), elle me dit :

N'êtes-vous pas monsieur Crudeli?

CRUDELI.

Oui, madame.

LA MARÉCHALE.

C'est donc vous qui ne croyez rien ?

CRUDELI.

Moi-même.

LA MARÉCHALE.

Cependant votre morale est d'un croyant.

CRUDELI.

Pourquoi non, quand il est honnête homme?

LA MARÉCHALE.

Et cette morale-là, vous la pratiquez ?

CRUDELI.

De mon mieux.

LA MARÉCHALE.

Quoi! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point?

CRUDELI.

Très-rarement.

LA MARÉCHALE.

Que gagnez-vous donc à ne pas croire ?

CRUDELI.

Rien du tout, madame la maréchale. Est-ce qu'on croit, parce qu'il y a quelque chose à gagner?

LA MARÉCHALE.

Je ne sais; mais la raison d'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre.

CRUDELI[1].

J'en suis un peu fâché pour notre pauvre espèce humaine. Nous n'en valons pas mieux.

LA MARÉCHALE.

Quoi! vous ne volez point?

CRUDELI.

Non, d'honneur.

LA MARÉCHALE.

Si vous n'êtes ni voleur ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent.

CRUDELI.

Pourquoi donc?

LA MARÉCHALE.

C'est qu'il me semble que si je n'avais rien à espérer ni à craindre, quand je n'y serai plus, il y a bien de petites douceurs dont je ne me priverais[2] pas, à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine.

1. Nous rétablissons ici la coupure d'après la *Correspondance secrète.* Il n'est pas dans le tour d'esprit de la maréchale de dire du mal de la raison d'intérêt, sur laquelle roule presque toute son argumentation.

2. VARIANTE : sèvrerais. (*Corresp. secrète.*)

CRUDELI.

Vous l'imaginez?

LA MARÉCHALE.

Ce n'est point une imagination, c'est un fait.

CRUDELI.

Et pourrait-on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez, si vous étiez incrédule?

LA MARÉCHALE.

Non pas, s'il vous plaît; c'est un article de ma confession.

CRUDELI.

Pour moi, je mets à fonds perdu.

LA MARÉCHALE.

C'est la ressource des gueux.

CRUDELI.

M'aimeriez-vous mieux usurier?

LA MARÉCHALE.

Mais oui : on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut; on ne le ruine pas. Je sais bien que cela n'est pas délicat, mais qu'importe? Comme le point est d'attraper le ciel, ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas! nous aurons beau faire, notre mise sera toujours bien mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. Et vous n'attendez rien, vous?

CRUDELI.

Rien.

LA MARÉCHALE.

Cela est triste. Convenez donc que vous êtes bien méchant ou bien fou!

CRUDELI.

En vérité, je ne saurais, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE.

Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon, s'il n'est pas fou? Je voudrais bien le savoir.

CRUDELI.

Et je vais vous le dire.

LA MARÉCHALE.

Vous m'obligerez.

CRUDELI.

Ne pensez-vous pas qu'on peut être si heureusement né, qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien ?

LA MARÉCHALE.

Je le pense.

CRUDELI.

Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation, qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance?

LA MARÉCHALE.

Assurément.

CRUDELI.

Et que, dans un âge plus avancé, l'expérience nous ait convaincus, qu'à tout prendre, il vaut mieux, pour son bonheur dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin?

LA MARÉCHALE.

Oui-da ; mais comment est-on honnête homme, lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal?

CRUDELI.

On est inconséquent : et y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent!

LA MARÉCHALE.

Hélas! malheureusement, non : on croit, et tous les jours on se conduit comme si on ne croyait pas.

CRUDELI.

Et sans croire, on se conduit à peu près comme si l'on croyait.

LA MARÉCHALE.

A la bonne heure; mais quel inconvénient y aurait-il à avoir une raison de plus, la religion, pour faire le bien, et une raison de moins, l'incrédulité, pour mal faire?

CRUDELI.

Aucun, si la religion était un motif de faire le bien, et l'incrédulité un motif de faire le mal.

LA MARÉCHALE.

Est-ce qu'il y a quelque doute là-dessus? Est-ce que l'esprit de religion n'est pas de contrarier cette vilaine nature corrompue; et celui de l'incrédulité, de l'abandonner à sa malice, en l'affranchissant de la crainte?

CRUDELI.

Ceci, madame la maréchale, va nous jeter dans une longue discussion.

LA MARÉCHALE.

Qu'est-ce que cela fait? Le maréchal ne rentrera pas sitôt; et il vaut mieux que nous parlions raison, que de médire de notre prochain.

CRUDELI.

Il faudra que je reprenne les choses d'un peu haut.

LA MARÉCHALE.

De si haut que vous voudrez, pourvu que je vous entende.

CRUDELI.

Si vous ne m'entendiez pas, ce serait bien ma faute.

LA MARÉCHALE.

Cela est poli; mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures, et que je ne me suis guère occupée qu'à pratiquer l'Évangile et à faire des enfants.

CRUDELI.

Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquittée.

LA MARÉCHALE.

Oui, pour les enfants; vous en avez trouvé six autour de moi, et dans quelques jours vous en pourriez voir un de plus sur mes genoux[1] : mais commencez.

CRUDELI.

Madame la maréchale, y a-t-il quelque bien dans ce monde-ci, qui soit sans inconvénient?

LA MARÉCHALE.

Aucun.

CRUDELI.

Et quelque mal qui soit sans avantage?

LA MARÉCHALE.

Aucun.

CRUDELI.

Qu'appelez-vous donc mal ou bien?

1. VARIANTE : J'en ai six tout venus et un septième qui frappe à la porte. (*Corresp. secrète.*)

LA MARÉCHALE.

Le mal, ce sera ce qui a plus d'inconvénients que d'avantages; et le bien, au contraire, ce qui a plus d'avantages que d'inconvénients.

CRUDELI.

Madame la maréchale aura-t-elle la bonté de se souvenir de sa définition du bien et du mal?

LA MARÉCHALE.

Je m'en souviendrai. Vous appelez cela une définition?

CRUDELI.

Oui.

LA MARÉCHALE.

C'est donc de la philosophie?

CRUDELI.

Excellente.

LA MARÉCHALE.

Et j'ai fait de la philosophie!

CRUDELI.

Ainsi, vous êtes persuadée que la religion a plus d'avantages que d'inconvénients; et c'est pour cela que vous l'appelez un bien?

LA MARÉCHALE.

Oui.

CRUDELI.

Pour moi, je ne doute point que votre intendant ne vous vole un peu moins la veille de Pâques que le lendemain des fêtes; et que de temps en temps la religion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens.

LA MARÉCHALE.

Petit à petit, cela fait somme.

CRUDELI.

Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, et qu'elle causera dans les temps à venir, soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations. Il n'y a pas un musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au saint Prophète, en exterminant tous les chrétiens, qui, de leur côté, ne sont guère plus tolérants. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans

une même contrée, des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Notre histoire ne nous en offre que de trop récents et de trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans la société entre les citoyens, et dans la famille entre les proches, les haines les plus fortes et les plus constantes. Le Christ a dit qu'il était venu pour séparer l'époux de la femme, la mère de ses enfants, le frère de la sœur, l'ami de l'ami; et sa prédiction ne s'est que trop fidèlement accomplie.

LA MARÉCHALE.

Voilà bien les abus; mais ce n'est pas la chose.

CRUDELI.

C'est la chose, si les abus en sont inséparables.

LA MARÉCHALE.

Et comment me montrerez-vous que les abus de la religion sont inséparables de la religion[1]?

CRUDELI.

Très-aisément : dites-moi, si un misanthrope s'était proposé de faire le malheur du genre humain, qu'aurait-il pu inventer de mieux que la croyance en un être incompréhensible sur lequel les hommes n'auraient jamais pu s'entendre, et auquel ils auraient attaché plus d'importance qu'à leur vie[2]? Or, est-il possible de séparer de la notion d'une divinité l'incompréhensibilité la plus profonde et l'importance la plus grande?

LA MARÉCHALE.

Non.

CRUDELI.

Concluez donc.

LA MARÉCHALE.

Je conclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous.

CRUDELI.

Et ajoutez que les fous ont toujours été et seront toujours le plus grand nombre; et que les plus dangereux sont ceux que la religion fait, et dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion.

1. Variante : ... Que rien au monde ne peut écarter un abus. (*Corresp. secrète.*)

2. Voir la *pensée phil sophique*, tome Ier, page 170.

LA MARÉCHALE.

Mais il faut quelque chose qui effraye les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des lois; et si vous détruisez la religion, que lui substituerez-vous?

CRUDELI.

Quand je n'aurais rien à mettre à la place, ce serait toujours un terrible préjugé de moins; sans compter que, dans aucun siècle et chez aucune nation, les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoraient ces vieux Grecs et ces vieux Romains, les plus honnêtes gens de la terre, étaient la canaille la plus dissolue : un Jupiter, à brûler tout vif; une Vénus, à enfermer à l'Hôpital[1]; un Mercure, à mettre à Bicêtre.

LA MARÉCHALE.

Et vous pensez qu'il est tout à fait indifférent que nous soyons chrétiens ou païens; que païens, nous n'en vaudrions pas moins; et que chrétiens, nous n'en valons pas mieux.

CRUDELI.

Ma foi, j'en suis convaincu, à cela près que nous serions un peu plus gais.

LA MARÉCHALE.

Cela ne se peut.

CRUDELI.

Mais, madame la maréchale, est-ce qu'il y a des chrétiens? Je n'en ai jamais vu.

LA MARÉCHALE.

Et c'est à moi que vous dites cela, à moi?

CRUDELI.

Non, madame, ce n'est pas à vous; c'est à une de mes voisines qui est honnête et pieuse comme vous l'êtes, et qui se croyait chrétienne de la meilleure foi du monde, comme vous le croyez.

LA MARÉCHALE.

Et vous lui fîtes voir qu'elle avait tort?

CRUDELI.

En un instant.

1. L'Hôpital, c'était ainsi qu'on désignait la Salpêtrière, lieu de réclusion des filles débauchées, comme Bicêtre l'était des vagabonds.

LA MARÉCHALE.

Comment vous y prîtes-vous?

CRUDELI.

J'ouvris un Nouveau Testament, dont elle s'était beaucoup servie, car il était fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne, et à chaque article je lui demandai : « Faites-vous cela? et cela donc? et cela encore? » J'allai plus loin. Elle est belle, et quoiqu'elle soit très-sage et très-dévote, elle ne l'ignore pas; elle a la peau très-blanche, et quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge; elle a la gorge aussi bien qu'il soit possible de l'avoir, et, quoiqu'elle soit très-modeste, elle trouve bon qu'on s'en aperçoive.

LA MARÉCHALE.

Pourvu qu'il n'y ait qu'elle et son mari qui le sachent.

CRUDELI.

Je crois que son mari le sait mieux qu'un autre; mais pour une femme qui se pique de grand christianisme, cela ne suffit pas. Je lui dis : « N'est-il pas écrit dans l'Évangile, que celui qui a convoité la femme de son prochain, a commis l'adultère dans son cœur? »

LA MARÉCHALE.

Elle vous répondit qu'oui?

CRUDELI.

Je lui dis : « Et l'adultère commis dans le cœur ne damne-t-il pas aussi sûrement que l'adultère le mieux conditionné? »

LA MARÉCHALE.

Elle vous répondit qu'oui?

CRUDELI.

Je lui dis : « Et si l'homme est damné pour l'adultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime? » Cette dernière question l'embarrassa.

LA MARÉCHALE.

Je comprends; c'est qu'elle ne voilait pas fort exactement cette gorge, qu'elle avait aussi bien qu'il est possible de l'avoir.

CRUDELI.

Il est vrai. Elle me répondit que c'était une chose d'usage;

comme si rien n'était plus d'usage que de s'appeler chrétien, et de ne l'être pas; qu'il ne fallait pas se vêtir ridiculement, comme s'il y avait quelque comparaison à faire entre un misérable petit ridicule, sa damnation éternelle et celle de son prochain; qu'elle se laissait habiller par sa couturière, comme s'il ne valait pas mieux changer de couturière, que renoncer à sa religion; que c'était la fantaisie de son mari, comme si un époux était assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence et de ses devoirs, et qu'une véritable chrétienne dût pousser l'obéissance pour un époux extravagant, jusqu'au sacrifice de la volonté de son Dieu et au mépris des menaces de son rédempteur !

LA MARÉCHALE.

Je savais d'avance toutes ces puérilités-là; je vous les aurais peut-être dites comme votre voisine : mais elle et moi nous aurions été toutes deux de mauvaise foi. Mais quel parti prit-elle d'après votre remontrance?

CRUDELI.

Le lendemain de cette conversation (c'était un jour de fête) je remontais chez moi, et ma dévote et belle voisine descendait de chez elle pour aller à la messe.

LA MARÉCHALE.

Vêtue comme de coutume?

CRUDELI.

Vêtue comme de coutume. Je souris, elle sourit; et nous passâmes l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la maréchale, une honnête femme! une chrétienne! une dévote! Après cet exemple, et cent mille autres de la même espèce, quelle influence réelle puis-je accorder à la religion sur les mœurs? Presque aucune, et tant mieux.

LA MARÉCHALE.

Comment, tant mieux?

CRUDELI.

Oui, madame : s'il prenait en fantaisie à vingt mille habitants de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne...

LA MARÉCHALE.

Eh bien! il y aurait quelques belles gorges plus couvertes.

CRUDELI.

Et tant de fous, que le lieutenant de police ne saurait qu'en faire; car nos petites-maisons n'y suffiraient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales : l'une générale et commune à toutes les nations, à tous les cultes, et qu'on suit à peu près; une autre, propre à chaque nation et à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples, qu'on préconise dans les maisons, et qu'on ne suit point du tout.

LA MARÉCHALE.

Et d'où vient cette bizarrerie?

CRUDELI.

De ce qu'il est impossible d'assujettir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques, qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est des religions comme des constitutions monastiques, qui toutes se relâchent avec le temps. Ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature, qui nous ramène sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général, qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même; assurez à la vertu sa récompense, comme vous avez assuré à la méchanceté son châtiment; que sans aucune distinction de culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'État; et ne comptez plus sur d'autres méchants que sur un petit nombre d'hommes, qu'une nature perverse que rien ne peut corriger entraîne au vice. Madame la maréchale, la tentation est trop proche; et l'enfer est trop loin : n'attendez rien qui vaille la peine qu'un sage législateur s'en occupe, d'un système d'opinions bizarres qui n'en impose qu'aux enfants; qui encourage au crime par la commodité des expiations; qui envoie le coupable demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme, et qui avilit l'ordre des devoirs naturels et moraux, en le subordonnant à un ordre de devoirs chimériques.

LA MARÉCHALE.

Je ne vous comprends pas.

CRUDELI.

Je m'explique : mais il me semble que voilà le carrosse de M. le maréchal, qui rentre fort à propos pour m'empêcher de dire une sottise.

LA MARÉCHALE.

Dites, dites votre sottise, je ne l'entendrai pas; je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît.

CRUDELI.

Je m'approchai de son oreille, et je lui dis tout bas : Madame la maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes, pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme honnête, quel est le plus atroce? Il frémira d'horreur au premier, criera au sacrilége; et la loi civile, qui prend à peine connaissance de la calomnie, tandis qu'elle punit le sacrilége par le feu, achèvera de brouiller les idées et de corrompre les esprits.

LA MARÉCHALE.

Je connais plus d'une femme qui se ferait un scrupule de manger gras le vendredi, et qui... j'allais dire aussi ma sottise. Continuez.

CRUDELI.

Mais, madame, il faut absolument que je parle à M. le maréchal.

LA MARÉCHALE.

Encore un moment, et puis nous l'irons voir ensemble. Je ne sais trop que vous répondre, et cependant vous ne me persuadez pas.

CRUDELI.

Je ne me suis pas proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage. Le mariage, qui fait le malheur de tant d'autres, a fait votre bonheur et celui de M. le maréchal; vous avez bien fait de vous marier tous deux. La religion, qui a fait, qui fait et qui fera tant de méchants, vous a rendue meilleure encore ; vous faites bien de la garder. Il vous est doux d'imaginer à côté de vous, au-dessus de votre tête, un être grand et puissant, qui vous voit marcher sur la terre, et cette idée affermit vos pas. Continuez, madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modèle sublime de vos actions.

LA MARÉCHALE.

Vous n'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme.

CRUDELI.

Aucunement.

LA MARÉCHALE.

Je vous en estime davantage.

CRUDELI.

Je permets à chacun de penser à sa manière, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne ; et puis, ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés n'ont guère besoin qu'on les catéchise.

LA MARÉCHALE.

Croyez-vous que l'homme puisse se passer de superstition?

CRUDELI.

Non, tant qu'il restera ignorant et peureux.

LA MARÉCHALE.

Eh bien! superstition pour superstition, autant la nôtre qu'une autre.

CRUDELI.

Je ne le pense pas.

LA MARÉCHALE.

Parlez-moi vrai, ne vous répugne-t-il point de n'être plus rien après votre mort?

CRUDELI.

J'aimerais mieux exister, bien que je ne sache pas pourquoi un être, qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuserait pas deux fois.

LA MARÉCHALE.

Si, malgré cet inconvénient, l'espoir d'une vie à venir vous paraît consolant et doux, pourquoi nous l'arracher?

CRUDELI.

Je n'ai pas cet espoir, parce que le désir ne m'en a point dérobé[1] la vanité; mais je ne l'ôte à personne. Si l'on peut croire qu'on verra, quand on n'aura plus d'yeux; qu'on entendra, quand on n'aura plus d'oreilles; qu'on pensera, quand on n'aura plus de tête; qu'on aimera, quand on n'aura plus de cœur; qu'on sentira, quand on n'aura plus de sens; qu'on existera, quand on ne sera nulle part; qu'on sera quelque chose, sans étendue et sans lieu, j'y consens.

1. Nous rétablissons *dérobé* au lieu de *donné*. Il est certain pour nous que c'est la version de Métra qui est la bonne. Vanité ne veut pas dire ici orgueil, mais manque de solidité.

LA MARÉCHALE.

Mais ce monde-ci, qui est-ce qui l'a fait?

CRUDELI.

Je vous le demande.

LA MARÉCHALE.

C'est Dieu.

CRUDELI.

Et qu'est-ce que Dieu?

LA MARÉCHALE.

Un esprit.

CRUDELI.

Si un esprit fait de la matière, pourquoi de la matière ne ferait-elle pas un esprit?

LA MARÉCHALE.

Et pourquoi le ferait-elle?

CRUDELI.

C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des âmes?

LA MARÉCHALE.

Certainement, je le crois.

CRUDELI.

Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'âme du serpent du Pérou, pendant qu'il se dessèche, suspendu dans une cheminée, et exposé à la fumée un ou deux ans de suite?

LA MARÉCHALE.

Qu'elle devienne ce qu'elle voudra, qu'est-ce que cela me fait?

CRUDELI.

C'est que madame la maréchale ne sait pas que ce serpent enfumé, desséché, ressuscite et renaît.

LA MARÉCHALE.

Je n'en crois rien.

CRUDELI.

C'est pourtant un habile homme, c'est Bouguer[1] qui l'assure.

LA MARÉCHALE.

Votre habile homme en a menti.

1. L'un des compagnons de La Condamine dans son voyage au Pérou; inventeur de l'héliomètre.

CRUDELI.

S'il avait dit vrai?

LA MARÉCHALE.

J'en serais quitte pour croire que les animaux sont des machines.

CRUDELI.

Et l'homme qui n'est qu'un animal un peu plus parfait qu'un autre... Mais, M. le maréchal...

LA MARÉCHALE.

Encore une question, et c'est la dernière. Êtes-vous bien tranquille dans votre incrédulité?

CRUDELI.

On ne saurait davantage.

LA MARÉCHALE.

Pourtant, si vous vous trompiez?

CRUDELI.

Quand je me tromperais?

LA MARÉCHALE.

Tout ce que vous croyez faux serait vrai, et vous seriez damné. Monsieur Crudeli, c'est une terrible chose que d'être damné; brûler toute une éternité, c'est bien long.

CRUDELI.

La Fontaine croyait que nous y serions comme le poisson dans l'eau.

LA MARÉCHALE.

Oui, oui; mais votre La Fontaine devint bien sérieux au dernier moment; et c'est où je vous attends.

CRUDELI.

Je ne réponds de rien, quand ma tête n'y sera plus; mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez.

LA MARÉCHALE.

Cette intrépidité me confond.

CRUDELI.

J'en trouve bien davantage au moribond qui croit en un juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus secrètes pensées, et dans

la balance duquel l'homme le plus juste se perdrait par sa vanité, s'il ne tremblait de se trouver trop léger : si ce moribond avait alors à son choix, ou d'être anéanti, ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondrait bien autrement s'il balançait à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de saint Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola.

LA MARÉCHALE.

J'ai lu l'histoire de l'associé de saint Bruno; mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola.

CRUDELI.

C'est un jésuite du collége de Pinsk, en Lithuanie, qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet écrit et signé de sa main.

LA MARÉCHALE.

Et ce billet?

CRUDELI.

Était conçu en ces termes : « Je prie mon cher confrère, dépositaire de cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'argent qu'elle contient servira aux frais du procès de ma béatification. J'y ai ajouté quelques mémoires authentiques pour la confirmation de mes vertus, et qui pourront servir utilement à ceux qui entreprendront d'écrire ma vie. »

LA MARÉCHALE.

Cela est à mourir de rire.

CRUDELI.

Pour moi, madame la maréchale ; mais pour vous, votre Dieu n'entend pas raillerie.

LA MARÉCHALE.

Vous avez raison.

CRUDELI.

Madame la maréchale, il est bien facile de pécher grièvement contre votre loi.

LA MARÉCHALE.

J'en conviens.

CRUDELI.

La justice qui décidera de votre sort est bien rigoureuse.

LA MARÉCHALE.

Il est vrai.

CRUDELI.

Et si vous en croyez les oracles de votre religion sur le nombre des élus, il est bien petit.

LA MARÉCHALE.

Oh! c'est que je ne suis pas janséniste; je ne vois la médaille que par son revers consolant : le sang de Jésus-Christ couvre un grand espace à mes yeux; et il me semblerait très-singulier que le diable, qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part.

CRUDELI.

Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-Aurèle?

LA MARÉCHALE.

Fi donc! il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. Saint Paul dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue; et saint Paul a raison.

CRUDELI.

Et par quelle loi l'incrédule sera-t-il jugé?

LA MARÉCHALE.

Votre cas est un peu différent. Vous êtes un de ces habitants maudits de Corozaïn et de Betzaïda, qui fermèrent leurs yeux à la lumière qui les éclairait, et qui étoupèrent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la vérité qui leur parlait.

CRUDELI.

Madame la maréchale, ces Corozaïnois et ces Betzaïdains furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent maîtres de croire ou de ne pas croire.

LA MARÉCHALE.

Ils virent des prodiges qui auraient mis l'enchère aux sacs et à la cendre, s'ils avaient été faits à Tyr et à Sidon.

CRUDELI.

C'est que les habitants de Tyr et de Sidon étaient des gens d'esprit, et que ceux de Corozaïn et de Betzaïda n'étaient que des sots. Mais, est-ce que celui qui fit les sots les punira pour avoir été sots? Je vous ai fait tout à l'heure une histoire, et il me prend envie de vous faire un conte. Un jeune Mexicain... Mais M. le maréchal?

LA MARÉCHALE.

Je vais envoyer savoir s'il est visible. Eh bien! votre jeune Mexicain ?

CRUDELI.

Las de son travail, se promenait un jour au bord de la mer. Il voit une planche qui trempait d'un bout dans les eaux, et qui de l'autre posait sur le rivage. Il s'assied sur cette planche, et là, prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployait devant lui, il se disait : Rien n'est plus vrai que ma grand'mère radote avec son histoire de je ne sais quels habitants qui, dans je ne sais quel temps, abordèrent ici de je ne sais où, d'une contrée au delà de nos mers. Il n'y a pas le sens commun : ne vois-je pas la mer confiner avec le ciel? Et puis-je croire, contre le témoignage de mes sens, une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa manière, et qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes, sur lesquelles ils se mangent le cœur et s'arrachent le blanc des yeux? Tandis qu'il raisonnait ainsi, les eaux agitées le berçaient sur sa planche, et il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot soulève la planche sur laquelle il est étendu, et voilà notre jeune raisonneur embarqué[1].

LA MARÉCHALE.

Hélas! c'est bien là notre image : nous sommes chacun sur notre planche; le vent souffle, et le flot nous emporte.

1. Cette idée plaisait à Diderot. Le même voyage involontaire amène la conclusion de son conte : *Qu'en pensez-vous?* Nous dirons, à propos de ce conte, la singulière fortune qu'il a eue d'être attribué à Rousseau dans les *Mémoires* de Mme d'Épinay. Le dernier éditeur de ces *Mémoires*, M. Paul Boiteau, avait bien raison de remarquer : « Ce morceau est extrêmement précieux... Nous avons là du Rousseau d'un genre particulier, éloquent et satirique ensemble — l'ébauche de la profession de foi du vicaire savoyard et une parabole à la façon de Diderot ou même de Voltaire. » Il n'y avait qu'un mot à changer dans sa phrase. Il fallait dire : une parabole *de* la façon et non *à* la façon de Diderot. Quant à l'indulgence du souverain de la contrée inconnue, c'est déjà l'objet de la *Pensée philosophique* XXIX.

CRUDELI.

Il était déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla. Qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer? ce fut notre Mexicain. Qui le fut bien davantage? ce fut encore lui, lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenait il n'y a qu'un instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soupçonna qu'il pourrait bien s'être trompé; et que, si le vent restait au même point, peut-être serait-il porté sur la rive, et parmi ces habitants dont sa grand'mère l'avait si souvent entretenu.

LA MARÉCHALE.

Et de son souci, vous ne m'en dites mot.

CRUDELI.

Il n'en eut point. Il se dit : Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que j'aborde? J'ai raisonné comme un étourdi, soit; mais j'ai été sincère avec moi-même; et c'est tout ce qu'on peut exiger de moi. Si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime que d'en manquer. Cependant le vent continuait, l'homme et la planche voguaient, et la rive inconnue commençait à paraître : il y touche, et l'y voilà.

LA MARÉCHALE.

Nous nous y reverrons un jour, monsieur Crudeli.

CRUDELI.

Je le souhaite, madame la maréchale; en quelque endroit que ce soit, je serai toujours très-flatté de vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche, et mis le pied sur le sable, qu'il aperçut un vieillard vénérable, debout à ses côtés. Il lui demanda où il était, et à qui il avait l'honneur de parler : « Je suis le souverain de la contrée, » lui répondit le vieillard. [A l'instant le jeune homme se prosterne. « Relevez-vous, lui dit le vieillard [1].] Vous avez nié mon existence? — Il est vrai. — Et celle de mon empire? — Il est vrai. — Je vous pardonne, parce que je suis celui qui voit le fond des cœurs, et que j'ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne foi; mais le reste de vos pensées et de

1. Rétabli d'après la *Correspondance secrète*.

vos actions n'est pas également innocent. » Alors le vieillard, qui le tenait par l'oreille, lui rappelait toutes les erreurs de sa vie; et, à chaque article, le jeune Mexicain s'inclinait, se frappait la poitrine, et demandait pardon... Là, madame la maréchale, mettez-vous pour un moment à la place du vieillard, et dites-moi ce que vous auriez fait? Auriez-vous pris ce jeune insensé par les cheveux; et vous seriez-vous complu à le traîner à toute éternité sur le rivage?

LA MARÉCHALE.

En vérité, non.

CRUDELI.

Si un de ces six jolis enfants que vous avez, après s'être échappé de la maison paternelle et avoir fait force sottises, y revenait bien repentant?

LA MARÉCHALE.

Moi, je courrais à sa rencontre; je le serrerais entre mes bras, et je l'arroserais de mes larmes; mais M. le maréchal son père ne prendrait pas la chose si doucement.

CRUDELI.

M. le maréchal n'est pas un tigre.

LA MARÉCHALE.

Il s'en faut bien.

CRUDELI.

Il se ferait peut-être un peu tirailler; mais il pardonnerait.

LA MARÉCHALE.

Certainement.

CRUDELI.

Surtout s'il venait à considérer qu'avant de donner la naissance à cet enfant, il en savait toute la vie, et que le châtiment de ses fautes serait sans aucune utilité ni pour lui-même, ni pour le coupable, ni pour ses frères.

LA MARÉCHALE.

Le vieillard et M. le maréchal sont deux.

CRUDELI.

Vous voulez dire que M. le maréchal est meilleur que le vieillard?

LA MARÉCHALE.

Dieu m'en garde! Je veux dire que, si ma justice n'est pas celle de M. le maréchal, la justice de M. le maréchal pourrait bien n'être pas celle du vieillard.

CRUDELI.

Ah! madame! vous ne sentez pas les suites de cette réponse. Ou la définition générale convient également à vous, à M. le maréchal, à moi, au jeune Mexicain et au vieillard; ou je ne sais plus ce que c'est, et j'ignore comment on plaît ou l'on déplaît à ce dernier.

Nous en étions là lorsqu'on nous avertit que M. le maréchal nous attendait. Je donnai la main à Mme la maréchale, qui me disait : C'est à faire tourner la tête, n'est-ce pas [1]?

CRUDELI.

Pourquoi donc, quand on l'a bonne?

LA MARÉCHALE.

Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existait.

CRUDELI.

Même quand on n'y croit pas.

LA MARÉCHALE.

Et quand on y croirait, de ne pas compter sur sa bonté.

CRUDELI.

Si ce n'est pas le plus poli, c'est du moins le plus sûr.

LA MARÉCHALE.

A propos, si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos magistrats, les avoueriez-vous?

CRUDELI.

Je ferais de mon mieux pour leur épargner une action atroce.

1. Voici comment ces dernières lignes sont données par la *Correspondance secrète :*

« C'est la bouteille à l'encre, n'est-ce pas?

— Il est vrai.

— Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existait... même quand on n'y croit pas.

— Et quand on y croit, de ne pas trop compter sur sa miséricorde. Saint Nicolas, nage toujours et ne t'y fie pas.

— C'est le plus sûr... A propos, etc. »

LA MARÉCHALE.

Ah! le lâche! Et si vous étiez sur le point de mourir[1], vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'Église?

CRUDELI.

Je n'y manquerais pas.

LA MARÉCHALE.

Fi! le vilain hypocrite.

1. VARIANTE : Si vous touchiez à votre dernière heure. (*Corr. secrète.*)

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT. — [630]



